COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS

PAR ORDRE DU ROI

ET PAR LES SOINS

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

RELATIONS

DES

AMBASSADEURS VÉNITIENS

SUR LES AFFAIRES DE FRANCE

AU XVI^e SIÈCLE

RECUEILLIES ET TRADUITES

PAR M. N. TOMMASEO

TOME I

PARIS

IMPRIMERIE ROYALE

M DCCC XXXVIII

PREMIÈRE PRÉFACE.

Ce n'est ni de la diplomatie tortueuse, ni de la sèche statistique, ni de l'histoire façonnée d'après un système, qu'il faut chercher dans ces documents. On y trouvera des diplomates qui jugent en historiens, des historiens qui observent en hommes d'affaires, des écrivains qui n'arrangent pas leurs phrases pour être imprimées. Ils font leur part aux idées, mais sans négliger les faits; ils planent sur leur sujet, mais sans que les détails leur échappent; ils insistent parfois sur ces petites choses qui sont le secret des événements, et que dédaignent les historiens de métier; en revanche, ils en négligent d'autres dont les préjugés des savants ont exagéré l'importance.

La statistique et la philosophie de l'histoire, ces deux ailes de la science, sont nées toutes les deux en Italie : dès le XVI^e^ siècle on condensait les faits en chiffres; des chiffres on tirait d'importantes conclusions. Les Relations des ambassadeurs vénitiens sont là pour nous l'attester. Aussi en faisait-on grand cas dès l'origine; on les copiait, on en imprimait quelques-unes : c'était un genre nouveau auquel il

ne manquait que la forme pour devenir un des plus beaux genres de la littérature moderne. Ces relations réunies aident à connaître l'état de l'Europe et du monde; sans elles on ne saurait écrire une histoire véritable. Les Vénitiens, en jugeant les gouvernements et les nations, étaient assez haut placés pour bien voir; ils étaient assez puissants, dans ce temps-là, pour que l'admiration ou la crainte ne pût offusquer leur vue ou la troubler. Venise, cet asile de pêcheurs et de fugitifs, ce groupe de pauvres petites îles unies par des ponts, était, à elle seule, un des plus forts gouvernements du monde, une grande nation; on la craignait en Italie et au dehors, on recherchait son amitié, on empruntait à sa richesse; son alliance avec un gouvernement, et son adhésion à un parti, étaient regardées comme un heureux augure pour le succès des affaires. Le XVI^e siècle a été le dernier de sa force : la ligue de Cambrai et le combat de Lépante disent assez ce qu'elle pouvait encore. Lorsqu'on songe à ce que Venise aurait pu faire pour l'Italie, on est indigné de cette politique égoïste et lente, qui met toujours la ruse à côté de la force, qui n'ose se faire ni fortement craindre ni profondément aimer; mais si l'on compare ce système ambitieusement circonspect, et savamment cauteleux, à la perfidie heureuse, ou bien à l'ineptie puissante, à la méchanceté effrontée et hypocrite à la fois, de certains princes d'Italie, d'Espagne et de France, on sent que, pour ne pas être entraîné par de tels exemples, il fallait encore, dans ce gouvernement, un fond d'honnêteté et un grand sentiment de sa force.

C'est avec cette honnêteté, avec ce sentiment de la force véritable, que les ambassadeurs jugent ordinairement l'état de la France. Quoique intolérants en paroles bien plus que la république de Venise ne l'était en fait, ils ne dissimulent pourtant ni les torts ni les crimes du parti catholique; ils apprécient Catherine de Médicis, les

Guises, les Valois, les Bourbons avec une rare impartialité d'esprit et une grande hauteur de vues; ils n'ont nulle envie ni de trop embellir ni de trop noircir les actions humaines; car ils sentent qu'au fond de mainte vertu se cache souvent le levain du mal, que sous les dehors de certains crimes peut se découvrir quelquefois un sentiment honorable; que tout est complexe dans la vie, et qu'un parti d'un mérite absolu, non plus qu'un corps d'une seule face, ne saurait se trouver. Leur critique est sévère sans être hostile; leur manière est simple avec gravité; c'est après avoir beaucoup entendu et beaucoup vu qu'ils se permettent d'avoir un avis sur les choses; ils n'observent pas la France comme certains voyageurs observent depuis quelque temps l'Italie. Cette fermeté de jugement, que donne l'unité du système dans un gouvernement fort, ne nuit pas à la variété des aperçus, à la netteté des sentiments propres à chaque ambassadeur. Ils observent tous le même pays, les mêmes hommes, à bien peu de distance les uns des autres, et cependant ils trouvent le moyen d'envisager les objets de quelque côté nouveau, et toujours important.

Parmi les auteurs des écrits que nous publions, excepté Navagero, il n'y en a pas un de célèbre; Nicolas Tiepolo, à la vérité, a fait des vers amoureux, mais ce qu'il y aurait de plus surprenant, c'est qu'un Italien du XVI[e] siècle n'en eût jamais fait. Presque tous ils ont été employés à d'autres missions politiques; et les bibliothèques de France et d'Italie conservent plusieurs de leurs relations sur les différents états de l'Europe. Cavalli et Suriano sont peut-être les plus féconds; Capello et Correr les plus remarquables, à en juger par leurs deux relations que je traduis, dont les aperçus fins et sûrs, les généralités savantes et appuyées sur les faits, frapperont le lecteur. Le travail de Suriano porte le titre de commentaire historique, et en a la forme;

celui du secrétaire de Lippomano est un véritable voyage; celui de Michiel, envoyé en 1575 pour féliciter le roi sur son mariage, se rapproche, dans la première partie, du genre des mémoires; mais il reprend bientôt le ton d'un discours politique. Des lettres servant à éclaircir les événements qui se sont passés de 1536 à 1541 ne m'ont pas paru déplacées dans ce recueil; il y en a une, entre autres, de monseigneur Guidiccione, l'un des hommes les plus probes, l'un des écrivains les moins imitateurs qu'ait eus ce siècle élégant.

Pour ce qui est du style des pièces vénitiennes, il ne faut y chercher ni la pureté, ni la concision, ni la grâce. Certains étrangers, fort instruits, à ce qu'il paraît, nous apprennent que la langue italienne est naturellement flasque, inévitablement bavarde, qu'elle ne saurait jamais atteindre à l'agilité du français. Sans doute il y a parmi les Italiens des écrivains verbeux comme il y en a partout ailleurs; mais je prie les Français, à qui les deux langues ne sont pas également familières, de ne pas juger la puissance de la langue italienne d'après ces écrits : c'est comme si l'on citait les lettres d'Henri III pour donner une idée du style d'Amyot et de Montaigne.

Quant à ma traduction, je n'ai rien à dire : étranger et depuis longtemps convaincu de la difficulté d'écrire ou traduire tolérablement quoi que ce soit, je ne puis qu'invoquer l'indulgence du public, et me consoler dans l'idée que ce ne sont pas de grandes beautés de style que ma traduction gâtera. Il faut encore ajouter que ce travail a passé, avant de paraître, sous une main habile et bienveillante.

En traduisant, j'ai supprimé les passages les moins importants pour l'histoire, les répétitions inutiles, les choses trop connues, ou bien évidemment inexactes. J'ai consulté tous les manuscrits qui sont à Paris, j'en ai même fait copier dans d'autres bibliothèques; j'ai obtenu d'utiles renseignements de mes amis d'Italie; j'ai ajouté à la

traduction des notes pour éclaircir quelques points historiques, pour confirmer ou pour modifier l'assertion de l'auteur. Une table générale des matières fera mieux sentir l'importance du recueil et en facilitera l'usage. De toutes les pièces qui le composent, il y en a trois qui ne sont pas inédites, celles de Navagero, de Suriano et de Tiepolo; mais, pour ce qui est des deux dernières, l'édition du XVIe siècle en est si incomplète et si incorrecte qu'il valait bien la peine d'en donner une nouvelle sur des manuscrits plus exacts. Je reviendrai là-dessus dans les avant-propos qui précèdent les relations dont je parle. Quant aux notes ajoutées au texte et aux soins par moi donnés à cette partie de mon travail, qu'il me soit permis d'en parler dans la préface suivante. Sous le poids d'une langue qui n'est pas la langue de mes pensées, je sens mon esprit chanceler et ma volonté défaillir.

DEUXIÈME PRÉFACE.

Da questi documenti che sulla storia di Francia spargono nuova luce, potranno, io credo (e m'è dolce il crederlo) trarre profitto anco gl' italiani lettori. Vedranno con qual senno i loro antenati giudicassero l'estere nazioni, liberi di servo amore e d'odio colpevole, con proprie norme e con proprii pensamenti: cercheranno quivi entro le cause e dell' italiana gloria e delle italiane sventure, per aiutarsene a meglio intendere gli ammaestramenti che la storia del veneto reggimento presenta. La cui sapienza e la forza, ammiserite da uno smodato e gretto amore di se (perchè grette son sempre le cose smodate) trascuravano non pure i generali incrementi dell' umanità, ma le prossime utilità dell' Italia, se non quanto le potessero immediatamente toccare il veneto stato. Fatta per tal modo materiale la scienza del governare, doveva corrompere molti beni di quelle antiche instituzioni, e infermare i suoi propri artifizii. Venezia che per la operosa lealtà de' commercii arricchì se stessa e l'Italia, associò tanti uomini in tante parti del cognito mondo, Venezia che

dalla prima crociata alla battaglia di Lepanto oppose all' imperfetta civiltà maomettana, orgogliosa e carnale e tiranna, la più libera e più mite e più alta civiltà del cristianesimo, Venezia alla fine del secolo decimosesto si sdraja sul letto della corruttrice ricchezza; e quanto perde di forza, s' ajuta di frode; e ove la frode non basti, aggiunge i terrori della tenebrosa tirannide. Le quali piaghe, rinvolte in un manto di devozione religiosa e di civile lealtà e di ceremoniosa mansuetudine, fiaccano gli animi, e atterran le menti, e rendono inefficaci i due ultimi rimedii possenti dell' umana natura, la vergogna e lo sdegno del male.

Molta, ripeto, è la luce che da questi documenti diffondesi sulle cose francesi. E qui più chiaro che altrove ci appaiono i meschini disegni, ambiziosi e cupidi, delle parti; e (ottima moralità della storia) le scuse de' falli. Delle quali notizie seppe approfittare nella elaborata opera che sta preparando il signor Mignet, ch' io qui nomino a titolo di riconoscenza e di stima. Ed è rimprovero agl' Italiani questo che, mentre tanti dotti stranieri cercano con amore i loro monumenti e li illustrano, ed illustran con essi la storia dell' europea civiltà, eglino lascino irrugginire sotterra quest' arme possenti, lascino sperdere per l' ingiuria de' tempi questa nobile eredità. Non dico che molto da parecchi anni in Italia non si faccia per la storia e pe' patrii documenti, ma non quanto, uniti e tutti a un comune scopo rivolti, potrebbero. Il grande esempio del Muratori si riman solitario, vanto ozioso e quasi spavento agl' ignavi: e non è, non ch' uomo, ma società di letterati che accingasi ad emularlo. Che se meglio dotti delle cose patrie, meno sarebbero certuni ora ammiratori, ora sprezzatori delle straniere, delle quali in Italia si rinvengono antichi o germi o modelli: nè certi Italiani dimoranti in terra straniera insegnerebbero, come affatto straniera cosa, quelle scienze

che in Italia nacquero in prima, e furono da dottrine italiane, tuttavia commemorabili, in prima illustrate.

Ben so le difficoltà che in Italia s' oppongono al trascrivere certi documenti ed al pubblicarli; e questa, che talvolta è scusa alla pigrizia de' timidi, è più sovente discolpa alla contrastata operosità de' valenti. Nè altro io posso che pregare i governanti italiani, considerino la inutilità di siffatte cautele, poichè già certi principi de' quali, sopprimendo i monumenti, e' pajono voler difendere la memoria, son tanto noti al mondo, e tanto battezzati in infamia, che le cose che di loro non anche si sanno, possono bensì servire a discolpa, non ad accusa più fiera.

Nè inutile credo questa edizione alla storia della lingua e de' dialetti d'Italia. Dalla prima relazione che è del 1528 all' ultima del 79 vedrete il linguaggio venir peggiorando: i primi scrittori, veneti quà e là, ma almeno italiani; poi venirsi insinuando i gallicismi; e la maniera facendosi più negletta. E questa de' gallicismi è peste che già da tre secoli ci sta d' intorno, nè altro rimedio le trovano i più che le grette cure della pedanteria; effetto e indizio di mali più intimi, e schifoso male essa stessa. Nè rimedio ci scorgo io, altro che rendere popolare al possibile la letteratura (perchè il popolo non corrotto aborre come da pedanteria così da barbarie); e nell' attenersi al linguaggio principalmente del popolo meglio parlante d'Italia, che ognun sa qual sia.

Difetto comune ad Italiani e a Francesi di quel tempo sono i periodi avviluppati, senza clausole e senza riposi: non già che l'arte del costrurre un periodo sia, come taluni insegnano, nata più tardi: chè di costrutti parchi, spediti, logicamente composti, armonicamente sonanti, il cinquecento stesso ha buoni esempi, e il trecento migliori. Quegli avvolgimenti di stile io m' ingegnai di strigar pun-

teggiando; e, inchiudendo tra parentesi le idee secondarie, fare tra la boscaglia un sentiero. Degl' idiotismi, de' modi difformi da grammatica nulla mutai; chè mi parvero più autorevoli norme il Poliziano e i primi editori dottissimi di antiche cose, che non il Perticari ed il Monti, novizii della scienza. Se per trarre senso dal costrutto, aggiungo, o muto, la nota lo accenna: e le note vengono ad ora ad ora indicando come quelli che pajono errori son forme antiche usate da scrittori toscani, o conformi alle analogie de' dialetti, e però documento alla storia della lingua, ch' è la storia della nazione e dello spirito umano. Nè, per assurdo che paja, l' idiotismo non è soggetto a veruna legge generale, perchè da leggi generali è condotta la natura (chi non lo sa?) in ogni cosa, fin nella formazione de' mostri. E chi volesse gl' idiotismi bandire dagli scritti de' vecchi, dovrebbe ritoccare e Dante e il Boccaccio, e rimpastare intero lo stile di molti scrittori. Ma qual maraviglia ch' altri dispregi la favella del popolo, se c' è chi maledice alle opere immediate di Dio, e, stesse in lui, rifarebbe questo sì mal creato universo?

A meglio mostrare come gl' idiotismi delle venete relazioni sien usi del tempo, pongo alla fine un indice di voci tolte dal *Tesoro politico*, stampato appunto nel secolo decimosesto, e contenente scritti veneti il più. Soli coloro che meditarono sulle origini, le trasformazioni, gli uffizii e i misteri degli umani linguaggi, sapranno computare le conseguenze che dagl' idiotismi più strani può la filologia, la filosofia, la storia dedurre. Negl' idiotismi è talvolta indicata l' etimologia delle voci: e non veggo perchè non s' abbia a rammentare che certi Italiani d' un tempo scrivevano *auttorità*, *azzione*, *admettere*, *abiano*, *apprezare*, *assignato*, *avantaggio*; le quali forme rispondono meglio all' origine, sì che, a voler dire quale, tra la più comunemente usata e quella ch' or chiamasi idiotismo, sia la più cortigiana, l' idio-

tismo verrebbe ad essere aulico, e la forma letterata, errore di volgo. E così se i Veneti scrivono *apunto*, *apresso*, *adietro*, non fanno che accoppiar le due voci dapprima disgiunte : e così, se in luogo di *agli eserciti* e'scrivono talvolta *all'eserciti*, anco questa varietà giova conoscere, come più corrispondente al latino pronome onde nacque il segnacaso italiano. Poi molte forme dell' ortografia de' veneti documenti si rincontrano nei manoscritti toscani : e questa è prova novella della primitiva affinità dei dialetti, molto più sensibile che a' dì nostri non sia. Onde se i Veneti scrivono *amiraglio*, *admirante*, *armiraglio*, giova saperlo, perchè modi simili hanno i Toscani. E così *appareno* per *apparono*, *adonque*, *agiuto*, *averà*, *Adice*, *Algieri*, tutte forme di pronunziare o di scrivere o di conjugare che hanno in Toscana le simili. E questa legge mirabile della commutazione di sillaba con sillaba, da tali raffronti ha luce misteriosa e abbagliante. E se i Veneti *assigurare*, i Toscani *sego* per *seco;* se i Veneti *abbrugiare* e *abbrusciare*, i Toscani altresì. Fin le forme veneziane più prette giova conoscere. Giova meditare come, su fatto fisiologico e psicologico insieme, sulla costante disposizione della veneta pronunzia a scempiare le doppie consonanti, *alettare*, *amaestrare*, *agirare*. Chi questi idiotismi proponesse a modello ben sarebbe risibile; ma chi li volesse cancellare dalla memoria degli uomini non sarebbe più saggio di chi le cose che a lui paressero men che belle nelle opere altrui, correggesse a capriccio, e tutto lo stile de' vecchi scritti, l'ordine, le idee sconvolgesse. Ne' libri destinati a letture fanciullesche o ne' dizionarii trascrivere gli idiotismi senza avvertimento veruno, è negligenza o ignoranza meritamente biasimata dagl' ingegnosi autori della Proposta, e dai tanti loro seguaci; ma l'altro eccesso non è però commendevole : perchè dagli sbagli stessi, costantemente seguiti, e regolati da certe norme d'analogia, innumerabili insegnamenti può e

deve trarre l'umano intelletto. Queste cose sien dette a giustificazione del modo tenuto da noi. Nè nelle presenti relazioni sono gl' idiotismi così frequenti come nel citato *Tesoro*. Del resto chi facesse altrimenti non sarebbe da noi ferito d' anatema; e chi contra noi rivolgesse critica o modesta od acerba, senza rancore, al solito, leggeremmo.

VOYAGE

D'ANDRÉ NAVAGERO

EN ESPAGNE ET EN FRANCE

PENDANT L'ANNÉE 1528.

AVERTISSEMENT.

André Navagero[a], littérateur assez renommé, qui écrivit en latin avec une finesse de goût rare, ne soignait pas de même son style italien; et cette narration[b] de son voyage en Espagne et en France n'a presque pas une phrase qui puisse être comparée à la correction et à la grâce des écrivains de Florence. L'époque de son voyage nous est donnée par l'ambassadeur lui-même; c'est en 1525 qu'il quitta l'Italie. « La flotte française, commandée par Doria, venait de prendre don Hugues de Moncade[c] et était puissante sur mer, ce qui nous empêchait de trouver un embarquement sûr pour l'Es-

[a] Né en 1483, élève de Sabellicus, admirateur de Pindare, ennemi de Martial, ami d'Alde Manuce et de Barthélemy d'Alviane, bibliothécaire de Saint-Marc, historien de la république; il importa en Espagne la culture du sonnet, et en Italie celle de plusieurs plantes espagnoles. Il mourut en ambassade, à Blois, l'an 1529. Les Vénitiens l'y avaient envoyé pour appeler François Ier en Italie, car la puissance impériale leur donnait trop d'ombrage.

[b] Imprimée en 1563; édition rare et incorrecte.

[c] « Le plus vaillant homme du monde, » dit Brantôme en parlant de lui; on pourrait ajouter, « et des plus méprisables. »

pagne. Survinrent la retraite du duc de Bourbon[a] et de l'armée espagnole de Marseille[b], et l'audacieuse entreprise de François Ier en Lombardie. Force me fut d'attendre jusqu'à la bataille de Pavie[c], où la puissance française fut quasi anéantie, le roi pris et où presque tous les gentilshommes[d] de France furent tués ou faits prisonniers[e]. »

Je ne traduirai, de ce qui regarde le voyage et la demeure en Espagne, qu'un morceau qui appartient en quelque sorte à l'histoire de France :

« Nous demeurâmes à Burgos depuis le 17 octobre jusqu'au 22 janvier de 1528. On négociait toujours la paix entre l'empereur et la ligue. Le nonce du pape était Balthazar Castiglione[f]; les ambassadeurs du roi très-chrétien, l'évêque

[a] De Thou.

[b] Guicciardini, XX; Du Bellay; Ulloa, v. Carlo V, p. 93.

[c] Eryc. Puteano, *Hist. cisalp.* Grevio, III, 1170-1179; Guicciardini, XVIII, p. 1267 et suiv. Brantôme, IV; Du Bellay; Ruscelli, *Lett. Pr.* 11.

[d] Robertson, l. IV.

[e] « Alli quattordici andamo a Ligorno, e tornamo a Pisa : tra l'andar e tornar miglia trenta. In Pisa, non trovando a Ligorno buon passagio per Spagna, e essendo l'armata di Francia potente sul mare, con Andrea Doria che avea preso don Ugo di Moncada, e poi sopravenuta la retirata del duca di Borbon ed esercito di Spagna da Marsiglia, e ardita venuta del re di Franza in Italia, temporeggiai fino che seguì il fatto d'arme a Pavia, e che fu quasi destrutto il nome francese, con la presa dell' istesso re, e morte o presa di tutta la nobiltà di Francia. »

[f] Guicciardini, XVIII, p. 1275, éd. 1738; l. XVII, p. 1232. Disciple de Merula, de Chalcondyle, de Beroalde, lié de parenté aux Gonzagues, et d'amitié aux hommes les plus renommés de son temps, il servit le duc d'Urbin, Guidobalde, qui l'envoya ambassadeur en Angleterre, en France, auprès de Léon X, auprès de Clément VII; ensuite Clément l'envoya à Charles V. Les reproches du pape, prisonnier, affligèrent vivement Castiglione. Charles V l'en consola par toutes sortes

de Tarbes et monsieur de Calvimont, deuxième président du parlement de Bordeaux, auxquels se joignit depuis comme secrétaire l'Élu Bayart, qui vint apporter la décision de sa majesté. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, de Milan et moi, tous, excepté le nonce (qui, depuis la captivité du pape[a], ne se mêlait de rien[b]), traitaient de la paix; mais on n'aboutissait à aucune conclusion satisfaisante : peut-être que Dieu, courroucé contre nous, ne voulait pas nous accorder de sitôt un bien si souhaité et si nécessaire. Aussi résolûmes-nous de prendre congé de l'empereur et de nous en retourner tous, selon les ordres reçus de nos maîtres. Tous, excepté l'ambassadeur de Milan[c], qu'il parut plus convenable de laisser aller seul après les autres, nous allâmes donc prendre congé. On ne nous répondit pas sur-le-champ; mais le soir l'empereur envoya don Lopez de Hurtado de Mendoza, qui vint nous dire, aux ambassadeurs de France, aux Florentins et à moi, que l'empereur consentait à notre départ pour le jour suivant, mais qu'il désirait que nous attendissions dans

d'honneurs et de grâces. Sa mort, qui arriva en 1529, fit dire à l'empereur : « Nous avons perdu un des plus illustres chevaliers du monde. » (Marliani, *Vie de B. Cast.*) Quant à son *Cortigiano*, on l'a trop prôné d'abord, à présent on n'en parle guère : son titre n'est pas engageant, et la médiocrité du fond n'est qu'imparfaitement rachetée par l'élégance et la gravité de la forme.

[a] Guicciardini, XVIII; Beaucaire, *Com. R. Gall.* Giovio, v. P. Colonna; Ulloa; Giannone. XXXI; Morosini. *Hist. Ven.* t. III, 220.

[b] Quant aux rapports politiques entre le pape et ses anciens et nouveaux alliés, v. Guicciardini, XVI et suiv. Morosini, *Hist. Ven.* l. V. 121, 136; Robertson, II, p. 328, 371, 379; Traites, XI, 124.

[c] Robertson, II, 338; Guicciardini, XVI, XVII; *Let. Princ.* II; De Thou, I.

un pays à huit lieues de là, nommé Pozza[a], jusqu'à ce que ses ambassadeurs auprès de la république et auprès du roi très-chrétien eussent les ordres de s'en aller, et qu'on en reçût la nouvelle. Cette démarche envers des ambassadeurs parut fort étrange, et à nous plus qu'aux autres[b]; mais on s'y résigna. Nous partîmes.

« On ne donna point pour lors de réponse aux ambassadeurs d'Angleterre[c]. La nuit après l'ordre que nous avions reçu, on plaça des gardes à nos portes; et le lendemain ledit don Lopez vint nous accompagner avec cinquante gardes impériaux à pied et trente à cheval : il nous amena tous ensemble, sans permettre à personne de s'aboucher avec nous.

« Mais le 22 janvier, jour de notre départ, il fut convenu entre les ambassadeurs français et anglais que les hérauts de leurs rois, demeurés exprès à cette fin en Espagne pendant plusieurs jours, iraient, en costume et solennellement, dé-

[a] Peut-être *El Poso*.

[b] L'ambassadeur de Venise devait bien s'y attendre plus que tout autre. « Les Vénitiens, de toutes les puissances en guerre avec l'empereur, étaient celle qui avait montré le plus de vigueur. » (Rob. liv. IV.) Ils espéraient peut-être pallier l'énergie de leurs procédés par les ménagements de la forme. C'était là l'ancienne habitude de la politique vénitienne. « Il senato veneziano, che per natura ha per obbietto di procedere nelle cose sue cautamente e pianamente. » Guicciardini, XVIII, p. 1246.

[c] Pour ce qui est des relations compliquées entre l'Angleterre, la France, et les ennemis de la France, v. Guicciardini, XVIII, p. 1279 et ailleurs. Robertson raconte d'une manière bien moins précise les circonstances de ces faits, t. III, 13 et suiv. Guicciardini non plus n'est pas tout à fait exact, l. XVIII, p. 1295, éd. 1738.

clarer la guerre à l'empereur. Ils le firent le matin même. L'après-dînée nous partîmes pour Villaverde, qui est à trois lieues.

« Le 23 on alla à Pozza, bicoque placée au milieu de hautes montagnes, sur un coteau dominé par un rocher immense, loin de toute route battue. Peu d'Espagnols connaissaient cet endroit, auquel le séjour de tant d'ambassadeurs devait donner un peu de renom[a]. »

[a] « In Burgos stemmo dalli diciassette di ottobre fino alli ventidue di gennaro del 1528. In tutto questo tempo si stè sempre in pratica di far la pace tra Cesare e la lega. Gli ambasciatori de la lega che erano allora in Burgos erano per il papa, nunzio M. Baldassar Castiglione; per il re cristianissimo l'episcopo di Tarbe, e monsignor de Calvimonte, secondo presidente de Burdeos; venne poi anco il secretario l'Eln Baiart, mandato con la ultima resoluzione del re. Per il re d'Inghilterra vi erano dui, D. Hieronimo Senese, auditor della camera, episcopo Vegorniense; domino Leus elimosiniero di esso re d'Inghilterra. Per il duca di Milano il cavalier Bilia, per i signori fiorentini M. Domenico Caniggiano. Trattata longamente la sopraditta pratica di pace, per tutti li soprascritti signori ambasciatori e me, (eccetto però il nunzio, che dopoi la presa di nostro signore, non si intrometteva in cosa alcuna), non si sapendo trovar modo di venir a conclusion alcuna, o non volendo Iddio, forsi per qualche nostro grave peccato, farne ancor grazia della tanto desiderata e necessaria pace; deliberammo de pigliar licenzia da Cesare, e tornare tutti alli nostri signori, il che avemmo commission di fare, non si concludendo pace. Fummo tutti insieme a pigliar questa licenzia, eccetto l'ambasciator di Milano, che fu giudicato meglio che non venisse per allora, ma andasse poi solo. Non ci fu data risposta risolnta, ma la sera poi fu mandato domino Lope Hurtado di Mendoza a dir agli ambasciatori di Franza, Fiorenza, e me, che Cesare era contento che ci partissemo dalla corte, e questo fusse il dì dopoi; ma che voleva che stessemo in un luoco vicino ad otto leghe detto Pozza, tanto che anche gli ambasciatori suoi che erano in Franza e a Venezia, fusseno avisati di partirsi ancor loro de dove erano, e di ciò si avesse qualche risposta. Parse

Ce qui suit est la description du voyage de Navagero en France. Dans les autres pièces qui composent ce recueil, nous avons pris le parti de mettre au bas de la page les passages qui ne nous paraissaient pas devoir être traduits; mais dans ce morceau les détails inutiles sont mêlés aux circonstances plus ou moins importantes, de telle sorte qu'un pareil triage nous était quelquefois tout à fait impossible. Aussi avons-nous pris l'expédient, tout en rejetant dans les notes les passages un peu considérables que nous ne traduisons pas, de laisser dans le texte certains détails; mais de condenser dans la traduction les seules choses qui pouvaient encore

cosa nuova ad ognuno che ambasciatori fusseno trattati di questa sorte; e a noi più che agli altri, come quelli alli quali toccava più; pur fussemo sforzati a fare quanto comandò sua maestà. E così partemmo.

« A gli ambasciatori de Inghilterra non fu per allora mandata risposta alcuna. La notte subito dopoi fattaci la risposta, furono poste guarde alle porte di ciascaduno di noi; e il dì dopoi il predetto domino Lope Hurtado venne per noi con parte della guardia di Cesare e da piedi e da cavallo, cioè con cinquanta da piedi e trenta da cavallo, e con questi ci menò tutti insieme, non lassando che alcun parlasse con noi. Ma il dì che ci partimmo, che fu alli ventidue di gennaro, innanzi il partir nostro ordinorono gli ambasciatori francesi ed inglesi insieme, che gli araldi de i lor re, che erano stati molti dì in Spagna per essequir tal effetto se non si concludeva la pace, andassero solennemente con i lor abiti di araldi ad intimar la guerra a Cesare. Il che fu essequito la matina alli ventidue. Noi il dapoi disnare partimmo e andammo a Villaverde, leghe tre. Alli ventitre a Pozza, leghe cinque. Pozza è un loghetto posto in mezzo le montagne tra monti asperrimi in una costa del monte, sotto una altissima cengia, fuora di ogni camino, di sorte che pochi sono in Spagna che sappiano quel che si sia. Fu illustrato allora questo vil luoco, e fatto cognoscere con il retenervi lì tanti ambasciatori. »

avoir un véritable intérêt. Nous avons pensé que certaines indications géographiques, qui pouvaient être bonnes pour des lecteurs italiens du XVIe siècle, seraient au moins inutiles à traduire en français au XIXe.

VIAGGIO
D'ANDREA NAVAGERO
IN SPAGNA ED IN FRANCIA.
1528.

*San Zuan de Luz è un luoco[1] posto sul mare, non molto grande, ma innanzi le guerre soleva esser buono per la comodità che ha de l'Oceano. Ivi erano molti che conducevano robe da Lion in Spagna, e di Spagna a Lion, che era di non poca utilità agli uomini del luoco : ed ancora ve ne sono. Entrando nel luoco, bisogna passare un fiume in barca, o braccio de mar che ei si sia. Da San Zuan de Luz a Baiona son leghe tre. A dì 30 di maggio 1528 arrivammo a Baiona : Baiona è una città ben forte, fornita di molta e buona artigliaria, cinta di buone muraglie e ben intese; e dalla natura anco posta in loco che, per esser in molte parte basso ed acquoso, aiuta assai la fortezza artificiale. È lontana da l'Oceano al più corto meza lega, ma per il fiume per il qual intrano le nave, leghe tre. Le nave arrivano fino alla terra, per esser il fiume navigabile da navilij fin de seicento botte e più **.

Si fa in questo paese molto vin de pomi, come in Biscaia e Guipusqua; ma lì si chiama sedra[2], quì pomada. Entra la Marta per Landu molto più alto che Baiona : e sopra Baiona entrano più fiumi in Landu. Esso

* Passato il fiume che è a Fonte Rabia, si entra in la Franza; il primo loco della quale è, subito passato il fiume all' incontro di Fonte Rabia, alcune poche case, dette Andaia. De lì a San Zuan de Luz sono dui leghe.

** Questo fiume si chiama Landu, il quale non entra per la città, ma vien di

[1] F. Barberino. [2] Sidro.

VOYAGE
D'ANDRÉ NAVAGERO

EN ESPAGNE ET EN FRANCE.

1528.

Saint-Jean-de-Luz est un pays au bord de la mer, moins remarquable par sa grandeur que par les commodités qu'il offrait au commerce avant que ces guerres éclatassent. C'était le point de passage des marchandises qu'un bon nombre de commerçants transportaient de Lyon en Espagne et d'Espagne à Lyon. Le pays en était enrichi. Quelque peu de ce commerce subsiste encore.

Le 30 mai 1528 nous allâmes à Bayonne, ville fortifiée, pourvue d'une bonne et nombreuse artillerie : ses murailles sont bien construites; sa position dans un enfoncement tant soit peu marécageux la rend plus forte encore. Les navires arrivent jusqu'à la ville,

fnora a canto la terra. Per mezzo la città passa un altro fiume detto Lonnive, il quale uscendo della terra entra in Landu. Di questo fiume di Lonnive non vedo che sia fatta menzion da antichi : de Landu fa menzion Tolomeo, Lucano ed Ausonio, e lo chiamano Aturius, ancor che Ausonio (per il verso, penso) dice *Aturrus*,

.... Tarbellius ibit Aturrus.

Ma Tolomeo lo nomina *Aturias*, e Lucano anco dice :

Qui tenet et ripas Aturi, qua, litore curvo
Mollito, admissum claudit Tarbellius æquor.

Di Baiona non si legge cosa alcuna appresso antichi, per non essere molto antica città; ma il paese in che è posta erano Tarbelli; ora si chiama il paese vicino, Terra di Labor : ed è parte di Aquitania, che ora, corrotto il vocabolo, dicono Ghiena.

2.

fiume de Landu nasce da le montagne d'Arvergna[1]. In Baiona è grandissima abondanzia di pesce che si piglia parte nel fiume e parte nell' Oceano. Nel fiume, oltra molti altri, si piglia gran quantità di bellissimi e buonissimi salmoni[2]: nell' Oceano si pigliano infinite sorte di pesci, molte assai diverse da quelli che sono ne i nostri mari, e quelli che se trovan da noi son molto maggiori lì che di qui. Maravigliosa cosa è quella delle balene delle quali ogni anno se piglia qualch' una e lì e a San Zuan de Luz : ma a pigliarle è grandissimo travaglio, perchè bisogna combatter con loro, e alle volte in tal battaglia molti muorono per la gran diffesa che fa. Come scuopreno che venga qualche balena verso terra (il che è ad un certo tempo de l'anno, che loro sanno, e però stanno osservandole), vanno molte volte barche ben armate de uomini, e le togliono la via del mar, ponendoseli intorno, acciò che sempre si vadi retirando più alla terra. La balena, come li altri ceti[3], non può star molto sotto acqua, ma vien alla sommità a respirar; il che come fa, quelli che son in le barche, subito che la vedono, li tirano de alcuni tridenti non molto grandi, legati con corde. La bestia come si sente ferita mena gran furia, e si caccia sotto acqua, andando alle barche, alle qual tira con la coda che tien in alto, di sorte che molte volte ne fa perire; ma gli uomini son presti a fuggire rallentando la corda che è attaccata al tridente, il qual non pò[4] uscire, per aver le ponte ritorte[5]. E ritornando la bestia a respirare, li tirano da ogni parte di molti di questi tridenti, facendo il medemo[6] che ho detto di sopra; di modo che, dopoi molte ferite, alla fin stancata e ligata con infinite corde, che non la lassano in tutto libera, è forza che sia tirata; e a poco a poco essendo cacciata alla volta del lito, sempre ha manco il modo da defenderse : ed alla fin si trova in sì poca acqua che gl' uomini se li[7] osano far più vicini, e la finiscono di amazzare. Poi allegri de sì grossa preda, la tirano nel lito, nel qual per il gran peso fa tal solco che per molti dì se vi vede il segnal. Parteno la preda in molti pezzi : parte si vende fresca, e dicono che è

[1] Questa lezione è più conforme all' origine della voce.

[2] Ora nel ven. *salamone* E l' ha il Pulci.

[3] Lo stamp. *ceri*.

parce que la rivière est accessible à des bâtiments de six cents tonneaux et plus. Là, comme en Biscaye et dans le Guipuscoa, on fait du cidre en quantité; le poisson de rivière et de mer y abonde : les saumons de la rivière sont, entre autres, fort bons et très-beaux. La mer donne une grande variété de poissons, différents de ceux que nous connaissons, et même ceux que nous avons chez nous sont beaucoup plus grands dans cette mer-là.

A Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz on pêche tous les ans quelque baleine, ce qui exige une lutte dangereuse et parfois meurtrière. Aussitôt qu'on aperçoit une baleine qui s'approche du rivage (on sait la saison où cela arrive, et l'on est sur ses gardes), plusieurs barques bien munies de marins s'élancent, la serrent de toutes parts, de sorte qu'elle soit toujours refoulée du côté du rivage. La baleine, comme les autres cétacés, doit de temps en temps sortir de l'eau pour respirer l'air du dehors : dans ce moment, on lance sur elle des tridents d'une médiocre grandeur, liés à des cordes. La bête blessée s'agite en furie, et frappant de la queue les barques assiégeantes, quelquefois elle les coule et écrase des hommes. Mais les pêcheurs l'évitent rapidement en lâchant la corde du harpon, dont les pointes restent enfoncées dans la baleine. Comme elle revient sur l'eau, on renouvelle l'attaque jusqu'à ce que, blessée, harassée, on la lie avec des cordes, et on la pousse vers la terre; l'eau lui manque de plus en plus, la mort s'avance; alors les marins osent s'approcher d'elle et l'achèvent. Ils la traînent joyeusement au rivage, et son grand corps laisse dans l'arène un sillon qui y reste pendant plusieurs jours. La tête donne plus d'un tonneau d'huile, tant cet animal est gras; la langue se vend comme un mets exquis; la chair est dans une telle quantité que la

[4] Come *sole vole* tosc
[5] St. pistolesi.
[6] Vive nel ven.
[7] Per *le*, anco ne' trecentisti.

bonissima carne; parte si sala. Dalla testa cavano assaissime botte di oglio, per la grassezza natural di questi animali. La lengua[1] tengono per cibo molto saporito: perciò si vende. E in somma se ne cava di tutta, tanta carne, che tutta Francia ne ha da mangiar di una balena; e quelli che la pigliano non ne cavano meno di ducento ducati di utilità di ciascaduna[2], mandando e l'oglio e la carne salata per tutte le città di Francia. Dicono però, che quelle che si pigliano non son delle grande, ma solo delle giovane; e che di pigliar le grande non vi è modo alcuno. Anzi narrano per miracolo quel che accadde una volta, che una grande venne ad aiutar la figliuola che cacciavano; la quale fece tanta furia, e affogò tanta gente che fu forza lassar la preda, e fuggiersi ogn' uno, per salvarsi la vita. Che sia grandissimo pesce, giudicolo io[3] alcune barbe che mostrano in Baiona, che son grande, e delle quale dicono che la balena ne ha assaissime e in la testa e per il corpo e in la coda. Di queste che son come di osso, fanno alcune bachette[4] negre. Nel lito del mar Oceano nel paese di Baiona si trova assai volte del ambracano[5], ancora che non così bono come quel che vien di Levante, pur non malo. Dicono che le volpe seguitano mirabilmente detto ambra, e lo van cercando a longo il mare, e trovatolo, lo mangiano; ma poi, non lo possendo[6] digerire, lo vomitano e lo sotterrano. Di questo se ne trova più quantità, ma non è sì buono come quello che truovano prima che sia stato mangiato dalle volpe.

La gente di questo paese tutto è molto allegra, e totalmente opposita alla spagnuola, che non pensa[7] se non in gravità. Questi stan sempre in risi, in burle, in balli, e donne e uomini; di modo che a noi in poco spazio di paese parse trovar una grandissima mutazione. Hanno fuora di tutte le porte un quadro serrato intorno, che non vi entra bestie, coperto di una frascata, equalizato[8] di sorte che non si vi vede una minima inequalità, tutto pavimentato di arena, acciò che stia asciutto; ed in somma fatto in tutto con es-

[1] Lengua da lingua, come legare da ligare.

[2] Così lo st.; forse sulla falsa analogia di *cadauno*, ch' ha altra origine.

France entière aurait de quoi manger; on la sale; on l'envoie partout, ainsi que l'huile; et le produit de chaque baleine se monte à deux cents ducats à peu près. On dit cependant que celles qu'on parvient à pêcher sont les plus jeunes, parce que les vieilles baleines sont trop formidables. On raconte même d'une baleine mère, qui un jour vint à l'aide de sa fille pourchassée, qu'elle fit périr tant de monde qu'on fut forcé de fuir pour se soustraire à une furie si puissante.

Sur les bords de l'Océan, du côté de Bayonne, on trouve de l'ambracan assez bon, quoiqu'il ne soit pas aussi fin que celui du Levant. On dit que les renards le cherchent soigneusement aux bords de la mer, et qu'ils le mangent; mais, ne pouvant pas le digérer, ils le rejettent et l'enterrent. L'ambracan ainsi enterré est en quantité plus grande, mais il n'est pas aussi estimé que celui que les renards n'ont pas avalé.

Les hommes et les femmes sont tous fort gais dans ce pays, justement le contraire des Espagnols, dont la gravité est le fond du caractère. Ici ce ne sont que rires, danses, plaisanteries: de sorte qu'à peu de distance nous trouvâmes une énorme différence. Au devant des

[3] Manca *da*.

[4] Da *baculus*. L'origine giustifica l'idiot.

[5] I parlanti in dial. talvolta per isbaglio finiscono in *o* le parole che il dial. tronca, e che la lingua comune termina in *e*, come *pano* per *pane*. Ma questi idiotismi giova imputare all' editore piuttosto che ad A. Navagero.

[6] Petrarca.

[7] Forse *pecca*.

[8] Rammenta il modo *égalisé* de' Francesi, che ha senso sì strano e sì ineguale

trema diligenzia. Quivi stan gli uomini tutto il dì a giuocar alla balla[1], a' zoni[2], ed altri giuochi che si accostumano[3] lì. Si fanno in Baiona bonissime balestre*.

In tutto questo paese da Baiona a Burdeos le leghe son molto grande, e non minor di quelle di Catelogna[4]; di sorte che a me par che si possano benissimo contar per quattro buoni miglia l'una. Tutto detto paese si chiama in vascon *las lanas*, in francese les *landes de Bordeos*. È molto inculto, e malo, e desabitato tutto; se non dove si vedono arbori e qualche fonte, ivi son pur dei villaggi; il resto non ha cosa buona, ed è di pessimo camino, sì per la molta arena che vi è, come per infinito fango tenacissimo, e acque, che penso io che faccino che a nessun modo l'inverno se vi possi passare, avendolo trovato tal di zugno. È anco gran fatica di non fallar il camino per assaissimi sterpi di felice[5] e mirice, e altri tal frutici che copreno ogni cosa, e nascondono la via, sì che non si vede: e oltra ciò, fanno il camino peggiore, perchè fanno scapuzzar[6] i cavalli e li tagliano i piedi.

Tutto questo paese, eccetto Baiona e Ax, era di Monsignor de Albret: ora è del re di Navarra. Oltra che Baiona è terra molto forte, come ho detto, la sterilità e asperità di tutto questo paese

* In Baiona stemmo fino alli cinque di zugno. Alli cinque di zugno partimmo da Baiona; ed uscendo della città, passassemo Landu sopra un ponte di legno, e venissemo a Santo Vincenti, leghe quattro; a d'Ax, leghe tre.

Fra Santo Vincenti ed Ax si passa la riviera di Landu in barca. Ax è chiamata da antiqui *Aquæ Augustæ*.

Alli sei uscendo di Ax passammo un altra volta la riviera de Landu sopra un ponte di pietra, e andammo a Tartas, lontano da Ax leghe cinque. In Tartas, in

in bocca di certi dottori; e così *pavimentato* rammenta *pavé*. Altra parola politica. Perchè la politica muta gli uomini in lastre, e le lastre in uomini.

[1] Se palla è da βαλλω non da παλλω: l'idiot. è più etimol.

[2] Così nel vén. ancora

[3] Soderin. Ma il com. è *costumano*

[4] Come *Caterina* e *Catarina*.

[5] L' usa il Sannazzaro, ma in rima e nell'Arcadia. Mirice è più comune. L'ha il Creso.

[6] M. Franzesi: scappucciare

maisons est une enceinte carrée où les animaux ne peuvent pas pénétrer, ombragée de treillis, si bien sablée et si sèche, qu'on ne saurait y remarquer la moindre inégalité; en somme, arrangée avec un soin extrême. C'est là qu'on joue tous les jours aux boules, aux billes et autres jeux en usage dans le pays. On fabrique à Bayonne d'excellentes arbalètes. Dans tout le pays qui s'étend de Bayonne à Bordeaux les lieues sont très-grandes et ne le sont pas moins qu'en Catalogne, de sorte que chacune d'elles me paraît bien contenir quatre bons milles. Tout ce pays, qu'on appelle *les landes de Bordeaux*, est inculte et inhabité : là où il y a des ombrages et des eaux on voit aussi des villages : partout ailleurs le dénûment est grand, les routes mauvaises à cause du sable, qui est très-haut, de la boue et des marécages. S'il en est ainsi au mois de juin, je pense qu'en hiver on ne doit pas y pouvoir passer. C'est encore beaucoup si l'on ne s'égare pas en chemin, la plaine étant tout encombrée de fougères, de tamarins et d'autres plantes qui font broncher les chevaux et les harassent.

Comme je l'ai dit, Bayonne est une ville très-forte; toute cette

mezzo la terra, passammo un' altra volta la riviera de Landu sopra un ponte. Forsi è Tartas quel che dice Cesare nei Comentarii. Da Tartas andammo a Monte Marchian, leghe quattro. Per Monte Marchian passa la riviera di Landu, e ha sopra nn ponte di pietra : ed è Monte Marchian un bnon lnoco. Alli sette partimmo da Monte Marchian, lassando la riviera de Landn a man manca, e andammo a Labrit, lontano leghe quattro. Labrit è un piccol lnoco de quaranta o cinquanta case; ma è la casa di M. de Labrit, del quale è lì un palazzo con nn bellissimo bosco; ora è del re di Navarra. Alli otto a Sora la Blanca, leghe quattro, è una villetta nell' intrar della quale vi è un piccolo fiumicello che si passa sopra un ponte di legno: nasce tre leghe di lì; e otto leghe lontano intra da se nell' Oceano, dove per la marea che vi entra, è assai grande. Chiamano questo fiumicello Lera. Mette Tolomeo in tra l'Aturio e la Garonna, *Igmani fluvii hostia*. Per questo, non avendo io ritrovato fiume alcuno che entri in mare tra i sopradetti dnoi finmi, che questo, m'induco a creder che questo, ancor che piccolo, sia *Igmanus* di Tolomeo, se però non è scorretto il testo.

che si trova da i Pirenei fino a Bordeos, fa assai più forte questa frontera [1] verso Spagna; per essere di sorte che poca gente non potria far danno alcuno; molta, non troveria da vivere. Vi è anco un' altra fortezza a queste frontere, che quel paese produce la meglior gente da guerra che sia in Francia.

Burdeos appresso gli antichi è chiamata Burdegala; è posta sulla riva sinistra della Garunna, ora detta Gironda: è gran città e ben abitata, e dicono che fa dieci mila uomini da fatti [2]. Ha molte belle chiese, e massime la maggiore, che è assai bella e grande: ha una strada bellissima molto larga e longa, nella qual, per il costume di Francia [3], vi sono assai bone e belle case. Per il resto della terra anco vi son molte bone case, ma tutte non hanno molto bella mostra, e son più commode che belle. Vi è un bel pallazzo del parlamento; e perchè quella terra è il capo di tutta Ghienna, vi sta il parlamento, che è quattro presidenti e ventiquattro consiglieri: ed è, dopoi quel de Paris e quel di Tolosa, il primo di tutta Francia. Fuora delle mura della città non molto, vi si vede un anfiteatro antico latericio [4], in bona parte ruinato, ma non però tanto che tutto non si veda molto bene; anzi, da i gradi in fuora, e la ala di fuora, quasi tutto il resto sta in piedi. È di assai bona grandezza, e mostra ch' era molto bello. Dentro in la terra si vede un pezzo della muraglia antica, e un tempio non molto grande, e una sepoltura (secondo il giudicio mio) molto bella. È questa sepoltura una fabrica quadrata, ma più longa che larga, fatta con bonissimi e grossissimi fondamenti di pietre fortissime; sopra li quali vi sono per il longo sette spazij tra colonne striate altissime e bellissime; e per il largo, cinque. Sopra le colonne vi è il suo architrave; e sopra l'architrave tanti volti, non molto alti, quanto i spazii tra le colonne di sotto. In mezzo d'ogniuno di questi volti, sono le sue pile quadre che vengono sopra le grande di sotto; e in ogn' una vi è una figura di mezzo rilevo [5], sì della parte di dentro come di fuora. In cima

[1] *Minera* e sim. — [2] Non intendo: forse di *fanti*; forse vuol dire: *uomini da guerra*.

contrée, excepté Bayonne et Dax, appartenait au sire d'Albret; elle appartient maintenant au roi de Navarre. Outre que la stérilité et la difficulté du pays depuis les Pyrénées jusqu'à Bordeaux rendent cette frontière plus forte encore du côté de l'Espagne, car peu de troupes n'y pourraient rien, et beaucoup ne trouveraient pas de quoi vivre, ce pays a un autre avantage, c'est de donner les meilleurs soldats de la France.

Bordeaux, située sur la Garonne, grande ville et bien peuplée, pourrait, dit-on, lever dix mille combattants. On y voit de belles églises, notamment la cathédrale, qui est grande et bien construite. Dans la plus large et la plus longue de ses rues il y a d'assez bonnes et belles maisons : partout ailleurs elles n'ont guère d'apparence, et sont plus commodes qu'élégantes. Le palais de justice est fort beau; et comme Bordeaux est le chef-lieu de la Guyenne, un parlement y réside, composé de quatre présidents et de vingt-quatre conseillers : c'est, après ceux de Paris et de Toulouse, le premier parlement de France. A peu de distance de la ville on voit un amphithéâtre en briques, assez conservé pour qu'on en embrasse encore l'ensemble : il n'y manque que les marches et l'aile extérieure. Ce devait être un grand et beau monument. Dans la ville même on voit un peu de l'ancienne muraille, un temple de moyenne grandeur, et un monument sépulcral, à mon avis, bien beau. Celui-ci est carré, plus long que large; il pose sur des fondements de pierres solides : dans sa longueur il a sept espaces coupés par des colonnes striées, hautes et belles, et dans sa largeur il en a cinq. L'architrave au-dessus des colonnes soutient autant d'arches qu'il y a d'espaces au-dessous. Au milieu du plein cintre un pilier carré porte de côté et d'autre une frise en demi-relief : tout l'édifice est environné par un fronton.

[1] Non *secondo il costume*, ma per quel che la Francia dà. L' es. di Dante che la Crusca reca al N. XII è male inteso.

[2] I Latini scrivevano e con la *t* et con la *c*.

[3] Cellini.

di tutta l'opera è finita con il suo cornisone[1]. Il piano che è abbracciato in mezzo di tutta questa fabrica mostra ch' era saleggiato[2] di pietre grandi, delle quali ancor vi resta qualch' una; e sotto vi è un volto che di sotto terra va a torno a tutta questa fabrica, nel qual par quasi segno che se vi intrava per una scala per il piano di sopra. Pur si poteva anco forsi intrare per qualche porta da qualche parte, per esser tutta la fabrica (ancor che il volto sia sotto il piano) fondata però sopra terra. Questo volto ha alcuni balconeti che li dan luce; e lì de sotto penso io che si mettevan le urne e le cenere di quelli de chi era la sepoltura.

Il fiume de la Garonna è bellissimo e grossissimo, e si naviga da navilii grossi fino a Burdeos; fino al qual loco, e anco alquante leghe più sopra, cresce la marea con grandissima furia, di sorte che, crescendo la marea, non si può andar in giù (ancor che il fiume deveria[3] alquanto resister con il suo corso), senza gran fatica*.

Nel paese di Burdeos non vi son altri de' signori grandi che la casa di Fois, della quale son monsignor di Candala, ricco di cinquanta mila scudi d' entrata, che ha la sua[4] vicina a Burdeos a leghe sei. Di questa casa di Fois è anco il re di Navarra.

Il paese intorno a Burdeos è molto bello e piacevole, ma non vi si raccoglie molto grano. Il più è piantato di vigne, le quali son bellissime, e vi nasce bonissimo vino, che si navega[5] e in Inghilterra e in Fiandra e in altri lochi; ed hanno quei di lì il più delle entrate loro di questo**.

Blaia è assai buon luoco, e ben fortificato, per essere per via da mar frontiera di Spagna e Inghilterra, perchè per il fiume fin lì si può venir con ogni sorte di nave. Ha il castello con buona guarda[6]

* Nasce la Garonna nel Pireneo in parte che vien a risponder all' incontro dalla parte di Spagna al regno d'Aragon. È sempre grande, e massime da Tolosa in giù; fassi poi molto maggior a Burdeos, e da Burdeos in giù; di sorte che in

[1] Così tuttavia.

[2] Ora *salizzar* da *selce*.

[3] Forma tosc. Il ven. *doveria*.

[4] O sottintendi *casa*, o supplisci altra simile parola che manca.

[5] Vive nel ven. — [6] F. Barberino.

La cour du milieu devait être pavée de grosses pierres dont il reste encore quelques-unes. Puis il y a une voûte souterraine qui tourne au-dessous du monument; on y pénétrait par un escalier, et peut-être aussi de quelque autre côté, car tout l'édifice est sur terre, quoique la voûte soit souterraine. Elle est éclairée par de petites fenêtres : peut-être y déposait-on les urnes cinéraires.

La Garonne est une belle et grande rivière, accessible jusqu'à Bordeaux pour d'assez gros navires. La marée montante refoule les eaux avec véhémence, même plus haut que Bordeaux, et rend la navigation du haut en bas très-pénible.

Dans ce pays la seule grande maison est celle de Foix. M. de Candale est de cette maison; il a bien cinquante mille écus de rente. Sa demeure est à six lieues de Bordeaux. A cette maison appartient aussi le roi de Navarre.

La campagne est très-agréable : on y recueille peu de grains, mais les vignobles y sont fort beaux et donnent un vin excellent. On en fait commerce en Angleterre, en Flandre et ailleurs : c'est là le plus riche produit du pays.

Blaye est une bonne place, bien fortifiée; et comme les plus gros navires peuvent arriver jusque-là par la rivière, c'est comme si elle était en même temps placée sur la frontière d'Angleterre et d'Espagne. Son château est bien pourvu de garnison et d'artillerie : les

assai lochi è grande dui miglia e più; e dove intra in mare, più d'altretanto. È Burdeos lontan dal mare per il fiume ventotto leghe.

" Trovansi alla riva dell' Oceano in queste parti alcune castagne, e alcune fave marine, cose nove da vedere; e come son polite, e senza l' asprezza che hanno dal mare, sono bellissime. È città molto abondante di pesce, sì marino

di gente, e bonissime muraglie, e fianchi, e con assai artiglieria. In una chiesa in Blaia, in una cappella sotto il coro, è sepolto da un canto Orlando, e dall' altro Olivieri *.

Da Mirambeo a Pons, leghe quattro. Pons è una buona terra e grande; è di madama de Pons, il marito della quale morì nel fatto d' arme di Pavia. Alli quindici, da Pons a Sante, leghe quattro.

Tutto questo paese de Burdeos a qui è pieno di bellissimi boschi di roveri grossissimi; di modo che, avendo la Garonna vicina, sì grosso fiume, non vi è al mondo maggior commodità di fabbricar nave: il che è anco nel paese di Baiona **.

Intrando in Sante, si vede un pezzo delle muraglie antiche. Uscendo, si passa la Chieranta sopra un ponte di pietra, nel mezzo del qual vi si vede un bellissimo arco antico con dui volti, in parte ruinato; pur si vede tutto ***.

come del fiume, nel qual se vi pigliano assaissimi salmoni e perce bonissime. Guardano in Burdeos con gran diligenzia il libro dell' episcopo Turpino, che è scritto in latino. In Burdeos stemo da' nove fino ai tredici. Alli tredici montamo in barca a Burdeos; e, osservato che la marea abbassasse, a seconda del fiume e del mare andammo giù per la Garonna, con i cavalli in le barche, le quali da una forma longa che hanno, chiamano *anguille*. Andati cinque leghe per il fiume, trovammo a man dritta la Dordona che entra in la Garonna, ed è fiume non men grosso e largo che la Garonna. Dove si congiungono questi dui tal fiumi, è una tal larghezza che in vero par essere in mare. Nasce la Dordona de i monti d'Alvergna; e dove entra in la Garonna, vi è un castello detto il Borgo: e più su, pur su la Dordona, a quattro leghe, un' altro detto Liborno. Noi andammo per la Garonna; e dui leghe più giù, arrivammo a Blaia. Tutte queste sette leghe facemmo in tre ore. Il fiume della Dordona penso io che sia quello che antichi chiamano Tarne, del quale dice Ausonio :

Et auriferam postponat Gallia Tarnem.

Tra gli altri indicii di ciò, non è piccolo quel di Plinio che dice, che « Tolosanos a Petrocoriis dividit Tarne fluvius. »

* È forsi Blaia questa che chiama Ausonio Blavia, dove dice,

Aut iteratarum qua glarea trita viarum
Fert militarem ad Blaviam.

È posta alla riva destra della Garonna.

murailles et les bastions sont assez forts. Dans une église de Blaye, au fond d'une chapelle, au-dessous du chœur, on montre d'un côté le tombeau de Roland, de l'autre celui d'Olivier.

Pons est une assez grande et bonne terre appartenant à la veuve de ce M. de Pons qui mourut à la bataille de Pavie. De Bordeaux jusqu'à Pons on ne voit que des forêts de hêtres magnifiques. La proximité de la rivière donne toute facilité pour la construction des navires. Il en est de même à Bayonne.

A Saintes, à l'entrée de la ville, on voit encore des pans de l'ancienne muraille. A la sortie on passe la Charente sur un pont de pierre, au milieu duquel se trouve un arc ancien à deux voûtes d'une grande beauté, dont on saisit les proportions, quoiqu'il soit bien près de tomber en ruines.

A Blaia desmontamo, e andamo per terra a Tavoliere, leghe tre. Tutto il paese è lavorato e bonissimo. Alli quattordeci a Mirambeo, leghe quattro. Il camino è il più per foreste; e si passa una piccola riviera, la qnal parte la Guascogna dal contado di Xantonge, che sono *Santones*. Da Mirambeo a Pons, leghe quattro.

" Sante è capo del contà di Sentonge, ed è buona città, ed ha assai bnon episcopato. È posta alla riva di un fiume detto Cheranta, il qual intra nell' Oceano sei leghe di sotto Sante. Si navega fino a Sante da barche assai grosse; e alquanto più su, cresce la marea fino a Sante, e più alto ancora. Fa menzion Tolomeo di un fiume in questo loco, e dice *Canentelios*, il qual nome penso io che sia scorretto in Tolomeo, e stia molto meglio in Ausonio, il qual dice:

Santico refluus non ipse Carantonus æstu.

Il verso pnò aver servato il nome men corrotto : e Ausonio era di quel paese; e il nome di *Carantonus* responde meglio alla Cheranta di ora.

"' Si vede nell' alto sotto 'l primo cornison ch' è nella cima, la inscrizion in tre linee, bellissime lettere antiche grande, ma però che vanno in ogni linea diminuendo, nella qual si conteniva il nome dell' imperatore a chi era dedicato l'arco, il qual non si può legger per esser tntto corroso dal tempo. Si vede ANO, che par che fnsse o Traiano o Adriano; poi DIVI e manca il nome, poi NEPOTI,

Mezza lega lontan da Sante si trovan vestigii d'uno aquedutto[1] antiquo[2], che conduceva acqua a Sante. Quattro leghe da Sante vi è un bellissimo porto, detto il porto Bruages, fatto dalla natura di sorte che per intrarvi[3] il mar coperto da tutti i venti, se vi fa gran quantità di sale, del qual vengono a cargar[4] assaissimi navilii; nè in tutta quella costa dell'Oceano vi è altro loco dove si faccia sale. Anco per terra si serveno molte provincie*.

Innanzi che si entri in Poitiè, si vedeno a man manca i vestigii di un aquedutto antico, che conduceva acqua alla città. Poitiers è gran città di ambito, ma è vacua assai e mal abitata. È posta nel bassar de alcuni colli, e ha un fiume che li passa appresso, detto la Chiera, che mette poi in la Vienna. Di fuora, come ho detto, si vede un aquedutto : dentro in la terra vi è un anfiteatro ruinato, del qual

poi manca; e in tutte tre le linee non si vede altro che in una parte PONTIF. MAX.; poi, poco dopoi, COS. III, e più a basso TRIB. POT.; dopoi PATRI PATRIAE, e alcune altre tal parole tra molt' altre mutilate e al tutto perse, di sorte che non se ne può cavar construtto alcuno. Sotto queste litere vi è il suo architrave, sotto il qual vi son due altre linee de litere menor de le prime, nelle qual è il nome de chi aveva fatto l'arco e il ponte; ma queste anco non si ponno legger tutte. Pur si vede chiaro in la prima linea C. JULIUS, C. JULI; poi segue parole che non si può legger, che è il cognome; poi F. RUFUS. Nè altro si comprende di questa linea. In la seconda linea quel che si può leggere SACERDOS ROMAE ET AUGUSTI; il resto non si può leggere se non il fine, PRAEFECTUS FAB. D. Questa seconda inscrizione è dall' una e dall' altra parte dell' arco; la prima è solo dalla parte verso la città; dall' altra parte o non fu mai posta, o è tanto consumata che non vi si vede vestigio alcuno. Il ponte era, per quel che si vede, il doppio largo di quel che ora è, perciocchè non è se non quanto è un volto de l'arco, l'altro tutto resta fuora nel fiume.

* Il fiume della Chieranta che passa appresso Sante, mette in mar alla Rochella, che è bonissimo porto.

Alli sedici a San Giovan de Angeli*, leghe cinque. Intrando nel loco, si passa una riviera in un ponte di pietra, detta la Botona, la qual nasce sei leghe lontan

[1] *Aqua*, F. Barberino; *Aquario*, Dante. La desinenza in *utto* per *otto* è ne' tosc. non rada.

[2] Ariosto-Bembo : *antiqaità*.

[3] Manca qualcosa.

[4] Rime ant. *cargo*.

A une demi-lieue de Saintes on aperçoit les restes d'un ancien aqueduc qui touchait à la ville. A quatre lieues on trouve Brouage, très-beau port, que la nature seule a mis à l'abri de tous les vents. On vient y charger de gros navires de sel, parce que sur toute cette côte de l'Océan il n'y a pas d'autres salines. On en transporte même par terre dans plusieurs provinces.

Avant d'entrer à Poitiers on rencontre, sur la gauche, des débris d'un ancien aqueduc. Le circuit de la ville est grand, mais elle est dénuée d'habitants. On y voit un amphithéâtre ruiné en partie; il

de lì e intra in la Chieranta. È assai bon loco: ha un' abadia di frati di San Benedetto, antica, instituita al tempo di Pipino padre di Carlo Magno, per ponervi la testa di San Giovan Battista portatali da Alessandria dal beato Felicio. Hanno i frati l'istoria di tutto il successo in un libro antico: nel qual vi è anco un Justino, e una istoria delle guerre fatte da' Franzesi in Gerusalem. Vi si veggono molti belli miracoli, e si vede che la Botona si chiamava Voltunna. Ho voluto notar alcune parole di quel libro, per certe cose che vi sono da considerar poi: « Usque in partibus Aquitaniæ ad litus maris Oceani, quumque non longe a terra « se esse cognovissent, diverterunt ad portum, qui vocatur Agolinensis, qui est « situs in pago Alniense. » Poi di sotto: « Iisdem vero (diebus) rex Pipinus mora- « batur tunc in territorio Alniense super fluvium Vultunnæ, in palatio quod « vocatur Ingiriatus, inter medios fines Pictavorum et Santonicæ. » Dove dice in queste parole *Ingiriatus*, in margine vi è una glosa che dice *modo Angeliacus*. Di sotto: « Pervenerunt ad quandam villam quæ vocatur Vultronia. » Poi di sotto: « Quumque de eodem loco moveri placuisset, arripuit iter, via quæ ducit ad palu- « dem, Marevallis cognomine. » Questo nome di detto loco, ch' è San Joan d'Angeli, facilmente fu tratto da quella testa di San Joan che vi fu posta da Pipino.

Alli 17 a Oné, leghe tre. A la Vildio, lega una. A Brio leghe due. A Mela, leghe due. Nel camino si passa la Botona doi volte, una, prima che si arrivi a Brio, l'altra, uscendo di Brio. Oné non è più in Santonge, ma è il primo luoco de Poitiù, che son Pictones. Delli quali è la principal terra Poitié. Mela è lontana de Angulem leghe dodici, ed è di Madama la reggente.

Alli diciotto a Chei, leghe due e messa. Chené, lega mezza. A Lusignan, leghe quattro. Lusignan è assai buona villa e assai grande; ha un bel castello e forte, nel qual vi tennero preso il principe di Orange. Ha un bel barco cinto di muro, ed è in sito molto bello e allegro. Alli diecennove, a Poitié leghe cinque.

però si vedeno alcune parte in piè, e l'ambito tutto: mostra esser stato molto più grande di quel di Burdeos. Vi è studio, nel qual dicono che vi sono più di quattro millia scolari. Il paese è molto abondante e bello, e per tutto è pieno di molte bellissime case di varii signori e gentiluomini.

Alli venti uscendo di Poitiers andammo assai a longo[1] il fiume de la Chiera, e venimmo a la Tricaria, leghe quattro. A Chatelaraud, leghe tre. In Chatelaraud si passa il fiume della Vienna sopra un ponte di pietra; il qual fiume è molto bello e largo. Il luoco è buono e con buone muraglie; ha un barco[2] di fuora murato, e un bel palazzo, che era del duca di Borbon, e la terra medesimamente*.

Amboise è buona terra, posta alla riva de Loera che è il Ligeris; ha un bel palazzo e grande con un bel giardino, che fece far già re Carlo Ottavo, il quale si dilettò molto di stare in quel luoco. E in vero è in bellissimo sito, e ha intorno il più bel paese di Francia**.

Blais è bellissima terra, e in bellissimo sito, posta ancor lei su la riviera del Ligeris, ma dalla parte destra. Ha buone case, ed è molto frequente[3]; ha un bellissimo palazzo, fatto parte dal re Lodovico duodecimo, e parte da questo re, nel qual vi sono dui bellissimi giardini, e in uno di loro un laberinto di legname fatto a gelosie,

* Usciti di Chatelaraud, venemmo quasi sempre poco lontano dalla Vienna, lassandola a man manca, molto abitata e frequente di case de gentiluomini, fino a Portopila, leghe quattro grande. Portopila è un villaggio piccolo posto sulla riviera della Crousa, che è buon fiume e grosso, e vien dalle montagne di Alvergna; nella qual, una lega di sotto da Porto pila, entra la Vienna; poi, gionte, non molte leghe lontane, intrano nel Loera che è Ligeris. Alli ventuno, passammo la Crousa in una barca, e venimmo a Mantelan, leghe quattro grande.

Passato il fiume si entra in Turaina, e si esce di Poitiù che finisse a Portò pila. Turaina è Turoni, de i quali è capo Tors. Da Porto pila a Tors sono leghe diece. Passato il fiume, si lassa a man manca, ed è bellissima città, posta sulla

[1] Per *lungo*, idiot. Le V. S. P. *a lungi* per *lungi*.

[2] Berni.

[3] Dante, per *popolato*.

paraît avoir été plus grand que celui de Bordeaux. L'université de Poitiers compte jusqu'à quatre mille étudiants. Les alentours sont riches et beaux, ornés de belles maisons de seigneurs et de gentilshommes.

Châtellerault est une assez belle ville, munie de bonnes murailles. On y voit un beau palais qui était au duc de Bourbon, ainsi que la ville.

Nous quittâmes Châtellerault, et, toujours longeant de près ou de loin la Vienne, nous parcourûmes une route décorée de nobles maisons.

Amboise, bonne ville sur la Loire, a un grand et beau palais, et un joli jardin construit par Charles VIII, qui se plaisait fort dans ce séjour vraiment agréable. La position est superbe; le pays d'alentour est le plus beau de la France.

Blois est une belle ville, située dans un endroit agréable, à droite de la Loire, ornée de belles maisons, fort peuplée : son palais, qui est très-beau, fut construit en partie par Louis XII et en partie par

riva del Ligeris. Da Mantelan andamo a Faon, leghe tre grande. A Faon si passa un piccol fiume detto Laindre. Alli ventidue a Bleré, leghe tre. Bleré è assai buon castello, posto in una riviera detta la Chier, la qual, uscendo del luoco, si passa sopra un ponte di pietra. Da Bleré a Amboise, leghe due.

" Il Ligeris, che vi passa, è bellissimo e gran fiume; e si passa in Amboise sopra un bel ponte di pietra, anzi in dui ponti, perchè passa in dui rami, tra li quali abbraccia una isola la quale è tutta abitata e piena di case, e perciò il ponte è in due parti : per la prima si passa in l'isola, per l'altra da l'isola all' altra parte del fiume, dalla qual parte vi è anco un bellissimo borgo di case. Dal palazzo di Amboise si scuopre una bellissima veduta, per essere in alto, e si vede Tors, che, da la medesima parte del fiume che è Amboise, all' ingiù del fiume, è sette leghe lentano.

Da Amboise a Esarra, leghe cinque. Il più del camino si va, passato il Ligeris, a longo il fiume. Alli ventitre a Blais, leghe cinque.

con una loggietta alta in mezzo, pur di legname. Nella intrata del giardino vi è un par di corna molto grandi e di molti rami, che, per esser stati di una cerva, furono mandati al re Aluise[1] fino di Alemagna, come cosa miracolosa e rara; e per tale stan posti dove sono*.

Appresso Bles è una bellissima foresta, longa più di undeci leghe, e larga più di quattro, nella qual vi son in diverse parti molte case da piacer, fatte per i re, per potervi andar a caccia e a riposar: è piena la foresta di assaissimi animali; e tra le altre cose, v'è una cerva con le corna non menor di quelle che ho detto di sopra, la quale per esser cosa monstruosa[2] e di meraviglia, custodiscono con gran diligenzia che non sia offesa.

In Blais vi è la libraria de i duci di Milano, che solea esser nel castel di Pavia, la qual portò re Aluise di Italia, quando tolse il stato al duca Lodovico**.

Orliens è città molto bella e molto grande, e benissimo abitata; e forsi è, dopo Paris, la prima di Francia. Ha buonissima muraglia e forte, che tuttavia si fabrica, con bonissimi fianchi. Fabricanla quei della terra, che hanno molti privilegii, e son sotto il re con tal condizione che si tengono poco meno che liberi. Ha bonissime case, e

* In la galeria de i cervi, che è lì vicina al giardino, ed è tutta piena di corna de' cervi, vi è un mezo tragelafo fatto di terra dal naturale, con la testa fra becco e cervo, e la barba come un becco, ma in capo li son posti i veri corni di un tragelafo (τράγος, ἔλαφος) che furono mandati pur al re Aluise dalla selva Ercinia. Sono come doppii corni: la parte da dietro è, come i corni di cervo, molto alta e con molti rami; l'altra parte che, come un altro corno dalla medesma radice, vien più vicina alla fronte, non è molto alta, ma è come un corno di daino, diviso come una mano.

** Partendo da Blais ritornamo a passar il Ligeris sopra un bel ponte di pietra, e andammo a S. Dier, leghe quattro. A San Lorenzo, leghe tre. Alli ventiquattro, a Notra Dama de Cleri, leghe quattro. A Orliens, leghe quattro. Nel camino

[1] Così tuttavia per Luigi.

[2] Alamanni: *monstro*.

le roi régnant. On y admire deux jolis jardins, et dans l'un des deux un labyrinthe avec un enclos en bois et une terrasse au milieu, en bois aussi. A l'entrée du jardin on voit deux grandes cornes de cerf envoyées d'Allemagne au roi Louis comme une admirable rareté.

Près de Blois, une grande forêt, qui a plus de onze lieues en longueur et de quatre en largeur, contient plusieurs maisons de plaisance construites par différents rois : les espèces des bêtes fauves y abondent ; il y a entre autres une biche dont les cornes ne sont pas moins admirables que celles dont j'ai parlé plus haut : c'est pourquoi il est défendu de lui courir sus, et l'on a pour elle toutes sortes d'égards, comme pour une merveille véritable.

A Blois on voit la bibliothèque des ducs de Milan : Louis XII l'emporta lorsqu'il déposséda le Maure de ce duché.

Orléans est une grande et belle ville, très-bien peuplée : après Paris, c'est peut-être la première ville de France. Ses murailles sont très-fortes : on est encore à en achever la construction; et ce sont les habitants eux-mêmes qui y travaillent. Ils jouissent de maints priviléges qui font de cette ville un pays presque libre. Les maisons y sont belles, les rues larges et droites. L'université est fréquentée, dit-on,

si passa prima sopra un ponte una piccola riviera detta Boion, a una lega e mezza da Orliens; la quale nasce poco lontana de dove si passa, e poco da poi entra nel Ligeris. Dopoi questa, poco più inanzi de dui balestrate si passa un' altra assai maggior, pur in un ponte di pietra, detta Leret, che nasce a sei leghe de lì, e va in Ligeris. Non molto lontano dal luoco dove la passamo, passato il ponte, vi è una badia molto bella di San Benedetto, detta San Memi, dove intendo che vi soleva esser una bella libraria. Intrando in Orliens si torna a passar il Ligeris sopra un bellissimo ponte di pietra, il qual è in due parte, perchè in mezzo vi è un poco di isola. In la parte che è verso la città vi è l'imagine di bronzo della poncella di Orliens, che a tempo di Engles fu causa di recuperar la Francia.

molte belle strade, dritte e larghe. Vi è studio, nel qual dicono che vi sono più di mille e seicento scolari: tutti uomini, e non, come ne gli altri studii di Franza, garzoni.

Il paese è abondante, ma sopra ogni altra cosa di vino, quale vi nasce bonissimo, e che va per tutta Franza, e fuora in molte parti*. Dopoi quattro leghe usciti di Orliens, trovammo il paese non molto bello, nè sì pieno di arbori come quello che avevimo[1] passato innanzi; ma è abondante però di molto formento**.

Paris è bellissima, grandissima, ricchissima, abondantissima e populosissima città; e sola, al giudicio mio, che si può comparar a Venezia; ma è molto più populosa, e ha molto più botteghe e arte che Venezia. Dicono loro che vi son settecento millia anime; e forsi non son tante: ma non son meno di trecento in quattrocento millia. Ha molte belle strade, piene tutte di tante botteghe e sì piene che è una meraviglia. Ha gran numero di buone case, ancor che di fuora non siano sì belle come potriano essere. Ha infiniti mercatanti ricchissimi, e assai gentiluomini non meno. Vi sta il parlamento, che è principal causa della gran frequenzia della città. Vi è anco il studio, nel qual vi è un numero infinito di scolari. Di modo che solo Paris è città che quando vi vien il re con la corte, non si vede però che vi sia più gente del solito, nè si conosce che vi sia corte. Maravigliosa cosa è di questa città, che, essendovi tanta gente come in vero è, sia però bonissimo mercato di ogni cosa, tanto che non è forsi in tutta Francia luoco più abondante di questo. Certo, chi vede la robba che entra ogni dì in Paris, pensarà che tre città non bastino a consumarla: all' incontro, chi considera la moltitudine di gente che vi vive, non saperà[2] giudicare come si possi trovar robba che vi basti. Ma il paese che è intorno è sì buono e così abbondante (oltra che è bellissimo), e per il fiume della Senna, e altri che intrano in la Senna, da tante parti vi vengono e vini e vittuaglie e

* Da San Memi fino alla città vi è una bellissima strada tutta sallezzata di pietre, la quale anco dall' altra parte della terra verso Paris dura dalla città

[1] Vive nel ven.

[2] In alcuni luoghi di Tosc. tuttodì *saperrà*.

par seize cents étudiants, tous hommes faits, et non pas jeunes gens, comme ailleurs.

Le pays abonde surtout en vin, qu'on transporte par toute la France et au dehors. A quatre lieues d'Orléans, le pays devient moins agréable et moins boisé, mais il produit beaucoup de froment.

Paris est une ville très-grande, très-belle, très-riche, très-peuplée; la seule, à mon avis, qu'on puisse comparer à Venise. On lui donne sept cent mille habitants, mais elle en a bien au moins trois à quatre cent mille. Les rues sont belles, ornées de boutiques merveilleusement riches. Les maisons sont plus commodes qu'agréables à la vue. Les marchands riches y sont en grand nombre et les gentilshommes aussi. Le parlement y siége et il est la principale cause de la grande affluence qui se remarque dans cette ville. L'université compte un nombre incroyable d'étudiants. Aussi, quand le roi vient à Paris avec la cour, il n'y paraît pas plus de monde qu'auparavant, tant la population ordinaire est nombreuse. Et cependant (chose incroyable!) les vivres y sont à bon marché, et plus abondants peut-être que nulle part. A voir ce qui y entre tous les matins, on dirait que cela suffirait pour trois villes; mais lorsqu'on pense au nombre des habitants, on s'étonne comment ils peuvent trouver suffisamment de quoi manger. D'abord les alentours sont fertiles et riches; puis la Seine et ses affluents y apportent de tous côtés des vins, des vivres et toute sorte de choses.

fino ad Ertenai, che è da Orliens leghe sei. Alli venticinque a Ertenai, leghe sei; a Tori, leghe quattro; a Angiarvilla, leghe quattro. Alli ventisei a Estampez. leghe sei. Estampez è una buona città e grossa, e posta in bel paese.

" Arbori si vedeno poco più che in terra di Campos in Castilla, alla quale è assai simile in ogni cosa.

A Chatres, leghe cinque; a Monleri, leghe due. Alli ventisette a Longemon, leghe due. A Bar de la Reina, leghe tre; a Paris, leghe due

altre cose, e per via di mare anco per il medesmo fiume è sì facile condurvi quel che si vuole, che non è da maravigliarsi che luoco posto in sì comodo sito abbi tante commodità, massime non vi mancando in cosa alcuna la industria degli uomini, come non manca. Tra le altre arti che son in Paris, vi son assaissimi che lavorano di argento, e non pochi che fanno bellissimi e minutissimi lavor di oro, che vanno per tutta Francia, e fuora di Francia*.

Ma di Paris non si può dir tanto che basti; perciò meglio è ch' io mi taccia, facendo fine con dir che è la maggior e più bella città di Europa**.

Molins è città, ed è posta vicina all' Alier, sopra il quale ha un ponte; è la principale del ducato di Borbon. Vi è un bellissimo palazzo, fabbricato già dai duchi di Borbon, posto in fortezza, con bel-

* Non meno vi sono in Paris dui bellissimi ponti sopra la Senna, un di legname, ed un di pietra; i quali ambidui hanno le sue case da un canto e dall' altro, e son saleggiati di sorte che non si vede che sian ponti, ma par che se continui andar per la strada senza cognoscer differenzia alcuna: il che molto più è nel ponte di pietra, che è bellissimo, e cosa molto rara. Il palazzo del parlamento è cosa bella, ed ha una sala bellissima. Vi son degli altri palazzi del re in varii luochi in Paris, e fuori una legà, el Bos di Vincenna, che è bellissimo. La chiesia di Nostra Dama, che è la maggiore, è una bella chiesia e molto grande; ed ha dui belle torri, una per parte, alte, e in ogni cosa pari. Il fiume che passa per Paris si chiama la Senna, da gli antiqui detto Sequana. Vien dalle montagne sopra Borgognia, e per quello si conducono a Paris infinite cose dalla Borgogna. Fa detto fiume una isola, tutta abitata, e piena di bellissime case, che è il mezzo di Paris. Il resto della città parte è da una parte, e parte dall' altra del fiume, di sorte che si può dire che Paris è una città fatta di tre gran città, perchè in vero tutte tre queste parti son grandi. Ha molti monasterii dentro e fuora della città molto belli: e vicino, da ogni canto ha molto belli e grossi luoghi, come San Dionisio, che è men di dui leghe lontano, ed è loco buono e bello, e altri luoghi assai. Par certo che sia detta da antichi Lutetia, ma non penso già io che di gran lunga a quel tempo fusse qual è ora; e giudico che si abitava l'isola sola.

** In Paris stetti da dì ventisette di zugno fino a sei di agosto 1528, per

La Seine enfin, mettant en communication Paris avec la mer, lui fournit tous les avantages du commerce maritime. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'abondance qui règne dans Paris, notamment lorsqu'on pense à l'admirable industrie de ses habitants. Entre autres métiers, il y en a qui travaillent en argent, et d'autres en or, d'une manière très-fine et très-jolie; et ces travaux sont recherchés partout, en France et au dehors. Mais tout ce qu'on pourrait raconter de Paris ne serait jamais assez; aussi finirai-je par dire que c'est la plus grande et la plus belle ville de l'Europe.

Moulins est la ville la plus considérable du duché de Bourbon. Les ducs y ont construit un palais magnifique en guise de forteresse, avec de beaux jardins, des forêts, des fontaines, et toute sorte de

curarmi di un poco di mal in un piè. Alli sei di agosto venimmo a desinar a Villanova, leghe quattro; e poi a cena a Corbei, leghe tre. Nel camino, a dui leghe da Paris si passa sopra un ponte di pietra la Matrona, che ora si dice la Marna. Alli sette a Melin, leghe sei; è buon luoco. A San Maturin, leghe quattro; è buon luoco. Alli otto a Ponte Gason, leghe quattro. A Montargis, leghe quattro. Per Montargis passa una piccola riviera detta Montargis; è bonissimo castello e in bel sito, e fabricato, il più, da novo, perchè si era bruciato. Alli nove a Hoian, leghe quattro. A Briare, leghe cinque. Briare è vicina a la riviera di Loera che è il Ligeris. Alli diece a Novin, leghe quattro. A Cuna, leghe quattro. Tutto questo camino si va sempre a longo il Ligeris. A Cuna passa una riviera piccola che entra nel Ligeris. Alli undeci a Poclin, leghe quattro. A la Charité, leghe tre. Alli dodici a Nevers, leghe cinque. Son molto longhe queste cinque leghe, e si ponno reputar per sette: e di più del esser longhe, son di camino fangosissimo ad ogni tempo; e per ciò, l'inverno poi deve esser tanto peggiore. Nevers è città, ed è episcopato: è posta sul Ligeris, sopra il qual ha un bel ponte di pietra. Di sotto da Nevers ad una lega entra nel Ligeris il fiume di Elaver, che ora si dice l'Alier. Alli tredici, passato il Ligeris nel ponte, andammo a San Pier le Moustier, leghe cinque. Nel camino sempre lassammo l'Alier a man dritta, ora più ora meno, ma non mai molto lontano. A Villanova, leghe quattro. Alli quatordici a Molins, leghe quattro. A Besse, leghe tre.

lissimi giardini e boschi e fontane, e ogni delicatezze conveniente a principe. Tra le altre cose vi è una parte dove vi si teniano de infinite sorte animali e ucelli, delli quali buona parte è andata de[1] male: pur vi restano ancora molti francollini, molte galline d'India, molte starne, e altre simil cose; e vi son molti papagalli di diverse sorte*.

L'Araris è navigabile, ed è di grandissima commodità alla città, perchè per quello vi si conducono e vini e altre vitovaglie di ogni sorte, della Borgogna, da Lyon. Anco in su vi si ponno mandar molte cose commodissimamente, per esser l'Araris fiume che non corre, ed in vero della sorte che disse Cesare ne i Comentarii, *tanta lenitate ut oculis judicari non possit in utram partem fluat*. Il Rodano all' incontro è molto precipite; e all' andar in giù si naviga facilmente per tutto il Delfinato e Provenza fino al mar; all' insù, la navigazion è più difficile; e pur si naviga, come[2] si sia la difficultà, potendosi condur molte cose per acqua, è di grandissimo commodo alla città**.

È Lion ben abitato, ed ha buone case. Il più delle gente che vi

* Ma una cosa nuova e bella, che di quei grandi che han le piume della coperta della schiena azurre e il petto giallo, delli quali hanno il maschio e la femina, evvi nasciuto un papagallo, che già è grande come i padri, e parla benissimo. Vi è anco un gatto da zibetto molto bello e bizarro, e molto diverso da gli altri ch'io ho veduto.

Alli quindici, a Varennes, leghe tre. Alla Palissa, leghe quattro. Intrando in la Palissa si passa una piccola riviera de la Beuré. Nell' Alier che passa poco lontano da Varennes, si piglian de i salmoni grandi, che è cosa da notare, essendo si lontano dal mare come è. Alli ventuno, alla Pagotera, leghe quattro. A tre leghe si trova un luoco detto San Martino. Il camino è tutto per colline; e tutto il paese da ogni canto è pieno di assaissimi stagni. À Roana, leghe quattro. Alli diciassette, a San Saphorin, leghe tre grande. Poco fuor di Roana si passa il Ligeris in barca, e molte volte si può passar a guazzo. Ivi si trovan molte barche per navigar all' ingiù del Ligeris, le quali se vendeno poi alle basse, e non ritornano più in su, per esser il fiume corrente assai. Son barche coperte,

[1] Per *a*, idiot. vivente.

[2] Omesso il *che*. Boccaccio ed altri.

somptuosités dignes de la demeure d'un prince. Le parc, qui renfermait une grande quantité de bêtes et d'oiseaux, est en partie désert. Il reste cependant des francolins, des poules d'Inde, des perdrix en quantité, et des perroquets de différentes espèces.

La Saône, étant navigable, est d'un grand avantage pour la ville de Lyon. C'est par cette rivière qu'on porte à Lyon les vins et les denrées de la Bourgogne, et que Lyon expédie plus haut ses marchandises, en leur faisant remonter son cours, qui est fort lent; ainsi que le dit César dans ses Commentaires. Le Rhône au contraire est très-impétueux; la navigation, le long du Dauphiné et de la Provence en descendant le fleuve jusqu'à la mer, est très-aisée; mais en le remontant elle est difficile. Cependant elle est praticable, et l'on conduit à Lyon beaucoup de choses par eau, ce qui est encore pour cette ville d'un grand avantage.

Lyon est une ville bien peuplée et assez bien construite. La plupart

e molte acconce come una camera. Anco qui se pigliano de i salmoni tanto lontan dal mare. Per il camino, prima che si arrivi a San Saphorin, tra i monti si trova un fiume non grande, ma che l'inverno per le pioggie suol crescer assaissimo, il qual si chiama il Ren. A Tararra, leghe quattro. Queste son leghe grandissime, tutte di montada, ed aspre, di sorte che si ponno tener per cinque grande di Catelogna. Alli diciotto a la Brella, leghe tre grande. A Lion, leghe quattro grande.

Lion è bella città e assai grande, posta una parte su la riva della Sonna, che è l'Araris, e l'altra in una quasi peninsula, che è tra l'Araris e il Rodano; nel qual, immediate uscito de Lion, intra l'Araris. Quella parte che è a longo l'Araris, è longa, ma molto stretta tra' colli e il fiume, che è strettissimo spazio: da questa si passa in altra parte sopra un bel ponte di pietra; ed è il più de Lion, oltra il ponte in la peninsula sopradetta: di modo che l'Araris passa tra le due parti de Lione per la città. Il Rodano fuora della città alla parte che è verso Italia.

" Sopra il Rodano, all'uscir della terra vi è un bel ponte di pietra, sopra il quale si passa: e passato il ponte, un bello e gran borgo di case, detto la Ghilterre, il qual non è cinto altramente di muro.

abita, è forestiera di varie nazioni, ma il più però, anzi quasi il tutto, italiana di varie città, per le fiere che se vi fanno, e gran contratto di mercanzia e cambii che vi è. Il più de i mercatanti che stanno in Lion, son Fiorentini e Genovesi. Se vi fanno quattro fiere a l'anno, nelle quali si pagano infiniti danari per ogni parte, di sorte che Lion è il fondamento del danaro di tutta Italia, e buona parte di Spagna e Fiandra, che corra per i cambii; e questo è il guadagno e fondamento de i mercanti[1]. Vi sono assai artefici di ogni sorte, e assaissime botteghe piene di assaissime robbe, e tutto per causa di dette fiere. E per questo anco il viver non è molto abbondante, per la moltitudine di gente che vi conviene da ogni parte. È città antica, detta da antichi Lugdunum, ed era colonia de' Romani. Ha fuora della terra da la parte che vien da Paris certi vestigii antichi di uno acquedutto, il qual va molto spazio sopra quei colli. Anco dentro della città sopra i colli che son sopra alla ripa destra del Ligeris, vi si vedeno molte ruine antique le quali non si può giudicar quel che erano : ma facilmente si abitava anticamente quella parte meglio che ora, e sono ruine di case. E in vero quella parte all' alto è molto più bella e più sana; ma per la commodità de l'acqua, e dopoi, rotti gli acquedutti che menavano l'acqua in la parte più alta, si retirorno ad abitar al basso, non considerando che era parte umidissima, per esser serrata da quei colli; e l' alto lassorono ai giardini[2]. Di fuora della città alla parte che vien l'Araris, una lega lontano, andando su per il fiume, vi è una isola in mezzo l'Araris, nella qual vi è un bellissimo monasterio e chiesia de' frati di San Benedetto, che si chiama Nostra Dama de l'Ila. È assai grande, e ha molti giardini, e ha una bellissima fontana che nasce dalla ripa destra dell' Araris, ed è condutta per di sotto il fiume. In l'isola, vi è una libraria molto buona, e di libri a penna tutti antichi, di bonissima litera, tutta di cose di sacra scritura; ma tenuta come sogliono i più de' frati tenere le librarie loro. A questo

[1] Per tutto Lion vi son molte inscrizion antiche. La chiesia maggiore è assai

[2] Non chiaro. Tiro a indovinare traducendo.

des habitants sont des étrangers, surtout des Italiens, à cause des foires qu'on y tient, du commerce et des échanges qu'on y fait. Le plus grand nombre de marchands est de Florence et de Gênes. Il y a quatre foires par an, et la quantité d'argent qu'on y échange de toutes parts est immense. Lyon est le fondement du commerce italien, et en grande partie du commerce espagnol et flamand. Je parle des échanges de l'argent; c'est là la partie du commerce qui donne les plus grands avantages.

Les ouvriers en toutes sortes d'ouvrages ne manquent pas à Lyon, ni les boutiques non plus; elles sont pleines des diverses marchandises qui y affluent à cause des foires. C'est pourquoi les vivres n'y sont pas en très-grande abondance. L'ancien *Lugdunum* était une colonie romaine. En dehors de ses murs, du côté de Paris, on voit des restes d'un aqueduc qui surmonte les collines environnantes pendant un assez long espace. Même au dedans de la ville, sur les collines à droite de la Saône, on aperçoit des ruines, dont on ne saurait pas bien expliquer l'origine. Mais, selon toute apparence, il y avait là des maisons : car ces hauteurs étant un endroit plus agréable et plus sain, on doit croire qu'elles furent les premières habitées; les aqueducs se brisèrent avec le temps, et force fut de descendre dans la plaine, qui, étant enfermée au milieu des collines, était fort humide. Sur les hauteurs on fit des jardins.

A une lieue de Lyon, en remontant la Saône, on rencontre dans une île un grand et beau monastère de Bénédictins, qui s'appelle Notre-Dame de l'Ile, avec des jardins et une très-belle fontaine dont la source, à la gauche de la rivière, est dirigée par-dessous les eaux

buona chiesia, e ha vicino le case de i canonici e preti, le quali, con molte altre insieme, son abraciate e cinte da una buona muraglia alta, che si serra con sue porte, e separa quella parte dal resto della città.

luoco vi concorre tutta la città la estate, sì per devozion come per piacer, per esservi l'andar commodissimo con barca, e il luoco in vero dilettevolissimo *.

Perciò ponte Beauvisin mezzo è del re di Francia, dalla parte del fiume verso Francia, l'altro mezzo del duca di Savoia. Molto più innanzi confina il duca di Savoia con Franza, perchè per uno altro camino uscendo da Lion a mezzo miglio, comincia quel del duca di Savoia; il che forsi fanno le volte e camino di questo fiume.

* In Lion stemmo dalli diciotto fino alli vintinove di agosto. Alli vintinove, alla Volpilera, leghe sei. Le leghe, passando Lion verso Italia, son molte grande, e della sorte di quelle di Catelogna, che sono de cinque miglia l'una.

Alli trenta a Tor du Pin, leghe quattro. Nel camino si passa una piccola ri-

de la Saône. Le couvent a une très-bonne bibliothèque, avec d'anciens manuscrits sacrés, tous d'une excellente leçon ; mais on les garde comme les moines gardent ordinairement de tels documents. Pendant l'été toute la ville afflue à cet endroit, par dévotion comme pour l'agrément du pèlerinage, qui se fait en bateau, et à cause de l'aménité du lieu, qui est des plus agréables.

Le Pont-de-Beauvoisin appartient moitié au roi de France, moitié au duc de Savoie. Il est vrai que les domaines du duc sur d'autres points entrent plus avant dans ceux du roi, et vont jusqu'à un demi-mille de la ville de Lyon ; mais cela tient aux détours que fait la rivière qui sépare le territoire français de l'état savoyard.

viera, detta Borbon, che va nel Rodano. Alli trenta uno al ponte Beauvisin, leghe tre. Passa per ponte Beauvisin una riviera detta le Chiche, va nel Rodano; ed è il confino, e quel che parte da questo canto il Delfinato dalla Savoia.

RELATION
DE MARIN GIUSTINIANO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN L'ANNÉE 1535

RELAZIONE

DEL CLARISSIMO

MARINO GIUSTINIANO,

TORNATO AMBASCIATORE DEL RE DI FRANCIA L'ANNO 1535.

Nella Francia è Parigi[*], città molto ricca e tutta mercantile, popolatissima e molto grande, perchè ha sito opportunissimo; perchè, oltra li dui fiumi sopradetti, ve ne è ancora dui altri, Loira, alias Ligeris, che conduce a Parigi d' una gran parte della Celtica, e Sona, alias Araris, che conduce di Borgogna. Altri fiumi che vanno in Parigi, che non mettono maggior camino, di mezzo, per terra di miglia trenta. Questa è ricca : pur non arriva ad una gran gionta quanto

[*] Essendo stato nella legazion di Francia orator per nome di vostra serenità circa mesi quaranta, conosco il debito mio per il laudatissimo instituto di questo serenissimo dominio, non dirò dar conto di tutte le azzioni mie seguite in quella legazione, perchè di giorno in giorno mi ho sforzato tener avisate vostre signorie di quelle cose che mi hanno parse degne della loro intelligenzia : e però non dirò pur parola di quelle, che sarà ancora causa di quella brevità che desidero. Ma ben mi sforzarò di chiarirle, o ben recordarle alcune cose, che per il lungo uso s'apprendono, degne per mia opinion d'essere intese da vostre signorie eccellentissime. Se ben son certo che tanto sia il lungo uso in vostre signorie delle cose publiche di tutti li stati umani, e però la perfetta cognizione in vostra serenità ed in questo eccellentissimo senato, che nessuna cosa per me può esser notata che prima essi non l'abbino proveduta. Ma pur conferirà assai che un suo fedel servitore abbi notato sul fatto quello che esse con il discorso loro averanno preveduto. È adunque mia opinione non consumar le benignità di vostra serenità in cose vane e di poco momento, e mi contento solamente, perchè averò da parlare delle cose di Francia, che (forse *se*) ricercano intender le parti sue, dir che la Francia è divisa in Belgica, Celtica, Aquitania, secondo Cesare; ma secondo altri, in Narbonese,

RELATION

DE

MARIN GIUSTINIANO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN L'ANNÉE 1535.

Paris est une grande et riche ville, bien marchande, très-peuplée, et placée dans une fort belle position : elle est traversée par la Seine; elle communique par la Loire (qui est le *Ligeris* des anciens) avec une bonne partie de la Celtique, et par la Saône ou l'Araris, avec la Bourgogne. D'autres fleuves encore sont à sa portée; car entre eux et Paris il n'y a que la distance de trente milles. La richesse de Paris, quoique bien remarquable, n'égale pas celle de Venise; et même j'oserais dire que sa population tant vantée n'est

che è quella parte che Romani chiamavano Provincia; e che la Belgica è terminata da ponente e tramontana dall' Oceano, da levante dal Reno, e da mezzo dì da dui nobilissimi fiumi, Marna, alias Matrona, e Seina, alias Sequana. Ma Seina è cresciuta da dui altri fiumi, Marna ed Oisa, che vengono dalla Champagna e Borgogna, li quali dui fiumi prima fanno il comercio a Parigi e Rhoan molto grande, perchè servono all' estrema parte della Belgica di tutto quello nasce nell' altra estremità che è la Champagna, e tutti gli altri luoghi sino al Reno; e portanvi le medesime cose, come sono vini, biave, sete, panni, in Ibernia, Anglia, Scozia, Fiandra, Olanda, Dania e tutta la region marittima della Germania. E porta pesce salato che è grandissima merce e di valuta quasi inestimabile, pece, panni, e stagni d' Inghilterra, e danari. Sono in la Belgica diverse provincie : la Francia, che è quel paese dove è Parigi, ottima parte della Normandia, perchè Sequana gli va per mezzo; Piccardia e Champagna, che sono del re christianissimo. Vi è Cales del re d' Inghilterra. Di Cesare sono i contadi di Fiandra e di Artois, Olanda, Brabanzia, Liegi, Lucemburg; vi sono poi il ducato di Cleves, il ducato di Juliers, il ducato di Geldre, e il ducato di Lorena.

Venezia; nè anco ha maggior populo, per mio giudizio, di che loro si gloriano. Perchè tutto il populo che è dentro, da ogni ora si vede, per il costume il quale vi è, che tutte le donne e uomini, vecchi e putti, patroni e servitori stanno nelle botteghe, su le porte, over sopra la strada; poi per quelle strade per le quali vanno gli uomini, vanno tutti gli animali, conducono tutti li carri, mule e altre cose bastase[1]: le quali tutte se si vedessero insieme in questa città sopra la strada, fariano parer molto maggior numero di quello pare. Concludo che ivi ne sia maggior numero, ma il nostro è più onorevol populo. Quella ancora non è piu grande, perchè Parigi è stato circuito da molti in tre ore e meno, a piedi, di passo mediocre; e nelle estremità sono molti giardini.

Quivi è un gimnasio in filosofia e teologia. Si dice esservi scolari venticinque mila, ma non sono tanti. Per la maggior parte sono putti, perchè ognuno, per povero che sia, impara a leggere e scrivere.

In Parigi è un parlamento di centoventi consiglieri che in diverse parti si dividono, li quali diffiniscono non solamente tutte le cause in ultima instanza, della Francia, Piccardia e Schampagna, ma tutte le altre cause espedite negli altri parlamenti di tutte le altre parti della Francia. Questi, come tutti gli altri consiglieri delli altri parlamenti, hanno duecento scudi all' anno, e sono in vita. Giudicano le cause così civili come criminali *ex lectura* delli processi; nè sono admessi avvocati per diffendere alcuna delle parti, dapoi che è conclusa in causa. Entrano se non dottori; ma certo non sanno lettere; e procede che ora tutti si vendono, per il che il re cristianissimo dona a' suoi servitori quelli offizii, li quali loro vendono.

Nelle parti di Normandia è Roan, che è la seconda città di quel regno. È molto mercantile, e reputata molto ricca; ha quattro fiere all' anno, ed è forte per esser terra d' importanzia. Ha porto la bocca del fiume di Sequana, che fino a Roan reciproca il fiume con gran

[1] Portabili, voce greca. *Bastagio* per *facchino* hanno gli antichi Toscani

pas aussi grande. A Paris, tous les habitants sont en vue : hommes, femmes, vieillards, enfants, maîtres, domestiques, ont l'habitude de se mettre tous aux portes des boutiques, ou bien dans les rues. Puis les rues sont encombrées par les charrettes, les mulets et d'autres bêtes de somme, et par toute sorte d'embarras. S'il en était de même à Venise, la population paraîtrait sans doute plus considérable. Enfin, quand même le nombre des habitants à Paris serait plus grand, l'état des citoyens chéz nous serait bien meilleur et plus honorable. Paris, au reste, n'est guère plus vaste que Venise : on en fait le tour en moins de trois heures, en allant à pied et assez doucement; et encore l'extrémité de la ville est occupée par beaucoup de jardins.

L'étude de la philosophie et de la théologie attire, dit-on, vingt-cinq mille étudiants (mais le nombre en est moindre), presque tous jeunes gens; et il n'est personne, si pauvre qu'il soit, qui n'apprenne à lire et à écrire.

Le parlement de Paris a cent vingt conseillers, partagés en différentes classes ; ils jugent en dernier ressort non-seulement les causes de l'Ile de France, de la Picardie et de la Champagne, mais toutes celles qui ont été jugées par les autres parlements du royaume. Ils ont, ainsi que les conseillers des autres parlements, deux cents écus par an; ils sont conseillers à vie, et ils prononcent sur les causes criminelles et civiles, d'après les pièces, sans entendre les avocats. Il faut, pour être conseiller, le titre de docteur; mais cela ne veut pas dire que les conseillers soient savants. Toutes ces charges-là sont à vendre : le roi très-chrétien les donne à ses serviteurs, qui en font trafic.

Rouen, en Normandie, est la seconde ville du royaume; elle est marchande et bien riche. C'est peut-être à cause de son importance qu'elle a quatre foires par an. La Seine y forme un port; et quoique à soixante milles de la mer, cependant la marée montante s'y fait sentir avec violence. J'ai vu dans ce port jusqu'à deux cents voiles, mais ce sont de petits bâtiments. La Normandie donne du blé non-seu-

violenza, che sono circa miglia sessanta. E ivi sono navilii assai, alcune fiate ho veduto in quel porto duecento vele, ma sono navi piccole. Nella Normandia nascono grani assai, non solamente per la necessità sua, ma per l'uso di molt' altri paesi. Quivi non nascono vini, ma bevono di quello che vi si porta; e però è caro, come si fa nella Piccardia e Bretagna. E il populo beve bira di pere e poma. Pagano grandissimo dazio di vino e bira, perchè tutto il vino che si beve, e così bira, paga il terzo al re. Governatore è il Delfino, e il suo luogotenente è l'ammiraglio. A Roan è un parlamento di sessanta conseglieri.

In Piccardia è Amiens, città principale, non molto ricca, mediocremente grande, ma forte, come sono tutte le altre terre di frontiera da quella parte; è sterile e povera. Governatore è monsignor di Vandomo.

In Chiampagna è Reins, bona città dove si ongono li re di Francia, terra senza mercanzia. Quivi nascono molti ed infiniti canevi, sottili e grossi. Governatore è monsignor de Guisa*.

Di Linguadoca si trano guadi assai, li quali loro chiamano pastelli, vini e lane in buone quantità, qualche zafferano e delli olii; di modo che in quel paese si conduchino ori assai per la causa delle dette merce.

In Tolosa è un gimnasio in iure, il secondo di reputazione di Parigi; in Poitiers uno, in Orleans uno, in Burges uno, tutti in iure; ed in Mompelier uno in medicina, cioè in chirurgia**.

* La Celtica è terminata da tramontana dai dui medesimi fiumi, Sequana e Matrona; dal levante dal Reno al Rodano, da mezzo dì dalla Garonna e Narbonese; da ponente, dall' Oceano: le provincie sono l'altra parte di Normandia, la Bretagna, Angiou, Tourena, Berri e Poitou, Limosin, Zantogna, Svizzeri e la Bressa, che è del duca di Savoia. Le terre nobili sono in Bretagna, Vanes, che sono Veneti, Renes e Nantes; in Tonrena, Tours, Orleans e Burges in Berri, Poitiers in Poitou, Limoges in Limosin, Zaintes in Zantogna, Lion in Lionese,

lement pour sa consommation, mais encore pour les autres pays. Elle ne produit pas de vins; c'est pourquoi le vin y est cher, ainsi qu'en Picardie et en Bretagne. Le menu peuple boit une bière faite de pommes et de poires. Les droits sur la bière et sur les vins sont très-forts : c'est le tiers. Le dauphin est le gouverneur de Rouen, et l'amiral est son lieutenant. Cette ville a un parlement de soixante conseillers.

Amiens est la principale ville de la Picardie, ni bien riche, ni bien vaste, mais fortifiée, ainsi que le sont toutes les autres villes de ce côté des frontières. Le pays est stérile. Son gouverneur est M. de Vendôme.

Reims, en Champagne, où sont sacrés les rois de France, est une assez bonne ville, mais elle n'est point marchande; elle donne une très-grande quantité de chanvres tant ordinaires que fins. M. de Guise en est gouverneur.

Le Languedoc produit une forte quantité de garance qu'on nomme pastel; puis du vin, assez de laines, quelque peu de safran, et des huiles. Le commerce y fait affluer la richesse.

Toulouse a une école de droit, la plus renommée après celle de Paris : il y en a une à Poitiers, à Bourges, à Orléans. Montpellier a son école de médecine, c'est-à-dire de chirurgie.

e Tolosa in Linguadoca, che supera tutte le altre della Celtica di grandezza, populo e ricchezza. Questa parte ha tre nobilissimi fiumi : Loera, alias Ligeris, che vien dalla Avergna, passa per Nevers, Orleans, Bles, Ambuosa, Tours, in Bretagna. e va nell' Oceano; la Sonna, alias Arraris, che passa per mezzo la Borgogna, ed appresso Lione entra nel Rodano, che va nel mar Mediterraneo appresso Marsiglia. L'Alier vien dalla Limagna di Avergna, ed in li altri paesi sopradetti nascono grani assai, oltra il loro bisogno, per servir altri paesi, e massimamente la Spagna, quando i re sono am ici.

** In Tolosa è un consiglio di cinquanta conseglieri. Di Lenguadocca è governa-

In Guienna è Bordeos, nobilissima, nella bocca della Garonna, dove si mandano vini assai in Anglia, e pastelli in diversi luoghi. A Bordeos è un parlamento di quaranta conseglieri. Governatore il re di Navarra *.

Avendo parlato di quelle qualità della Francia che mi sono parse necessarie, dirò dell' animo di questo re cristianissimo verso e contra li prencipi cristiani ed infideli, e massime di quelli che più importano, e conseguentemente verso vostra serenità.

Il re cristianissimo tien buon conto di questo papa, perchè sua santità con sua maestà fa professione d' esser neutrale fra lui e Cesare, e però con questo mezzo il pontefice si tien fuora della lega del 1532. Pare al re cristianissimo aver guadagnato assai. Di tutti i pontefici sua maestà si contenterà se saranno neutrali, essendo le cose nei termini che sono. Dopo la morte del reverendissimo legato di Francia, ha desiderato aver la legazion di Francia per il reverendissimo di Lorena, quale mai ha potuto avere; e di ciò mostra alquanto di risentimento. Fa professione di avere molti cardinali amici, i quali si concilia con molti benefizii ecclesiastici; e fra pensioni e beneficii reputa aversene obligati molti. E desidera aver questo merito con ciascun pontefice, che non possa essere eletto alcuno che non riconosca il pontificato in gran parte da lui, e dalli cardinali francesi novi, oltre li suoi obligati. E a questo proposito dico, che la denominazione che quel re ha, l' ha molto

tore il gran mastro; d'Avergna è il duca d'Albania, della Borgogna è l'armiraglio. La Aquitania è terminata per tramontana dalla Garonna, e parte levante; e per levante e mezzo dì dai Pirenei; da ponente dall' Oceano, dove sono due provincie, Guienna e Guascogna.

* La Narbonese è terminata verso tramontana dal Rodano, e dagli altri termini della Celtica; per levante dalle altre che dividono la Gallia Trasalpina dall' Italia; da mezzo dì ha il mar mediterraneo, per ponente la Garonna, e gli altri termini della Celtica. In queste parti sono due provincie parte della Linguadoca; in quelle parti è Narbona, Carcassona e Nimes. Le due provincie sono Provenza

En Guyenne est Bordeaux, ville très-remarquable, à l'embouchure de la Garonne, d'où l'on envoie force vins en Angleterre, et des pastels en différents endroits. Bordeaux a un parlement de quarante conseillers. Son gouverneur est le roi de Navarre.

Après avoir dit ce qui me paraissait nécessaire des propriétés naturelles du pays, je parlerai des intentions de son roi envers et contre les princes chrétiens et infidèles, et notamment envers ceux qui nous intéressent le plus; c'est-à-dire que je dois principalement vous entretenir de ce que le roi pense sur le compte de votre sérénité.

Le roi très-chrétien fait grand cas du pape actuel, puisque celui-ci garde la neutralité entre la France et l'empereur, et qu'il n'entra point dans la ligue de 1532, ce qui est fort utile à sa majesté. Les choses restant sur ce pied, le roi sera content de tout pape qui agirait de même.

Après la mort du révérendissime légat de France, le roi demandait la légation pour M. le cardinal de Lorraine, et il est fâché de ne pas l'avoir obtenue. Il s'attache les cardinaux par les riches bénéfices qu'il leur dispense et par les pensions qu'il leur fait[a]. De même il tâche de se concilier les papes, en les obligeant à reconnaître que leur élection est due en grande partie à ses bons offices et à ceux des cardinaux de France qui sont les nouveaux élus, sans compter ceux qui lui sont depuis longtemps dévoués. Le roi a bien plus de part qu'il n'en avait auparavant à la distribution des dignités ecclésiastiques; il nomme à dix archevêchés, à quatre-vingt-trois évêchés, à cinq cent vingt-sept abbayes et à un nombre infini de prieurés et de

e Delfinato. Nella Provenza è Marsilia, Aix; e quivi è un parlamento di trenta consiglieri; governatore è il conte di Tenda. Nel Delfinato è Avignon, Santo Spirito, Valenza, Vienna, Lion e Granopoli; e quivi è un parlamento di cinquanta consiglieri, e governatore è monsignor di San Paulo. Queste due provinzie sono poco fertile.

[a] Pour les démarches des cardinaux français en faveur de leur roi, voyez Du Bellay, IV, 140, 149.

maggiore di quella che aveva per avanti, perchè ha dieci arcivescovadi da nominare, ottantadue[1] vescovadi, cinquecento ventisette abbazie, e priorati e canonicati infiniti. Questa denominazione gli dà una grandissima servitù ed obedienza de' prelati e laici, per il desiderio che loro hanno de' beneficii, e per il modo che tiene il re nel conferirli. Ed a questo modo non solamente sodisfà a' suoi sudditi[2] largamente, ma ancora si concilia assai forastieri. E però molti cardinali tengono de' suoi agenti a quella corte per dar nove al re cristianissimo da ogni parte.

Sua maestà ha fatto con il pontefice quel medesimo officio che fece con vostra serenità, d'offrire le forze per difensione di sua santità e dello stato suo, ogni volta che lui fosse perturbato da Cesare. Il quale non ha mai risposto altro, per quello che io sappia, se non rendendogli grazie; e che, occorrendo il bisogno, si servirebbe delle sue amorevoli offerte, ma che ora non ha bisogno. Nè manco crede che sua maestà cesarea sia per darli alcuno disturbo. Quel re cristianissimo fa professione d'essere ottimo cristiano, e per tale si è dimostrato in questi movimenti de' luterani, ch' hanno infettato quasi tutta la Francia: perchè il re ha fatto usare grandissima severità. Nel principio tutti quelli ch' erano trovati in delitto, s'abbrugiavano, e tutti li loro beni confiscati. Dopo mitigorno assai la pena, perciochè non punivano col fuoco che i sacramentarii. E però sapendo, come sua maestà m'ha detto, che Cesare in Fiandra aveva sospeso ogni esecuzione di morte contro questi eretici, ha anche egli concesso che contra ogni sorta di eretici si proceda come avanti, ma *citra mortem*, eccetto i sacramentarii. Nondimeno sua maestà serva amicizia più stretta che può con tutti questi principi elettori luterani, non per altra ragione che per sostenerli nemici di Cesare. Nelle trattazioni che ha avuto con il re d'Anglia, ha sempre eccettuato le cose della religione, quantunque fosse molto combattuto. Quando egli vuol danaro dal clero (che nel tempo della mia legazione ha avuto in due volte cinque decime), la prima cosa ha chiesta licenzia

[1] Altro, *ottanta tre*.

[2] Altro, *servitori*.

canonicats. Ce droit lui assure l'obéissance et la fidélité du clergé et des laïques, qui aspirent aussi aux bénéfices. Le roi se conduit de manière à s'attacher en même temps et les personnes élues et les étrangers. Plusieurs cardinaux entretiennent leurs agents à la cour pour lui donner des nouvelles des affaires de toute l'Europe[a].

Sa majesté fit au pape la même offre qu'à votre sérénité : il proposa de lui envoyer ses armées toutes les fois que les états de sa sainteté seraient attaqués par l'empereur. Le pape répondit, à ce que j'ai entendu dire, par des remercîments; il ajouta que dans l'occasion il profiterait de son offre, que pour le moment il n'en avait pas besoin, qu'au reste il ne craignait pas d'être attaqué, puisque le roi de France avait déjà fait preuve de sa foi religieuse dans les troubles des luthériens qui ont infecté presque toutes les provinces de France. Le roi fut dès l'abord très-sévère; il fit brûler tous ceux qui étaient convaincus de ce crime[b] : on confisqua tous leurs biens. Puis on adoucit ces rigueurs; on ne brûlait que les sacramentaires, et cet adoucissement eut lieu après que le roi se fut assuré (ainsi qu'il me l'a dit lui-même) qu'en Flandre les hérétiques n'étaient pas punis par le feu. Sa majesté cependant reste liée, autant qu'elle le peut, avec les princes électeurs luthériens, uniquement pour les conserver ennemis de l'empereur[c]. Dans les négociations avec le roi d'Angleterre, il a toujours excepté les affaires religieuses, quoiqu'on lui en voulût pour cela[d].

Quand il a besoin de l'argent du clergé (et du temps de mon

[a] « Se créa quatre cardinaux à la dévotion du roi. » (Du Bellay, 158.)

[b] Brantôme. « L'on a fait faire de grands feux..... et, dit-on, que ç'a été le premier qui a montré le chemin de ces brûlements. » François Ier croyait voir que la religion nouvelle *tendait du tout à la subversion de la monarchie divine et humaine.*

[c] Du Bellay, IV, 129, 130, 131, 132.

[d] Sur ces traités de l'Angleterre avec la France, voyez Du Bellay, IV, 129, 130, 132, 134.

al pontefice; il quale se le ha posto difficoltà, ha fatto redurre tutti li prelati obedienti, come è detto, e s'è fatto offerire quello che intendeva volere sotto nome di dono gratuito per la difensione del regno; facendo prima offerire li cardinali, che non pagano, il che è facile per le sue denominazioni. E cava da ogni decima duecento mila ducati.

Questo re, per quello che mi ha detto quel reverendissimo nuncio, ha posto la prattica di accordo fra lui e Cesare in sua santità. Il respetto mò che ha sua maestà con Cesare è tale. Al tempo che io andai in Francia, mi parse conoscere che l'animo suo fosse tutto volto alla recuperazione dello stato di Milano e della contea d'Aste, per la ragione ch' egli diceva che avevano suoi figliuoli per madama Valentina, figliuola legitima del duca Galeazzo Visconte, maritata in monsignor duca d'Orleans; per la cui dote gli fu data la contea d'Aste. E pretendono successione allo stato di Milano adducendo ancora un' investitura che fece Massimiliano al re Luigi XII; e avendo il re cristianissimo rinonciato al ducato di Milano e contea d'Asti e a tutta Italia. E con [1] persuadere Cesare a questa dedizione pianamente e d'accordo, non pretermettendo alcun mezzo amorevole per via delli oratori dell' uno e dell' altro; e di [2] Clemente pontefice, il quale più volte per manifesti nuncii ha tentato Cesare, per via della regina di Francia, e quella d'Ongheria, di monsignor di Nassao in Ambosa, ed altri molti. E non potendo condur Cesare ad alcuna condizione, se bene diede Cesare sempre buone parole, nè mai l'ha levato di speranza (dicendoli, come m'ha detto l'oratore, Cesare medesimo ed altri molti, non poter sodisfar sua maestà cristianissima allora, per la fede data al duca di Milano, ma quando quello stato fosse nelle sue mani, gli faria piacere); non contento di questo il re cristianissimo, perchè gli pare che gli

[1] In luogo di *con* forse *vollero*, o simile.

[2] Manca ne' cod. l'*e*. In altri anco il *di*.

ambassade il en perçut cinq décimes en deux fois) il en demande d'abord la permission au saint-siége. Si on lui oppose quelque difficulté, alors il assemble tous les prélats qui lui sont dévoués, et il se fait offrir par eux-mêmes tout ce qu'il veut, à titre de don gratuit, pour la défense de son royaume. Les offres commencent par les cardinaux, qui ne sont pas grevés d'autres impositions; et il lui est facile d'en tirer de l'argent, puisque les nominations sont, ainsi que je l'ai dit, dans ses mains. Chaque décime lui rapporte deux cent mille ducats[a].

Le nonce révérendissime me racontait que le roi de France avait invoqué la médiation du pontife à propos de ses démêlés avec l'empereur. Quant aux dispositions qui animent le roi, voici ce que j'en ai pu recueillir. Du premier temps de ma légation il semblait désirer de ravoir l'état de Milan et le comté d'Asti[b]. « Le comté, disait-il, revient aux enfants de madame Valentine, fille du duc Galéas Visconti, mariée au duc d'Orléans. Ce comté fut sa dot. » A l'égard de Milan, il allègue l'investiture que Maximilien en fit au roi Louis XII, quoique le roi très-chrétien ait renoncé au Milanais et au comté d'Asti, et à toute l'Italie. Voulant amener de bon gré l'empereur à cette cession, il essaya, par l'entremise des ambassadeurs, tous les moyens honorables. Le pape Clément avait aussi envoyé publiquement ses nonces pour le lui persuader; il interposa la reine de France et celle de Hongrie, ainsi que M. de Nassau à Amboise, et plusieurs autres. L'empereur répondit toujours par de bonnes paroles; il les tint toujours en espérance, mais il n'en fit jamais rien. Il disait ne pouvoir pas pour le moment complaire au roi, par égard pour la promesse donnée au duc de Milan; mais il promettait qu'aussitôt que cet état serait à lui, il le céderait. C'est ce que me racontaient l'ambassadeur qu'on lui envoya, et plusieurs autres personnes. Mais le roi très-chré-

[a] Il y en eut après jusqu'à six et sept à la suite. Voyez Du Bellay, IV, 134, 136; Davila, liv. VII, t. I, 452; Brantôme, III, 307 (je cite toujours l'édition de M. Monmerqué). — [b] Cette affaire d'Asti et du duché de Milan est fort bien éclaircie par Du Bellay, IV, 127, 138

desse parole, si converti alle minaccie, delle quali publicamente si parlava. E non operando anco con quelle, divenne ai fatti così cautamente che non sono mai venuti a guerra aperta, ma sì apertamente che ogniuno l'ha conosciuto. E con questa opinione, fece l'abboccamento di Marsiglia con Clemente, nel quale, udendo loro che Cesare stava forte nella sua deliberazione, conclusero i movimenti d'arme in Germania sotto pretesto di voler mettere il duca di Vittembergh in casa. Nel quale se Iddio non avesse porto la mano col mezzo di Cesare, il quâle all' improviso e con gran destrezza senza saputa del re cristianissimo, con la restituzion del ducato di Vittimbergh fece la pace; tutte quelle genti venivano in Italia sotto il favor segreto di Clemente. Questo fatto fu ajutato anco dal legato morto, e dal gran mastro, li quali sempre contra operando alla guerra differivano la missione del denaro in Germania. Il che fu ancora causa della pace.

E nel medesimo tempo deliberarono di fare l'appontamento tra il re ed il Turco. E perchè, andando la corte a Marsiglia, venne l'oratore di Barbarossa a trovar il re cristianissimo al Puy, e dopo l'abboccamento venne un altro oratore del Turco a Chastellerault, ivi conchiusero l'intelligenza col Turco e con Barbarossa. Le quali due operazioni, come furono fatte per metter Cesare in tal necessità che fosse constretto di sodisfar esso re, così sua maestà ha conosciuto che lo fece maggior di quello che era, perchè Francesi videro allora che Cesare volse l'animo a concordare e confirmare gli animi di tutti li principi germani. Ed allora fece il matrimonio della figliuola del serenissimo re de' Romani nel primogenito del duca di Baviera, e si conciliò il duca di Sassonia, il ducá di Vittembergh, e lantgravio di Assia, confirmando li suoi stati: e così ritenne tutti in amicizia. E con questo modo il re cristianissimo si vide spogliato di tutto il favore che avea acquistato in Germania, apresso gran quantità di denari, e la speranza di poter aver quella quantità di fanterie buone germane che lui desiderava, se non fossero venturieri. E vide il re che l'andata di Barbarossa a Tunisi, fondata sopra l'amicizia che

tien, pensant que c'étaient de vaines paroles, en vint aux menaces, ainsi qu'on le disait publiquement. Les menaces n'agissant pas davantage, on alla jusqu'aux faits. Ce ne fut pas une guerre ouverte, mais des hostilités évidentes. C'est dans cette intention que le roi s'aboucha à Marseille avec le pape Clément[a] : voyant alors l'un et l'autre l'obstination de l'empereur, ils arrêtèrent de faire un mouvement en Allemagne sous prétexte de remettre le duc de Wurtemberg dans ses états[b]. Mais l'empereur eut l'adresse de rendre aussitôt le duché de Wurtemberg, avant que le roi de France en sût rien, et de faire la paix. C'est Dieu qui nous apporta ce remède; car sans cela toutes ces troupes venaient fondre sur l'Italie, secrétement appuyées par le pape. Le légat et le grand-maître aussi furent en cela très-utiles, en détournant la guerre et en différant l'envoi en Allemagne des sommes nécessaires : ces retards eurent beaucoup de part dans le bienfait de la paix.

Ils délibérèrent en même temps de faire l'accord entre la France et le Turc. Lorsque le roi se rendit à Marseille, l'ambassadeur de Barberousse vint au Puy s'aboucher avec sa majesté; vint ensuite un ambassadeur du Turc à Châtellerault. C'est là qu'eut lieu l'arrangement avec le Turc et avec Barberousse. Ce double accord avait pour objet de forcer l'empereur à faire ce que le roi de France désirait; mais celui-ci ne réussit qu'à servir la grandeur de l'empereur. Sa majesté impériale s'occupa à mettre d'accord et à unir ensemble tous les princes d'Allemagne; et ce fut alors qu'il maria la fille du roi des Romains au fils ainé du duc de Bavière; qu'il s'attacha le duc de Saxe, le duc de Wurtemberg, le landgrave de Hesse[c], en leur confirmant la possession de leurs états. Ces nouvelles liaisons privèrent le roi de France de toutes les relations qu'il avait achetées

[a] En 1533.

[b] Du Bellay, IV, 160, 161, 162, 164. « Les illustres et néanmoins misérables ducs de Wittemberg. » Puis voyez les p. 171, 172, 176. A la p. 178 : « Pour la réintégration du duc de Wittemberg dedans ses pays, détenus et possédés par force par Ferdinand, roi de Hongrie, frère de l'empereur. »

[c] « Lansgrave Philippe de Hessen. » (Du Bellay, IV, 163.)

avea il Turco con sua maestà, fu causa che Cesare l'andò a rovinare per mare e per terra in Affrica; per la quale operazione vidde esser aggiunta tanta reputazione e grandezza a Cesare che ha cominciato a temer di lui. Venendo mò Cesare in Italia per fare il concilio, il re cristianissimo è sospinto in maggior dubio, e sospetta che egli non si faccia maggiòre con il concilio, perchè così come le diverse openioni della fede hanno fatto che li eretici poco obedivano a Cesare, così con il tentare il concilio, il quale può unire e concordare le opinioni, non unisca anco li Germani all' obedienza sua. E con tal mezo il re cristianissimo si dubita che Cesare si faccia più potente, non solamente con li prencipi germani, ma con le terre franche, e con li popoli. Onde gli nasce un gran timore, nel quale sua maestà è entrata, del suo regno; così discorrendo : « Cesare, oltre i suoi stati molti e grandi, è fatto vittorioso contra il Turco, e l' ha privato d' una gran parte della sua armata maritima. Ha tutta l'Italia, parte sua, parte confederata : unirassi la Germania per via del concilio; si vendicherà contra il duca di Ghelder, il quale sua maestà è tenuta a difendere. » Poi si stima ch' egli debba andare contra il re d' Anglia, per li errori ne' quali è incorso. Avvertisce ancora che Cesare è intento a mettere nel regno di Dazia il conte Palatino. E così circondato da ogni parte, dubita d' essere constretto di accettare tutte le leggi che Cesare gli vorrà imporre. Quindi è nasciuto tanto timore in questo re cristianissimo e signori, che dove prima affettavano il ducato di Milano, ora primieramente hanno l' occhio alla grandezza di Cesare, e secondariamente a Milano. E questa è una delle cause che offerisce al pontefice e a vostra serenità, a difensione, le forze sue, a caso che Cesare volesse alterare i stati del pontefice e di vostra serenità, e così del resto d'Italia. Il che esso re desidera infinitamente, perchè giudica in tal caso che il pontefice e vostra serenità lo chiamassero in Italia : ed allora gli pareria di essere liberato dal timore della grandezza di Cesare, e guadagnare il ducato di Milano e contea d'Aste. E perciò esso re cristianissimo spera che il papa e vostra serenità comincino a temere di

en Allemagne à grand prix d'argent. Il ne put plus espérer cette grande quantité de bonnes troupes allemandes qu'il désirait avoir; il n'eut guère pour lui que de simples aventuriers. L'expédition de Barberousse à Tunis, faite d'après l'appui qu'il attendait du roi de France, fut la cause de la grande expédition de l'empereur, qui défit Barberousse sur mer et sur terre. Cette entreprise accrut la réputation et la grandeur de l'empereur; elle le rendit formidable. L'empereur devant bientôt venir en Italie pour tenir le concile, la France craint encore que ce concile ne devienne pour lui un instrument de puissance[a]. De même que les dissensions religieuses ont soustrait les hérétiques à l'obéissance de l'empereur, de même le concile pourrait les réunir de nouveau sous son autorité, qui en deviendrait bien plus forte. Non-seulement les princes, mais les villes libres et les peuples eux-mêmes, ne serviraient qu'à agrandir le pouvoir impérial. Voilà ce que redoute le roi de France, et voici ce qu'il se dit à lui-même : « L'empereur a de nombreux et riches états; il a battu les Turcs et les a dépouillés d'une grande partie de leur force maritime. Il a toute l'Italie sous son autorité ou dans son alliance. Le concile lui donnera l'Allemagne; il se vengera du duc de Gueldre[b], que la France est obligée de défendre. » Puis on croit que l'empereur portera la guerre contre le roi d'Angleterre, à cause de son hérésie. Au surplus, il mettra sur le trône de Dacie[c] le comte palatin. La France, serrée de tous côtés par les forces impériales, devra subir le joug et se soumettre à ses lois. Ainsi sa majesté très-chrétienne et ses conseillers ne pensent plus maintenant au duché de Milan, mais ils appréhendent la grandeur impériale: l'autre affaire n'arrive qu'en second lieu. C'est pour cela que le roi de France offre ses secours au pape et à votre sérénité. Il désire que l'empereur attaque vos états ou ceux du pape, ou bien un point quelconque de l'Italie; car il pense que, dans un tel cas, vous l'appellerez à votre secours, et qu'il pourra affaiblir les forces de son

[a] Du Bellay, IV, 141.
[b] *Idem*, V, 186.
[c] Bembo l'appelle tantôt Dacie, tantôt Pannonie. (*Hist. vén.*)

Cesare, vedendolo avere il ducato di Milano, e che Cesare almeno dello stato di Fiorenza, o con il duca Alessandro o con la republica, o in palese o nascosamente voglia farsi padrone; di modo che il pontefice e vostra serenità [1] prendino sospetto di Cesare in Italia; e con tal mezo lui esserci chiamato.

Questo timore è aiutato, che il re cristianissimo conosce bene avere contrafatto alla capitolazione che ha con Cesare, perchè ha promesso non impacciarsi con alcuno suo suddito contra Cesare e particolarmente non assoldare; e non solamente non provisionare il duca di Ghelder, ma, se li farà bisogno, con l'armi constringerlo star alla sua obedienza e capitulazione. E nondimeno sa che esso ha fatto mover la guerra in Germania dal lantgravio e Vittemberghi, suoi vassalli, contra il re de' Romani e Cesare; con li suoi denari ha concordato e stipendiato il duca di Ghelder, con condizione di mille lancie e quindici mila [2] scudi di provisione a tutti li suoi. Parimente conosce aver offeso Cesare nell' intelligenza che ha con il Turco, e massime nel tempo che egli andava a Tunici. Se gli aggiunge ancora che dubita che 'l Turco suo confederato sia talmente impedito dal soffi, che da lui non solamente non possa sperare ch'el impedisca Cesare per metterlo in necessità d'alcuno accordo, ma nè anco aiuto, se esso re cristianissimo fosse assalito. Ferma adunque conclusione è, che el re cristianissimo teme Cesare e l'ha in odio, sì per la grandezza sua, come ancora perchè tiene cancore contra Cesare del mal trattamento fatto al delfino ed Orliens suoi figliuoli, li quali furono messi in galera; oltra che gl'impose obligazione, come dicono, tròppo grande per la loro recuperazione, ed oltra la ragione.

Da tutte le sopradette cose nascono diversi dubi. Se Cesare volesse dare il ducato di Milano con condizione che il re cristianissimo li desse aiuto contra il Turco, giudico che il re volontieri accettaria il partito; perchè a questo modo sua maestà averia il ducato di Milano; e di quello che si recuperasse dello stato del Turco, si divideria tra

[1] Altro : *a vostra*. [2] Altro : 25,000.

adversaire, et gagner le comté d'Asti et le duché de Milan. Il espère que vous commencerez à redouter l'empereur en voyant ce duché en son pouvoir; que vous craindrez ses prétentions sur Florence, qu'il pourrait, directement ou indirectement, réduire sous son patronage en lui maintenant le titre de république, ou bien en se servant du duc Alexandre. Le roi sent bien qu'il a manqué à la capitulation conclue avec l'empereur [1]. Il avait promis de ne rien faire avec les particuliers contre l'empereur, et surtout de ne pas solder de troupes contre lui, de ne pas secourir le duc de Gueldre, de le contraindre à céder et à se soumettre. Loin de là il a suscité le landgrave et le duc de Wurtemberg, vassaux de l'empereur, contre lui et contre le roi des Romains. Il a fait des traités avec le duc de Gueldre, qui lui donne cent lances et reçoit une pension de quinze mille écus, pour lui et pour tous les siens. Puis, tandis que l'empereur allait à l'expédition de Tunis, le roi a maintenu ses relations amicales avec le Turc. Au reste, le Turc, son allié, pourrait être si fortement gêné par le sofi, que la France, non-seulement ne pourrait pas en attendre une forte diversion en cas de guerre avec l'empereur (c'est-à-dire une diversion telle qu'elle forçât celui-ci d'en venir à un accord), mais pas même un secours. Il est donc évident que le roi craint et hait l'empereur, d'abord à cause de sa puissance, ensuite parce qu'il lui conserve rancune des mauvais traitements qu'il a fait essuyer au dauphin et au duc d'Orléans, ses enfants : il les garda dans une galère et il exigea pour les délivrer une rançon excessive.

D'après ce que nous avons remarqué, il s'élève des doutes sur l'état futur des affaires. Si l'empereur cédait le duché de Milan, à condition d'être aidé par la France contre le Turc, je crois que le roi y consentirait; car sa majesté obtiendrait ainsi ce duché; puis les pays pris au Turc seraient partagés selon les dépenses que chacun

[1] Du Bellay, IV, 178.

quelli che facessero la spesa; e così Cesare non si farria maggiore; e perchè in tal modo pareria al re cristianissimo cancellare e levar la macchia contratta per l'amicizia del Turco. Anzi questo partito è proposto dalli Francesi a Cesare. E se Cesare volesse dar lo stato di Milano al re cristianissimo, acciochè gli permettesse rovinare il re d'Inghilterra, dico che egli non accetterebbe il partito. E non metto in construzione che l'ammiraglio mi abbia detto più volte ed il reverendissimo nunzio ultimamente ad ambidui noi oratori (il che è stato ancora confirmato dal re cristianissimo) che non è per lassar rovinare il re d'Inghilterra, e che contra quelli che vorranno offendere con armi temporali il re d'Inghilterra, egli è per opporsi con tutte le forze sue, e con la persona : ben dicendo che, quando il concilio determinasse alcuna cosa, saria un altro termine. Perchè, rovinandosi quel re, il regno verrebbe a quello che fosse marito di madama Maria, figliuola di questo re e della regina Caterina, overo al re di Scozia, figliuolo di una sua sorella. Madama María potria esser consorte del delfino, ma l'imperatore non lo soporteria mai, perchè in tal caso Francia ed Anglia sariano del re di Francia; ed allora Francia averia talmente circondata la Fiandra, che facilmente si farria suddita di Francia; luoco che Cesare ama sopra tutti i suoi paesi.

Se questa figliuola si desse ad altri, come sariano Inglesi e non Francesi, il re cristianissimo non lo potria mai comportare; perchè colui che l'avesse riconosceria la consorte ed il regno da Cesare. E poi il re cristianissimo non potria aver alcun re d'Anglia con cui stesse nel modo che sta con il presente, il quale per l'alienazione dalla chiesa, e per il repudio della vera consorte, è talmente nudo e privato d'amici, che per necessità sta amico col re cristianissimo, e gli aderisce come quasi egli vuole. Quanto mò al re di Scozia, se bene è amicissimo e confidentissimo di questo re, pur, quando il re di Scozia fosse re d'Inghilterra, prenderia il medesimo affetto contra Francesi che hanno gl' Inglesi : ed allora il re di Scozia essendo ancora re d'Inghilterra, saria troppo grande vicino non

des belligérants aurait faites[a]. Ainsi l'empereur ne s'agrandirait pas trop, et on laverait la tache de l'alliance française avec l'infidèle. Ces conditions ont même été proposées par les Français à l'empereur.

Il y en a une autre encore : ce serait qu'on donnât aux Français l'état de Milan, et que ceux-ci permissent qu'on essayât de rabaisser la puissance du roi d'Angleterre. Je crois que sa majesté n'accepterait pas cette condition. L'amiral m'a assuré plusieurs fois, et dernièrement nous en eûmes l'assurance de la bouche du nonce, moi et l'autre ambassadeur, que le roi très-chrétien a nettement déclaré qu'il ne permettrait jamais l'abaissement du roi d'Angleterre, qu'il s'opposerait de toutes ses forces à quiconque voudrait attaquer ledit roi par les armes temporelles. Mais, dans le cas où le concile prendrait une résolution, ce serait alors autre chose. Si le roi régnant tombait, le royaume serait au futur mari de madame Marie, fille de ce roi et de la reine Catherine, ou bien il reviendrait au roi d'Écosse, fils de la sœur du même roi. Madame Marie pourrait épouser le dauphin, mais c'est ce que l'empereur ne souffrira jamais; car alors l'Angleterre appartiendrait à la France, et la Flandre se trouverait presque enclavée dans les possessions de la France, si bien qu'il lui serait fort aisé de l'avoir : or la Flandre est celle de toutes ses provinces à laquelle l'empereur tient le plus. Mais si madame Marie voulait épouser, par exemple, un Anglais, le roi de France ne le permettrait pas non plus; car ce mari, quel qu'il fût, tiendrait de l'empereur et sa femme et son royaume. Puis nul autre roi ne vivrait avec la France dans une aussi désirable concorde que celui-ci[b]. Éloigné de l'église, divorcé de sa femme légitime, dénué d'amis, il doit forcément rester attaché à la France, et faire à peu près ce qu'elle désire. Quant au roi d'Écosse, il est à la vérité très-lié maintenant avec les Français;

[a] « Il désirait faire avec le roi de plus étroites alliances, à ce que eux deux participassent à l'honneur et au profit qui pourraient advenir des conquêtes que eux deux ensemble pourraient faire sur la Grèce. » (Du Bellay, IV, 182; puis V, 184.)

[b] « L'un et l'autre avec tous et chacun leurs affaires n'étaient qu'une même chose. » (Du Bellay, IV, 135.)

solamente a Francia, ma ancora a Cesare. E se ora il re cristianissimo teme il re d'Anglia solo, molto più temeria il re di Scozia quando egli fosse congiunto col regno d'Anglia. Però il re di Francia non può abandonar il re d'Inghilterra moderno; chè il re cristianissimo ha questo per fermo, che la rovina di questo re d'Inghilterra saria la vigilia della sua.

Quanto poi alle parole de l'armiraglio a noi oratori, e l'ha detto ancora al reverendissimo noncio, che sua maestà vuole difendere il re d'Inghilterra contra ogniuno che con l'armi temporali lo volesse rovinare, se ben fosse Cesare; ma che quando il concilio determinasse alcuna cosa, saria un altro termine; dico che questa eccezzione del concilio è stata fatta perchè *revera* questo è l'articolo principale che ora si tratta tra il re di Francia ed il re d'Inghilterra. Rendesi 'l re di Francia difficile, perchè gli pare da dovero cosa difficile tor l'impresa di difendere un eretico contra le decisioni di tutta la chiesa cristiana, e forse pericolosa; o perchè con questo articolo così importante, fatto per sua maestà cristianissima così difficile, tiri il re d'Inghilterra a più larghe condizione: o forse è stata fatta quella eccezzione perchè, dicendo che egli vuol difendere il re d'Inghilterra contro le decisioni pontificali, gli par parola grande, e forse non molto religiosa, e però la vuole mitigare con quella eccezzione, che quando il concilio determinasse, sarebbe un altro termine. Potrebbe anco essere che egli avesse posto quella eccezione del concilio, sperando che non si facesse, se Cesare volesse dare il ducato di Milano al re cristianissimo con rovina di uno e de tutti i prencipi cristiani del mondo, comprendendo anco vostra serenità. Se il re cristianissimo accettasse il partito, dico che sì *simpliciter*[1], se con quell' accordo Cesare non si facesse maggiore sproporzionatamente del re cristianissimo, sì che Francia non avesse che temere dell' imperatore per il desiderio grande che ha il re cristianissimo di provedere al duca d'Orliens, secondo genito suo,

[1] I tre cod. pongono: *dico simpliciter*, poi *che si* dopo le parole *dell' imperatore*: che non dà senso alcuno. Ho creduto dover trasporre, in luogo d'aggiungere parole di mio.

mais, une fois roi d'Angleterre, il épouserait cette antipathie contre la France qui est naturelle à tous les Anglais. Outre cela, le roi d'Écosse, possédant en même temps l'Angleterre, donnerait des soupçons, non-seulement à sa majesté très-chrétienne, mais à l'empereur lui-même; car si la France craint l'Angleterre toute seule, que serait-ce de l'Angleterre unie à l'Écosse? Ainsi sa majesté très-chrétienne ne peut pas abandonner le roi actuel; car elle voit que la perte de celui-ci serait l'avant-coureur de la sienne. L'amiral, je le répète, dit un jour au nonce et à nous autres ambassadeurs, que sa majesté défendrait le roi d'Angleterre contre quiconque voudrait l'attaquer avec les armes temporelles, fût-ce l'empereur lui-même; mais que si une décision venait du concile, il en serait autrement. Cette exception a été faite; car c'est là réellement le point le plus délicat de la négociation qui se traite entre l'Angleterre et la France. Le roi très-chrétien trouve un peu difficile et même dangereux de soutenir un prince hérétique contre les arrêts de toute l'église chrétienne. Ces difficultés mêmes pourraient lui faire obtenir des conditions plus avantageuses de la part du roi d'Angleterre; ou bien, comme il trouvait trop fort, et peut-être irréligieux, de promettre son appui à ce prince en dépit du pape, il a voulu adoucir l'annonce de son dessein par cette exception-là. Il l'a peut-être ajoutée dans l'espoir que l'empereur condescendrait à la cession du Milanais, la chose au monde qui lui importe le plus, dût-elle même entraîner la perte d'un ou de tous les princes chrétiens, y compris votre sérénité. Si le roi très-chrétien voyait que, par cet accord, l'empereur ne s'agrandirait pas à ses dépens, et d'une manière un peu dangereuse pour lui, il l'accepterait sans nul doute; car alors il aurait pourvu, ainsi qu'il le désire, à l'apanage du duc d'Orléans, son fils puîné, à qui la Bretagne tombe en partage*. C'est là la condition matrimoniale stipulée entre le duc de Bretagne et le roi Charles (qui fut le premier mari de la reine Anne), puis avec Louis XII. Le duc d'Orléans pourrait, après la mort de ce roi-ci, prétendre au duché de Bretagne. Or

* Du Bellay, IV. 132, 133.

al quale s'aspetta il ducato di Bretagna per li patti matrimoniali fatti fra il duca di Bretagna ed il re Carlo, che fu il primo marito della regina Anna, ed il re Luigi in secondo matrimonio: perchè dubita che esso Orliens dopo la morte di questo re voglia quel ducato, del quale questo re cristianissimo ha fatto coronare il Delfino. E per tal cagione nacque gran confusione e guerra nella Francia tra questi fratelli, con aiuto anco d' estranei, com' è Cesare, ed il re d' Inghilterra, in caso di nimicizia tra Francia e loro. E però ha tanto affetto d' allogare Orliens nel ducato di Milano. Ma quando il detto partito facesse Cesare maggiore disproporzionatamente di lui, e lo mantenesse[1], non lo accettaria se non con openione d'ingannarlo.

Se mò fosse proposto partito di dar Milano al re cristianissimo per grandissima somma di danari, certo il re di Francia gli ne darrebbe gran quantità, e forse inestimabile.

Parlerò ora del rispetto ch' è tra il re cristianissimo ed il Turco, perchè mi pare che dopo il ragionamento ch' abbiamo fatto di quello che intercede fra il re di Francia e Cesare, opportunamente accada dire di quello del Turco.

Dico adunque che disegnando il re cristianissimo deprimere la grandezza di Cesare, e metterlo in necessità di chiederli aiuto, acciochè per quella trattazione lo sodisfacesse dello stato di Milano; non lo volendo fare pianamente, trattando intelligenza con Germani contra Cesare, ancora cominciò a trattarla con il Turco, il quale gli mandò un orator suo proprio, overo sotto pretesto di Barbarossa, il quale venne al Puy quando il re cristianissimo andava a Marsiglia di luglio 1533. Poi di decembre 1534 venne un altro suo oratore a Chatellereault, con il quale fu conclusa l' intelligenza fra loro, cioè Francia, Turco e Barbarossa; nella[2] quale i Francesi patteggiavano triegua per tre anni. Il che per mia openione, regolata da infiniti fondamenti, giudico che sia intelligenzia d' aiutare il re

[1] Cioè: gli promettesse grandezza maggiore, e stabile.

[2] Manca ne' cod. *nella*.

le dauphin en a été couronné duc par le roi lui-même, ce qni pourrait causer de grands désordres et des hostilités en France[a]. Les deux frères seraient même soutenus par les étrangers, tels que l'empereur et le roi d'Angleterre, en cas qu'ils en vinssent à une guerre déclarée. C'est pourquoi le roi tient à placer Orléans dans l'état de Milan[b]. Mais si ces conditions servaient beaucoup trop la grandeur de l'empereur, la France ne les accepterait pas, à moins que ce ne fût dans l'intention de tromper.

Que si l'on proposait la cession du Milanais à prix d'argent, certes le roi de France donnerait une grande somme, plus grande peut-être qu'on ne saurait le penser[c].

Je parlerai maintenant des relations de la France avec le Turc, puisque l'ordre des choses paraît l'exiger.

Le roi très-chrétien, voulant de toute manière abaisser l'empereur et le forcer d'implorer son seconrs, et par conséquent l'obliger à lui céder l'état de Milan, se mit d'intelligence non-seulement avec les Allemands ses ennemis, mais encore avec le Turc. Au mois de juillet 1532, lorsque le roi fit le voyage de Marseille, un ambassadeur vint le trouver au Puy, soit de la part même de la Porte, soit comme envoyé de Barberousse; puis en 1534, au mois de décembre, un antre ambassadeur vint à Châtellerault, et conclut l'accord entre la France, la Turquie et Barberousse. On convint d'une trêve de trois ans, ce qui veut dire, à mon avis (et j'ai beaucoup de raisons pour le croire), que le Turc aiderait le roi très-chrétien à

[a] «Ce serait occasion de haine et de picque, et à l'avenir de guerres entre lesdits frères.» (Du Bellay, V, 185.)

[b] Du Bellay, V, 187.

[c] «En 1536 il offrait quatre cent mille écus.» (Du Bellay, V, 185.)

cristianissimo ad avere tutto quello che lui pretende da Cesare. E giudico[1] che tale intelligenzia fosse medesimamente deliberata in Marsiglia con Clemente pontefice, come fu ancora quella di Germania. E infino che il re cristianissimo non vide tanta preparazione di Cesare contro Barbarossa per Tunisi giudico aver necessitato la maestà cesarea a chiederli aiuto, e per conseguente a darli il ducato di Milano. Ma poichè egli ha veduto che l'uscir fuora di Barbarossa e prender Tunisi fu causa di far conoscer Cesare così potente, che non solamente ha fugato e battuto Barbarossa, toltogli l'armata maritima e l'artegliaria, ma ancora fattosi di quel luoco padrone; gli pare che Cesare sia tanto cresciuto di reputazione ch' abbi causa di temer di lui. Di modo che ora tiene l'amicizia di esso Turco, perchè gli pare nou poter avere alcuno che più facilmente possa minuire la grandezza di Cesare. Di qui nasce che egli tiene in Constantinopoli La Foresta, un suo oratore, il quale lo tiene avisato di ogni successo. Il che esso re cristianissimo mi ha confirmato apertamente con tal parole : « Oratore, non posso negare ch' io non desideri che il Turcò esca fuora potente; non già per sua utilità, perchè egli è infedele, e noi siamo cristiani; ma per tenere Cesare in spesa, e con nemico sì grande far lui minore, e dare securtà maggiore ad ogni potentato. » E da quì nasce che con sommo affetto egli desidera che il Turco accomodi la causa sua con il soffì, e ritorni a Constantinopoli, perchè, come vi fosse, non solamente egli si reputaria securo da Cesare, ma spereria metterlo in tanta spesa o per conseguente in tanta necessità, che egli potesse condescendere ad alcun partito di Milano. E tanto più pare di bisogno al re di tenersi il Turco per amico, perchè contra sua maestà cesarea conosce aver tentato molte cose contra le capitulazioni; onde meritamente può egli dubitar di sua maestà cesarea, non avendo, massime sinora, alcun prencipe che sia d' importanzia, per amico e de chi si possa fidare. E perchè questa amicizia col Turco pare a' Francesi che gli sia d' alcuna infamia (ed è già manifesta), si sfor-

[1] Altr. *dubito*.

obtenir de l'empereur tout ce qui est l'objet de ses prétentions[a]. Je pense même que tel fut le but de son entrevue à Marseille avec le pape, ainsi que de son accord avec les princes allemands. Jusqu'à ce que le roi très-chrétien vit le grand armement de l'empereur contre Tunis, il pensa que celui-ci serait forcé d'implorer son secours et de lui céder l'état de Milan; mais quand il reconnut que l'expédition de Barberousse ne faisait qu'agrandir la puissance de l'empereur, qui l'avait battu, mis en fuite, privé de son artillerie et de sa flotte, et s'était même emparé de Tunis, il lui parut tellement formidable qu'il commença à le craindre. S'il ne rompt pas avec le Turc, c'est qu'il ne croit pas avoir un allié plus utile pour tenir l'empereur en échec. C'est pour cela qu'il entretient à Constantinople M. La Forêt, son ambassadeur, qui l'informe de tout ce qui s'y passe. Le roi me l'avoua un jour franchement à moi-même, et il me dit : « Monsieur l'ambassadeur, je ne puis pas nier que je désire vivement voir le Turc très-puissant et prêt à la guerre, non pas pour lui, car c'est un infidèle, et nous autres nous sommes chrétiens; mais pour affaiblir la puissance de l'empereur, pour le forcer à de graves dépenses, pour rassurer tous les autres gouvernements contre un ennemi si grand[b]. » Ainsi le roi souhaite vivement que le grand Turc s'accorde avec le sofi, et qu'il retourne à Constantinople; car alors non-seulement le roi n'aurait rien à craindre de sa majesté impériale, mais encore il la réduirait par les dépenses de la guerre à une telle détresse d'argent, qu'il en obtiendrait son duché. L'amitié du grand Turc paraît d'autant plus précieuse au roi de France, qu'il se rappelle bien d'avoir en partie violé la capitulation, et qu'il doit par conséquent craindre le courroux de l'empereur. Puis la France n'a jusqu'ici parmi les princes aucun allié assez fort et auquel elle puisse entièrement se fier; mais, comme

[a] Brantôme, III, 406. « Ils ont trouvé en quelque petit coin de leur prophète qu'un roi de France les doit un jour ruiner; et pour ce, nous entretiennent en leur alliance et nous craignent. » Brantôme répète la même chose en parlant des traités entamés de son temps. (III, 400.)

[b] Brantôme, II, 99.

zano di scusare questa intelligenzia dicendo, che ad ogniuno, per ogni ragione sì naturale come delli canoni, è ammesso e concesso in ogni causa la difensione, e per conseguente essere onesto torre ajuto da ogniuno, e da infideli ancora, aduceodo molti testi in favor loro, e risolvendo i contrarii. E de qui viene che dicono ad ogniuno che loro hanno amicizia col Turco, il quale gli offerisce tutte le forze sue; e non volendosi servir di esse, gli offerisce danari; e che quest' amicizia è concessa dai canoni per loro difensione contra Cesare. Le quali parole mi sono state dette dall' armiraglio. Questa sua intelligenzia il re cristianissimo fa onesta, con molti prencipi cristiani ch' hanno triegua e pace con lui; ed altri ch' hanno mandato oratori al Turco istesso per averla, del quale è stata rifiutata; e che più onestamente egli può accettare una intelligenzia mandatagli ad offrir fino nel suo regno. Nè questi vogliono considerare che la necessità delli stati vicini sforza i prencipi cristiani a stare in pace ed in amicizia con esso Turco.

Questo cristianissimo re è necessitato tenere amicizia stretta col re d' Inghilterra per più ragione. Prima, perchè egli non potea pigliar alcuna impresa di guerra che gli Inglesi, se non fossero suoi amici, non gli la disturbassero, perchè quella gente è fortemente temuta da' Francesi. Ed in effetto dieci Inglesi vagliono per venti Francesi. Perchè hanno altre volte sottoposta a se la Francia, che non rimase al re di Francia altro che Orliens. E de qui viene il titolo che il re d' Inghilterra ha di Francia; perchè acquistato ch' ebbe Parigi, vi s' incoronò del regno di Francia. E perchè al re cristianissimo gl' Inglesi resero la Normandia, egli dà loro l' anno per censo, overo tributo, cinquantamila scudi, *perpetuis temporibus.*

L' altra è che i danari assai che si dice ch' egli ha, lo fà buon compagno ad ogni guerra. E però il re cristianissimo lo desidera; l' inimico commune congiungendo questi due re. Però che già è noto che il re non ha alcun prencipe per maggior inimico che l' imperatore, come già è detto, e medesimamente il re d' Anglia, il quale non solamente l' ha offeso, ma attende da Cesare ogni

les Français trouvent cette alliance aussi honteuse qu'elle l'est en effet, les défenseurs du roi la justifient en alléguant que le droit naturel et les canons permettent à chacun tous les moyens de défense; que demander assistance même aux infidèles, ce n'est pas chose illicite. Ils appuient leurs raisons par beaucoup de textes sacrés; ils interprètent à leur mode les autorités contraires. L'amiral lui-même me dit un jour qne, puisque le Turc leur offre des secours en hommes ou en argent, il ne fallait pas rejeter une telle alliance; qu'ils n'ont en cela d'autre but que leur défense, et que les canons ne condamnent pas leur conduite, Le roi de France a en outre pour lui l'exemple de plusieurs princes chrétiens qui ont conclu avec l'infidèle ou une trêve ou la paix; d'autres qui la lui ont demandée et ne l'ont pas obtenue. « Il est plus honorable à nous, dit-il, d'accepter une alliance qui nous est offerte par ambassadeur euvoyé exprès jusque dans notre royaume. » Il ne se rappelle pas que, s'il y a d'autres états qui cherchent à être en paix avec le Turc, c'est la nécessité qui les y force, à cause d'un incommode et dangereux voisinage.

Le roi très-chrétien est aussi, de son côté, forcé d'être toujours l'ami de l'Angleterre; car s'il avait les Anglais contre lui, toute entreprise qu'il pourrait tenter serait traversée et ruinée par de tels voisins, que les Français craignent fort. En effet, dix Anglais valent bien vingt Français. Ils ont déjà autrefois subjugué la France, et de tout son pays il ne resta au roi que la ville d'Orléans. C'est de là que vint au roi d'Angleterre le titre de roi de France; car lorsqu'il eut pris la ville de Paris il s'y fit couronner roi du pays conquis par ses armes. En échange de la Normandie que les Anglais cédèrent au roi très-chrétien, celui-ci leur donne dix mille écus par an, *perpetuis temporibus*.

L'autre raison qui rend l'alliance du roi d'Angleterre fort utile à la France, c'est qu'il est riche, c'est-à-dire un fort commode et fort désirable allié. Puis l'inimitié commune les unit, car il est bien connu que le plus grand ennemi des rois d'Angleterre et de France, c'est l'empereur. L'Angleterre, qui sait l'avoir offensé, attend tous les jours la guerre chez elle. Les deux rois sont unis même par l'op-

giorno la guerra in casa. Il qual[1] fa che facilmente questi due re si congiongono. L' oportunità del luoco, nel quale questi due re possono offendere Cesare, li unisce, però che Francia ed Inghilterra ponno inquietare e guadagnare la Fiandra con l' amicizia del duca di Ghelder, la quale è carissima a Cesare. Poi, la carestia d' amici che ha l' uno e l' altro gli fa amici; perchè il re cristianissimo li lasciò all' apontamento di Cambrai del 1530, quando fu alla recuperazione de' figliuoli; ed il re d' Inghilterra li perse per il repudio dato alla regina Caterina zia di Cesare, e per l' alienazione della chiesa. Il timore che l' uno e l' altro re hanno della grandezza di Cesare, e l'interesse che ha il re cristianissimo in Milano, il timore che ha il re d' Inghilterra del regno suo per l' imperatore, li congiongono contro un comune inimico per farli maggior opposizione. Ma tra questi due re nasce una diffidenza : che il re d' Inghilterra dubita che congiongendosi con Francia, Cesare nella cui libertà è il darli il ducato di Milano, ogni volta che li piaccrà non li separi l' uno dall' altro. Ed il medesimo sospetto può essere ormai in tutti gli altri prencipi che volessero aderire a Francia, e no a Cesare. E però questo re anglico, e questi signori che governano, desiderano fare questo matrimonio tra Angolemo e questa figliuola di questa nova regina, volendo con questo matrimonio dar tanto interesse al re di Francia nel regno di Anglia, che quel re non possa più dubitare che Cesare contamini o corrompa il re cristianissimo con Milano. E però sono oratori in Francia Vincestro, Brian, e Valop, che trattano questa più stretta amicizia. Ed in effetto, per quanto si vede, Inglesi vorriano la guerra con Cesare quando Francesi venissero di buone gambe; perciocchè fa per Inglesi ch' aspettando in casa la guerra da Cesare, movano prima con Francesi la guerra ad esso Cesare. E si dice che Inglesi la vorriano in Italia ed in Fiandra; e contribnirebbono per il terzo. Il re cristianissimo pare che venga difficilmente in questa guerra, e si dimostra duro. Qual sia la cagione, o per tirarlo a maggiori e più larghe

[1] O manca una parola, o *quale* sta per *che*.

portunité de leur position, puisque l'Angleterre et la France peuvent attaquer et prendre les Pays-Bas, avec l'assistance du duc de Gueldre, dont l'amitié intéresse grandement l'empereur. En outre, comme ils sont tous les deux dépourvus d'alliés puissants et sincères, il faut bien qu'ils se rapprochent entre eux. Le roi de France perdit ses amis en 1530 par la ligue de Cambrai, lorsqu'il recouvra ses enfants; et le roi d'Angleterre les perdit en répudiant la reine Catherine, tante de l'empereur, et en se séparant de l'église. Or, le roi d'Angleterre redoutant la puissance de l'empereur à cause de son royaume, et le roi de France la redoutant à cause de ses prétentions sur ses états de Milan, tous deux se réuniront pour faire face à leur commun adversaire. Mais le roi d'Angleterre craint fort que l'empereur ne détache le roi très-chrétien de la nouvelle alliance en lui donnant les états de Milan. Le même soupçon devrait être partagé par tous les princes qui songeraient à se rallier à la France. C'est pourquoi le roi d'Angleterre et ceux qui dirigent les affaires voudraient bien marier le duc d'Angoulême à la fille de la nouvelle reine, pour intéresser le roi de France à l'Angleterre, de sorte qu'il ne pût jamais être tenté par le duché de Milan. Vinchester[a], Brian et Walop ont été envoyés en France exprès pour traiter cette affaire. On voit bien que les Anglais désireraient la guerre contre l'empereur, pourvu que la France fût franchement avec eux : on dit même qu'ils aimeraient à la porter en Italie et en Flandre à la fois, et qu'ils payeraient le tiers des dépenses. Mais le roi très-chrétien n'y va pas de grand cœur, soit qu'il veuille par ces résistances obtenir de meilleures conditions, soit qu'il attende une occasion plus heureuse. Les Anglais, d'ailleurs, sont menacés par le pape, qui veut qu'on leur fasse la guerre, et l'empereur se dispose à obéir au pape. Ainsi l'Angleterre est, de toute manière, forcée de s'attacher à la France.

[a] « L'évêque de Wincestre, auparavant appelé le docteur Stephné, et maître Briant, gentilhomme de la chambre dudit roi d'Angleterre, et cousin germain de la reine Anne Boulan. » (Du Bellay, IV, 151.)

condizioni, overo per aspettar maggiore occasione, non s'intendè: se non che gl' Inglesi si vedono astretti dal papa, il quale vuole procedere contra di loro, e da Cesare che vuol esseguire la detta sentenza; per il che gli è necessario aderire a Francia[1].

Il rispetto che ha veramente quel re cristianissimo con vostra serenità è tale, che egli ha vostra serenità in gran reputazione ed amore, sì perchè il nome suo è tanto stimato quanto fosse mai, e sì perchè ella è reputata solo fondamento a mantenere quella libertà che ora si trova in Italia, e il nome italiano è stimato saggio, fidele, e potente sì di dinari come di stato. Ogniuno confessa che la prudenza e sapienza sua dalle disgrazie l' abbi guardata; e dopo tante guerre, l' abbi condotta nello stato nel quale, Dio mercè, ella si trova, dalle quali ogni altro saria stato vinto e superato. Vostra serenità ha accresciuta fede con Francesi medesimi, non avendo voluto attendere alle proposizioni fattele da quel re, la qual cosa mi comprobò il re cristianissimo al mio partire, il qual mi disse che egli amava grandemente vostra serenità perchè l' amor suo era naturale, per conservarlo, e quello d' altri (volendo innuir Cesare) era per commaudarli; e che sapeva che la risposta che li aveva fatta vostra sublimità nelle proposizioni ultime, vostre signorie illustrissime non potevano far altrimenti per la fede sua. L' estimazione ancora di potenzia è attribuita a vostra serenità, perchè reputano che questi sett' anni passati, ella abbia disposte le sue cose in modo che danari non li possono mancare, e che lo stato suo sia così forte che ciascuna delle sue terre porteria difensione di due anni. Di modo che gli pare che l'impresa contro vostra serenità sia d' infinito travaglio. E così la buona fortificazione dello stato suo non solamente gli assecura lo stato, ma fa ancora che li prencipi si diffidano di perturbarla; onde tal fortificazione li genera più longa pace. Aggiungono alla sua fortezza, che li popoli suoi siano tanto fedeli, che nè incendii nè preda possa mutare l' animo loro, nè la morte ancora metterli terrore: confermano questa fortezza

[1] Manca ne' codici *da* innanzi *Cesare*, e *per* innanzi *il*.

Le roi très-chrétien a une très-haute opinion de votre sérénité, d'abord à cause du crédit dont la république jouit aujourd'hui plus que jamais, et ensuite parce que c'est elle qu'on regarde comme le seul fondement de la liberté de l'Italie[a]. C'est par elle en effet que les Italiens ont acquis la réputation d'hommes sages, fidèles, puissants en fait de politique et en fait de richesses; et le monde reconnaît qu'ayant, à force de prudence et de sagesse, évité tout malheur, elle se trouve dans l'état le plus florissant, après des guerres si nombreuses que tout autre gouvernement en eût été épuisé. Votre réputation de probité s'est encore accrue en France après que vous eûtes repoussé les propositions du roi très-chrétien; et lui-même me dit, lorsque je pris congé de lui, qu'il aimait beaucoup votre sérénité, parce que l'amitié que vous lui portiez était loyale, et avait pour but sa conservation et ses avantages, tandis que les autres (il entendait parler de l'empereur) aspiraient à être de ses amis pour lui commander. Il ajouta qu'il savait bien que votre refus ne venait pas de mauvais vouloir, et que vous ne pouviez pas faire autrement.

Si la France honore votre loyauté, elle honore encore plus votre puissance. On pense que, dans les sept dernières années, vous avez arrangé vos affaires, et fortifié vos états de manière à ne jamais manquer d'argent, et à ce que chacune de vos citadelles pût soutenir un siége de deux ans. On voit donc qu'on n'aurait pas beau jeu à vous attaquer. Ainsi, par la fortification de vos places, non-seulement vous avez pourvu à votre sûreté, mais vous avez ôté aux princes la tentation de vous inquiéter, et vous avez rendu la paix plus

[a] Davila, en plusieurs endroits, atteste la confiance que la cour française eut presque toujours en la république de Venise. « Il senato veneziano, così per l' eminente opinione di prudenza, come per il soccorso de' danari che ne' suoi bisogni ne poteva sperare. » (L. IX, p. 629, t. II, ed. di Londra.)

con l'aver messo lo Sforza duca di Milano in stato, e in quello mantenuto, dicendo apertamente che alcuno non può tener lo stato di Milano se non con la buona volontà della serenità vostra. Quel re ama anco vostra serenità perchè dice che l'amor che li porta è naturalissimo, ed utile per l'uno e per l'altro. E m'ha affirmato che mai ha esperimentato alcun compagno e confederato che sia andato più al gran camino, cioè ch'abbia proceduto più realmente che vostra serenità; e che mai ha fatto bene se non quando è stato con lei. Ed a me, per rispetto di vostra serenità, con tutti quei signori, m'ha fatto grandissimo onore. E non desiderano altro che stringer l'amicizia con vostra serenità, perchè con quella egli reputaria che la grandezza di Cesare non fosse tanta, e per conseguente non la temeria; e con lei retorrebbe il ducato di Milano e la contea d'Aste. E cercano di fidare vostra serenità in tal caso, dicendo ch'il re cristianissimo l'assecuraria con ogni modo possibile; e che ella fa più conto d'un palmo di terra in Italia che d'un braccio altrove[1], e non la lassaria mai per alcun partito che gli potesse far Cesare. E son certo che verrebbero a tutti quelli accordi che questo stato volesse. Nè lo muove che vostra serenità sia collegata con Cesare, se bene il fatto gli è stato molestissimo; perchè ammette la ragione che vostra serenità l'abbia fatto per necessità (alla rechiesta fatta nel mio tempo, refiutata da vostra serenità, e con la fede già data a Cesare, e con desiderio che ha che la quiete d'Italia non sia perturbata[2]); se ben la risposta in quel tempo gli pareva acerba. E ben ce lo dimostran, come ho detto, apertamente le parole del re cristianissimo.

E perchè le cose di Milano hanno certa colliganza con vostra serenità, perchè, o ad una via o all'altra, esse ponno alterare la fortuna sua, dico che se bene il re cristianissimo ha per principale obietto la grandezza di Cesare, non però si parte dalle ragioni di successione che egli dice avere nello stato di Milano e nella contea

[1] Altro cod. « D'un palmo di terra in Italia con il favor d'altri, che d'un braccio

durable. La fidélité de vos peuples est encore une de vos forces. Ni le pillage ni les incendies ne pourraient les ébranler, et ils braveraient même la mort pour vous obéir. Ce que vous avez fait pour remettre Sforza, duc de Milan, dans ses états et pour l'y sontenir est une preuve de votre puissance ; aussi sa majesté croit que sans l'appui ou sans le consentement de votre sérénité personne ne pourrait garder les états de Milan. Le roi de France aime votre gouvernement; il est persuadé que votre amitié est bien sincère puisqu'elle vous est utile aussi bien qu'à lui; et il me disait n'avoir jamais eu d'allié plus franc que votre sérénité ni obtenu autant de succès dans ses entreprises que lorsqu'il était avec vous. C'est par égard pour votre sérénité qu'il m'a fait beaucoup d'honneur devant la cour tout entière. Il ne désire que resserrer de plus en plus les liens de votre amitié, car avec elle il sent que la puissance de l'empereur n'est pas si formidable, et par elle il espère obtenir le comté d'Asti et le duché de Milan. Il serait disposé à donner à votre sérénité pour cela toutes les assurances nécessaires, car il aime mieux une palme de terrain en Italie qu'une coudée ailleurs. Il préférerait notre alliance à toutes les propositions de l'empereur, et il consentirait à toutes les conditions qu'il vous plairait de lui faire. Quoique votre liaison avec l'empereur lui soit très-désagréable, il n'en est pas offensé; car il voit bien que la nécessité vous y a porté. Il sait qu'à l'époque où je vous fis part de sa demande vous aviez déjà engagé votre parole envers l'empereur, et que la paix de l'Italie est votre unique but. Votre refus a fait de la peine au roi de France, mais il ne l'a pas blessé; on le voit bien par tous les propos qu'il m'a tenus à ce sujet.

Les affaires de Milan ont avec les états de votre sérénité une relation très-étroite, et elles peuvent influer sur enx d'une manière ou

con quello di Cesare. » Forse in vece *d'altri*, va letto di *v. s.*

[1] Il periodo è malconcio. I cod. dicono: *l'ha perturbato e della quiete*, che non dà senso alcuno. Ho posto tra parentesi l'inciso che inviluppava il concetto, e spiego i due *con*, intendendo le due ragioni addotte dalla rep. di Venezia al rifiuto.

d'Aste : aggiognendovi il gran desio che egli ha de allogare monsignor d'Orliens in quello stato, per il dubio che ha che egli non vogli aver la duchea di Bertagna. Della recuperazione dello stato di Milano sua maestà ha auto diverse speranze. L'una era nella morte di Cesare, per la quale sperava di averlo, avendo minore adversario; l'altra era nella morte del duca di Milano, nel qual tempo egli stimava che la confederazione di vostra serenità fusse rotta, e che vostra serenità, venuto il caso della morte del duca, per la quale Cesare intrasse in possesso di quello stato, si movesse gagliardamente non solamente a consentire che esso re venisse in Italia per torre il ducato di Milano, ma chiamarlo ancora: dicendo che, oltra che egli giudicava che a vostra serenità non debbia piacere, a tanta grandezza di Cesare essere aggionto ancora il ducato di Milano; si fonda su la ragione che a vostra serenità non possa esser grato un vicino così grande, il quale pretenda giurisdizione in tutto il suo stato di terra ferma circondato da lui medesimo. Donde è venuto che, essendo accaduta la morte del duca di Milano, il re cristianissimo dice aspettare che vostra serenità lo chiami, nè volersi movere altrimenti. E considerato ancora alcune parole che il re cristianissimo ha detto al reverendissimo nuncio, il qual, l'ultimo giorno ch'io mi partij di sera, mi disse che era contento di rimettere tutte le pratticke della pace con Cesare nel pontefice, e che non mancherà d'ogni onesto partito, benchè giudichi non poter succedere : e che non succedendo questo[1], farà la guerra contra Cesare, e vi metterà tutto quello che ha in questo mondo, perchè, dice, le cose sono tanto mature che non si può più differire. Laonde giudico che molte ragioni movino sua maestà a dire, come disse a me, non si voler movere se vostra serenità non lo chiama; perchè, essendo il mondo in questi termini, avanti che vengano in Italia non chiamati da vostra serenità, vogliono conchiudere la capitulazione fra lui ed il re d'Inghilterra, senza la quale non può far alcuna guerra fuor di Francia. Aspetta ancora che il Turco sia spedito del soffi; e se ne

[1] Dopo *questo* altri cod. pongono *anno*, altri *anco*. Non mi parve doverlo ritenere.

d'une autre : c'est donc un sujet important à traiter. Quoique le principal but du roi très-chrétien soit de mettre des bornes à la grandeur de l'empereur, il tient cependant fortement à ses droits à la succession de l'état de Milan et du comté d'Asti : en outre, il veut y placer le duc d'Orléans, de crainte que celui-ci ne demande le duché de Bretagne. Les chances que sa majesté croit avoir de reprendre le Milanais sont celles-ci : la mort de l'empereur, qui lèverait un grand obstacle ; puis la mort du duc de Milan, par laquelle la possession du duché passerait à l'empereur, ce qui romprait, selon le roi très-chrétien, votre alliance. Celui-ci espère, dans ce cas, que votre sérénité tolérerait non-seulement une expédition de Français en Italie pour recouvrer cet état, mais qu'elle l'invoquerait même ; car vous n'aimeriez pas, dit-il, à voir de nouveaux états s'ajouter encore à la puissance déjà si considérable de l'empereur ; et vous ne devriez pas souffrir un voisin si grand, qui a toujours prétendu étendre sa juridiction sur tous les pays de terre ferme qui sont entourés par ses états. Il s'attend donc à être appelé par votre sérénité à la mort du duc de Milan ; et il dit ne vouloir faire aucun pas de son propre mouvement. Le même roi dit dernièrement, et le nonce révérendissime me le répéta le jour de mon départ, qu'il s'en remettrait pour le traité de paix au saint-père ; qu'il accepterait toute condition honorable, mais qu'il croyait qu'un accommodement ne pouvait désormais avoir lieu ; qu'en ce cas il ferait la guerre à l'empereur ; qu'il y sacrificrait tout ce qu'il a au monde, « car les choses, disait-il, en sont à un tel point, qu'on ne peut plus différer l'attaque. » Ainsi je crois que plusieurs raisons obligent sa majesté à tenir ce qu'elle m'a promis : c'est-à-dire à ne pas agir si votre sérénité ne l'appelle. Avant de hasarder une expédition qui ne soit pas consentie par vous, les rois de France et d'Angleterre doivent conclure leur traité, sans quoi ils ne pourraient jamais porter la guerre hors de France. Ils attendent aussi que le Turc soit débarrassé du sofi et retourne à Constantinople, car alors celui-ci pourra faire une pointe en Allemagne par la Hongrie, et envoyer la flotte de Barberousse sur les côtes d'Italie.

torni in Constantinopoli; con disegno che egli rompa in Germania per l'Ongheria, e faccia venire Barbarossa con l'armata maritima in Italia.

Dove, se io fossi domandato se il re cristianissimo, non chiamato da vostra serenità, venisse in Italia, direi che sua maestà cristianissima starà in questa reputazione di non voler venire in Italia se non chiamato fino che egli non concordi col re anglo a difendere il regno suo di Francia, caso che fosse molestato da Cesare, e se[1] non volesse contribuire alla spesa; e se non vede che il Turco sia a Constantinopoli pronto e parato ad assaltare la Germania per terra, e l'Italia per mare, onde si faccia l'impresa più facile. E già si pentono che non abbino assalito l'Italia nel tempo che il Turco andò in Germania, e Cesare alla difensione, e quando Cesare andò a Tunesi. E fu gran parte causa il gran mastro; il qual[2] consentì quella openione ch'a quel tempo non dovesse andare in Italia, ha avuto qualche carico e biasmo dal re cristianissimo. Ma se la cosa del Turco non lo potesse favorire, e che il re anglo fosse confederato seco, come è detto, crederei che egli in tal caso venisse, se non con speranza che fosse grato a vostra serenità, e che giudicasse che quello che ella non vuol fare prima che egli sia potente d'amici e d'essercito, facesse vedendolo accompagnato con il re anglo, e se lo vedesse già armato in Italia (per l'interesse che loro giudicano che vostra serenità abbi che alla grandezza di Cesare [non] sia gionto Milano[3]); se non concorresse ancora il pontefice a volere il re cristianissimo in Italia: allora son certo che egli veneria, presupponendo avere più facilmente vostra serenità.

Ma non chiamandolo vostra serenità e facendoli intendere, a lei non piacere, anzi volere essere contra lui con l'armi, son certo che sua maestà non veneria se non con l'aiuto, e non poco, del Turco. E perchè gli pare di nuovo che vostra serenità non si lasci intender largamente con loro, dicono aver sospetto che vostra serenità aspetti

[1] Forse s'ei: intendi il *re anglo*

[2] Manca forse un *perche*

[3] Manca il *non*, ed è necessario

Quant à la promesse de ne pas descendre en Italie s'il n'y est pas appelé par vous, voici ce que j'en pense : sa majesté très-chrétienne tiendra toujours ce langage jusqu'à ce qu'elle ait conclu le traité avec l'Angleterre, qui pourrait défendre la France attaquée par l'empereur, et qui payerait le tiers des dépenses ; et jusqu'à ce que le Turc soit prêt à attaquer l'Allemagne par terre et l'Italie par mer, ce qui faciliterait beaucoup son entreprise. Les Français regrettent même de ne pas avoir attaqué l'Italie tandis que le Turc attaquait l'Allemagne, et que l'empereur était occupé à se défendre; ou bien lorsque celui-ci s'embarqua pour Tunis. La faute en fut principalement au grand maître*, qui n'était pas d'avis d'attaquer l'Italie, ce dont il fut depuis blâmé par le roi. Que si le Turc ne pouvait pas l'aider, et que l'Angleterre fût avec lui, il descendrait cependant en Italie, même sans l'appel de votre sérénité, espérant toujours que sa démarche ne vous déplairait pas. Il penserait que peut-être vous voudriez attendre, pour vous déclarer, jusqu'à ce qu'il fût plus fort de troupes et plus riche en amis. La France trouve que ce serait un beau titre pour justifier à vos yeux cette descente; elle croit voir que vos intérêts ne vous conseillent pas d'avoir l'empereur à vos portes. Que si jamais le pape consentait aussi à l'expédition du roi très-chrétien, celui-ci s'y rendrait alors sans nul doute, supposant que votre sérénité serait d'autant plus disposée à le bien accueillir. Mais si, au lieu de l'appeler, vous déclariez ouvertement que vous n'y consentiriez pas, que vous lui résisteriez même les armes à la main, alors sa majesté n'oserait faire son expédition sans une assistance très-considérable de la part du Turc.

On trouve en France que les explications de votre sérénité ne sont pas aussi nettes qu'elles pourraient l'être; on vous soupçonne d'attendre que l'empereur et le roi de France s'attaquent et se

* « Le seigneur de Montmorency, son grand maître. » (Du Bellay, IV, 158.)

che ambidui, cioè esso Cesare e il re di Francia, combattino e ruinino insieme.

Con l'illustrissimo duca di Savoja, che fu fratello della quondam madre di questo re cristianissimo, non tien conto d' amicizia per aver ricevuto la contea d' Aste da Cesare, la quale il re cristianissimo pretende che sia de' suoi figliuoli. Nè ammette escusazione del duca, dicendo che manco male è che quella contea sia sua, ch' è suo parente e servitore, che di Cesare che è così grande. Item, per aver dato suo figliuolo a Cesare, il che gli pare sia securissimo pegno dell' animo suo verso Cesare, e certezza della alienazzione di quella maestà[1]. La qual mala dispositione fu accresciuta dal refiutare di dargli Nizza per l'aboccamento fra Clemente pontefice e sua maestà, che poi fu fatto a Marsiglia. Onde procede che le guerre ch' avea il re cristianissimo sono cresciute, cioè di riaver Nizza, Villafranca, e altri luoghi, come mi disse il re cristianissimo, impegnatili dal conte di Provenza, nella quale non è occorsa mai alcuna prescrizzione per esser stati spesse fiate adimandati. È suscitato[2] ancora che il re cristianissimo vuole certa porzione di beni mobili spettanti alla quondam sua madre : e disegnato ha alcune volte per ricompensa torli un paese suo sopra Sona, che si chiama la Bressa, contermino a Lione ed a Ginevra, che è fortissimo, nel qual pretende egli aver ragione di successione di sua madre. Ha anco l'occhio sopra Ginevra e già vi ha mandato monsignor di Vera, Savoino, suo gentiluomo di camera, il quale par aver reputazione in quei luoghi. Questi avendo dimandato la compagnia del signor Renzo, d' ottanta uomeni d' arme, ed arcieri cento cinquanta, al luogotenente, con lettere credenziali del re cristianissimo all' istesso, dai paesani ed alcuni soldati che tenevano l' ossidione, guardando i passi stretti, sono stati disfatti di sorte che non sono ritornati cavalli cento cinquanta[3]. Tutti gli altri sono stati fatti pregioni, sì che furono

[1] *Di* stando per *da* sovente, non oso mutare, sebbene il modo sia ambiguo.

[2] Manca qualcosa. Sottintendi l'*odio*, o simile, con una frase la qual compia il costrutto.

[3] Altro cod. 250.

ruinent mutuellement[a]. Quant au duc de Savoie, frère de la mère défunte du roi très-chrétien, on ne compte pas sur son amitié puisqu'il a reçu des mains de l'empereur le comté d'Asti, auquel le roi prétend pour ses propres enfants[b]. Le roi n'admet pas les excuses du duc, qui dit qu'il vaut toujours mieux que ce petit état appartienne à l'un de ses parents et serviteurs qu'à l'empereur, déjà si puissant. D'ailleurs comme le duc a placé son fils entre les mains de l'empereur, cela lui prouve encore mieux combien il est attaché à l'empereur et éloigné de la France. Cette indisposition s'envenima après que le duc de Savoie eut refusé de donner la ville de Nice pour le congrès qui devait avoir lieu entre le pape et le roi[c]. C'est alors que l'entrevue se passa à Marseille. Les guerres se sont par là multipliées pour le roi de France, qui revendiqua Nice, Villefranche et d'autres pays pris sur le comté de Provence, et à l'égard desquels il n'est pas survenu de prescription, comme me l'a dit le roi, car ils ont été plusieurs fois réclamés. En outre, le roi très-chrétien demande une certaine portion des biens meubles qui appartenaient à sa mère; et pour s'en indemniser il a eu maintes fois dessein d'occuper un pays sur la Saône, qui s'appelle la *Bresse*, qui est très-fort et confine à Lyon et à Genève. Il y prétend par droit de succession du côté de sa mère. Il convoite même Genève. Il y a envoyé M. de Veretz, Savoyard, gentilhomme de sa chambre, qui est très-estimé dans le pays[d]. Celui-ci présenta les lettres de créance adressées par le roi au sieur Rence[e], et lui demanda quatre-vingts gendarmes et cent

[a] Du Bellay, en parlant des événements de 1521, appelle les Vénitiens *amis de fortune*, II, 47 (je cite toujours l'édition de 1573). Ailleurs même il se plaint d'eux: « changèrent leurs opinions et tournèrent leur robe. » (P. 55.) Au quatrième livre il fait remarquer leur diplomatie frauduleuse. (P. 139.)

[b] « Le comté d'Ast, qui est l'ancien partage de la maison d'Orléans. » (Du Bellay, IV, 181.)

[c] Du Bellay, IV, 183.

[d] « Souffrit que le seigneur de Veretz, gentilhomme de sa chambre, et natif de Savoie, avecque une partie de la compagnie du seigneur Rence de Cere.... » (Du Bellay, IV, 181; puis I. 183.)

[e] « Rence de Cere, homme fort expert au fait des armes. » (Du Bellay, II, 80; Romain, p. 81; Baron, p. 100; puis l. IV. 181; l. V, 183, 188.)

presi più di cavalli duecento, ed ottanta uomini da bene. Per la qual cosa essendo andati i gentiluomini dell' una banda e dell' altra al re cristianissimo, ed al duca di Savoia, ed il re per lettere direttive a monsignor di Cialon, marescialo della Savoia, fece intendere che non avea saputo cosa alcuna che questi dovessero andare a Ginevra. Il duca di Savoia ha dimostrato di credergli; e ha deliberato di restituire gli uomeni, e scusarsi di non poterli restituire anco i cavalli, i quali di già sono dispersi in tanti luoghi che non si possono più riavere : e quando pure a sua maestà piacesse, che egli glie li pagherà. E con questo ordine è andato il conte di Chialon per dirli apertamente che egli non volea guerra con sua maestà, la quale gli è parente e padrone. Io, mò, nelle montagne scontrai secento fanti da guerra che passavano per andare a Ginevra. Ed in conclusione, sino a che il duca di Savoia aderirà a Cesare, sarà sempre nemico di Francia, il quale per la debilità del suo stato e povertà sua, non può contrastare con il re di Francia : e *stantibus rebus sic*, se il re ha da cominciar guerra contra Italia, è opinione de' tutti che la si comincierà in Savoja. E già, per causa o per dimostratione di guerra, per poter far pace con miglior condizione, il re cristianissimo ha mandato il signor Marcantonio Clurano al duca di Savoia, a fargli intendere che sua maestà voleva tutto quello che gli apparteneva, e che egli occupava; e che per tal causa mandava monsignor Poieto del regio suo conseglio, a cui volesse far subita risposta : perchè altramente, non gliela dando, egli procederebbe in riavere il suo per altra via.

Tiene questo re cristianissimo con Germani quanto più può stretta amicizia ed intelligenzia. La causa per la quale questa amicizia si nutrisce, è che il re conosce che se bene i prencipi germani sono congionti con Cesare, e si partirono dalla confederazione ch' avevano con Francia (della quale loro s' escusano non aver mancato, perchè la confederazione ch' hanno con il re cristianissimo dicono non essere se non a mutua difensione), e nondimeno pare a sua maestà che loro giudicano Cesare troppo grande, e temono della libertà

cinquante archers. Mais les soldats et les paysans qui gardaient certaines gorges du pays les mirent en déroute : il n'en revint que cent cinquante chevaux, et tout le reste fut fait prisonnier, c'est-à-dire deux cents chevaux et quatre-vingts hommes de marque. A cause de cette attaque, il y eut des messages entre le roi très-chrétien et le duc de Savoie; le roi écrivit à M. de Chalun[a], maréchal de Savoie, que c'était à son insu qu'on avait tenté cette expédition sur Genève. Le duc fit semblant de le croire; il rendit les prisonniers, en faisant ses excuses de ce qu'il ne rendait pas les chevaux aussi, parce qu'ils étaient dispersés çà et là et qu'on ne saurait comment les ravoir[b]. Il ajoutait que si on l'exigeait de lui, il en payerait la valeur. Le comte de Chalun fut envoyé avec un message au roi de France, et pour l'assurer en même temps que le duc ne voulait pas de guerre avec le roi, son parent et son seigneur. Ce que je puis dire, c'est qu'en passant les montagnes je rencontrai six cents hommes de pied qui allaient à Genève. Au fond, tant que le duc de Savoie ne se détachera pas de l'empereur, il sera toujours l'ennemi de la France; mais sa pauvreté et la petitesse de ses états l'empêchent d'entrer en guerre ouverte. *Stantibus rebus sic*, si jamais le roi doit porter la guerre en Italie, l'opinion générale est qu'il la commencera par le duché de Savoie. Déjà, afin de le menacer de la guerre, et d'obtenir une paix plus avantageuse, le roi de France a envoyé au duc le sieur Marc-Antoine Clauran pour annoncer que sa majesté voulait tout ce qui lui revient et tout ce que le duc a usurpé[c]; qu'il dépêchait M. Poyet, membre de son conseil[d], pour recevoir sa réponse, et qu'en cas de refus il trouverait d'autres moyens de rentrer dans ses droits.

Le roi très-chrétien est le plus qu'il peut en étroite amitié et intelligence avec les princes allemands. Quoiqu'ils se soient détachés de la France et liés avec l'empereur, ils soutiennent cependant n'avoir

[a] Du Bellay, IV, 188.

[b] *Ibid.* « La réponse de M. de Savoie n'était que dissimulation. »

[c] *Idem*, IV, 181.

[d] « Maître Guillaume Poyet, président en la cour de parlement de Paris et depuis chancelier.... le plus éloquent advocat de son temps, et mieux parlant la langue française. » (Du Bellay, IV, 158, puis 181; et V, 186, 188.)

loro[1], onde faccia per loro tenersi amico il re di Francia, il quale solo li potria difendere. Poi, conosce che questi prencipi germani sono avari e poveri, e lui vuole esser molto largo con loro. Ma Vittimbergh è lantgravio d' Assia, li quali in effetto sono mali uomini, e temono di Cesare per molte querele che hanno e potriano avere, non ponno fare che sempre non aderiscano al re di Francia, come quello che li mantiene in stato e reputazione. D' ove[2] viene che si dice che il re cristianissimo per tacita promissione di Vittembergh e del lantgravio, è per aver sedici mila fanti Germani, ed altri dicono più, perchè hanno molti capitani, e tra gli altri principali il conte Guglielmo di Fustembergh, che fra' soldati germani ha grandissima reputazione. Li quali non hanno stati, e per consequente non hanno paura di perderli : stanno nelle terre franche, e non temono quelli commandamenti che vietano che fanti germani possano uscire a servizio d' alcun estrano prencipe. Apresso il re cristianissimo è il figliolo del duca di Vittimbergh intertenuto da sua maestà onoratamente : ed ha de' franchi semila l' anno. Il re cristianissimo opera con loro per mezo de suo' noncii, che non consentono al concilio per esser libero e securo adito[3]. E già per tal causa ha inviato monsignor de Langey a quella dieta che si faceva nell' Allemagna bassa, nella quale l' oratore cesareo dice che convengono solo i malcontenti; ma il re disse mandare un suo uomo per essere così richiesto da' detti Germani.

Di Svizzeri il re cristianissimo non si fida, nè li ama, perchè li

[1] In luogo di *per la* : non manca d' esempi analoghi, nè può dirsi sbaglio di copista.

[2] D'*entro al cor mi sgombra*, disse il Petrarca : ch' è contrario di *dentro*. L' apostrofo dà in questo luogo altro senso alla voce; e però credo inutile mutarla in *donde*.

[3] Quest' ultime parole non danno alcun senso certo, o si possono interpretare in mille maniere, tutte ad arbitrio. Ondo lascio di tradurle.

pas manqué à leurs engagements avec le roi très-chrétien, car ceux-ci ne regardaient que l'article de la défense mutuelle, qu'ils n'ont jamais violé[a]. Néanmoins le roi de France, sachant que l'empereur porte ombrage à ces princes et qu'ils craignent pour leur liberté, pense qu'ils doivent apprécier l'amitié de la France, qui seule pourrait les défendre. Puis il n'ignore point combien ces princes allemands sont pauvres et avares, et il use de largesse envers eux. Le duc de Wurtemberg, le landgrave de Hesse, deux princes qui sont loin d'être bons, et qui redoutent l'empereur à cause des différends nombreux qui se sont déjà élevés ou qui pourraient s'élever dans la suite, sont très-attachés au roi de France, qui les appuie et soutient leur crédit. Aussi l'on dit que d'après les promesses de ces deux princes le roi peut avoir seize mille hommes d'infanterie allemande, et plus encore, à ce que d'autres racontent. Leurs capitaines, en effet, sont nombreux; parmi eux se trouve le comte Guillaume de Furstemberg[b], très-estimé des soldats allemands. Ces gens n'ont pas d'état, et n'ont rien à perdre. Ils demeurent dans les villes libres et ne craignent pas la défense faite aux hommes de pied allemands de quitter le pays pour aller servir un prince étranger. Le fils du duc de Wurtemberg réside auprès du roi très-chrétien, qui l'entretient d'une manière honorable, et lui donne six mille francs par an. Le roi, par l'entremise d'ambassadeurs à part, traite avec les princes qui ne veulent pas le concile. Dans ce but, il envoya monseigneur de Langey[c] à la diète tenue dans la basse Allemagne. L'ambassadeur de l'empereur dit que cette diète était le conventicule des mécontents; mais le roi de France répondit qu'il envoyait là un ambassadeur parce que les Allemands l'en avaient requis.

Ce roi ne se fie pas aux Suisses et ne les aime guère, car il les croit peu fidèles et désobéissants sous les armes[d]. Il ne veut pas

[a] Du Bellay, IV.
[b] *Idem*, IV, 181.
[c] *Idem*, IV, 161, 162, 163, 169, 178.
[d] Du temps de Brantôme les choses étaient changées. « Quand nous avions un gros de Suisses, nous étions invincibles. » (II, 227.) Davila aussi vante leur fidélité et leur valeur. (II, 190, 257.)

reputa poco fedeli, e gente inobediente in un essercito. Ma pur gli conviene star bene con loro, perchè sono contermini alla sua Borgogna, la quale, come altre volte hanno fatto, potriano assaltare, ed anco travagliar tutta la Francia. E però li tiene provisionati ed in publico ed in privato. In publico, dico, perchè dà ordinariamente a ciascun cantone scudi mille cinquecento all' anno; li quali sono tredici, che fanno scudi diciannove mila e cinquecento. In privato dà pensione a' particolari : che altre volte, avanti queste sette luterane, dava più di scudi sessantamila l' anno, ma dopo che sono venute queste sette, alcuni cantoni non vogliono ch' e' particolari tolgano pensioni, e così ora le pensioni particolari non passano scudi quarantamila, che in tutto somma colla publica sessantamila. Oltra li quali, gli dà ancora ogni anno, per causa di querele vecchie, danari assai. Le quali sono accordate in tanto all' anno, di modo che in pochi anni saranno pagati. E perchè questo re non li vorrebbe in alcun essercito, perchè non si fida di loro; nè anco si fida lasciarli, in tempo ch' abbia essercito fuori di Francia, in casa, perciochè assaliriano senza fallo la Francia, ha deliberato di aver quattro o cinquemila e non più, acciochè non siano tanti che non si possano governare nell' essercito. E li pare in tal modo assicurarsi di loro.

Serba il re cristianissimo l' amicizia con il re di Portugallo, il quale con maggior diligenzia ed osservanzia la custodisce. L'oratore di Portugallo mi ha detto che il suo re teme assai di Cesare, onde desidera la grandezza di Francia. Il re di Portugallo, com' è noto, nei luoghi dell' Indie le quali ha fatte sue *ex veteri occupatione*, non solamente vuol avere la superiorità, ma non vuol ch' alcun altr' uomo, sia chi si voglia, vada a quelli luoghi. Ed essendo andati molte volte al Brasil, Francesi di Normandia, di Brettagna e Piccardia, sono stati molto mal trattati da' Portughesi; di modo che son nate gran querele in Francia contra Portughesi. E pur vogliono mantenere questa proprietà alcuni Francesi ed altri che vanno là. E così questa materia sta in una longhissima trattazione, dalla parte de' Francesi

rompre cependant avec eux, parce qu'ils touchent à la Bourgogne, et qu'ils pourraient l'attaquer, comme cela s'est fait autrefois, et troubler la France tout entière. Ainsi, il les gratifie de pensions publiques et privées. Il donne à chaque canton quinze cents écus par an, ce qui fait dix-neuf mille neuf cents écus, puisque les cantons sont au nombre de treize. Il accorde, en outre, des pensions à tel ou tel particulier, et ces pensions lui coûtaient jadis plus de soixante mille écus par an; mais, depuis les divisions religieuses, il y a des cantons qui défendent aux particuliers de prendre de l'argent à ce titre. Ainsi les pensions actuelles ne dépassent pas quarante mille écus, ce qui fait en tout soixante mille, y compris les sommes données aux cantons.

Le roi leur paye encore, pour composition de certains vieux différends, une assez forte somme d'argent chaque année; mais bientôt cette dette-là sera tout à fait éteinte. Ne se fiant guère aux Suisses, il n'en voudrait pas avoir dans ses armées en temps de guerre étrangère, et il ne les voudrait pas même laisser chez lui tandis que ses armées combattraient au dehors, car ils ravageraient sans nul doute la France. Aussi n'en garde-t-il que quatre à cinq mille, c'est-à-dire une quantité telle qu'on puisse aisément la maîtriser et s'en assurer au besoin.

Le roi très-chrétien est en bonne amitié avec le roi de Portugal, qui respecte cette liaison avec soin. L'ambassadeur de Portugal me disait que son roi craignait beaucoup l'empereur, et qu'il désirait par conséquent que la France s'agrandît. On sait bien que dans les Indes, qui appartiennent au roi de Portugal *ex veteri occupatione,* celui-ci non-seulement ne voudrait pas de rivaux, mais ne veut pas même que ces rivages soient abordés par des sujets d'une puissance étrangère. Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Brésil ont été fort maltraités, ce qui donna lieu à des plaintes amères de la France contre les Portugais. Cependant les Français qui sont là, et d'autres qui y arrivent, tiennent à conserver leur droit : c'est pourquoi une négociation est depuis longtemps entamée.

nell' armiraglio, dalla parte de' Portughesi nel suo oratore, il quale con presenti grandi che egli dona all' armiraglio, tiene la cosa in longo. A questo poi s' aggionge che in Portugallo è una figliola della regina di Francia, che fu maritata in primo matrimonio nel predecessore di questo re di Portugallo; la quale è molto ricca, perchè ha di dote scudi quatrocento mila; e il guadagno ch' ha fatto questa dote nelle Indie, si mettono in centomila. E' poi la dote della madre, che è in Francia, di scudi duecentomila, per la quale è obligata la contea di Lorena. E poi tutti li vestimenti e gioie sue ch' in effetto sono di una valuta inestimabile. Questa figliuola il re di Portugallo offerisce al re di Francia per il delfino; e la causa è molto sollecitata dalla regina di Francia sua madre; e con tanta maggior instanzia che non la ponno dare al primogenito del re dei Romani, perchè pare che serbino quel prencipe per la figliuola dell' imperatore, la quale non vogliono che vada fuori della fameglia d' Austria, perchè dubitano della debolezza del figliuolo dell' imperatore: ed in tal caso la figliuola succederia. Il che è causa che non lascierà mai fare il matrimonio della figliuola dell' imperatore nel delfino. Portugallo vorrà adunque con questo matrimonio del delfino metter fine così alle querele delle offensioni come anco a quelle di Brasile; cioè che il re cristianissimo si obligasse di non vi andare. Ma la prattica va in longo, perchè in effetto il matrimonio non piace al re cristianissimo.

All' illustrissimo duca Alfonso di Ferrara il re cristianissimo non portava amore perchè conosceva in effetto ch' egli seguiva la parte cesarea. E però fece un editto nel suo regno che tutti quelli che avevano beni della corona di Francia per ogni titolo qual si voglia, dovesse lasciarli come beni che non si potevano alienare: di sorte che tutti ritornavano alla corona. Poi la maggior parte furono restituiti, eccetto alcuni stati che il re cristianissimo avea dati per istrômento ad esso duca, al tempo che il duca Ercole tolse madama Renea per consorte, delli quali traeva forsi scudi diecimila l'anno. Il credito era del duca di Ferrara, ch' aveva dato danari e moni-

L'amiral traite pour la France, l'ambassadeur de Portugal pour son roi; mais les riches présents que celui-ci donne à l'amiral traînent l'affaire en longueur. Il faut ajouter qu'une fille de la reine de France était mariée en premières noces au prédécesseur du roi actuel de Portugal, et qu'elle a quatre cent mille écus de sa dot, avec lesquels elle a gagné aux Indes cent mille écus. Ce n'est pas encore là toute sa richesse : la dot de sa mère en France est de deux cent mille écus, pour lesquels est engagé le comté de Lorraine. Ajoutez tous ses bijoux et ses habillements, qui sont d'un prix inestimable. C'est cette veuve que le roi de Portugal propose de marier avec le dauphin, et la reine-mère pousse l'affaire; d'autant plus qu'on ne pourrait pas la marier à l'aîné du roi des Romains, pour lequel on réserve la fille de l'empereur. On ne voudrait pas que celle-ci sortît de la maison d'Autriche, car la constitution très-faible du fils de l'empereur fait craindre beaucoup pour ses jours. Dans ce cas, c'est cette fille qui lui succéderait, ce qui empêchera toujours qu'on ne la marie au dauphin. Par cette alliance le Portugal voudrait couper court aux différends passés, et obtenir du roi très-chrétien l'engagement de ne pas toucher au Brésil; mais les négociations traînent, et le roi très-chrétien n'y met pas beaucoup d'intérêt.

Le roi de France n'était pas très-lié avec le duc de Ferrare, parce qu'il le voyait attaché au parti de l'empereur. Un édit ayant ordonné que les biens appartenant à la couronne de France devaient être regardés comme inaliénables, tous ceux qui avaient été cédés par elle lui furent restitués. Cependant on en excepta quelques pays que le roi très-chrétien avait donnés par acte au seigneur de Ferrare, lorsque le duc Hercule épousa madame Renée[a], et qui lui rapportaient peut-être dix mille écus par année. Le duc de Fer-

[a] Renée, sœur de la reine de France, fille de Louis XII, mariée en 1528 à Hercule d'Este, fils d'Alphonse. (Du Bellay.)

zioni al campo francese quando era in Italia: nè mai al duca Alfonso l' ha voluto restituire in effetto, benchè con parole non l' ha mai negato. Morto il duca Alfonso, Francesi si levorno in una grandissima speranza che il duca Ercole suo figliuolo, come quello che avea madama Renea per consorte, dovesse procedere con l'imperatore più reservatamente; e con quest' openione ha [1] procurato con il pontefice d' acquetar con ogni poter suo, perchè egli sperava quando l' avesse accordato col papa, che gli fosse obligato. E però gli promise i sopradetti novant' uno millia scudi, che gli è debitore; per li quali gli avea dato quello stato. Ma da poi è andato da Cesare, e fatto in malissimo predicamento [2] con Francesi. E per quello che io intendo, monsignor della Matteglia che è stato oratore del re apresso il duca, porta cattiva relazione di esso duca; e che madama Renea non è molto ben trattata. Di modo che, essendo già dato assignazione del danaro per tutto quest' anno ch' ha cominciato questo gennaro, e fatte le scritture necessarie, la deliberazione pare che sia andata a monte.

Della potenzia del re cristianissimo [3], io stimo che sia più forte che altro re di Francia sia stato gran tempo fa; perchè ha più gran stato in Francia; e quello ha più obediente e più unito ch' altri abbino avuto. Perchè questo ha congionto così la Bertagna alla corona, come li altri stati, che nessun altro re ha avuto. Ha ancora incorporato il ducato di Borbon: e, morta la regina Maria che fu consorte del re Aluigi, ha sparmiato scudi trentamila all' anno. Soleva avere tremila lancie, e cavalli leggieri seimila, che loro chiamano arcieri, se ben questi arcieri erano tutti soggetti a i capitani ed uomeni d'arme, de' quali il re poco si serviva. Ora li ha ridotti in lancie duemila, e arcieri tremila : ma le lancie sono benissimo pagate da un anno e mezo in quà; ed hanno la guarnigione, che va a ciascun uomo d' arme un testone, ed a ciascuno arciero mezo testone. Gli uomeni

[1] Sottintendi: *il re cristianissimo.*

[2] Non è buona frase; e forse quì manca al testo qualche parola.

[3] Dopo *cristianissimo*, un cod. ha: *come re che non abbia a fare in Italia.*

rare était créancier de la France; il avait fourni des munitions et de l'argent à l'armée française lorsqu'elle était en Italie; mais on n'avait jamais voulu payer cette dette au duc Alphonse, quoique les Français n'osassent pas la nier. Après la mort d'Alphonse, ils espéraient fort que Hercule, son fils, le mari de madame Renée, ne se livrerait pas autant à l'empereur. Dans cet espoir, ils tâchèrent de réconcilier le duc avec le pape; car ils comptaient qu'il leur saurait gré de cette entremise. C'est alors que lui furent promis les quatre-vingt-onze mille écus qui lui étaient dus, et pour lesquels on lui avait engagé lesdits biens; mais depuis, le duc de Ferrare s'est attaché à l'empereur, et il a perdu tout crédit auprès des Français. Monseigneur de la Matteglia, qui a été ambassadeur de France à Ferrare, donne de tristes détails sur le duc et dit qu'il fait essuyer à madame Renée de mauvais traitements. Aussi quoique l'assignation de l'argent pour toute l'année, à compter de janvier, ait été déjà faite, quoiqu'on ait dressé les actes nécessaires, l'exécution paraît en avoir été abandonnée.

Quant au roi très-chrétien, je crois sa puissance beaucoup plus considérable que celle d'aucun de ses devanciers. Ses états de France se sont agrandis, et ils lui sont plus soumis que jamais. Il a réuni la Bretagne à la couronne; il y a ajouté le duché de Bourbon. La mort de la reine Marie, femme du roi Louis, produit une épargne annuelle de trente mille écus. Auparavant on avait dans l'armée trois mille lances et six mille hommes de cavalerie légère, nommés archers, lesquels archers dépendaient de leurs capitaines et des gens d'armes, et encore cette armée n'était pas fort utile; à présent on a seulement deux mille lances et trois mille archers, mais depuis un an et demi les lances sont très-bien payées. En outre, pour les frais de garnison on donne un teston à chaque homme d'armes, et la moitié à chaque archer. Les gens d'armes recevaient par an quatre-vingts écus par tête, et chacun d'eux avait sous lui deux archers; à présent ils ont la même solde de quatre-vingts écus, mais sans les archers, et les vingt plus élevés en grade sur cent

d' arme solevano avere ottanta scudi per uno l' anno, ed avevano due arcieri soggetti; ora hanno li medesimi ottanta scudi senza arcieri, e venti uomini per cento[1] più graduati hanno scudi centoventi l'anno. E perchè gli arcieri non sono più soggetti, tutti sono in essere. Ma quelli che sono rimasti (che così come avanti ogni compagnia di gente d'arme di lancie cento avevano ducento arcieri, così non ne ha se non cencinquanta), ma questi sono in essere[2]. Il denaro de' cinquanta[3] arcieri aiuta a pagare quello che hanno di più li venti uomeni d' arme per cento, e li vinticinque arcieri per cento[4]. Ma così le duemila lancie come li tremila arcieri che sono in essere, sono benissimo armati ed all' ordine, per quello ho veduto, e per quello se dice. Ha sette legioni de' suoi paesani, di seimila fanti l'una, che fanno fanti quarantaduemila; parte buoni, come quelli che sono alle frontiere di Borgogna, di Guascogna, del Delfinato, Champagna e Piccardia; e parte non sono prattichi, come quelli di Normandia, Bretagna e Linguadoca. De' quali tutti il re pensa servirsi in essercito di tre legioni solamente: il resto designa tenere in Francia. Ha poi la sua retroguardia de gentiluomeni, li quali per un mese e mezo sono obligati a servirlo a loro spese, che fanno il numero de dieci milia, li quali sono per la custodia del regno. Ha deliberato ora di fare un' ordinanza di mille gentiluomeni a piedi per la guerra. Per quello che si sapeva alla corte al mio partire, questo re cristianissimo aveva già a suo soldo quattordicimila lanzichinechi, che erano nell' Allemagna bassa senza patrone; e per mezo di Virtembergh e del lantgravio aveva sotto il conte Guglielmo Fustemberg suo capitano, altri fanti dodicimila, come il figliuolo medesimo di Vittembergh mi affirmò al partir mio. Può egli avere quanti Svizzeri vuole.

Dalla parte mò di Fiandra, ha il duca di Ghelder il quale può sempre fare fanti settemila.

[1] I cod. 20 per 100 per *uomeni più graduati*.

[2] Il secondo *ma*, che pare ripetizione sbagliata da imputare al copista, ha esempi analoghi in autori più eleganti di questo.

reçoivent cent vingt écus : les archers ne sont plus dépendants, mais ceux qui restent sont vraiment utiles. Chaque compagnie de gens d'armes, composée de cent lances, avait auparavant deux cents archers; maintenant elle en a cent cinquante. L'argent qui servait à payer les cinquante autres archers, et qu'on épargne à présent, sert à payer ce que reçoivent de plus les vingt hommes d'armes et les vingt-cinq archers par cent. Mais les deux mille lances, ainsi que les trois mille archers, forment, d'après ce que j'ai vu et d'après ce qu'on dit, une armée excellente et fort bien organisée.

Il y a en outre sept légions de paysans français, de six mille hommes de pied chacune, en tout, quarante-deux mille, dont ceux des frontières de la Bourgogne, de la Gascogne, du Dauphiné, de la Champagne et de la Picardie, sont de fort bons soldats[*]. Les Normands, les Bretons, les Languedociens, sont peu faits au métier des armes. Le roi compte en envoyer trois légions seulement au dehors; le reste, il le gardera pour la France. Son arrière-garde est composée de gentilshommes, qui sont au nombre de dix mille : ils doivent servir à leurs frais pendant un mois et demi, et ils restent pour garder le royaume. A présent on a résoln de former un corps de mille gentilshommes à pied, pour les envoyer au dehors. D'après ce que l'on disait à la cour, au moment de mon départ, le roi avait déjà pris à sa solde quatre mille lansquenets, tous de la basse Allemagne, tous aventuriers sans maître, et rassemblés par l'entremise du landgrave et du duc de Wurtemberg. Le fils lui-même dudit Wurtemberg me disait, lors de mon départ, que le comte Guillaume Furstemberg, capitaine du roi, commandait douze autres mille hommes de pied. Quant aux Suisses, le roi de France peut en solder autant qu'il en veut. Du côté de la Flandre, il a le duc de Gueldre, qui pourrait toujours lever sept mille hommes d'infanterie.

[*] Il cod. 150. Ma qui intende de' 50 scemati.

[*] Se a 100 uomini d'arme corrispondeva il numero di 150 arcieri, a 20 uomini d'arme dovrebbero corrispondere arcieri 30, non già 25.

[*] Des légions de Normandie, de Picardie, de Champagne. (Du Bellay, IV, 180.)

Ha poi artigliaria assai d'ogni sorte in ordine; poichè, oltra l'altra, io ho veduto una banda di artiglierie fatte nuovamente in Parigi, di cento doppi cannoni e colobrine; e sono d'un metallo più tenero del nostro, e per conseguente non così frangibile. E gli mettono per questa causa manco metallo; che rende dne beneficii : l'uno che costano manco, e l'altro che si conducono più commodamente e con minor spesa. Laonde io giudico che in un mese e mezo alla più longa, potria mettere insieme un essercito di mille lancie, tremila cavalli leggieri, diciottomila fanti, Francesi, Guasconi, Piccardi, di Ciampagna e del Delfinato, sedicimila Germani, e cinquemila Svizzeri, perchè non ne vuole più, e cinquemila Italiani, che parimenti più non ne vuole; che in somma fariano fanti quaransettemila[1]. Vero è che, volendo far la guerra ancora in Fiandra, se bene avessero dell' altre legioni, ed avesse li settemila del duca di Gheldar, e concorressero ancora gl' Inglesi, credo bisogneria ne desse di questo numero di quaransettemila.

Da mare ha trenta galere, delle quali ventisei solamente sono all' ordine, e le altre quattro si metteriano presto all' ordine. Sono forzate; ma non hanno reputazione di essere molto buone. Costano al re cristianissimo scudi quattrocento l'una il mese, dandoli il re li sforzati, e loro[2] mettono le galere, e tutte le altre spesa. In Normandia ha in porto de Grassa quella sua gran nave di gran portada, la quale ha[3] sopra sessanta pezzi di artegliaria, come dicono; quali[4], trenta souo di metallo, e sono doppi cannoni e colubrine. Ha cinque galeazze fra vecchie e nuove; e sono più corte delle nostre galere grosse, più alte, e più larghe: di due coperte e di due ordini di remi, uno per coperta. E l' interiori sono longhi piedi ventiquattro; li superiori, trentasei. Ma poco giovano[5], che non ponno

[1] Detti numeri darebbero 48.000. Altri codici pongono 42,000; sbaglio ancor più manifesto. — [2] Intendi : *i privati*. Come un' altro ambasciatore dirà.

[3] Un altro cod. lascia piu in incerto la cosa, e dice *averà*.

[4] Senza il *de'*, non manca d'esempi.

[5] In luogo di *giovano*, i cod. dicono *numero*, che non ha senso. Osai questa mutazione che s'accosta all' intendimento dello scrittore, ma forse nol coglie.

L'artillerie française est en bon état et de divers calibres. J'ai vu des pièces faites récemment à Paris, parmi lesquelles il y avait cent canons et coulevrines doubles, d'un métal plus ductile et moins cassant que le nôtre. Les Français mettent moins de bronze, ce qui rend la dépense moins forte et les transports plus faciles[a].

Je pense donc que le roi très-chrétien pourrait en moins d'un mois réunir une armée de mille lances, de trois mille chevau-légers, de dix-huit mille hommes de pied, Gascons, Picards, Champenois et Dauphinois; de seize mille Allemands, de cinq mille Suisses (puisqu'il n'en veut pas davantage), et de cinq mille Italiens, puisque lui-même il n'en désire pas au delà de ce nombre; ce qui fait quarante-sept mille hommes. Mais il est vrai de dire que si jamais il voulait porter la guerre en Flandre, il n'aurait pas assez des sept mille hommes du duc de Gueldre et des Anglais qui y seraient envoyés; il lui faudrait encore détacher quelques corps de son armée de quarante-sept mille hommes.

Des trente galères que la France a en mer, vingt-six seulement sont en assez bon état; les quatre autres pourraient être réparées aisément. Elles sont servies par des forçats; mais on ne croit pas que ce soit une flotte bien puissante. Chaque galère coûte à sa majesté quatre cents écus par mois : le roi donne les forçats, les particuliers fournissent les bâtiments et pourvoient aux dépenses. Dans le port du Havre de Grâce, en Normandie, on voit un grand vaisseau de soixante pièces d'artillerie, dont trente sont de doubles canons ou des coulevrines; puis il y a cinq grosses galères, vieilles ou neuves, d'une forme plus ramassée que les nôtres, mais en revanche plus hautes et plus larges des deux ponts, dont chacun a son rang de rames. Les ponts du dessous ont vingt-quatre pieds de longueur, les ponts du dessus, trente-six; mais les rames ne sont pas en grand nombre : il y en a juste autant qu'il en faut pour virer de bord,

[a] Brantôme remarque que les canons de fusil étaient fragiles en France avant les perfectionnements introduits par d'Estrée. (II, 172.) Il vante encore davantage ceux que l'on devait à Philibert de Savoie (I, 358.

servire se non a voltare, e guadagnare un cavo, e cose simili. Portano artegliaria in gran numero. Ha ancora quattro galeoni. Questo re cristianissimo nel tempo della mia legazione ha circuito quasi tutti i regni suoi, o, per dir meglio, li confini del suo regno, perchè è andato in Normandia, Piccardia, Ciampagna, Borgogna, Lionese, e nel principio del Delfinato, di Provenza e Linguadoca.

Ha egli certamente molte belle fortezze, e le ha fatte riparare delle pene di maleficii, che si applicano al re. Il quale, oltra il poter dell' armi, ha ancora danari ed obedienza. Dico che sua maestà ha d'intrata doi milioni e mezo, ordinaria. Dico per l'ordinario, perchè s' egli vuole accrescer le taglie a' suoi popoli, quanto grandi angarie gli mette, tanto li pagano senz'alcuna replica. Ma a questo proposito dirò che i contadini, sopra a' quali è il sforzo delle angarie, sono molto poveri, di sorta che ogni aggravamento che gli desse di più, saria insopportabile. Ma in questa materia è da intendere un'altra cosa : che, quantunque se dica che il re cristianissimo ha grande obedienzia in tutto il suo regno, nondimeno questa proposizione è vera e falsa : vera perchè a quelli ch'è solito metter taglie, ne può metter quante ne vuole; è falsa, perchè nissun gentiluomo di tutta la Francia paga angaria alcuna non solamente de' beni feudali, ma di quelli ancora che acquistano, purchè loro li facciano lavorare. *Item,* quasi niuna delle terre principali della Francia paga angarie, essenzione ch'hanno auto dei re per tempora : come è Parigi, Rouano, Amiens, Lion, Loches, Bois, Dijon, Châlons, Vienna, Nevers, Narbona, Tolosa, e tutte l'altre. Ben è vero ch'alcune volte il re domanda un dono. Che se il re potesse mettere le taglie ordinarie ed accrescerle a' gentiluomini ed alle terre essenti, cresceria le sue entrate grandissimamente. L' entrata sua di doi milioni e mezo d'oro è, che trae di Normandia (che è il suo più util paese) scudi cinquecento mila; di Linguadoca (che contiene molt'altri luoghi e paesi), quatrocentocinquanta mila; di Bertagna, scudi duecentocinquanta mila[1];

[1] Altri cod. 350,000.

pour doubler un cap, et autres manœuvres semblables. Ces navires portent beaucoup de pièces d'artillerie. Il faut compter en outre quatre grands galions. Le roi très-chrétien a, de mon temps, fait le tour de tous ses états, ou, pour mieux dire, il en a parcouru les frontières; car il a visité la Normandie, la Picardie, la Champagne, la Bourgogne, le Lyonnais; et il a touché au Dauphiné, à la Provence et au Languedoc.

Le roi très-chrétien a de fort belles places qu'il fait réparer avec l'argent des amendes imposées aux malfaiteurs, parce que toutes ces amendes reviennent au fisc royal. Non-seulement il est fort par les armes, mais par l'argent aussi et par le dévouement de son peuple [a]. Son revenu ordinaire est de deux millions et demi, mais il peut augmenter les tailles à plaisir. Plus ses peuples sont grevés, et plus ils payent gaiement [b]. Mais comme c'est sur les paysans que pèsent plus rudement les impôts, ces bonnes gens sont si pauvres que toute charge nouvelle leur deviendrait insupportable [c]. Il faut encore remarquer une chose : ce qu'on dit de l'obéissance de ce peuple est en même temps faux et vrai; car sur ceux qui ont l'habitude de payer les tailles, le roi peut en mettre autant qu'il lui plaît; mais quant aux gentilshommes, ils ne payent rien, non-seulement pour les biens féodaux, mais même pour ceux de nouvelle acquisition, pourvu qu'ils les fassent labourer eux-mêmes. Ainsi presque toutes les villes principales sont exemptées, par privilége royal, de tout impôt: Paris, Rouen, Amiens, Dijon, Lyon, Loches, Blois, Châlons, Vienne, Nevers, Narbonne, Toulouse et les autres. En revanche, le roi leur demande quelquefois *un don;* mais s'il pouvait mettre des tailles ordinaires sur les gentilshommes, puis augmenter ces tailles de temps en temps, s'il pouvait faire peser les mêmes impôts sur les villes, son revenu s'en accroîtrait immensément.

La Normandie, dont il tire le plus d'argent, lui rapporte cinq

[a] Davila dit du peuple français : « Veneratore religiosissimo della maestà regia. » Ailleurs : « La Francia, per se medesima inclinata alla venerazione della stirpe reale. »

[b] Nous rencontrerons dans les relations

di Piccardia, cencinquantamilia; di Ciampagna, centomila; di Borgogna, centomila: del Delfinato e Lionese, centomila; di Provenza, ducentomila; di Borbonese, cinquantamila. Vi sono poi le utilità casuali, che sono confiscazioni per delitti, eresie, officii che vacano, forestieri che muorono senza erede[1], che giongono alla somma di scudi ducentomila. Delli quali è fatto un ordine al presente, che più per un tempo non si possano donare, ma che tutto si venda e si accumoli. Questi si solevano donare, e con esse gratificare i signori gentiluomeni e tutti li servitori del re. Sono tante queste utilità casuali, che tre anni continui hanno con esse pagate tutte le pensioni ordinarie, eccettuando quelle d'Inghilterra, Svizzeri e Germani. Vi è ancora il sale, i boschi, e alcune entrate che sono proprie del re, che si dimandano del dominio, le quali sono ora più ora meno, secondo che il re dona, e che quelli a chi dona morono. Tutte adonque, in somma, arrivano a doi milioni e mezo.

La spesa sua è tale: Prima, duemila lancie; metto, per il

suivantes la même remarque. Il ne faut pas cependant la prendre tout à fait au pied de la lettre; il ne faut croire ni à une docilité stupide de la part des sujets, ni à une dureté tyrannique de la part du monarque. C'était, entre autres causes, les charges qui pesaient sur les peuples qui les poussaient à la révolte, qui ravivaient les dissensions, dont la question religieuse n'était souvent qu'un prétexte; et de l'autre côté les rois ménageaient leurs sujets un peu plus peut-être qu'on ne le croit. On demande à Charles IX si l'on ne pourrait pas, au besoin, « prendre de l'argent sur les villes et villages; » il répond : « Le peuple est si foulé et opprimé qu'il faudrait voir, avant accorder la levée desdits deniers, *s'il l'a agréable et y veut fournir de sa bonne volonte.* » (*Archives curieuses*, par MM. Cimber et Danjou, t. VII de la 1re série, p. 57.) Il est vrai que la légèreté insouciante de Henri III ne prenait pas autant de précautions.

* Et cependant Brantôme, en comparant les temps précédents avec le sien, parle *du peu de charge du peuple d'alors*, « qui n'était pour l'heure que sucre, au lieu, depuis, que ç'a été fiel, voire poison. »

[1] Un altro cod. *senza lettere di naturalità*.

cent mille écus; le Languedoc (sous cette dénomination on comprend plusieurs autres pays), quatre cent cinquante mille; la Bretagne, deux cent cinquante mille; la Picardie, cent cinquante mille; la Champagne, cent mille; la Bourgogne, cent mille; le Dauphiné et le Lyonnais, cent mille; la Provence, deux cent mille; le Bourbonnais, cinquante mille. Après cela il faut compter les revenus casuels, les confiscations pour crimes et pour hérésies, les bénéfices vacants, les biens des étrangers qui meurent sans héritiers, ce qui fait deux cent mille écus. On a décrété, il y a quelque temps, que ces revenus ne pourraient plus être donnés, mais seraient vendus ou gardés; car auparavant le roi les donnait aux gentilshommes et à ses serviteurs. Les revenus casuels sont si grands que pendant trois ans ils ont suffi pour payer toutes les pensions ordinaires, excepté la solde due aux Anglais, aux Suisses et aux Allemands. Ajoutez le revenu du sel, des forêts, les biens qui appartiennent en propre au roi et qu'on appelle *domaine*, qui augmentent et diminuent selon les libéralités du roi, et selon la mort de ceux qui en ont été gratifiés par lui. Tout compté, on arrive à la somme de deux millions et demi [*].

Voici les dépenses. Pour deux mille lances, d'après le calcul déjà fait, deux cent mille écus; pour les archers, cent cinquante mille; pour les trente galères, qui coûtent chacune quatre cents écus par mois, cent cinquante mille écus; pour l'armée de Normandie, soixante mille; pour les pensions de l Angleterre, cent mille; pour les Suisses, soixante mille. On ne sait pas bien ce que coûtent les Allemands. Pour les princes, gentilshommes, condottieri, capitaines, deux cent mille, y compris les officiers du roi même. Le duc de Gueldre a quinze mille écus; le duc de Vendôme, le roi de Navarre, la reine de Navarre, le duc de Lorraine, douze mille chacun; M. de Saint-Paul, M. de Guise, le grand maître, l'amiral, Boisy, le maréchal de Marseille, Aubigny, madame de Vendôme, madame de Nevers, M. Louis de Nevers, cinq mille écus chacun. Pour l'artillerie et les

[*] Davila, II, 204.

conto fatto avanti, scudi ducento mila. Gli arcieri, scudi cencinquantamila. L'armata maritima di galere trenta, a ragione di quattrocento scudi al mese, fanno scudi cencinquantamila[1]. L'armata di Normandia li costa scudi sessantamila; la pensione d'Inghilterra, centomila all'anno; a' Svizzeri, scudi sessantamila; a' Germani non si sa la pensione; a' prencipi e gentiluomeni, condottieri e capitani si mette scudi ducentomila, computando gli officiali suoi, perchè il duca di Ghelder ha scudi cinquemila[2]. Monsignor di Vandomo, il re di Navarra, la regina di Navarra, il duca di Lorena, hanno scudi dodicimila per ciascuno. Monsignor di S. Paolo, Ghisa, gran mastro, l'armiraglio, Boisy, il marescial di Marsiglia, Aubigni, madama di Vandomo, madama di Nevers, Aluigi monsignor de Nevers, hanno scudi cinquemila all'anno per uno. Mettono per artegliarie e monitioni, scudi ventimila all'anno. Il re ha poi ducento gentiluomini della casa che servono per quartiero, ch'hanno ducento scudi all'anno, che fanno scudi quarantamila. Ha poi quattrocento quaranta arcieri alla guardia sua, che hanno scudi cinquanta per ciascuno, con altre utilità de cavalli e paggi, che arrivano a scudi ottanta l'anno per uno, che fa la somma di scudi trentaduemila. Ha cento Svizzeri che hanno scudi cinquanta l'uno, che fa la somma di vinticinquemila all'anno. Si mette in fabbriche private scudi vinticinque mila a l'anno, ed altrettanto in publiche. Ed è ragionevole[3]; perchè quando il re fa una fabrica o publica o privata, si mettono soprastanti ufficiali provisionati de' signori che governano, li quali più non si cassano. E quinci avviene che niuna incominciata mai si finisce.

La caccia e venazion sua si mette valerli scudi quarantamila; la scuderia, scudi ventimila. Per li piaceri minuti, nelli quali intra ancora la compra di gioje, e massime diamanti, e presenti publici che si fanno a dame di corte, ai quali sono deputati scudi novantaseimila, ne spende centomila, e cencinquantamila. Ed in ciò il re non ha modo alcuno. Le carrette e muli che seguitano la corte,

[1] Cioè: 144,000. — [2] Altri cod. 6000.
[3] *Ragionevole*, vale qui: non può spendere meno, poste le cose così come sono. Non loda, ma narra.

munitions, vingt mille écus par an. Chacun des deux cents gentilshommes de la maison du roi, qui servent à tour de rôle pendant trois mois de l'année, a deux cents écus par an; ce qui fait quarante mille. Les quarante archers de sa garde ont cinquante écus par tête, auxquels il faut ajouter les frais d'entretien pour les chevaux et les pages; ce qui porte leur solde à quatre-vingts: en tout, trente-deux mille. Les cent Suisses ont cinquante écus, ce qui fait vingt-cinq mille écus; pour les bâtiments privés, vingt-cinq mille écus, autant pour les édifices publics. Il n'en faut guère moins. Lorsque le roi fait construire un bâtiment public ou privé, on nomme pour le surveiller des officiers qui ont une pension pour cela, et qui sont choisis parmi les familles des seigneurs qui sont aux affaires. Ces charges-là durent toujours. Et voilà pourquoi l'on commence tant d'édifices qui ne sont jamais achevés.

La chasse coûte au roi quarante mille écus; les écuries, vingt mille; les menus plaisirs, quatre-vingt-seize mille, cent mille et même cent cinquante mille; car dans ce chapitre sont compris les achats de bijoux, notamment de diamants, les présents publics faits aux dames de la cour; et le roi dans ces choses-là n'est pas ménager. Les charrettes et les mulets qui suivent la cour coûtent dix mille écus; l'envoi des lettres, les courriers, les présents à faire aux ambassadeurs, dix mille à peu près. Puis les appointements de cent

si mettono scudi diecimila. Sono poi spese di lettere, corrieri e presenti d'oratori[1], che mettono circa scudi diecimila all'anno. Vi sono poi i salarii di centoventi conseglieri del parlamento di Parigi, cinquanta di Tolosa, quaranta di Roano, trenta di Borgogna, trenta di Granoble, trenta d'Aix in Provenza, venti[2] del gran consiglio; che fanno il numero di trecentoventi : a scudi ducento per uno, fanno in tutto scudi sessantaquattromila : con i presidenti che hanno scudi secento per uno, che fanno il numero di scudi settantamila. Vi sono poi le spese del vestire del re e della regina, figliuoli e figliuole : e così del viver loro, che, computati li due milioni e mezo d'intrata, la spesa specificata è d'un milione trecentonovantamila scudi. E mettendo a basso quatrocentomila scudi all'anno, vengono a spendere in dette spese del vivere e vestire scudi settantamila ; se bene loro dicono più. Metto scudi quattrocentomila[3], che salvano l'anno di tutte le loro intrate, se ben dicono che il re ne salva diciottomila scudi il quartiere, che saran scudi settantaduemila.

Questo re cristianissimo ha tre figliuoli maschi : il delfino che si chiama Francesco, il duca d'Orliens, e monsignor d'Angolem. Ha due figliuole : madama Maddalena e madama Margherita. Il delfino ha anni venti, ed è di complessione melanconica, e dedito a opere manuali e ad armi. Dimostra di amar Italiani e odiare Spagnuoli, perché dice tener memoria della sua presa e de' mali portamenti fattigli. Egli vorria per moglie la figliuola del re d'Inghilterra, madama Maria figliuola di madama Caterina; ma non vi è ordine che questo matrimonio succeda, stante il matrimonio del re in questa nuova regina, e l'alienamento suo dalla chiesa. Il re poi gli vorria

[1] Altro cod. *Corsieri ed oratori*. Questa espressione comprenderebbe non soli i presenti dati agli ambasciatori esteri, ma le pensioni dal re date a' propri.

[2] Altri cod. 24. Ma il conto non torna.

[3] Il computo è alquanto imbrogliato, e conviene considerarlo per approssimazione soltanto. La rendita, dice l'autore, è di scudi 2,500,000 : le spese finora numerate sono di 1,390,000. Ma sommando i numeri so praposti non n'esce che 1,367,000 : convien credere adunque che alcuna somma sia stata dal copista o alterata od omessa. Prosegue l'autore. Nel vestire e nel vivere spendono 700,000, sebbene essi dicano più : e dicon più, per mostrare che non

vingt conseillers du parlement de Paris, de cinquante à Toulouse, de quarante à Rouen, de trente en Bourgogne, de trente à Grenoble, de trente à Aix, de vingt-quatre au grand conseil, en tout trois cent vingt, qui reçoivent deux cents écus chacun, s'élèvent à soixante-quatre mille. Les présidents ont six cents écus chacun, ce qui augmente la somme de vingt mille écus. Vient l'habillement du roi et de la reine, de leurs fils et de leurs filles; puis les frais de la table. Ainsi le revenu est de deux millions et demi, et les dépenses d'un million et trois cent quatre-vingt-dix mille écus. Supposons qu'il soit dépensé pour l'habillement et pour l'entretien ordinaire soixante et dix mille écus (ils en dépensent bien davantage, à ce qu'ils disent), voilà quatre cent mille écus par an que le roi met de côté; d'autres prétendent que c'est seulement dix-huit mille tous les quatre mois, ce qui ferait soixante et douze mille par an.

Le roi a trois enfants mâles : le dauphin, dont le nom est François, le duc d'Orléans, et M. d'Angoulême; les deux filles se nomment madame Madeleine et madame Marguerite. Le dauphin est âgé de vingt ans; son tempérament est mélancolique; il se plaît aux travaux manuels et à l'exercice des armes; il paraît aimer les Italiens et haïr les Espagnols; car il se souvient, à ce qu'il dit, de sa captivité et des mauvais traitements qu'il a reçus en Espagne. Il voudrait épouser la fille du roi d'Angleterre et de la reine Catherine, madame Marie; mais il n'y a pas moyen, attendu le nouveau mariage du roi, et sa séparation d'avec l'église catholique. Le roi

son tanto grandi quant' altri potrebbe credere, i risparmii ch' e' fanno. Sommati i 700,000 coi 1,390,000, danno 2,090,000 scudi. Rimangono adunque per il re, per il suo tesoro 400,000 circa (cioè 410,000) i quali compiono la somma di due milioni e mezzo, di che si compone la rendita dello stato. Il re, dice l'autore, vorrebbe far credere che alla sua cassa rimangono soli 72,000 scudi, cioè 18,000 per trimestre; ma in vece di 72 io glie ne dò 400. Tale, se non erro, è il suo calcolo: ma dalle parole ch' egli usa, lo si può piuttosto indovinare che indurre. Io però non osai fare alcun mutamento nel testo.

dar la figliuola dell'imperatore, sperando con questo mezo avere il ducato di Milano. Ma ancora che fussero d'accordo Cesare ed il re di Francia, di Milano[1], non però sarria d'accordo Cesare di dargli la figliuola per moglie, perchè la Spagna non supporteria mai che una figliuola di re di Spagna la quale ha ragione di successione in quelli regni *deficientibus masculis*, intrasse nella casa di Francia. Vi è mò il partito di Portugallo in piedi, come si è detto, il quale apertamente non piace nè al re cristianissimo nè al delfino. Tengono ancora le corti insieme tutti tre[2].

Monsignor d'Orliens ha anni diciotto; ed è egli ancora melanconico, ma è tenuto più savio[3]. A questo è disegnato dare la figliuola della regina di Navarra, la quale ha piatto per scudi sessantamila, fra lei e suo marito. Se ben si tratta di maritarlo nell'ultima figliuola del re d'Inghilterra.

Angolem ha anni quattordici in quindici; è bello, allegro, e molto cortese prencipe. È maritato in madama Caterina de'Medici, con mala sodisfazione di tutta la Francia, perchè pare ad ognuno che Clemente pontefice abbia gabbato[4] questo re cristianissimo. Pur ella è molto obediente; e il re, il marito, il delfino[5], e i fratelli mostrano di molto amarla. Non si sa di certo a chi si debba dare madama Maddalena, o al re di Scozia il quale ella vorria, o al figliuolo del duca di Lorena, o al prencipe figliuolo dell'imperatore. Questo è troppo piccolo: quello di Lorena ella non vuole, perchè dice non voler se non re. E così si sta in dubio. Il matrimonio mò fra Scozia e la figliuola di monsignor di Vandomo si prolonga. Madama Margherita si disegna di dare o al figlio di Cesare, o ad uno del re de'Romani in caso d'amicizia e intelligenzia, overo al figliuolo del duca di Savoia, in caso di reconciliazione.

[1] Cioè del cedergli quel ducato.

[2] La frase non dà senso chiaro. Traduco a caso.

[3] Altri cod. *tenuto savio*.

[4] Altro cod. *cogliato*.

[5] Un cod. aggiunge: *e figliuole*.

désirerait lui donner la fille de l'empereur; car il espérerait par là ravoir le duché de Milan. Mais quand même l'empereur consentirait à céder ledit état, il ne pourrait pas consentir à ce mariage; car cette fille, *deficientibus masculis*, serait l'héritière du royaume d'Espagne : or l'Espagne ne souffrirait pas que celle qui pourrait devenir sa reine entrât dans la maison de France. Reste le mariage avec la reine du Portugal ; mais celui-là ne plaît guère ni au roi ni au dauphin. Les différentes cours flottent entre ces trois projets.

M. d'Orléans a dix-huit ans; il est aussi d'un tempérament mélancolique, mais la droiture de son sens est déjà remarquable. On lui destine la fille de la reine de Navarre, dont les revenus, joints à ceux de son mari, sont de six cent mille écus. On parlait même de le marier avec la fille cadette du roi d'Angleterre.

M. d'Angoulême est âgé de quatorze à quinze ans, beau de sa personne, gai et fort aimable. Il est marié à madame Catherine de Médicis[a], ce qui mécontente la nation tout entière. On trouve que le pape Clément a trompé le roi dans ce mariage. Cependant sa nièce est très-soumise. Le roi, le dauphin, son mari et M. d'Orléans paraissent l'aimer beaucoup. Pour madame Madeleine, on ne sait pas bien à qui la donner, si c'est au roi d'Écosse, pour lequel elle paraît pencher, ou bien au fils du duc de Lorraine, ou à celui de l'empereur. Le dernier est trop jeune. Le fils du duc de Lorraine ne lui plaît pas, car elle ne veut, dit-elle, qu'un roi pour mari. Ainsi les choses restent en suspens, et le mariage entre le roi d'Écosse et la fille du duc de Vendôme en est différé. Madame Marguerite est destinée au fils de l'empereur, ou bien à un des fils du roi des Romains, en cas que l'amitié se rétablisse entre les deux cours, ou enfin, si la réconciliation s'opère entre la Savoie et la France, au fils du duc de Savoie.

[a] Ces indications sont erronées. C'est le duc d'Orléans, second fils de François Ier, et parvenu au trône plus tard sous le nom d'Henri II, qui épousa Catherine de Médicis le 28 octobre 1533, deux ans avant la relation de Marin Giustiniano. Il était à cette époque âgé de seize ans.

Quelli che sono di reputazione apresso il re cristianissimo sono il cardinal di Lorena, il quale intende tutti li secreti del re cristianissimo, e massime dopo il ritorno d'Italia; perchè entra in tutti i consigli secreti, e questi può il tutto[1] : ma non negozia, nè piglia alcun carico. Poi l'armiraglio, il quale può il tutto col re[2], e gli è così intrinseco che gli parla più largamente di alcuno altro. E se volesse negoziare, averia tutti i carichi; ma non ha complessione da tanti negozii, ed ha piacere di mantenersi così senza molti negozii. Perchè non può esser giudicato, ed esso giudica gli altri. Questo è ricchissimo di denari, di mobili, e d'entrate. Ha fatto d'entrata di scudi quindicimila propria. Ma il re gli lassa godere un mondo d'entrate, in vita d'esso re[3]. Il gran maestro ha anco esso grandissima riputazione; ma il rispetto tra il gran maestro e il re è di maggior rispetto. E solea avere tutti i negozii nelle sue mani; ma doppo la licenza che ebbe sua sorella la marescial di Ciatilone, non so quello che sia seguito. Monsignor di Tornone è uomo di reputazione; ed è stimato savio e di riposato intelletto. Paris ancora è molto favorito, ingegnoso, ma collerico. Entrano poi nel consiglio il cancelliere, il vescovo di Soissone, ed il presidente Poieto : nessun di questi ancora ha reputazione nella prattica di stato, ma tutto il governo è appresso il gran maestro e l'armiraglio. Il gran maestro è stato sempre inclinato alla pace con Cesare, nè ha mai lasciato incominciar la guerra, nè ha mai voluto amicizia con Germani. L'armiraglio se bene non è stato molto caldo alla guerra, non è stato però lontano : ed è stato quello che ha consegliato al re cristianissimo l'amicizia con gli elettori Germani, l'Inghilterra ed il Turco.

Questa mia legazione è stata di mesi quarantacinque[4]. La quale

[1] Altri cod. *Pochi entrano.... e questi possono...* — [2] Altro cod. *Può con il re tutto che vuole.*

[3] Par voglia dire : glie le lascia, sua vita durante.

[4] Altr. 40.

La personne le plus en crédit auprès du roi est le cardinal de Lorraine, auquel on communique tous les secrets de l'état, principalement depuis son retour d'Italie. Il n'y a qu'un bien petit nombre d'hommes qui prennent part aux conseils secrets, et ceux-là sont tout-puissants dans l'état. Au reste, le cardinal n'entre pas dans les négociations et n'a pas de charge publique. Après lui, vient l'amiral, dont l'autorité est très-grande sur l'esprit de sa majesté. Il lui parle avec une familiarité, une franchise à laquelle nul autre n'oserait se risquer : s'il voulait prendre part aux affaires, ce serait lui qui les manierait toutes; mais il n'en a pas la force, et il aime mieux se maintenir sans se charger de leur fardeau. Ainsi, l'on ne peut pas juger son talent. En attendant, il juge celui des autres. Il est très-riche en argent, en biens-meubles et en terres : il s'est fait un revenu d'à peu près quinze mille écus; et le roi le laisse jouir en outre pendant sa vie d'une infinité de revenus de l'état.

Le grand maître est aussi très-estimé; mais le roi observe envers lui plus de retenue qu'auparavant. Toutes les affaires étaient jadis dans ses mains : depuis le congé donné à sa sœur, la maréchale de Châtillon, il y a quelque chose de changé. Mgr de Tournon a la réputation d'un homme sage et d'un esprit calme. Le chancelier, l'évêque de Soissons, le président Poyet siégent dans le conseil; mais nul d'entre eux n'a encore acquis une grande réputation dans le maniement des affaires, qui restent aux mains du grand maître et de l'amiral. Le grand maître a toujours été pour la paix avec l'empereur : il n'a jamais permis qu'on en vînt aux armes, et n'a jamais voulu de l'alliance avec les princes allemands. L'amiral n'a pas poussé chaudement à la guerre, mais il n'en était pas cependant éloigné; et c'est lui qui conseilla au roi de rechercher l'amitié des électeurs d'Allemagne, du roi d'Angleterre et du Turc.

Mon ambassade dura quarante-cinq mois; j'ai été presque toujours en voyage[a]. Peu de temps après mon arrivée à Paris, le roi partit

[a] Des voyages du roi en 1534. (Du Bellay, IV, 180.)

ha voluto Dio che abbia consumata tutta in peregrinazioni, perciochè poco dopoi gionto a Parigi, il re cristianissimo si pose sul viaggio di Marsiglia : e passando per il Borbonese e Lionese, ce ne andassimo in Avergna e Linguadoca e Provenza per quelli eccessivi caldi. E fu tanto prolongato l'aboccamento, che, sì come quando ci partimmo di Parigi, ogniuno giudicava che si dovesse far di state, così si fece di novembre. Onde avveune che gli oratori non avendosi portato dietro se non vesti da state, fu mestiero farsi vesti d'inverno; e le pelli pagassimo la metà più di quello valeano. Ed in quel viaggio mi morse un cavallo ed un mulo. Dopo partiti di Marsiglia ce ne andammo per la Provenza, Delfinato, Lionese, Borgogna e Ciampagna, e giongiemmo in Lorena al parlamento che fece il re cristianissimo col lantgravio d'Assia; e d'indi tornassemo a Parigi. Fu il viaggio d'un anno : nel quale avendo sempre peregrinato, prometto a vostra serenità, per la fede ch'io le porto, che io spendei del mio, oltra il salario che mi dava vostra serenità, scudi secento, computando i cambii che allora crescettero di Lione a Venezia dieci per cento per quella volta, perchè ogniuno si scrviva di quella piazza; e Clemente pontefice trasse quarantamila scudi. Giunto veramente a Parigi nel medesimo alloggiamento de' miei clarissimi antecessori, in una stalla me s'abrugiorno undici cavalli e tutti i fornimenti : ove fu liberata solamente la mia mula. Questo danno mi passò scudi quatrocento; perchè m'ero sforzato di mettermi onorevolmente a cavallo. Ma a questo danno mi seguì un altro incommodo, che, dovendo partire il re, mi convenne rimettermi a cavallo e recomperare altri dieci cavalli, in tempo che sua maestà aveva commandato che si facesse la mostra del suo retrobando a cavallo in arme : il che fu causa di farmeli pagar carissimi. Per il che, indarno aspettando alcun suffragio da vostra serenità, fui costretto di vendere delli argenti miei. Da poi il re cristianissimo (che mai nel mio tempo la corte si è fermata tanto che potessi giudicare che ella stesse in un luogo quindici giorni) andò in Lorena, Poitou, ed altri luoghi della Belgica, poi in Normandia e Francia, e

pour Marseille : nous traversâmes, par des chaleurs excessives, le Bourbonnais, le Lyonnais, l'Auvergne et le Languedoc, et nous parvînmes en Provence. L'entrevue avec le pape fut tellement différée que tout le monde croyait qu'elle aurait lieu en été, et elle ne se fit qu'en novembre. Les ambassadeurs qui n'avaient emporté que les habits d'été durent s'habiller de nouveau pour l'hiver. Nous payâmes toutes les fourrures moitié au-dessus de leur valeur. Dans ce voyage, je perdis un cheval et un mulet. De Marseille nous allâmes par la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais, la Bourgogne et la Champagne jusqu'en Lorraine, où le roi s'aboucha avec le landgrave de Hesse, et de là nous retournâmes à Paris. Je vous assure, sur la foi que je dois à votre sérénité, que ce voyage d'une année entière me coûta six cents écus au-dessus de la pension que je recevais de l'état. Le change de Lyon à Venise haussa de dix pour cent, car alors tout le monde tirait sur cette place; et le pape Clément, à lui seul, négocia pour quarante mille écus.

Quand je suis revenu à Paris dans l'hôtel de mes honorables prédécesseurs, une écurie prit feu; onze de nos chevaux furent brûlés, avec tous leurs harnois; et je n'en ai pu sauver que ma mule. Cette perte a été pour moi de quatre cents écus; car j'avais tâché de me mettre sur un pied honorable. Une autre mésaventure m'arriva dans cette même année. Le roi voulut partir; je fus forcé d'acheter encore dix chevaux, et cela au moment où sa majesté convoqua son arrière-ban pour le passer en revue à cheval et en armes, ce qui fit hausser de beaucoup le prix des chevaux. Et comme j'attendis en vain les subsides de votre sérénité, force me fut de vendre une partie de mon argenterie. Jamais, du temps de mon ambassade, la cour ne s'arrêta dans le même endroit pendant quinze jours de suite : elle se transporta d'abord en Lorraine, en Poitou, puis en différents lieux de la Belgique; ensuite en Normandie, dans l'Ile-de France, en Normandie derechef, en Picardie, en Champagne, en Bourgogne. Ces courses exigeaient des dépenses excessives : et non pas moi seulement, qui suis un pauvre

d' indi un altra volta in Normandia, Piccardia, Ciampagna, Borgogna. E questa continua peregrinazione fu causa d' un' eccessiva spesa e danno mio intollerabile, non solamente a me che sono povero gentiluomo, come ogniuno conosce e sa, ma ancora sarria stato ad ogni altro ricco. Però qui facendo fine, reverentemente supplico vostra serenità che si degni avermi per raccomandato, dimostrando alcun segno per il quale io conosca che la mia servitù le sia stata grata.

gentilhomme, comme chacun sait, mais les seigneurs les plus riches s'en seraient ressentis[a]. C'est pourquoi je finis par me recommander humblement à votre sérénité, et par invoquer avec respect une marque de sa bonté, qui me prouve que l'état a bien voulu agréer mes services.

[a] L'ambassadeur continue sur ce ton avec force lamentations et prières. Voici encore un petit essai de son éloquence, que je n'ai cependant pas cru digne d'être inséré dans le texte :

« En partant de Venise, j'ai laissé deux petits enfants et deux filles, puisqu'il m'en est né une huit mois après mon départ. L'autre, qui alors était toute petite, je la retrouve si grande qu'on la prendrait pour ma sœur. Elle m'apparut une nuit, se plaignant de mon oubli et de mon peu de tendresse, et de ce que non-seulement je ne faisais rien pour accroître ses biens, mais que je cherchais même à l'appauvrir de plus en plus; et il me semblait que je lui répondais : « Ma fille, ce que je dépense, je ne fais « que le déposer dans le trésor d'un sei« gneur très-bon et très-libéral. » Et je lui montrais votre sérénité. J'ajoutais que votre libéralité et votre piété avaient souvent rémunéré le zèle de vos serviteurs, et que vous promettiez toujours de grands biens à tous ceux qui vous étaient dévoués. Ces raisons semblaient calmer l'agitation de ma fille. »

NÉGOCIATION
DE LA PAIX ET DE LA LIGUE

ENTRE

L'EMPEREUR CHARLES V ET FRANÇOIS I^er^, ROI DE FRANCE.

CONDITIONS PROPOSÉES PAR M. ARDINGHELLO,

NONCE DU PAPE PAUL III AUPRÈS DUDIT ROI, ET PAR D'AUTRES

NEGOZIATO

DI LEGA E DI PACE

TRA

L'IMPERATORE CARLO QUINTO E FRANCESCO, RE DI FRANCIA,

CON ALTRE PARTICOLARI PROPOSTE DI MONSIGNOR ARDINGHELLO,

NUNZIO DI PAOLO III A QUELLA CORONA

PRIMA AUDIENZA DEL NUNZIO ARDINGHELLO*.

Sua santità intende benissimo che il vero e diritto modo di far questa pace sarebbe che l'imperatore desse lo stato di Milano a vostra maestà: il che sua beatitudine non solo s'è sforzata di persuadere a sua maestà cesarea e a quei suoi ministri che sono in Roma; ma quando potesse, ci aggiungerebbe anco la forza sì per esseguire questo effetto della pace, come perchè per l'ordinario la conosce che quello stato per il ben di tutta l'Italia, e in particolare per quello

* Sire, la santità di nostro signore m'ha commesso che io saluti e benedica in suo nome la maestà vostra, sì come faccio. E certo che, se bene sua santità ha sempre fatto di cuore questo officio e con vero affetto paterno, di mandare saluti e benedizioni a vostra maestà ogni volta che l'è accaduto; nondimeno a questa volta più che alcun' altra, se più si può dire, desidera che io porti a vostra maestà la vera salute e benedizione.

Il protonotario Dandino, mandato da Lucca a vostra maestà, ritornò a sua beatitudine pochi giorni avanti che la santità sua arrivasse in Roma; perchè la ritrovò nella Marca, se ben me ricordo; in modo che per quel resto del viaggio ne

NÉGOCIATION

DE LA PAIX ET DE LA LIGUE

ENTRE

L'EMPEREUR CHARLES V ET FRANÇOIS Ier, ROI DE FRANCE.

CONDITIONS PROPOSÉES PAR M. ARDINGHELLO,

NONCE DU PAPE PAUL III AUPRÈS DUDIT ROI, ET PAR D'AUTRES[a]

PREMIERE AUDIENCE DU NONCE ARDINGHELLO[b].

Sa sainteté voit bien que le moyen véritable de parvenir à la paix serait que l'empereur donnât l'état de Milan à votre majesté. Le saint-père s'est efforcé de le persuader à sa majesté impériale et à ses ministres résidant à Rome. Il y emploierait même la force s'il le pouvait; car, par ce moyen, non-seulement on parviendrait à la

ebbe poca commodità di parlare, o trattare altro sopra il suo riporto; perchè, come ho detto, il tempo fu breve, e il camino si fece in pressa.

Intese nondimeno sua santità del prefato Dandino, quanto prima fu arrivato, la relazione che le fece a bocca dell' animo di vostra maestà inverso di lei, piena di affezione e di osservanza, e di tutta quella fede che se può desiderare infra un

[a] J'ai cru devoir publier ces pièces, qui serviront à éclairer toujours mieux ces longues négociations, dont le résultat intéressait la chrétienté tout entière.

[b] C'est à cet Ardinghello que sont adressées plusieurs lettres d'A. Caro, t. I, p. 14, 19, 24, 86, éd. 1742, et une de M. Guidiccione, III, p. 254. (Voyez aussi t. I, p. 85, 240.) Ces discours sont postérieurs à 1541, puisqu'il y est question de la mort de Fregoso et de Rincone. (Voy. du Bellay, IX; Muratori, ann. XIX, et Brantôme, *pass.*)

della sede apostolica, starebbe meglio in mano di vostra maestà che dell' imperatore.

Nondimeno, non ostante ogni essortazione, e ogni opera che sua santità ne abbia fatta, trova difficile a persuadere che l'imperatore dia questo stato : tanto che per ora ella giudica opera perduta il fermarsi in questo. Perchè l'imperatore s'ha tanto fisso nella mente due sue ragioni con le quali s' escusa non darlo, che sua beatitudine non confida, qualunque elle si siano, che si possa persuaderlo in contrario.

padre e figliuolo. E così vidde anco sua beatitudine la risposta in scritto, che a vostra maestà era piaciuto di dare alli capi principali della commissione con la quale il predetto Dandino era venuto.

Quanto alla prima parte, cioè quanto alla relazione dell' animo di vostra maestà così ben disposto e confermato, e della fede che ella dimostra d'avere in sua santità, con tutto che ella non abbia inteso per questo niente di nuovo, ne ha preso però contento grandissimo; perchè se bene ella si prometta di non possedere cosa alcuna più certa e più sicura che l'amore di vostra maestà, nondimeno numerandola, come fa, infra le più care e preziose cose che ell' abbia, è necessario che ella se rallegri ogni volta che lo rivede, come suole accadere negli altri tesori che s'hanno, e si tengono ben chiusi e ben serrati, i quali tanto più dilettano al padrone quanto più sono di preggio, quando gli occorre aprire le casse dove sono riposti.

Ora per non mi stendere più in questa parte (nella quale mi restarebbe da parlar troppo, volendo dire il tutto), io ringrazio la maestà vostra in nome di sua santità delle larghe ed amorevoli dimostrazioni dell' animo suo fatte al Dandino; e dall' altra parte assecuro la maestà vostra che ella non ebbe e avrà mai la più ferma e più perpetua corrispondenza di amore e di volontà, che quella di sua beatitudine; perchè ci concorrono tutte le ragioni e pubbliche e private, e naturali e accidentali, perchè debba esser così. Taoto si può dire che questa disposizione sia venuta a termine, che non riceva più mutazione; ma sia fatto uno di quei principii matematici che non possono essere altrimente.

Tornando dunque a proposito di quello che io aveva cominciato a parlare, dico che il Dandino, oltre la relazione di bocca, portò a sua beatitudine la risposta in scritto di vostra maestà sopra li capi della sua commissione, e in particolare sopra le cose della tregua e pace intra vostra maestà e l'imperatore; del quale scritto estimò sua santità che fosse bene il farne dar copia, come fece, a monsignor Grannela e al marchese dell' Aguillara, sì per parerli che il

paix qu'il désire, mais on travaillerait à l'avantage de l'Italie tout entière, et notamment du saint-siége, auquel il conviendrait mieux de voir le Milanais dans vos mains que dans celles de l'empereur. Mais les conseils et les efforts de sa sainteté n'ont pas réussi à persuader celui-ci : ce serait perdre le temps que de l'essayer de nouveau. L'empereur allègue deux raisons pour s'y refuser, et elles sont si profondément gravées dans son esprit, que sa sainteté ne croit pas pouvoir les surmonter, quelle qu'en soit la valeur.

detto scritto fosse composto accuratamente, e si per procedere in tutto con la sua solita ingenuità.

A questa risposta di vostra maestà, mandata in scritto, fu data etiam in scritto la replica dagli imperiali; della qual replica sua santità mi commandò che io ne desse la copia a monsignore di Rodi; il che io esseguii in modo che di tutto quel che v'era compreso dentro, degno della notizia di vostra maestà, io non dubbito che a quest' ora ella l'abbia inteso dal suddetto monsignore di Rodi. E per questo mi pare superfluo che io mi stenda in narrare a vostra maestà più diffusamente ogni particolare. Ma la somma sovra la quale gli imperiali facevano instanzia, e a che indrizzavano tutto il parlar loro, etiam fuori della detta replica, era questo.

Primo, si dolevano forte che si lasciasse da parte e si ponesse in silenzio l'arbitrio e la remissione in sua santità, della quale fu parlato in Lucca, perchè se dechiarasse se la tregua era rotta, e da chi; e affermavano essi imperiali essere in ordine del canto loro per mettere ad effetto tale remissione; e che essendo ella stata proposta e dimandata dagli agenti di vostra maestà, e da loro preso tempo di farsi venire auttorità idonea; il ritirarsi ora indietro non era altro che beffarli : con molte altre parole, le quali terminavano in dui punti : l'uno di dolersi, come ho detto, l'altro di farsi tanto più gagliardi nella negativa, che l'imperatore non avesse colpa nel caso del signor Cesare di Rincone.

La seconda cosa della quale facevano instanza grande li predetti imperiali, era il domandare che fossero chiariti loro da vostra maestà dui punti. Il primo, s'ella intendeva di venire, di osservare o vero non osservare la tregua; il secondo, quello che la intendeva di fare dell' arcivescovo di Valenzia. E ricercavano la santità sua, che ne ricavasse la risposta della maestà vostra, e la chiarezza dell' animo suo sopra li detti dui punti.

Questo modo di procedere degli imperiali, e queste domande così precise non

Le dette due ragioni son queste. Prima: l'imperatore confessa di credere che dando Milano alla maestà vostra, e facendo per questo seco la pace, ella si contenterà intieramente, cioè non pensarà di volere altro; ma dice che non è già securo col tempo, che col variare che fanno le cose, la maestà vostra non si muti ella ancora, e col mezzo di Milano la non cerchi di molestargli e di torgli gli altri suoi stati d'Italia: il che seguendo si verrebbe ad haver fatto male a se stesso.

La seconda ragione che l'imperatore allega è che, avendo la sua

sodisfacevano a sua santità, parendole che le fossero troppo strette, e atte piuttosto a partorire la rottura intiera della tregua che a riparare quello che fosse o si pretendesse esser guasto. E non mancò sua beatitudine a dire largamente e più d'nna volta questa sua opinione a monsignore Granuela; avvertendolo e essortandolo a procedere più temperatsmente. E poichè si trovava difficoltà a queste cose della tregua, volgesse tanto più l'animo a pensare alla pace, piuttosto che per dichiarare o disputare l'una, se rompesse o si levasse la speranza dell' una e dell' altra.

E in particolare quanto alla dimanda che la maestà vostra chiarisse se la voleva osservare la tregua o non, sua beatitndine disse chiaramente che in qnesta parte avevano il torto, non si contentando, come dovevano, della risposta che aveva fatta in ciò monsignor di Rodes; cioè, che la maestà vostra non innovarebbe altro insino che l'imperatore non fosse ritornato dall' impresa d'Algieri, al qual tempo vostra maestà sperava che l'imperatore non mancherebbe di darli quella sodisfazione che conveniva per il caso successo alli suoi uomini. Il che quando sna maestà cesarea non facesse, la maestà vostra allora ne chiederebbe la reparazione debita a sua santità come persona alla quale si convenisse di ricorrere in tal caso, non solo per il grado che ella tiene, ma anco per essere stata anttore e mediatore alla conclnsione della tregua. Questa era la risposta di monsignore di Rodes a nome di vostra maestà, della quale sna beatitudine diceva che gli imperiali avevano torto a non si contentare.

Questo offizio e qnesta deligenza che io ho già detto avere usata in avvertire gli imperiali, che il modo che tenevano di procedere non era buon fatto in persona di sua beatitudine, più volte, ed a me etiam in particolare, toccò d'andare a replicarlo e rinnovarlo in nome di sua santità con monsignor Granuela, e col detto marchese d'Aghillara; il che io feci a longo ne la sententia già detta. Nondimeno per tutto quello che fosse ricordato, e per esortazione

Voici la première de ces deux raisons. L'empereur veut bien croire qu'après avoir cédé l'état de Milan et conclu la paix, votre majesté se trouvera entièrement satisfaite, et ne recherchera pas d'autre avantage. « Mais qui m'assurera, ajoute-t-il, que les événements ne changeront point un jour les intentions du roi de France, et qu'ayant Milan en son ponvoir il n'aspirera pas à s'emparer de mes autres états d'Italie? Dans ce cas, je n'aurais fait que me nuire sciemment à moi-même. »

L'autre raison est celle-ci. L'empereur résidant en Espagne, et

che ne fosse fatta non si mutarono dello loro proposito, che insino che non erano chiariti delli detti dui punti, non potevano ragionare d' alcuna altra cosa.

E monsignor Granuela in particolare, nel ragionamento ch' io ebbi seco circa questa parte per commissione di sua santità, me disse liberamente, che l' imperatore non voleva star più in questo dubbio e sospizione, che era circa l' osservanzia della tregua dalla parte di vostra maestà, perchè stando le cose in questo termine, era in arbitrio di vostra maestà il rompere la guerra a sua posta, o più tardi o più presto, secondo che le venissero le occasioni; il qual vantaggio l' imperatore non voleva darle, nè esser trovato all' improviso; e ne chiarirsi intieramente, avanti che se disarmasse, se aveva d' avere con vostra maestà o la tregua o la guerra, per pensar meglio alli casi suoi.

E perchè con tutte queste ragioni sua santità rimaneva salda nella opinione sua, che questo modo di trattare non fosse buono, nelle dimande, dico degli imperiali, essi disperatisi d'ottenere per suo mezzo quella chiarezza e resoluzione che domandavano da vostra maestà, hanno proposte e richieste da sua beatitudine due altre cose, nelle quali stanno per ora fermi, e ne fanno instanza grande.

La prima, che sua santità faccia loro, con scrittura, autentica fede appresso qualunque di tutto quello che è passato dal primo ragionamento di Lucca in quà, in questa causa e trattato della tregua, per servirsene, come pretendono di poter fare, per loro giustificazione, di quello che accadesse di qui inanzi, o di guerra o d' altro.

La seconda cosa che chieggono è, che vedendo sna beatitudine il pericolo vicino della guerra (qual, quando segua, presuppongono, come ho detto, che non sarà per loro colpa), la se risolva di pensare con esso loro alla diffesa e quiete d'Italia. E in conclusione la ricercano di fare una lega con l'imperatore,

residenzia in Spagna, e essendogli necessario di visitare spesso la Germania per l' obligo dell' imperio, non si vuole da se stesso serrare il passo, nè dare lo stato di Milano in mano di persona che gli lo possa vietare ogni volta che gli torni bene, come seguirebbe quando quello stato fosse in mano de vostra maestà.

In queste due ragioni, qualunque elle siano, come ho detto, l' imperatore sta tanto fermo che a sua santità non pare a proposito d' andare dietro per ora a questa strada così serrata, e lasciar quelle che potessero essere aperte.

sotto pretesto di pericolo propinquo della guerra, e per le cose d'Italia, nella qual ella è compresa per li suoi stati.

Questo che ho narrato a sua maestà e tutto il progresso della negociazione, e quello che doppo il ritorno del Dandino s'è trattato con gl'imperiali, del che ho commessione da sua beatitudine di rendere nel primo luogo conto intero, come ho fatto alla maestà vostra.

La seconda cosa della quale ho da parlare a vostra maestà, e sopra la quale è fondata principalmente la mia venuta, è questa che io le dirò appresso.

Sire, la sua beatitudine, doppo aver considerato accuratamente tutti i meriti di questa causa della tregua, e le difficoltà e gli intrighi che vi sono dentro, se resolvè per questa strada; cioè di cercare se la riparazione e reintegrazione di essa tregua possa con gran fatica riunire insieme gli animi delle maestà vostre tanto che secondo il bisogno si proveda agli imminenti pericoli della cristianità.

Sua beatitudine vede prima, che la remissione proposta, e raggiunta (*forse ragionata*) in Lucca, non è andata innanzi; sopra di che, come ho detto, gl' imperiali si fanno gagliardi. Dapoi, sua santità considera che il caso del signor Cesare Rincone è stato molto occulto, in modo che, posto per vero tutto quello che la maestà vostra ne crede o ne sa, non è facile però di ridurlo in notizia agli altri, e fare che la cosa sia creduta, come forse la è in fatti.

E all' ultimo quando si facesse ben chiaro a tutto il mondo che li ministri del l' imperatore fossero quelli che avessero fatto un tale eccesso, non essendo più vivi, nè il... nè il signor Cesare Rincone, come la maestà vostra ha per certo che non siano; pare difficile a sua santità che se trovi sorte alcuna di reparazione che ci possa aver luogo, della quale la maestà vostra sia per contentarsi, e che l' imperatore abbia modo di darle. In modo che il caminare ora a questo fine della riparazione della tregua, sua santità giudica per ora che la sia impresa di lasciarla stare e ponerla da parte.

devant visiter l'Allemagne, où les devoirs de l'empire l'appellent souvent, il ne veut pas se barrer le chemin en cédant le Milanais à quelqu'un qui pourrait lui en disputer le passage toutes les fois qu'il le trouverait bon.

L'empereur tient si fort à ces deux raisons, qu'il ne faut pas l'aborder de ce côté si difficile : il vaut mieux s'en tenir à des voies plus ouvertes. La meilleure, la plus facile et la plus sûre en même temps, ce serait, de l'avis du saint-père, le mariage de monseigneur

Dall' altra parte, quando aoco le cose rimangano in quel grado che le sono ora infra vostra maestà e l' imperatore, che si lascino trascorrere a benefizio d' una; la santità sua vede di presente la guerra in piedi, e conosce chiaro che non può essere altramente; perchè, trovandosi irritati gli animi, ed essendo in un certo modo levato via il vincolo della tregua (perchè, stando le cose in dubbio, si può chiamar levato), a chi prima verrà l'occasione, o all'imperatore o alla maestà vostra, quella metterà mano all' armi; e così se riempirà di nuovo la cristianità di sangue e di fuoco e d' ogni altra sorte di male.

La qualità di questa guerra (la quale Dio proibisca) col pensarvi solo perturba ed affligge sua santità in quell' ultimo grado che si possa essere afflitto e perturbato; perchè la vede più chiaro che 'l sole, che da questa guerra ne segue per fermo la rovina intiera della cristianità, così nello spirituale come nel temporale. E questo sua santità non lo dice con...... o con accrescere la cosa più che la sia, ma per la mera verità la quale stà così, e si tocca con le mani.

Ora se per mala sorte se raccende di nuovo la guerra, come non s' ha da credere che sia per fare molto peggio che le passate? Dico tanto peggio che quel poco che ci resta di sano intra cristiani, anderà tottavia, perchè così vuole la raggione e l'isperienza. La raggione, perchè la cristianità s' è fatta del continuo più debole, e gli inimici suoi per il contrario più potenti. La sperienza, perchè le seconde guerre, e le terze (come sarria questa) hanno sempre portato maggiore rovina; e gli essempi sono infiniti.

La maestà vostra ha fatto guerra con l'imperatore da vinti anni in quà quasi del continuo, nel qual tempo, oltre alle depredazioni, e quasi che dissolazioni di molte città, la setta luterana ha preso quello aumento che ciascheduno sa e vede, e di sorte sparse il suo pestifero veleno, che Dio sa quando si potrà purgare. Basta, che nello spirituale la cristianità non poteva ricevere ferita più mortale di questa.

Intra le quali strade aperte, sua santità (poichè, come ho detto, ha bene considerato il tutto) si risolve che la migliore per la maestà vostra, e la più secura e facile a condurci a quello a che ora si deve attendere, sia il parentado di monsignore d'Orliens con la figliuola primogenita dell' imperatore, e con la dote della Fiandra e altri Paesi Bassi. Del qual partito sua beatitudine sa che altre volte è stato ragionato quando l'imperatore passò in Fiandra; ma ella non intende proporlo nè parlarne di presente con quelle condizioni che fu fatte allora.

Perchè essendo il parentado predetto in se tale che la maestà vostra con ragione se ne deve contentare, e la dote il medesimo, secondo il parer di sua santità, è necessario che le qualità delle condizioni fossero quelle che lo facessero ricusare a vostra maestà. Le quali condizioni sua maestà presuppone che si possino e si debbano mutare e ridurre all' onesto; tanto che 'l partito non viene ad esser più quello di che fu parlato altre volte, ma diverso, alterandosi

Il Turco in questo tempo medesimo ha preso Rodi, e lo tiene; ha presa l'Ungaria due volte, e la tiene. Le quali due perdite non si può dire che non siano gravissime per la cristianità. E ciascuno confessarà che l'uno e l'altro di questi mali, dico, de' luterani e del Turco, hanno per vera e per sola cagione la dissensione e la guerra la quale in questo tempo è stata intra i cristiani; perchè senza questa si sarrebbe rimediato a l'uno e a l'altro male.

Non potrebbe adunque la cristianità sentire nuova alcuna peggiore di questa, che tra l'imperatore e vostra maestà si rompesse la guerra: e di questo male ch'io chiamo commune e universale, la maestà vostra non solo se ne ha da reputare partecipe per il grado che ella tiene, e l'obligo ch'ella ha di diffendere i cristiani, e procurare il ben loro; ma perchè i suoi regni e stati in particolare non possono se non patirne grandemente, qualunque evento che al fine sia per avere la guerra: perchè del finirla presto non si può aver alcuna speranza.

La maestà vostra per sua prudenza e bontà ha conservato insino qui netto il suo stato dalla contagione luterana. Non so come la puotrà fare il medesimo se la guerra se rappiccierà; perchè sono troppo congionti, e gli sono troppo in casa.

Quanto al Turco, s'egli non ha tocco per addietro le cose di vostra maestà, o

d'Orléans avec la fille aînée de sa majesté impériale. Elle apporterait pour dot la Flandre et les autres parties des Pays-Bas*. Sa sainteté sait bien que ce mariage fut autrefois proposé, lorsque l'empereur

per non avere i confini seco, o per tornarli commodo il mostrarsi per ora amico di vostra maestà e nemico dell'imperatore, nondimeno se la guerra segue contra cristiani, ne segue ancora di necessità lo augumento della sua grandezza: in modo che, o col farsi più potente, o con l'appressarsi con l'imperatore a gli stati di vostra maestà, quella sia pur certa di avere a sentire con gli effetti, se non oggi, dimane, o almeno infra brevissimo spazio di tempo, che tutto quello che crescono le forze del Turco, crescono contra li loro figlinoli.

Oltre a questo danno commune che si vede seguire alla cristianità seguendo la guerra, ce s'aggiunge un altro male proprio e particolare di vostra maestà, il quale sua beatitudine istima grandissimo quanto almeno alcun altro che le possa accadere, e sia qualsivoglia; e tanto più quanto tocca direttamente la persona e l'onore di vostra maestà, il quale onore sa bene la santità sua che è stimato da lei più che il regno, e più che la vita. E il male che sua beatitudine considera è questo :

Già conosce ognuno che cominciandosi la guerra intra la maestà vostra e l'imperatore, la non seguirà intra lor dui solamente come è stato per lo addietro; ma che entrarà il Turco per terra, e massime trovandosi coll'armi in Ungaria, e con la guerra appicciata da quelle parti.

Se adunque il Turco, o in quel tempo medesimo con la maestà vostra movera le armi, o poco prima o poco poi farà ella ancora il medesimo come se presuppone, nè seguirà primieramente questo, che l'armi di vostra maestà saranno congionte con quelle degl'infideli a l'oppressione de'cristiani; dopoi, non sarà alcuno che dubiti che la maestà vostra non solo sia collegata col Turco, ma che la sia quella che l'abbia esortato e condotto alla destruzione de'cristiani.

Questo incarico e questa infamia che di necessità resultarebbe al nome di vostra maestà seguendo la guerra nel modo sopradetto, pare a sua beatitudine cosa tanto strana pure ad immaginarla, e contraria al grado e al nome della maestà vostra, e alla gloriosa memoria delli suoi predecessori, e in particolare alla bonta e religione di vostra maestà, che la santità sua non conosce che cosa se le potesse desiderar peggio dalli nemici suoi, se bene fosse la morte.

Per obviare adunque a questi mali così propinqui e così gravi, e tanto pubblici quanto privati di vostra maestà, poichè il mezzo della tregua non è bastante,

* Brantôme, II, 255.

quelle qualità che lo possono far piacere o dispiacere alla maestà vostra.

E intra le altre ragioni che muovono sua beatitudine a tener questo partito per buono, è il parerli che ormai sia tempo che la maestà vostra pensi di maritare monsignor d'Orliens. La quale resoluzione sarrebbe in ogni tempo da lodare, ma ora tanto più che monsignor il delfino non si truova aver figliuoli. Sebbene si debbe sperare che ne sia per avere, non è per questo che non sia differenza dallo averli a lo aspettarli. La quale considerazione è avuta da ogni simplice padre di famiglia, che quando il primogenito non ha figliuoli, dà tanto più presto moglie a gli altri.

E sua beatitudine che se truova in fatti[1], e che non vede segno d'aver figliuoli del duca di Camerino suo nepote, considera ed istima assai questo ponto. E di già, quanto a se, riposa gran parte della speranza della successione di sua casa nel signor Orazio; e per questo tanto più volontieri s'è risoluta di dedicarlo e di mandarlo al servizio di vostra maestà con isperanza che quella l'abbia a mari-

sua beatitudine ha rivolto di nnovo il pensiero e fisso l'animo alla pace con tutto il cuore e tutti gli spiriti suoi. E benchè la non abbia mai cercato e procurato altro, come ben sa la maestà vostra, e che in fra le altre cagioni che la conducessero a Lucca, fosse questa della pace, per farne in persona, come fece, ogni opera e ogni instanza con l'imperatore, nondimeno vedendo che le cose si ristringono ogni dì più, e gridano, e chiamano questa pace, sua santità istima che se le convenga multiplicare ancora dal canto sno la cnra e la diligenza, e che così la obblighi il grado che ella tiene, la necessità presente, e la fede che vostra maestà mostra d'avere in lei, della qual fede il Dandino nel sno ritorno e monsignor di Rodes del continuo le hanno fatto sempre indubitato testimonio.

Non volendo dunque la santità sua mancare dal canto suo nè a questa fede che la maestà vostra dimostra in lei, nè al debito dell'offizio sno, le è parso che io venga a referire a vostra maestà e communicar seco tutto quello che le occorre in questo proposito della pace, doppo avervi pensato e ripensato sopra assai, e consumatavi più d'ona notte, e perdntovi più d'nn sonno, e doppo aver esaminato

[1] Intendi *in simile caso.*

passa en Flandre; mais on le proposerait à présent avec des conditions tout à fait différentes. L'union en elle-même est satisfaisante, et la dot aussi; c'est ce que pense sa sainteté. C'étaient donc les conditions qui vous semblaient devoir être refusées. Or, ces conditions, on peut les changer et les rendre agréables à votre majesté. L'une des raisons qui font paraître cette proposition acceptable aux yeux de sa béatitude, c'est qu'il est temps de marier monseigneur d'Orléans : ce parti serait bon en tout temps; mais dans ce moment-ci il est d'autant plus convenable que monseigneur le dauphin n'a pas d'enfants. Il pourrait en avoir; mais autre chose est de les avoir déjà, autre chose est de les espérer. C'est ainsi qu'agissent tous les pères de famille : lorsque l'aîné n'a pas d'héritiers, ils se hâtent de marier les cadets. Sa béatitude se trouve justement dans le même cas; son neveu, le duc de Camerino, ne paraît pas en état d'avoir des enfants. Aussi le pape, qui tient à la transmission de son nom et à la durée de sa maison, espère-t-il dans le seigneur Horace*; et il l'a envoyé au service de votre majesté, avec l'espoir

e discorso sopra essa minutamente, e più d' una volta con monsignor Granuela e il marchese d'Aghilara, e sforzatasi di ritrare da loro tutto quello ehe ha potuto per ogni verso.

Messo adunque insieme, e ben calcolato e pensato tutto quello che sua santità ha ritratto ultimamente in Roma da questi ministri imperiali, e quello che in Lucca le parve comprendere dell' animo dell' imperatore da sua maestà propria, e aggiuntovi inoltre quello che il discorso suo e la ragione delle cose le detta, sua beatitudine riduce e ferma la somma del suo giudizio in questa conclusione, ehe ci sia infatti e il modo e la speranza di concludere questa pace intra vostra maestà e l' imperatore, con onore e utile della maestà vostra; senza la qual condizione, dico dell' interesse e onore di vostra maestà, nè ora ne mai è per parlarne.

* Caro, *Let.* t. III, 146, 149, 150, 151; t. II, 368; et à la p. 369 : « Questa divisa fec' io ad istanza del duca Orazio : e la portò quando così giovinetto fu mandato a crearsi in Francia. Il centauro è fatto per Chirone maestro d' Achille, e rappresenta il re Francesco sotto la disciplina del quale si mandava. » (Voyez aussi t. I, p. 273, 274.)

tare. E solo le dispiace che l'età non sia ancora matura per l'intiero compimento dell' aver moglie e figliuoli *.

Quanto alla qualità della dote, la maestà vostra conosce da se stessa meglio che alcuno altro, quanto sia grande e importante acquisto per lei e pel suo regno, che li detti Paesi Bassi vengono nella sua progenie, il quale acquisto e per entrata e per aito, e per riunire una volta in casa sua la Gallia antica, e assicurarsi da ogni parte, e per ogni altro rispetto, pare a sua beatitudine che non sia punto inferiore alla recuperazione di Milano. Resta solo che le condizioni con le quali ne ho parlato altre volte, e che con ragione non soddisfacevano a vostra maestà, si levino via[1]; il che come ho detto sua beatitudine istima che si possa fare.

Ora perchè la maestà vostra potrebbe rispondere a me forsi quel medesimo che ha detto altre volte che se le è parlato di pace, cioè, che l'imperatore quando ha tenuto seco simili trattati, non ha cerco altro che dar parole, e fare i fatti suoi, e che queste prattiche della pace, oltra l'esserci sopra beffato, fanno un altro danno di grandissima importanza a vostra maestà, cioè di torgli gli amici, li quali dura poi fatica a racquistarli : a queste due considerazioni sua beatitudine dice questo. Prima : che ella non crede che l'imperatore a questa volta sia per dar parole : dapoi che dandole, per quel che toccherà di trattare a lei, ella si confida di conoscerlo, e non permettere che se le diano : e all' ultimo, quando l'imperatore volesse anco a questa volta dar parole, le darà più tosto a sua beatitudine che a vostra maestà. Il che ella non deve aver per male che segua; perchè sua santità si chiarirà, per questo verso, in tutto dell' animo dell' imperatore; e trovandosi beffata in caso tale, si estimarà offesa, e se ne guardarà in quel modo che si conviene.

Quanto alla seconda obiezione, che dice vostra maestà che con

* Questa medesima intenzione pare a sua beatitudine che si convenga d'avere a sua maestà in persona di monsignor d'Orliens, e tanto più quanto il grado è mag-

[1] Il ms. soggiunge *e si mettino*.

qu'elle songera à le marier. Sa sainteté regrette seulement qu'il n'ait pas encore l'âge convenable.

Pour ce qui est de la dot, votre majesté voit mieux que tout autre combien il serait beau et utile à la France d'acquérir pour un prince de sa race les Pays-Bas, dont la position est si belle et les revenus si riches. Elle réunirait par là en un seul corps l'ancienne Gaule, et serait assurée de tous côtés. Cette acquisition, de l'avis de sa béatitude, vaut bien l'état de Milan; seulement il faut changer les conditions, qui ne plaisaient guère à votre majesté, et c'est ce que sa béatitude espère, comme je le disais tout à l'heure.

Mais votre majesté pourrait me répondre ce qu'elle a autrefois répondu lorsqu'on lui parlait de la paix: c'est que l'empereur, dans ces négociations, n'a jamais visé qu'à son intérêt et à payer les autres de vains mots; que ces traités entamés et interrompus dérogent à votre dignité, et vous privent de vos amis, avec lesquels il n'est pas facile de renouer. Sa béatitude répond que cette fois-ci l'empereur ne voudra pas la payer seulement de paroles; que, s'il l'essayait, elle s'en apercevrait bien et ne le permettrait pas; que, quand même il réussirait à tromper quelqu'un, ce serait sa béatitude elle-même, non pas votre majesté. Dans ce cas, le saint-père connaîtrait par sa propre expérience les intentions de l'empereur, et apprendrait à s'en défier: ce qui ne serait pas un grand mal pour votre majesté.

Quant au danger de perdre vos alliés et votre crédit auprès

giore e l'età idonea al matrimonio, tanto che essendo ugualmente atta alle nozze, la detta primogenita dell'imperatore, della qual si parla, la maestà vostra potrebbe vedere (*così*) di prossimo interesse i suoi nepoti, li quali, dovendo ella averli, non può dessiderarli di sangue più illustre nè più degno e conveniente al suo.

queste prattiche della pace si perde l'autorità e fede con gli amici; pare a sua beatitudine che a tutto questo si possa rimediare facilmente col modo di trattarla. Perchè non è necessario che la maestà vostra, o col mandare suoi uomini all'imperatore, o col riceverne da sua maestà cesarea, o con altre demostrazioni scuopra la prattica più che la si voglia, avendo commodità di trattare per mezzo degli ambasciatori ordinarii (che stanno[1] appresso l'uno e l'altro), quel tanto che le parerà opportuno, insino a tanto che la chiarisca se le cose vanno a buon camino, o non.

E in caso che torni a proposito della prattica[2], che sua beatitudine vi si intrometta in tutto o in parte, o in un modo o in un altro, ella è per farlo secretissimamente, e con tutte quelle circonstanzie che pareranno alla maestà vostra. E per questo rispetto solo, non ha voluto sua santità farne motto in Roma nè a monsignor di Rodes nè ad altro, ma mandar me al diritto della maestà vostra a conferirle e communicarle tutto questo; acciò che, inteso che ella avrà il discorso e giudizio di sua beatitudine, possa considerarlo, e aggiungerli, levare e mutare quello che le occorresse di più o di manco o di meglio, e in somma pigliare quella risoluzione che si conviene alla prudenzia e alla bontà della maestà vostra; nelle quali sua beatitudine riposa, e fonda ogni speranza, che questa sua diligenza possa parturire frutto, e che, con la grazia d'Iddio, la quale *non deficit in necessariis,* si dia rimedio a quei tanti mali che io ho commemorato poco fa, e che si veggono sovrastare alla repubblica cristiana in caso che questa pace, tanto desiderata da tutti, non si conchiuda.

SECONDA AUDIENZA*.

Ma per non parlare più di guerra, ma di pace, la maestà vostra non può con alcun'altra ragione, più di questa (cioè rilassare l'ar-

* Sire, ancorchè io abbia detto a vostra maestà che la santità sua giudica al

[1] Il ms. *stando.*

[2] Scrivo *prattica* col ms. e nol credo errore. *Pratica* da *practtica,* come *dotto* da *doctus.*

d'eux, le saint-père croit qu'on peut l'éviter en gardant le secret. Il n'est pas nécessaire d'ébruiter les négociations, en envoyant quelqu'un à l'empereur pour cela, ou bien en recevant des envoyés spéciaux de sa part, ou enfin de toute autre manière. Les ambassadeurs ordinaires peuvent tout faire; ils peuvent continuer la négociation autant qu'il le faut pour en assurer le succès. Si la médiation de sa béatitude peut être utile, en tout ou en partie, d'une façon ou d'autre, elle s'y prêtera avec le secret nécessaire et avec les égards que votre majesté exigera d'elle. C'est pourquoi le saint-père n'en veut parler à Rome ni à monseigneur de Rhodes ni à nul autre, mais il m'envoie directement à vous pour traiter de l'affaire. Quand votre majesté aura bien pesé toutes les raisons de sa béatitude, elle peut ajouter, retrancher, changer à ces projets tout ce que bon lui semblera, et prendre la résolution qu'elle croira la plus convenable. Le saint-père a une entière confiance dans votre bonté et dans votre prudence, et il espère que son projet ne restera pas sans quelque bon résultat. Il espère aussi que Dieu, par sa grâce, *quæ non deficit in necessariis,* trouvera un remède aux maux que j'ai indiqués, et qui menaceraient la république chrétienne sans cette paix si ardemment désirée.

SECONDE AUDIENCE.

Mais ne parlons plus de guerre. Votre majesté a un excellent moyen de manifester au monde son sincère désir de la paix, qui,

proposito, che al presente si ponga da parte il parlare dell' osservanza della tregua e sua riparazione, ma che se attenda solamente alla pace; nondimeno ci resta un punto molto essenziale, ed attinente ad essa tregua, della quale

civescovo) dichiarare a tutto il mondo ([1]che nostro signore sa benissimo, e l'ha facilmente conosciuto per quanto[2] che altre volte ha avuto a trattare di questa causa) che l'animo di vostra maestà, in quanto a se, è desideroso di pace, e che la guerra gli è cosa violente, come ragionevolmente debbe essere ad ogn'uno, e tanto più ad

sua santità m'ha commesso con efficacia grande, che io ne parli con vostra maestà, giudicando che egli tocchi ed offenda un poco l' autorità della santa sede apostolica, ed ugualmente ancora, anzi molto più, l'onore di vostra maestà, e che, o guerra o pace che ne abbia a seguire, sia necessario, non che conveniente, che ella vi provegga; e questo per il bene e util suo principalmente.

Questa è la rilassazione dell' arcivescovo di Valenzia, della quale è vero che gl' imperiali hanno fatto e fanno non solamente instanzia ma querela grandissima, dolendosi che ella non se ne risenta. Nondimeno questo non la muove, perchè lo sa negare loro a buona ciera, come fa tutto il dì quello che le pare non convenirsi. E però la caggione per che ella di nuovo m' ha commesso che io ne faccia instanza con vostra maestà, non è per sodisfare agli imperiali, ma perchè le pare che questo caso, oltre a quello che può toccare alla santità sua, porti troppo incarico all' onore di vostra maestà, e che ella senza frutto alcuno se tiri adosso in un certo modo il torto di tutta la causa; e, dove ella ha le raggioni buone dal suo canto, la se le guasti senza alcun guadagno.

Primo, se sua santità considera che el caso del signor Cesare e di Rincone, in recompensa del quale vostra maestà ritiene l'arcivescovo, non è chiaro a tutti come sia passato; e questo della maestà vostra in persona dell' arcivescovo, è veduto da tutto il mondo: dopoi, innanti (*così*) che la maestà vostra abbia potuto chiarirsi se quello che è stato fatto contra li suoi uomini è di consenso dell' imperatore o non; e se la maestà cesarea ne vuol fare l' inquisizione debita e la sua sodisfazione. E così prima che la causa della guerra sia giustificata per la parte di vostra maestà, e che li sudditi dell' imperatore abbiano cagione di guardarsi, è successa la retenzione dell' arcivescovo contra le leggi non solo della pace ma della guerra.

L' arcivescovo non è suddito dell' imperatore, ma di sua beatitudine, ed ha infinite tali qualità, che l' avrebbero in mezzo della guerra da render securo per tutto, e massimamente per un regno d' un principe tanto generoso e alieno da ogni ferità, com' è la maestà vostra, e come la è tenuta. Costui non è capi-

[1] Intendi *quello che*.

[2] *Quanto che* per il semplice *quanto*, è nel Passavanti.

au reste, est bien connu du saint-père, d'après les négociations qui ont eu lieu jusqu'ici : ce moyen est de relâcher l'archevêque. Alors on apprendra ce que sa sainteté a plusieurs fois eu lieu de reconnaître dans les négociations précédentes : c'est que la guerre

tano, non soldato, non serve l'imperatore, nè con la persona nè col conseglio in cosa alcuna di momento; non ha offeso per addietro vostra maestà, ch' i' sappia; nè manco ha qualità d'offenderla per l'avvenire; è d'età già vecchio, non ben sano, di sangue illustre : condizioni tutte repugnanti a volere ch' egli porti la pena del caso seguito al signor Cesare e al Rincone.

Li quali, posto che siano stati presi e morti con tutta qoella perfidia che la maestà vostra vuole, e che il caso loro sia brutto e scellerato quanto se può immaginare, per questo le conviene a vostra maestà immitare le cose malfatte? e vincere una ingiustizia con uo' altra ingiustizia? massimamente non essendo i termini pari, e le persone eguali, come non sono?

La maestà vostra esamini bene tutti i ministri di questa cosa; perchè la conosca che non se può diffendere nè per leggi civili nè per instituti umani, nè di pace nè di guerra. E, abbia ad essere qualsivoglia di queste due, la maestà vostra non vi entri con questo principio, anzi lassi volontieri tutto il torto dall' altra parte, e si mantenga innocente e con il signor Iddio e con gli uomini.

Il principio di questa retenzione dell' arcivescovo si sa che fu senza commissione di vostra maesta, che ella non vi ha colpa. E l'aver doppoi ritardato a liberarlo (insieme che la maestà vostra credette che li suoi uomini fossero vivi) può aver qualche scusa, e colorata. Ma il ritenerlo ora prigione, che si sa che quelli sono morti (perchè d'ammazzare l'arcivescovo, ancorchè la maestà vostra abbia detto che ne sarà fatto quel medesimo che degli suoi uomini, la santità sua non lo crede), ma il ritenerlo, come dico, ora, non veggo come si possa giustificare : e la maestà vostra mi perdoni.

Quella adunque vinca in qnesto caso se stessa, cioè lo sdegno che ella ha con l'imperatore per il torto fatto alli snoi uomini; e cerchi di superare la maestà sua non solo con l'armi quando pur abbia da essere la guerra, ma con la generosità ancora, la quale è così propria delli re ed imperatori, e no 'l vincere con la forza. E se bene quest' offesa la preme assai, condoni il rilassare l'arcivescovo predetto a Dio, per gli ordini sacri, quali pure ha adosso; a sua santità, per l'interesse che ricorre(*forse riceve*) dall' autorità della sede apostolica, e in ultimo all' onore di vostra maestà del quale ci va troppo ingrosso, qualunque effetto o evento abbia da seguire, o di pace o di guerra.

ogni cristiano, e sopra tutti questi ad uno cristianissimo. Perchè questo nome di superlativo, e dà eccellenza nell' esser cristiano, e debbe importare qualche cosa di più. Tanto che la maestà vostra non può soddisfare intieramente a quello che gli uomini aspettano da lei col far quel solo che fanno gli altri principi; ma ne desiderano qualche cosa di più per il significato di questo nome, e massimamente nella cosa della pace, la quale è il primo precetto che abbiano i cristiani.

La maestà vostra inoltre consideri che delli danni e perdite quali ha fatto per l' addietro la cristianità al suo tempo, ella ne è per aver sempre la maggiore parte del carico, presupponendo *etiam* che nelle guerre passate e future la maestà vostra abbia avuto la causa giusta. Perchè questi particolari, di chi abbia avuto il torto o la ragione della guerra, saranno occolti[1] alli posteri, e solamente loro sarà noto che al tempo del re Francesco primo la cristianità perdette questo e questo, e il Turco accrescette la sua potenzia in quella cosa e in quell' altra.

E però la maestà vostra per fuggir questo pensi bene che a lei tocca di risanare questa piaga alla cristianità, e non voglia lasciare tanto crescere questo nemico commune del Turco, che sia poi[2] impossibile a resistergli; e quelle occasioni che possono prestare a vostra maestà maggiore facoltà di fatto, che la non ha di presente, non le rifiuti.

L' imperatore non ha se non un figliuolo maschio: in modo che, mancando quello, tutti i suoi regni pervengono alla figliuola primogenita, della quale si parla per monsignor d' Orliens. Carlo d' Austria era in grado più lontano che non sarebbe monsignor d'Orliens, e la figliuola, seguendo il parentado. Chi sa se per questo verso Dio volesse ridurre tutte le forze de' cristiani in casa di vostra maestà; e a monsignore o a lei o a' figliuoli toccasse d' ab-

[1] Lascio *occolto* perchè sull' analogia di *sepolto*.

[2] Il ms. *per*.

est pour votre majesté un état de violence, ainsi qu'elle le doit être pour tout homme, pour tout chrétien, et surtout pour un roi que l'on nomme très-chrétien, titre qui doit sans doute signifier quelque chose [a]. Votre majesté, en ne faisant pas plus que ne font les autres princes, ne peut pas répondre à l'attente universelle, qui exige quelque chose de plus de la part d'un roi très-chrétien, notamment lorsqu'il s'agit de la paix, qui est le premier devoir de ceux qui croient en Jésus-Christ.

Je prie votre majesté de réfléchir que les calamités et les pertes essuyées de votre temps par les nations chrétiennes retombent en grande partie sur vous, quand même la cause de vos ressentiments serait juste en elle-même [b]. Les particularités d'après lesquelles on juge qui a raison ou tort dans une guerre, la postérité ne les connaîtra pas; elle saura seulement que, du temps de François I^{er}, roi de France, la chrétienté perdit tel et tel pays, et que le Turc accrut de telle ou de telle façon sa puissance. C'est à votre majesté d'éviter ce danger, de guérir cette plaie de la chrétienté. Il ne faut pas laisser grandir cet ennemi de manière qu'il soit enfin impossible de lui résister. Ne refusez pas l'occasion qui vous est offerte d'étendre un jour vos droits et vos forces.

L'empereur n'a qu'un enfant mâle : si celui-ci manque et ne lui succède pas, toutes les possessions impériales reviennent à sa fille aînée, qu'on propose à monseigneur d'Orléans. Charles d'Autriche était moins près de la couronne impériale que ne le serait dans ce cas monseigneur d'Orléans. Qui sait si Dieu ne veut pas rassembler toutes les forces de la chrétienté dans la maison de France, et si Monsieur,

[a] « César l'appelait roi de nom très-chrétien, mais en effet rien moins que chrétien. » (Du Bellay, 264.)

[b] « Belli toties, magno reip. christianæ detrimento, renovati causas in Franciscum rejiciebat. » (De Thou, t. I, liv. I, n° XIII.)

battere e di spegnere questo incendio dell' imperio del Turco, poi che i remedii ordinarii non bastano? Questi sono casi (dico del morire il primogenito) che accaggiono ogni giorno : e la maestà vostra l'ha provato. E quello che è accaduto a lei può accadere ad altri. E però tanto più ella debbe procurare di moltiplicare a se gli eredi, e non si privare di quello che li potesse esser portato in casa per la morte d' altri.

La maestà vostra può dirmi che queste sono speranze incerte e fallaci, e già sua beatitudine le numera per tali : nondimeno giudica che se ne debba tener conto. È vero che sono cose incerte e fallaci ; ma la guerra anco è incertissima e fallacissima : e però se la maestà vostra ha speranza di conseguir Milano per mezzo della guerra, la si fonda in una cosa così incerta e fallace come seria questa.

La santità di nostro signore è certissima che la maestà vostra per se stessa e per la prudenza sua conosca tutto questo : nondimeno per il debito paterno, o per l' abondanzia d' affezione, ha voluto che io lo riduca in considerazione a vostra maestà, perchè nel darmi la commissione me lo commemorò. E non dubbito[1] punto che se l' età e il viaggio lo comportasse, ella sarebbe venuta in persona a fare questo offizio con vostra maestà *.

TERZA AUDIENZA **.

Quando l' imperatore fu in Lucca, ei ricercò nostro signore di tre cose per conto di Germania : del concilio, della ratificazione della lega cattolica difensiva, e riformata; e che sua santità mandasse

* Quella adunque s' immagini di vedere quà presente sua beatitudine, perchè con l' animo ella ci è; e consideri vostra maestà che sua beatitudine, per l' età lunga quale ha vissuto, per l' affezione che porta a vostra maestà, per il grado che ella tiene (nel quale non è verisimile che Dio la lassi senza il suo aiuto in una causa di questa sorte) consideri, dico, vostra maestà, e confidi

[1] Come *dubbio* e i suoi derivati

ou votre majesté même, ou les enfants de Monsieur, ne seront pas destinés à éteindre cet incendie de la puissance ottomane, puisqu'on ne peut pas y parvenir par les moyens ordinaires? On voit tous les jours mourir des fils aînés; et votre majesté en a l'expérience. Ce qui vous est arrivé à vous peut aussi arriver à d'autres. C'est une raison de plus pour multiplier vos héritiers, et pour ne pas rejeter les possessions que pourrait vous apporter la mort d'autrui.

Votre majesté peut répondre que ce sont des espérances incertaines et trompeuses; sa sainteté elle-même les prend pour ce qu'elles sont, cependant elle pense qu'il faut en tenir compte. Elles sont incertaines; mais la guerre ne l'est pas moins. Ainsi l'espoir de recouvrer par la guerre l'état de Milan peut être aussi trompeur que tout autre.

Sa sainteté sait que ces choses sont bien appréciées par la haute prudence de votre majesté; cependant son devoir de père et sa grande affection lui ont imposé l'obligation de vous les rappeler par ma bouche. Si son âge lui avait permis un voyage si pénible, elle serait venue sans doute elle-même en entretenir votre majesté.

TROISIÈME AUDIENCE.

Lorsque l'empereur fut à Lucques *, il demanda trois choses à sa sainteté pour les affaires d'Allemagne : d'abord la célébration du

per tutti questi rispetti, che la santità sua possa conoscere e condurre qualcosa di più in beneficio della maestà vostra, che per altro modo sarebbe forsi giudicato da lei difficile a conoscersi e a condursi.

** Sire, io non parlerò questa volta così a lungo come io feci nell' audienza passata, nella quale (così me stringeva di fare e la qualità della causa e la commessione di sua beatitudine) io fui col dir forsi molto molesto a vostra maestà.

* En 1541. (Du Bellay, IX, 371.)

qualcheduno per riformazione del clero di quella provincia, come il Dandino ebbe commissione di dare conto particolare a vostra maestà.

Ma (per) la risposta di sua beatitudine alle tre cose soddette, fu il rimettere la deliberazione di esse a Roma, per non aver seco in Lucca se non pochi cardinali. Arrivato che fu in Roma, le ha proposte, e se n'è parlato in consistorio: e di quello che s'è fatto, la santità sua ha voluto che io ne dia conto in questa mia venuta a vostra maestà.

Quanto al concilio, tutti li cardinali sono stati d'accordo che non si possa nè si debba mancare di farlo, e quanto prima si può: e le cagioni sono manifestissime, in modo che egli è superfluo replicarle [1] a vostra maestà la qual è stata sempre, ella ancora, dell' opinione medesima.

Quanto al luogo, ne sono stati proposti molti. Sopra di che, dico della deputazione del luogo, sua beatitudine è indifferente, perchè tutti quelli che sono idonei al concilio, e per l'effetto che se ricerca in esso, tutti piacciono alla santità sua, nè li da noja più che sia in Italia o fuor d'Italia.

In Italia, intra gli altri, ne occorrono due: Mantova, e Ferrara. Le città sono capaci, e abbondanti, e altre volte hanno ricevuto concilio.

Fuori d'Italia è stato proposto Cambrai, città libera, e posta nei confini; tanto che è commodissima alla Germania e alla Francia.

Pure non s'è fatta resoluzione ferma d'alcuno; ma, come ho detto, queste tre, Ferrara, Mantova e Cambrai, pare insino ad ora che abbino condizioni e qualità assai proporzionate. Sua beatitudine ha voluto che io dica il tutto a vostra maestà: ed anco averà caro d'intendere da lei quel che le ne pare [*].

[*] Circa al secondo capo, che è la ratificazione della lega alli cardinali, è parso che sua santità debbia farla; perchè la non è differente dalla prima se non in

[1] Cod. *replicando*

concile; puis la ratification de la ligue défensive entre les catholiques et les réformés; enfin l'envoi de quelqu'un qui allât, de la part du saint-siége, surveiller en Allemagne la réformation du clergé. Monseigneur Dandino[a] a informé dans le temps votre majesté de toutes ces choses. Sa béatitude différa la réponse jusqu'à son retour à Rome, parce qu'à Lucques elle n'avait qu'un bien petit nombre de cardinaux. Retournée à Rome, elle soumit ce sujet de délibération au consistoire; et c'est de son résultat que je dois informer votre majesté.

Quant au concile, tous les cardinaux sont d'accord sur son opportunité et sur la convenance de le convoquer le plus tôt possible; les raisons en sont si claires qu'il n'est pas nécessaire de les expliquer. Votre majesté, au reste, a toujours été de ce même avis. Quant au lieu du concile, on en a proposé plusieurs; et je vous dirai que sa sainteté est tout à fait indifférente là-dessus. Pourvu que le concile atteigne son but, tous les lieux lui sont bons, qu'ils soient en Italie ou dehors. En Italie, deux villes sembleraient les plus convenables, Ferrare et Mantoue[b]. L'une et l'autre sont assez grandes et assez riches; et autrefois même on y a tenu des conciles. Hors de l'Italie, on a proposé Cambrai, ville libre sur les confins de l'Allemagne et de la France, par conséquent fort commode pour l'une aussi bien que pour l'autre. Le choix n'a pas été fait encore; mais, je le répète, les trois villes susnommées semblent également bien placées pour cela. Sa sainteté a voulu que votre majesté fût informée de tout cela, et elle désire même avoir votre avis là-dessus.

dui punti; de' quali uno è a proposito che stia piuttosto in questo secondo che nel primo, e questo se rattifica a sua beatitudine, nè le pare onesto, nè se rattifica (*sic*).

Il primo punto, quale ho detto, pare che stia meglio in questa seconda forma della lega che della prima; e per questo si ratifica che la lega se restrinse più all' effetto della defensione sola, che la non possa diventare offensiva.

[a] Voyez Lettres de Guidiccione XXXVII et CXXXIII.

[b] De Thou, liv. I, n° XX.

LETTERA DEL CARDINAL TRIULZIO,

LEGATO IN FRANCIA, AL CARDINAL CARACCIOLO, LEGATO ALL' IMPERATORE, SOPRA IL MEDESIMO NEGOZIO DELLA PACE.

Io giunsi in questa terra venerdì, che furono li vent'uno del presente, nè si puotè più presto arrivarci per diligenza che facesse. Il giorno seguente fui da questa maestà cristianissima, alla quale avendo io esposto la causa della mia legazione, e tutto quello che aveva in commissione da nostro signore sopra la pace, e il desiderio grande che per sollevazione dell'afflitta cristianità ne ha sua beatitudine; e appresso mostratole quello che per la signoria vostra illustrissima e me s'era operato in Siviglia appresso l'imperatore in questo negozio, e la volontà e inclinazione che ne ha mostrato sua maestà cesarea, aggiungendole largamente quello che tante volte abbiamo ragionato e discorso tra noi, come cosa necessaria al dover condurre questa santa opera. E per essere in fatto sua maestà cristianissima tutta volta e intenta alle sue provisioni, le quali sono gagliardissime e grandi, e crescono ad ogni ora, s'è causato che prima che oggi non ho potuto dar nuova alcuna di me alla signoria vostra reverendissima. Ora le spedisco per farle sapere che avendo

Il secondo, che (forse *per cui* senza *se*) se la stà in sospeso, è la tassa della porzione che debba toccare a sua beatitudine della spesa. Nella prima forma della lega, questo particolare non era determinato; in questa se determina che abbia ad essere la quarta parte del tutto; il che, perchè a sua beatitudine non par giusto, nè è stato fatto con partecipazion sua o de' suoi ministri, si lasciarà indietro senza ratificarlo altramente.

Questo è quanto alla lega, della quale se la maestà vostra vorrà che io ne lasci la copia, potrò farlo; perchè l'ho appresso di me, acciò che vostra maestà possa veder meglio così questo che io ho detto, come tutto il resto.

L'ultimo capo delle tre proposte è che sua santità mandi in Germania qualch' uno per la ratificazione del clero. Questa, per essere una cosa in se buona, e tale che per l'ordinario s'aspetta all' offisio di sua beatitudine, se farà, cioè se manderà uno in Germania per questo effetto della riformazione.

LETTRE DU CARDINAL TRIVULCE,

LÉGAT EN FRANCE, AU CARDINAL CARACCIOLO, LÉGAT AUPRÈS DE L'EMPEREUR.

Je suis arrivé vendredi, 21 du courant; et je ne pouvais pas arriver plus vite. Le lendemain j'allai chez sa majesté très-chrétienne. Je lui exposai le but de ma mission; je lui montrai combien sa sainteté désirait vivement la paix, si nécessaire au monde chrétien. Je lui racontai ce que j'avais essayé, d'accord avec votre seigneurie révérendissime, d'obtenir de l'empereur à Séville. Je lui dis que l'empereur

S' avvertirà bene di mandar persona discreta; e che, come non si manda ad altro effetto che di bene, non farà anco altro, cioè non esasperarà la materia più che la se sia. E credo che sarà il vescovo di Modena.

Questo è quel tanto, in sostanza, che s' è fatto o designato, e del che io ho da render conto a vostra maestà. Circa le cose proposte e dimandate in Lucca dall' imperatore, è rimesso in Roma da sua santità, per deliberarlo con la presenza del collegio.

Restami ora di dire a vostra maestà, ancora che ella abbia notizia di tutto, certe altre cose più tosto private che publiche.

Monsignor Granuela ha fatta grandissima instanzia, quanto se possa fare, per il parentado del signor Ascanio con la signora Vittoria sorella del cardinale, e nepote di sua santità; e l' ha continuata insino all' ultimo. Nondimeno sua santità (come libera, che dice il sì sì, e il no no; e quello che non è risoluto, lo lascia in dubio) ha data sempre la negativa precisa.

L' è stato anco parlato, e propostole per questo medesimo conto il parentado di Savoja, del quale anco altra volta ne fu ragionato; e allora sua santità se certificò che l' imperatore non voleva. In modo che, essendone ritentata di nuovo sua beatitudine (manca *segno è* o simile), che il duca non debbe star bene con l' imperatore, perchè ragiona di far cosa la quale sa che non gli piace.

È stato similmente proposto alla santità sua dalli parenti suoi medesimi, cioè da quelli di casa Gaetana al figliuolo del marchese del Vasto: e di questo, come dico, ne hanno parlato li detti parenti communi; perchè gli imperiali non ne hanno mai mossa parola, ma solamente fatto grande e continua instanza per conto del signor Ascanio; perchè, come ho detto, sua beatitudine ha sempre negato.

replicato il ragionamento con questa maestà, trovo in lei non solo buona volontà e inclinazione, ma desiderio grande di pace; la quale con molte ragioni mi mostra aver sempre desiderata e voluta; nè mai esser mancata da lei. E per non tacere a vostra signoria reverendissima quel che mi pare di trovare di molta importanza, e che tiene non dirò retinente ma in gran dubbio questa maestà al procedere in questo negozio; le dirò che la molta diffidenza che si conosce essere in detta sua maestà, che tale come il suo non sia il buon desiderio dell' imperatore, e quale mi sono sforzato col[1] vero esponerli, non li lascia così aprir l'animo, e ben credere che si venga con lui sinceramente: pigliando per argomento troppo contrario, che la maestà cesarea e genti sue siano in suoi paesi. Ascoltarà sempre volontieri e di buona voglia ogni proposta di pace, con intenzione d'accettarla con quelle condizioni che saranno oneste e raggionevoli[2]; ma mentre che l'imperatore sarà nel suo paese armato, li parebbe troppo strano il capitolare con tal forma in casa sua.

Alla molt' istanza che ho fatta a sua maestà, che volesse richiedere quello che desiderava, acciò che si potesse dare qualche principio a questo sì gran bene; risponde non esser persona che meglio sappia che l'imperatore medesimo quel che lei desidera, e quale intenzione veramente sia la sua, essendo tanto fresco quello che hanno trattato questi giorni passati insieme: aggiungendo, che s' avesse ora a domandare, domanderebbe per se il ducato di Milano; imperò[3] con deliberazione di darlo a suo figliuolo monsignore d'Orliens. Nè di qui l'ho potuta muovere, standole in cuore l'assalto che le viene a fare l'imperatore in casa sua, e le preparazioni che la maestà sua non cessa di fare per la conservazione de' suoi stati*[4].

* Nè di più per ora posso dire a vostra signoria reverendissima, se non, con

[1] Coll' aiuto de' fatti, o cosa simile.

[2] Come da *radius*, raggio; da *ratio*, *raggione*; e gli antichi *rasgione*.

[3] *Imperò*, abbiamo in senso di *ob hoc*, non in senso di *nihilominus* come qui.

[4] Questo inciso pare riguardi Francesco non Carlo; e sia un tutt'altro concetto, richiedente altro verbo che lo regga.

se montrait fort désireux de la paix. J'ajoutai toutes les raisons dont nous nous étions si souvent entretenus ensemble, et qui étaient si propres à conduire à ce saint résultat. Comme sa majesté est toujours occupée de ses préparatifs militaires, qui sont très-grands et de plus en plus redoutables, je n'ai pu rien vous écrire de bien sûr jusqu'aujourd'hui. Maintenant je puis dire qu'ayant traité de nouveau ce sujet avec sa majesté, je l'ai trouvée dans une très-bonne disposition et avec un grand désir de la paix. Elle m'allégua plusieurs raisons pour me prouver qu'elle l'a toujours voulue.

Je dois vous communiquer un soupçon fort grave qui fait encore, je ne dis pas hésiter le roi très-chrétien, mais qui le porte à se défier un peu : il craint que les propositions de sa majesté impériale ne soient pas aussi franches que les siennes, quoique j'aie cherché à lui persuader le contraire. Son grand argument est que l'empereur occupe avec ses troupes les états français. « J'accepterai, dit-il, de grand cœur toute proposition de paix ; j'accepterai toute condition honnête et raisonnable ; mais tant que l'armée impériale occupera mon pays, il serait par trop étrange de ma part de négocier la paix. »

J'insistai pour que sa majesté déclarât nettement ses prétentions, afin de pouvoir commencer cette heureuse négociation; mais elle répondit que personne mieux que l'empereur ne connaissait ses intentions véritables, puisqu'ils avaient si récemment encore traité ensemble. Il ajoutait que s'il avait à demander quelque chose maintenant, il demanderait l'état de Milan pour lui-même, mais dans l'intention de le donner à monseigneur d'Orléans. Il est inébranlable sur ce point. L'attaque que l'empereur vient de porter jusque dans ses états lui pèse sur le cœur; il étend tous les jours ses préparatifs pour se défendre.

ogni mia cura e diligenza non mancarò ogni giorno e ogni punto per guadagnare più che si potrà, dandoli sempre avviso di quello succederà.

Duolmi non aver potuto in questi pochi giorni che son qui, operar più di quello che ho fatto, e di non avere in ciò trovata la facilità che averei desiderata.

Monsignore reverendissimo, replicarò trovare in questa maestà buona vo-

E me dice che l'imperatore è sempre stato quello che s'è retirato dalle conclusioni, e ne allega molti essempii *.

LETTERA DEL VESCOVO GUIDICCIONE,

NUNZIO DI PAPA PAULO III° ALL'IMPERATORE, SCRITTA AL CARDINALE TRIULZIO SOPRA IL MEDESIMO NEGOZIO DELLA PACE **.

Dirò come io ho parlato con la cesarea maestà, alla quale ha piaciuto darmi scritta la risposta la quale io mando alla signoria vostra reverendissima in lingua francese, siccome sua maestà cesarea s'è degnata di mandarmi in quella lingua, per mostrar, credo, maggiormente la sua buona volontà.

Ella vederà in detta replica come se le accresca la suspizione che il re pensi ancora ad altro in Italia che al ducato di Milano, e che non abbia volontà d'accordarsi; e stante la risposta, come essi dicono che la maestà cristianissima non poteva replicar più pensatamente, nè anco stendersi più oltre. Ma io vedo il desiderio di sua maestà cesarea tanto ardente al ben publico, e tanto al bene del re cristianissimo (quando voglia confidarsene) che non potrei esprimerlo.

lontà e desiderio di pace, ma all' incontro non troppa sicurezza; ma più presto grandissimo dubio dell' imperatore, parendole che le opere e gli effetti ne facciano fede, e siano di dritto contrarii a quello che mi sono sforzato mostrarle.

* Imperò quando si potesse trovar verso che questa maestà potesse credere che li trattati avessero il vero e la sincerità che si conviene, crederei che Dio nostro signore non fosse così adirato contro li peccati nostri, che non si trovasse modo di condurre e concludere qualche bene; il che piaccia alla maestà divina di concedere per sua bontà e misericordia. Se a vostra signoria reverendissima occorrerà cosa alcuna per benefizio di questa santa opera, la prego quanto posso a darmene avviso, ed ammonirmi di quel che giudicherà essere a proposito che io possa fare. In bnona grazia di vostra signoria reverendissima mi raccomando. Di Lione, 27 di luglio 1536.

** Per un cavallaro che il reverendissimo legato Caracciolo spedì da..... alla signoria vostra reverendissima, avrà potuto intendere come nostro signore s'e contentato, a' molti prieghi della maestà cesarea, che sua signoria reverendis-

Il me dit que c'est l'empereur qui a toujours reculé devant toute conclusion; et il en cite plusieurs exemples.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE GUIDICCIONE*,

NONCE DE PAUL III AUPRÈS DE L'EMPEREUR, AU CARDINAL TRIVULCE

J'ai parlé avec sa majesté impériale, qui a bien voulu me donner une réponse écrite, et même en français, pour mieux me démontrer, je crois, sa bonne volonté. Je la transmets à votre seigneurie révérendissime. Vous y verrez les soupçons de l'empereur, toujours croissants, sur les intentions du roi, qu'il croit viser à quelque chose de plus en Italie qu'au duché de Milan, et n'avoir aucune volonté bien sincère de conclure la paix. On dit que sa majesté très-chrétienne ne pouvait pas faire une réponse plus réfléchie et plus détaillée : quant à moi, je vois dans l'empereur un désir ardent du bien public et même des avantages du roi très-chrétien, pourvu que celui-ci ne pousse pas trop loin la défiance.

sima vada al governo di Milano, e che io, benchè debole, resti qui a trattare questa pace tanto importante e tanto desiderata da sua beatitudine, nel maneggio della quale mi sforzarò che la diligenza e buona intenzione suppliscano, per quanto potranno, al mancamento delle altre parti.

Ora per venire alla risposta della sua delli 27 del passato, diretta al reverendissimo legato Caracciolo, comparsa qui a dì 7 del presente (non senza meraviglia di molti, parendo che il portatore per la importanza del negozio dovesse usare più spedita diligenza).

* Jean Guidiccione, né à Viareggio, gouverneur de Rome, évêque de Fossombrone, remplit plusieurs charges importantes dans les états du pape avec un courage, une adresse, une bonté d'âme admirables. Son caractère se détache de celui de tant d'indignes prélats de ce siècle, comme son talent se fait remarquer, au milieu de tant de pauvres imitateurs, par une grâce soutenue, par des tours à lui; par des sentiments dignes d'un Italien, d'un évêque. Il y a telle de ses poésies qui appartient à l'histoire, et qui vivra parmi les pièces lyriques de son temps les plus distinguées. Annibal Caro, qui fut son secrétaire, et qui parle souvent de lui dans ses lettres avec un respect profond, avait promis d'écrire sa vie; mais ses engage-

Onde io supplico la signoria vostra reverendissima con quei prieghi che io posso maggiori, che non voglia intermettere offizio e diligenza alcuna appresso il re cristianissimo per disporlo a venire liberamente[1] a questa santa pace senza tante minute considerazioni di punti di onore. Conciò sia cosa che, sendo la maestà sua cristianissima tanto benemerita quanto sappiamo, della religione cristiana (in che io non voglio instendermi con gli esempii, che ne potrei addur molti), voglia ancora fare chiara testimonianza con questa occasione presente; la quale quanto più contiene di pericolo e quanto ha in se più apparente la rovina del popolo cristiano, tanto con maggiore avidità deve[2] esser presa dalla maestà sua cristianissima. La quale quanto più conosce par la longa[3] isperienza delle cose udite e vedute, tanto più deve inclinarsi, e aprire l'animo suo. Perchè le cose che concernono il benefizio pubblico portano gloria a chi le conserva in qualunque modo avvenga: che non il proprio commodo, ma un certo divino spirito ci muove a procurarlo.

Già è manifesta la potenza di sua maestà cristianissima; già si tengono per certe e per gagliarde le provisioni; nè si dubbita che possa fare resistenza a questo esercito.

Resta quel dubbio, che le pare strano d'avere a capitolare mentre che la cesarea maestà stà nel suo regno armata; il che pare arguisca[4] poca reputazione. Al qual dubbio rispondo, che quando sua maestà

ments avec l'infâme fils de Paul III le détournèrent peut-être de ce noble office. (Caro, *Let.* V. p. 30, 50, 61, 68, 69, 70, 112, 116, 119, 120, 126, 127, 132, 155, 156, 157, 158, 161, 164, 167, 168, 213, 331; III, 54, 58, 94, 134, 201, 202.) Écrite par Annibal Caro, la vie de Guidiccione serait un double trésor pour la littérature italienne. Ce que nous savons de cet homme est peu de chose, mais c'est assez pour l'aimer. Dans une église de Lucques on voit encore son monument, remarquable par une élégance simple et chrétienne. Au-dessus du prélat, couché sur sa tombe, est une image de Marie. La piété des fidèles, pour honorer la Vierge, place des fleurs sur la tombe du poëte, et rend à son insu un continuel hommage à ces cendres honorables. (Voyez sur lui Mur. *Perf. Poes.* l. II, p. 247; Cinz. Giraldi, *de Poet.* dial. II; Ginguené, IX, 271, et Tiraboschi, dans le chapitre des *Poëtes lyriques du XVIe siècle.*)

La lettre que nous publions est inédite: c'est pourquoi nous la donnons en entier, (quoique tous les détails ne soient pas d'une

Je supplie instamment votre seigneurie révérendissime d'essayer tout moyen possible pour amener le roi très-chrétien à cette paix sainte, en laissant de côté ces minutieuses susceptibilités de point d'honneur.

Sa puissance est connue. On est bien au fait de ses préparatifs; on ne doute pas qu'il ne puisse résister à l'armée de l'empereur.

Sa majesté trouve étrange de capituler tandis que l'empereur occupe en armes ses états : cela ne paraîtrait pas honorable. Oui, si le roi très-chrétien n'était pas pourvu d'une armée si puissante, de beaucoup d'argent, de pays bien fortifiés et bien munis,

importance historique), tout en ne traduisant que les passages qui ont trait à l'histoire. Le texte sera goûté par les amateurs d'une noble et simple élégance. Dans cette lettre, le bon prélat se montre bien impérialiste, comme dirait Brantôme; mais en même temps il songe aux intérêts et à l'honneur de la France, et il s'exprime là-dessus en termes qui ne laissent pas douter de sa bonne foi. Guidiccione croyait peut-être l'influence française en Italie plus dangereuse que celle de l'empire; ses opinions, sous des apparences tout à fait différentes, étoient peut-être gibelines; et, comme Dante, il trouvait qu'à tout prendre, le protecteur le moins immédiat et le moins remuant était le meilleur.

[1] Nel senso di Dante, *Inf.* XIII. *Par.* XXXIII.

[2] Ms. *bene*.

[3] Tutti gli esempi di *longo* son del 300. Credo che il Guidiccioni abbia scritto *lungo*, ma io non mi diparto dal cod

[4] Ora diremmo *dal che potrebbesi arguire*.

cristianissima non avesse all'opposito un florido esercito, quando non fosse potente di danari, quando non si avesse fortificate le terre che dissegna tenere, facilmente potria essere che qualcuno cadesse in quella dubitazione. Ma essendo il contrario, ciascuno dirà e potrà dire, che ha fatto onoratamente e prudentemente, prima in non confidarsi della fortuna, e in non periclitare le forze sue, l'onore e il regno suo, potendo avere con assai onesta condizione (come mi rendo certo che potrà avere) quello che longo tempo ha desiderato, e quello per lo quale s'è mosso a prender le armi. Perchè, con tutto che la Francia sia meravigliosa di sito e di fortezze, e che contenga popoli innumerabili, devoti tutti al loro re, e sia piena di ricchezze, e sua maestà cristianissima abondante di consiglio [1], e forte di genti; imperò, avendo in casa un principe prudente e tanto fortunato, con si numeroso e valido esercito, atto a combattere con molto maggiore, è da ponderare molto bene la presente fortuna con l'incertitudine della futura. E se sua maestà cristianissima pensa, stando armata senza combattere, necessitare l'imperatore a prendere accordo disonorevole; per creder mio le fallirà il pensiero: perchè è di tal natura che non consentirà mai. E debbe considerare che sua cesarea maestà conosce tutto questo (e io lo so), e penetra più a dentro; e che essendo di quel giudizio che è, non dovrà tentare inconsideratamente le cose impossibili. E come per avventura sua maestà s'avvisa che altri non intenda il secreto suo, così di leggieri può essere che essa non sappia il disegno dell'imperatore.

Secondariamente si dirà: il re cristianissimo ha voluto per benefizio della cristianità della quale porta il titolo, superare e scacciare da se ogni altro diverso proposito, e dimostrare che il zelo della fede lo infiamma molto più che il fumo dell'ambizione. La quale [2] se dalli principi fosse considerata più spesse volte che non permette

L'uomo arguisce, non la cosa o l'indizio. Ma con ardimento non infelice può dirsi che la cosa la qual vi conduce ad arguire, essa stessa arguisce. Così Dante: « Cotesta oblivion chiaro conchiude Colpa nella tua voglia. » (*Purg.* XXXIII.) Cioè che da cotesta oblivione si conchiude la colpa.

quelqu'un pourrait soupçonner que le roi craint pour sa renommée. Mais puisque c'est tout le contraire, on dira que sa majesté a agi prudemment et honorablement en se défiant de la fortune; qu'elle a bien fait de ne pas risquer ses forces, son honneur, son royaume, puisqu'elle pouvait avoir d'une manière convenable ce qu'elle souhaitait, et ce qui lui avait fait prendre les armes. Car il est vrai que la position de la France est admirable, que ses forteresses sont bien garnies, sa population nombreuse et entièrement dévouée à son roi; que le pays est riche, que sa majesté ne manque ni de soldats vaillants ni de conseillers avisés. Mais, quand un prince si prudent et si heureux occupe les états de la France avec une armée nombreuse et puissante, et qu'il peut disposer de forces encore plus considérables, il faut bien balancer le bonheur présent et les possibilités des revers à venir. Que si le roi espère pouvoir amener l'empereur à un accord déshonorant sans combattre et seulement par le spectacle et le bruit de son armée, je crois qu'il se trompe. Le caractère de l'empereur est tel qu'il ne cédera jamais à de telles démonstrations. Remarquez que sa majesté impériale voit tout cela (et je le sais bien), qu'elle va au fond des choses; qu'avec sa prudence elle ne se hasarderait jamais dans une entreprise impossible. Sa majesté pense que ses desseins à elle sont impénétrables : il en pourrait être de même, en revanche, de ceux de l'empereur[3].

On dirait alors : le roi de France, pour le bien de la chrétienté, dont il porte le nom, a voulu, écartant toute autre considération, démontrer que la foi, bien plus que l'ambition, brûle dans son cœur. Si l'on pensait plus souvent aux intérêts de la foi, si les grandes affaires n'empêchaient pas de se rappeler la brièveté de la

[1] Il cod. ha *conseglio;* ma questa è forma del copista veneto, e non toscana.

[2] La fede.

[3] Annibal Caro a plus tard bien jugé les prétentions et l'outrecuidance impériales. « Fanno un gran fastello d'ogni cosa, se lo potranno stringere. » (*Lettres;* t. I, p. 222.)

loro il carico delle grandi occupazioni, e se fosse ben misurata la brevità della vita umana, certamente che essi e li suoi mancariano di molto travaglio.

Si dirà similmente che sua maestà cristianissima, come più potente[1] nell' etade, ha voluto gratificarsi[2] con un suo cognato per ampliare, unitamente con lui, li confini della cristianità, per liberare delle gravi oppressioni la Grecia, e redimere tanti cristiani captivi, per li prieghi di sì buon pontefice; per ridurre alla via della verità, mediante la celebrazione di un concilio, tanti erranti e perfidi, li quali, ritardando questo unico remedio, infetteranno infiniti altri; e finalmente per la quiete sua e de' suoi popoli.

Queste sono veramente, monsignor reverendissimo, solide ragioni : e queste sono le vere glorie. E creda vostra signoria reverendissima a questo mio augurio : se per l'altezza dell' animo di quel cristianissimo re, e per l'esortazioni del papa, e per le assidue preghiere di vostra signoria reverendissima, si piega alquanto dalla sua intenzione e viene liberamente a questa unione tanto laudabile, non solamente accumulerà infinita gloria alle opere sue regie e grandi, e si ornerà di propria corona[3]; ma Dio farà nascere cosa che, con la prolungazione della vita, gli recherà felicità incomparabile.

Circa il partito[4] che vostra signoria reverendissima scrive, che, avendo ora da dimandare il re, domandaria per se il ducato di Milano; mi è parsa cosa molto aliena dalla conclusione della pace, come eziandio è parsa a queste maestà, come appare nelle sue repliche. Perchè, dove era cosa degna di laude che sua maestà cristianissima, per li inconvenienti che vuole[5] seguire e seguiranno nella misera cristianità, venisse a qualche condizione più trattabile, vedendo che si pone avanti, e vuol più a suo vantaggio, che prima non voleva, gli[6] danno[7] certamente dispiacere. E però, per amor di

[1] Forse sbaglio.

[2] Il ms. *ratificarsi*. Gratificare negli esempi noti s' unisce al quarto caso ed al terzo. *Gratificarsi col*, non ha esempi, ch' io sappia: ma questa è la lezione meno lontana dalla lettera del ms., nè io debbo osare maggior mutamento : del resto non tutti i modi che mancan d'esempi son da

vie, certes et les princes et les sujets seraient délivrés de très-grands malheurs.

On dira en outre que le roi très-chrétien, comme plus âgé, a voulu, sur les prières d'un pontife si bon, se rapprocher de son beau-frère pour reculer, d'accord avec lui, les bornes du monde chrétien, pour affranchir la Grèce de ses tyrans, pour délivrer tant de chrétiens gémissant dans les fers, pour ramener à la vérité, par la célébration d'un concile, tant d'esprits égarés et perfides, qui, sans cela, répandraient la contagion au loin; enfin pour assurer son repos et celui de ses peuples.

Votre seigneurie révérendissime écrit que, si le roi devait demander quelque chose, il demanderait le duché de Milan. Cette proposition m'a paru peu conciliable avec tout dessein de paix; et il en a paru de même à sa majesté, ainsi qu'il ressort de ses réponses. Il eût été vraiment digne de louange de la part du roi, d'éviter les maux imminents de la chrétienté, en proposant quelque condition plus acceptable; mais il exige une chose de plus qu'il ne voulait auparavant : c'est ce qui me fâche vraiment. Ainsi, pour l'amour de

credere errori. Poc' anzi abbiam visto *periclitare* in senso attivo; nè altro esempio se ne conosce, ch'io sappia.

[3] Nel senso oraziano, di ben meritata, e tutta sua.

[4] Il ms. *partita*.

[5] Idiotismo insertovi dal copista. O forse *vedo*.

[6] In ms. *mi*. Io lo reco *a questa maestà*.

[7] Sottinteso *tali richieste*, o simile.

Dio, non si stia in questo; vengasi a qualche cosa onesta, e conforme alla bontà divina di quel re: non s' intrometta tempo.

Quanto all' altra parte che vostra signoria reverendissima tocca nella sua lettera, che la maestà cristianissima non vede il desiderio dell' imperatore circa alla pace, simile al suo, pigliando argomento dall' esser passato i monti, e venuto armato ad assalirlo nel regno suo; dico che se questo fatto sarà preso per diritto verso, si conoscerà che l' imperatore, non concludendosi pace in Italia, non poteva fare altrimente. Nè credo io che la maestà sua cristianissima, essendo nei termini dell' imperatore, avesse proceduto in altra maniera. E similmente saria poca prudenza, per quanto a me pare, il ritornare indietro con questo esercito, con dispendio intollerabile e con inutile consumazione, per istare aspettando ragionamenti della pace, li quali sino a qui non hanno potuto profittare, quando più dovevano, con tutto che sua beatitudine vi abbia interposto le parti e opera sua. E però, poi che i tempi non possono rappresentare altre figure[1] e modi di procedere, e le cose sono ridotte in questi termini; e poi che la maestà cesarea è nel regno di Francia d' onde non uscirà[2] se prima non ha fatto l' estremo suo conato. E quantunque non le riesca quello che ha in animo, non per questo il re cristianissimo è securo di aver lo stato di Milano, potendo esser guardato con assai minore spesa che quella converrà fare per conquistarlo.

Per queste ragioni adunque saria pur glorioso, o[3] forse utile al re cristianissimo sforzare un suo pensiero; e senza guardare a tanta sottilità, dire apertamente che non vuole discostarsi dalle condizioni ragionevoli, che vuol pace, e che vuole essergli buon cognato, come io testifico che l' imperatore è stato e saria più che mai verso il re, per molti maneggi e ragionamenti avuti meco. E so che se fosse parso alla maestà sua cesarea di potere riposarsi[4] dell' animo di sua maestà cristianissima, non solamente li vorria[5] dare il ducato di

[1] L' imagine è bella, sebbene non chiara: dipinge il tempo che rappresenta cogli avvenimenti che seguono, tante quasi figure, le quali sono modello all' operare degli uomini.

[2] Il cod. *uscirà* senza *non*.

Dieu, n'insistons pas sur cela : venons-en à quelque proposition discrète et digne de la bonté vraiment divine de ce roi, et ne perdons pas de temps.

Sa majesté, dites-vous, ne voit pas dans l'empereur un désir de la paix aussi grand que le sien, puisque l'empereur a passé les monts pour occuper à main armée le royaume de France. Mais, en y regardant de près, on trouve que l'empereur ne pouvait pas faire autrement, puisque les choses d'Italie ne s'arrangeaient pas par la paix. Si le roi très-chrétien était dans la position de l'empereur, je crois qu'il en aurait fait autant. Aussi je suis d'avis qu'il ne serait guère prudent de s'en retourner avec toute son armée, d'avoir tant dépensé et de s'être épuisé inutilement, pour attendre ailleurs la négociation de la paix. Cette négociation, au reste, n'a jusqu'ici abouti à rien, malgré la médiation du saint-père. Ainsi, puisque les temps ne permettent pas d'autres procédés, puisque les choses en sont là, et que l'empereur est en France, il n'en sortira qu'à la dernière extrémité. Et remarquons bien que, quand même il échouerait dans la tentative, cela ne donnerait pas pourtant au roi la certitude d'avoir l'état de Milan. Il faut moins d'efforts pour le garder que pour le conquérir.

•

Voilà assez d'arguments pour prouver que ce serait chose glorieuse et peut-être utile pour le roi que de vaincre son penchant, et, sans trop raffiner en fait d'honneur, de déclarer qu'il désire la paix à des conditions raisonnables, et qu'il veut être bon parent de sa majesté. Quant à celui-ci, d'après les propos qu'il m'a tenus et d'après les démarches que j'ai dû faire, je puis assurer qu'il est très-bien disposé, et qu'il le serait mieux encore s'il pouvait être sûr des intentions du roi très-chrétien. Je sais que non-seulement

[3] Leggerei piuttosto *e*.

[4] Più comune è *riposarsi nel*. Ma *confidarsi* che ha senso similissimo all' altro, porta e il *nel* e il *del*; e così pure *acquetarsi*. Bonfadio : M' *acqueto del voler di Dio*.

[5] Il cod. *doveria*.

Milano, ma fare qualche altra segnalata dimostrazione a beneficio di sua maestà cristianissima e de' suoi figliuoli.

Per la qual cosa io credo che ogni volta che sua maestà cristianissima venga con un liberal procedere, si concluderà qualche fruttuoso bene. Ma io reputo ben necessario alcuno mezzo[1]; e quando si potesse ottenere il mandare un personaggio, saria molto a proposito: non ottenendosi, crederei che vostra signoria reverendissima facesse bene a venire sin quà, poi che noi siamo vicini con qualche cosa certa in mano; o ad ammonir me di quello che dovessi fare, che verrei e farei tutto quello che mi fosse ordinato e commesso dalla signoria vostra reverendissima. Perchè desiderando il bene di ciascheduno di questi dui principi, e ferme colonne della fede (come[2] so che desidera sua beatitudine), non perdonerei a fatica nè a cosa alcuna, con tutta l' indisposizion mia, la quale intenderà da M. Sebastiano suo.

Nè mi dica vostra signoria reverendissima: « Adunque . . . . . .[3] che non solamente il re di Francia faccia pace, avendo il nemico in casa; ma ancora vuoi che s'inclini all' umiltà. » Io non voglio quà ponere in mezzo molte ragioni, siccome ne lascio[4] di dire alcuna nelli discorsi di sopra per non toccare altri nel vivo; ma dirò solo che più tosto sarà dato a laudo al re; perchè, dove si diceva che l' imperatore era venuto per pigliar la Francia, si tocca con mano che sul più bello abbia lasciato lo stato di Milano, del quale recusava[5] di voler più sentir ragionare dopo il termine delli vinticinque giorni. Oltre che chi[6] desidera quel che è proprio, e posseduto da altri, è ben conveniente che non una volta ma molte condescenda a dimandarlo, dimandandolo massimamente ad un suo cognato, con acquisto di sua laude, e con merito di Dio.

E però di nuovo ritorno a supplicare vostra signoria reverendissima, che non cessi di persuaderlo con quella efficacia che suole; e si operi[7], e consideri che il tempo[8] può torre quei rimedii che

[1] Per mediatore. Simile uso è nel Berni.

[2] Il ms. *ma so.*

[3] Il cod. *adunque in persona di che...*

[4] Forse *presumo che.*

il lui donnerait le duché, mais qu'il ferait encore quelque chose de plus éclatant en faveur de sa majesté et de ses enfants. Ainsi je crois que, si le roi très-chrétien agissait d'une manière tant soit peu libérale, on pourrait arriver à quelque résultat avantageux; mais il serait bon de pouvoir envoyer pour cela un négociateur important, et, dans le cas où l'on ne pourrait pas l'obtenir, votre seigneurie révérendissime ferait bien de venir elle-même, puisque nous sommes si près, avec quelque proposition bien arrêtée, et de m'avertir de ce que je devrais faire. Je l'exécuterais de bon cœur.

Je laisse de côté certaines raisons que je pourrais alléguer, car je ne veux blesser personne; mais j'affirme que l'honneur du roi y gagnera. Tandis que l'empereur venait pour conquérir la France, on le verra, au milieu de la lutte, céder l'état de Milan, dont il ne voulait plus entendre parler après le terme établi de vingt-huit jours. Au surplus si le roi veut ravoir son bien qu'un autre possède, il faut bien le redemander, non pas une seule fois, mais plusieurs, d'autant plus qu'il le demandera à son beau-frère, et que par cette condescendance il sera digne de louanges et acquerra un mérite auprès de Dieu.

C'est pourquoi je supplie de nouveau votre seigneurie revéren-

[4] Il ms. *lascio dire*.

[5] Ha esempi e del 300, e del 500.

[6] Manca nel cod. il *chi*.

[7] *Oprare*, per *adoprare*; ha esempi parecchi; *oprarsi* per *adoprarsi*, nessuno ch'io rammenti; e n'avesse suonerebbe strano tuttavia. Onde lo credo error del copista

[8] Il ms. *si*

ora sono riuscibili e in pronto; onde, avvicinandosi questi eserciti, innanzi che si venga a tentare altra fortuna, è da ponere ogni studio nella celerità di questa importante negoziazione.

La prego ancora che mi ponga in grazia, se può, o almeno in cognizione di quel cristianissimo re, a cui desidero servire, e prego felicità, e voluntà di pace: e a vostra signoria reverendissima bacio le mani. Di Asaix, li 13 di agosto 1536.

LETTERA DEL VESCOVO DI FAENZA,

NUNZIO IN FRANCIA, SCRITTA A PAPA PAOLO III° SOPRA LA MEDESIMA NEGOZIAZIONE DELLA PACE, E DEL CONCILIO, CON UNA PROPOSTA DEL CARDINALE TRIULZIO.

Avendo io fatta istanza a sua maestà cristianissima per avere qualche resoluzione sopra quello che per parte della santità vostra circa il concilio se l'era esposto, avendone differito sin qui per essere monsignor cancelliere e il resto del consiglio rimasto a Lione; oggi la maestà sua ne ha poi risposto, che supplica vostra santità a voler credere fermamente che, quando non fosse per altro, per compiacere a lei, saria per contentarsene a fare in ciò quel che a punto ella trovasse buono (tanto è la fede che ha nella bontà e virtù sua); non che aderire e laudare una cosa tale, che ad ogni buon principe deve esser cara, almeno per potere con quel mezzo rimediare in qualche parte a tanti inconvenienti nell'afflitta cristianità. Ma, che così come gli pare veder buoni e santi effetti che nasceriano d'un buon concilio, così, quando quello fosse altrimente, gli pare ora che ogn'uno possa vedere e conoscere i danni e scandali inevitabili che seguirebbono gli altri che già tanti sono. Il che sua maestà presuppone che verrebbe senza manco, ogni volta che si restringesse ad accettare un luogo fermo[1], dove li suoi non potessero venire con le sigurtà che in tal caso si convengono; perchè ogni volta che sia la guerra (come dice sua maestà che ogn'uno può vedere e toccar con mano, che l'imperatore la vuole), non vede come la santità vostra possa in ciò

[1] Determinato: così *fermare* per *determinare*, diciam tuttavia.

dissime d'insister avec sa persuasion ordinaire, vu que le temps peut faire disparaître l'opportunité d'un remède qui, dans ce moment-ci, est très-possible. Les deux armées s'approchent; avant qu'autre chose arrive, il faut que la négociation aille vite son train.

LETTRE DE L'ÉVÊQUE DE FAENZA,

NONCE AUPRÈS DU ROI DE FRANCE, A PAUL III [a].

J'ai demandé à sa majesté très-chrétienne une réponse à ce que je lui avais dit de la part de votre sainteté touchant le concile. Le retard est venu de ce que monseigneur le chancelier et le reste du conseil s'étaient arrêtés à Lyon. Aujourd'hui j'ai la réponse de sa majesté : la voici. Le roi très-chrétien supplie votre sainteté de croire que, ne fût-ce que pour se conformer à vos volontés [b], il le ferait de grand cœur, tant est grande sa confiance dans votre bonté et votre vertu. Il ne peut qu'approuver une chose qui doit être chère à tout prince chrétien, parce qu'elle peut remédier, au moins en

[a] Voilà encore un bref de Paul III qui se rattache à ces négociations. « Charissime, etc. Etsi sæpissime et multis animi nostri significationibus ostendimus desiderium quo maxime tenebamur, prout tenemur, conficiendi pacem inter maiestatem tuam et regem christianissimum; sollicitat nos nihilominus officium nostrum, nec non pietas et charitas erga nostram universam christianitatem, cuius tranquillitas ex hac potissimum pace pendere videtur. Quamobrem, ne huic rei in aliquo quod nobis offeratur defuisse videamur, mittimus ad maiestatem tuam dilectum filium Ambrosium Recolentum prothonotarium apostolicum, nostrum secretarium intimum, præsentium exhibitorem, nobis ob fidem, integritatem et virtutes suas acceptissimum, ut cor nostrum maiestati tuæ aperiat. Rogamus illam in Domino, ut eum benigne suscipere, et cum fide audire velit, perinde ac si nos ipsi eam alloqueremur. Datum Romæ, anno salutis 1536, die 26 augusti, anno secundo, etc. »

[b] César prétendait au contraire que le roi lui seul empêchait le concile. (Du Bellay, X, 440.)

essere consolata. Per il che la supplica a voler considerare che giuste considerazioni e ragioni la muovono a così dire, e non perchè non voglia il concilio in tutti i modi, purchè sia buono, e non concilio particolare, che abbia da rovinare totalmente la misera cristianità; la quale stando in questa sorte di guerra, non vede come alcun bene se ne possa sperare.

Del che dice la maestà sua che tanto le ne preme e duole, che per porgerli il rimedio opportuno, non è restato (ad esortazione[1] della santità vostra) domandar[2] pace, avendo l'inimico in casa. Del che, tra tanti mali, piglia però conforto, parendole di dovere essere scusato appresso Dio ed il mondo, aspettando di vedere giusta vendetta di chi è causa che la guerra sia, e per conseguente che un buon concilio non siegua.

Per altre, ritenute sino ad oggi, scrivemmo alla santità vostra, che è deliberazione di sua maestà cristianissima di far chiamare tutti gli ambasciadori, per farli sapere il negozio sino a qui circa la pace, e giustificare le cose sue, con farli chiari che solo a persuasione di vostra santità, poichè si è trovato all'ordine per poter resistere ad ogni impeto dell'imperatore, è stato contento di chieder pace, ed essere il primo, ancor che abbia l'inimico in casa, protestando che sua maestà cesarea era causa della guerra. Di Valenza sopra il Rodano, li dì 5 di settembre 1536*.

* Così l'altro ieri sua maestà cristianissima fece chiamare il legato, e tutti gli ambasciatori; e pregato quello con molta instanza a voler dire per verità quello che sino a qui gli era occorso di trattare e intendere in questo negozio, sua signoria reverendissima disse quanto la santità vostra potrà vedere per

[1] Il cod. *esortazioni*. — [2] Restare senza il *di*, è strano, ma non forse errato.

partie, à nos maux si nombreux et si graves. Mais plus un bon concile ferait de bien, plus un concile qui ne le serait pas aggraverait les scandales et multiplierait les malheurs. Il en serait ainsi dans le cas où le lieu choisi pour le tenir ne serait pas tel que tous les sujets de sa majesté pussent y venir avec la sûreté nécessaire. Si la guerre éclate (et l'on peut bien voir, dit sa majesté, que l'empereur veut la guerre), on ne comprend pas quelle ressource sa sainteté pourrait tirer du concile. Il vous prie de penser que ce sont de puissants motifs qui le font parler de la sorte; qu'il désire vivement le concile, pourvu qu'il soit bon, et qu'il ne soit pas un concile particulier, lequel ne ferait qu'achever de perdre cette pauvre chrétienté. Or il ne saurait l'espérer, à cause de la guerre qui nous menace. Sa majesté est bien touchée de cet état de choses : pour y remédier, elle n'a pas manqué, d'après les conseils du saint-siége, de demander la paix, ayant encore l'ennemi chez elle. Mais elle espère que sa conduite trouvera son excuse auprès de Dieu et des hommes, et que ceux-là seront justement punis qui veulent la guerre, et qui empêchent par conséquent le concile.

Dans une autre lettre, que je n'ai pas pu envoyer avant celle-ci, j'écrivais à votre sainteté que le roi veut appeler tous les ambassadeurs, leur exposer où il en est de ses négociations pour la paix, justifier sa conduite, leur montrer que, cédant aux conseils de sa sainteté, il a fléchi le premier, quoique assailli à main armée dans son royaume par l'empereur, qui était cause de la guerre, et bien qu'il fût prêt à lui résister.

questo scritto, del quale sua maestà fa dar copia a tutti gli ambasciatori, insieme con la detta richiesta ultima e risposta dell' imperatore, con quello che sua maestà cristianissima rispose per conclusione : il che è tutto quello che per ora abbiamo a dire in questa materia. Così in buona grazia della santità vostra, baciandoli i santissimi piedi, umilmente mi raccommando, pregando Dio li doni lunga e felice vita.

PUBLICA PROPOSTA DEL CARDINALE TRIVULZIO.

Ricercato oggi dal re cristianissimo (presente il reverendissimo di Lorena, li molto reverendi e illustrissimi signori oratori di nostro signore, del serenissimo re d'Inghilterra, dell'illustrissima signoria veneta, e dell'illustrissimo duca di Ferrara) di voler con verità e sinceramente e con brevità referire quanto per noi si fosse negoziato circa il trattato della pace, poichè siamo appresso a sua maestà cristianissima, se gli è risposto in questa forma :

Che nostro signore, col desiderio grande che ha sempre avuto della pace universale, e del riposo e tranquillità di tutta cristianità, aveva deliberato già personalmente transferirsi in Bologna, e di lì in ogni altro luogo che fosse stato commodo ed opportuno per poter trattare e concludere la pace infra l'imperatore e il re cristianissimo. Però essendogli per molte cause impedito questo suo proposito, continuando nel suo santo desiderio, deliberò mandare dui legati per questo effetto medesimo, uno a sua maestà cesarea, e fu il reverendissimo Caracciolo, e me a questa maestà cristianissima, con commissione che prima che io arrivassi quà, fossi dall'imperatore. Dove fermato circa quattro giorni, e in diversi trattati e ragionamenti avuti con la maestà sua, si ritrasse in effetto che aveva e volontà e inclinazione alla pace, ma che non li pareva d'essere obligato a cosa alcuna delli trattati passati, parendoli che tutto fosse evacuato, essendo di molti giorni spirati i termini. Nondimeno ci disse che desiderava pace, ma che non era onesto che offerisse cosa alcuna; anzi li pareva debito che il re cristianissimo fosse quello che domandasse e ricercasse quello che voleva.

Con questa resoluzione me ne venni in Francia; dove isposta a questa maestà la causa della mia legazione, e il desiderio di nostro signore, e persuaso, quanto mi fu possibile, per parte di sua santità la pace e la concordia, non ebbi molta fatica in dispor l'animo di sua

CONDITIONS DU CARDINAL TRIVULCE, LÉGAT DU PAPE,

AU ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

Le roi très-chrétien, en présence du cardinal de Lorraine, des très-révérends et illustrissimes ambassadeurs de notre saint-père, de ceux du roi d'Angleterre, de la république de Venise et du duc de Ferrare, m'ordonna d'exposer brièvement et nettement les négociations que nous avions poursuivies afin de conclure la paix depuis que nous nous trouvons auprès de sa majesté. Voici ma réponse : Sa sainteté, désirant ardemment la paix générale et la tranquillité du monde chrétien, avait résolu d'aller elle-même à Bologne et partout où il l'aurait fallu, pour traiter de la paix entre l'empereur et le roi. Mais plusieurs obstacles s'étant opposés à son voyage, sa sainteté, persévérant dans son saint vouloir, envoya pour légats Mgr Caracciolo à l'empereur, et moi à sa majesté très-chrétienne. Avant d'accomplir ici ma mission, je devais voir l'empereur : je le fis. Je me suis arrêté quatre jours auprès de lui; et d'après les discours de sa majesté impériale sur mes propositions, j'ai vu qu'elle désirait sincèrement la paix, mais qu'elle ne se croyait pas obligée par les traités antécédents, puisque le terme établi était passé et que tout est fini. L'empereur assurait cependant que son désir était pour la paix, mais que ce serait inconvenant à lui de faire des démarches; que cela siérait beaucoup mieux au roi très-chrétien.

Arrivé en France, j'exposai l'objet de ma mission, le désir de sa sainteté; je parlai chaudement pour la paix, et je n'eus pas beaucoup de peine à y amener l'esprit du roi, qui montrait désirer vivement le repos des nations chrétiennes. Deux difficultés me furent présentées : l'une

maestà cristianissima : la quale in effetto mostrava molta volontà e grandissimo desiderio del riposo della cristianità.

Pure mi si opponevano due difficoltà : una, che alla maestà sua non pareva nè onorevole nè onesto, venendo l' imperatore in casa sua ad assaltarla senza causa, avesse a capitolare, o trattare con lui concordia, stando nel suo paese armato com' era.

L'altra, che le pareva molto inconveniente, essendo così fresco quel che s' era pratticato in questa materia di pace poco avanti, dovere[1] anco di presente venire alla petizione delle cose medesime, e dovere essere il primo che addimandasse pace, parendoli essere assai certa dell' animo di sua maestà cesarea, che tante volte aveva avuta prattica con lei di pace, e sempre su le conclusioni se ne era retirata: e di ciò allegava molti esempi. E[2] con tutto che molti giorni continuasse sua maestà cristianissima in questo proposito; non però s' è mancato di mandare continuamente messi inanzi e indietro por vedere s' era possibile di trovare qualche apertura al principio di questo bene.

La maestà cesarea ha sempre risposto conformemente a quello che prima aveva detto volere, che il re fosse il primo a chiedere quel che voleva. E così stando in questo, è successo, come a Dio piacque, la morte del serenissimo delfino : per la quale parendomi ragionevole che potessero essere levate molte difficoltà di grandissima considerazione, che impedivano assai questo negozio, si mandò di nuovo nel campo dell' imperatore, e pure s' ebbe risposta conforme all' altre : talchè vedendo continuare questa difficoltà, supplicai istantissimamente la maestà cristianissima per parte di nostro signore, che per il servizio di Dio, per la commodità e bene di tutta la cristianità, per la conservazione della religione, per la tranquillità e riposo del suo regno e di tutto il regno de' cristiani, fosse contenta consentire a questi prieghi tanto onesti, ed esser quello che incamminasse il principio di questa pace.

Sua maestà cristianissima nonostante che di già avesse preparato

[1] Ms. *doveva*. [2] Cod. *e che*

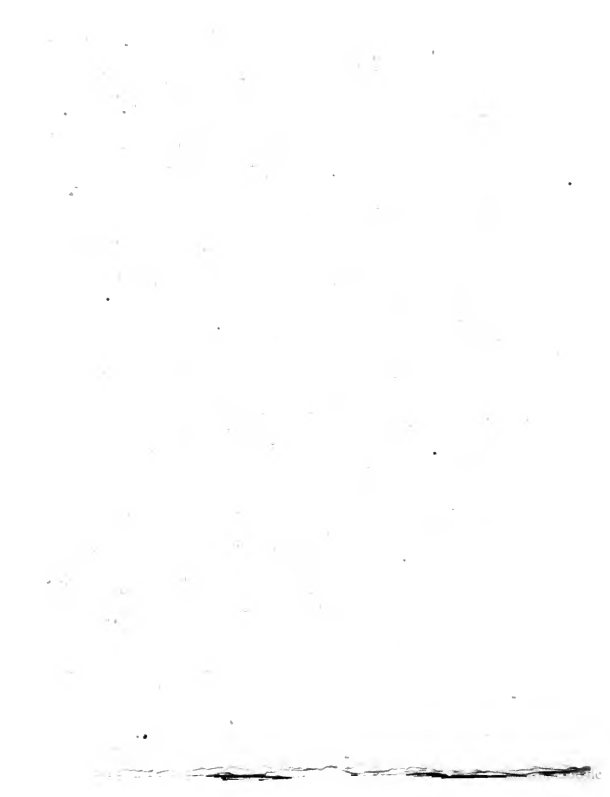
qu'il ne paraissait ni honorable ni bienséant au roi de capituler et de traiter de la paix tandis que sa majesté impériale occupait sans raison, les armes à la main, le territoire de la France; l'autre qu'il avait été fait des démarches peu de temps auparavant, et qu'il n'était guère convenable pour le roi de les répéter encore et d'être le premier à les faire, cette négociation ayant été entamée tant de fois avec l'empereur, qui avait toujours battu en retraite lorsqu'on était sur le point de conclure. Ainsi l'on voyait bien quelles étaient ses intentions là-dessus. On alléguait de cela plusieurs exemples; et il revint sur cet argument plusieurs jours de suite. On ne cessait cependant d'envoyer des messages de côté et d'autre pour trouver un moyen d'ouvrir une négociation si importante.

L'empereur répondit toujours que c'était au roi de faire la demande. Sur ces entrefaites arriva, par la permission de Dieu, la mort du dauphin*. Cet événement paraissait devoir nous débarrasser de plusieurs difficultés graves. On envoya de nouveau au camp de l'empereur : même réponse. Alors je suppliai instamment, au nom de sa sainteté, le roi très-chrétien de vouloir bien céder pour l'amour de Dieu, pour le bien de la chrétienté, pour le maintien de la foi, pour la tranquillité de son royaume et des autres états chrétiens; et de vouloir, lui le premier, entamer la négociation de la paix.

Quoique préparé à la guerre, quoique assez sûr du succès, le roi

* Brantôme, II, 259.

tutte le forze sue, e postasi in termini buoni circa la sicurezza delle cose sue, vinta dalle persuasioni di sua beatitudine, mi disse esser contenta di fare quello che sino allora non aveva mai voluto fare, cioè dimandar pace al suo nemico in casa sua, non ostante che ora avesse assai meno da temere delle forze sue, che per adietro. E anco, per amore di sua beatitudine, voleva esser il primo a domandar quello che la voleva per la pace. E così in scritto dataci la petizione, si mandò subito per messo a posta da sua maestà cesarea. Dalla quale sendosi avuta risposta, non m'occorre dir altro, avendo sua maestà cristianissima fatto leggere la proposta dal Vileandrì suo segretario.

céda aux prières de sa sainteté; il promit de faire ce qu'il avait refusé jusqu'alors, c'est-à-dire de demander la paix à un ennemi qui l'attaquait chez lui, quoique dans ce moment il eût moins à craindre que jamais : il promit aussi, par égard pour le saint-père, de demander le premier ce qu'il voulait. Sa demande fut écrite et envoyée aussitôt par un message à l'empereur. On en a reçu la réponse; mais il n'est pas nécessaire de parler de ces propositions, puisque le roi ordonna que Villandry, son secrétaire, en fît la lecture.

RAPPORT

DE

FRANÇOIS GIUSTINIANO,

FAIT APRES SON AMBASSADE DE FRANCE EN 1537.

RELAZIONE

DEL MAGNIFICO MESSER

FRANCESCO GIUSTINIANO[1],

FIGLIUOLO DELL' ECCELLENTISSIMO MESSER ANTONIO.

Serenissimo principe, gravissimi e sapientissimi signori miei osservandissimi, avendo la sublimità vostra e le vostre eccellentissime signorie, già pochi giorni, avuta vera e particolar relazione delle cose del regno di Francia dall' eccellentissimo messer Gioan Basadona, se, ora che per servare il santissimo ordine di questa republica io debbo render conto del breve tempo che ho negoziato a quella corte a nome de vostre eccellenze, volesse dir per ordine in questo loco le entrate, le spese, il governo, e la natura del re cristianissimo e del regno suo (come è il costume degli oratori quando ritornano dalli loro maneggi ordinarii), mi pareria far injuria alle signorie vostre eccellentissime, al detto eccellentissimo Basadona, e a me stesso. Perchè, non essendo stato io ordinariamente a quella corte, mi torrei più che non mi si conviene; dimostraria dubitare che esso eccellentissimo Basadona non avesse a pieno detto il tutto, come non dubito che sua magnificenzia non abbi compiutamente a tutti satisfatto; e attediarei le vostre eccellentissime signorie con le medesime cose che esse poco tempo fa hanno udite, e conservate fresche nella loro mente. Per la qual cosa essendo io stato adoperato da vostra serenità e da le signorie vostre eccellentissime, più per loro bontà che per merito alcuno o valor mio, alla persuasione solamente del re cristianissimo a far la pace con l'imperatore; ed essendo questo maneggio, e per la grandezza e somma difficultà che porta seco, e più

[1] I cod. che questa relazione contengono, sono B. R. 9937, e I S. G. 780.

RAPPORT

DE

FRANÇOIS GIUSTINIANO,

FAIT APRÈS SON AMBASSADE DE FRANCE EN 1537.

Il y a peu de jours que votre seigneurie sérénissime* et vos excellences ont entendu le rapport fidèle et détaillé de M. Jean Basadonna sur le royaume de France. Maintenant que, pour observer les sages règlements de cette république, je dois rendre compte de ma courte négociation à la même cour, si je voulais ici exposer tout ce qui regarde les revenus, les dépenses, le gouvernement et le caractère de sa majesté très-chrétienne, ainsi que font les ambassadeurs ordinaires, je croirais faire tort à votre sérénité, audit seigneur Basadonna et à moi-même. Car, n'ayant pas été à la cour en qualité d'ambassadeur ordinaire, j'usurperais une tâche à laquelle je ne suis pas appelé; je paraitrais douter que M. Basadonna eût suffisamment exposé les choses, et je ne ferais que répéter d'une manière ennuyeuse les faits mêmes que vous avez naguère entendus et qui sont encore présents à vos esprits. Ainsi, puisque j'ai été employé par vous dans l'unique but de conseiller à sa majesté très-chrétienne la paix avec l'empereur, et comme ce traité est en lui-même assez important et par la grandeur, et par la difficulté, et par les avantages qu'en retireraient tous les peuples chrétiens, notamment notre république, j'essaierai non pas de vous rapporter cette négociation (car mes lettres et celles de l'ambassadeur Cappello l'ont déjà assez fait), mais de vous parler des causes pour lesquelles la paix n'a pas eu lieu, des obstacles qui s'y opposent, enfin de l'espoir que nous avons ou d'une

* Ce doge était le célèbre André Gritti.

per l'apertissimo benefizio del mondo cristiano, e particolarmente per la conservazione e segurtade di questa eccellentissima republica, di tanta importanza quanto la prudenzia di vostre signorie eccellentissime chiaramente conosce, solo mi sforzarò con breve discorso rapresentare alla serenità vostra ed alle signorie vostre, non come detto maneggio sia passato (perchè de tempo in tempo le lettere dell' eccellentissimo orator Capello e mie lo hanno dimostrato), ma la cagione perchè la pace non sia seguita tra questi dui signori; poi, quali siano gl' impedimenti alla composizione; ed in fine che speranza ci resti o di pace o di accordo o pure di nuove tregue. Nel qual discorso tanto dirò de la natura, governo e forze del re cristianissimo e suo regno, quanto venirà bene a far più chiare e più fondate le ragioni ch' io usarò in questo ragionamento.

Dico adunque, serenissimo principe, gravissimi e sapientissimi signori, la pace desiderata da la santità del pontefice, procurata dalle signorie vostre eccellentissime coll' opere e col core, aspettata con eccessivo bisogno dalla cristianitade, e negoziata dalli agenti da la cesarea maestà e del re cristianissimo a Locat, loco mezzano tra Salses e Narbona, non esser riuscita tra questi dui signori, perchè non è giudicato suo benefizio da l' imperatore dare il stato di Milano al re cristianissimo, nè il re cristianissimo senza Milano può far la pace coll' imperatore. Il malefizio che l' imperator ne può avere dando quel stato alla maestà cristianissima, ognuno per sua prudenzia lo vede benissimo. Prima, incontra la sua natura, si spoglieria de uno stato che il fa grande e sicuro in Italia. Doppoi, che ne investiria de esso il maggior suo inimico che abbia al mondo. Terzo, che con le sue armi veniria farsi la guerra nel regno de Napoli, e nel stato di Fiorenza, che è pur a sua devozione. E insomma che privaria se stesso di una gran parte della sua grandezza, per darla ad uno che, se non al presente, certo col tempo, li averia a far fortuna, e forsi a tuorgli il resto. Onde volendo sua maestà cesarea lasciare il stato di Milano, e volendosi assicurare di tutte queste cose, propose al re cristianissimo le grandi condizioni che

paix ou d'un accord, ou bien d'une trêve nouvelle. Je ferai en passant quelques remarques sur ce qui regarde la France, son gouvernement, ses moyens, le caractère de sa majesté très-chrétienne, autant qu'il en faudra pour appuyer mes raisons.

Je dis donc que la paix tant désirée par le pape, procurée avec tant de zèle par vos seigneuries, et si nécessaire à la chrétienté, qui fut traitée par les agents de sa majesté impériale et du roi très-chrétien à Locat, entre Salces et Narbonne, n'a pas réussi parce que l'empereur n'a pas jugé utile de donner l'état de Milan au roi de France, et que celui-ci ne peut rien conclure qu'à cette condition. Quant aux désavantages de la cession, ils sont assez clairs. D'abord l'empereur se priverait d'un état qui lui assure tant de puissance en Italie, ce qui n'est pas dans ses habitudes; il s'en priverait pour enrichir son plus grand ennemi*; il donnerait lui-même des armes pour qu'on l'attaquât dans le royaume de Naples et dans l'état de Florence qui dépendent de lui; enfin il se nuirait à lui-même afin d'étendre la puissance d'un roi qui tôt ou tard se servirait de ce don pour le combattre et pour le priver de tout le reste. Afin de se garantir de ces dangers, tout en cédant l'état de Milan, sa majesté mit à sa cession les conditions onéreuses que vous connaissez d'après mes lettres et même peut-être par d'autres voies. Ces conditions ôtaient dès l'abord au roi très-chrétien beaucoup plus de puissance et de droits que l'acquisition du Milanais ne lui en rapportait en espérance. D'ailleurs tous les

* Voyez pour tout cela Du Bellay, l. V.

vostre signorie eccellentissime hanno, per lettere dell'eccellentissimo orator Capello e mie, conosciute, e forse intese anco per altre vie. Le qual condizioni, perchè tolcano *de præsenti* al re cristianissimo le ragioni sue, e de le forze, assai più che non gli dava la speranza del stato de Milano; e ritrovandosi sua maestà cristianissima su l'avvantaggio della più parte del stato de Savoglia, di Edino in Fiandra, e de la guerra che il Turco ha coll'imperatore (nella qual stando esso imperatore occupato, non potrà dar molestia a sua maestà), essa non ha voluto comprar la pace con tanto suo danno, quanto gli pareva di avere se avesse cesso all'imperator la Borgogna, restituito Edino, la superiorità de Arthois, la Savoglia al duca, ed alli nepoti del quondam monsignor de Borbon il stato suo; e se avesse cesse le ragioni sue di Napoli e Milano, che sono nella capitulazione di Madril; ed infine (che essa se reputava a gran vergogna) se avesse mandato per tre anni monsignor d'Orliens suo figliuolo in Spagna per ostaggio, e fosse stato sforzato far la guerra al Turco, ad utile e grandezza dell'imperatore; e astretto al concilio col qual perdeva la unione delli principi e stati di Alemagna, e d'altri capitanii, e gente luterane, per sperar nella fede di quello che apertamente dice che non ha fede in lui di cosa alcuna. Onde per tutte le sopradette cause non è seguita la pace tra queste maestadi; la qual, sebbene alcuni credeno che si saria fatta quando si fusse trovato modo che l'uno di questi dui signori si avesse fidato dell'altro, io nondimeno, serenissimo principe, sapientissimi miei signori, per quanto ho potuto conoscere e dal volto del re (che spesso suol dimostrare l'animo dell'uomo), e poi dalle parole e sue e della serenissima regina di Navarra, e de' altri grandi che sono in questa corte, dico che il re cristianissimo si saria fidato dell'imperatore se sua cesarea maestade avesse rimesso alcune cose della capitulazione di Madril. Ma perchè sua maestà cesarea è stata ferma nella sua opinione, il maneggio è dissoluto nel modo che hanno saputo vostre signorie, con mala satisfazione di tutti i cristiani.

Seguono, mo, li altri impedimenti alla composizione che si ha da

avantages sont maintenant du côté de la France. Son roi a une grande partie de la Savoie; il a Hesdin en Flandre; il sait que l'empereur, occupé par la guerre avec le Turc, ne pourrait pas le gêner pour le moment; ainsi il n'a pas cru devoir acheter la paix en cédant la Bourgogne, Hesdin, et ses droits sur le comté d'Artois à l'empereur, la Savoie au duc, le Bourbonnais aux neveux de Monsieur; en renonçant enfin à ses droits sur Milan et sur Naples, selon la capitulation de Madrid. En outre, il eût trouvé trop honteux d'envoyer pour trois ans en ôtage son fils, le duc d'Orléans, en Espagne; d'être obligé de faire la guerre aux Turcs pour le service de l'empereur, et d'adhérer au concile. Par cette adhésion il aurait perdu l'alliance des princes et des états de l'Allemagne, des chefs et des peuples luthériens : et tout cela pour se fier à un homme qui n'avait pas en lui la moindre confiance, et qui le disait hautement. Voilà pourquoi la paix n'eut pas lieu. Il y en a qui croient que les choses se seraient mieux arrangées si l'on avait pu inspirer à ces deux potentats une confiance réciproque; mais, d'après ce que j'ai pu comprendre par la physionomie du roi (car de cet indice on déduit quelquefois la pensée des hommes), par ses paroles, et enfin par les propos de sa majesté la reine de Navarre et des seigneurs de la cour, je dis que le roi très-chrétien se serait fié à l'empereur si celui-ci avait voulu relâcher quelque chose des dures conditions de la capitulation de Madrid. Mais comme sa majesté impériale n'en voulut pas démordre, tout traité fut rompu au grand regret des diverses nations chrétiennes.

Pour ce qui est des négociations futures, voici les obstacles qui s'y

trattare, li quali sono assai, e molto grandi. Perchè la serenità vostra e le vostre eccellentissime signorie (che parte con la dottrina, parte con l'uso e longa pratica, e l'ottimo suo giudizio, intendeno benissimo le cose del mondo) sanno che sì come le amicizie tra particolari gentil' uomeni si contragono per la mutua corrispondenzia degli animi e per la similitudine dei buoni costumi, così tra i principi se fanno le amicizie o per la istessa corrispondenzia di natura, o per giudizio che abbiamo che li torni bene il stare amici insieme, overamente per necessità, e fortuna, che al suo dispetto li astringono a starsi uniti. Tra questi dui signori (per quanto io ho, nel poco tempo che sono stato in Francia, conosciuta la natura del re cristianissimo, e per quanto ho inteso per varie relazioni in questo eccellentissimo consiglio, ed alla corte, ed altrove quella de la cesarea maestà), trovo esser talmente insieme discordanti[1], che (come in tal proposito mi disse la serenissima regina di Navara, che è sorella del re cristianissimo, la quale è donna di molto valore, e spirito grande, e che interviene in tutti i consigli) bisogneria che Dio ritornasse a riformarne uno di loro ad esempio dell' altro per volere che si accordassero ambidui. Perchè, dove il re cristianissimo vuole mal volentieri fatica de pensieri grandi o di facende, e che spesse fiate va alle caccie ed alli suoi piaceri; lo imperatore non pensa ad altro mai che a negozj, e a farsi maggiore. Dove il re cristianissimo è semplice, aperto e liberalissimo, e facile assai a rimettersi al giudizio e parere delli suoi consiglieri; l'imperatore è molto riservato, e tenace del suo; e è duro nelle sue opinioni, governandosi più per se stesso che per alcun altro. E così in tutte le altre cose sono di modo contrarii di natura, che il re medesimo disse un giorno all' eccellentissimo orator Capello ed a me, ragionando in materia delle tregue, che esso credeva che Cesare studiasse di esser tutto l'opposito suo; perchè se esso diceva che voleva pace, Cesare

[1] Si vede chiaro, che incominciando il periodo e' pensava a dire tra *questi due signori..... trovo essere tale discordanza*; ma nella parentesi gli cade di nominarli in caso retto, e però volta il costrutto a quel modo.

opposent et qui sont assez nombreux et assez graves. Votre sérénité et vos seigneuries, instruites soit par l'étude, soit par la longue expérience des affaires, savent bien que les amitiés entre particuliers se forment ou par la correspondance des sentiments, ou par la conformité des habitudes, et que les bonnes relations entre princes sont nouées ou par une correspondance pareille, ou par l'intérêt, ou par la nécessité des choses qui les unit malgré eux. Ce que j'ai vu du roi de France dans mon court séjour, et ce que j'ai entendu de l'empereur à la cour ou dans le conseil de votre seigneurie, me prouve assez qu'entre ces deux grands princes il n'y aura point d'union. La reine de Navarre, sœur du roi, femme d'un talent et d'une sagesse rares, et qui prend part à tous les conseils de la couronne, me dit un jour que pour pouvoir accorder ces deux hommes il faudrait que Dieu refît l'un des deux sur le calque de l'autre. Car le roi très-chrétien n'aime pas les affaires ni les soucis de l'état, mais plutôt la chasse et les plaisirs; tandis que l'empereur ne rêve que les affaires et les moyens d'augmenter sa puissance[1]. Le roi très-chrétien est simple, ouvert, libéral, docile à l'avis de ses conseillers; l'autre est très-réservé, très-parcimonieux, ferme dans ses vouloirs, et il se conduit d'après son propre avis plutôt que d'après celui des gens qui l'entourent. Ils sont, en somme, d'un caractère si différent, que le roi lui-même dit un jour à l'ambassadeur Cappello et à moi, justement à propos des trêves qu'on allait conclure : « L'empereur tâche de faire tout au rebours de ce que je fais : si je propose la paix, il dit que la paix n'est pas possible, mais qu'il vaut mieux un accord ; si je parle d'accord, il propose une trêve. Nous ne sommes jamais du même sentiment en rien. »

[1] Brantôme, *Cap. étr.* Charles V: Beaucaire. *Rerum gall.* lib. XVI

rispondea che non potea farla, ma che faria qualche composizione ; e s' egli diceva di composizione, gli era risposto che erano meglio tregue ; di modo che non si potevano mai incontrare di una volontà [1]. Onde si potria concludere, che per diversi spiriti e contrarie nature che hanno insieme queste due maestade, mal è da credere che si abbiano accordare [2].

Bisognaria adunque che col giudizio vedessero quanto commodo sentiriano tutti dui della unione che avessero insieme. Il qual giudizio, sì come credo che sia grande in ogn'uno di loro, così si vede manifestamente che gli è guasto e accecato in tutto dalle offese che sono seguite tra lor maestadi, da gli odii crudeli, e dalle passioni, che non li lasciano vedere il loro bene. Perciocchè, lassando stare tutte le altre offese, la presa del re cristianissimo, l'ostaggio dei figliuoli, la capitulazione de Madril, la impresa di Francia, che fu tentata già dui anni dall'imperatore, e ultimamente la opinione del veneno del serenissimo delfino, da che sono nasciuti odii infiniti; hanno alterato sì l'animo di sua cristianissima maestà, che essa mai non ragiona di alcuna di tal cose, che non si scaldi tutta di passione, e in ardore [3] di vendicarsi un giorno. E poi il suspetto ed invidia che l'uno e l'altro ha in se, di non vedersi più grande o più potente, fa che, conoscendo lo imperator che 'l re cristianissimo cerca con ogni suo sforzo e ingegno di ridur tutta la Francia sotto d'un capo solo, e che per ciò si è tanto affissato nel stato di Milano (perchè, dando questo a monsignor d'Orliens, viene a metter nella corona la Bertagna, la quale per obbligazion di dote, avendo il re cristianissimo più di un figliuolo, doveria darla al secondo figliuolo; e li populi di quella provincia difficilmente servono alla corona, che voriano aver un proprio signore : e viene a metter anco Orliens e Angulem [4]; e si fa un fondamento in Italia col predetto stato di Milano, che saria formidabile ad ogn'uno), sua maestà cesarea cerca di disturbarli questi suoi disegni, non li volendo dare detto stato : o se gliel

[1] La frase non è nè comune nè bella ma nol credo error di copista.

[2] Omesso l'*a;* non manca di esempi

[3] Dante : *accese in fuoco d'ira.* Qui la

Leurs caractères ne les amèneront donc pas à un accord : il faudrait qu'ils y fussent conduits par l'utilité qui résulterait de leur union. Mais leur jugement, quoique, à mon avis, très-sain, est offusqué par les offenses réciproques, par les haines cruelles et par les passions, qui les empêchent de voir leurs vrais avantages. Sans parler d'autres choses, la captivité du roi très-chrétien, ses enfants envoyés en ôtage, la capitulation de Madrid, l'expédition de France que l'empereur a tentée il y a deux ans, et dernièrement le soupçon[2] de l'empoisonnement du dauphin, ont irrité les haines, et exaspéré tellement le roi très-chrétien qu'il ne parle jamais de ces choses sans en montrer un grand courroux et un violent désir de vengeance. Ajoutez à cela leur jalousie réciproque : l'un ne voudrait pas que l'autre s'agrandît à ses dépens. L'empereur sait que le roi très-chrétien tâche de réduire la France sous un seul gouvernement; qu'il veut l'état de Milan pour le donner au duc d'Orléans afin d'avoir la Bretagne, province qui, à cause des conventions dotales, écherrait au fils puîné du roi; ce que désirent les Bretons, qui auraient ainsi un chef à eux, et qui n'aiment pas à dépendre directement de la personne du roi de France. Puis, en plaçant le duc d'Orléans en Italie, il mettrait d'accord les deux frères, et il poserait ici les fondements d'une puissance qui deviendrait formidable à tout le monde. Sa majesté impériale, qui ne goûte pas ces desseins, lui refuse le Milanais; ou bien elle demande en échange la Bourgogne pour Mgr de Bourbon, qui lui donnerait la facilité d'attaquer la France. De l'autre côté, le roi, voyant l'agrandissement

frase non è punto elegante; ma errore non è.

[1] Forse *metter d'accordo*. V. relaz. 1ª.

[2] « Mourut.... non sans soupçon et véhémente opinion qu'il eût été empoisonné. » (Du Bellay, VII, p. 289; puis VIII, 328, 329.)

dà, cerca ch'el lasci a Borbone la Borgogna, che sono come scale da passar da li suoi stati a molestarlo nel regno di Francia. Dall'altro canto vedendo il re quanto sia fatto grande detto imperatore, procura di assicurarsi da tutte le parti: nè vuole lasciare alcuna cosa di quelle che tiene in Fiandra, o del Piamonte, se lo imperator non gli dà Milano, sì per farsi di forze eguale a esso imperatore, come perchè ogni poco che esso lasciasse, gli pareria di accresserlo alla grandezza del suo inimico. Le passioni adunque che sono fra loro non li lasciano veder quanto bene torneria a loro maestadi lo essere unite ed in pace insieme, e quanto benefizio dariano alla cristianitade, se in compagnia cercassero di sollevarla da tanti danni e da tante miserie che le loro discordie e guerre le hanno date.

Resta la terza parte, che è la fortuna, over necessitade, la qual fa molte volte quello che nè il giudizio nè la natura hanno potuto fare; come essa fece nella presa del re, quando seguì quella pace sforzata con la capitulazione de Madrille, poi l'altra dell'accordo de Cambray, e al presente le tregue del Piamonte, le quali, sì per la necessità che avevano gl'imperiali, come per la fame e bisogno di tutte le cose che era al campo del re cristianissimo, furono astrette dette maestadi a far queste tregue. Ma per far una pace o composizione al presente tra ambe loro, non si vede che l'uno o l'altro di questi signori sia necessitato a farla con disavantaggio. Perchè, lassando stare lo imperatore con la sua fortuna, le forze del re cristianissimo sono ora molto unite e molto grandi. Ha sua maestade la Francia tutta dal mar Oceano verso settentrione fino alla bassa Bertagna, poi fino ai Pirenei, e fino al mar Mediteraneo; e di più la Savoglia tutta, che è di là da'i monti; e anco la maggior parte del Piamonte in suo potere e libero dominio. Nella quale (come sanno le signorie vostre eccellentissime) sua maestà fa dodici governadori, perchè è divisa in dodici provincie principali, delle quali dodici provincie ne cava ogni anno di rendita ordinaria, tra taglie, sussidii, quadresima de vini, sali, dominio, gabelle, officii venali, e altre minute rendite, la summa di franchi quindici millioni settecento cinquanta mila, che sono poco

immense de l'empereur, tâche de s'assurer de son mieux, et ne voudrait lui rien céder en Flandre ou en Piémont sans en être dédommagé par l'état de Milan. Il veut d'abord mettre ses forces en équilibre avec celles de son ennemi; puis il ne veut pas être lui-même l'instrument de sa puissance. Ces passions les empêchent de voir l'utilité de la paix, et de comprendre le bienfait dont ils combleraient les peuples chrétiens en les soulageant des maux que leurs longues discordes ont partout enfantés.

La troisième cause d'union, c'est la nécessité amenée par les événements, qui opère quelquefois ce que ni la nature ni le calcul n'ont pu faire. C'est ce qui advint, par suite de la captivité du roi, dans la capitulation de Madrid, puis dans l'accord de Cambrai. Ainsi les trêves récentes du Piémont furent amenées par les urgents besoins des gens de l'empereur et par la famine et les privations éprouvées au camp des Français; mais pour conduire à une paix ou bien à un accord désavantageux, je n'en vois pas une nécessité urgente ni d'un côté ni de l'autre. On connaît d'une part les forces[a] et la fortune de l'empereur; de l'autre, les forces du roi sont dans ce moment aussi grandes que bien unies. Il a la France tout entière, depuis l'Océan jusqu'à la basse Bretagne, aux Pyrénées et à la mer Méditerranée; au delà des monts, il occupe la Savoie et la plus grande partie du Piémont. En France, il nomme, vous le savez, douze gouverneurs, selon le nombre des provinces; et le revenu annuel qu'il en tire (en y comprenant les tailles, les subsides, les droits sur les vins[b], sur les sels, le domaine, les octrois, la vente de certains emplois publics[c], et autres

[a] « Je vois une armée si florissante, et composée de gens tous élus, et comme choisis l'un après l'autre : les gens de pied tous vieux soldats et vétérans; la cavalerie si bien équipée; telle compagnie d'artillerie, et si bien étoffée de tout ce qu'il lui faut. » (Du Bellay, p. 261.)

[b] Dans la précédente relation il est dit que les vins payaient le tiers : ici c'est le quart.

[c] Cette coutume ne devait pas trop

manco de tre millioni d'oro. E se bene sua maestà nelle spese ordinarie di pensione alli Sguizzari, ad Inghilterra, ai capi Todeschi, e alli offiziali di giustizia di tutto il suo regno, in guardie de' castelli, in la marina di levante e ponente, in doni, e spese de' ambasciatori, in artigliarie, in caccie, in far tavola, in spese de la casa, e in altri casi inopinati, ed infine in lancie duemila cinquecento che continuamente tien pagate, spende tutta la entrata o poco meno; e se ben anche nella impresa che tolse lo imperator contra Francia, sua maestà cristianissima (per quel che dice la comune voce di tutto quel regno) spese più de tre millioni e mezzo d'oro, bona parte del quale esso si trovava avere in mano; nientedimeno le vie istraordinarie che sono aperte sempre a sua maestade, sono sì grande e tali, che o con taglie o con doni o con sussidii o con imprestidi del clero (che è richissimo in Francia, come è noto ad ognuno), ne traze sempre quanto li fa bisogno. Di modo che per mancamento de denari non si de' creder che sua maestà venga sforzata ad accettar condizioni di pace che non gli parino utili ed oneste.

Nè si de' credere che, per paura che l'abbia che l'imperator gli mova guerra in Francia da parte de Picardia o d'altrove, overo che el gli metta adosso il serenissimo re d'Inghilterra (che altre fiate gli ha tolta la Francia e dato assai che fare), faccia detta pace. Perchè, oltra che li Fiamenghi fanno mal volentiera la guerra a Francia, con la quale perdono i trafeghi, e consumano le entrate; il re cristianissimo tiene così ben munite le sue frontiere de la Picardia, come la maestà cesarea le sue della Fiandra. Di modo che, da quel canto non vi è molto avantaggio. Da questo del Piamonte e di Provenza, la prova che già dui anni fece l'imperator, lo ha ben dimostrato chiaramente a tutti, quanto sia duro e difficile il passo. Poi circa al serenissimo re d'Inghilterra, sua maestà non l'ha da temere, perchè

effaroucher la sévérité d'un ambassadeur vénitien. En 1516 les necessités de l'état forcèrent la république de metre à l'enchère certains emplois et certaines dignités. Il est vrai de dire que le mal n'a jamais été aussi grave qu'il le devint en France après la moitié de ce siècle.

choses moins importantes) est de quinze millions sept cent cinquante mille francs, c'est-à-dire trois millions d'écus d'or à peu près. Il est vrai de dire que les dépenses ordinaires, c'est-à-dire les salaires des Suisses, des Anglais, des capitaines allemands, les pensions à tous les officiers de justice du royaume, les gardes des châteaux, la flotte des deux mers, les présents à faire, les frais des ambassadeurs, l'artillerie, la chasse, la table, la maison royale, et autres dépenses imprévues, puis les deux mille cinq cents lances qu'il solde toujours[a], lui absorbent presque tous ses revenus[b]. Il est encore vrai que l'expédition de l'empereur contre la France coûta au roi trois millions d'écus, dont il avait la plus grande partie dans son trésor. Mais les moyens extraordinaires, tailles, présents, subsides, emprunts du clergé (car le clergé de France est très-riche, comme chacun sait), lui donnent tout ce dont il a besoin[c]. Ainsi ce n'est pas le manque d'argent qui le pousserait à une paix sans utilité et sans honneur; ce ne serait pas davantage la peur qu'il aurait d'une expédition en France du côté de la Picardie[d] ou bien d'un autre[e]; il n'y a pas à craindre non plus qu'on lui mette à dos le roi d'Angleterre, qui autrefois donna beaucoup à faire à la France et en conquit une grande partie. Les Flamands n'aiment pas à entrer avec les Français dans une guerre qui consommerait leurs revenus et qui perdrait leur commerce; et le roi garde aussi bien les frontières de la Picardie que l'empereur celles de la Flandre : ainsi de ce côté-là il n'y aurait

[a] Quelques historiens modernes donnent à François quatre mille lances et quatre archers par chaque homme d'armes, ce qui fait vingt mille hommes. Ce nombre est exagéré sans nul doute.

[b] Ce calcul est bien plus probable que l'autre, de Marino Giustiniano, où l'on exagère peut-être un peu trop les épargnes du roi.

[c] « L'empereur n'était pas aussi bien pourvu de deniers. » (Du Bellay, VII, 298.)

[d] Il avait été plusieurs fois menacé de ce côté-là. (Muratori, *Ann.* t. XIX, 239.)

[e] « L'armée que vous savez être déjà prête pour descendre en Picardie...... et autre que au-devant de moi je viendrai joindre par le côté de Languedoc. J'en fais encore dresser une autre pour descendre au fort des affaires en Champagne, et de là passer en Bourgogne. » (C'est Charles V qui parle.) (Du Bellay, liv. VI, p. 260, voyez aussi p. 271, 330.)

gl' Inglesi mai passorno in Francia senza l' ajuto e spalle dei duchi di Bertagna, o di alcun altro principe di Francia, che sono mancati, e ridutti ora tutti in la corona. E apresso di questo, la stretta unione e parentado che tiene il re cristianissimo col re di Scozia, revocaria sempre il re d' Inghilterra con la guerra, e gli disturbaria li suoi disegni, come ha fatto altre volte, quando non era obbligato di farlo. Si aggiunge a questo l' antiqua constituzione de la Francia, la quale è, che tutti li gentil' uomeni del regno non contribuiscano mai ad alcuna gravezza o spesa che occorra farsi dal re cristianissimo, se non quando la Francia è assaltata con guerra; che in quel caso sono obligati a pagar tutta la spesa che si fa alla defensione per tre mesi. Onde si può concludere che il regno di Francia, ridotto, come al presente è, nella obbedienzia de un solo capo, sia piuttosto da esser formidato da cadauno, che esso abbia a temere le altrui forze.

Da tutte le sopradette cose (fondate sopra quelle che ho conosciuto alla corte di Francia, e sopra il mio debile e picciolo giudizio) se ben pare forse alla serenità vostra ed alle vostre eccellentissime signorie che non resti speranza alcuna al bisogno della cristianitade, che questi dui principi si accordino insieme con pace universale (la quale se reuscisse, bisognaria dire *a Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*, come disse esso re quando che intese che la cesarea maestà aveva detto che volea dargli il stato di Milano, e far la pace al tutto), nientedimanco la necessità de li tempi presenti, e la buona natura de sua cristianissima maestade, la qual sente con sommo despiacere i danni e la rovina dei cristiani; e poi le persuasioni dell' illustrissimo contestabile (il qual si come il tutto può con sua maestade, e si come move e governa tutto quel regno, solo, come piace a lui, nè vuôl compagno alcuno, così conosce che con la pace si può conservare in questa sua grandezza, perchè la pace egualmente da tutti, e grandi e piccioli, di Francia è

guère d'avantage[a]. Quant au Piémont et à la Provence, l'empereur a déjà éprouvé, il y a deux ans, combien ce passage était difficile. Pour l'Anglèterre, il n'y a rien à craindre; car les Anglais n'ont jamais pu mettre le pied en France sans l'aide des ducs de Bretagne ou de quelque autre prince français. Or ces princes ne sont plus, et la France tout entière est sous la main du roi. D'ailleurs l'union et la parenté qui lient la France à l'Écosse rappelleraient toujours le roi d'Angleterre chez lui par une diversion opérée au sein de son propre pays. On l'a déjà vu autrefois, même lorsque l'Écosse n'était pas aussi engagée à le faire qu'elle le serait à présent[b]. Les anciennes constitutions de France ordonnent que les gentilshommes du royaume soient exempts de tout impôt et de toute dépense, excepté dans le cas où la France même serait attaquée. Alors ils doivent supporter tous les frais de la guerre pendant le cours de trois mois. D'où l'on peut conclure que le royaume de France, tel qu'il est à présent, gouverné par un seul chef, doit plutôt être redoutable aux autres puissances qu'il ne doit lui-même redouter leurs attaques.

Toutes ces raisons, fondées sur les faits par moi recueillis à la cour de France, et rapprochées par mon faible jugement, vous amènent d'abord à croire qu'une paix universelle n'est pas à espérer de sitôt. Et dans le cas où elle arriverait, on pourrait bien répéter, « A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris, » ainsi que le dit le roi lui-même en apprenant que l'empereur voulait lui céder l'état de Milan et conclure la paix. Il est possible cependant que tout au moins un accord quelconque soit conclu : il faut espérer dans les nécessités du temps, dans l'humanité du roi, qui gémit sur les maux des peuples chrétiens, et dans les insinuations du connétable, qui a un grand ascendant sur l'esprit de sa majesté. Il fait tout en France, comme il lui plaît, et il voit bien que la paix seule peut lui conserver cette grande auto-

[a] Sur les armements et les fortifications faites en France de ce temps, voyez Du Bellay, 233.

[b] En 1513, par exemple. Pour ce qui est de l'an 1537, voyez Du Bellay, VIII, p. 328, 329, 330, 331.

desiderata, che sono stracchi ormai nelle spese e nelle fatiche di guerra, contrarie alla natura de' Francesi); e anco la desterità che forse al presente potrà adoperare la santità del pontefice con le persone istesse [1] de loro maestadi; e finalmente quel lume che è da sperare che 'l nostro signor Dio gli mandi avanti agli occhi per mostrarli il camino a la conservazione de la fede sua, faranno che se ben non riuscisse la pace universale, almeno potrà farsi qualche accordo o composizione. Percioché, avendo il re cristianissimo con le tregue del Piamonte, e con la trattazion de la pace, perso assai favore che poteva sperare dal Turco e dal serenissimo re d'Inghilterra (l'uno e l'altro de' quali hanno manifestissimamente conosciuto chè sua maestà cristianissima faria accordo con Cesare anco a lor malefizio, quando gli fusse dato il stato de Milano); e vedendo sua maestà, che nè esso re d'Inghilterra nè il Turco può più fermar speranza alcuna nella unione sua, essa, conoscendosi pur restar senza questi appoggi, è da credere che passarà facilmente inanzi, alla composizione, anco con qualche suo disavantagio.

E per quanto mi disse un giorno il reverendo nonzio del pontefice, è da credere certo, che quando l'imperator rimettesse alcune cose della capitulazione di Madril, le quali pareno troppo gravi alla maestà cristianissima, essa nel resto si fidaria di sua maestade. Perchè, dicendogli esso nonzio un giorno, che pareva a lui che la pace non riuscisse tra lor maestadi perchè non si volevano fidare l'una de l'altra (onde saria bono che le fortezze de Milano fossero deposte o in mano della santità del pontefice o in mano di questa eccellentissima republica, fino a tanto che si adempissero le altre promesse); sua maestà gli disse che, essendo sua santità troppo vecchia, la quale morendo potria rompere ogni buona opera che fusse incominciata; ed essendo la serenità vostra troppo potente in Italia, da crederli [2] questo stato; voler fidarsi dell' imperatore, pur che esso rimettesse un poco delle condizion che gli proponeva. E nel partir ch'io feci dalla corte, pigliando licenza dal reverendissimo cardinal

[1] Altro cod. de' *cardinali*.

[2] Non *cedergli*, ma *commettergli*.

rite[a] (car les seigneurs et le peuple désirent également la paix, et sont fatigués des dépenses et des travaux de la guerre, que les Français ne peuvent pas endurer trop longtemps[b]). Il faut encore espérer dans la médiation du pontife auprès de leurs majestés, et dans la lumière que Dieu leur enverra d'en haut, pour leur montrer ce qui est le plus profitable à la conservation de sa foi.

Par les trêves du Piémont et par ses négociations de paix le roi a déjà beaucoup perdu de la confiance que mettaient en lui le Turc et le roi d'Angleterre : ceux-ci voient bien que sa majesté très-chrétienne conclurait volontiers une paix qui fût même à leur désavantage, pourvu qu'on lui donnât l'état de Milan. Ainsi le roi, connaissant que le roi d'Angleterre et le Turc ne peuvent plus se fier à son alliance, et se voyant privé de ces deux soutiens, tâchera d'en venir à un accord, quand même cet accord ne serait pas tout à fait à son avantage. Le nonce du pape me disait un jour que, si l'empereur voulait renoncer à certains articles trop durs de la capitulation de Madrid, le roi, pour le reste, s'en remettrait à lui. Le même nonce dit un jour à sa majesté très-chrétienne que, puisque la paix ne pouvait pas se conclure à cause de la méfiance réciproque des deux parties, il aurait mieux valu confier les citadelles de Milan ou au pape ou bien à cette excellentissime république, jusqu'à ce que tous les engagements fussent exactement observés. Mais le roi répondit que le pape était trop vieux, et que sa mort pourrait venir rompre tout à coup une convention entamée; que Venise d'ailleurs était trop puissante en Italie pour qu'on lui confiât cet état; qu'il valait mieux dès lors s'en fier à l'empereur, pourvu que

[a] « Considérant en son esprit et à part soy combien de la charge qu'il avait, il lui pouvait, en la bien conduisant, advenir d'honneur et de gloire, et combien au contraire d'une malheureuse issue lui adviendrait de honte et reproche. » (Du Bellay, VII, 268.)

[b] « Non pas faute de courage, mais faute de persévérance, vertu qui, de leur aveu même, manque à cette nation. » (Davila, t. I, p. 285, et t. II, p. 151.) Du Bellay met ces paroles dans la bouche de Charles V : « Le Français ne vaut sinon à une première impétuosité. A dissimuler et temporiser il s'anéantit et perd courage »

di Lorena, qual è gentilissimo signore, e di natura sua studioso della pace, sua signoria reverendissima mi disse, che per uno secretario de l'imperatore, qual portò al re cristianissimo la confirmazione de la tregua, aveva mandato a dire alla maestà cesarea a nome suo, che essa fusse contenta lassare un poco della sua durezza, che prometteva di dargli la pace.

Alle qual cose si aggiungono anco dui rispetti che movono assai l'animo del re cristianissimo a far alcuno accordo con l'imperatore. L'uno è, che i Sguizzari mal volontieri consentono che sua maestade tenendo per se il stato di Savoglia, se gli avicini tanto che abbiano a temere che essa col tempo voglia da loro molti lochi che godono del stato predetto, e il ducato di Chiabletz, nel quale vi sono moltissime terre, come Losana, Tonôn, Viviano, Colonge, Paterna, Geneva, che sono luochi che essi Sguizzari hanno occupato da poco tempo in quà de la Savoglia. Nè faria molto per esso re stargli così apresso, perchè, o conveniria sopportar molte ingiurie che essi Sguizzari sempre fanno a gli suoi vicini, o conveniria far guerra con loro, la qual gli saria di molto danno, che si privaria del servizio di quella nazione, senza la quale sua maestade malamente puol fare alcuna impresa; avendo spezialmente conosciuto, gli legionarii della Francia, instituiti già con tanto nome, non riuscire in quel regno, si per esser villani nati ed allevati nel continuo servire, e senza aver vedute, non che adoperate mai, l'armi; si perchè ne nasceva quello che era necessario che nascesse dalle mutazioni preste che si fanno da l'uno estremo a l'altro, che come dall'estrema servitù erano messi una fiata in la licenzia e libertà de le armi e de la guerra, non volevano più obbedire alli loro patroni. Di modo che gli gentil'uomeni di Francia si son dogliuti col re cristianissimo assai volte, dicendo a sua maestade, che con dar l'armi loro a' villani, e con farli essenti dalle consuete gravezze, ha fatto ch'essi a poco a poco hanno perso la obbedienzia e i privilegi loro; e che in breve tempo quelli si faranno gentil'uomeni, ed essi villani. Onde, e per questo, e perchè in vero non erano buoni a far impresa alcuna, detti legionarii vanno ogni

celui-ci proposât des conditions moins rigoureuses[a]. En partant de la cour, comme je prenais congé du cardinal de Lorraine, seigneur très-courtois et aimant la paix, sa seigneurie révérendissime me dit avoir mandé à l'empereur, par un de ses secrétaires venu en France pour apporter la confirmation de la trêve, que si sa majesté impériale se relâchait un peu de sa rigueur, lui, cardinal, répondait de la paix. Il est encore d'autres motifs qui amèneraient le roi de France à un accord : d'abord les Suisses n'aiment pas trop que sa majesté garde la Savoie et se rapproche de leur territoire. Ils craindraient que la France ne leur demandât plusieurs pays dépendant jadis de la Savoie, notamment dans le duché de Chablais, et maintenant occupés par eux, Lausanne, Thonon, Colonge, Genève. Il ne serait pas même de l'intérêt du roi d'avoir de tels voisins ; car, ou il faudrait toujours supporter les provocations dont ils harcèlent ceux qui les entourent, ou bien leur faire la guerre, c'est-à-dire renoncer aux services de cette nation belliqueuse. Sans elle, le roi croit ne pouvoir pas soutenir une guerre quelconque, principalement après avoir essayé de ces légionnaires français tant vantés, et qui n'ont pas réussi du tout. Ce ne sont que des paysans élevés dans la servitude, sans aucune expérience du maniement des armes ; et, comme ils passaient tout à coup de l'extrême asservissement à la liberté et à la licence de la guerre, il advint ce qui arrive toujours dans tout changement subit, qu'ils ne voulaient plus obéir à leurs maîtres. Ainsi les gentilshommes de France se sont plusieurs fois plaints à sa majesté de ce qu'en mettant les armes aux mains des paysans et en les affranchissant des anciennes charges, elle les avait rendus désobéissants et rétifs[b] ; elle avait dépouillé la noblesse de

[a] Il ajoutait : « Que l'empereur était content et lui offrait de disposer entièrement de l'état et duché de Milan, ainsi qu'il plairait à sadite sainteté, avecque participation de la seigneurie de Venise, en ordonner. » (Du Bellay, VII, p. 296 ; voyez aussi p. 330.)

[b] Du Bellay reproche aux gentilshommes eux-mêmes le défaut de prêter peu d'obéissance à ceux qui leur commandent. (III, 86.) Muratori pousse les choses plus loin : il appelle les soldats français : *gente indisciplinata, orgogliosa e bestiale*. (*Ann.* t. XIX, p. 111.)

dì mancando; e sua maestade, priva di arme proprie, è però sforzata di aver ricorso a soldati alieni e mercenarii, tra li quali i Sguizzari sempre è la più certa e miglior banda che abbia.

L'altro rispetto è la santa lega, deliberata dalla serenità vostra contra il Turco, la quale gli ha dato in la corte di Francia tanta riputazione e tanto nome, che, se il nostro signor Dio gli darà egual ventura (come è da sperare), mai non fu principe o republica al mondo, più gloriosa di questa. E in vero, serenissimo principe, quando che, doppoi la dissoluzione del convento a Narbona, venne la nuova a questa corte, che la serenità vostra aveva rifutata la pace col Turco, e deliberata la guerra con la lega (perchè la opinione del savio e buon governo delle vostre eccellentissime signorie è, quanto può essere, avuta in riputazione grande in quella corte), parve che ogn'uno voltasse gli occhi verso il re cristianissimo, e dicesse che quanta laude si doveva dare alla serenità vostra di tal cosa, tanto biasmo doveva venire alla maestà sua, quando col nome e con le forze sue non agiutasse così bella impresa. Di modo che, e l'illustrissimo contestabile, e esso re medesimo, quando poi gli comunicassemo lo avviso, si risentivano, e quasi si vergognavano di dire che non potevano accompagnarsi con le signorie vostre eccellentissime, perchè non si potevano accordare coll' imperatore. Onde è da credere che sua maestà cristianissima, vedendo che nel tempo che questa santa lega sarà occupata a far la guerra al Turco, se essa volesse dar molestia alla maestà cesarea o in Italia o altrove (il che saria un rivocarla da la detta impresa), potria avenirgli che forsi si tireria questa lega adosso, ma di certo si torria contra l'odio del sommo pontefice e di questa eccellentissima republica, e finalmente de tutti i principi e buoni cristiani; e che, se ne reuscisse qualche danno alla lega predetta, il mondo tutto gli crederia che non è

ses priviléges, en sorte que les paysans, dans peu de temps, deviendraient gentilshommes, et les nobles deviendraient *vilains*. C'est à cause de ces désordres, et de l'impossibilité où sont ces légionnaires de rien entreprendre, que leurs rangs s'éclaircissent tous les jours, et que le roi, privé de ses propres armes[a], est forcé d'avoir recours à la valeur mercenaire. Or, parmi les mercenaires, les Suisses sont toujours les plus sûrs et les plus courageux[b].

Un autre motif, c'est la sainte ligue proposée par votre sérénité contre le Turc, d'où vous est venu en cour de France un crédit tel que, si l'entreprise a du succès, ainsi qu'il faut l'espérer, nul prince, nulle république au monde n'aura été plus glorieuse et plus grande. Depuis la dissolution du congrès de Narbonne, et depuis que l'on a su que votre sérénité avait refusé de conclure la paix avec le Turc et stipulé l'alliance de guerre, comme la sagesse de votre gouvernement est bien reconnue, tout le monde paraît dans ce moment tourner les yeux vers le roi, et chacun pense qu'autant d'éloges vous étaient dus pour la déclaration de la guerre, autant on lui devrait de reproches s'il ne vous aidait pas de son crédit et de ses forces dans une si noble entreprise. Aussi le connétable et le roi lui-même, lorsqu'ils en reçurent la nouvelle de notre bouche, en furent-ils troublés et se montrèrent-ils presque honteux de ne pas pouvoir s'associer à vos desseins, parce qu'ils ne pouvaient pas s'accorder avec l'empereur. Sa majesté très-chrétienne verra bien que, si la France attaquait sa majesté impériale, en Italie ou ailleurs, au moment où elle est occupée à combattre les Turcs, la France attirerait peut-être sur soi les attaques de la ligue elle-même, ou

[a] « Vous connaissez tous aussi bien que moi quels gens de guerre sont les Français à pied. » (Du Bellay, VI, 260.) Et VII, 268 : « Sont inconnus les uns aux autres ; et lesquels il lui adviendrait par adventure, besoin et nécessité, de mettre aux champs avant que les capitaines fussent bien stylés à commander, et les compagnies à exécuter leurs commandements. »

[b] Davila, t. I, p. 141, 142 ; Du Bellay, VI. « Tont leur refuge et espérance gisait ès lansquenets et Suisses. » Voyez aussi VII, 295, 349. Ailleurs, en parlant des lansquenets, il dit : « Notre principale force était de cette natiou. » (P. 360.)

degna del nome che porta di re cristianissimo, dando esso occasione e modo a gl' infedeli di battere e ruinar i cristiani; e vedendo anco sua maestà che se la lega ottenesse con l'ajuto divino la vittoria, l'imperatore si faria assai maggiore che non è al presente (il quale seria come molto potente e vittorioso, così da esser temuto assai da sua maestade, quando essa non fusse in pace o in triegua seco); per tutti questi rispetti, e per molti altri ancora che da le signorie vostre sapientissime sono benissimo intesi, è da sperare anzi da creder certo che debbia farsi tra questi dui signori qualche accordo, il quale se ben augumentasse a l'uno e l'altro i stati e forze loro, non però seria salvo che utile e buono al presente bisogno di vostre eccellentissime signorie. Perchè con questa occasione, e con le loro consuete sapientissime provisioni, e molto più col braccio del nostro Signor Dio (che è stato quello che ha retto e governato fin qui questa republica), si liberariano da le continue piaghe che in ogni tempo gli hanno fatto e fanno gl' infedeli.

Ma quando questo accordo non riuscisse, io posso affermar alla serenità vostra e alle signorie vostre eccellentissime (dico affirmare perchè lo so di certo), che il re cristianissimo, per gl' istessi rispetti che ho detti di sopra, si contenterà di una tregua d'un anno, o di quel più che piacerà alla maestà cesarea. La quale se ben conosce che fu a suo benefizio che il re cristianissimo stia su la spesa nel medesimo tempo che essa ancora è su la spesa de la guerra del Turco, nientedimanco, volendo sua cesarea maestà attendere a questa impresa con l'animo sicuro, e con le forze sue tutte unite, credo che non potrà nè doverà negare al re cristianissimo di farla, essendo spezialmente solicitata da la santità del pontefice e da la celsitudine vostra, per comun benefizio di essa lega. Onde la mia conclusione è che se l'imperatore non starà duro nella confirmazione della capitulazione di Madril, potria succeder pace facilmente. Ma stando ferma, non mancarà dal re con qualche parte del stato di Savoglia farsi un qualche accordo. Poi, quando questo accordo non si facesse in questo abboccamento di Provenza, certo esso re farà una triegua per

du moins l'animadversion du pape, ainsi que de notre république, de tous les princes et des bons chrétiens. Il voit bien que, si cette ligue était battue, il serait indigne d'un roi très-chretien d'avoir laissé battre et ruiner les croyants par les infidèles. Il voit encore que si la ligue, Dieu aidant, avait le dessus, la victoire redoublerait la puissance de l'empereur, et le rendrait redoutable à la France dans le cas où il n'y aurait entre eux ni paix ni trêve. Tous ces motifs, et d'autres encore que vos seigneuries peuvent bien connaître d'elles-mêmes, amèneront un sccord; et quand même cet accord agrandirait pour le moment les états et les forces des deux rois, il n'en serait pss moins utile à vos seigneuries. D'abord la concorde des princes, puis les sagos délibérations de cette république, enfin la providence de Dieu qui l'a toujours soutenue et gouvernée, nous délivreraient du fléau des infidèles. Mais si l'accord n'a pas lieu, je puis affirmer, car j'en suis bien sûr, que le roi (pour les mêmes motifs énoncés ci-dessus) consentirait à la trêve pour une année, ou pour autant de temps que l'empereur le voudrait. Celui-ci sent bien l'avantage de tenir le roi en haleine et sur le pied de guerre tout le temps que lui-même doit soutenir la guerre contre le Turc. Cependant, comme il veut s'occuper de cette expédition en toute sûreté et avec l'ensemble de toutes ses forces, je crois qu'il ne pourrait pas refuser la trêve, principalement s'il y était poussé par le pape et par la république, au nom et dans l'intérêt de la ligue.

Je conclus donc que, si l'empereur ne tient pas trop à la capitulation de Madrid, la paix n'est pas difficile; que, s'il y tient, on fera toujours un accord, en cédant une partie de la Savoie; que, si l'accord n'est pas conclu au congrès de Provence, il y aura lieu à une trêve pour autant de temps que l'empereur le voudra, afin que les mouvements de la ligue ne soient pas troublés.

quanto tempo sarà in piacere dell'imperatore; e non disturberà l'impresa incominciata contra il Turco *.

Io veramente, serenissimo principe, gravissimi e sapientissimi signori, conoscendo il debito mio, e il bisogno della serenità vostra, di una pace buona tra questi dui signori, mi sono affaticato con tutte le forcie del mio picciolo ingegno per fare che il re cristianissimo fusse contento di superare in così degna cosa le dure difficultadi che si opponevano alla composizione. E ritrovando sua maestà cristianissima disposta nel modo che, per lettere del clarissimo Capello e mie, vostre signorie eccellentissime hanno più volte inteso; non son anco mancato di ogni conveniente offizio con la serenissima regina di Navara, col serenissimo delfino (qual però non è di molta vivacità o maneggio), e col reverendissimo cardinal de Tornone (ch'è del gran consiglio, riputato d'assai), col signor cancelliero, e poi col reverendissimo cardinal de Lorena, coll' illustrissimo signor contestabile (che è quello che, come ho detto di sopra, fa tutte le cose di quel regno), e finalmente con monsignor d'Orliens, che, con la pace, aspetta d'esser duca di Milano: e ne è ben degno, per le virtù sue, perchè è tutto attivo, graziato, e pieno di gran speranza di riuscire eccellente e valoroso signore. Ma quanto il mio servizio abbia alla serenità vostra e alle vostre eccellentissime signorie satisfatto, non lo posso conoscere, se non spechiandomi nella conscienzia mia, e nella grazia e benignità di vostre

* Mi avanza, mo, serenissimo principe, gravissimi e sapientissimi signori, dir alle signorie vostre eccellentissime dell' eccellentissimo orator suo Capello, del secretario mio e di me stesso, alquante parole per satisfazione del debito mio. Il clarissimo Capello è molto amato e estimato dal re cristianissimo, dal signor contestabile, e finalmente da tutta la corte; e questo, sì perchè è di natura amabile, sì anco perchè è molto destro nel suo negoziare. E poi, perchè fa molta spesa, così nella famiglia, e cavalcature buone e onorevoli, come nel vestire, e nel resto de la casa; la qual cosa sua magnificenzia fa per onor di vostre celsitudini, per sua natura, e anco perchè è come sforzato a farlo, essendo successo al clarissimo Basadona, che per tutte queste cose ha lasciato di se una fama grandissima in quel regno. Ma è intervenuto al clarissimo Capello molte

Quant à moi, fidèle à mon devoir, et sachant combien une paix solide entre ces deux princes vous aurait été utile, je me suis efforcé d'induire le roi très-chrétien à vaincre toutes ses répugnances. Les lettres de l'ambassadeur Cappello et les miennes vous en ont assez dit sur les dispositions de sa majesté. Je n'ai pas manqué d'interposer mes bons offices auprès de la sérénissime reine de Navarre, du dauphin, du cardinal de Tournon, de monsieur le chancelier, du cardinal de Lorraine, de monsieur le connétable, de monseigneur d'Orléans. Le dauphin ne montre pas beaucoup d'esprit ni de goût pour les affaires; le cardinal de Tournon est membre du grand conseil et a de la réputation; monsieur le connétable, je le répète, administre toutes les affaires*; quant au duc d'Orléans, il attend de cette paix le duché de Milan, et ses vertus l'en rendent digne, tant il est actif, avenant et plein de ces qualités qui forment un bon et vaillant prince.

cose che rare volte sogliono avenire, le quali li hanno dato grossa spesa e danno. Cioè, che appena aveva passati i monti che ritornò de qui nel Piamonte (dove io posso far fede del caro vivere, ed eccessive spese che si avea, perchè l' ho provate), poi ritornassimo insieme a ripassarlo : nel qual tempo sua magnificenzia perse un cavallo, che era stimato valer ben cento scudi, e una mula che gli morì nei giorni ch' io mi partì dalla corte, de valore altrettanto, o poco meno. Di modo che quanto più sua magnificenzia si sforza a far onore a vostre eccellentissime signorie nel servizio suo, tanto più merita di sentire la grazia de la loro liberalitade.

Del secretario mio, Ramberti, dirò poche cose, non perchè il desiderio mio non sia di dire assai, ma perchè esso per modestia sua mi ha pregato ch' io taccia, o ch' io dica poco di lui.

* « Comme celui en la vertu duquel, prudence, conseil et diligence entre tous autres ayant le maniement et dispositions de ses affaires, il avait plus de foi et d'espérance : lequel il avait ordonoé son lieutenant général autant deçà que delà les monts, avecque foi ample et pleine puissance et autorité de pouvoir ordonner et faire en son absence, en général et particulier, autant que lui en présence eût pu ordonner, commander et faire. » (Du Bellay, VII.)

eccellentissime signorie. Perchè una[1] mi consola di non aver mancato, in tal negozio, di quel desiderio e di quella diligenzia che deve avere ed usare ogni buon cittadino, per quanto sa e può, al benefizio delli suoi signori. L'altra[2] mi dà speranza che se io avesse mancato in qualche cosa per poca mia prudenzia o per poco sapere, essi, perdonandomi questo, accetteranno l'animo pieno di buon volere, e di ardente carità verso di loro.

E perchè, serenissimo principe, quando presi licenzia dal re cristianissimo, esso mi pregò e ordinò ch'io dovessi dire in questo consiglio, quello che in questo maneggio ho potuto giudicare dell' animo di sua cristianissima maestà così verso la pace come verso questa eccellentissima republica; dico che come mi è parso di vedere in tutta quella corte ottima disposizione alla pace, così nel re cristianissimo e molti di loro è opinione che, non riuscendo essa pace, questa eccellentissima republica potesse avere qualche travaglio con la guerra del Turco. Perchè assai volte mi disse che dovesse far certa la serenità vostra, che, se ben al presente essa ordenava un potentissimo esercito di trentamila fanti e più, non però faria con questo cosa che facesse pregiudizio overo disturbo all' impresa di vostre eccellentissime signorie. Anzi cennò più volte, che quando la serenità vostra gli domandasse ajuto nelli suoi bisogni, esso ritroveria modo di prestarlo; perchè, avendosi affaticata la serenità vostra, con aperta dimostrazione, di fare che seguisse la pace con utile di sua maestà cristianissima (cioè con fare che essa avesse il stato di Milano), era come sforzata a far per lei qualche dimostrazione di essergli ubbligata *.

* E così mi partì da sua cristianissima maestà, la quale mandò a donarmi fino a Lione la presente catena, e cento scudi al secretario Ramberti. La qual catena mi dà occasione di dir quattro parole del vostro servitore in questo loco; non già a persuadere la serenità vostra e le vostre eccellentissime signorie, che al presente in questi suoi comuni bisogni si privino esse per sovenire alli

[1] La coscienza.

[2] La vostra benignità.

Je ne sais vraiment pas si votre sérénité sera satisfaite de mon service; mais si j'interroge ma conscience, elle me rend témoignage du zèle et de l'exactitude que j'ai mis dans l'accomplissement de mes devoirs de citoyen. Si je pense à votre bénignité, j'espère que vos seigneuries voudront bien me pardonner les fautes que mon inhabileté ou mon insuffisance peut avoir commises, et qu'elles n'auront égard qu'à mes intentions sincères et ferventes.

Le roi très-chrétien me pria et m'enjoignit, à mon départ, de vous dire, dans ce conseil, tout ce que j'avais pu recueillir touchant ses intentions de guerre ou de paix, ainsi que ses dispositions envers votre très-excellente république.

Je vous dirai donc que toute la cour me paraît pencher vers la paix, mais le roi bien plus que tout autre. Il regrettait, avec plusieurs de ses conseillers, que, dans le cas où la paix n'aurait pas lieu, cette république en eût à souffrir avec le Turc; et il tâcha plusieurs fois de me rassurer sur ses intentions. Quoique sa majesté très-chrétienne rassemble à présent une armée de plus de trente mille hommes de pied, elle compte cependant ne rien faire avec elle qui puisse nuire à votre entreprise. Elle ajoutait même que si votre sérénité lui demandait jamais des secours, elle les donnerait de grand cœur. Puisque la république s'est prêtée avec tant de zèle à la conclusion de la paix, c'est-à-dire à ce que l'état de Milan fût cédé au roi de France, il est juste, disait le roi, que la France aussi nous montre de quelque manière sa reconnaissance et ses intentions bienveillantes *.

particolari miei interessi, perchè non solamente questa ma tutto quel poco ch' io mi atrovo al mondo, tutti i figliuoli, e questa anima insieme, sono quì esposte al comodo e servizio di vostra celsitudine, per la necessità presente de la guerra. Le quali necessitati fanno che io non ardisco di dimandarli ora questo poco di ristauro per le eccessive spese, e molti danni che casa nostra già molto tempo ha sostenuti servendo questa eccellentissima republica, dove essa ha vo-

* L'ambassadeur finit par demander au sénat la chaîne d'or que le roi de France lui avait donnée à son départ; et comme il voyait bien que les dépenses de la guerre

luto. Che se le vostre giustissime signorie saranno contente di ridursi a memoria li gravi interessi che il quondam mio padre (che pur fu cittadin suo, che non ricusò mai di metter l' opera sua tutta, con la vita ancora, nelli servizii di questo eccellentissimo stato) ebbe in vari luochi, e in molte legazioni, e nella taglia di tremila ducati e più, che pagò a' Francesi; so che mi crederanno che esso morendo lasciò a tre piccioli suoi figliuoli, che siamo restati (dui mascoli e una femmina che no' è maritata) così debile e tenue facultade, che non giongendo a trecento ducati di intrata a l' anno, apena con la madre nostra ci avemo potuto sustentare. E io, serenissimo principe, gravissimi e sapientissimi signori, che con la poca robba di mio padre ho creditato la molta sua affezione e zelo di ben servir le vostre eccellentissime signorie, dove esse si son degnate di adoperarmi, giuro la servitù e la conscienzia mia in questo gravissimo e santissimo loco, che mi ritrovo aver speso in termine di nove ovver dieci mesi nella legazione di Mantoa, e ora in questo viaggio di Francia, tanti e tanti denari, che se ben io per l' ardente desiderio che ho di onorare quanto più posso la celsitudine vostra, volontieri sopporto e sopportarei da novo; pur miei figliuoli a qualche tempo ne averanno a risentirsi. Tra li quali crescendomi una putina ugni dì innanzi a gli occhi, e conoscendo il danno che io gli ho dato, mi persuadeno a dimandar una grazia alla vostre gravissime e sapientissime signorie, la quale se esse mi concederanno, soveniranno in parte agl' interessi delli miei figliuoli, senza alcun loro interesse (*così*) presente; e mostraranno con lor bontà, che il mio servizio non gli sia stato ingrato. Questo presente che mi ha fatto il re cristianissimo, vorrei che la serenità vostra e le vostre gravissime e sapientissime signorie, sì come è suo, così se ne servissero di esso nelli presenti bisogni; ma che, in grazia e mia e delli miei figliuoli, fussero contenti farmi creditor di altrettanto all' officio del quattro per cento, sì che fino quattro anni o cinque, o quel più che piacerà alle signorie vostre excellentissime, possa, nel tempo che questa mia figliuola sarà da maritare, sentire della bontà e benignità loro nelli interessi e danni che ho patito, etc. etc. etc.

ne pouvaient pas permettre à la république beaucoup de largesses, il se contente d'un crédit qui lui serait ouvert au quatre pour cent, remboursable dans le terme de quatre ou cinq ans, lorsque sa fille parviendrait à se marier. L'usage des présents était alors très-commun. Brantôme parle d'une « belle et grosse chaine d'or à gros chaînons, qui pesait plus de deux mille écus. » (I, 425; voyez aussi Du Bellay, VI, p. 255; VII, 245.) Au reste, les longues et plates supplications des ambassadeurs vénitiens à ce sujet sont en même temps un document de leur soumission servile et de leur honorable pauvreté au milieu des offices les plus brillants de la république. Ce François Giustiniano, par exemple, n'avait que trois cents ducats de rente, et il avait une famille à nourrir.

REVENUS ET DÉPENSES DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN*.

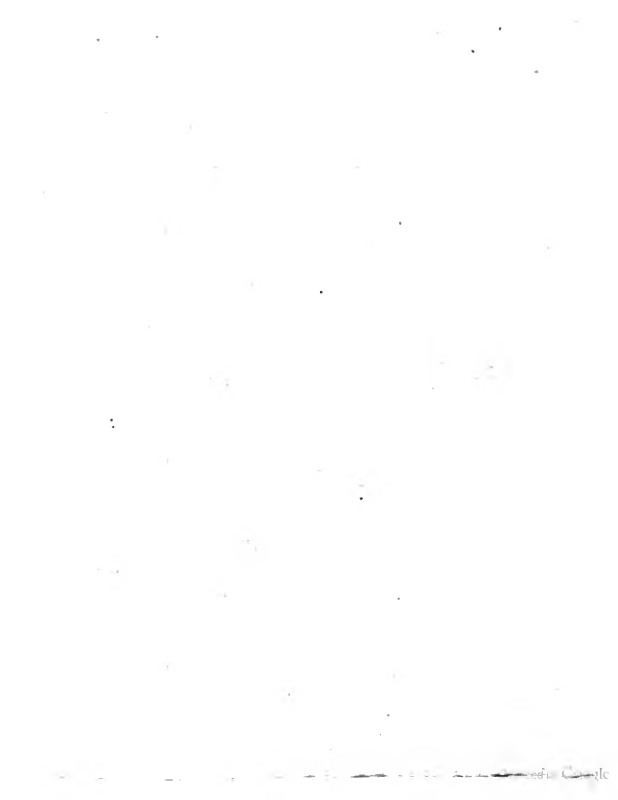
REVENUS

Tailles	3,200,000 liv.
Subsides	150,000
Impôt sur le sel	400,000
Impôt du quart sur le vin	200,000
Domaine	900,000
Octrois divers	300,000
Autres revenus moins importants	200,000
Vente des charges	200,000
	5,550,000

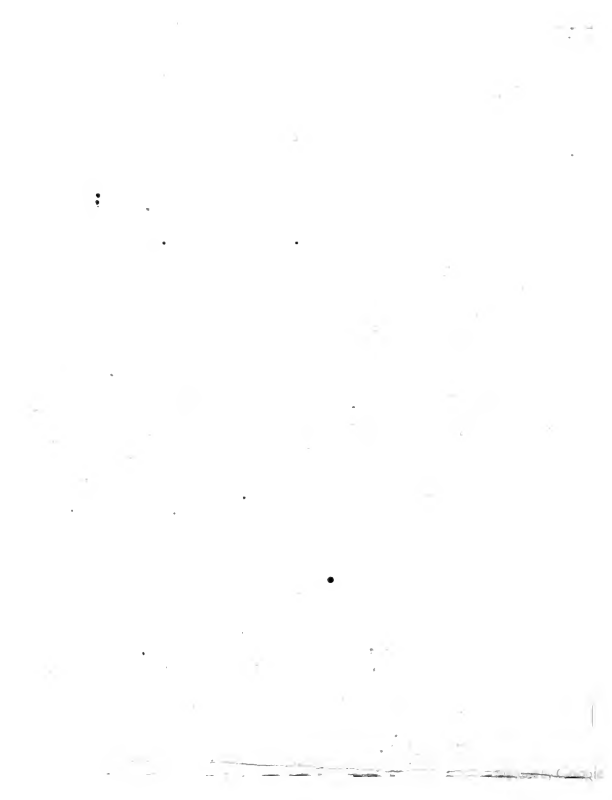
DÉPENSES.

25,000 lances fr.	1,000,000
Officiers de justice dans tout le royaume	400,000
Pensions	600,000
Gardes des châteaux	200,000
Marine sur l'Océan, dépense certaine	200,000
Marine sur la Méditerranée, dépense incertaine	40,000
Présents aux ambassadeurs, et frais des légations étrangères	70,000
Artillerie	80,000
Dépenses imprévues	200,000
Paye des Suisses	200,000
Paye des Anglais	240,000
Employés forestiers	50,000
Dons que le domaine fait à différentes personnes, et exemption du droit sur les sels	300,000
Menus plaisirs, dépense ordinaire	30,000
	3,610,000
Maison du roi, y compris les deux cents gentilshommes, les quatre cents archers, les cent Suisses; écuries, vénerie, gages des officiers	1,500,000
	5,110,000

On ne compte pas les frais des bâtiments, des tournois, des banquets, des présents de Noël, des visites du roi et des princes, car on ne pourrait pas en évaluer le montant.

* Cette table n'est pas dans le ms. 795 S. G., mais seulement dans le 9937 B. R. Il paraît que ces indications se rapportent vraiment au temps où François Giustiniano revenait de son ambassade.

RELATION
DE NICOLAS TIEPOLO

APRÈS LE CONGRÈS DE NICE.

1538.

AVERTISSEMENT.

Cette relation, que Muratori cite dans les Annales[1], est imprimée dans le *Tesoro politico*[2], mais avec des omissions importantes et des fautes incroyables. Nous avons profité du manuscrit de la Bibliothèque royale[3] pour rétablir les noms, les mots, les passages supprimés, pour donner un sens à des phrases qui n'en avaient aucun; mais nous n'avons pas toutefois dédaigné quelques bonnes variantes que nous offrait l'édition de Cologne.

[1] T. XIX.

[2] T. I. Dernier document, sous la date (fausse peut-être) de Cologne.

[3] S. Germain, 785.

RELAZIONE

DEL CLARISSIMO

M. NICCOLO TIEPOLO,

RITORNATO AMBASCIATORE DAL CONVENTO DI NIZZA,

DOVE FU FATTA LA TREGUA FRA CARLO V° E FRANCESCO I°, CON L'INTERVENTO DI PAPA PAOLO III°.

Ancorchè la legazion nostra del convento di Nizza sia stata da poco tempo in quà, principe serenissimo, gravissimi ed eccellentissimi signori, e che noi abbiamo anco sempre scritto tutto quello che è stato negoziato e tutti i successi delle negoziazioni nostre, che poco o niente di nuovo ne restarebbe a referire in questo luogo alle signorie vostre eccellentissime; nondimeno per seguire il laudabil costume di questa nostra ben instituita repubblica, quasi[1] rendendo ragione della villicazion nostra, secondo il detto dell'Evangelio, gli narrerò brevemente tutte quelle cose che mi paron degne di esser da loro udite specialmente in queste occorrenzie presenti, nelle quali è da procedere tanto maturamente e consultamente, ponderando bene tutte le cose prima che si venga ad alcuna deliberazione, quanto in alcun tempo mai difficilissimo a questa nostra repubblica fusse di bisogno *.

Partiti adunque il clarissimo M. Marcantonio Cornaro, mio onorevolissimo collega, ed io, il venerdì santo (che fu alli 19 di aprile) da Venezia, così sollecitati dalla sublimità vostra, e il lunedì di Pasqua da Padova, dove ci eravamo fermati il sabbato santo solo, con il dì solenne della domenica, per fare elezione delle nostre ca-

* E in questo le signorie vostre saranno contente, come quelle che sogliono attentamente e volontier udire chi con ogni affezione gli espone le cose loro, farmi

[1] Cod. *quali*.

RELATION

DE

NICOLAS TIEPOLO

APRÈS LE CONGRÈS DE NICE [*].

Notre mission au congrès de Nice, prince sérénissime, excellentissimes seigneurs, est encore si récente, et nous vous avons toujours si exactement informés du but et des succès de nos négociations, qu'il nous reste à dire bien peu de choses et presque rien sur ce sujet. Mais, pour obéir à la louable coutume de cette sage république, et pour rendre un compte exact de notre *villication*, ainsi que le dit l'Évangile, je parcourrai rapidement les faits les plus importants. Je le ferai d'autant plus volontiers que dans une telle affaire il faut beaucoup de prudence et de circonspection; il faut tout peser avant d'en venir à une résolution, car il n'y a peut-être jamais eu pour notre république un moment aussi difficile.

D'après vos invitations, nous quittâmes Venise, moi et l'illustrissime M. Ant. Cornaro, mon honorable collègue, le jour de vendredi saint, le 19 avril. Le samedi saint et le jour solennel de Pâques nous nous arrêtâmes à Padoue, pour choisir et arranger nos

degno della solita loro audienza; che io con ogni sincerità e con quella brevità che io potrò maggiore mi sforzerò di esseguire il presente uffizio mio di sorte che esse ne resteranno ben sodisfatte.

[*] De Thou, l. 1, 14, l. I, p. 28.

vallature, e metterle in ordine; continuando il viaggio nostro alli 25, giungemmo in Brescia, dove intendemmo la santità del pontefice essersi fermata in Piacenza; e stemmo fino alli 29 aspettando la vostra commessione. La quale (con quella reverenza che si doveva da noi) ricevuta e letta, ritrovammo due cose principalmente esserci state commesse: l' una, di procurare, stando appresso sua santità, con ogni studio e diligenza possibile, la pace tra la maestà cesarea e il cristianissimo per nome della serenità vostra, come quella cosa sola che pareva unico e salutar rimedio alli estremi pericoli nei quali si trova e la republica nostra e la cristianità tutta; e quando, fatta ogni diligenza, si trovasse questa disperata, in quel caso fare ogni offizio perchè almeno fra loro ne seguisse una più lunga tregua che si potesse. L'altra, d' esortare la maestà cesarea a restar quest' anno in Italia, e mandar subbito il principe Doria con tutta l' armata sua a congiungersi con la nostra in Levante; e con questi modi fare ogni gagliardo sforzo per difendersi dall' offesa di così crudel nemico, e, potendo, offender lui; di sorte che non s'avesse più da temere le forze sue. Nelle quali due parti discorrendo, esporrò alle signorie vostre eccellentissime quanto in ciascuna mi pare che all' offizio nostro e al desiderio loro si debbia convenire. E perchè dalla seconda nacque mala sodisfazione dell' offerta che ha fatto Cesare alla serenità vostra per l' impresa dell' anno futuro contra il Turco, di questa ancora parlerò, e narrerò quanto mi parerà necessario da intendersi da lei, e degno di non poca considerazione. Ma cominciando dalla prima, vedrà la serenità vostra come è mossa, e in che modo è proceduta la santità del pontefice in questo maneggio; le difficoltà tutte di essa, li partiti proposti, e in fine l' esito del tutto con le ragioni della conclusione fatta di tregua, e non di pace; e quanto se può ragionevolmente di questi dui principi sperare, e aspettarne di tal conclusione.

Partiti adunque di Brescia con tal commessione, e gionti alli 2 maggio in Piacenza, ritrovammo sua santità che essendosi fermata più giorni in Piacenza per aspettare la resoluzione del duca di Sa-

montures et nos équipages. Le lundi nous sortîmes de Padoue; le 25 nous arrivâmes à Brescia; et là on nous rapporta que le saint-père s'était arrêté à Plaisance. Nous restâmes jusqu'au 29 du mois à attendre vos ordres, dans lesquels deux choses nous étaient recommandées surtout : l'une de travailler en votre nom auprès de sa sainteté, par tous les moyens possibles, à rétablir la paix entre sa majesté impériale et le roi très-chrétien, comme le remède unique aux maux de notre état et de la chrétienté tout entière; et, si nos efforts échouaient, d'obtenir au moins d'eux qu'ils fissent une longue trêve; l'autre, d'engager l'empereur à ne pas quitter cette année l'Italie, et à envoyer le prince Doria, avec toute son escadre, se joindre à la nôtre contre le Turc dans les mers du Levant; à tout faire pour résister à un ennemi si cruel, à l'attaquer même si on le pouvait, et à lui ôter tout moyen de nous nuire. Je dirai sur ces deux points tout ce que je crois nécessaire et tout ce qui peut vous paraître important. Et puisque sur le second point il y a eu désaccord à cause de l'offre que l'empereur fait à votre sérénité pour l'année prochaine, je signalerai là-dessus tout ce que je croirai le plus à propos.

En commençant par la première de nos commissions, je vous exposerai la conduite du pape, les difficultés rencontrées, les propositions faites, le résultat et les motifs par lesquels on conclut une trêve au lieu de la paix; je dirai enfin ce qu'on peut attendre de ces deux princes et de leurs conventions.

Nous partîmes de Brescia, et le second jour du mois de mai nous arrivâmes à Plaisance, où sa sainteté s'était arrêtée plusieurs jours en attendant la réponse du duc de Savoie. Elle lui avait demandé pour

voja, di concederli il castello di Nizza, acciochè più confidentemente potesse venire ciascuno di questi principi a negoziar seco; e essendo venuto avviso che il duca lo sodisfarria, aveva ordinato di partire il dì seguente per continuare il suo viaggio verso Nizza *.

Continuando il cammino nostro dietro a sua santità, noi alli 11 ed essa alli 10, arrivammo a Savona, dove intendemmo Cesare essere gionto a Villafranca alli 9. E parendo a noi il tempo opportuno (che non c'era parso così innanzi alla giunta sua in Italia), la pregammo che volesse ancor fare uffizio con lui e persuaderli per benefizio comune di tutta la cristianità a rimanere in Italia, e rimandare il principe Doria con tutta l'armata sua in Levante. La quale s'offerse molto volontieri, giudicando, come ci disse, queste due cose molto espedienti ai bisogni nostri communi; anche all'[1] imperatore, parte per la capitolazione delle leghe, e parte per il luogo che teneva, e l'offerta che aveva fatta da se altre volte in caso di guerra contro il Turco, e del concilio, essere obligato, come intendemmo che anco veramente fece dopoi[2].

Montati alli 15 con sua santità in galera, arrivammo con dodici galere del principe Doria alli 17 a Nizza. Dove, essendo mancato della promessa del castello il duca di Savoja (sì come per lettere nostre avvisammo particolarmente vostra serenità), essa non volse entrare nella città, ma alloggiò in un monasterio di fuori appresso alla marina; nel quale stette sempre assai incommodamente infino al partir suo.

* Onde noi per eseguire specialmente un altro ordine avuto quel dì medesimo dalla serenità vostra, di procurare da sua santità con ogni celerità possibile la somma integra dei ducati duecento mila del sussidio del clero, senza detrazione dei ducati trentamila che essa aveva domandato per lei, andammo alli 3 (essendo rimasto il magnifico M. Marco Cornaro, che non aveva potuto venire per un male certo, di pericolo (così) di ritenzione d'urina) a ritrovar sua

[1] Ms. *anche* l'

[2] Per *dipoi* non ha esempi; ma se da *post* fecesi e *dopo* e *poi*, non è maraviglia si sia fatto *dopoi*. E troppe volte in questi cod. lo si ripete, onde non può essere error di copista. — Il periodo è intricato, ma il senso si coglie.

lieu de réunion le château de Nice, afin que les deux princes pussent y venir avec plus de confiance. Le consentement du duc étant arrivé, le pape donna l'ordre de partir le lendemain pour Nice.

Sa sainteté arriva à Savone le 10, et nous le 11. Là on nous dit que l'empereur était à Villefranche depuis le 9. Comme la circonstance nous parut plus opportune qu'avant l'arrivée de l'empereur en Italie, nous priâmes le saint-père de l'engager à y rester pour le bien commun des nations chrétiennes, et de renvoyer Doria dans la mer du Levant[*] avec son escadre. Sa sainteté consentit à cet office, car, disait-elle, l'une et l'autre de ces résolutions étaient dans l'intérêt commun. L'empereur devait y consentir, d'abord par suite des conventions de la ligue, puis parce que sa dignité l'y obligeait en quelque sorte, enfin parce que lui-même s'était offert en cas de guerre contre le Turc. Il s'était même engagé à rester pour le concile, à ce que l'on en dit.

Le 15 nous nous embarquâmes avec sa sainteté dans une galère; et, accompagnés par douze galères du prince Doria, nous arrivâmes à Nice le 17. Le duc de Savoie ne pensa plus à tenir sa promesse, ainsi que nos lettres vous en ont informés. Sa sainteté, ne pouvant avoir le château, ne voulut pas même entrer dans la ville; elle logea dehors, dans un couvent sur la mer; elle demeura toujours dans ce logement peu commode, jusqu'à son départ

santità in castel San Giovanni. Dove fattagli la prima esposizion nostra, essa ci vedde molto volontieri, parendogli che, concorrendo la serenità vostra così prontamente con lei a provocare questa pace, ne avesse molto più da sperare d'ottenerla. La materia poi dei danari del sussidio del clero, e quel giorno, e li dì seguenti, continuando il viaggio, seco trattammo, di sorte che, compiacendo essa vostra serenità dei ducati trenta mila, e lasciando li centottantamila integri nella forma che scrivemmo, in che giovò molto l'officio fatto dal cardinale Contarini, che la serenità vostra ne restò molto ben soddisfatta.

[*] Retourner, car il y était déjà alle en 1532.

Giunta che ella fu, sollecitò per più messi il re cristianissimo a venire : il quale finalmente giunse alli 31 a Villanova. E qui non voglio tacere che s'è veduta sua santità in tutto questo suo viaggio, in tutto il tempo di tal maneggio, tanto caldo per la pace tra questi dui principi, che non ha stimato nè la grande età nè la gran dignità del ponteficato, nè l'asperità ed incommodi grandissimi del lungo camino, nè alcuno altro travaglio di mente, o fatica o disconcio di corpo; ma il tutto ha tollerato con grandissima pazienza; sì che ad ogn'uno ha dato meraviglia. E tanto è stato il desiderio di fare un così buon effetto, e così desiderato da tutti, che, come si disse publicamente da ogn'uno, senza consigliar la cosa con alcuno (prestata fede alla speranza solo, che gli avevano dato gli reverendissimi legati suoi Jacobaccio e Carpi, mandati l'uno a Cesare, l'altro al re cristianissimo, la qual però s'è trovata fondata sopra le parole generali sole dell'uno e dell'altro, ben sempre demostrative d'un sommo desiderio di pace), che[1] s'è mosso da Roma, e ha presa tanta fatica, con pericolo di ritornare a dietro, come s'ha temuto qualche volta, senza alcuna buona conclusione. Di che si dolse con noi il re cristianissimo, il qual mi disse : « Se il cardinale di Carpi avesse scritto alla santità del pontefice la verità, e significatoli per nome mio, che io non ero per consentire alla pace se non aveva lo stato di Milano, sua santità, tentato l'imperatore di questo, e trovatolo alieno, non s'averia mosso così leggiermente da Roma per fare tanta fatica indarno. In tal suo desiderio gli sono incontrate poi due cose che gli hanno posto grandissimo impedimento a venire, e condurre questi dui principi a tal convento, e a negoziare in esso quanto era bisogno. L'una è stata la durezza del duca di Savoja a non gli consentire il castello di Nizza, del quale aveva fatto più volte ferma promessa a sua santità di darglielo, e alcuna volta toltogli la speranza, e in fine mancatoli del tutto : talmente che questa difficoltà lo fece fermare in Piacenza, con opinione, come si diceva, di ritornare anche a dietro se esso duca non gli avesse mandato a dire che gli lo con-

[1] Nei lunghi periodi la ripetizione del *che* è familiare anco agli scrittori più vaghi.

Dès son arrivée le pape envoya des messages pour inviter le roi très-chrétien. Il vint enfin le 31 à Villeneuve. Je dois vous dire que dans ce voyage et pendant toute la négociation sa sainteté fit tout son possible pour amener ces princes à la conclusion de la paix. Sans aucun égard à son grand âge, à sa haute dignité, aux incommodités d'un long et dur voyage, aux fatigues du corps et de l'esprit, le saint-père a tout enduré avec une patience admirable[a]. Son désir d'arriver à un but si généralement souhaité était si vif, qu'il n'attendit le conseil de personne, et il crut, assure-t-on, aux vagues espérances que lui en avaient données Jacobaccio[b] et Carpi[c], ses légats l'un auprès du roi, l'autre auprès de l'empereur. Ces deux princes n'avaient donné que des paroles générales, en assurant toujours qu'ils désiraient ardemment la paix. C'est sur ce faible espoir qu'il quitta Rome et risqua de s'exposer à un si pénible voyage inutilement, ainsi qu'on l'a craint plusieurs fois. Le roi très-chrétien s'en plaignit avec moi et me dit : « Si le cardinal de Carpi avait écrit à sa sainteté la pure vérité, c'est-à-dire que je ne voudrais jamais de la paix sans l'état de Milan, le saint-père aurait alors essayé d'obtenir cette condition de l'empereur; et en le voyant tout à fait éloigné d'une telle concession, il n'aurait pas entrepris un voyage inutile. »

Le pape rencontra deux autres difficultés très-fortes pour faire son voyage et pour y amener les deux princes, ainsi que pour pousser les négociations aussi loin qu'il le fallait : l'une fut la dureté du duc de Savoie, qui n'accorda point le château de Nice, plusieurs fois expressément promis, et à la fin, après plusieurs tergiversations, refusé tout

[a] Muratori ne manque pas de remarquer que l'empressement du pape n'était pas seulement pour le bien de l'église; que le soin des intérêts de Pierre-Louis, son fils, y entrait pour beaucoup. (*Ann.* XIX, segni VIII.) De Thou le juge par trop sévèrement au liv. I, p. 25 : « In sobrietate, vultus gravitate, doctrina, ac postremo corpusculi adfectata imbecillitate profundam ambitionem diu celaverat, quam, adepta dignitate, manifestam omnibus fecit. »

[b] Jacobaccio, auditeur du sacré palais, cardinal en 1536.

[c] Carpi. (Du Bellay, II, 53, et VI, 256.) C'est à lui que sont adressées plusieurs lettres de Mgr Guidiccione. (Édition des lettres d'A. Caro, t. III, p. 228, 337, 339.)

cederia. E poi essendo quasi gionta a Nizza, e avendo inteso per un brigantino spedito dal signor Pier Luigi (mandato da lei per ricevere il castello in nome suo), che il duca non gli lo aveva voluto conseguare, e' se ne ritornò in dietro a Monaco : e di poi in fine con la nuova conclusione e promessione avuta dal duca (che venne a ritrovarlo fino a Monaco), della quale poi anco rimase deluso, pur si condusse a Nizza; e s'alloggiò in quel monasterio, come di sopra ho detto e con più particolari ne avvisammo vostra serenità. La cagione veramente di tanta durezza è stato una suspizzione che aveva avuto il duca, che non si insignorissero forse con questo mezzo li Spagnuoli della fortezza e della terra di Nizza, la qual sola gli è restata di tutto il suo stato. E questa suspezzione era medesimamente nel popol suo; il quale benchè anche avesse sospetto de' Francesi, il nome di Spagnuoli aveva tanto odioso che non lo poteva sentire. Ma però, mentre che è durato questo convento, il popolo è stato sempre in arme, e ha tenuto in man sua il castello con il figlinolo di esso duca, e custodite con grandissima diligenza le porte, la piazza, e tutta la terra. Nè era senza tal sospizzione anche il re cristianissimo, il quale per questo scrisse al pontefice di venire a negoziare con sua santità, ancorchè essa non avesse il castello in mano. Nondimeno nè l'imperatore nè il re vi vennero mai liberamente, ma l'imperatore una volta sola : e con le sue armi si scoperse per suspicion[1] della terra e del castello; e ne fu anche biasimato dai suoi. E tutte le altre fiate poi (che furono tre almeno), convenne al pontefice muoversi, e andarlo a trovare a un luogo a mezza via tra Villafranca e Nizza. E il re non vi venne mai; ma convenne al pontefice andare a ritrovarsi con lui la prima volta in luogo preparato tre miglia lontano da Nizza. E l'altra, ad un luogo appresso Santo Lorenzo, poco di quà Varo, lontano da Nizza miglia quattro : dove venuto il re con tutta la cavalleria sua armata, e più di ventiduimila lanzichinech, gli basciò il piede con li figliuoli, e gli prestò l'obhedienza solenne). La seconda cosa in che parve che intervenisse

[1] Pare sia soppresso od alterato qualcosa.

net. C'est ce qui le força à s'arrêter à Plaisance, c'est ce qui l'aurait peut-être fait rebrousser chemin, sans une nouvelle réponse du duc qui le lui promettait. Puis, quand il fut arrivé à Nice, un brigantin, envoyé par le prince Pierre-Louis au nom du pape, lui apporta la nouvelle d'un nouveau refus. Le saint-père alors retourna à Monaco. Là le duc vint le voir, lui promit encore le château, et manqua encore une fois à sa promesse. Sa sainteté néanmoins alla à Nice loger dans ledit couvent, ainsi que je vous l'ai écrit. La vraie cause de cette dureté fut le soupçon conçu par le duc, qui craignait que les Espagnols ne s'emparassent à cette occasion du château et de la ville de Nice, la seule possession qui lui reste de tous ses états. Ce soupçon, il le partageait même avec son peuple, qui, tout en suspectant les Français, avait en horreur le nom espagnol. Ainsi, pendant toute la durée du congrès, le peuple fut toujours sous les armes; il garda le château commandé par le fils du duc; il garda la porte avec vigilance, ainsi que la place et la ville tout entière. Le roi très-chrétien n'était pas non plus sans défiance; c'est pourquoi il écrivit à sa sainteté de venir toujours à Nice, quand même on ne lui donnerait pas le château. Néanmoins ni l'empereur ni le roi n'y mirent le pied librement. L'empereur y vint une fois avec des soldats, ce qui excita les soupçons de la ville et du château, et attira même des blâmes sur l'empereur. Pour les trois autres entrevues, le pape fut obligé d'aller à moitié chemin, entre Villefranche et Nice. Le roi n'entra jamais dans cette ville : la première fois le pape dut se rendre pour le voir dans un lieu fixé à trois milles de Nice. Sa majesté très-chrétienne y vint avec toute sa cavalerie armée et vingt-deux mille lansquenets; elle baisa avec ses fils les pieds du pape et lui rendit l'hommage solennel. Une seconde entrevue eut lieu près de Saint-Laurent, en deçà du Var, à quatre milles de Nice. Il paraît, en outre, que le roi fut mis en défiance de sa sainteté par les insinuations de l'évêque de Lavaur[1], son ambassadeur, du cardinal de Tournon, du cardinal Trivulce, qui lui

[1] George de Selve, évêque de Lavaur. «Qui Francisci nomine apud Cæsarem oratorem agebat.» (De Thou, liv. I, n. 14.)

qualche difficoltà e impedimento, fu una diffidenza che fu posta in mano[1] al re della persona del pontefice dal vescovo di Lauar suo ambasciatore, dal cardinale di Tornon, dal cardinale Triulzii, per lettere scritte da loro contra il pontefice e contra il cardinale di Carpi in Piacenza; onde fu ritenuto M. Evangelista Cittadino, segretario del cardinale Triulzii, ben noto alla serenità vostra; e il Triulzio, molto ripreso da sua santità. La quale diffidenza fu una delle cagioni, e forse la maggiore, del tanto tardare del re, e che non venne a Villanova al convento se non ventidue dì doppo la venuta di Cesare a Villafranca, e quatordici doppo la gionta del papa a Nizza. E per levargli tanta diffidenza della mente, convenne al papa mandare M. Latino Giuvenale in posta da Piacenza al re, e poi il vescovo d'Ivrea suo nunzio in Francia, e monsignor di Lauar istesso a espurgare sua santità della falsa calunnia, se alcuna per sorte gli ne fusse stata data, e a persuadere il re a venire.

Gionti noi a Nizza, andamo prima a ritrovare l'imperatore a Villafranca, e poi il re cristianissimo a Villanova, dove fu fatto e all' uno e all' altro per il clarissimo M. Marcantonio Cornaro l'esposizione commessane dal senato (esprimendoli in che stato si ritrova non solamente la republica nostra ma la cristianità tutta, se dalle loro maestà non vi si provvedeva, e presto, con una opportuna pace, come unico rimedio alli urgentissimi bisogni loro), con tanta eloquenzia e di tal forma, che certo si vedde l'uno e l'altro commoversi tutto. E ancorchè ambe quelle maestà parlino italiano molto bene e accomodatamente, nondimeno l'imperatore rispondendo fece prima una escusazione se parlando italiano non sodisfacesse a così bella esposizione; e il re non volse mai, per instanza che gli fusse fatta da noi, rispondere in lingua italiana, parendoli (come disse) non poter ben rispondere nella lingua non propria sua a tanta orazione. E nelle risposte loro l'uno e l'altro dimostrò d'esser tanto animato a questa pace, e tanto desideroso di essa; non discendendo però a particolare alcuno, se non che il re disse di volere in ogni modo lo

[1] Forse *animo*

écrivirent contre le saint-père et contre le cardinal de Carpi lorsque celui-là était à Plaisance. C'est pourquoi sa sainteté garda chez lui le sieur Évangeliste Cittadino, secrétaire du cardinal Trivulce, personne qui vous est bien connue; et il réprimanda rudement le cardinal lui-même. Cette défiance a peut-être été la plus forte des raisons qui ont retardé le roi, lequel vint à Villeneuve vingt-deux jours après l'arrivée de l'empereur à Villefranche et onze jours après l'arrivée du saint-père à Nice. Pour dissiper cette défiance, sa sainteté dut lui envoyer de Plaisance, en poste, le sieur Latino Giuvenale, puis l'évêque d'Ivrée, nonce en France, et monseigneur de Lavaur lui-même, afin de démentir les calomnies et de l'engager à venir.

Aussitôt après notre arrivée à Nice, nous allâmes visiter l'empereur à Villefranche, puis le roi très-chrétien à Villeneuve. L'illustrissime M. Antoine Cornaro fit à l'un et à l'autre les remontrances que nous avions l'ordre de leur adresser : il exposa l'état de notre république et de la chrétienté ; il démontra la nécessité de la paix, unique remède que leurs majestés pussent appliquer à des maux si graves. L'éloquence de ses discours émut les deux princes. Ils parlent italien tous les deux fort bien et couramment. L'empereur fit pourtant ses excuses de ce que son langage ne répondrait pas à l'élocution si élégante de M. Cornaro. Le roi, malgré nos prières, ne voulut pas répondre en italien ; il craignait, disait-il, que même dans sa propre langue il ne pût pas trouver des mots dignes d'une telle éloquence. Tous les deux montrèrent un très-vif désir de la paix, mais ils n'entrèrent pas dans les détails des affaires. Le roi dit seulement qu'il voulait l'état de Milan, que cet état lui appartenait, que tout le monde le savait, que rien n'avait jamais été d'une plus grande évidence.

stato di Milano, il quale a tutti era notissimo esser suo, che più dire o desiderare non si poteva[1].

Cominciò adunque il pontefice a negoziare quest' impresa, parlando egli stesso più volte con ambidui questi principi, e facendo che gli agenti loro in presenzia sua[2] ne ragguagliassero, stringendosi[3] a tutti gli articoli di essa pace; molte volte inducendo uno degli agenti suoi a visitar l' altro, e che la regina anco andasse due volte a visitare l' imperatore suo fratello; e in somma facendo tutti quelli offizii più caldi e più espedienti che potesse immaginare per disponerli alla pace. Ed è proceduto in tutto questo negozio, parlando liberamente di tutto quel che sentiva, con tanta carità e sincerità che ha soddisfatto all' uno e all' altro. E se alcuna diffidenza era nata nelle menti d' alcuno di loro, questa s' è levata; sì che ad ambidue s' è fatta confidentissima. E non ha mai voluto parlare di tregua con loro fin che non s' è veduta disperata la conclusione della pace. Nella quale negoziazion sua (siccome deliberò il partir di Roma senza il consiglio e parere dei cardinali o di niun altro), così ancora è proceduto con il suo consiglio solo; nè ha mai communicato cosa alcuna al collegio se non quando Cesare propose il partito della cessione[4] dello stato di Milano con le condizioni di essa; e questa gli communciò quando il re la ricusò, per avere in ciò l' opinione e parere di essi cardinali. Il che ha fatto o per lui solo avere[5] la laude e la gloria di tanto buono effetto che sperava di condurre a fine, o perchè ritrovandovisi tutto il collegio (*paucis exceptis*) divisi in due parti, l' una aderisse al voler del re, e l' altra dell' imperatore, non gli pareva forsi di potersi confidare d' essere da tutto il collegio bene e sinceramente consegliato, e di tenersi secreto, come si doveva, il modo, l' intenzione e le azioni del negoziare. E se avesse[6] eletto appresso di se quei pochi che gli potevano parer sinceri e buoni senza passione d' alcuna delle parti, dubbitava di non poter far questo senza carico del collegio, e odio di tutti gli altri.

[1] Quest' ultimo inciso può avere due sensi: o s' applica al discorso dei due principi, che nulla lasciava a desiderare; o ai diritti del re su Milano che non lasciavano

Le pape entama le traité; il en parla lui-même aux deux princes; il entendit leurs raisons exposées en sa présence par leurs agents; il passa en examen tous les articles de la paix; il engagea plusieurs fois un des agents à faire visite à l'autre; il invita même la reine à aller visiter l'empereur son frère; enfin il essaya de tous les moyens imaginables pour arriver à la paix. Dans toute cette affaire il parla toujours franchement et selon sa conscience, avec une telle charité et sincérité, qu'ils furent satisfaits tous les deux. Les défiances qui pouvaient s'être engendrées dans leurs esprits s'évanouirent toutes et firent place à une confiance entière. Sa sainteté n'a jamais voulu parler de trêve jusqu'à ce qu'elle eût perdu tout espoir de paix. Elle avait entrepris son voyage sans consulter les cardinaux ni personne; de même elle mena toute la négociation sans vouloir des conseils d'autrui. Seulement lorsque l'empereur proposa les conditions auxquelles il céderait le Milanais, et que le roi refusa ces conditions, alors le saint-père en fit part au collége, dont il demanda l'avis. Il tint cette conduite soit pour avoir lui seul l'honneur d'une négociation si honorable qu'il espérait mener à bout, soit parce que le collége étant, *paucis exceptis,* divisé en deux partis, le parti français et le parti impérial, il ne croyait pas pouvoir être sincèrement conseillé par eux, ni pouvoir cacher le but, les moyens et les intentions de la négociation qu'il allait commencer. Que s'il eût voulu choisir entre le petit nombre des hommes francs et désintéressés, il craignait d'offenser le corps tout entier et d'irriter la haine des autres.

luogo a dubbio. — [2] Manca forse un *li* o *lo;* ma può stare anco senza.

[3] Par voglia dire : insistendo su ciascuno articolo, acciocchè fosse accettato

[4] Cod. *delle persone*.

[5] Il ms. o *per lui solo in aver egli.*

[6] Il cod *negoziare; s'e eletto appresso*

Ritrovò in questa negoziazione queste difficoltà, che, oltre il dar lo stato di Milano, di presente o in altro tempo, in mano del re, o del duca d' Orliens suo secondo genito con ragione della nuova investitura, e il restituire le terre e fortezze dello stato di Savoia, tenute ora dal re, ad esso duca; vi erano ancor quelle che nascono nelle capitulazioni di Madrid e di Cambrai; cioè della superiorità della Fiandra, la quale conquistò e possiede ora l' imperatore. E domandava il re che anche gli fusse restituita la duchea di Borgogna per le ragioni sue antiche e per vigore delle capitulazioni: Domandava l' imperatore al re il ducato di Borbon; gli domandava anche, che fusse restituito agli eredi del duca morto e Ghedin e Picardia; che l' imperatore vuole che, dandoli esso lo stato di Milano, gli sia restituito. E appresso, vuol che in tal caso il re entri in lega contra il Turco con quella porzione che gli sarà data di carico e di spesa; che assentisca al concilio, lasciando l' amicizia dei luterani e del re d' Inghilterra: siccome sempre di queste sole[1] ha ragionato il pontefice, e confirmato l' imperatore, di ciò interrogato da noi, come che le altre fussero concordate. E in vero s' intendeva il re contentarsi di fare la restituzione delle terre e fortezze di Savoia e di Ghedin senza aver altro all' incontro che lo stato di Milano; nè delle altre cose delle capitulazioni di Madrid e Cambrai se sentiva muoversi difficoltà alcuna. In queste loro differenze furono proposti dal re tre partiti: l' uno, che si concordassero tutte le controversie, così antiche come nuove, tra loro; del qual però disse che, per la moltitudine e importanzia loro, saria impossibile in così poco tempo concordarle. Il secondo è che, parlandosi delle controversie muove solo[2], che comprendono le differenze e difficoltà suddette, gli desse di presente lo stato di Milano, con l' investitura del secondo genito, che esso di presente entraria nella lega contra il Turco, e assentiria al concilio, lasciando il re d' Inghilterra e i luterani. Benchè questo assenso al concilio disse di voler fare come principe cristianissimo, e in grazia del papa, e non ad instanza dell' imperatore. Il

[1] Condizioni. [2] Ms. *che si*.

Les difficultés qu'il rencontra dans ces négociations furent nombreuses : d'abord c'en était une que de donner l'état de Milan tout de suite ou dans quelque temps au roi ou bien au duc d'Orléans, son fils puiné, par un nouvel acte d'investiture. Puis il s'agissait de rendre au duc de Savoie[a] les pays et les forteresses que le roi de France occupait. Ajoutez les difficultés qui s'étaient déjà présentées aux capitulations de Madrid et de Cambrai au sujet de la Flandre, que l'empereur a conquise et qu'il possède. Le roi redemandait aussi le duché de Bourgogne, qui lui appartient par des titres anciens et par des capitulations récentes. L'empereur, de son côté, prétendait avoir le duché de Bourbon ; il exigeait qu'on rendît aux héritiers du duc défunt Hesdin et la Picardie, en compensation de l'état de Milan, qu'il lui céderait. Après cela il voulait que le roi de France s'associât à la ligue contre le Turc pour la part de dépense et d'action qui lui écherrait; qu'il consentit à la célébration du concile ; qu'il se détachât des luthériens et du roi d'Angleterre[b]. Voilà les seules conditions que le pape a proposées et que l'empereur, interrogé par nous, a admises, quoique sur les autres aussi ils fussent d'accord. Si le roi, en échange du Milanais, rendait les pays et les forteresses de la Savoie et de Hesdin, les difficultés élevées aux capitulations de Cambrai et de Madrid auraient disparu.

Le roi faisait trois propositions : la première, c'était d'accommoder toutes les controverses anciennes et récentes; mais il voyait bien qu'en si peu de temps ce serait impossible, d'après leur nombre et leur importance. Par la seconde, on aurait arrangé seulement les différends les plus récents; le roi n'aurait pas eu tout de suite le Milanais, mais le duc d'Orléans en aurait été investi : en attendant, le roi serait entré dans la ligue contre le Turc; il aurait consenti au concile, abandonné le roi d'Angleterre et les luthériens. Mais, pour ce qui est du concile, il disait qu'il se soumettrait comme prince très-chrétien, en considération, non pas de l'empereur, mais du pape[c]. La

[a] Du Bellay, IV, 181.

[b] De Thou, liv. I, n. 15.

[c] « Sed dum in eo negotio ambitiose et astute nimis multi versantur, ac plus hu-

terzo partito: che, non si volendo dar lo stato di Milano di presente, ma in termine di tre anni, esso ancora si contentava di far la pace con questa condizione; però, che non voleva essere obligato a restituire alcuna cosa, nè a contribuire alla guerra contra il Turco, nè lasciare alcuna delle amicizie sudette, se non quando o, finiti li tre anni, o nel mezzo di essi, gli fusse attualmente consegnato lo stato di Milano libero. E per il quarto[1] gli aggiunse questa medesima condizione, commutando il termine di tre anni in venti, che poteva essere il termine delle vite loro.

All' incontro l'imperatore propose prima, che voleva dar lo stato di Milano al duca d'Orliens con la condizione dell' investitura e del matrimonio; ma non voleva però altramente consignarlo libero se non in termine di anni tre: al qual termine la figliuola secondogenita del re de' Romani promessali in matrimonio, potesse insieme col marito entrare alla possessione e al governo di esso stato di Milano. E con questo voleva che il re cristianissimo fusse però obligato alla restituzione delle terre e fortezze, e all' altre condizioni d'entrare nella lega e lasciare le amicizie sopradette, di presente. Il qual partito non si accettando dal re, anzi giudicandosi dal papa istesso troppo duro, s'indusse Cesare da sua santità, e (come mi disse) per conpiacere anco alla regina, ad un secondo partito, di depositare adesso lo stato di Milano, che fusse conservato e governato ad instanzia[2] del duca d'Orliens fino al termine d'anni nove con tutte le infrascritte condizioni; che voleva di presente fare l'investitura dello stato al duca d'Orliens, e a sua moglie e discendenti loro, di presente fare il contratto di matrimonio tra loro, di presente dargli da godere l'intrate dello stato di Milano, detratte però le spese dei custodi e governa-

manis consiliis in re quæ ad Dei gloriam spectat, quam gratiæ divinæ tribuitur, grassanti separationis malo serius quam par fuit, adhibitum est remedium.» (De Thou, I, 26.)

[1] Il cod. porta poi: «E perchè il quarto gli aggiunse che così questa.»

[2] *Istanza* per requisizione, o simile è nel Bocc. «Ad instanzia di sè la facea stare.»

troisième proposition la voici : Ne voulait-on pas lui donner le Milanais avant le terme de trois ans écoulés? Dans ce cas même il consentirait à la paix, pourvu qu'on n'exigeât de lui la restitution d'aucun pays, ni aucun secours contre le Turc, ni une rupture avec les Allemands ou le roi d'Angleterre. Il accorderait tout cela lorsqu'on lui rendrait l'état de Milan au bout de trois ans ou même avant ce terme. Il proposait enfin un quatrième accommodement : c'était de faire une trêve de vingt ans aux conditions susdites : ce serait à peu près comme si l'on concluait une trêve qui durerait tout le temps de leur vie.

L'empereur proposait de donner le Milanais au duc d'Orléans par une nouvelle investiture, en y ajoutant pour condition le mariage avec la fille puînée du roi des Romains; mais il ne voulait pas le céder avant trois ans, époque où la fiancée du duc pourrait avec lui entrer en possession de l'état. Il voulait en revanche que le roi très-chrétien rendît les pays et les forteresses, s'alliât à lui contre le Turc, et rompît tout de suite avec lesdits alliés. Le roi ne crut pas pouvoir consentir à de telles conditions; le pape lui-même les trouva par trop dures. Alors l'empereur, persuadé par sa sainteté, et même voulant condescendre aux désirs de la reine, proposa de céder le Milanais, qui serait pendant neuf ans gouverné au nom du duc d'Orléans; il offrait d'en donner dès à présent l'investiture à lui et à sa femme, ainsi qu'à leurs descendants; de conclure tout de suite le mariage; de leur laisser la jouissance des revenus de l'état, en retranchant seulement les dépenses des gouverneurs, des ministres, des châtelains, de ceux qui garderaient le pays, lesquels jureraient tous fidélité et obéissance au duc d'Orléans. Le gouvernement serait confié à celui des cardinaux que le pape voudrait choisir. Pour mieux rassurer le roi très-chrétien et son fils, l'empereur lui donnerait les garanties du roi de Portugal et d'autres princes, celle de plusieurs négociants et banquiers, plus deux millions d'écus d'or; en outre, il laisserait, comme en otage, la fiancée chez madame Renée, belle-sœur du roi très-chrétien; et le fils cadet du roi des Romains, il le

tori e ministri di presente[1], e castellani, e tutti gli altri che giurassero fedeltà e obedienza. Il governo di esso fusse dato ad un cardinale che piacesse al papa. E per compita cauzione del re, e suo figliuolo, oltra le promessioni del re di Portogallo, e d'altri principi e mercanti e banchieri, e dui million' d'oro; gli offeriva di dare come per ostaggi la figliuola promessa in mano di madama Renea, cognata del re cristianissimo, e il secondo figliuolo del re dei Romani in mano della sublimità vostra, o vero ambidue in mano del duca di Lorena, vassallo e congiuntissimo di esso re. E appresso, si contentava che il re (fin che poi in termine dei tre anni gli fusse dato lo stato di Milano) tenesse libero in mano sua quel che tiene ancora al presente, lo stato di Savoia di quà e di là ai[2] monti, e delle cose di Picardia. Nè di altra cosa l'obligava di presente, se non d'entrare subito nella lega contra il Turco, e di lasciare le amicizie su dette. Nominava per depositario il serenissimo re de' Romani, suo fratello; il qual, diceva, se ben da qualch' uno poteva esser giudicato un altro se medesimo, non di meno, perchè era per conservare lo stato di sua figliuola, e per un suo genero, e aveva più rispetti diversi da lui, e per le tante sicurtà e cauzioni, doveva esser reputato buono e sincero. Questo secondo partito proposto al re cristianissimo non fu accettato da lui; ma non lodando nè biasimando[3] la deposizione, e sì ben biasimava il depositario : non però domandando che la persona di esso fusse commutata in un' altra, disse sempre, la sua ferma intenzione essere, di non volersi obligare a cosa alcuna se di presente non aveva lo stato di Milano; dicendo però che lo reputeria come di presente, se ben gli fusse dato de quì a sei o sette mesi. Il qual partito, non così accettato dal re cristianissimo, fu communicato da sua santità al collegio dei cardinali per avere in ciò il parer loro : nè ritrovò alcuno che non laudasse il deposito; benchè da alcuni si dannasse la persona del depositario, parendoli che questa fusse la medesima che era Cesare. E se questa si avesse mutata in altra più confidente, pare

[1] Se non è sbaglio, deve intendersi in senso diverso dai *di presente* che sono più sopra. Qui vale d'*adesso*, più sopra vale *sull' atto*.

confierait à votre sérénité, ou bien tous les deux au duc de Lorraine, dévoué audit roi et son vassal. Dans les trois ans durant lesquels le roi n'aurait pas l'état de Milan dans ses mains, l'empereur lui laisserait la possession des pays qu'il occupe en Picardie et en Savoie. Ce qu'il exigeait de lui sans aucun délai, c'était de prendre part à la ligue contre le Turc et d'abandonner les luthériens et le roi d'Angleterre. Il nommait pour dépositaire du duché de Milan le sérénissime roi des Romains, son frère. « Ce n'est pas, disait-il, la même chose que moi; car mon frère doit soigner les états de sa fille et de son beau-fils : ses intérêts ne sont pas les miens. Tel est d'ailleurs le nombre des garanties et des sûretés, que nul doute ne peut s'élever sur la loyauté de ses intentions. » Le roi très-chrétien n'accepta pas cette offre; il n'approuvait ni ne désapprouvait le dépôt proposé : le dépositaire ne lui plaisait point; mais il ne prétendait pas que ce fût un autre. Il concluait en somme qu'il n'accéderait à aucune espèce de condition si l'état de Milan ne lui était pas rendu tout de suite; mais il y consentait si le délai n'était que de six ou bien de huit mois. Le saint-père communiqua ces conditions, non acceptées par le roi, au collége des cardinaux, et demanda leur avis. Tous approuvèrent le dépôt, quelques-uns seulement n'aimaient pas le dépositaire : c'était, disaient-ils, la même chose que l'empereur. Si l'on avait substitué une personne moins suspecte, il est probable que même les cardinaux amis du roi auraient blâmé son refus.

[2] Sara forse *dai*. Ma siccome *lontano* e *lungi* soffrono l'*a*, così credetti non dover correggere quello che può non essere sbaglio. — [3] Manca nel cod il *la*.

che fino dai cardinali amici del re fusse detto che, rifiutando il re tal partito, avria il torto.

Vedendo adunque il papa, non si poter trovar forma a questa pace, e essere la prattica sua disperata, e instando ormai il tempo di dover partire, per non ritornare a dietro senza alcuna conclusione, così esortato ancor da noi in quel caso; per il men male, si contentò di parlare della tregua con loro : e in questo ritrovò poca difficoltà[1], perchè vi erano ambidue inclinati. Ma solamente, volendola il re lunga di anni venti e venticinque in vita loro, e l'imperatore di tre anni soli, la ridusse in anni dieci; con condizione che non restasse però da sua santità nè da loro principi di trattare ancor della pace; ma si continuasse la prattica a Roma : per la quale il re doveva mandare il cardinale Tornon e un presidente di Parigi, e l'imperatore altri suoi agenti che la trattassero pur con il pontefice. E sì come per il negare del castello al pontefice, fu ritardato e dato qualche impedimento alla negoziazione, così ha ajutato tal conclusione di tregua; perchè (come l'imperatore disse egli medesimo) non volse consentire alle tregue lunghe che gli furono poste innanzi, all'abboccamento di Locate, tra Salzes e Narbona, per causa del duca di Savoja, per non lo tener così lungamente privo dello stato suo. Ma adesso[2] che gli aveva mancato in non consentire il castello di Nizza come all' imperatore aveva promesso, gli pareva di non gli dover aver tanto rispetto. E quando il duca l'andò a visitare, lo riprese di ciò molto, e gli disse d'aspre parole. E all' incontro il re visitato da lui, lo raccolse amorevolmente e con parole dolci. Nondimeno in contrario, in questa conchiusion di tregua, l'imperator voleva che da ambidue loro fusse proveduto al duca, in questo termine, di qualche entrata; e il re non volse consentire. Questa tregua così seguita con tanta demostrazione di contentezza e amorevolezza usata tra gli agenti, e tra ambi loro[3], è stata di tal sorte, che reputandosi da essi dui principi come una pace, e sperandosi anco di concludere questa poco dopoi, ha portato al

[1] Ms. *e perchè.*
[2] Il cod. *a esso.*
[3] Ms. *loro ammaestrati.*

Le pape, voyant que la paix était désormais impossible, et que le temps de partir approchait, se borna, pour ne pas avoir fait un voyage inutile, à parler de la trêve, ainsi que nous l'y avions engagé. En cela il ne trouva guère de difficulté auprès des princes, qui y penchaient tous les deux. Le roi demandait une trêve de vingt ou vingt-cinq ans, ou devant durer toute leur vie; l'empereur ne la voulait que pour trois ans : on la réduisit à dix, à condition que cela n'empêcherait ni le pape ni les deux princes de traiter de la paix en attendant. Les négociations devaient se poursuivre à Rome, où le roi enverrait le cardinal de Tournon et un président de Paris; et l'empereur, ses agents, qui traiteraient avec le saint-père. Comme le refus du château de Nice avait retardé les négociations, cette difficulté facilita la conclusion de la trêve. Dans le congrès de Locate[a], entre Salces et Narbonne, l'empereur n'avait pas voulu souscrire aux longues trêves qui lui étaient proposées, pour ne pas priver pendant longtemps le duc de Savoie de la possession de son bien. Mais comme ce duc n'avait pas tenu la promesse qu'il avait faite à l'empereur lui-même de prêter le château de Nice, l'empereur ne lui devait plus autant de ménagements. Lorsque le duc alla le visiter, il lui adressa une rude réprimande à cet égard; le roi, au contraire, lui fit un accueil doux et amical. Nonobstant la différence de cette réception, l'empereur voulait qu'en attendant le duc eût en compensation quelque revenu qui lui serait fourni par le roi très-chrétien et par lui, mais le roi n'y voulut pas consentir.

Cette trêve, conclue au grand contentement des deux princes et au milieu des démonstrations les plus bienveillantes des agents qui l'avaient traitée, et de leurs majestés mêmes, était regardée comme une paix véritable, car on espérait même en venir là avec le temps. Le saint-père en fut très-satisfait, et il dit au sieur M. Ant. Contarini et à

[a] Du Bellay, VIII, 360; IX, 391.

pontefice tanta sodisfazione e allegrezza, che (come ha detto a M. Marcantonio Contarini e ad altri) poco più ne sentì quando fu assunto al ponteficato.

Noi veramente ben memori della commission di questo senato, non abbiamo mai parola mosso di tregua se non quando il pontefice medesimo ci disse aver per disperata la pace. Anzi, essendo nel principio della prattica domandati da sua santità dell' opinion della serenità vostra circa la tregua, gli rispondemmo (celandoli il vero) che da lei avevamo commission di parlar solamente della pace, come di quella che sola compiutamente faceva per i bisogni nostri communi. E a confessar la verità, gli tacemmo allora della tregua con qualche rimorso di conscienzia, di non errare forsi, non procedendo così liberamente con lei che era la persona neutrale e quella che maneggiava tutta la prattica, come pareva che essa procedesse con noi. Pur per non muovere innanzi tempo parola di tregua, gli dicemmo così: ma quando poi si vidde la pace disperata, per esseguire la detta commissione ci parve di ricordare a sua santità la tregua lunga, per il men male. Della quale però nè coll' imperatore nè col re facemmo nè innanzi nè allora parola alcuna: se non che, seguita la tregua, rallegrandoci con le maestà loro, la lodammo, con la speranza specialmente che lasciarà libero il continuar la prattica della pace, che era quell' unico rimedio di tanti mali che si desiderava e aspettava da tutti. La cagion veramente di tante durezze d' ambidue, cioè dell' imperatore di non dare al presente lo stato di Milano, e del re di non voler di presente entrare nella lega, nè lasciare le amicizie già dette, con altro partito che con lo stato di Milano di presente; quanto all' imperatore, si giudica da alcuni essere perchè esso non voglia in modo alcuno dar questo stato, ma tenerlo per se, e a questo modo deludere il re: ma in vero questa opinione ha forse l' imperatore dimostrato esser falsa con il partito ultimamente proposto nella persona [1] della quale di fatto si privava

[1] L' imbroglio del periodo par venga non dal copista ma dallo scrittore. Il senso però s'indovina. *Nella persona di Massimiliano, al quale e' voleva confidare il ducato.*

d'autres, que le jour de son élévation au pontificat ne l'avait pas rempli de plus de satisfaction et d'allégresse.

Nous autres, fidèles aux ordres du sénat, n'avons parlé de trêve que lorsque le pape lui-même eut désespéré de la paix, et l'eut annoncé franchement. Au commencement, sa sainteté nous ayant interrogés sur vos intentions; nous lui avions caché une partie de la vérité, et nous lui avions répondu que notre mission était seulement pour la paix, que la paix seule pouvait satisfaire à nos besoins[a]. Nous sentions, à vrai dire, quelques remords de ne point parler aussi franchement que le faisait avec nous le saint-père, qui enfin était médiateur, et qui dirigeait la négociation; mais nous agissions ainsi pour ne pas soulever imprudemment et intempestivement la question de la trêve. Lorsqu'on désespéra de la paix, nous proposâmes, afin de nous en tenir à vos ordres, une trêve fort longue comme moindre mal : nous n'en parlâmes cependant jamais ni au roi ni à l'empereur; mais, la trêve conclue, nous en félicitâmes leurs majestés, en insistant sur l'espoir de voir enfin la trêve convertie en paix stable, comme le remède unique et vivement désiré à tant de maux.

Je vous dirai les raisons pour lesquelles l'empereur tenait à ne pas céder l'état de Milan, et le roi à ne rien faire sans la possession immédiate de ce duché, à ne pas accepter la ligue, à ne pas abandonner ses amis. Quant à l'empereur, quelques-uns prétendent qu'il ne veut pas du tout se défaire de cet état, mais qu'il tient à le garder pour lui, et à éconduire de la sorte le roi très-chrétien. Mais l'empereur a démenti ce soupçon en proposant de confier le pays à une autre main, à celle de son frère, il est vrai, mais qui, par les raisons ci-dessus énoncées, n'est pas la même chose que la sienne; en renonçant dès à présent à tout revenu en faveur du duc d'Orléans; en lui donnant des garanties et des otages; enfin en laissant au roi tant de pays et tant de châteaux. Ce sont ces conditions qui ont engagé celui-ci

[a] Souvent la politique vénitienne se trouva en lutte avec celle des papes, et souvent elle s'y est fort habilement ralliée (Davila, t. II, liv. XIV, 485, 486)

d'esso, che lo metteva in man d'altri, che per i rispetti detti di sopra, ancor che gli fusse fratello, pure si poteva dire che era in questo caso molto differente dall'imperatore. Si privava, di presente, di tutte le utilità di essa, lasciando di presente tutte l'entrate al duca d'Orliens; e gli dava tanta cauzione e sicurtà d'ostaggi, e di ritenzione di tante terre e castelli, che solo con quella ritenzione s'è contentato il re di far la tregua d'anni dieci senza promessa nè speranza alcuna d'aver lo stato di Milano mai: di modo che si poteva pur credere che questo stato gli avesse a venire almeno in capo di tre anni in ogni modo nelle mani. Però non si può dire esser questa veramente la causa che l'imperatore e i suoi dicono e allegano di non si fidar del re, ma dubbitar grandemente che il re non gli osservarebbe cosa alcuna; anzi, posto il piede per via di quello in Italia, gli moveria guerra con Fiorenza, con Genova, e col duca d'Urbino, e con il regno di Napoli. E così dove Cesare si credesse avere acquistato pace, e un compagno contra il Turco, così entrava in maggiore e più pericolosa guerra, che gli faria lasciare non solamente quella del Turco, ma lo stringeria (e averia fatica) a difendere il suo; avendo fatto il nemico più potente, e introdottolo in casa propria. Questa suspizzione gli accrescevano molti che aveva appresso di se, come dissemi più volte il pontefice, che lo dissuadevano; tra i quali erano Genovesi, che temevano grandemente del re quando avesse lo stato di Milano; e specialmente il principe Doria, che (come si dice) ha detto all'imperatore, che se il re si insignorisse dello stato di Milano, esso si converria per forza ridursi con le sue galere in Spagna. E appresso a questi, il marchese del Vasto, e altri che sono al presente al governo dello stato detto, non vorriano star privi di esso. E però tutti questi dissuadono con ogni sforzo dell'ingegno loro l'imperatore a non privarsi di presente di questo stato, e porlo in mano di così potente re; onde l'imperatore pensa, come dice, che tenendolo questi tre anni ancora in mano (nel qual tempo la figliuola del re dei Romani, che è ora di nove in dieci anni, verrà atta alla consumazione del matrimonio), e entrando il re nella guerra

à faire la trêve pour dix ans, sans recevoir une promesse plus explicite à l'égard de l'état de Milan; il était presque sûr de l'avoir au bout de trois ans. C'est ce qui a causé la défiance de l'empereur, comme le disent au moins lui et les siens : il craint que le roi ne tienne pas sa promesse, mais qu'une fois en Italie il ne s'allie avec Florence, avec Gênes, avec le duc d'Urbin, avec le royaume de Naples. Alors, au lieu de la paix qu'il croirait trouver et d'un nouvel allié contre le Turc, il se serait jeté dans une guerre encore plus dangereuse; il lui faudrait laisser la guerre contre le Turc, et, pressé par un ennemi si voisin, il aurait de la peine à se défendre contre lui, après avoir contribué à sa puissance et l'avoir placé chez lui et dans la position de lui nuire. Plusieurs personnes qui étaient auprès de l'empereur augmentaient ce soupçon (ainsi que sa sainteté me l'a dit), et lui conseillaient de ne rien consentir. Il y avait entre autres des Génois qui craignaient le roi très-chrétien, si jamais il devenait maître de l'état de Milan. Le prince Doria disait (à ce qu'on assure) que, dans ce cas-là, il serait forcé de se confiner avec ses galères en Espagne. Le marquis du Guast et autres, qui maintenant gouvernent ledit état, ne voudraient pas être privés du commandement qu'ils exercent. Voilà des motifs bien forts pour le dissuader de la résolution de céder Milan à un roi si puissant; aussi pense-t-il le garder ces trois ans. Pendant ce temps-là la fille du roi des Romains, âgée à présent de neuf à dix ans, pourra consommer le mariage; le roi s'associera à la guerre contre le Turc, il consentira au concile, il quittera ses amis suspects; et alors le duc d'Orléans, après la consommation du mariage, entrerait dans la possession de l'état. On aurait des gages de la foi du roi très-chrétien; on serait sûr que le pays resterait au duc et à ses descendants, et non pas à la France.

contra il Turco, e assentendo a concilio, e così lasciando quelle amicizie, in questo modo si potria (allora che il duca d'Orliens con la moglie, consumato il matrimonio, entraria al governo proprio dello stato) assicurarsi e della fede del re, e della fermezza dello stato, che abbia a restare d'esso duca e descendenti suoi, e non della Francia.

Quanto veramente al re, non manca chi dice, la causa esser, perchè esso abbia in animo tenere lo stato di Milano per la corona, e non per il duca d'Orliens; e però lo vuol di presente per non inimicarsi gli amici suoi, dei quali si serve e s'è servito tanto inanzi che si fermerà[1] esso stato, e possa fare di quello quanto li piace, mettendo poi contra quale a lui piacerà delli stati sopradetti, e ritornando pure nelle solite amicizie sue. Ma si può anco stimare l'intenzion dal re essere in questo sincera e ferma, per il suo figliuolo, e pace e quiete della casa di Francia; imperocchè, avendo il re più d'un figliuolo di madama Claudia già sua prima moglie, e duchessa di Brettagna, per li patti e costituzioni sue[2], il secondogenito suo è discendente di esso (il quale ducato desidera il re unire con la corona: e però fece già giurare i popoli, con desiderio e voler loro, obedienza al delfino morto); e all'incontro spettando il ducato di Milano *jure successionis* al primogenito di Francia, cioè al delfino (da che potrebbe nascere continuamente guerra tra li dui suoi figliuoli, che sono di natura contrariissimi, e il secondogenito molto amato dai nobili e dal padre); e questo modo solo[3], facendo cedere l'uno all'altro le ragioni sue, viene a unire tutti gli stati di Francia con la corona, e a levar via del tutto ogni guerra o contenzione che potesse venire tra loro figliuoli. Però si può dire, la prima causa[4] essere in lui la medesima che è nell'imperatore, cioè una mutua diffidenzia che il re ha di lui; che poi[5] s'avea inimicato con tutti gli amici

[1] Fermerà a se, s'assicurerà.

[2] *Suo* si riferisce a Bretagna: l'*esso* che vien poi, a *ducato*, che non è nel precedente inciso, ma sì nel seguente.

[3] Se questo trattato facesse.

[4] Il cod. *cosa*.

[5] *Poi* per *poiche*, in Dante e in molti.

Quant au roi, quelques-uns affirment qu'il convoite Milan dès à présent, non pour le duc d'Orléans, mais pour la couronne de France. Il ne veut pas rompre avec les amis qui lui sont utiles, et le seront encore jusqu'à ce qu'il ait la stable possession de ce pays et qu'il en soit véritablement le maitre. Alors il se déclarera l'ennemi de qui il lui plaira, et il renouera même avec ses anciens alliés. Cependant on ne saurait croire que ce soit là vraiment la ferme volonté du roi très-chrétien; non-seulement l'intérêt de son fils lui conseille le contraire, mais le repos aussi de la maison de France. Le roi a plusieurs enfants de sa première femme, madame Claude, duchesse de Bretagne : selon les constitutions du royaume, le fils puiné est l'héritier dudit duché; or le roi voudrait incorporer ce pays au royaume de France; c'est pourquoi il a fait en sorte que le peuple jurât obéissance au dauphin défunt, ce qui s'est accompli sans obstacles. Au contraire, si le duché de Milan appartenait, *jure successionis*, à l'aîné, c'est-à-dire au dauphin, il en naîtrait une occasion de guerre continuelle entre les deux fils du roi, qui sont d'un caractère fort opposé, et dont le cadet est fort aimé par son père et par la noblesse. S'ils échangeaient leurs droits, tous les états de France formeraient alors un seul royaume; toute guerre et toute dissension entre les deux fils cesserait [a]. Ainsi la principale cause de toutes les difficultés survenues de côté et d'autre n'est que la défiance mutuelle. Le roi craint de rompre avec ses amis, de beaucoup dépenser dans la guerre du Turc, puis de ne pas avoir l'état de Milan, qui pourrait à la fin rester à l'empereur.

[a] La politique des Vénitiens penchait souvent du côté de la France, car l'agrandissement excessif de la monarchie espagnole devait nécessairement leur donner de l'ombrage, ainsi qu'à tous les autres potentats d'Italie. (Davila, t. I, l. II, p. 270.)

suoi e speso nella guerra contro il Turco assai, così[1] Cesare non sia però per darli lo stato di Milano, ma tenerlo per se.

La seconda causa è[2] che questa condizione di tempo di tre anni gli potria portare non piccola infamia e nota all' onor suo, quando consentisse all'imperatore, che per assicurarsi della fede sua avesse ragion di tener questo stato in mano; e non più tosto esso re avesse ragione di non stare alla fede di esso Cesare, ma in qualche modo assicurarsi d' essa. La terza: che abbia troppo gran rispetto di non lasciare così gli amici suoi, e di non mettersi così subito a spendere il danaro suo contro il Turco, avendone specialmente speso tanto nella guerra passata contra l'imperatore, ch' ei s' è quasi consumato, e ha quasi esausta la Francia per li grandi e spessi tributi pagati; sì che da alcuno si dice ch' egli ha quasi alienato tutto il patrimonio; e s' è voluto venire al convento di Nizza, gli è convenuto mettere un' angaria per ritrovare il denaro per le spese sue. Però, per sparagnar lui, e per lasciare riposare e ristorare il paese suo e i populi, e accumular più tosto (in[3] questo mezzo che il suo adversario continuerà la spesa sua) qualche buona somma di danari; ha ricusato quella condizion di pace, e eletto la tregua per anni dieci. E questa terza causa si stima essere stata di tanta efficacia, che l' abbia fatto contentare, facendo la tregua di anni dieci, di stare con le terre e fortezze che ha nello stato di Savoja e nelle parti di Piccardia, sole, senza avere nè lo stato di Milano nè promesse di esso: perchè facendo la pace con la deposizione dello stato e con tante cauzioni e sicurtà, avere ancora appresso di tante terre e fortezze e l' entrate annuali di detto stato nelli tre anni del termine, e dopo li tre anni del detto termine esso stato, come è certo.....[4]. E di più alcuno è che dice che per tal cagione ha eletto più volontieri questa tregua che non avria fatto la pace con lo stato di Milano ancor di presente.

Il pronostico di ciò che abbia a seguire nel fine di questa nego-

[1] Qui sta per *nondimeno* a un dipresso. Si hanno esempi di simile senso.

[2] Il ms. *la causa che questa*

[3] Il cod. *che in.*

[4] Manca la fine del periodo, e par voglia dire: Questa condizione lo strin-

La seconde cause d'éloignement, c'est que dans ce terme de trois ans il y a quelque chose de honteux pour le roi, qui accorderait en quelque sorte que l'empereur a raison de retenir le Milanais pour s'assurer de sa bonne foi, tandis que ce serait bien plutôt au roi à se méfier de l'empereur et à demander des garanties. La troisième raison, c'est qu'il lui répugne de laisser ainsi brusquement ses amis, de jeter son argent dans la guerre contre le Turc, après en avoir tant dépensé dans la guerre contre l'empereur, laquelle a presque épuisé la France par des impôts graves et nombreux. Aussi dit-on que tout son patrimoine est à peu près absorbé, et que, pour avoir de quoi faire le voyage jusqu'à Nice, il lui a fallu une taille forcée. Voilà pourquoi il a préféré la trêve à la paix. Il veut épargner, en attendant; il veut laisser le pays se reposer et acquérir des forces nouvelles; il veut amasser une bonne somme d'argent, tandis que son adversaire continuera à s'épuiser en efforts nouveaux. Cette troisième raison est, dit-on, si forte à ses yeux qu'il s'est contenté, dans cette trêve de dix ans, des pays de Savoie et de Picardie, sans l'état de Milan, et même sans la promesse de l'avoir un jour; tandis qu'en faisant la paix, ledit état aurait été mis en dépôt pendant trois ans, toute sorte d'assurance lui étant donnée; il aurait les places et les citadelles qu'il occupe, il aurait joui des revenus dudit état, et enfin, après les trois ans, il en serait sans nul doute devenu le maître. Il y en a qui affirment que, dans le but d'affaiblir son ennemi, le roi a plus volontiers consenti à la trêve qu'il n'aurait consenti à la paix même et à l'immédiate possession de l'état de Milan.

Deviner ce qui arrivera dans la négociation de la paix, si pourtant cette négociation continue, ce serait difficile. Les différends sont

geva a congiungersi con Cesare contro il Turco, e a lasciare gli alleati suoi protestanti. Nella traduzione io interpreto in modo alquanto diverso : scelga il lettore.

ziazione, che si continua, della pace, è per certo molto difficile, sì per la moltitudine e difficoltà delle tante importantissime differenze che hanno questi due principi insieme, come per emulazione e gelosia grandissima che hanno l' un dell' altro, la quale da una parte potria tener[1] il re a non contribuire alla spesa della lega contro il Turco, per non fare con li danari e forze sue Cesare maggiore e più glorioso, e dall' altra........[2] se solo contra di lui ottenesse Cesare per avventura vittoria, non essendo[3] esso nè della gloria nè dello stato che s' acquistasse partecipe, ne restasse esso senz' altro acquisto vituperato, e quasi privo della laude e gloria degli antichi suoi; e Cesare all' incontro, e di gloria e di reputazione e di stato e d'imperio, molto maggiore.

Ma tuttavia considerando che da un estremo all' altro si va sempre per il mezzo, e che quanto più ciascuno mobile se rimove dall' uno degli estremi, tanto più s' avvicina all' altro; e vedendosi questi due principi (che già erano colmi d' una somma diffidenza e d' uno così estremo odio l' uno con l' altro, sì che non poteva parlare l' uno dell' altro senza grande ed espressa demostrazione, con tal passione e calunnie e parole pungenti e odiose) esser rimossi da questo estremo, e mitigati di giorno in giorno, andarsene più mitigando e[4] rimettendo delle differenzie e dell' odio che erano tra loro, e che s' erano mandati a visitare l' un e l' altro; e il re (come s' è detto) mandò la regina a visitare l' imperatore, e l' ultima volta a cenare con lui, e a dormire con la figliuola delfina in casa sua (si hanno presentato reciprocamente i detti personaggi de' doni di gran valore, ed ora hanno ordinato, passando l' imperatore con le sue galere presso a Marsiglia, di vedersi, abbracciarsi e parlarsi insieme); e appresso conoscendosi pur, l'imperatore essersi rimosso da quella dura ed estrema

[1] *Tenere da* sarebbe il comune; ma non oso mutare.

[2] Il ms. pone parole che non han senso: *dall' altra provarle acciò che.....* Ma il concetto s' intende.

[3] Debbo io notare che *lui* va al Turco, *esso* al re?

[4] Forse l'A. avrà scritto: *andarsene più rimettendo*, senza ripetere *mitigando*

nombreux et très-graves : la rivalité et la jalousie réciproques sont aussi redoutables. Retenu par cette jalousie, le roi hésitera beaucoup à dépenser dans la guerre du Turc pour aider de son argent et de ses forces la grandeur et la gloire impériales. D'ailleurs, si l'empereur à lui seul restait vainqueur du Turc, le roi, ne participant ni à l'honneur ni aux avantages de la conquête, ne recueillerait que du blâme, et dérogerait à l'illustration de ses ancêtres; tandis que la gloire, le crédit, les possessions de l'empereur en augmenteraient de beaucoup.

Cependant entre les deux extrêmes il y a toujours un milieu : plus un corps s'éloigne d'un bout, et plus il s'approche de l'autre. Ainsi ces deux princes, jusqu'ici pleins de défiance et de haine, qui ne pouvaient jamais parler l'un de l'autre sans calomnies, sarcasmes et imputations passionnées, on les voit s'adoucir tous les jours, et leur aversion se calmer. Ils se sont même envoyé visiter l'un l'autre : le roi envoya la reine chez l'empereur, et la dernière fois elle resta chez lui à souper, et y coucha avec sa fille la dauphine. Ils ont échangé des présents de grand prix. Ils sont convenus, lorsque l'empereur avec ses galères passera près de Marseille, de se voir, de s'embrasser, d'avoir une longue entrevue. On sait bien que l'empereur ne tient pas avec acharnement à cette opinion extrême qu'il avait mise en avant, de garder l'état de Milan pour sa garantie; il consent à le céder en dépôt à des conditions qui ressemblent à une renonciation immédiate. Le roi, de son côté, est bien sûr de l'avoir, dans ce cas, au bout de trois ans; d'ailleurs lui-même assure que, s'il recevait ledit état dans six à sept mois, ce lui serait comme de l'avoir à l'instant. On peut donc espérer que la négociation aboutira enfin à la paix. Le pape, qui a gagné la confiance de tous les deux, continuera, espère-t-on, le traité; la probabilité deviendra encore plus forte si l'empereur tient à la guerre contre le Turc. Il la veut de tout son cœur,

opinione di tener lui per sua sicurtà lo stato di Milano, e condisceso di consentire di depositare con tante condizioni, che si può reputare di darlo parte di[1] presente, e tutto di certo in termine di tre anni; e il re anco dall'altra parte esser venuto a dire che se gli vien pur dato lo stato libero in termine di sei o sette mesi, si reputerà averlo come di presente; mi par che si può star non senza speranza che, continuandosi pure il maneggio della pace dal papa (che per le dimostrazioni passate è fatto confidentissimo d'ambi due) questa abbia in fine da seguire tra loro. La quale si potrà più facilmente e con più certezza sperare se continuerà l'impresa deliberata contra il Turco; imperocchè, dimostrando Cesare di essere a questa sì animato, che si dice aver ferma opinione di volersi andare a ogni modo còn la persona per farla più securamente, e però più gagliarda e con più forza, e ottenere più certa vittoria; cercarà sempre di tirare il re a contribuirli, e aggiongerli forze maggiori, il che con la pace sola può sperare. Che se non fùsse il rispetto di tal impresa, poco per avventura l'imperatore si curaria di dare lo stato di Milano per aver la pace.

Medesimamente il re vedendo l'imperatore implicato in tale impresa, dubitaria che, perdendò li cristiani, e rimanendo lui solo poi all' incontro d'un tanto e sì potente tiranno, che s'averia fatto, dalla nuova vittoria acquistata, molto maggiore e più insolente, esso ancora verria a restare, con la rovina degli altri cristiani, menato in preda ed in servitù del commune nemico. Vincendo veramente li cristiani, l'imperatore acquistaria gloria e reputazione al tutto, tanto[2] che esso, rimanendo senza parte alcuna di tale acquisto, rimarria vituperato, e così inferiore a Cesare che non vi saria paragon tra loro. E pure o l'uno o l'altro di questi dui converria seguire. Il qual rispetto non gli averia così a muovere se la detta impresa non continuasse. E per rimuovere quel contrario al re, che, contribuendo lui a detta impresa, l'imperator con i danari e

[1] Il cod. *del*.

[2] Per *intanto*. V. S. G. Batt. : « Tanto che la madre aveva adorato. »

il désire y aller en personne, pour la faire plus sûrement et plus vaillamment; aussi tâchera-t-il d'engager le roi à y contribuer de ses forces, et c'est en cas de paix seulement qu'il peut espérer ces secours. Sans cette guerre, l'empereur ne se soucierait guère, je pense, de céder Milan pour faire la paix.

D'un autre côté, si l'empereur reste seul dans ce conflit, et s'il a le dessous, le roi de France se trouverait tout seul contre un tyran enhardi et grandi par une nouvelle victoire, et risquerait d'être, avec toute la chrétienté, la victime de l'ennemi commun. Que si les chrétiens étaient les vainqueurs, l'empereur en recueillerait toute la gloire, la France n'aurait aucune part du butin, il ne lui en resterait que la honte : il n'y aurait plus de comparaison entre l'empereur et le roi. Voilà les malheurs qui l'attendent inévitablement dans l'un de ces cas ou dans l'autre. Mais si la guerre du Turc n'avait pas lieu, rien de tel ne serait à craindre.

Au reste, on pourrait trouver le moyen de dissiper cette crainte du roi, que l'empereur ne s'aide des forces de la France pour s'agrandir à ses dépens : pour cela il faudrait faire entrer le roi comme associé, lui faire partager les frais et les avantages de l'entreprise. On respecterait alors la gloire ancienne du royaume de France; alors

forze dello stesso re si facesse maggiore, penso che si potrebbe trovar facil via, che il re potrebbe come compagno entrare, facendosi l'acquistò e le spese communi. E questo se potria forsi fare in uno dei dui modi, con la conservazione della gloria antica del regno di Francia, e con la participazione dello stato, della laude e della vittoria, non si lasciando tutto questo a Cesare solo. L'uno potria essere, facendo il re l'impresa sua separata dagli altri nelle parti di Gerusalemme e Soria, dove ancor si fecero le imprese altre fiate, e acquisti degli amici suoi contra l'infidele; e l'altro, ancora unitamente con l'imperatore, facendo che di tutte le genti che mandasse il re cristianissimo per la porzion sua nell'impresa contra il Turco, il duca d'Orliens ne fusse capitano, e avesse, in tal grado e condizion, a militare sotto Cesare; e vincendo, acquistare la porzion sua di stati che si guadagnassero. Ma questo solo può sapere Dio, che solo sa quanto faccia di bisogno*.

E perchè da alcuni si dubita di queste forze sue, e forse anco dell' animo a tal impresa, avendo pur troppo tardato quest'anno a man-

* In soddisfazione della prima parte intorno al negozio della pace, s'è veduto come in ciò si mosse il pontefice, che modo ha tenuto nel suo negoziare, le difficoltà che sono state in esso negozio, i partiti proposti dall'uno e dall'altro di essi principi, le cagioni perchè non s'abbino convenuto in alcuno di loro, l'esito di tal negoziazione nella tregua decennale, e in fine il pronostico di quel che se può aspettare da questa pace.

Bisogna che si venga alla seconda parte, la quale è delle cose pertinenti alla guerra che s'ha contra il Turco, e delle provisioni che in tale impresa se ricerca per l'anno presente, e che se dimanda per l'anno futuro. Dove la sublimità vostra intenderà, appresso la richiesta nostra fatta all'imperatore, e il bisogno nostro presente, e la resoluzion d'essa, e le cagioni della domanda che ha fatto sua maestà per l'impresa dell'anno futuro contra il Turco, l'intenzion ferma che dimostrò d'avere (*sic*) così oella condizion sua, e forma dell'impresa presente e futura, come del porre in essa la persona sua, e l'animo che hanno la santità sua e sua maestà verso questa eccellentissima republica.

Noi, serenissimo principe, per esseguire quanto dalla serenità vostra e dall' eccellentissimo senato in ciò ne era stato commesso, avuta la prima audienza dall' imperatore, e esposto l'estremo pericolo in che erano constituite le cose della

l'honneur et les fruits de la victoire ne resteraient pas en entier à l'empereur. Deux moyens se présenteraient. Le roi pourrait entreprendre une expédition à part, du côté de Jérusalem et de la Syrie, où ses ancêtres guerroyèrent jadis et prirent tant de pays aux infidèles; puis, il pourrait même envoyer avec l'empereur son armée sous les ordres du duc d'Orléans, qui dépendrait immédiatement de l'empereur. En cas de victoire, le roi aurait aussi sa part du pays conquis. Quant au résultat, Dieu seul peut le savoir : lui seul connaît nos véritables besoins.

Mais comme plusieurs ont encore des doutes sur les forces de l'empereur et même sur ses intentions de porter la guerre en Tur-

serenità vostra se tosto non ve si provedeva dai confederati con valido soccorso; oltra dell'instanza che li facemmo della pace, pregammo sua cesarea maestà con somma diligenza in nome di vostra serenità, che fosse contenta di fermarsi con la persona sua in Italia, poichè vi era venuta, e mandar subito il principe Doria con l'armata ch' egli aveva, a congiungersi con la nostra in Levante, per fare insieme quel che in tanto pericolo a consolazione delle cose cristiane, con sì potente inimico, si conveniva. Il medesimo fece sua santità quando vennero a parlare di questo insieme, sì come ci aveva promesso di fare. Ma scusatasi sua maestà (di poi stata col papa e con li suoi consiglieri) con noi, di non poter restare con la persona, sì perchè conveniva tornare nei regni suoi quali aveva lasciati con poco ordine per venire a questo convento senza indugio alcuno, come anche perchè non vi era apparato, nè si poteva far di sorte che essa vi potesse stare, e attendere all'impresa offensiva contra il Turco con dignità. Nè poteva anco per la medesima causa (dovendo ritornare in Spagna) mandare ora il principe Doria con l'armata sua in Levante. Ma per fare quanto più si poteva in tale impresa (non si avendo, per la brevità del tempo dato dal dì della capitolazione della lega, potuto fare le provisioni bastanti ad offendere il nemicu), aveva deliberato di mandare ora tutte le galere che erano nel regno di Sicilia e

dare l'armata con le genti che era obligato ad unirsi[1] con la nostra in Levante; mi par bisogno ch' io dica della causa di questa sua tardanza. E cominciando da quelle cose che egli allega: la prima, esso mi ha detto essere stata la tardanza della deliberazion fatta della lega, la quale non si essendo conclusa se non questo febraro prossimo

di Napoli, con cinquanta ovvero sessanta navi, con buonissimo numero di fanti, sotto il governo del signor don Ferrante vicerè, di Sicilia, finchè vi giungesse il principe Doria. E subito che essa fusse giunta in Spagna, mandaria il suo principe Doria con tutte le galere in Levante, secondo la richiesta della serenità vostra. La quale deliberazione (non potendo noi ottenere, per le ragioni sudette, il restare sua maestà in Italia e mandare subito il principe in Levante, come sommamente desiderava) con sommo studio e diligenza procuramo sempre, che da lei se mandasse con ogni celerità ad essecuzione tutti gli ordini che in ogni luogo per essa bisognavano, sì come di tempo in tempo abbiamo scritto a vostra serenità, che, per non esser tedioso, non replico altramente. In questo, veramente, negoziare di tale cosa, sua maestà, vedendo, come dissi, che, per il tardarsi l' anno passato la deliberazione, non se aveva possuto preparar le forze che bisognavano all' impresa offensiva per il detto futuro anno, con le medesime parole sue scrivemmo alle eccellentissime signorie vostre: le quali di poi ci replicorno li suoi signori consiglieri sì a noi proprii come per mezzo del pontefice, sollecitando la risposta, instandola tante volte quante ci vedevamo. Questa s' aspettò lungamente; nè mai venne, finche stemmo a Nizza: ma gionti in fine del viaggio nostro, nel ritorno in mare di Oneggia, luogo della riviera tra Nizza e Savona, della casa Doria, dove nacque il principe, sua maestà si fermò, e ne ragionò con il papa. E non restando d' esser, come si vide dapoi, ben sodisfatta, dove aveva detto di rimanere a Savona, deliberò di venire di lungo a Genova, per vedere se pure, inanzi che partisse d'Italia, potesse avere da vostra serenità risposta piu resoluta. Alla quale così vi attendeva, che, quando poi, conclusa la tregua, e deliberato di dissolvere il convento, andammo a Villafranca a prendere licenza da lei, non la volse concedere libera; ma ci disse che veniva ad accompagnare il pontefice in sino a Savona, dove ancora ci rivederemo insieme. E così giunta a Genova, essa s' intertenne otto giorni con sua santita, e andò anche intertenendo tanto noi, che il papa medesimo, volendo noi prendere licenza da lui, ci disse che era bene che aspettassimo ancor dui giorni per vedere

[1] Ms. *unirli*.

quie (puisqu'il a vraiment trop différé cette année à envoyer son escadre et ses troupes en Levant pour s'unir avec les nôtres, ainsi qu'il le devait), il me semble nécessaire d'expliquer les raisons de ce retard; et je commencerai par celles qu'il allègue lui-même. La première, c'est qu'on a trop tardé à délibérer sur la ligue, laquelle n'a

pure se in questo mezzo giungeva altra risposta da Venezia a soddisfazione di Cesare. E così aspettammo sino al giorno che si partì sua santità di Genova, dubitando noi (ancora che fusse disciolto il convento al quale eravamo andati) d'errare se di così piccola dimora non avessemo voluto compiacere l'uno e l'altro di loro. Come accettasse ingratamente l'imperatore la detta risposta da vostra serenità (la quale, come ella diceva, non gli dava resoluzione alcuna, sì che non la sapeva intendere, non gli pareva conforme al bisogno della republica nostra), e quanta instanzia però facesse che noi la sollecitassemo, che ne avesse un'altra più resoluta, non me affaticherò ora di replicare, avendo noi questo per lettere nostre copiosamente scritto, sì che la serenità vostra ne può avere fresca memoria. Ma per dichiarare le ragioni di tal richiesta e instanza fatta per opinion nostra, sentendo che ciò molti guidichino esser fatto da lui non perchè abbi in animo di far tal impresa e d'andarvi in persona, ma per aver da scusarsi (non gli essendo da questo senato chiaramente risposto) di non fare alcuna impresa, nè attendere più di ciò che abbia fatto l'anno presente; io dico che a me non pare questa esser vera opinione. Imperocchè se tale fusse, l'animo gli averia bastato assai, farne la prima instanzia; e, non venendo altra risposta, starsi aspettando con tale scusa; o vero, venuta la risposta così resoluta, non far più nuova instanzia, perchè così solamente poteva rimanere scusato senza tanto instantemente sollecitar di nuovo un'altra risposta, che averia potuto venire, se avesse ben avuto tale intenzione contra il voler suo. Ma ei non ha voluto restare in questa; anzi, oltra che egli stesso ne sollecitava a rescrivere, ne ha fatto fare medesimamente instanza più volte con parole efficaci dal papa. E per aver pur tal risposta che certamente chiarisse l'intenzion della serenità vostra, prima che partisse d'Italia, si partì di Villafranca per intertenersi a Savona, e poi venne di lungo a Genova, dove aspettò anco otto giorni col papa, e tanto da poi, che ritornassero le galere che hanno condotto sua santità alla Spezie. E quando ci concesse la licenza di partire..... con efficacissime parole, che, ritornati a Venezia, dovessemo fare, per parte sua, instanzia alle eccellentissime signorie vostre, che volessero in ciò tosto risolversi così in tempo che almeno avessero la risposta resoluta per tutto il mese di luglio presente; acciò che egli avesse tempo, scorrendo

passato, non ha potuto aver tempo bastante a fare le provisioni necessarie per l'impresa offensiva quest' anno presente; nè anco prima che ora per la defensiva; per la quale ha ordinato ora, che vadino le galere sue che egli ha nei regni di Napoli e di Sicilia, con cinquanta o sessanta navi, con li diecimila fanti; le quali sono forze che potriano eziandio in qualche buona occasione offendere il nemico. La seconda ci ha ancora detto essere stato questo convento di Nizza, al quale avendo voluto venire, così instato ancora da nostro signore e da

per i regni suoi di Spagna, di prepararsi di danari, genti, navi, vettovaglie e monizioni, di sorte che per tutto febraro prossimo futuro potesse con le preparazioni di tutte le cose necessarie a tanta impresa essere in Italia, e assaltare il nemico innanzi che fusse compitamente preparato alla difesa sua. Però, serenissimo principe, io stimo di certo, questa richiesta farsi da lui con animo e intenzion ferma di fare l'impresa l'anno futuro gagliarda con la persona propria; in che dimostra tanto desiderio parlandone, che più non si può dire. Nè solo a noi par questo, ma quanti hanno parlato di ciò con lui, l'affermano. Il papa, che più spesso e più intrinsicamente ha ragionato seco di tutte le cose, e specialmente di quest' impresa, m'ha detto più volte questo essere il fermo voler suo, e ardere di tal desiderio; e però procura per ogni via d'aver tal forze seco che ei possa, mettendovi la persona, andar securo, e con speranza di certa vittoria. Avendo adunque tal animo, sollecita d'aver tal risposta dalla serenità vostra. Della sua intenzione resoluta, a mio parere, son più ragioni, tratte e dedutte tutte dalle parole sue. La prima è, perchè gli pare che, per non si consumare stando in lunga guerra col Turco, solamente per defensione, e per non insegnare anche col tempo e con l'uso e espediente della guerra col Turco, di fortificare i luoghi suoi importanti che ha, al modo dei cristiani, che poi lo faria inespugnabile e invincibile, convenga (per ben di tutti i confederati, e specialmente della republica nostra che è più prossima, esposta al manifesto pericolo e al danno) farsi impresa offensiva gagliarda, come è detto; e a questo non ommettere punto; ma prepararsi di sorte che alla primavera dell'anno futuro sia con tutte le forze in ordine a offendere il nemico. La seconda, perchè ei possa andando in Spagna cominciare a fare le provisioni che bisognano, le quali siano gagliarde e in tempo; nè se tardi, come s'è fatto l'anno passato, tanto che non se posson poi preparare quando faccia di bisogno, e così se resti nel pericolo, col danno e con la vergogna. Il qual tardare ha tanto a cuore, e ha detto più volte, questo dissordine aver fatto che l'anno presente non ha potuto fare le provisioni sue col

été conclue qu'en février dernier : aussi n'a-t-il pas eu le temps de faire les préparatifs nécessaires pour attaquer l'ennemi dans l'année; il s'est même mis avec peine sur le pied de défense. A cette fin, il a fait partir les galères de Naples et de Sicile, cinquante ou soixante navires et dix mille hommes d'infanterie. Ces forces-là pourraient au besoin servir pour une guerre offensive.

La deuxième cause du retard a été, dit-il, ce même congrès de Nice, auquel les sollicitations du saint-père et de vos sérénités l'in-

tempo che se ricercava. E quando gli leggemmo la risposta fatta da vostra serenità, e gli dicemmo (non si sodisfacendo di quella sua maestà) che, essendo dechiarato come s'abbia a fare l'impresa così l'anno presente come il futuro, se potria poi considerar col tempo qual dovesse essere l'augumento proposto da lei, fattisi specialmente tutti dotti dal successo dell' anno presente; ci rispose con demostrazione di qualche risentimento : sì, faremo come l'anno passato, che si stette quattro mesi a deliberare, e poi si diede un mese solo all' essecuzione; dovendosi fare tutto il contrario, cioè deliberare in un mese solo, e darne poi quattro alla preparazione ed essecuzione. Quando poi prendemmo licenza da lei (il che potria essere la terza cagione), ce disse che, quanto apparteneva alla persona sua, si sente ormai stanca e debilitata dalle fatiche e spese fatte nelle guerre sue passate in Alemagna, in Africa, in Francia e in Italia : aveva forse cagione di riposarsi volontieri quattro o cinque anni per rinfrescarsi, e accumular danari : nondimeno perchè vedeva che el dar questo tempo al nemico fa che in questo mezzo egli abbia più occasione di più offendere e debilitare le forze cristiane, e specialmente quelle di vostra serenità, prendendo, depredando e distruggendo i luoghi suoi, e se può andar facendo più potente e più forte... L'imperatore in vero, per esserli così sopragiunta questa egritudine di gotte e d'altre indisposizioni, potria, scorrendo così ogni ora, farsi men gagliardo, e forsi debole, di sorte che con la persona non sarria più atto a fare questa impresa. E appresso, il papa, e principe Doria, che sono vecchi, potriano mancare; e certo mancariano : tal che restaremmo privi di due persone di tanto momento a questa impresa. Però desiderava ora questa resoluzione; perchè non si mettesse più tempo, nè più si differisse così bella espedizione. La quarta cagione può essere anco aggiunta alle sopradette; che, vedendo lui che tanto tardava questa risposta, e forse tirata in qualche suspizione che questa republica non sia con l'animo molto fermo nella lega, ma essendoli offerti dal Turco partiti di pace, essa abbia ad accettarli, e lasciare li confederati (il che

vostre serenità per la gelosia che doveva avere dell' armata del re cristianissimo che era[1] in Marsilia, ha convenuto ritener seco il principe Doria con l'armata sua e con le galere di Spagna, finchè ritornasse in Spagna; il qual convento essendo, oltre il creder suo e di tutti gli altri, tardato tanto, ha convenuto ancor tardare il mandare il detto principe con l'armata sua in Levante, il qual però mandaria con essa subito che fusse giunto in Barcellona. La terza (che si poteva forse dire che almeno questa parte dell' armata che ha ordinato ora che vada con le genti sud-

ci significò espressamente l' ultimo dì che gli parlammo a Villafranca, dove andammo per pigliare licenza da lui), benchè questo disse suspicare qualche uno dei suoi; ma perchè sua maestà non crede questa suspizione, gli è cresciuta, dopoi giunta la risposta della sorte che è, della quale esso, come dice, non sa trarne conclusione alcuna. E l' ha manifestato prima al pontefice quando giunse il corriero con essa nell' armata tra Nizza e Savona: che smontati ambidui in terra, ne ragionorno insieme longamente, e come sua santità ci disse quando noi li communicammo gli avvisi dell' uscir di Barbarossa, con tal risposta, la mattina che giungemmo appresso Genova, dove smontammo in terra, finchè poi la sera entrammo nel porto. E però sua santità ci esortò a fargli buon animo parlandoli, per levar via tal suspizzione. Dopoi la manifestò anco a uno dei nostri cardinali, che ama e stima molto, e con cui parla confidentemente; al qual ragionando pur di tal risposta, e onestandola esso cardinale, disse di più che da alcuni che par che intendino le cose di villa (*così*), li veniva affermato che non solamente nello stato, in che si trovavano le cose de' cristiani, ma s' egli facesse anco la pace col re, non però la signoria sarria costante nella lega, anzi se gli fusse offerta con qualche onesto partito la pace dal Turco, esso l' abbracciaria senza respetto alcuno degli altri confederati. E soggiunse ancora, che altri avessono opinione che la signoria avesse così tardato a rispondere l' anno passato per dare a lui sì poco tempo di fare la parte sua, che, non facendola in tempo, ella poi avesse legittima causa di non continuare nella spesa. La qual suspizzione noi abbiamo cercato di levarli sempre che abbiamo parlato dopo con lui, affermandoli che la serenità vostra se ha concluso consideratamente questa lega, e tal conclusione più volte confirmata, sprezzando la pace che gli era rechiesta ed offerta dal Turco, quando ancora sua maestà era in guerra col re cristianissimo; saria ora più che mai costantissima e fermis-

[1] Cod. *che ora*.

vitaient constamment. Les soupçons que lui inspirait l'escadre du roi qui était à Marseille l'ont obligé de garder le prince Doria avec sa flotte, ainsi que les galères d'Espagne. Et comme ce congrès a tant été retardé, contre son attente et celle des autres, il a dû différer le voyage dudit prince dans les mers du Levant; mais aussitôt qu'il sera entré à Barcelone, il l'y enverra sans délai.

Au moins, dira-t-on, cette partie de l'escadre qu'il envoie sous les ordres du sieur D. Ferrante, ne pouvait-il pas l'envoyer aupara-

sima, come è il costume suo, di non mancare mai di fede della lega e unione con lei, con ferma speranza che dai suoi confederati parimenti non se le debbia mancare di quei soccorsi ch' essi sono obligati, e a lei sono di necessario bisogno. E in vero, principe serenissimo, a noi pare che non sia buono a lasciarlo con tal suspizzione, nè darli occasione di fermargliela, perchè questa potria non solo mettere molti impedimenti ai bisogni e desiderii comuni dei cristiani in tale impresa, ma ancora farlo forse andare più intertenuto a somministrare i soccorsi debiti nei pericoli grandi nei quali al presente ce ritroviamo.

Avendo dichiarato il desiderio che mostra aver l' imperatore di far tale impresa contra il Turco con la persona sua propria, e le cagione di questo, per discorrere anco un poco del modo che può aver da farla, che forse da molti si desiderarà intendere, dico che a me pare che, se bene nelle guerre ha speso assai, e impegnato molte delle entrate sue, e caricati eziandio i regni e stati suoi di tanti tributi che possono essere impoveriti e stanchi ormai de contribuire; nondimeno è da credere che, andando sua maestà in persona ad una impresa cristiana così pia, così santa, e così desiderata da ognuno, non gli debbia mancare il modo nè del danaro nè delle genti che abbino a seguire sua maestà. Perchè prima ella non ve anderia; e poi, s' è andat' a Vienna con tante forze sue proprie appresso le altre somministrate dall' Alemagna contra un' essercito potentissimo del Turco, passato in Africa con armata così potente quanto si vedesse mai da' cristiani in mare, e entrato in Francia con sì grande apparato, per mare e per terra, di gente da piedi e da cavallo, e sempre stimato quasi da tutti che gli dovesse mancare il modo del danaro, nè questo però gli è mai mancato; e oltre di ciò ha sostenuto la guerra del re di Francia, che senza grandissima somma di danari non si poteva fare; se può credere che quest' anno non gli abbia a mancare in tal impresa, dove pone la propria persona sua. La quale può essere di tanto momento, giunta con la qualità e con-

dette sotto il governo del signor don Ferrante, poteva mandarsi innanzi) è stato per avventura che essendo l'imperatore nella suspizzione della guerra con il re cristianissimo che veniva armato con quindicimila lanzichinech (oltre tutte le altre gente sue) al convento, che avendo speso e continuamente spendendo per questo assai, non ha avuto il danaro pronto per poter fare questa nuova spesa; nè fusse ardito di farla prima che si assecurasse con la tregua degli altri tre mesi, che si concluse subito che el re si deliberò di ritrovarsi seco a Villanuova. E però ha ritardato, aspettando che ciò seguisse, ovvero anco se facesse più presto la resoluzion del convento, con la quale potesse dedicare l'animo e le forze sue tutte senza suspizzione alcuna, all'[1] impresa di Levante*.

dizion dell' impresa, appresso li signori e popoli suoi, che non solo siano per esser tutti a somministrare il danaro con prestezza, ma ancora seguirlo ciascuno a prova con quanti potrà menar seco a spese sue. Appresso di ciò, se bene ha impegnato molte delle entrate sue, pagando quelli che hanno servito del danaro, non è però che non gli ne resti ancora da impegnare e obbligare. Questo è da credere, che in tal bisogno l' impegnaria tutte, con speranza di recuperare non solo le impegnate, ma d'acquistare delle altre molto maggiori, appresso li nuovi stati, con la vittoria. In fine se (son) veri gli avvisi del magnifico messer Pietro Mocenigo orator nostro a sua maestà, che il pontefice gli abbia ora concessa la crociata, l'entrata delle vacanze per anni tre, e la licenzia e facoltà di poter alienare il quarto dei benefizii; di queste cose tutte esso ne è per trar (come anco detto oratore ci scrive) più di dui millioni d'oro. Di gente poi e di navi, egli ne averà (come sa ognuno che queste non gli mancano) in quanto numero vorrà. Sì che per tali cagioni mi pare che si possa sperare che non gli abbia a mancare il modo di far questa impresa, stando in tregua col re cristianissimo. E meglio l'averà se concluderà la pace, la quale certo non è da sperare tra loro.

* Potrebbe essere ancora, appresso a questa, la quarta, che, essendo solito l'imperatore di spendere il denaro suo con molta misura (sì che nei pericoli delle cose sue proprie ritarda qualche volta tanto che patiscono prima qualche incommodo), e avendo opinione per gli avvisi che temeva (sì come lo dimostrò

[1] Ms. *dell'*.

vant? Mais sa majesté impériale craignait une guerre avec le roi très-chrétien, qui venait au congrès escorté de quinze mille lansquenets, sans compter ses autres troupes. L'empereur avait fait et il fait toujours pour cela tant de dépenses qu'il n'avait pas jusqu'alors trouvé d'argent pour de nouveaux frais, que d'ailleurs il ne se fût pas empressé de faire avant d'avoir conclu une nouvelle trêve de trois mois. Celle-ci eut lieu aussitôt que l'on convint de se trouver à Villeneuve, au congrès. Il attendait sa conclusion pour se livrer sans défiance à l'expédition du Levant.

parlando con noi alcuna volta), che il Turco non venisse quest' anno con gran forze per mare e per terra, poichè si vedeva non poter fare per quest' anno l' impresa offensiva, sì come nella capitulazione s' ordinava; è andato ancor differendo la defensiva, che per la detta cagione non gli pareva cosa necessaria, per servare quanto più poteva il denaro per far meglio l' offensiva. E forse in fine per la quinta se potria dire, essere stato, che il principe Doria desiderasse che non fusse fatta impresa da altro capitano, per ritrovarsi esso in persona al governo di tutta; e che ancor l' imperatore avesse piacer di questo, per fidarsi della virtù e esperienza sua sola: e, così tratto dalla speranza, di giorno in giorno, che esso potesse ancora ritornare in tempo, tutte le provisioni sue se siano andate ritardando. Ma qualsivoglia cagion che sia questa, è certo che Cesare ha più volte confessato, aversi tardato di far tal provisione, dicendo che se queste s' erano ritardate un poco, le si farrebbeno per l' avvenire tanto più gagliarde. Non però mi pare che s' abbia da sospicar punto che ciò sia stato fatto da lui per alcuna mala intenzione, come suspica forse alcuno, perchè non si vede di ciò cagione alcuna, potendosi specialmente lui con ragione pur dubitare che, mancandone i soccorsi, più facilmente inclinassemo ad accettare il partito del Turco. Onde è da tenere più tosto, essere stata una delle cagioni sopradette, e molte di esse insieme, che non ha così potuto, ed è andato, per li rispetti detti, un poco intertenuto: ma essendo ora libero da ogni altra guerra, sia per attendere a questa l' anno presente e il futuro con tutti li spiriti e forze sue. L' intenzion dell' imperatore e del principe Doria circa la impresa così dell' anno presente come del futuro (per quanto essi medesimi ci hanno di sua bocca detto), è, prima, quanto all' anno presente, che con l' armata del re, e di esso imperatore e nostra, e con i diecimila fanti del papa e nostri, a difesa delle cose nostre si vada contra l' armata del Turco; e non ritrovandosi in quella parte chi offenda n se possa offendere, se vadi a pren-

Parlò del bisogno suo, e del benefizio che d'esso seguiva alla republica nostra, assai; e ci impose che dovessimo referire a vostra serenità che ei se sentiva per le cose passate averli molt' obligo, e che però non era per mancargli ai bisogni suoi, e massime ai presenti che gli parevano communi; e che, o guerra o tregua o pace che egli avesse col re di Francia, saria sempre unitissimo con lei. Dove, perchè forse non restassemo con qualche suspizzione, per l'abboccamento che si ragionava doversi fare tra lui e il re, passando da Marsiglia, ci disse, senza che noi l'interrogassimo, che il re aveva invitato... [1] offerendosi d'andare nella galera sua, se solo accettasse la promessa, e che esso per non dimostrare più diffidenzia del re che il re abbia di lui, non

dere qualche buon luogo su la Morea, e ivi fermare il piede, e di là molestare tutto il resto fino a primavera. E il principe e io, quando eravamo per partir da Genova, che andassemo a visitarlo, ne disse di qualche porto del golfo di Levante, o Patrasso, o ambidue. Il che fatto, vogliono che questa armata sua se fermi e intertenga fino alla primavera in Levante; sì come ce disse il principe in detto luogo di golfo. E si prenderà alcuno di quei luoghi; e, secondo che ce disse l'imperatore, o a Messina o a Brandizzo. Per l'anno futuro, veramente, nel discorso che fece con noi l'imperatore due volte (l'una delle quali fu quando prendemmo licenza da lui a Genova, siccome abbiamo scritto a vostra serenità), ci disse che gli pareva che se avessero a crescere le forze già deputate a tale impresa offensiva per la capitulazione sì dei fanti come di cavalli e di navi, e d'altro; ciò è che ai fanti s'accrescessero diecimila; ai cavalli quattromila, e cinquecento armati alla Borgognona; che fossero i fanti sessantamila; ai cavalli pur armati alla Borgognona s'accrescessero cinquecento, sì che fossero in tutto cinquemila. Guastatori d'Italia si facessero da sei in ottomila. Per l'artegliaria duemila. Navi non meno di duecento; perchè minor numero non sarria in alcun modo bastante a condurre tanta gente di piedi e da cavallo, e tanti altri apparati di guerra che bisognano. E esso con li legni che prepararia in Spagna, imbarcandosi per tutto febraro, dice di venirsene in Italia il mese di marzo a congiungersi col resto dell' armata sua e con quella degli altri confederati per andare ad assaltare e offendere il nemico prima che sia preparato. Giunte tutte queste forze insieme, pensa d'andare a drittura a Costantinopoli, il quale ha inteso esser molto debole; e ritrovando in qualche

[1] Qui una parola non intelligibile.

Il parla du besoin qu'il avait de cette entreprise et des avantages qui en devaient résulter pour notre république. Il nous enjoignit de vous dire combien il était reconnaissant des services que vous lui avez rendus jusqu'ici, et que ses secours ne vous manqueraient jamais dans vos besoins, notamment dans la présente affaire, où l'utilite lui paraissait mutuelle. Il ajouta que quelle que fût l'issue de nos négociations avec le roi de France, la guerre, la trêve ou la paix, il resterait toujours d'accord avec votre sérénité. Afin que cette entre-

luogo l'armata turchesca, combatterla, con ferma speranza di vittoria; e se essa, fuggendo il combattere, se ritirasse nello stretto e nel mar maggiore (rimanendo in questo modo l'armata della lega signora del mare), andare a combattere i Dardanelli, dei quali aveva inteso uno almeno essere molto debole; e questo preso, entrare nel resto (forse *stato*), e andare a espugnar Costantinopoli. Il qual preso, si pensa che saria signore del mar maggiore e di tutto lo stato del Turco; che, non avendo esso terra alcuna forte, ed essendo il paese suo, tutto, dell' Europa almeno, pieno di cristiani, si scacceria d'esso del tutto. E nell' Asia ancora si gli pigliariano tante terre, specialmente marittime, che facilmente remaneria destrutto. E perchè di questo abbiamo alla serenità vostra scritto il discorso particolar suo, il quale deve essere ancor fresco nella memoria sua, per non esserli in ciò tedioso, non sarò in ciò più longo.

Ma dirò bene della disposizion sua verso la serenità vostra e di questa eccellentissima republica, quanto abbiamo potuto comprendere dalle parole e modi suoi, e da altri che possono intendere l'animo suo e dire. Esso adunque, serenissimo principe, parlando con noi de' casi e pericoli di questa republica nostra, abbiamo veduto muoversi con affezione, e dolersi grandemente di essi, ramaricandosi di non aver potuto, per le ragioni sopra narrate, somministrare gli aiuti o soccorsi così a tempo e così gagliardi come era il desiderio suo e il bisogno nostro; promettendo d' accrescerli subito che potesse, e mandare il principe Doria con l' armata sua, tanto che suppleria alla tardanza passata con più studio e maggiori forze. In che ci ha sempre mostrato un animo affezionatissimo a questa republica, alla quale diceva, con parole espresse che parevano venir del cuore, sentirsi molto obligato, e però non essere per mancarli. Il medesimo ha dimostrato sempre al pontefice, e più volte ci ha parlato dei bisogni nostri presenti, sì come sua santità ci ha referito e attestato, che in effetto ci ha detto parergli che in lui non se potria desiderare disposizion migliore verso questo eccellentissimo dominio, di quella che ha. Del quale non

aveva voluto ricusare tal invito, e però l'aveva solamente accettato per fargli amorevole abbracciamento, e per vedere in questo modo [1] di guadagnare con lui ancor qualche cosa al benefizio dell'impresa contra il Turco, disponendolo d'entrare in lega, o almeno a prestarli qualche aiuto o favore *.

solamente con noi ma con sua santità ragionando, in questa impresa contra il Turco ha sempre dimostrato di muoversi non meno che per il suo proprio interesse; il che ce dimostrò specialmente quando prendenmo a Genova licenza da lui, nel discorso che fece di tal impresa.

* Dell' animo e intenzione buona di sua beatitudine verso la republica nostra, a me non pare che se potesse dire tanto che più non fusse. Perche così pronto e così caldo e così ardente se è sempre dimostrato alla securtà e all' indennità e all' utile d' essa nostra republica, che più non se potria non solamente dire ma desiderare. Imperochè non s'è mai ragionato dei pericoli e bisogni nostri, che non si sia veduto commover tutto come se fossero stati suoi proprii; e con demostrazione d'una infinita carità discorreva per loro; e quanto era in lui, se offeriva con tutte le sue forze e della chiesa ad aiuto della serenità vostra, ed esser sempre in ogni caso unito seco. E quando sentiva che per parte di vostra serenità gli dicevamo che essa perseverarria in perpetua osservanza, devozione ed unione con sua santità, ne riceveva sommo piacere, e dimostrava di non desiderar cosa alcuna più di questa. Esso, quando gli abbiamo domandato alcun sussidio, non ha mai mancato di prestarlo prontamente e volontieri; facendo tutto quello che poteva, mostrando sempre di dolersi di cuore se per qualche ragionevol suo rispetto fusse astretto a non poter prontamente concedere tutto quello che si domandava, scusandosi con ogni umanità, e adducendo le ragioni perchè così appieno non ne potesse compiacere. Il che dimostrò pienamente quando concesse a vostra serenità ducati centottantamila integri del sussidio del clero, che, parendoli pure che si potesse tener di questi per se ducati trentamila, non solo per espedirli tutti, come diceva, in Venezia, per benefizio e in ainto di questa republica, ma ancora per poter con tale esempio impetrare in simili concessioni il medesimo ed in maggiore somma dagli altri principi, il che tutto concedeva a benefizio vostro, avendo pur da spendere per soccorso de' nostri bisogni; nondimeno per non alterare l'animo di vostra serenità, che così instantemente per lei gli li domandava, ma farli il dono più compito, in fine se contentò di lasciarli.

[1] Cod. *provedere in questo modo guadagnare* Puoi correggere anco: *per potere in*...

vue de Marseille ne nous donnât pas d'ombrage, il nous dit de son propre mouvement que le roi l'y avait invité, qu'il lui avait offert sa galère même; que lui, empereur, avait accepté pour montrer autant de confiance, mais seulement afin de l'embrasser à l'amiable et d'en tirer encore quelque chose pour cette guerre du Turc, c'est-à-dire pour l'entraîner dans la ligue, ou du moins pour obtenir des secours.*

Nè con tali effetti, che da lui s' aspettavano e all' obligo suo appartenevano, ma anco in tutti li altri modi ha cercato di giovare a questa republica, e con consiglio e protezzione sua, quando è venuta l' occasione; perchè con ogni umanità discorreva sempre con noi, consigliandosi delle cose comuni, come delle sue, con affetto e carità veramente paterna. E con l' imperatore ha sempre abbracciato le parti nostre, cercando di persuaderlo a quel che desideravamo per nostro beneſizio, come a restare in Italia, e mandare il Doria in Levante (il che fece prontamente); e scusandosi con ogni amore e discrezione quando l' imperatore si dolse con lei della risposta mandatali da vostra serenità, che gli disse sua santità non essere da maravigliarsi se, essendo lo stato nostro per si lungo spazio esposto al pericolo di cosi potente nemico, e avendo in mano di costui tanti gentilnomini e cittadini con si grosse facultà, stava un poco sospesa nel deliberare di presente; e facendo in ogni occasione tutti quelli uffizii che si potevano desiderare. Di sorte, principe serenissimo, che io non credo che d' un proprio nostro cittadino, nato e nùtrito in questa sua città, se potesse aspettare offizii nè più amorevoli nè più caldi. Esso in fine, prendendo noi licenza da sua santità, disse che, essendo vostro affezionatissimo come era, e sentendosi (sì per li rispetti dei maggiori suoi che sempre sono stati amorevoli e onorevolmente abbracciati da lei, come per la grandissima benevolenza dimostrata nuovamente verso la sua famiglia, posta nel numero dei nobili suoi) averei quasi infinita obbligazione; non solo per l' obbligo che tiene come padre naturale alla cristianità tutta, ma ancora per questi rispetti particulari che la stringevano sommamente, era per mettere sempre l' autorità sua e quanto aveva, fino al proprio patrimonio, per l' augumento e conservazione di questo stato, con il quale era per star sempre unita; commettendoci con ogni efficacia che tutto questo affetto suo, con tutte le obbligazioni, dovessemo referire a suo nome a vostra serenità, e pregarla che tanto si prometteva con ogni fedncia di lui in ogni tempo e in qualunque occasione, che mai se trovarebbe ingannata da tal promessa. È ben vero, per quanto più volte abbiamo potuto com-

prendere dalle parole sue, anco sua santità non è senza qualche suspizzione della serenità vostra, che di sopra ho detto dell' imperatore : la quale noi però abbiamo cercato di rimuovere dell' animo suo quanto più abbiamo possuto; si come abbiamo fatto ancora con l' imperatore, parendoci questa non essere a proposito, sì come non è. Perchè, dubitandosi loro d' essere in questo modo lasciati da questa republica nostra, non può essere che questo non faccia andare l' uno e l' altro più intertenuto nelli aiuti e soccorsi che abbiamo d' aspettare da loro. Però la serenità vostra, avvertendo quanto questo passo importa, si governerà colla solita sua prudenzia in quel modo che più gli parerà conveniente al benefizio dello stato suo.

RELATION
DE MARINO CAVALLI.

1546.

RELAZIONE DI FRANCIA

DEL CLARISSIMO

M. MARINO DE' CAVALLI,

DEL 1546 [1].

Se ben la serenità vostra delle cose di Francia ha sempr' avuto di tempo in tempo prudenti e copiose relazioni dalli clarissimi precessori miei, e da me anco per lettere nuovamente l' abbi inteso tutto quello che d' importanzia è venuto a notizia mia; nondimeno essendo quel regno per la grandezza sua tanto abondante di diverse cose, e sottoposto a continue variazioni, non può l'uomo, per diligenza che usi fare, che non lasci a dietro molte cose da cogliere a quelli che succedono; e che ogni giorno non naschino novità degne di considerazione grandissima. Al che si aggiunge che, mutandosi anche in qualche parte ordinariamente questo eccellentissimo senato, non sarà fatica superflua a me, alcune particolarità che mi avanzano di quel regno narrare, e a vostra signoria eccellentissima di udirlo, non trovandosi cosa al mondo che tanto confermi nelle buone deliberazioni de' stati, quelli che li governano, nè che li possa mutare quando vedeno di meglio, che d' intendere minutamente o le laudevoli constituzioni o gli errori dei vicini, dal paragone dei quali le cose proprie si giudicano poi più sinceramente.

La Francia che possede il re cristianissimo al presente, siccome è molto minore di quella che soggiogò e dominò il popolo romano; così li nomi, la divisione e confini suoi non sono li medesimi di

[1] Codice della Bibl. reg. S. Germ. 790.

RELATION

DE

MARINO CAVALLI.

1546.

Mes illustres et habiles prédécesseurs n'ont jamais manqué de rendre à votre sérénité[1] un compte fidèle des affaires de France. De mon côté, j'ai tâché de vous informer, par mes lettres, de toutes les choses remarquables qui étaient venues à ma connaissance. Néanmoins, comme ce pays peut, à cause de son étendue et de l'abondance des choses qu'il renferme, être examiné sous beaucoup d'aspects différents, et comme il est sujet à des changements continuels, le rapporteur le plus exact laisse toujours quelque chose à observer à ses successeurs; et chaque jour y offre des nouveautés dignes de la plus grande considération. Les changements qui arrivent au sein même de cet excellentissime sénat peuvent aussi rendre opportune aux nouveaux venus la relation que je ferai des choses que je n'ai pas embrassées dans mes lettres. Rien n'est si utile pour confirmer dans leurs avis ceux qui gouvernent les états ou pour perfectionner leurs idées, que de connaître en détail les louables institutions et les fautes mêmes des autres gouvernements; car la comparaison est le meilleur moyen de bien juger ses propres affaires.

La France possédée par le roi très-chrétien est bien moins étendue que ne l'étaient les Gaules conquises par le peuple romain : par conséquent les noms et les limites du nouvel état ne sont plus les

[1] Le doge, en 1546, était Fr. Donato

allora. Perchè il paese de' Svizzeri, contado di Borgogna, Lorena, Luxemburgh, con tutto ciò ch' è fra la Mosa, e tutti li Paesi Bassi, sono stati alienati, e sono per la magior parte dell' imperatore; e il rimanente, di alcuni altri stati dall' imperatore posseduti. Quel che tiene il re, è Piccardia, Normandia, Bretagna, Torena, Poetù, Guascogna, Lenguadoch, Provenza, Delfinato, Savoia, Lionese, Overgna, Borgogna, Schampagna, Borbonese, Bery, e Francia, con altri certi minori paesi, come è Bria, Angiou, Santogne, e Limosen, e simili altri. Le quali tutte provincie sono così ben poste, e commodate di fiumare, di marine, di monti, e di confini, ch' in vero si può ben dire che quel regno siccome è il più nobile di cristianità, e concorre di antichità con questo illustrissimo stato, così sia per natura il più commodo e il più sicuro di tutti gli altri : essendo di verso Spagna dalli Pirenei, e dall' Italia per le Alpi monito, poi dalla Sona e Mosa, Somma e il mare, da tutto il resto terminato e diviso; il che può essere per ampiezza per un Italia e mezza. E quello che non è così dalla natura ben guardato, che è verso Schiampagna, la maestà sua con certe buone fortezze ora attende a farlo del tutto inespugnabile. Oltra le quali sicurezze e commodità vi è, ch' essendo, com' ho detto, questo paese così grande e amplo, è forza che sia diverso di siti e di regioni, e che produchi anco diversissime cose, e tutte in perfezione, e in tanta copia che bastano, e tali[1] avanzano per l' uso delli abitanti. Di frumenti ne hanno davantaggio, perchè ordinariamente ne danno a Spagna, Portugallo, Inghilterra, e talora a' Svizzeri, e Genova, quando però le guerre non impediscono. Di vini, mo, ancorchè Francesi bevino assai, pur gli ne avanza per gli Inglesi, Scozzesi, Fiamenghi, Luxemburgh, Lorena, e Svizzeri, per un milione e mezzo di scudi all' anno. E si vendono più cari, ancora che siano manco fumosi che quelli di Spagna, nè di Candia[2], per esser molto più delicati. Di carne, e d' ogni sorte grasse, e di pesci freschi e salati, sono abondantissimi: e ne accomodano gli

[1] *Tali* per *certe*, comune nell' antico toscano.

[2] *Manco* portando negazione, il *ne* puo star senz' errore.

mêmes. La Suisse, les comtés de Bourgogne, de Lorraine et de Luxembourg, tout ce qui est au delà de la Meuse, et les Pays-Bas tout entiers, ont passé en d'autres mains, et dépendent en grande partie de l'empereur ou de princes qui relèvent de l'autorité impériale. Le roi de France possède la Picardie, la Normandie, la Bretagne, la Touraine, le Poitou, la Gascogne, le Languedoc, la Provence, le Dauphiné, la Savoie, le Lyonnais, l'Auvergne, la Bourgogne, la Champagne, le Bourbonnais, le Berry, la France proprement dite, avec d'autres pays moins importants, tels que la Brie, l'Anjou, la Saintonge, le Limousin, et autres encore. Toutes ces provinces ont une position très-avantageuse par le voisinage des rivières, de la mer, des monts, des frontières. Ainsi la France est non-seulement le plus noble royaume de la chrétienté, aussi ancien que notre république, mais encore le plus favorisé de la nature par sa position si commode et si sûre. Du côté de l'Espagne elle a les Pyrénées; elle a les Alpes du côté de l'Italie; des autres côtés, la Saône, la Meuse, la Somme et la mer. Cette enceinte embrasse une étendue plus grande de moitié que toute notre Italie. Le côté de la Champagne, qui n'est pas naturellement assez fort, est muni de bonnes forteresses, qui bientôt le rendront inexpugnable.

Ce pays, à cause de son étendue, a une grande variété de sol et de produits : ceux-ci sont d'une excellente qualité et tellement abondants qu'il y en a pour la France, et même pour les nations étrangères. Quant au blé, les Français en envoient en Espagne, en Portugal, en Angleterre, quelquefois même en Suisse et à Gênes, si pourtant la guerre n'y met pas obstacle. Quoique les Français aiment bien le vin, cependant ils en ont pour les Anglais, les Écossais et les Flamands, pour le Luxembourg, la Lorraine et la Suisse. On retire par an, de sa vente, un million et demi d'écus, et on le vend plus cher que ceux d'Espagne et de Chypre : il est moins fort, mais plus délicat. Il y a en France toutes sortes de viandes, et le poisson frais et salé y abonde; on en exporte même dans les pays d'alentour. Les laines ordinaires ne manquent pas. Quant aux draps fins, on les fabrique avec les laines anglaises et

vicini di qualche parte. Lane hanno in buona copia, ma grosse per il più : e li panni ben fini si fanno di lane spagnuole e inglesi. È vero che nella bassa Normandia e in Picardia, di una sorte di lana migliore delle altre cavano li fioretti per qualche panno, e per far le ostade[1], e un' altra certa cosa che loro chiamano ciambellotto. Di tele anche di ogni sorte, ma non però fine come quelle d'Ollanda, ne hanno in gran copia, e a prezzi molto bassi; di modo che a portarle in Inghilterra, in Spagna, e per tutta Barbaria, e Italia, se ne fa guadagni grandissimi. Legname per brusciare e da operare è per tutta Francia in gran quantità; e sono quasi tutti roveri e faggi, non nascendo in quel regno nè abeti nè laresi[2] nè simil sorte d' alberi, siccome era anco sin al tempo di Giulio Cesare. Ed è cosa mirabile, che con tanti boschi che sono in Francia (che sono più della sesta parte del paese) nondimeno le legne sono più care il doppio che in Venezia. Il che procede perchè quasi tutte le selve sono del re; e lui vende e lascia fare li tagli come li piace.

Non ha questo regno miniera alcuna, salvo che di ferro. Però è forzato servirsi di Spagna e Portogallo, di oro, il qual trae di quelli regni contrattando[3]......... delle lane, non grezzo ma stampato in ducati e doble, delle quali fanno li scudi. È vero che adesso, per la nuova provisione dell' imperatore, che non vuole che si stampi più simil danari, ma solo scudi alla valuta e carata[4] delli Francesi, non vi essendo guadagno, si è cominciato a sentir mancamento di chi ne conduchi più, a tale che si può far giudicio, ch' essendo quella sola la via che porta l'oro in Francia, bisognerà o sminuire il peso delli scudi o crescere il prezzo di essi, perchè il guadagno mova li mercanti a portargline. Li argenti e li rami, e anche buona parte di stagni, vengono d' Alemagna; e parte di stagni e tutti li piombi sono portati d' Inghilterra. E la serenità vostra ha

[1] Non intendo.

[2] Larici. I Veneti dicono pure *arese*, *aren*.

[3] Il ms. quì pone parole che non danno alcun senso.

[4] Per *carato*, e in Br. Latini. Il ms dice *carrata*, ma l' origine greca chiede un' erre sola.

espagnoles. Il est vrai que la basse Normandie et la Picardie donnent une espèce de laine un peu plus fine qui sert pour certains draps, et pour un entre autres qu'on appelle *camelot*. On fabrique en grande abondance des toiles de toute qualité, mais non aussi fines que la toile hollandaise. On les transporte en Angleterre, en Espagne, en Italie et dans les pays barbaresques; et justement à cause du bas prix ce commerce est très-profitable.

Le bois de construction et le bois à brûler abondent dans tous les endroits de la France. Ce sont des chênes et des hêtres, car ce sol ne donne plus ni sapins ni mélèzes, comme du temps de César. Chose singulière! la sixième partie de la France est couverte de bois, et cependant le bois y coûte deux fois plus cher qu'à Venise. C'est que presque toutes les forêts sont au roi, qui permet la coupe et la vente du bois selon qu'il lui plaît.

La France n'a d'autres mines que des mines de fer; pour l'or, elle en tire d'Espagne et de Portugal, et elle donne ses draps en échange. Elle le tire, dis-je, non pas brut, mais frappé en ducats et en doubles, dont elle fait ses écus. Mais depuis que l'empereur a défendu de battre des monnaies de cette espèce-là, et qu'il a ordonné que les écus d'Espagne eussent la même valeur intrinsèque que ceux de France, ce commerce a presque cessé, parce qu'il n'y a pas de profit à le faire. Et comme c'est la seule voie pour importer de l'or en France, on peut bien prévoir ou que le poids des écus décroîtra, ou qu'on haussera leur valeur nominale, afin que les négociants soient alléchés par le profit à en introduire toujours. L'argent, le cuivre, une grande partie de l'étain, viennent de l'Allemagne; une autre partie de l'étain et tout le plomb viennent de l'Angleterre. L'argent et le cuivre coûtent bien moins à votre sérénité qu'à la France; et cela à cause du grand commerce que fait l'Allemagne avec Venise, ou bien à cause de la proximité des mines. A coup sûr c'est un très-bel avantage, et il faut en tenir compte. Il vaudrait mieux peut-être s'en

miglior mercato, lei, d'argento e rami in questa città, che non ha il re in Francia. Il che potria procedere o dalli molti commercii che hanno li Alemanni in Venezia, overo dalla vicinità delle miniere. Ma venga da qual causa si voglia, è cosa di molta sicurezza e comodità : però la si deve tener anco molto cara. E meglio saria, per esserne più sicuri in ogni bisogno, averne una grossissima monizione[1]. E siccome loro che hanno l'argento più caro quasi mezzo ducato per marca, vietano il cavarlo del regno; così noi doveressimo far lo stesso, avendolo a meglio mercato, e maggiormente far anco dell' oro, e non lasciare arricchire le zecche di Modena, Mantova, Ferrara, Fiorenza, e di Roma, con danno nostro.

Si serve anco la Francia della Germania e Paesi Bassi, di cavalli così da guerra come da tirare, perchè di naturale non ne nascono se non in Bretagna qualche achinee, e in tutto il resto ronzini di vilissimo prezzo. Le speciarie si conducono non più di Anversa, ma tutte di Portogallo, perchè nuovamente sono state appaltate. Ne possono ben venire di Alessandria a Marsiglia per mano de' particulari, ma sono pochissima quantità. E insieme con le dette spezie di Portogallo vengono zuccari e confezzioni : e di là, e di Spagna insieme, frutti, come sono uve secche, narancie, limoni, olive, mandole, e ogli per gran somma di danari : ancorchè di Provenza e di Lenguadoca se ne abbino assai. La qual mercanzia di frutti è in vero di maggior importanza di quel che al primo tratto si possi credere; perchè, essendomi stato accertato che il dazio de' susini secchi, che si traeno di una parte di Francia per Inghilterra, Scozia e Fiandra, si ha affittato diecimila scudi l'anno, mi persuado che tanti altri frutti di tanti paesi importino quasi un' estremità.

Del stato di vostra serenità non si serve Francia, che di qualche cassa di cristallini, qualche panni cremesini, e specie minute, e sete vicentine. E tutto ciò non importa sessantamila scudi all' anno; che quando si volesse fare come li nostri vicini, si fariano per quella corte facende per più d'un million d'oro, consumando ella di

[1] Siccome tutta Italia *molto* da *multus*, così certi dialetti veneti *monizione* da *munitio*.

assurer en faisant de bonnes provisions de ce métal et en sachant le garder. Les Français, à qui l'argent coûte un demi-ducat de plus par marc, en défendent l'exportation; nous, qui l'avons à meilleur marché, nous devrions faire de même. Ainsi, pour l'or, nous ne devrions pas laisser enrichir à nos dépens Modène, Mantoue, Ferrare, Florence et Rome : la monnaie que l'on frappe dans ces villes, nous la pourrions frapper nous-mêmes.

L'Allemagne et les Pays-Bas fournissent à la France les chevaux de guerre et les chevaux d'attelage; la Bretagne seulement lui donne quelques haquenées : partout ailleurs ce sont des bidets sans valeur. Les épices ne viennent plus d'Anvers, mais du Portugal : leur introduction a été récemment affermée. Il en vient d'Alexandrie à Marseille par le moyen de marchands particuliers, mais en quantité très-faible. Le Portugal envoie aussi les sucres et les confitures. Le Portugal et l'Espagne fournissent des fruits, tels que le raisin sec, les oranges, les citrons, les olives et les amandes, ainsi que des huiles, pour de très-fortes sommes, quoique le Languedoc et la Provence en donnent assez. Le commerce des fruits est bien plus important qu'il ne semble. Je me suis assuré que le seul droit sur les prunes sèches que la France envoie en Angleterre, en Écosse et en Flandre, a été affermé dix mille écus par an. Pensez donc ce que doivent rapporter tant d'espèces de fruits de tant de pays différents!

La France ne tire de Venise que quelques caisses de cristaux, des draps cramoisis, des bijouteries, des soies de Vicence, en tout pour soixante mille écus par an. Mais si l'on pensait à suivre l'exemple de nos voisins, on ferait des affaires pour un million d'écus d'or, et peut-être davantage; car on consomme en France une plus grande quantité de draps d'or et de soie qu'à Constantinople et

panni di seta e d'oro, tanto e forsi[1] più; il che non han nè Costantinopoli nè quasi il Levante. Le sete, veramente, e panni onorati si conducono d'Italia e Spagna; e panni più d'Italia, ma sete più di Spagna. Nelle quali Toscani e Genovesi hanno guadagni incredibili, perchè lavorano così conformi all' appetito e desiderio de' Francesi, cioè panni che costano poco, e durano manco; il che è quello preciso che vuole quella nazione, la quale si fastidiria s' una veste li durasse molto. E, al mio parere, benchè di queste cose ne abbi poca esperienza, pur crederia che non fusse male lasciar fare in questa città per quelli paesi, rasi e damaschi di quella sorte. E se pur per qualche rispetto non si volesse permetterlo in Venezia, concederlo almeno alle città di vostra serenità; le quali lavorando, esse, le sete che nascono nelli loro paesi, si abiteriano più, e si fariano più ricche, potendo sempre dar li suoi panni per qualche cosa manco che non fanno Bolognesi, Toscani, Genovesi, che vengono a comprare le sete a Verona, Vicenza e Padova, pagando dazii e condutture fino alle loro città per lavorarle, e di là conducono poi in Francia li panni fatti. E pensi la serenità vostra quanto importa alla ricchezza delli popoli quest' arte della seta, che madama la regnante, mossa da questo, dede ordine (e così è augumentato fino al dì d'oggi, che nella città di Tors....)[2], poiche gli altri, nei paesi dei quali nascono le sete non si curano di questo vantaggio, si avviasse l'arte del tessere, e si lavorassero le sete tratte di Spagna e d'Italia. Di modo che al presente in quella città lavorano più di ottomila teleri, e vi abitano alquanti maestri veneziani con sue moglie e figlioli; ma molto più di Genovesi, Lucchesi, e Francesi naturali, per causa di detto aviamento. E non solo si contentano di questo[3], ma anche piantano li morari, notriscono li cavalieri, e cavano la seta quanto comporta la regione; segno che loro vogliono far quanto l'industria

[1] È nel Sacchetti. Lat. *forsitan*.

[2] Manca qualche parola all' inciso. O forse l'autore s'è imbrogliato nella parentesi; e, da vero ambasciatore, non se ne sapendo strigare, la lascio a mezzo

[3] Vuol dire *non si contentano*. O tolgasi *solo*.

que dans presque tout le Levant. Les soieries et les draps fins viennent en France de l'Italie et de l'Espagne : les draps de l'Italie principalement, et les soieries de l'Espagne. Dans ce genre les Génois et les Toscans font des profits incroyables : leur travail est tout à fait du goût des Français, c'est-à-dire qu'ils font des draps qui ont peu de prix et encore moins de durée. C'est justement ce qu'il faut aux Français, qui s'ennuieraient à porter le même habit trop longtemps. Je ne suis pas au fait de ces choses-là ; mais il me semble qu'il serait bon de laisser fabriquer chez nous des satins et des damas de cette qualité. Si, par une raison quelconque, on ne voulait pas le permettre à Venise, on pourrait toujours le laisser faire aux fabricants des provinces : ceux-ci, travaillant chez eux leurs soies, ne penseraient pas à s'expatrier, et ils s'enrichiraient davantage, parce qu'ils dépenseraient beaucoup moins et donneraient leurs draps à de meilleures conditions que les Bolonais, les Toscans, les Génois; car ceux-là vont acheter la soie à Vérone, à Vicence, à Padoue; ils payent les droits, les transports jusque dans leur pays, d'où ils portent en France les draps tout faits.

Le commerce des soieries est très-important. Madame la régente a ordonné que dans la ville de Tours on établit des fabriques de tissus de soie, puisque les pays où ce produit est indigène ne se soucient guère d'en tirer parti. Ainsi, dans la ville de Tours, on travaille la soie qui vient de l'Italie et de l'Espagne ; et cette industrie va toujours en croissant. On y compte huit mille métiers. Plusieurs fabricants vénitiens s'y sont établis avec leurs familles, et des Génois en plus grand nombre encore; puis des Lucquois, sans compter les Français eux-mêmes, qui ont appris le secret du métier Ils ont même commencé à planter des mûriers, à élever les vers à soie, et à en tirer du produit autant que le climat le permet. Ils tâchent de réussir à force d'industrie; et nous autres, que la nature a favorisés de tant de manières, nous laissons les étrangers s'enrichir des profits que nous devrions faire.

dell' uomo permette. E noi, che la natura ne ha dotati di tanti beni e commodi, lasciamo andar li guadagni del nostro paese nelle borse d' altri.

E per ultimo condimento, ha questo regno abondanzia e copia grande de sali in Guascogna, Provenza e Brettagna, li quali conservano e le carni e li pesci molto più che il sale di Germania. E però, per ordinario, li Inglesi e Fiamenghi si servono più volentieri di esso in Bretagna che in alcun altro luoco. E potria il re, quando avesse, come ha la serenità vostra, prudenti e diligenti ministri, avanzar ogn' anno assai più che non fa, comprando dalli particolari tutto il sale, e venderlo a' forestieri a maggior prezio.

Sono in tutta Francia, come si può credere, molte brave cittadi; terre e castelli benissimo abitati: le principali delle quali sono Parigi, Roano, Lione, Bordeos e Tolosa. E di queste, se non fusse troppo tedioso il dirne, vi sarebbono molte notande particolarità da raccontare. Ma per non passarle tutte, basterà solo dirne della prima di esse, che è Parigi, nella quale in un certo modo si contengono tutte l'altre. E questa città non solo è superiore a tutte le altre di quel regno, ma anche al rimanente d'Europa, per la moltitudine di gente che vi abitano, e per essere capo del primo regno de' cristiani. Si crede certissimo che Parigi faccia cinquecentomila anime, ancorchè si dichi più assai. *Et tamen* non circonda più di vintiduemila quattrocento piedi, che sono poco più di quattro miglia italiane. È vero che il novo disegno, che piglia tutti li borghi, e altri vacui assai, volge trentacinquemila piedi, che sono miglia cinque e mezzo. È di sito quasi orbiculare, ed è divisa in tre parti dalla Sena; e però contiene assai. Non è forte, nè si farà, perchè se ben sono principiati li fianchi, pur non si suol lavorarvi se non quando è il bisogno. E non dubitando loro che così presto più gli debba venir carga[1] alle spalle, per questo si stan così con certi terragli alti, e cinque over sei ballovardi imperfetti.

[1] *Cargo* per *carico* è in un Toscano antico.

Un autre avantage de la France, c'est la grande abondance du sel en Gascogne, en Provence, en Bretagne. Ce sel-là conserve la viande et le poisson mieux que le sel d'Allemagne : aussi les Anglais s'approvisionnent-ils en Bretagne du sel qui leur est nécessaire. Si le roi de France avait des ministres aussi intelligents et aussi exacts que ceux de la seigneurie de Venise, il pourrait acheter le sel des particuliers, puis le vendre plus cher aux étrangers, et en tirer un très-grand profit annuel.

La France ne manque pas, comme on peut bien le croire, de grandes villes, villages et châteaux bien peuplés. Les villes principales sont Paris, Lyon, Bordeaux, Rouen, Toulouse, dont on pourrait conter des choses fort curieuses, si c'en était le lieu. Mais il suffira de dire quelque chose de la capitale, qui résume, pour ainsi dire, tout le pays, et qui est supérieure non-seulement aux autres villes de France, mais à celles de l'Europe tout entière; car elle est le séjour d'une population immense, elle est le cœur de la chrétienté[a]. Paris renferme cinq cent mille habitants; on lui en donne même davantage; et cependant son enceinte n'est que de vingt-deux mille quatre cents pieds, c'est-à-dire quatre milles italiens, ou un peu plus. Mais la nouvelle enceinte, embrassant les faubourgs et autres emplacements vides, est de trente-cinq mille pieds, c'est-à-dire cinq milles et demi. Elle renferme autant de monde, parce que sa figure est presque circulaire. La Seine la divise en trois parties. Elle n'est pas une place forte, et elle ne le deviendra jamais. Les fortifications sont bien commencées, mais on n'y travaille qu'en cas de besoin; et l'on

[a] On pouvait déjà, dans un certain sens, appliquer à Paris ce que Brantôme en devait dire un peu plus tard. « On la trouvera aujourd'hui plus superbe, plus riche et plus magnifique que jamais; et n'y trouve on rien à désirer de toutes choses qui affluent et abondent jusques à être saoulé, si elle ne veut être insatiable, comme je crois qu'on ne la sçauroit pas saouler » (III, 305.)

Il studio è di forse sedici in ventimila scolari, ma molto miseri per il più; vivendo nelli collegii che sono stati fondati a questo. Le principali professioni sono teologia e umanità, in tutte tre le lingue, le quali v' insegnano li eccellentissimi con gran prontezza e diligenza. Vi sono ben filosofi, medici, giuristi, canonisti e matematici; ma, overo sono dottori da poco, ovvero sono come soprannumerarii, cioè messi e pagati dal re. Li salarii sono pochissimi, li obblighi de' dottori grandissimi: *et tamen* vi è gran competenzia alle letture. Questo, perchè si servono de' suoi: e l' aver letto in quel famosissimo studio è di grandissimo onore; il che recompensa il guadagno che potesse esser maggiore. Li maestri di *Sorbona* hanno autorità estrema di castigare li eretici, il che fanno con il fuoco, brustolandoli vivi a poco a poco. Ma il luteranesimo è tanto ampliato ora per tutto, che non solo si trova qualche eretico, ma le città intiere; che vivono non già in palese, ma con tacito consenso privatamente tutti, a costume de' protestanti: Can, Rochella, Poictiers, e simili assai in Provenza. Oltra il studio, il parlamento e camera de' conti fanno molto grande Parigi, perchè queste sole importano molto più di quarantamila persone, fra i presidenti, consiglieri, avvocati, notari, procuratori e litiganti. Il modo del suo procedere nelle cause è eterno, e tale che non può far lite se non li ricchi; e quelli anche si fiaccano: perchè in una causa di mille scudi, oltra dieci anni di tempo, ne spenderanno duemila innanzi il fine: le quali cose in ogni altro luogo sariano intollerabili. Questa oppressione molestissima ha fatto tornare a casa[1] una bella cosa; ch' essendo pagati li giudici dal publico per udire tante ore la mattina, e[2] dopo pranzo se le parti gli danno uno scudo del suo per uno,

[1] Questo modo sarà, spero, un arbitrio del copista.

[2] *E* qui sta come per riempitivo, come nel Bocc.: «Poich' egli v' aggrada ... e io 'l farò.»

ne pense pas qu'il survienne de sitôt des nécessités urgentes de s'en servir : ainsi la ville n'est défendue que par de hautes chaussées et par cinq ou six boulevarts incomplets[a].

L'université est fréquentée par seize à vingt mille étudiants, la plupart misérables, vivant dans les colléges fondés dans ce but. Les choses que l'on y enseigne le mieux sont la théologie, et les lettres grecques, latines et françaises. L'enseignement littéraire y est soigné, prompt et solide. Les philosophes, les médecins, les jurisconsultes, les canonistes, les mathématiciens ne manquent pas; mais ou ce sont de bien chétifs professeurs, ou bien ce sont des chaires surnuméraires, payées par le roi[b]. Le salaire est faible, les obligations des professeurs sont très-grandes; et cependant la concurrence y est très-forte; d'abord, parce que ce sont presque toujours des Français qui professent, puis parce que ce titre-là est si honorable qu'on gagne en réputation ce qu'on ne gagne pas en argent. Les maîtres de Sorbonne sont investis d'une très-haute autorité sur les hérétiques; pour les punir ils se servent du feu : ils les rôtissent tout vivants. Mais les Luthériens se sont tellement étendus partout qu'ils occupent des villes entières où le rite protestant n'est pas avoué publiquement, mais tacitement consenti. Cela se voit à Caen, à La Rochelle, à Poitiers et dans plusieurs villes de la Provence.

Le parlement et la chambre des comptes contribuent avec l'université à la grandeur de Paris. Présidents, conseillers, avocats, notaires, procureurs et plaideurs, tout compté, cela fait une ville de quarante mille hommes. La procédure ne finit jamais; en sorte qu'il n'y a que les riches qui puissent plaider, et ceux-là même s'en tirent fort mal. Une cause de mille écus en exige deux mille de frais; elle dure dix ans. Cette oppression, qui partout ailleurs paraîtrait intolérable, a fait naître une assez bonne institution : c'est que le gouvernement payant les juges pour un nombre fixe d'heures d'audience

[a] Davila, t. II, l. XV, p. 534.

[b] « Fonda à Paris des colléges..... et fit venir de toutes les parties du monde gens instruits en toute science et arts libéraux. » (Du Bellay, X, 471.)

stanno un'ora a veder gli casi suoi[1], oltra gli ordinarii; e così spediscono tante più cause: il che è di estrema satisfazione delle parti. Però crederia che il medesimo potessero fare li signori quaranta nostri, o parte di essi, cioè li civili novi; perchè reducendosi il dopo desinare senza il primo consiglio, espediriano infinite cause di più, e le parti non pagheriano che dui ducati del suo, e avanzeriano tante spese di consulti indarno, di viaggi busi[2], e di star sull' osterie ad aspettare; che penso mai si troveriano contenti tanto di altri danari spesi quanto di detti dui ducati[3] spesi. Oltra che vostra serenità, e tutta questa terra, saria libera da tante molestie di deputar consegli, di pregare e di commandare; le liti sariano brevi, e li odii e scandali che da esse procedono, brevissimi. Nè per questo sarebbe la cosa men onorevole: perchè basta assai ch' il publico paghi per l'ordinario il giudice, il che per tutto non si usa. Se mò li particolari vogliono di più, è onesto che supplischino del loro. Pur, per ora basta averne fatto un motto a vostra serenità, la qual potrà, quando trovi la cosa buona, farne quella elezione che le parerà.

Gli officii della corte di Parigi solevano donarsi per il re: ora quasi tutti si vendono *ad vitam;* e valeno da tremila fino a trentamila franchi l'uno. E non è molta vergogna, poichè si sono comprati carissimi, cavarne quel maggior utile che si può per ogni via. E vi sono di quelli che passano tanto inanzi in questo voler guadagnare, che si fanno impiccare a Montfalcon, come quelli che non hanno saputo ben fare; perchè sin ad un certo termine (massime non querelando le parti) si comportano assai cose.

Questa città fa molte mercanzie, perchè è come la bottega di

[1] *Suoi* per *loro*, latinismo ne' Toscani frequente.

[2] *Buso* per *bucato* è nel Pulci: e *bugio* per *vuoto* dicono i Toscani tuttora. Qui vale, viaggi iti a vuoto, inutili. E i Veneziani dicono *andar busa* o *sbusa una cosa*, per non riuscire. E perchè la menzogna è vanità contraria al solido vero, e come

par jour, si chaque partie leur donne un écu en sus, ils restent une heure de plus à entendre les débats; de la sorte ils vident beaucoup d'affaires, au grand contentement des parties. Je crois que nos quarante pourraient faire de même, ceux au moins qui jugent les causes civiles et qui sont adjoints au premier conseil; ils pourraient donner aux affaires extraordinaires les après-dînées, et se débarrasser ainsi d'une grande quantité de causes. La dépense des plaideurs ne serait que de deux ducats par heure, et ils épargneraient bien des consultations, des voyages inutiles et des frais d'auberge; ce serait pour eux une économie plutôt qu'une dépense. Votre sérénité et tout le gouvernement serait délivré de beaucoup de soins ennuyeux; on ne serait pas obligé d'élire des députations extraordinaires, de prier, d'ordonner pour qu'on se hâtât; les litiges seraient fort courts; les haines et les scandales qui s'en suivent se calmeraient bien plus vite. Au reste il n'y aurait rien en cela de dégradant : c'est bien assez que le gouvernement paye l'entretien ordinaire des juges; et c'est encore ce qu'on ne fait pas partout. Si les parties demandent davantage, il faut bien qu'elles s'en accommodent avec un petit sacrifice. Mais il me suffit d'avoir dit un mot de cela : votre sérénité prendra là-dessus telle résolution qui lui semblera convenable.

Le roi donnait autrefois les charges de judicature; maintenant on les vend à vie, au prix de trois mille à trente mille francs chacune. Puisque le marché est ouvert, il n'y a rien de honteux à les vendre aussi cher que possible. Il y en a qui poussent si loin l'envie d'exploiter leur position, qu'ils se font pendre tout bonnement à Montfaucon, ce qui arrive lorsqu'ils ne savent pas se conduire avec un peu de prudence; car, jusqu'à un certain point, tout est toléré, principalement si les parties ne s'en plaignent pas.

Le nombre des marchands est très-grand à Paris; car c'est là comme l'entrepôt de la France. Les ouvriers aussi en toute sorte de métiers y sont fort nombreux; ce qui fait qu'on y consomme beau-

il vuoto dell' intelligenza, però fu detta bugia.

[1] Forse l' ultimo *spesi* è giunto per isbaglio.

Francia; e ha arteggiani infiniti d'ogni sorte: e però consuma viveri assaissimi, li quali per il più vengono di Normandia e Borgogna per il fiume, e per terra poi da ogni banda. Con tutto ciò Parigi non può esser fornita mai se non per una settimana; e di molte cose, di dì in dì si va provedendo; a tale che quando la riviera si congela per quindici giorni, sentono estrema necessità, se bene il cammino per terra resta aperto.

Avevano molte libertà li Parisini; e sono restati quasi del tutto come republica altre fiate. Ma per saper male usar la libertà sua (come a molti interviene), e non la volere moderare, per molte insolenzie e inobedienze, al tempo del re ultimo cominciorno con l'esser castigati, perder li privilegii suoi: e così procedendo, con il tempo e nature sue cative, sono ridotti a termini che non gli resta altro che un poco di resistenzia che fanno al re quando si gli dimandano danari. Ma poi quelli tanti, o poco manco, pagano, anco che non vogliano.

Questo regno, dunque, così fatto, che soleva essere, per le molte fatiche di Giulio Cesare, provincia del popolo romano, essendogli stato soggetto forsi trecento anni, debilitandosi ogni dì più l'imperio per le divisioni, fu soggiogato da' populi tedeschi di Franconia, li quali un tempo prima si avevano impadroniti delli Paesi Bassi. E così la Gallia, che allora si reggeva a republica, mutando governo da Romani a Franchi, parendoli ad un certo modo racquistar la libertà sua, vissero, vivono e viveranno sotto un re molto contenti.

Il primo re de' Franchi fu Faramondo, dopo il quale per alcuni gradi venne Clovis, che primo di quella linea si bateggiò. Li quali tutti re (siccome suol accadere nelli principii) con le armi e con la prudenzia e con li matrimonii, fondorno ed allargorno quel regno in poco tempo, quanto forsi si trova al présente. E perchè, siccom' è cosa ordinaria che con le gran virtù si faccino presto di grandi acquisti,

coup de denrées. Elles viennent en grande partie de la Normandie et de la Bourgogne par la Seine; celles qu'on apporte par terre viennent de tous côtés. Cependant la ville ne peut jamais être approvisionnée pour plus d'une semaine; il y a même plusieurs choses dont elle doit se pourvoir au jour le jour. Aussi, lorsque la Seine gèle pour une quinzaine de jours, quoique les communications par terre restent ouvertes, la disette se fait sentir à Paris.

Les Parisiens jouissaient autrefois d'une liberté presque démocratique; mais ils n'en ont pas su faire usage, comme il arrive trop souvent, et ils se sont livrés à divers actes de désobéissance insolente. Aussi ils ont commencé sous les derniers rois à perdre leurs priviléges; et ces pertes sont allées toujours en croissant: maintenant ils ne peuvent plus que faire un peu de résistance aux désirs du monarque lorsqu'il veut de l'argent; mais à la fin, bon gré, mal gré, ils payent tout ce qu'on leur demande, ou à peu près.

Ce pays que César ne put subjuguer qu'avec tant de peine, et qui demeura province du peuple romain pendant trois cents ans, jusqu'à ce que l'empire de Rome fût anéanti par la discorde; ce pays, dis-je, fut subjugué par des peuples de Franconie, de race germaine, qui s'étaient d'abord emparés des provinces belgiques. Ainsi les Gaulois, qui étaient gouvernés d'une manière presque démocratique, furent bien aises de passer du joug des Romains sous celui des Francs, qui leur apportaient la monarchie; car il leur semblait ainsi conquérir leur indépendance. D'où je conclus que les Français ont toujours été contents de vivre sous un roi, qu'ils le sont et le seront à jamais.

Pharamond est le premier roi des Francs: l'un de ses successeurs fut Clovis, le premier qui reçut le baptême. Ces rois, par les armes, par leur prudence et par les alliances contractées, ainsi qu'il arrive toujours, fondèrent un royaume à peu près aussi fort que celui que nous voyons à présent. C'est chose naturelle que la vertu nous donne la puissance, et que la puissance développe les richesses et le luxe.

dalli quali dipendono poi le ricchezze e delizie infinite, così fu ordinario che la succession di Faramondo in tanta copia e lusso s' invilisse di modo che quelli populi fieri e bellicosi si contentorno (privando la linea diritta del suo re naturale per dappocaggine) eleggere Pipino padre di Carlomagno per suo principe. Al che vi concorse l' assenso e favore della sede apostolica, la quale ha reportati tanti commodi, utili e reputazione da quella discendenzia di Pipino, che di privato stato, si può dire, e soggetto all' imperio d' Oriente[1], sia redotta nell' ampiezza del dominio dov' ora si trova. E siccome un arcivescovo di Milano con favore de' Longobardi, o di Ravenna con quel de' Gotti, ardiva di concorrere di parità con la sede romana; così, fatta lei ricca e grande da Carlo, e bassate le altre, ora per la casa di Francia si trova fuor d' ogni concorrenzia. Oltra molte divine e admirande opere che fece Carlo (le quali sarebbono longhe ed a raccontare importune), fu sopra le altre bellissima la instituzione del giudicio di dodici pari di Francia, li quali erano lo archiepiscopo di Reims, episcopi di Chialon, di Langres, di Noion, di Laon e di Beauvoes; duca di Borgogna, di Normandia, e di Gienna; conti di Fiandra, di Tolosa, e Chiampagna; li quali con suprema autorità, in cose di giustizia, di stati, e *lesae maiestatis* giudicavano, anche contra il re e la persona sua. Ma ora, dal conte di Fiandra in poi, e li ecclesiastici, tutti li altri paladini sono anullati. E seben sono successi li parlamenti de' dottori, che sono Parigi, Roan, Bordeos, Tolosa, Ais, Grenoble, e Digion, pur tanto si stimano, e tanto valeno quanto il re vuol lui che vaglino. Di modo che tutta la somma è ridotta assolutamente nel voler del re, anche nell' amministrazione della giustizia; non trovandosi uomo, che, seben sentisse altramente in conscienzia, avesse ardire pronunziar il contrario: il che dico per prova, e non solo per relazione. Tanto stimano Francesi il loro re, che non solo la robba e la vita, ma l' anima e l' onore gli han donato.

[1] *Si può dire* dovrebbe venire dopo *Oriente;* ma non ho voluto, per raccomodare il costrutto, dipartirmi dalla lezione del cod.

Mais naturellement aussi le luxe et la richesse devaient amollir les successeurs de ces vaillants rois, en sorte que ce peuple fier et belliqueux ne voulût plus les souffrir. Il élut roi Pepin, le père de Charlemagne. Le saint-siége concourut à ce choix, et il en retira vraiment d'immenses avantages : les descendants de Pepin accrurent le pouvoir et l'autorité des papes, qui jusque-là n'étaient presque que des particuliers sujets de l'empire d'Orient. C'est la France qui les a faits aussi puissants que nous les voyons. L'archevêque de Milan, appuyé par les Lombards, ou celui de Ravenne, protégé par les Goths, osaient auparavant rivaliser avec l'évêque de Rome; mais depuis que Charles eut abaissé tous les siéges rivaux et se fut dévoué à la grandeur du siége romain, celui-ci n'eut plus rien à craindre. Il serait trop long de raconter toutes les actions admirables de Charlemagne, et d'ailleurs ce n'en serait pas ici le lieu; je ne ferai que rappeler la belle institution des douze pairs de France. C'étaient l'archevêque de Reims, les évêques de Châlons, de Langres, de Noyon, de Laou, de Beauvais, les ducs de Bourgogne, de Normandie et de Guyenne, les comtes de Champagne, de Toulouse et de Flandre. Ces pairs prononçaient avec souveraine autorité dans les causes d'état et dans celles de lèse-majesté; ils donnaient même quelquefois tort au roi, le jugeant et condamnant lui-même. A présent il ne reste que le comte de Flandre et les pairs ecclésiastiques.

L'autorité judiciaire des pairs passa dans les parlements de Paris, de Rouen, de Bordeaux, de Toulouse, d'Aix, de Dijon, de Grenoble. Mais le pouvoir de ceux-ci ne s'étend pas au delà de ce que le roi leur permet. En somme, la volonté du roi est tout désormais, même dans l'administration de la justice; car il n'y a personne qui osât obéir à sa conscience et contredire le monarque. Je dis cela d'après ce que j'ai vu et non pas d'après des ouï-dire. Les Français honorent leur roi avec un sentiment si profond qu'ils lui ont donné non-seulement leurs biens et leur vie, mais leur honneur et leurs âmes.

Accadde l'istesso alla successione di Carlo, che intervenne a quella di Faramondo, la quale per dapocagine, e divisione del regno per *capita* secondo il numero de' figli, venne in tante guerre fra loro, e in tanta debolezza, che non potendosi servire il pontefice dell' aiuto di Francia contra il Berengario, che ogni giorno abassavano le forze sue, siccome per augumentare il stato e la reputazione ecclesiastica, creò Carlo imperatore d'Occidente, così per conservarlo, levò quella dignità dalli suoi posteri, e la diede alli Tedeschi, non ereditaria come era prima, ma elettiva. Dalle guerre e divisioni fra' Francesi, nacque che Ugo Capeto, semplice conte di Parigi, fu fatto re di Francia. Il qual, fatto savio per l'essempio delle divisioni dei suoi predecessori, primo procurò, in vita sua, che il suo primogenito fusse fatto re. E da lui pigliando essempio gli altri, continuorno questa successione di primo in primo genito : la quale portando alli populi altretanta reputazione, sicurezza e pace, quanto danno, pericolo e guerra avevan portato le divisioni precedenti, fu osservata sempre, e osserverassi in perpetuo in Francia. E sebene si dice che Faramondo fusse il primo conditore della legge *Gallica o Salica*, la quale vuole che nè femine nè secondi geniti ereditino la corona di Francia, e che quello che ad essa è acquistato, e incorporato per qual via si vogli, non si possi a modo alcuno più alienare; nondimeno Ugo fu quello che eseguì primo in fatti tal ordinazione; avendosi prima veduto molte osservazioni in contrario. Ma sia stato qualsivogli, sia certa la serenità vostra che niuna causa ha operato più alla grandezza del regno di Francia, che questo non dividere la corona, nè lasciare creditare le donne nè secondi geniti.

Molti regni sono più fertili e più ricchi di quello, come l'Ungaria e Italia; molti più grandi e potenti, come Spagna e Germania; ma niuno tanto unito nè tanto obediente come Francia. E però non credo che altra sia la causa della reputazion sua, di queste due, cioè unione e obedienzia, che dalle sopradette due cause dependono. E seben la libertà è il più desiderato dono del mondo, nondimeno tutti non sono degni di essa; perchè per l'or-

Les successeurs de Charles, ainsi que ceux de Pharamond, perdirent le pouvoir par leur lâcheté et par le partage qu'on faisait du royaume à tous les enfants du roi. La France étant ainsi divisée et affaiblie, le pape ne pouvait plus s'en servir pour ses desseins contre Bérenger, qui tous les jours empiétait sur lui. Afin d'étendre son autorité et ses domaines, le pape avait créé Charlemagne empereur d'Occident; afin de les conserver, il enleva ce titre aux descendants de Charles, et il le transféra aux princes allemands*. Alors d'héréditaire la dignité impériale devint élective. Les guerres intestines de la France portèrent au trône Hugues Capet, comte de Paris. Averti par les malheurs précédents, il obtint le premier que la couronne fût, de son vivant, mise sur la tête de son fils aîné. Ainsi la succession se continua et se continuera toujours; ainsi furent assurés le repos, la sûreté et même la dignité de la nation. Par là on coupa court à toutes les divisions qui avaient exposé à tant de dangers, causé tant de malheurs et de discordes. On dit, il est vrai, que Pharamond fut le premier instituteur de la loi salique, d'après laquelle ni les femmes ni les puînés n'ont droit à la couronne, et qui rend tous les biens acquis par elle d'une manière quelconque inaliénables; mais ce fut Hugues Capet qui mit effectivement cette institution en pratique, puisque avant lui on avait vu souvent des exemples contraires. Quoi qu'il en soit de son origine, je puis vous assurer qu'elle est la vraie cause de la grandeur de la France.

Il y a des pays plus fertiles et plus riches, tels que la Hongrie et l'Italie; il y en a de plus grands et plus puissants, tels que l'Allemagne et l'Espagne; mais nul n'est aussi uni, aussi facile à manier que la France. Voilà sa force, à mon sens : unité et obéissance: deux biens qui dérivent des deux causes ci-dessus énoncées. La liberté, sans doute, est le plus haut parmi les biens de la terre;

* Othon fut le premier empereur allemand Les Romains essayerent de se constituer en république: l'empereur, d'accord avec le pape, les en empêcha.

dinario li populi sono tutti nati per obedire, e li altri per commandare : e facendosi il contrario, segue come alla Germania al presente, e alla Spagna per il passato. Però Francesi, che forsi in questo si conoscono mal atti, hanno del tutto remessa la libertà e volontà sua al suo re; tal che basta che lui dichi, voler tanto, approbar tanto, deliberar tanto, che il tutto è eseguito, e fatto *præcise*, come se essi stessi lo deliberassero. Ed è andato tanto innanzi questa cosa, che ora pur qualch' uno che ha più spirito degli altri, dice, che siccome prima li suoi re si chiamavano *reges Francorum*, ora si possono dimandar *reges servorum;* perchè, oltre il pagar quanto è dimandato, quel che gli avanza è anche alla disposizione del re, prontissimo. Augumentò questa obedienzia de' populi Carlo VII° nel liberar il paese dal giogo degli Inglesi; poi Aluisi XI°, e Carlo VIII° nella conquista di Napoli. Luisi XII° anco fece assai; ma il re presente si può dar vanto d' aver superati tutti li suoi predecessori di gran pezzo così nel far pagar li sudditi estraordinariamente quanto vuole, come nell' unire molte cose alla corona, e non ne alienare alcuna mai. E se pur dona qualche cosa, non vale se non alla vita del donatore, ovver del donato : e molte fiate quando vive troppo o l' uno o l' altro [1], si revocano tutte le donazioni come cose di danno alla corona. È vero che alcune segnalate si confermano poi. E però quando alcuno viene al servizio di vostra serenità, e dice aver avuto con Francesi tanta condotta, e tanto titolo e provisione, La saprà di che sorte sono le provisioni, titoli e donativi dati, che infiniti mai li esercitano, overo una fiata sola in vita sua per un bisogno, poi stanno dui e tre anni che non toccano un soldo. Ma la serenità vostra che dà cose non solo certe ma quasi ereditarie non deve moversi dall' esempio di quelli che fanno altramente. Questa consuetudine di donare a vita, quando però sia sicura, al mio giudizio, è bellissima, perchè dà occasion sempre al re di donare a chi merita, e aver sempre che donare. E quando le donazioni fussero ereditarie, averiano prima che ora impoverito Francia, talmente che questi re pre-

[1] Il ms. *all' uno, all altro*. Ma è sbaglio evidente.

mais tous les hommes ne sont pas dignes de la liberté. Il y a des peuples nés pour obéir; il y en a d'autres qui sont faits pour commander. Agissez au rebours, et vous aurez les malheurs qui tourmentent l'Allemagne, et ceux qui ont jadis agité la nation espagnole. Anssi les Français, qui se sentent peut-être peu faits pour se gouverner eux-mêmes, ont-ils entièrement remis leur liberté et leur volonté aux mains de leur roi. Il lui suffit de dire, « Je veux telle ou telle somme, j'ordonne, je consens; » et l'exécution est aussi prompte que si c'était la nation entière qui eût décidé de son propre mouvement. La chose est déjà allée si loin que quelques-uns des Français mêmes, qui voient un peu plus clair que les autres, disent : « Nos rois s'appelaient jadis *reges Francorum;* à présent on peut les appeler *reges servorum.* » On paye au roi tout ce qu'il demande, puis tout ce qui reste est encore à sa merci. Ce fut Charles VII qui alourdit le fardeau de cette obéissance, après avoir délivré le pays des Anglais; puis Louis XI, puis Charles VIII, en conquérant le royaume de Naples. Louis XII aussi y est pour sa part; mais le roi présent peut bien se vanter d'avoir dépassé tous les autres[a] : il fait payer plus abondamment que jamais. Il incorpore toujours de nouvelles possessions à celles de la couronne, sans rien perdre de ce qu'il possédait. Les donations qu'il fait ont pour terme la vie du donateur ou celle du donataire; et si même l'une ou l'autre de ces vies est par trop tenace, on rompt le contrat, comme préjudiciable à la couronne. Il est vrai de dire que certaines donations importantes sont ensuite confirmées. Ainsi, lorsque quelqu'un de ceux qui viennent au service de votre sérénité vous dit qu'en servant les Français il eut tel titre, tels appointements, tels présents, votre sérénité saura bien à quoi s'en tenir pour l'appréciation de telles récompenses. Ce sont des avantages dont plusieurs ne jouissent jamais, ou bien une seule fois dans leur vie, dans une occasion extraordinaire : ils restent quelque-

[a] Louis XII cherchait au moins à ménager un peu son peuple; et en parlant de François Ier il disait : « Ce gros garçon gâtera tout. »

senti non averiano che dare, sebene fussero serviti da persone più meritevoli che li eredi di quelli primi beneficiati (li quali sogliono per il più reuscire da poco, avendogli gli antichi suoi lasciato il commodo modo del vivere). Però pensi vostra serenità, se Francia fa questo, quel che debbono fare gli altri principi, che non dominano così largo paese come quello. E chi non considera bene ove tenda questo donare ereditario, overo per sostentazion di famiglie, come si dice, si venerà a passo che non si averà che donare più a'segnalati benemeriti[1], overo bisognarà mettere nuove gravezze a' populi per donare ad altri. E l' uno e l'altro di questi partiti hanno dell' ingiusto e del dannoso assai : che dando a vita solo, si premiano chi merita, e le cose vanno in giro, e ritornano al fisco in certo tempo: e tuttavia abonda il modo di dare, che è estremo[2] invito agli uomini al ben servire un principe. Non dico già che qualche preclaro ed egregio fatto non meriti ricognizione perpetua e esemplare : e Dio volesse che ne fussero molti da premiare per tali cose, perchè sariano l' augumento dello stato. Ma delli comuni e mediocri benemeriti si parla.

Da ottanta anni in quà si è andato tanto dietro a questa strada di unir alla corona, e non alienar mai, che o per confiscazione, successione, over comprete[3], ella ha sorbito così il tutto, che non vi è più principe alcuno in quel regno che abbi ventimila scudi d'entrata,

[1] Sostantivo : è nel Guicciardini.

[2] Forse *ottimo*

[3] Per *compere*, sull' analogia di *vendita*, *accomandita*, e simili

fois deux ou trois ans sans rien retirer. Je ne dis pas que l'habitude de votre sérénité de donner des places sûres et héréditaires doive être abandonnée pour suivre l'exemple de la France : cependant les donations à vie, pourvu qu'elles soient bien assurées, ont leurs avantages; elles mettent les gouvernements à même de pouvoir toujours récompenser ceux qui en sont dignes; elles vous laissent toujours quelque chose à donner. Si elles étaient héréditaires, la France en serait encore plus vite appauvrie, et le roi présent n'aurait plus rien à distribuer à ses serviteurs. Les hommes nouveaux servent toujours plus méritoirement que les héritiers des hommes qui ont joui des mêmes fonctions : ceux-ci, ayant leur existence assurée, ne se soucient guère d'accomplir leur devoir. Or, si la France s'en tient à cette coutume, pensez donc ce que devraient faire des états beaucoup moins étendus. En voulant, par des donations héréditaires, assurer, comme on dit, l'existence des familles, il ne vous restera rien à la fin pour les hommes vraiment dignes d'une récompense honorable. Il faudra alors grever le peuple d'impositions nouvelles : or l'une et l'autre chose sont préjudiciables et injustes à la fois. Au contraire, si vous donnez à vie, vous récompensez ceux-là seulement qui en sont dignes; les biens, après avoir circulé en plusieurs mains, reviennent enfin au fisc, et vous avez toujours le moyen d'encourager les bons services qu'on vous rend, ce qui est un grand ressort de tout gouvernement. Je ne dis pas que les actions extraordinairement belles et grandes ne méritent pas une récompense perpétuelle : je voudrais qu'il y eût beaucoup de ces actes à rémunérer, car l'état ne s'en trouverait que mieux; mais je parle ici de mérites médiocres et ordinaires.

Depuis quatre-vingts ans le gouvernement de France ajoute toujours aux propriétés de la couronne sans rien aliéner : les confiscations, les successions, les achats, ont tellement absorbé le bien des particuliers, que désormais il n'y a qu'un seul prince, monseigneur d'Aumale *, qui possède un revenu de vingt mille écus. Et

* Des ducs de Lorraine.

eccetto monsignor della Valle; ed anche di quelle entrate e stati che possedono, non sono padroni, se non d'un ordinario[1]; restando al re la superiorità del ressort, cioè apellazione, le taglie e le guarniggioni de' soldati, e tutte le altre nove estraordinarie gravezze. Il che, oltra al tener sempre ricca la corona, unita, e in riputazione estrema, fa che ella sia sicura dalle guerre civili: perchè, non avendo principi se non poveri, non han spirito nè modo di tentar cosa alcuna contra il re, come solevano fare li duchi di Bretagna, di Normandia, di Borgogna, e tanti altri grandi signori in Guascogna. E se pur si trova alcuno che discorrendo mal li fatti suoi, da sdegno si mova a far qualche alterazione, come fu Borbone, questi danno più presto occasione al re di aricchirsi con la rovina loro, che possino effettuare alcuno disegno suo, nè far nocumento alla corona. In fine si può dire che questa legge salica di riunire e non alienar mai, e del non admettere nè donne nè secondi geniti alla succession del regno, seben non ha fatto Francia patrona di tutta cristianità, almeno gli abbia mostrata la via sicurissima di farlo, e l'abbi portata tanto inanzi, che se il presente re Francesco non si abatteva aver per incontro un così potente principe e tanto conoscitore di questa via francese, come è Carlo Quinto imperatore, certissimo alli giorni nostri non solo quasi tutt' Italia ma parte di Spagna (per occasion di Navarra), tutti li Paesi Bassi, e qualche stato dell'imperio obediva alla fiordeligi; e saria ritornata la corona imperiale, certissima, nel regno di Francia. Ma quanto più con la detta legge salica han cercato li Francesi d'unir stati alla corona sua, tanto ha cercato con negozii e con le armi l'imperatore a far disunire e renunziare al re, con farlo poi confermare alli parlamenti e a tutto il regno. E di quà ne sono nate tante capitulazioni e tante guerre, avendo l'occhio l'imperatore che questo re non si facesse tanto grande che li suoi posteri commandassero non solo alla Germania e Italia ma anche a tutta Spagna. E questa fu la cagione del far renunziar Napoli, poi Milano, come cose ereditarie della casa d'Angiou e di Orliens, e ultimamente la supe-

[1] Forse *d'ordinario, o d'un modo ordinario*. O cosa simile.

même ceux qui possèdent des revenus et des états, n'en sont les maîtres, pour ainsi dire, qu'en premier ressort; en cas de doute, on en appelle au roi, qui juge de pleine autorité. Ajoutez les nouveaux impôts, les garnisons des soldats, et autres fardeaux qui pèsent sur eux depuis quelque temps. La couronne fait des progrès continuels en crédit et en richesse, et elle se garantit en même temps contre les guerres civiles. Les princes, étant pauvres, ne peuvent rien oser contre le roi[a], ainsi que le faisaient jadis les ducs de Bretagne, de Normandie, de Bourgogne, et tant d'autres grands seigneurs de Gascogne. Si quelqu'un, par un mouvement irréfléchi, se hasardait à résister, comme le fit par exemple le prince de Bourbon[b], celui-là fournirait seulement au roi l'occasion de s'enrichir encore plus par sa ruine. En somme, on pourrait affirmer que cette loi salique, en interdisant le trône aux puînés et aux femmes, et en proclamant l'inaliénabilité des biens de la couronne, si elle n'a pas donné à la France l'empire du monde chrétien, lui a au moins frayé le chemin le plus sûr pour y arriver. Et si le roi de France n'avait pas rencontré dans sa route un prince aussi puissant et aussi bien au fait des desseins de cette couronne que l'est Charles V, certes l'Italie presque tout entière, et une partie de l'Espagne (par suite des prétentions sur la Navarre), tous les Pays-Bas et quelques-uns des états de l'empereur, obéiraient maintenant aux fleurs de lys, et la dignité impériale appartiendrait derechef à la France. Mais plus les Français, aidés par leur loi salique, ont tâché de grossir les domaines de la couronne, plus l'empereur, tantôt par les négociations, tantôt par les armes, a cherché à en détacher toujours quelque chose, et à faire en sorte que les parlements et la nation tout entière adhérassent à ce qu'il désirait. De là tant de capitulations et tant de guerres. L'empereur visait toujours à l'abaissement de cette puissance française, qui grandissait de manière que les successeurs du roi auraient bien pu devenir les maîtres de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne même.

[a] Les nobles de tout rang commençaient déjà à être couverts de mépris. (Davila, t. I, liv. VII, p. 453.) — [b] Du Bellay, III.

riorità di Fiandra, Borgogna, e Artoes: ora si tenta far far l' istesso circa le cose di Piemonte e Savoia.

Di questo presente re, avendosi già trentatre anni fatto conoscere a tutto il mondo, massime a questo illustrissimo stato, mi pareria superfluo dirne del passato cosa alcuna. Bastarammi solo brevemente narrare in che termini sua maestà si trovi al presente, e quelli pochi negozii che in trentaquattro mesi che son stato in quel regno, sono accaduti, per non attediar più la serenità vostra di quel che finora ho fatto.

Il re si trova di cinquantaquattro anni, d'una regia presenzia, talchè senz' altro sapere chi sia il re, e senza averlo veduto retratto, basteria ad ogni forestiero l'animo, vedendolo, dire: Questo è il re. Ha in tutti li movimenti del corpo una gravità e una grandezza tanto brava, che penso niun altro principe oggidì lo aggiunghi, non che lo superi. Ha una ottima complessione, e natura forte e gagliarda; e ne lo può far credere li tanti disordini, fatiche e travagli che ha sopportati, e tuttavia, con quell' andar suo errando sempre per suoi paesi, sopporta. In vero, che penso che pochi uomini al mondo avessero durato a tanti contrarii[1], come lui. E ora la natura gli ha dato una sentina per la quale ogni anno purga quel di maligno che va ogni giorno cogliendo; di modo che potria essere (quando però si[2] accressi molto più materia) che questa fusse la via di farlo vivere assai ancora. Perchè mangia e beve benissimo, e dorme più che benissimo: e, quel che importa più, vuol vivere in estrema allegrezza e consolazione. Però ha piacere di vestire attillato, con ori e ricami e gioie e vesti sontuose, con fregi e balzane d'oro intorno; fin li giupponi tutti profilati e intertessuti d'oro, con camise bellissime, e tirate fuori dalle aperture del giuppone: cose tutte all' usanza di Francia, e che conferiscono al viver

[1] Sostantivo: è nel Morelli ed in altri.

[2] Manca il *non*, pare. E forse avrà scritto *accreschi*.

C'est pour cela qu'on a amené d'abord la France à renoncer à Naples et à Milan, qui passaient pour être un héritage de la maison d'Anjou; que dernièrement elle a perdu ses droits sur la Flandre, la Bourgogne et sur le comté d'Artois, et que maintenant on parle d'une renonciation semblable pour la Savoie et le Piémont.

Quant au roi de France actuel, il s'est depuis trente-trois ans fait connaître à votre sérénité et à tout le monde; il est donc inutile de vous entretenir du passé. Je ne vous parlerai que de l'état où il se trouve aujourd'hui, et des événements qui se sont succédé dans les trente-quatre mois de mon ambassade. Je me bornerai à résumer les faits, car mon discours n'a été déjà que trop long.

Le roi est maintenant âgé de cinquante-quatre ans : son aspect est tout à fait royal, en sorte que sans avoir jamais vu sa figure ni son portrait, à le regarder seulement, on dirait aussitôt: C'est le roi. Tous ses mouvements sont si nobles et si majestueux, que nul prince ne saurait l'égaler. Son tempérament est robuste, malgré les fatigues excessives qu'il a toujours endurées et qu'il endure encore dans tant d'expéditions et de voyages. Il y a bien peu d'hommes qui eussent supporté de si grandes adversités. Au surplus, il se purge de toutes les humeurs malsaines qu'il pourrait amasser, par un moyen que la nature lui fournit une fois dans l'année: ce sera là ce qui le fera peut-être vivre encore très-longtemps. Il mange et boit beaucoup; il dort encore mieux, et, qui plus est, il ne songe qu'à mener joyeuse vie. Il aime un peu la recherche dans son habillement, qui est galonné et chamarré, riche en pierreries et en ornements précieux; les pourpoints mêmes sont bien travaillés et tissus en or; sa chemise est très-fine, et elle sort par l'ouverture du pourpoint, selon la mode de France. Cette vie délicate et choisie contribue sans doute à conserver sa santé. Ce roi, comme tous les autres rois de France, a reçu de Dieu le don singulier de guérir les écrouelles par son attouchement. Les habitants mêmes de l'Espagne accourent pour profiter de cette propriété merveilleuse. La cérémonie a lieu

lieto, e longo tempo. Ha una proprietà, over dono da Dio, come han tutti li re di Francia, di far guarire, over segnare[1] li amalati di scrofole: ove concorre tutta Spagna: e questo lo fa in giorno solenne, come Pasqua, Natale, e Nostra Donna. Si confessa e communica; dipoi tocca li amalati in croce al volto, dicendo: « Il re ti tocca, e Iddio ti guarisca. » Credo che se li amalati non guarissono, credo che oramai non ne veneriano più di tanto lontani paesi con tanta spesa, se non li giovasse nulla. Questo venir però continuando e augumentandosi il concorso, è da credere[2] che Dio per quel mezzo doni questa grazia alli infermi, ed alli re di Francia facci questa prerogativa di onore e reputazione.

E sì come quando si trova sano, ha un corpo atto a sopportare ogni fatica e stracco[3], e lo sopporta tuttavia; così della mente non vuol sentir pensiero che li prema più che un tanto. Però ha remesso quasi il tutto al reverendissimo Tornone, e illustrissimo ammiraglio: e tanto fa e risponde e negozia, quanto questi dui consigliano e vogliono. E se fusse stata data qualche risposta alli oratori di qualche concessione, over ordine ad altri (che però rare fiate accade), che non fusse stata consultata con questi dui, dispiacendo a loro, la è revocata, overo mutata in suo arbitrio. È vero che nella somma delle cose di stato importantissime, e il[4] disegnar la guerra, sua maestà siccome nelle altre si remette a loro, così in questo vuole che e loro e tutto il resto si rimettino a lei; e in questi casi non vi è persona della corte, per autorità che abbi, che ardisca moverli parola in contrario. Il giudizio di questo principe è bellissimo; il sapere è grandissimo: e si può giudicarlo, udendolo ragionare d'ogni cosa e studio e professione che faccino gli uomini, delle quali ne parla e ne giudica prontissimamente, e tanto bene quanto li professori proprii di quelle arti. Non solo della guerra e d'ogni parte sua, cioè dell' armare un esercito, del condurlo, del farlo combattere, dell' aloggiarlo, dell'

[1] In vece di *over* dirà forse *con*, o simile.

[2] Il costrutto zoppica: ma di simili imperfezioni ne' più eleganti Toscani non mancano esempli.

[3] Per *istracchezza*: è nel Berni.

[4] Forse *nel*, o simile.

dans quelque jour solennel, comme Pâques ou Noël, ou aux fêtes de la Vierge. Le roi se confesse d'abord et communie; puis il fait un signe de croix sur les malades en disant: « Le roi te touche, que Dieu te guérisse! » Si ces malades ne guérissaient point, il n'en viendrait pas sans doute de si loin; ils n'entreprendraient pas un voyage si coûteux et si pénible. Ainsi, puisque l'affluence augmente toujours, il faut bien croire que c'est Dieu qui se sert de ce moyen pour délivrer les infirmes, et pour accroître en même temps la dignité de la couronne de France.

Autant ce roi supporte bien les fatigues corporelles et les endure sans jamais plier sous le fardeau, autant les soucis de l'esprit lui pèsent, et il s'en décharge presque entièrement sur le cardinal de Tournon[a] et sur l'amiral[b]. Il ne prend aucune décision, il ne fait aucune réponse, qu'il n'ait écouté leur conseil: en toute chose il s'en tient à leur avis; et si jamais (ce qui est fort rare) on donne une réponse à quelque ambassadeur, ou si l'on fait une concession qui ne soit pas approuvée par ces deux conseillers, il la révoque ou la modifie. Mais pour ce qui est des grandes affaires de l'état, de la paix ou de la guerre, sa majesté, docile en tout le reste, veut que les autres obéissent à sa volonté. Dans ce cas-là, il n'est personne à la cour, quelque autorité qu'il possède, qui ose en remontrer à sa majesté.

Ce prince est d'un jugement très-sain, d'une érudition très-étendue; il n'est chose, ni étude, ni art, sur lesquels il ne puisse raisonner très-pertinemment, et qu'il ne juge d'une manière aussi assurée que ceux-là même qui y sont spécialement adonnés[c]. Ses connaissances ne se bornent pas simplement à l'art de la guerre, à la manière d'appro-

[a] « Le cardinal de Tournon, qui avait le maniement des affaires en l'absence de M. l'amiral. » (Du Bellay, X, 410.)

[b] « Annebault, nouvellement amiral par le trépas de l'amiral de Brion. » (*Id.* 400.)

[c] « Amateur de bonnes lettres... et combien qu'il n'eût été nourri aux études en son jeune âge, n'était science de laquelle il ne pût rendre raison. » (Du Bellay, p. 471.)

assaltare, del difendere una città, dell' artiglieria, e cose del mare; ma anche della caccia, di pittura, di lettere d'ogni sorte, e delle lingue, e di tutti gli esercizii del corpo, che si convenghi a cavaliero onorato. È vero che, a così belli discorsi e a tanto sapere[1], vedendo che le cose nella guerra gli sono riuscite per mala fortuna non troppo felicemente, dicono alcuni che il suo è un esser savio in bocca e non in mente : ma la verità è che le avversità che ha avute sua maestà, al mio giudizio, sono procedute per difetto di esecutori diligenti, e perchè sua maestà non vi vuole aver carico nè parte alcuna in questo essequire, nè esservi sopraintendente mai, parendogli che basti far ben la parte sua, che è l'ordinare e disegnare, e lasciar poi il rimanente agli altri. E però credo io che si potria desiderare più diligenzia in quel re, e più laborioso intelletto del suo, ma certo non già più sapere nè esperienzia. La sua maestà è facilissima al perdonare, e al reconciliarsi con gli offesi; al donare anche prontissima. È vero che la mutazione dei tempi e la necessità ha mitigato molto questo ardor di donare e di spendere. Pur non ha potuto fare tanto che non spenda ora ogn' anno nel suo vivere e di tutta la casa sua trecentomila scudi, delli quali alla regina sono deputati settantamila; e già quattro anni ne soleva avere novantamila : poi a monsignor delfino sono stati dati la Bretagna e Delfinato, delli quali ne cava altri trecentomila scudi ogn' anno, e di questi paga cencinquanta lancie, fa le spese alla moglie e figlioli, e satisfà all' ordinario e estraordinario di tutta la sua casa. Vuole poi il re centomila scudi per fabbriche de' suoi aloggiamenti; e ha finora fatto otto palazzi, tutti sontuosissimi; e tuttavia ne fa degli altri. Alli quali, oltra li danari sopránominati, sono deputate anche certe condennazioni pecuniarie di non piccola importanza. L'esercizio della caccia, fra provisioni[2], carri, tele, cani, falconi e simili intrichi, vuol più di cencinquantamila scudi. In gioie ordinariamente, almeno, si spende ogn' anno cinquantamila scudi; in piaceri privati, come banchetti, mascarate, e altri bagordi, cinquantamila scudi; e altrettanti in spese di

[1] Il cod. *ha*.

[2] Il cod. *provisonati*.

visionner, de conduire une armée, de dresser un plan de bataille, de préparer les logements, de donner l'assaut à une ville, ou bien de la défendre, de diriger l'artillerie; il ne comprend pas seulement tout ce qui a trait à la guerre maritime, mais il est très-expérimenté dans la chasse, dans la peinture, en littérature, dans les langues, dans les différents exercices du corps qui peuvent convenir à un bon chevalier. Vraiment; lorsqu'on voit que, malgré son savoir et ses beaux discours, tous ses exploits de guerre lui ont mal réussi, on dit que toute sa sagesse est sur les lèvres et non pas dans l'esprit. Mais je pense que les adversités de ce roi viennent du manque d'hommes capables de bien exécuter ses desseins. Quant à lui, il ne veut jamais prendre part à l'exécution, ni même la surveiller aucunement; il lui semble que c'est bien assez de savoir son rôle, qui est celui de commander et de donner les plans; le soin du reste, il le laisse à ses subalternes. Ainsi, ce qu'on pourrait encore désirer en lui, c'est un peu plus de soin et de patience, et non pas plus d'expérience ni plus de savoir. Sa majesté pardonne facilement les offenses, elle se réconcilie de bon cœur avec ceux qu'elle a offensés; elle est aussi prête à donner, quoique la nécessité des temps ait un peu tempéré cette envie de largesse. Toutefois elle dépense encore pour son entretien et celui de sa cour trois cent mille écus par an, dont soixante et dix mille sont destinés pour la reine. Les années précédentes elle en avait quatre-vingt-dix mille. On a donné à M. le dauphin la Bretagne et le Dauphiné, dont il tire trois cent mille écus par an. Il s'en sert pour payer cent cinquante lances, pour l'entretien de sa femme et de ses enfants, pour toutes les dépenses ordinaires et extraordinaires de sa maison. Le roi veut cent mille écus pour la bâtisse de ses logements : il a déjà fait construire huit palais magnifiques, et il en élève maintenant de nouveaux. Il réserve pour cet emploi non-seulement ladite somme, mais encore certaines amendes assez considérables.

La chasse, y compris les provisions, chars, filets, chiens, faucons et autres bagatelles, coûte plus de cent cinquante mille écus; les menus plaisirs, tels que banquets, mascarades et autres ébattements,

suo vestire e tapezzerie e donativi privati. Le provisioni della sua casa e delle guardie de' Svizzeri, Francesi e Scocesi importano più di dugentomila scudi: delli uomini dico, perchè le dame mi è affermato, fra donativi e provisioni ordinarie, vogliono poco meno di trecentomila scudi. Di modo che è ferma opinione di tutti, che per la persona sua, per la sua casa e figlioli, spendi e doni ogni anno un milione e mezzo di scudi, che non è possibile sminuirgli un danaro. E non si maraviglino vostre signorie di questa somma, perchè quando le vedessero quella corte (che per l'ordinario è sempre di sei e talora di otto fino a dodicimila cavalli), e il modo del viver suo, che è profusissimo e senza regola alcuna, Le crederiano tantò e forse più. Massime che se uno stando in casa sua fermo, spende mille scudi, andando sempre intorno, ne vuole mille cinquecento, per tanti muli, carrette, lettiche, cavalli e servitori, che bisogna avere, pagando sempre il tutto quasi il doppio dell' ordinario. La maestà sua, della prima figliola del re Aluisio XII° che fu madama Claudia, ebbe tre figlioli, Francesco, Enrico e Carlo, overo Abdenago, come lo batezzorno li Svizzeri: poi altretante figliole, Loisa, Madalena e Margarita. Delle quali ne è stato poco fortunato: perchè Francesco che era il delfino, principe di grandissima speranza, morì del 1536 quasi senza male alcuno; Luisa in età nubile morì con estremo dolor del padre, perchè era promessa all' imperatore; Madálena morì regina di Scozia senza eredi; Carlo, che fu il duca d'Orliens, per chi[1] si è fatta tanta guerra, è morto allora che doveva vivere, e pigliar il frutto delli travagli passati, quietando Italia e la cristianità tutta ad un tratto; Margherita, di anni ventidue e forse più, sta senza marito, seben in vero è degna di qualche[2] gran principe sia al mondo, per le preclare virtù sue, così di prudenzia, modestia, come d'umanità e prontezza d'ingegno; ma sopra tutto erudita, e ben dotta nella lingua latina, greca, ed anche italiana. E così pare che la buona fortuna che devevano avere tutti gli altri, sia reservata e unita in monsignor

[1] Per *cui*, commune in antico.

[2] *Qualche* per *qualunque*. Borghini: « Di qualche sangue o paese e' si fussero. »

coûtent cinquante mille écus; l'habillement, les tapisseries, les dons privés, en exigent autant; les appointements des gens de la maison du roi, des gardes suisses, françaises, écossaises, plus de deux cent mille. Je parle des hommes : quant aux dames, les appointements et les présents absorbent, à ce qu'on m'a dit, presque trois cent mille écus. Ainsi on croit fermement que la personne du roi, y compris sa maison, ses enfants, et les présents qu'il fait, coûte un million et demi d'écus par an, sans qu'on puisse en rabattre un liard. Si vous voyiez la cour de France, vous ne vous étonneriez pas d'une telle dépense : elle entretient ordinairement six, huit, et jusqu'à douze mille chevaux. Sa prodigalité n'a pas de bornes : les voyages augmentent les dépenses du tiers au moins, à cause des mulets, des charrettes, des litières, des chevaux, des serviteurs qu'il faut employer, et qui coûtent le double de l'ordinaire.

Sa majesté a eu de madame Claude, sa première femme, fille de Louis XII, trois fils : François, Henri, Charles, ou, selon le nom dont le baptisèrent les Suisses, Abdenago; et trois filles : Louise, Madeleine et Marguerite. François, le dauphin, mourut d'une mort presque subite, en 1536; Louise mourut, étant fiancée à l'empereur, au très-grand regret de son père; Madeleine aussi mourut reine d'Écosse, sans laisser d'héritier [1]; Charles, duc d'Orléans, qui fut la cause d'une guerre si longue, mourut justement alors qu'il devait jouir des fruits de ses travaux, et procurer la paix à l'Italie et à la chrétienté tout entière; Marguerite, âgée de vingt-deux ans et peut-être davantage, n'a pas trouvé de mari, quoiqu'elle soit digne des plus grands princes de la terre, tant elle a de prudence, de modestie, de bonté, de talent. Elle est fort versée dans le latin, dans le grec, même dans l'italien. Ainsi, la fortune qui devait tomber en partage aux autres frères semble toute réunie sur celui qui est maintenant le dauphin, dont les qualités promettent à la France le plus digne roi qu'elle ait eu depuis deux cents ans. Cet espoir est encore un très-grand soulagement pour ce peuple, qui se console des malheurs

[1] Du Bellay, IX, 384.

delfino presente, il quale dà con le virtù sue infinita speranza a' Francesi, che debba riuscir il più valoroso principe che sia stato in quel regno già dugento anni; il che è grandissimo refrigerio a quei populi, che mitigano il dolore di qualche adversità presente con la speranza del bene che ha da venire. Questo principe è di anni ventotto, fortissimo di corpo; e riesce nelli esercizii dell' armi benissimo. È di complessione alquanto malenconica[1]; non è molto bel parlatore, ma risponde solutamente[2]: e osserva quel che dice *etiam mordicus*, perchè è molto fisso nelle opinioni sue. È di mediocre ingegno, più presto tardo che pronto; la qual sorte d'uomini suole riuscire molte fiate benissimo, maturando tardi, come li frutti dell' autunno, e così portano più commodità al mondo, che la prestezza delli frutti di primavera o dell' estate. Disegna questo signore aver piedi[3] in Italia, perchè non è stato mai d'opinione che si ceda 'l Pienionte. Intratiene gli Italiani che della patria sono mal contenti; e spende il danaro con gran misura, e molto onoratamente. Non è molto dedito a donne: solo si contenta della moglie; e della prattica e conversazione della gran senichiala di Normandia, donna di quarantotto anni. Però alcuni credono che questo amore, ch' è grandissimo, non sia lascivo, ma come materno filiale, avendo la detta dama pigliato carrico d'instituire, correggere, ed avvertire, ed eccitare esso monsignor delfino a pensieri e operazioni degne di tal principe. E in fatti gli[4] è riuscito bene, perchè di burlatore e vano che era prima, di un voler poco bene alla sua moglie, e qualche altro errore giovenile, ora è fatto del tutto contrario a quel che era. E gli esercizii di guerra, e esservi in persona, gli piacciono sommamente: ed è giudicato da ogn' uno molto ardito, come ne diede prova di se a Perpignano, ed in Chiampagna.

L'animo, mò, che abbi sua maestà cristianissima verso li principi del mondo, non saperei io già affermare qual si fusse, perchè il volere

[1] È in Jacopone.

[2] *Risolutamente, francamente.*

[3] Forse *piede.*

[4] *Gli per le,* latinismo anco a' Toscani frequente.

présents par la pensée des biens à venir. Ce prince a vingt-huit ans; il est d'une constitution très-robuste, d'une humeur tant soit peu mélancolique; il est fort adroit aux exercices des armes; il n'est pas beau diseur dans ses réparties, mais il est très-net et très-ferme dans ses opinions; ce qu'il a dit une fois, il y tient *mordicus*. Son intelligence n'est pas des plus promptes; mais ce sont souvent ces hommes-là qui réussissent le mieux : c'est comme les fruits de l'automne qui mûrissent les derniers, mais qui, par cela même, sont meilleurs et plus durables que ceux de l'été ou du printemps. Il tient à garder toujours un pied en Italie, et il n'a jamais pensé qu'on dût céder le Piémont : il entretient dans ce but les Italiens mécontents des affaires de leur patrie. Il dépense son argent d'une manière à la fois sage et honorable. Il n'est guère adonné aux femmes, la sienne lui suffit; pour la conversation, il s'en tient à celle de madame la sénéchale de Normandie, âgée de quarante-huit ans. Il a pour elle une tendresse véritable; mais on pense qu'il n'y a rien là de lascif, que c'est comme entre mère et fils; on affirme que cette dame a entrepris d'endoctriner, de corriger, de conseiller M. le dauphin, et de le pousser à toutes les actions dignes de lui; et son rôle en effet lui réussit à merveille. De moqueur et vain qu'il était, et peu amoureux de sa femme, il est devenu un tout autre homme; il s'est corrigé de quelques autres petits défauts de jeunesse. Il aime à assister aux exercices militaires; on estime généralement son courage, dont il a déjà donné des preuves à Perpignan et en Champagne[1].

. . . .

Je ne saurais vous dire quelles sont les dispositions de sa majesté très-chrétienne envers les autres puissances, car l'intention des hommes, et notamment celle des princes, est chose presque impénétrable; cependant les actes peuvent nous en donner quelque indice.

[1] Du Bellay, X et XI; Muratori, XX, 43.

degli uomini, e massime principi, è quasi impossibil cosa a sapere. Pur dagli effetti se ne può avere qualche argomento, essendo la natura di questo principe altera, brava, libera, e molto schietta, e quello[1] dell' imperatore, parte simile quanto alla bravura e alterezza, parte contrario quanto a qualche altra cosa. Però credo certissimo che vi sia fra le lor maestà più parentado che amore: benchè[2], misurando tutti li principi l'amore o l'odio suo con gli altri dall' utile proprio, e non dalla conformità dei costumi nè dalla dolcezza del vivere insieme, come fanno li privati, penso che questi grandi si voglino poco bene insieme, tirando ogn' uno di loro al suo profitto e commodo. E se pur talora si servono del mantello dell' onestà ovver giustizia, lo fanno solo per coperta; ma il didentro è l'utile e commodo proprio. E però se venerà tempo mai, che il presente re, o suoi posteri, possino muovere le armi con speranza di recuperare Milano, Artoes, Napoli, Ronsiglion, e forsi Navarra, lo faranno molto gagliardamente. Siccome faria all' incontro l'imperatore per avere Borgogna e Provenza; sopra le quali pretende, per eredità, ragioni; e similmente per occasion di Savoia e Piemonte. Le qual radici, tanto verdi negli animi di questi dui, si può tener per certo che ogni tratto debbon far sentir al mondo qualche acerbo frutto. Oltra che non solo tra questi dui principi si tratta di qualche stato particolare, ma ad un certo modo della superiorità ed arbitrio della cristianità.

Col serenissimo d'Anglia[3], oltra che quelle due nazioni si odiano sommamente, i loro re sono al presente poco amici. E sebene, essendo[4] disceso questo re d'Inghilterra dalli conti di Bles, di nazione francese, e successore di quel regno per un' altra linea pur francese, che furono li duchi di Normandia; non tiene però quel conto e quell' estimazione della casa di Francia che si deve. E per dir il vero,

[1] *Quello* par che si rechi a *animo* che è nel precedente periodo. Lo scrittore aveva forse dimenticato *natura*.

[2] Forse *perchè*.

[3] Il cod. dopo *Anglia* ha *defunto*: giunta forse del copista, o forse dello scrittore, il quale avrà apposta quella postilla dopo i primi mesi del 1547, cioè dopo la morte d'Enrico.

[4] Il costrutto richiede *sia*.

Le roi étant fier, brave et franc, et l'empereur d'ailleurs étant aussi fier et aussi brave, mais différant de lui sur d'autres points, je crois que leurs majestés sont plutôt liées par les nœuds de la parenté que par ceux d'une affection véritable. Au surplus, tous les princes prennent pour mesure de leur haine et de leur amour, leur intérêt et non la ressemblance des mœurs et les agréments mutuels de la vie, ainsi que les particuliers le font d'ordinaire. Aussi les grands, quand ils aiment, le font toujours sans préjudice de leurs propres intérêts; et si quelquefois ils allèguent des raisons d'équité et de justice, ce n'est que pure feinte; dans le fond l'utilité est leur but unique. Si donc jamais ce roi ou ses successeurs ont l'occasion de ressaisir le duché de Milan, le comté d'Artois, Naples ou le Roussillon*, et peut-être la Navarre, ils le feront de grand cœur. L'empereur, de son côté, ne manquerait pas d'en faire autant pour ravoir la Bourgogne et la Provence, sur lesquelles il allègue des droits héréditaires, ainsi que sur la Savoie et le Piémont. Ces prétentions sont si profondément enracinées dans l'esprit de ces deux princes, qu'elles ne peuvent manquer de produire de temps en temps des fruits bien amers; d'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de la possession de telle ou telle province, mais de la supériorité universelle dans les affaires de la chrétienté.

Quant à l'Angleterre, il y a d'abord la haine réciproque des deux nations; puis les deux rois ne s'aiment guère non plus. Le roi d'Angleterre est le descendant des comtes de Blois, c'est-à-dire qu'il est d'origine française : il est même l'un des héritiers du royaume de France, comme successeur des ducs de Normandie; et cependant il ne fait point cas de la maison de France. Il est vrai de dire que ce roi a été forcé de s'allier avec l'empereur contre sa majesté très-chrétienne pour avoir ce qui lui était dû et qu'on ne lui payait pas ; mais voyant que le roi de France reste sous la main de l'empereur comme le canard sous l'aile du faucon, ledit roi d'Angleterre espère qu'en-

* Du Bellay, IX, 386, 387.

sebene è stato forzato unirsi con Cesare contra il re cristianissimo per riaver li suoi crediti, che mai gli sono stati pagati, nondimeno vedendo che il re cristianissimo sta con Cesare come quasi l'anatra sotto il falcone, lui spera che quella tema lo facci star tanto quanto che li possi correre sopra senza che si muova, nè ressenti[1]. E qui[2] laudar il negoziar de'[3] Inglesi *ad sidera*, li quali, finchè hanno occasione, non temendo nè della rovina del re cristianissimo nè della troppa grandezza di Cesare, attendono alle cose sue *diligenter*. È vero che la poca onestà[4] e onorevolezza per il re cristianissimo dell' ultimo trattato di questa pace, la querela di Bologna mal accordata, la somma del danaro da esser sborsata ad Inglesi grandissima, ed il desiderio che ha quel re di tirarsi sotto la Scozia (desiderando il re cristianissimo il contrario), potrian queste cose alterare gli umori e produr qualche disturbo. E sono molti che credono che non abbia a passare li otto anni che l'amicizia debba esser rotta e guasta per dar nuova occasione un' altra fiata al magnifico Bernardo di fare una più onorevol pace fra quelle due maestà, con il putto[5] novo re. Con la chiesa romana quel regno stà sempre bene, per la molta religion sua, e per non aver troppo che partir seco. Ma a questa casa Farnese, invero mi pare che il re non gli sia molto affezionato, nè riconoschi da lei molti oblighi, per li troppo suttili, dubbiosi e intricati maneggi di papa Paulo. Si aggiunge l' alienazione di Piacenza e Parma, ch' è dispiaciuta infinitamente a tutta Francia. Pure quando si scopra qualche opportunità e commodo, si muterà anco proposito : e per aversi tanto unito con l'imperatore[6].

Con il signor Turco so certo che non vi è amicizia nè confidenza alcuna : ma accorgendosi l' uno e l' altro che gli saria troppo disfa-

[1] Il cod. *resceati*. Nol so interpretare in altro modo che come una desinenza scorretta di *risentire*.

[2] Sottintendi *debbo* o simile.

[3] I Veneti, come ognun sa, pongono *dei* anco innanzi alla vocale od alla esse impura.

[4] *Onestà* qui vale appunto il medesimo che onorevolezza, non mica *probità*. E forse è glossema.

[5] Intendi *che sarà nuovo re*. Se pure quest' ultima non è giunta del 1547.

[6] Il periodo par monco. Perfetto non è, ma può reggere.

gourdi par la peur, le roi très-chrétien se laissera faire. Ici il faut rendre pleine justice aux Anglais et célébrer hautement leur politique. Ils pensent à leurs affaires, et visent en même temps à abaisser la France et à ne pas trop laisser s'agrandir la puissance impériale. Il faut avouer que le dernier traité de paix était bien peu honorable pour la France; que la querelle mal apaisée, pour l'affaire de Boulogne, que l'énormité de la somme qui doit être payée à l'Angleterre, que l'envie manifestée par cette puissance de s'emparer de l'Écosse, contre les intentions de la France; que toutes ces causes réunies pourraient faire éclater la discorde entre elles. Quelques personnes pensent que cette paix ne durera pas huit ans, et qu'elle sera rompue pour que le magnifique sieur Bernardo ait occasion d'en conclure une autre beaucoup plus honorable entre la France et le jeune roi d'Angleterre[a].

La France, pays religieux, et qui n'a presque rien à démêler avec la cour de Rome, est toujours bien avec le saint-siége. Cependant il me semble que le roi n'a pas une grande affection pour la maison Farnèse, et qu'il ne lui sait pas gré de ces négociations équivoques, de ces finesses entortillées du pape Paul. Ajoutez l'aliénation de Parme, qui a fort déplu à la cour de France[b]. Lorsque l'occasion s'en présentera, on ne manquera pas de changer de politique; d'autant plus que le pape est fort lié avec l'empereur.

Entre le Turc et la France il n'y a ni amitié ni confiance; mais comme l'un et l'autre sentent qu'il leur serait nuisible de manifes-

[a] « Laissa un fils de l'âge de huit ans, nommé Édouard. » (Du Bellay, IX, 470.)

[b] Muratori ne laisse pas de flétrir les menees ignobles dont se rendit coupable Paul III, égaré par l'amour paternel. Mais la conclusion de ses remarques fort séveres et fort sages est assez plaisante : « Credendo io infine che nulla pregiudichi all' onor di questo pontefice l' aver procurato l' ingrandimento de' suoi piuttosto con gli stati altrui che con quelli della chiesa. » (*Ann.* XX, 52.) Le grand homme voulait sans doute se moquer du pouvoir temporel.

vore scoprir ad altri questa sua mala satisfazione, la dissimulano; e tuttavia col negoziare si servono quanto possono l' un dell' altro. Ma l' uno e l' altro sa che se gli venisse l' occasione, sene farebbono di belle senza rispetto alcuno dell' amicizia che fra loro non è.

Con vostra serenità, mo, certo credo che non vi sia mal animo alcuno, anzi al presente bonissima disposizione: la quale è augumentata dalla mala contentezza che ha del papa. E si disegna un giorno con qualche unione venire alla recuperazion del suo. E perciò il clarissimo successor mio, per le sue virtù, ma più per l' occasione, averà una felicissima e favorita legazione, come di giorno in giorno la serenità vostra intenderà. È ben vero che, tenendo più conto i gran principi delli benefizii fatti che delli recevuti, non li piace molto recordarsi delle obligazioni. Per questo, quando sua maestà sente cosa contraria a quello che vorria da questa eccellentissima republica, si resente alquanto più che non doveria; ma poi il tempo e le ragioni adolciscono la displicenza avuta.

Con li stati dell' imperio (delli quali il re fa molto caso, più per fargli e mantenergli contrarii all' imperatore che per speranza di prevalersi di loro) cerca sua maestà d' intertenersi con molti officii: ma siccome loro mostrano servirsi del favor di Francia secondo l' occasione, così il re non ha nè animo nè buona disposizion verso di essi, se non quanto gli mette a conto. E però molte volte si fanno leghe ed intelligenze secrete; e le medesime molte volte si rompono.

Con il serenissimo di Portugallo non può il re di Francia star molto bene, perchè ha con lui quasi una secreta e continua guerra, pretendendo Francesi poter navigare alla Ghinea e terra di Brasil, ad ogni suo piacere; e non[1] contentando Portughesi, quando li trovano e sono superiori in mare, li combattono, e buttano a fondo. Per il che si concedono poi contra detti Portughesi represaglie

[1] Forse *non se ne contentando*, o *questo non contentando*. Abbiamo un esempio di Fr. da Barberino, che sta per la lezione del cod. dove *contentare* val *contentarsi*; e dice: « Convien contentare di quel..... »

ter ce refroidissement, ils le dissimulent : ils font semblant de se traiter de la manière la plus amicale [a]; mais ils savent bien qu'à la première occasion ils se joueront réciproquement d'assez mauvais tours.

Les intentions de la France envers votre sérénité sont bonnes, à ce que je crois; d'autant meilleures que le roi n'est guère content du pape, qu'il pense un jour ravoir ce qui lui appartient, et former dans ce but quelque nouvelle alliance. Ainsi mon illustre successeur aura, non-seulement par son mérite, mais par la faveur des circonstances, une ambassade fort brillante, et vous en aurez bientôt des nouvelles. Les grands princes, il est vrai, se rappellent plus volontiers le bien qu'ils ont fait que celui qu'ils ont reçu, et la reconnaissance n'est pas leur vertu principale. Ainsi, lorsque sa majesté apprend sur votre sérénité quelque chose qui n'est pas selon son désir, elle s'en fâche beaucoup plus qu'elle ne le devrait; mais les raisons qu'on lui allègue et le temps parviennent à calmer son courroux [b].

Le roi observe beaucoup d'égards envers les états d'Allemagne, non qu'il espère leur amitié, mais simplement pour les détacher de l'empereur, ou bien pour entretenir leurs animosités. Mais de même que ces états ne se servent de la France qu'en occasion utile, de même le roi n'a pour eux aucune intention bienveillante; il s'en sert comme d'un instrument. Ainsi, tantôt ils se rendent des services réciproques, tantôt ils se brouillent.

Avec le Portugal il ne peut y avoir bonne intelligence, puisque une guerre sourde dure toujours entre les deux pays : les Français prétendent pouvoir naviguer vers la Guinée et le Brésil, ce que les Portugais n'entendent pas du tout. S'ils se rencontrent en mer, et

[a] « Un' azione che sarà di perpetua infamia, non dico già alla nazione francese, che niun assenso prestò alle sconsigliate risoluzioni del re, anzi le detestò, come appare dalle storie, ma bensì allo stesso re. » C'est ainsi que Muratori juge les liaisons de la France avec les Turcs, lui qui reconnaît ailleurs que les véritables moteurs de la politique des rois, ce sont les intérêts et non pas les croyances. (*Ann* XX, 45, 48.)

[b] La république de Venise comptait

grandissime; d'ove nasce che mai se gli restituisce cosa che del suo sia presa. Solevano i re di Portogallo, per la continua inimicizia che avevano con Castiglia, esser favoriti e aiutati da' Francesi, come Scozesi per rispetto d'Anglia; e Italia, e[1] qualche altro principe per simil occasione. Ora, come derelitto, quel re si ha gettato nelle braccia dell' imperatore, e sta malissimo contento del re cristianissimo, siccome lui sta di Portugallo.

Con li Scocesi vi è amicizia e intelligenzia, ma non, a gran gionta[2], tanta come soleva alli tempi passati; perchè essendo quel regno senza capo, si han lasciato dividere, e corrompere dalli Inglesi, e alienar da' Francesi. Oltre che a tutti[3] pare non esser aiutati in questa ultima guerra con Inglesi, come si conveniva, e gli era stato promesso. Pur, per il bisogno e necessità, continua l'amicizia e confederazion fra loro.

Le entrate delli re di Francia, per quanto ho potuto intendere io, ferme e ordinarie, di dazii, e fondi ereditarii, non sono più d' un milione di scudi all' anno; e questo chiamano loro il presto[4] danaro del re. Per le guerre, mo, che da certi anni in quà sono accadute, non bastando questo ordinario per mantener la gente d'arme, e arcieri a cavallo, furono adimandate alcune taglie estraordinarie alli paesi, le quali furono concesse; e tuttavia si pagano; e sono, per il lungo uso, fatte ordinarie. Queste al principio erano di non molta importanza; ora ascendono a più di dui milioni di scudi. Il modo di dimandarle è questo: che il re scrive alli governatori delle provincie ogni anno, che faccino in una delle

alors parmi les grandes puissences. Du Bellay la nomme à côté de l'Angleterre (IX, 370); et en effet, si c'est l'influence morale qui fait la force des nations, cette république en eut, pendant des siècles, autant que toute autre

[1] Nel cod. manca l'*e*.

[2] Un Toscano avrebbe detto: *a gran pezza*.

[3] Intendi *tutti loro*.

[4] Forse *proprio*.

que les Français soient les plus faibles, les autres les attaquent et coulent bas leurs navires. De là les représailles cruelles qu'on permet contre les vaisseaux portugais; et si jamais on leur prend quelque chose, on ne se hâte pas de le leur rendre. L'inimitié que les rois de Portugal entretenaient avec les rois de Castille était pour la France une occasion de leur prêter son secours, ainsi qu'elle le prêtait à l'Écosse contre les rois d'Angleterre, et aux gouvernements d'Italie contre quelque autre prince ennemi. Maintenant le roi de Portugal, se voyant seul, s'est jeté entre les bras de l'empereur, et il est très-mécontent de la France: celle-ci, au reste, le lui rend bien.

Entre la France et l'Écosse l'amitié subsiste, mais pas aussi vive qu'auparavant. Ce dernier royaume n'a pas de chef; il s'est laissé diviser et corrompre par l'Angleterre, qui cherche à le détacher de la France, ce qui n'est pas difficile, puisqu'il pense n'avoir pas été efficacement secouru dans la dernière guerre, ainsi qu'il en avait besoin et qu'on le lui avait promis. Mais c'est la nécessité des choses qui conserve toujours la bonne intelligence entre la France et l'Écosse.

Le revenu annuel des impôts fixes et des domaines royaux en France ne dépasse pas un million d'écus, à ce que j'en sais: c'est ce qu'ils appellent l'argent du roi [a]. Mais les dernières guerres, et l'entretien des gendarmes et des archers à cheval exigeant davantage, on a demandé des tailles extraordinaires, qui furent accordées et qui durent encore, en sorte qu'elles sont désormais devenues ordinaires. Au commencement c'était peu de chose, mais à présent cela fait une somme de deux millions.

Quant au mode de la perception, le voici. Le roi écrit tous les ans aux gouverneurs des provinces, en leur ordonnant de rassembler dans une des principales villes de leur gouvernement les trois états, c'est-à-dire, le clergé, les bourgeois et les campagnards [b], car les gentilshommes ne payent rien; ils n'ont que l'obligation d'entretenir à leurs frais, en temps de guerre, tant de chevaux, tant de soldats, pendant

[a] Du Bellay, IX, 429. — [b] « Alle spese della guerra era principalmente sottoposto il minuto popolo; cioè i mercanti, gli agricoltori, gli artigiani. » (Davila, VI, 393.)

principali terre del suo governo li tre stati, che sono clero, cittadini, e gente da villa solamente (non pagando li gentiluomini cosa alcuna, ma solo sono tenuti andare con tanti cavalli e fanti a sue spese per tre mesi alla guerra). A questi tre stati, redotti[1], è dimandato una somma di danaro per nome del re; non sempre l'istessa, ma ora più ora meno, secondo che la guerra importa, e secondo che quella provincia è più o meno daneggiata e aggravata un anno dell' altro: avendosi anche rispetto alli paesi di frontiera, e a quelli che novamente sono stati acquistati. *Denique*, se il re vuole secentomila franchi, ne dimanda un milione. E qui si sta sulle dispute un poco; in fine si conclude la cosa. E li estremi[2] si fanno per porzione eguale fra li prefati tre stati secondo il capitale d' ogn' uno; e il danaro si responde[3] di terra in terra, e *denique* viene al cofano di Parigi. Sopra la qual esazione di taglie vi sono tanti offiziali, recevitori e tesorieri generali, e tante espillazioni, che è un stupore. Normandia è sempre la più gravata, e gli uomini di quella provincia pagano più che li sudditi di vostra serenità; ma le altre stanno meglio, perchè Bretagna, Borgogna e Savoia sono di nuovo acquistate: Picardia e Champagna sono piccole, e rovinate, per esser in confin de' nemici. Di modo che la carga si resolve su Guascogna, Lenguadoc, Normandia e Francia, con il paese de Poistù e la Rochel. Oltra a queste taglie, quando il bisogno occorre, se ne dimandano delle altre estraordinarie, tutte ad arbitrio del re, tutte però minori dell' ordinaria. E di più vi sono gl' imprestiti, li quali il più sono donativi, perchè rare volte si restituisce, sebene hanno nome d' imprestiti. E tutte queste imposizioni si pagano con una estrema obedienzia, e violenzia a chi non lo fa prontamente. In fine vi sono le decime del clero, le quali per il passato si solevano tal ora far pagare con licenza del papa. Ora, considerando il re che tutti li benefizii di Francia sono over

[1] Raccolti in parlamento. Fr. Barberino: « Vedi redutti, e stretti insieme alcuni. »

[2] Forse errato.

[3] G. Villani: « Non rispondendo del censo alla chiesa. » Ora *corrispondere*; che è men bello.

l'espace de trois mois. Lesdits états rassemblés, on leur demande une somme au nom du roi, pas toujours la même : tantôt plus, tantôt moins, selon les nécessités de la guerre, et selon le plus ou moins d'impôts qui ont pesé sur la province dans l'année précédente. On a même le soin de ne pas trop grever les pays de frontière ou bien ceux qui ont été nouvellement conquis. Si le roi veut six cent mille écus, il demande un million : on discute, on rabat; à la fin on s'accorde, la répartition se fait en parties égales entre lesdits trois états. Chacun paye suivant sa fortune. L'argent est ramassé de tous les endroits, et il passe au coffre de Paris. Cette exaction entretient un nombre infini d'employés, de receveurs, de trésoriers généraux : on vole de tout côté. La Normandie est toujours la plus grevée de toutes les provinces; les Normands payent plus que les sujets de votre sérénité : mais ailleurs on est mieux que chez nous. La Bretagne, la Bourgogne, la Savoie, sont de nouvelles acquisitions; la Picardie et la Champagne sont de pauvres provinces; étant situées à la frontière, elles sont ruinées par la guerre. Tout le fardeau de l'impôt pèse sur la Gascogne, le Languedoc, la Normandie et la France proprement dite; puis sur le Poitou et La Rochelle.

S'il faut encore des tailles extraordinaires, le roi les demande, toujours selon son bon plaisir, mais toujours en sommes moindres que les impôts ordinaires. Puis il y a les emprunts, qui sont plutôt des présents, car on ne les rend presque jamais : tout cela se paye avec une grande facilité, et si quelqu'un résiste, on le rudoie de belle manière. Enfin il y a les décimes du clergé qui se payaient autrefois avec le consentement du pape; mais aujourd'hui on ne croit plus ce consentement nécessaire. Les rois soutiennent que tous les bénéfices ecclésiastiques de France sont de fondation royale, ou bien institués par les princes dont les rois sont les successeurs, ou enfin que c'est le peuple qui a pourvu à leur dotation, et que les peuples appartiennent aux rois comme à leurs légitimes seigneurs et maîtres. Ils en concluent que pour disposer de ces bénéfices ils n'ont besoin du consentement de personne; et ceux qui payent pensent

di fondazione reale, over de' principi (nel loco dei quali, loro sono successi) overo sono stati dotati dai populi (delli quali loro ne sono legitimi signori e padroni); gli par per questo poter aver libertà, senza consenso d'altri, dimandare qualche aiuto nelli bisogni alli suoi amici, e a questi di darlo. Il che se fosse proibito, saria levato il fondamento della gratitudine e dell' amicizia. E così quel clero, che è affezionato al suo re come di raggione si deve essere, paga sempre, senz' altra licenza da Roma, da due sino a sei e sette decime all' anno, che importano da cenquarantamila scudi l'una. Le quali, seben han nome di decime, non sono però che mezze decime, perchè nel tassar li benefizii del 1516, si usò gran desterità, e non furono notati che per la metà dell' entrate. Confessa il re presente, e concede al papa, che nè lui nè alcuno principe cristiano di propria autorità può mettere imposizione al clero, e chi lo fa, sia scomunicato per la legge vecchia e per la nuova; ma dice, bene, che il pigliare sussidii volontarii da qual sorte di uomini si sia, non può esser proibito nè da legge nè da costume alcuno che sia al mondo. E così lui scote[1], quelli pagano, e il papa tace; nè può avere apoggio a che attaccarsi. È vero che a questo servirsi del clero vale assai il *jus eligendi* che ha il re nelli benefizii di Francia, concessoli da Leon X a Bologna, quando fu accordata la revocazione della pragmatica sanzione: la quale prerogativa di eleggere, il re vuole che si estenda non solo nelli dominii che possedeva allora della concession fattagli, ma anche nelli paesi che di giorno in giorno va açquistando, come è Bretagna e Savoia; le quali soleano essere sotto la sede romana, ora lei non vi ha più autorità alcuna, come non ha nel remanente. Sola gli resta la espedizione delle bolle, e il pagamento delle annate, che fin quà non aveva eccezione alcuna, al presente è messo in disputa. E penso che il re cristianissimo farà ogni cosa per liberar anco li sudditi suoi da questo impaccio, siccome ha fatto di tutto il resto. Perchè nè spoglie, nè decime, nè renunzie (con riserve o libere), nè pensione, nè manco

[1] Idiotismo, *riscuote*.

de même. Si on leur défendait de payer, on ôterait le lien principal de reconnaissance et d'affection qui existe entre le prince et les sujets. Or le clergé de France est très-attaché à ses rois, ainsi qu'il doit l'être. Il paye donc, sans la permission de Rome, deux, trois, et jusqu'à sept décimes par an, dont chacune est de cent quarante mille écus. On les appelle décimes, mais ce n'est vraiment que la moitié des décimes, puisqu'en 1516, en appréciant la valeur des bénéfices, on s'y prit d'une manière fort adroite, et l'on n'enregistra que la moitié de leurs revenus annuels. Le roi actuel avoue bien qu'un impôt frappé sur le clergé par lui ou par tout autre prince chrétien serait une chose illicite et condamnable selon l'Ancien et le Nouveau Testament; mais il soutient que ni loi ni coutume ne peuvent empêcher d'accepter ce qu'on vous donne de plein gré, à titre de subsides. Ainsi le roi prend, le clergé paye, et le pape se tait, car il ne sait que dire. Le roi se sert selon ses besoins des biens du clergé. Il s'autorise du *jus eligendi* que lui donna Léon X à Bologne, lorsque fut accordée la révocation de la pragmatique. Mais de plus il prétend que cette faculté de nommer aux bénéfices vacants s'étend même aux domaines qu'il a acquis après cette concession de Léon X, tels que la Bretagne et la Savoie, qui jadis dépendaient tout à fait de Rome, et qui à présent dépendent du roi. Il ne reste au pape que l'expédition des bulles et le revenu des annates, qui commence à être mis en question, d'incontestable qu'il était jusqu'ici*. Je pense que le roi fera son possible pour soulager ses sujets même de ce fardeau-là. Nous voyons déjà que ni confiscations, ni décimes, ni renonciations entières, ni renonciations avec réserve, ni pensions, ni même jugements des causes ecclésiastiques, ne relèvent du saint-siége; mais tout se fait au dedans du royaume. Les prélats reconnaissent plutôt l'autorité du roi que celle du pape;

* « Les annates ne subsistèrent depuis lors que comme une subvention volontaire pour fournir aux dépenses du saint-siége. » (Frayssinous, *Égl. gallic.*) Cependant Brantôme parle encore « des extorsions, des deniers, des annates que Rome tirait tous les ans de la France. » (IX, 182.)

giudicature de liti ecclesiastiche vanno più a Roma; ma restano pel tutto ordinate e diffinite nel regno. Per questo tutti li prelati reconoscono più il re che il papa; e sua maestà si serve così dei loro danari come delli proprii. Manda episcopi ed abati, oratori fuora; e ben spesso non gli dà provisione alcuna : gli fa far delle navi, e delle case e palazzi del suo; e lui ne è poi l'erede : va aloggiare alli lor benefizii, e mandavi chi li piace senza pagare cosa del mondo; e li soldati vecchi benemeriti sono nutriti e mantenuti, tanti per abbazia, in loco di recompensa. Di modo che tutto torna a commodo e servizio del re, e a salute delle anime de' prelati.

Vi è poi il modo di cavar danari per via di vendere gli offizii, li quali sono infiniti, e tutto il giorno si augumentano : come sono avocati regii per ogni vil loghetto, recevitori di taglie maggiori o minori, di dazii, tesorieri, consiglieri, presidenti de' conti, e di giustizia, maestri di richieste, fiscali, prevosti, *élus*, *baillifs*, visconti e generali, e tanti altri, che in vero la metà basteria. E questi danno molti danari al re : li quali, computando un anno per l'altro, forse ascendono a più di quattrocentomila scudi. In fine vi è la cassa dei boschi che per l'ordinario danno cencinquantamila scudi l'anno, e in un bisogno potria darne più di secentomila per una fiata. Vi sono le confiscazioni dei beni de' forastieri che morono in Francia con figli o senza; e quelli dei regnicoli, che si fanno per delitti. Vi sono li appalti di diverse merce, che danno pur qualche somma bona di danari : ma questo è tutto estraordinario. Ma di ordinario e fermo si può credere che li re di Francia oggi abbino quattro milioni d'oro ogn' anno d'intrata. *Et tamen* sono cent' anni, al tempo del re Carlo Settimo, che non avevano un milione intiero d'entrata all' anno, *omnibus computatis :* tanto sono augumentate le gravezze, ed anche li nuovi acquisti di quella corona.

sa majesté se sert de leur argent comme du sien propre : elle envoie en ambassade évêques et abbés, quelquefois sans appointements; elle leur ordonne de construire à leurs frais des vaisseaux, de bâtir des maisons, des palais, dont elle hérite; elle loge sur leurs bénéfices, et y envoie qui il lui plaît, sans rien payer : les soldats qui ont bien mérité du roi par leurs services, sont distribués dans les abbayes obligées de nourrir leur vieillesse. Ainsi tout tourne au service du roi, et au salut des âmes des prélats.

Ensuite, on tire beaucoup d'argent de la vente des emplois, et ce commerce se fait de mille manières. Le nombre des employés augmente toujours : ce sont des avocats du roi à chaque petit village, des receveurs d'octrois, de tailles et taillons, des trésoriers, des conseillers, des présidents de cours des comptes et de cours de justice, des maîtres des requêtes, des procureurs du fisc, des prévôts, des élus, des baillis, des vicomtes, des généraux et d'autres, dont la moitié serait bien suffisante. Tout ce monde donne de l'argent au roi, qui, une année portant l'autre, en tire plus de quatre cent mille écus.

Il faut enfin compter les forêts qui valent une rente ordinaire de cent cinquante mille écus par an, et qui dans un besoin extraordinaire pourraient en procurer, pour une seule fois, six cent mille. Il y a la confiscation des biens des étrangers qui meurent en France avec ou sans enfants, et celle des biens des nationaux qui ont commis quelque crime frappé d'un tel châtiment. Il y a les différents commerces qu'on afferme et qui donnent aussi d'assez bonnes sommes. Mais tout cela est extraordinaire : pour les revenus ordinaires, on peut les évaluer à quatre millions d'écus d'or. Sous Charles VII, il y a cent ans, le revenu total, *omnibus computatis*, n'était que d'un seul million; tant sont augmentés les impôts d'un côté, et de l'autre les domaines de ce grand royaume.

La spesa, mo, che sua maestà cristianissima fa ordinariamente, è, prima (come è detto di sopra) per la sua persona e altre particolarità, di un milione e mezzo d'oro; poi, circa quattrocentomila scudi nelli pagamenti di duemila e cinquecento lance (benchè il numero delle lance non è sempre il medesimo, accrescendosi o sminuendosi secondo li bisogni); e mille e quattrocento leggieri, computato in questi il piatto delli conduttieri loro e de' marechalli. Vi è aggionta ora la spesa del fortificare, che importa un anno per l'altro più di ducencinquantamila scudi: se continueranno nel volere che ora sono, e se vorranno provedere al bisogno loro, siccome in vero il re vi attende con ogni spirito. Gli[1] sono le provisioni de' Svizzeri publiche e private, di Alemanni e Italiani, che importano più di duecentomila scudi. Le guardie poi delle fortezze son piccole; e molte non circondano un miglio. *Item* lavorano con poca spesa: però non saranno durabili; ma le chiamano morte paghe, e li dan cinque franchi[2] il mese, che passano più di duecentomila scudi all' anno. Vi è la pensione d'Inghilterra, la qual (computando alcune provisioni che si danno a' principi inglesi) vuol più di centomila scudi all'anno. Vi sono venti galere, che si tengono sempre a quattrocento scudi il mese per una, che importa centomila scudi[3], delle quali però talvolta se ne disarmano la metà. Le provisioni e salarii de jurisdicenti, offiziali e altri ministri di tutto il regno, valeno da trecentomila scudi. Di modo che a tempo di estrema pace, senza pagare cosa alcuna de' debiti vecchi, non può avanzare il re un milione[4] di scudi all' anno. Quando poi è la guerra, può pensare la serenità vostra, da lei ad altri[5], quel che spendi quel regno. Il quale in questa ultima impresa, dal quarantadue in poi, ha tenuto sempre quasi centomila paghe di fanti a

[1] *Gli* per *vi*, in Dante e in altri.

[2] Non posso correggere l'errore, non essendo qui notato il numero degli occupati al lavoro, dal quale e dalla somma totale dedurrebbesi il prezzo.

[3] 96,000.

[4] Le spese notate fanno 3,050,000; la rendita è quattro. Resta pel re un milione, meno cinquantamila.

[5] Par voglia dire: La serenità vostra può pensare da sè; e altri può pensare da sè, quel.....

La dépense ordinaire pour la personne du roi et pour les besoins particuliers se monte, je le répète, à un million et demi. Il faut ensuite quatre cent mille écus pour solder deux mille cinq cents lances, dont le nombre n'est pas toujours le même, mais augmente ou diminue selon le besoin. Ladite somme sert aussi pour payer quatorze cents chevau-légers, y compris la rémunération due à leurs *condottieri* et à leurs maréchaux. Les dépenses des fortifications qui sont de nouvelle date exigent deux cent cinquante mille écus, une année portant l'autre, si toutefois on continue sur le même pied, ainsi que cela est nécessaire et que le roi semble le vouloir de grand cœur. Puis il y a les pensions publiques et particulières des Suisses, des Allemands et des Italiens, absorbant deux cent cinquante mille écus. Quant à la garde des places fortes, c'est peu de chose ; car la plupart n'ont pas même un mille de circuit. D'ailleurs on cherche à y dépenser le moins possible : ainsi les travaux ne seront pas de longue durée. On appelle ceux qui les gardent des mortes-payes : on leur donne cinq francs par mois, ce qui fait deux cent mille écus par an. Il y a de plus la pension due à l'Angleterre [a] qui s'élève presque à cent mille écus, y compris les pensions payées aux princes anglais. Ajoutez vingt galères qui coûtent quatre cents écus par mois chacune, c'est-à-dire cent mille écus. Cependant la moitié reste souvent désarmée.

Les traitements et les salaires des juges et des employés de tout le royaume coûtent trois cent mille écus. Ainsi, dans les temps de pleine paix, et sans rien employer au payement des anciennes dettes, le roi ne peut mettre de côté qu'un million par an : pensez donc ce qu'il doit en être en temps de guerre. Les dernières campagnes depuis 1542 exigèrent presque cent mille hommes [b] de pied et dix à douze mille chevaux, sans compter l'entretien de tout ce qui re-

[a] D'après la composition dont il parlera ci-dessous. (Du Bellay, X.)

[b] A plusieurs reprises. En 1541 l'armée était de quarante mille hommes de pied, de deux mille hommes d'armes et de deux mille chevau-légers. En 1544 le nombre des hommes de pied était le même. (Du Bellay, IX, 392 ; X, 441.)

piedi, e dieci e talvolta dodicimila cavalli, con le spese delle armate, arteglieria, ministri e poste; talchè mi è affirmato e da sua maestà e da molti altri, che nella guerra delli due primi anni, cioè 1542 e 1543, spese dodici milioni di scudi; massime non essendo li suoi danari spesi con quella diligenza e fedeltà che sono quelli della serenità vostra, li ministri della quale La servono con quell' affezzione e lealtà che sono tenuti li boni alla patria loro. Ma in Francia, nelle mostre solo de' fanti d' ogni nazione, il re a centenara e migliara di soldati è ingannato e robbato; e li tesorieri lo consentono, e hanno parte del furto. E chi volesse castigare con le forche questi delitti, non si averia poi a chi commettere tal carrichi: tanto sono inveterati questi errori. E tutto procede dal prodigo vivere de' Francesi, li quali spendono[1] in un tratto il suo, sono sforzati pensare a quel d' altri. E però il parco e il civil vivere di questa eccellentissima republica si deve conservare con ogni studio, perchè è utile non solo al privato ma al publico.

La fanteria di che si serve il re ora è Guascona e d'altre parti di Francia, poi d'Alemagna. E par quasi che de' Svizzeri non si voglia prevalere se non in caso di estremo bisogno. Di Spagnoli non si fida: d'Italiani è chiarito, come molti altri principi, che (per dapocaggine e avarizia delli capi) sia fatta dannosissima milizia, e sia come un' armatura di piombo, che quanto al peso è grave come di ferro, quanto al diffendere non è poi di profitto alcuno. Di modo che quelli capi italiani che servono ora il re in Francia, overo servono come ingegnieri e architetti, overo con le persone sole: nè averanno mai le compagnie in essere, se non a qualche guerra d'Italia, più per intertenimento e per mostrare di confidare nella nazione, che per speranza d'alcuno buon servizio. La causa di questo disordine e vergogna sono stati li capitani, li quali per aver maggior carrico e con-

[1] Forse *spendendo*; ovvero *e sono*.

garde la milice, l'artillerie, les employés extraordinaires et les frais de poste. Sa majesté et d'autres personnes m'ont assuré que la guerre des deux premières années, 1542 et 1543, lui coûta douze millions d'écus d'or. Au reste, l'argent du roi n'est pas dépensé aussi fidèlement et aussi judicieusement que celui de votre sérénité, dont tous les ministres sont animés de cette loyale affection que tout homme de bien doit à sa patrie. Il n'en est pas de même en France. En ce qui concerne l'infanterie seule, composée de différentes nations et soldée par le roi, on lui escamote par centaines et par milliers la paye des soldats qui ne paraissent pas aux revues : les trésoriers y consentent, et ils ont leur part des sommes volées. Si l'on faisait pendre tous les coupables, il n'y aurait guère de trésoriers en France [a], tant le mal est profond! La faute en est à la prodigalité habituelle des Français : ils dépensent leur bien si follement, qu'il faut après cela qu'ils portent la main sur le bien d'autrui. C'est pourquoi les mœurs sobres et vraiment dignes de bons citoyens, qui distinguent les habitants de notre république, doivent être soigneusement conservées, puisque c'est là le fondement et du bonheur privé et de la grandeur de l'état.

L'infanterie dont le roi se sert à présent est composée de Gascons et d'habitants d'autres provinces de la France, puis d'Allemands : quant aux Suisses, on n'en veut, à ce qu'il paraît, qu'en cas d'extrême nécessité [b]. On ne se fie guère non plus aux Espagnols. Pour les Italiens, le roi a acquis, ainsi que d'autres princes, l'expérience que l'avarice et la lâcheté des chefs en ont fait une milice bien plus nuisible qu'utile [c], car elle est semblable à une armure de plomb, aussi lourde à porter que si elle était de fer, mais incapable de résister au choc ennemi. Ainsi les chefs italiens qui servent la

[a] Brantôme, III, 307.

[b] Cependant en 1542 ils étaient quatorze mille. (Du Bellay. IX.

[c] Du Bellay ne pensait pas de même. « Le seigneur P. Strossy ayant amené trois cents soldats toscans tous signalés, ayant été ou capitaines, ou lieutenants, ou enseignes : et étaient armés de corselets dorés, avecque chacun un cavalin vite et dispos : les deux partis portant la pique et la tierce, l'arquebuse allant toujours avec les coureurs. Et s'il était besoin de com-

dutta, si hanno offerto condur più soldati di quello che erano le forze e seguito loro, di modo che erano forzati pigliar ogni vil canaglia. Oltre che, per rubare assai, retengono e ingannano li soldati delle paghe e capi soldi promessi: li quali non essendo pagati, si fan lecito di essere transfugi, il fuggir delle fazzioni[1], robbar e rovinar li sudditi che dovrebbono diffendere, e far ogn' altro male per grande che 'l sia. A tale che quella gente che per il passato con buona disciplina e ordini ha soggiogato il mondo, ora, con mal governo, è rifiutata da tutti per inutile e vergognosa. La qual cosa, se a principe alcuno importa, ed è degna di diligente considerazione, credo che a vostra serenità sia importantissima, avendo tanta e così buona parte del dominio suo in Italia, ed essendo astretta nelli suoi bisogni servirsi e defendersi con milizia italiana: la quale quando non sia fedele e buona, indarno si averiano fatto tante muraglie e balovardi, e tante spese e fatiche. E se si dicesse che in caso di necessità concorreranno gente da ogni banda e forestiera e eletta, responderei che non fusse molto sicura cosa fondarsi su questo; ma più prudente remedio saria redurre a buona milizia e disciplina li sudditi proprii (ordinando ben le forze nostre, come credo che non sia impossibile a farlo), che fidandosi troppo nella ventura, lasciar questa parte per derelitta *.

* Ma perchè il proposito è venuto di parlare della fantaria di che si prevale il re, e di Svizzeri, essendo essi anticamente stati connumerati tra li populi

bat ou d'assaillir un fort, ou garder un passage ou le conquérir, soudain se mettaient à pied; et ne leur fallait nul sergent pour se mettre en bataille, parce que d'eux-mêmes chacun savait ce qu'il avait à faire, car ils avaient tous commandé. » (II. 415.) Ailleurs : « On tira des compagnies de gens de pied tant français qu'italiens; jusqu'au nombre de sept ou huit cents archiers, lesquels se jeterent devant les batailles pour enfants perdus. » (P. 437.) » La fuite des Gruyers ébranle même les soldats italiens » Mais Du Bellay, plus jaloux de l'honneur italien que ne l'est notre ambassadeur, a soin d'ajouter: « Cinq enseignes de gens de pied italiens, lesquels étaient des plus aguerris de notre armée, de sorte que s'ils eussent été au bataillon des autres Italiens ou Gruyers, on peut estimer qu'il n'eût été ainsi renversé qu'il fut. » En décrivant une autre bataille, l'historien français, avec sa bonne foi naïve, qui n'est plus de mise aujourd'hui, remarque : « Même nos Italiens s'en allèrent en confusion..... Et si je pense qu'il y avait autant de bons sol-

France ne sont que des ingénieurs ou des architectes[2] : ou bien s'il y a des capitaines, ils n'ont pas de soldats à leur suite. On ne lèvera de compagnies italiennes que dans quelque guerre d'Italie, et encore sera-ce pour les entretenir et pour montrer que l'on ne se méfie pas de la nation, sans que l'on espère en tirer une véritable utilité. La faute de ce désordre honteux en est toute aux capitaines, qui, pour gagner davantage, promettaient le double des troupes qu'ils avaient à leur suite. Pour remplir les rangs, ils étaient forcés d'enrôler les gens les plus vils; ensuite, afin de rendre leurs profits plus forts, ils volaient aux soldats une partie des salaires promis: or ceux-ci, n'étant pas payés, désertaient leurs postes, négligeaient leur devoir, pillaient et ruinaient les citoyens qu'ils auraient dû défendre, et commettaient toute sorte d'excès. Ainsi ces soldats, qui jadis bien disciplinés subjuguèrent le monde, maintenant, à cause de leurs chefs, sont repoussés comme une milice inutile et honteuse. Cela doit appeler l'attention de tous les princes italiens, et notamment celle de votre sérénité, dont les domaines les plus considérables sont en Italie, et dont la milice doit être nécessairement italienne. Or, si les soldats ne sont pas solides, à quoi servirait-il d'avoir bâti tant de forteresses et de boulevarts, d'avoir dépensé tant d'argent et d'avoir pris tant de peines? On me répondra qu'en cas de besoin nous aurions l'élite des étrangers qui accourraient de tous côtés pour nous servir. Mais ce n'est pas chose bien prudente et bien sûre que de s'appuyer là-dessus. Il faudrait plutôt tâcher d'améliorer la discipline de ses propres sujets, et mettre de l'ordre dans nos forces militaires, ce qui ne serait pas impossible : cela vaudrait mieux que d'y renoncer en s'abandonnant tout à fait au hasard.

francesi, seben ora sono Alemani, avendo io fatto nell' andare in la, il camino per il loro paese, non sara mal dirne qualche cosetta. Possedevano li Elvezii

dats qu'il en fût par l'heure en Europe. » (P. 433.)

[1] Error del copista. Il senso è : *transfughi d'una ad altra fazione*.

[2] Du Bellay nomme plusieurs fortificateurs italiens, dont quelques-uns fort expérimentés et fort savants.

Ma per tornare al regno di Francia, ancorchè sia tanto ricco e tanto munito da ogni banda, pur quando l'imperatore ultimamente del 1544 vi entrò in persona, certo che si può dire che si trovasse nelli più stretti termini che mai per avanti facesse; ma non però da rovinare, perchè un paese tale non può esser superato alli di nostri se non in molti anni e da molte gente; e questo non lo può fare un solo, non trovandosi principe che possa ad offesa d'altri e fuor de' suoi stati da sè mantenere un essercito tre anni di quarantamila uomini. Nè manco è da temere che una lega overo una cospirazion di molti lo possin fare, perchè l'unione tra loro non può durar tanto, come per prova si è veduto in tutte le confederazioni passate, fatte a rovina d'un terzo. Con tutto questo dico che la Francia era ridotta allora in gran travaglio, perchè l'armata turchesca, che era stata causa (senza far utile alcuno) di provocar l'odio dell' imperatore..... contro il re, era partita allora di Provenza per Constantinopoli. Dal qual esempio ognuno può considerare quanto fondamento si

il paese fra il Reno e Rodano, e il monte Jura, come scrive Cesare; quando del..... venne di oltra l'Oceano del regno di Svede, che così ancora si chiama, una inundazion de populi assai grande, traversando tutta Germania, la quale *denique* fermatasi nel contado e dominio di Absburg, che era il patrimonio antico della casa d'Austria, ottenne da quel conte di poter abitare sotto lui, come lavoratori di campagna; e promisero obedienzia e fideltà. Le qual promesse in poco tempo non solo non s' osservarono, ma cominciorno a levargli con le armi parte del stato, e confederarsi con molte terre vicine; di modo che con grandissime guerre e vittorie sue l'hanno poco meno che del tutto levato il dominio in quelle parti alli Austriaci, allargando ogni giorno li confini con le armi e con il coltivare quelle alpi. E sono fatti molto potenti per le confederazioni strettissime fra loro, e con Sedunesi, che ora si chiamano Vallesi, e li Reti, che sono li Grisoni, alli quali han data la lingua sua alemana, ancor che tal fiata parlino italiano, ma corrutissimo. E così queste tre sorte di genti abitano in forma di republica populatissima il dorso del mondo: dico del mondo, perchè non vi è alcuna altra cima nè globo (forse *giogo*) de alpe tanto alto nè tanto largo come quello dal quale nascono tutti li fiumi d'Europa grossissimi, come sono Reno, Rodano, Tesino, Adda, Eno, Adige e Danubio, e infiniti altri minori. Sono detti questi populi, Svizzeri, dal passato suo antico paese

Pour revenir au royaume de France, quoiqu'il soit bien riche et bien fort par sa position, il courut cependant un danger fort grave lorsque l'empereur l'attaqua et y entra lui-même en personne en 1544, sans que toutefois ce danger fût de nature à amener sa ruine. C'est un pays à n'être vaincu de nos jours qu'après de longs efforts et par beaucoup de monde : un prince seul ne saurait y suffire. Car il n'y a pas de prince qui puisse pendant trois ans entretenir en pays ennemi, sur le pied de l'offensive, une armée de quarante mille hommes. Quant à une ligue de plusieurs puissances, elle n'est pas à craindre non plus, puisqu'elle ne durerait pas longtemps. On en a la preuve dans toutes les confédérations qui se sont formées jusqu'ici contre une tierce puissance. Et cependant, je le répète, le danger de la France était alors très-grave. L'armée turque, qui avait provoqué la haine de l'empereur contre la France, était partie de Provence pour Constantinople sans avoir rendu aucun service au roi très-chrétien, ce qui montre quel espoir on peut fonder sur les se-

di Sved, e sono divisi in tredici cantoni, cioè Berna e Zurich, che sono li primi, poi Ondervald, Wan, Lucerna, Chiafausen, Glarona, Fiburg, Apenzel, Suiz, Basilea, Sangallo e Soleuro e Turg, oltra li Vallesi e Grisoni. Li quali tutti insieme, per quanto ho potuto giudicare e intendere, non possono fare più di cinquantamila fanti da guerra, sebeu di gente potessino fare più assai. Delli quali trentacinquemila fariano li Svizzeri, e quindicimila li Grisoni e Vallesi; ma per esser divisi fra loro per la religione, ogn' uno di essi ha rispetto dalla sua banda mandare in gran numero gente fuori a soldo d' altri, dubitandosi che la parte contraria non li facesse qualche scorno, ancor che abbino fra loro pace, e accordi strettissimi. Di modo che solo son potentissimi per la diffesa sua; ma all' offesa usano (forse *osano* o *sono*) poco per le ragion sopradette, e per non avere entrate publiche con le quali potessero mantenere diecimila fanti tre mesi, e que' delli Beruese (*sic*) del suo stato e del paese che tengono di Savoia e de Austriaci. E così si vivono quella gente in estrema libertà e sicurezza, bravura e rusticità, quanto altra del mondo facesse giamai; sempre però poco amici alla casa d' Austria, per le antiche guerre, come ho detto, con li conti di Absburg suoi predecessori, e per le nuove ingiurie e battaglie successe con la casa di Borgogna (della quale la cesarea maestà è ora l' erede), e per la nuova ingiuria del spoglio del duca di Savoia.

possa far sopra le armi o aiuti d'altri, massime d'infideli. Le quali se non sono pagate da chi le chiamano, come non era Barbarossa dal re cristianissimo, è forza però donargli l'equivalente quasi del stipendio: e pagandoli, costano un mondo; *et tamen* all' una e all' altra via non servono, non son fedeli, e sono di estremo pericolo senza utile alcuno: come si vede che tutto ciò intervenne al re cristianissimo nel tentativo di Nizza; e d'avantaggio ne reportò poco onore appresso d'ognuno: e col[1] Gran Signore fu cagione e principio di discontentezza, e non di obligazione, e non di maggiore amicizia, come altri pensavano.

Il serenissimo d'Anglia a quel tempo si era obligato di passare a Calais con ventiquattromila persone, entrando l'imperatore per Champagna, come fece, con trenta mila. Il Turco non era per muovere in Ungaria cosa alcuna, essendovi stato l'anno precedente. D'Italia si eran ressoluti di non avere aiuto del mondo, massime poichè la vittoria da Ceresole apportò così poco favore alle cose del re, come fece, essendo stata recompensata e mortificata con la rotta del Strozzi. Dal canto de' Svizzeri si aveva intesa la ressoluzion loro nella sua dieta, di non dare aiuto nè soldati a' Francesi, per publico decreto. Di modo che queste adversità facevano temere con ragione a tutto il mondo, dell' afflizion di quel regno. Pure in pochi giorni si scoperse che, da Cesare in poi, gli altri non erano nemici per la rovina di Francia, ma ben per travagliarla e abassarla alquanto. Il serenissimo d'Anglia non volse passare verso Parigi, come era tenuto per la capitolazion sua, ma si fermò per impadronirsi di Monterlo e Bologna, parendogli che quel gli bastasse a forzar gli Francesi a pagargli quanto dovevano. Gli Alemani mancarno delli aiuti e danari promessi nella dieta, parte per il suo costume ordinario, e parte perchè vedevano le cose andar troppo inanzi. Li Svizzeri, quel che non volsero fare in publico a favore del re, lo fecero in privato, lasciando andare alla guerra quanti del suo paese volse sua maestà cristianissima. Tutte queste cose, come si giudicò in Francia, fecero tardare li Cesarei

[1] Il cod. *el.*

cours des autres puissances, notamment des puissances infidèles. Quand même celles-ci ne seraient pas soldées (et Barberousse ne le fut pas par la France), il faudrait bien leur donner presque l'équivalent de la solde. En les payant, la dépense est intolérable, et cependant d'une manière ou de l'autre elles ne servent jamais fidèlement, elles n'apportent aucune utilité et elles exposent beaucoup, comme on l'a vu dans l'affaire de Nice, qui ne procura ni avantage ni honneur au roi très-chrétien, et qui fut avec le Grand Seigneur un principe de contestation au lieu d'être un lien d'amitié, ainsi que d'autres le pensaient[a].

Le roi d'Angleterre avait promis, à cette époque, de débarquer à Calais vingt-quatre mille hommes[b], tandis que l'empereur entrerait du côté de la Champagne avec trente mille, ainsi qu'il le fit. Le Turc, qui avait déjà attaqué la Hongrie l'année précédente, n'y pouvait rien entreprendre pour le moment. De l'Italie il y avait peu d'espoir de secours, d'autant plus que la victoire de Cerisolles[c] n'avait pas amélioré les affaires du roi, ayant été annulée par la défaite de Strozzi. Quant à la Suisse, on savait déjà la résolution et le décret de la diète de ne pas donner de soldats et d'assistance aux Français. Tout le monde craignait donc pour la France. Et cependant en peu de temps on s'aperçut que, l'empereur excepté, tous les autres ne voulaient pas la perte du roi très-chrétien, mais qu'ils visaient seulement à l'ébranler et à l'abaisser un peu. Le roi d'Angleterre refusa d'observer les conditions de l'alliance et de marcher sur Paris; il s'arrêta devant Montreuil et Boulogne[d]. Il lui suffisait de se faire payer par la France ce qu'on lui devait. Les Allemands n'envoyèrent ni les secours ni l'argent que la diète avait promis, d'abord parce que c'est leur habitude ordinaire, puis parce qu'ils voyaient la chose aller trop loin. Les

[a] « Le roi la répute sienne pour avoir été, par les comtes de Provence, baillée en gage au duc de Savoie, pour une somme de deniers. » (Du Bellay, p. 425 et suiv.)

[b] Du Bellay dit trente mille. (P. 447 et suiv.)

[c] Du Bellay, p. 430 et suiv. puis 442, 443; Muratori, *Ann.* XX, 58, 59.

[d] Du Bellay, p. 447.

(dopo preso Lucenburg e Ligny senza contrasto), sotto San Disier, fino a 17 d'agosto, non perchè non avessero potuto venir innanzi, se volevano (come fecero poi lasciandosi addietro Chalons e Reims, terre di maggior importanza), ma solo si fermarono tanto per vedere come andavano le cose de' Inglesi. Delli quali, chiaritisi che non procedevano come desideravano, guadagnato San Disier più per difetto di munizioni che per forza, spinsero inanzi per fare una bravaria, e non con speranza di poter far più impresa alcuna di momento. Frattanto il re cristianissimo ebbe tempo di mettere il suo esercito: e a' 18 o 20 del detto mese ebbe in essere tutta la gente, che fu di trentaduemila fanti, fra Svizzeri, Grisoni, Alemanni, Guasconi e Italiani; e circa cinque mila cavalli. Providde a Parigi meglio che si puotè, ancorchè lo facesse troppo di punto[1], e con estremo spavento e confusione d'ogn' uno. Al qual proposito non voglio restar di dire quanto egregiamente laudino li Francesi il governo di vostra serenità, e mai siano però del tutto per imitarlo: che Lei tenghi così preparato e ben ad ordine d'ogni cosa il suo arsenale e le sue città di tutte le cose necessarie alla guerra, seben La si trova in sicurissima pace, e non fa come loro, che al bisogno suo, di cinquecento mila anime che per l'ordinario stanno in Parigi, non trovaranno cinquemila fanti, e ben tristi, e ben pagati, che volessero pigliare l'armi per la difesa delle case loro.

Con queste forze radunate, e in questo modo ordinate non volendo a modo alcuno il re combattere in campagna col nemico, seben monsignor delfino mostrò in un certo loco sicurissimo sopra la marina volerlo fare, assicurato assai bene Parigi con la sua pre-

[1] Par che valga : *di subito*. Como diciamo : *di punto in bianco*.

Suisses firent en cachette ce qu'ils avaient arrêté de ne pas faire publiquement; ils laissèrent marcher au secours du roi très-chrétien autant de soldats qu'il en désirait[a]. Telles furent les causes (les Français le pensent du moins) qui arrêtèrent les impériaux après la prise de Luxembourg[b] et de Ligny[c], dont ils s'étaient emparés sans coup férir. Ils s'arrêtèrent sous Saint-Dizier[d] jusqu'au 17 août. Ce n'est pas qu'il leur fût impossible d'avancer (ils le prouvèrent bien après, en laissant sur leurs derrières Châlons[e] et Reims, places bien plus importantes que ne l'est Saint-Dizier), mais ce qui les retint, ce fut le besoin de savoir les mouvements des troupes anglaises. Lorsqu'ils s'aperçurent que ces troupes ne voulaient pas avancer, ils prirent Saint-Dizier plutôt par le manque de munitions que de vive force; et passèrent outre plutôt par bravade que dans l'espoir de rien faire qui fût utile à la cause. En attendant, le roi très-chrétien eut le temps de rassembler ses troupes : entre le 18 et le 20 du même mois elles étaient déjà sur pied au nombre de trente-deux mille hommes d'infanterie, Suisses, Grisons, Allemands, Gascons et Italiens, et de sept mille chevaux à peu près. Il tâcha de fortifier Paris le mieux qu'il put dans ce trouble et cette terreur générale.

Ici, c'est le lieu de remarquer combien les Français sont loin de suivre les exemples de votre gouvernement, que pourtant ils admirent. Votre gouvernement se tient toujours prêt, même au milieu de la paix la plus profonde; il a son arsenal bien fourni, ses villes bien fortifiées; tandis que Paris, cette ville peuplée de cinq cent mille habitants, ne trouverait pas aux meilleures conditions du monde cinq mille chétifs fantassins qui voulussent prendre la défense de ses maisons.

Après avoir ainsi rassemblé et arrangé ses forces, le roi ne vou-

[a] Mur. *Ann.* XX, 57; Du Bellay, VII, 295.

[b] Pour ce qui est des affaires du Luxembourg, voyez Du Bellay, IX, 386, 387, 390, 416.

[c] Du Bellay, p. 442; Mur. *Ann.* XX, 56.

[d] Du Bellay, p. 442, 444, 445, 446, 448. — [e] Du Bellay, p. 442, 444, 445, 449; Muratori, *Ann.* XX, 56.

senzia di dentro, e con l'essercito di fuori, redusse l'imperatore a termini, che se non seguiva la pace, saria stato forse mal contento esser proceduto tanto inanti con un esercito così numeroso, con tanto poca provisione di vivere. Alcuni, e delli grandi, in quella occasione persuadevano il re a combattere il nemico. Nondimeno sua maestà non consentì mai a tal openione, perchè se vinceva (il che però era dubioso), non guadagnava altro che liberarsi dui mesi più presto dai nemici per quell' anno, e l'imperatore non perdeva altro che un esercito : ma se la giornata fusse stata per Francesi avversa, averia perso in dne ore l'esercito, Parigi, e quanto per quell' anno avessero potuto cavalcar li nemici. Oltra che il resto poi di Francia, per qualche malcontento che vi si trova, averia fatta sollevazione e tumulto bestiale. Dove che seguendo il consiglio che tenne di 1536 in Provenza contra l'istesso imperatore, mise le cose sue al sicuro, sì come fece anco allora. Fu cosa bella, che quelli dui principi tanto nemici, e che si andavano incontro l'uno all' altro con tanto odio, mai però restarno, per varii mezzi, di trattar accordo, e pace. La qual cosa fu benissimo fatta, non solo perchè le [1] riuscì bene allora, ma perchè la ragione lo volse : non dovendosi mai esser tanto volto all' una parte, che non si abbia un occhio almeno all' altra.

Vedendo io queste cose, e intendendo quelli maneggi, giudicai, sicome scrissi in quel tempo a vostra serenità, certissimo, che la pace avesse a seguire. E so che la pareva cosa poco credibile; e quando gionse il corriero che mandai con la nova della conclusione, si credeva più presto che avesse portata la rotta, over la vittoria della giornata. Si cavò onorevolmente Cesare fuor di guerra con questo accordo; e si liberò da molti travagli e servitù; perchè mantenne l'amicizia con Anglia, e vinse la querela con Francia, che fu di fargli accettare Milano come feudo nuovo, e non come ereditario della casa d'Orleans, sicome avendolo offerto del 1538 a Nizza e del

[1] *Le* per *loro*. Forse aveva scritto *li*.

lut pas combattre en rase campagne. En vain le dauphin indiquait-il un point sur les côtes où l'on pouvait fort avantageusement tenter une attaque : la présence du roi d'un côté, et de l'autre l'armée qui protégeait Paris au dehors, rassuraient la ville et plaçaient l'empereur dans une telle position que si la paix eût tardé à être conclue, peut-être se serait-il fort repenti de s'être avancé aussi loin avec une armée si nombreuse et si mal approvisionnée. Quoique plusieurs grands de la cour eussent conseillé au roi d'attaquer l'empereur[a], il ne voulut jamais y consentir; car, en cas de victoire (et la victoire n'était pas certaine), il n'aurait fait que se débarrasser deux mois plus tôt de son ennemi, qui de son côté n'y aurait perdu qu'une armée. Au contraire, si les Français étaient battus, ils perdaient en deux heures l'armée, Paris et tout le terrain que l'ennemi aurait pu prendre durant cette année[b]. En outre les provinces mécontentes se soulevaient, et c'était un désordre affreux. Au lieu qu'en suivant la même tactique qu'il avait adoptée en 1536 contre l'empereur lorsqu'il était en Provence, il a rétabli ses affaires comme il le fit alors. Il était curieux de voir ces deux princes, si fiers ennemis l'un de l'autre, et qui s'attaquaient avec une haine si cruelle, essayer tous les moyens d'accord et de paix. C'était fort sage, d'abord parce que le résultat en a été heureux; puis parce qu'on doit, en visant à une chose, ne jamais perdre de vue le côté contraire.

En voyant ces manœuvres, j'en conclus, ainsi que je vous l'ai écrit dans le temps, que la paix ne se ferait pas attendre; ce qui paraissait peu croyable. Je sais qu'à l'arrivée du courrier qui apporta la nouvelle de la paix, on s'attendait plutôt à recevoir la nouvelle d'une victoire ou d'une défaite. L'empereur est sorti honorablement de la

[a] On reconnaît toujours l'esprit belliqueux des gentilshommes français que les historiens du temps relèvent maintes fois avec une naïveté si éloquente. « La jeunesse de la cour connut bien que malaisément se passerait la partie sans qu'il y eût de passetemps : parquoi, selon qu'est la coutume de la noblesse de France, chacun se prépara pour s'y trouver, de sorte que peu de jeunesse demeura en la cour » (Du Bellay, 429; voyez aussi 463, 465.)

[b] Muratori, *Ann.* XX, 59

1546 a Gant, non fu voluto accettare, si può anche dire che il re cristianissimo facesse uno avantaggioso accordo, ricuperando il suo per qual via overo a qual modo si volesse. Questa pace alla serenità vostra non debbe dar molestia nè sospizione alcuna: perchè, sebene il re cristianissimo non si trovava molto contento di lei per il negozio del reverendissimo di Ferrara, nondimeno essendo tanto più satisfatto e obligato Cesare a questa eccellentissima republica, nelle mani del quale stette l'arbitrio delle condizioni e della pace, però Lei poteva starsi sicurissima. Ma il papa che si aveva scoperto nemico all' imperatore, e non fattosi amico il re, non avendo conclusa mai cosa alcuna nè datogli favore se non di promesse, intendendo la pace conclusa senza communicazion sua, e non essere admessi li dui cardinali, che sino a Lione per questo negozio vennero, ebbe cagione di star molto travagliato. Liberata dunque la Francia del timore de' imperiali, restò solo di provedere a quello degli Inglesi, li quali, seben fra tanto si avevano impatroniti di Bologna, nondimeno avendola guadagnata più presto per dapocagine del governatore francese che vi era dentro, che per la virtù sua, per questo fu stimata quella perdita allora di poca importanza. Si spinse tutta la gente a quella banda per ricuperarla; ma non trovandosi quella viltà nel capitano inglese, che si aveva trovato nel francese, senza far cosa notanda si tornò indietro, e si licenziò quasi tutto l'esercito; che fu circa la fine d'ottobre.

. . . .

E queste furono le facende e le imprese che si fecero quell' anno con tanti romori e apparati da ogni canto. E a me si cominciorno allora le fatiche e li travagli con quella infelice cattura delle due navi *Contarina* e *Foscarina*, il negozio delle quali la serenità vostra sarà

guerre par cet accord, et s'est tiré d'une multitude d'embarras; par là il a conservé l'amitié de l'Angleterre, et il a obtenu ce qu'il voulait de la France, en lui faisant accepter le duché de Milan comme un fief nouveau, et non pas comme l'héritage de la maison d'Orléans [a]. C'est ce qu'il avait proposé en 1538 à Nice, et en 1543 à Gand [b], sans qu'on eût voulu y acquiescer. Le roi très-chrétien a aussi gagné à cette paix, puisqu'il a recouvré son domaine, n'importe à quel titre.

Cette paix ne doit donner aucun souci ni aucun ombrage à votre sérénité. Il est vrai que le roi de France n'était pas content de vous, à cause de l'affaire du cardinal de Ferrare. Mais puisque l'empereur était satisfait de notre république, qu'il se regardait comme son obligé, et que c'était dans ses mains qu'étaient les conditions de l'accord, nous n'avions rien à craindre. Il n'en était pas de même à l'égard du pape, qui s'était déclaré l'ennemi de l'empereur, sans d'ailleurs s'être concilié l'amitié du roi, puisqu'il n'avait pas fait d'alliance avec lui et ne l'avait secouru qu'en paroles. Aussi, lorsqu'il sut qu'on avait stipulé la paix sans lui en rien dire, et que les deux cardinaux qui étaient venus jusqu'à Lyon n'avaient pas été admis au traité, il en conçut de l'inquiétude.

La France, ainsi délivrée des armes impériales, n'avait désormais à penser qu'aux Anglais. Ils s'étaient emparés de Boulogne; mais comme la prise de cette ville était due plutôt à l'inhabileté du gouverneur qui la défendait qu'à la valeur de l'ennemi, on n'y attacha pas pour le moment une grande importance. Toutes les troupes accoururent pour recouvrer la place, mais, ne trouvant pas le capitaine anglais aussi poltron que l'autre [c], elles se replièrent sans avoir rien fait de bien remarquable. C'était vers la fin d'octobre, et l'armée presque entière fut licenciée.

Telles furent les entreprises qui remplirent cette année avec tant d'apparat et de bruit. C'est alors que mes fatigues et mes tracas com-

[a] Du Bellay, 450, 451.

[b] *Idem*, 364, 365.

[c] Vervins. (Du Bellay, X, 450, 452, 453; Brantôme, III, 33.)

contenta per mio discarico, e anco per il dovere, che brevemente gli lo renovi nella memoria.

Prese che furono queste due navi sopra la riva[1], furon condotte in Aura nova; e il patrone della *Contarina* venne alla corte con il vicearmiraglio senza che io fusse avvertito di cosa alcuna. Il re che non ebbe uomo che gli parlasse in contrario, credendo tutto quello che dal detto vicearmiraglio gli fu narrato, resolse che le dette navi fussero ritenute e guardate senza consulto del reverendissimo Tornone nè di monsignor armiraglio[2], li quali allora erano absenti: il che fa suspettare che questo ordine procedesse perchè sua maestà non fusse allora molto ben contenta di vostra serenità. Dopo quattro giorni io fui avisato di questa ritenzione dal patrone della *Foscarina*, quando già la cosa aveva preso mal camino. Mandai a dimandar l'audienzia, e a dire al reverendissimo Tornone, che allora era gionto dalla corte di Cesare, che lo pregava a voler far ordine per liberar dette navi, le quali non potevano esser tolte in fallo per navi ragusee, siccome aveva inteso io che si opponeva a questi. Sua signoria respose, che non era dubbio che se le navi erano veneziane, le sariano relassate. E non aveva ancor parlato al re quando respose di questo tenore. E l'audienzia mi fu differita fino a San Germano. Andai poi io ad instruire sua signoria reverendissima di quelle ragioni nostre, che mi aveva potuto imaginare megliori, le quali la mossono tanto che mi fu affirmato da un suo secretario, che lei aveva oppugnato poi alcuni altri del consiglio che volevano essere di contraria opinione. Fra tanto venne monsignore armiraglio, che aveva licenziato l'esercito; col quale feci quel più gagliardo offizio che seppi e puotei : e con buone parole mi fu corrisposto. L'audienzia mi fu data a' primi di novembre. Ma prima, sua maestà, essendo io da un canto, fece longa disputa e consulta col detto reverendissimo di Tornone e monsignore armiraglio : poi me gli appresentai; e non sapendo cosa del mondo,

[1] Ms. ria. [2] La Cr. ha *almirante*.

mencèrent, à l'occasion de la malheureuse capture des deux vaisseaux *la Contarina* et *la Foscarina*. Votre seigneurie permettra que je lui rappelle cette affaire pour ma décharge et parce que c'est mon devoir.

Les deux vaisseaux furent pris presque sur les côtes et amenés au Havre nouveau; et le patron de *la Contarina* vint à la cour avec le vice-amiral sans que j'en fusse averti. Le roi, n'ayant personne qui lui parlât contre cette capture, crut tout ce que lui dit le vice-amiral, et ordonna que l'on gardât ces vaisseaux. Il ne consulta ni le cardinal de Tournon ni M. l'amiral, qui étaient absents, et il prit peut-être cette résolution, mécontent qu'il était alors du gouvernement de Venise. Quatre jours s'étaient écoulés, et l'affaire avait déjà pris une mauvaise tournure, lorsque j'en fus informé par le patron de *la Foscarina*. Je demandai une audience, et je priai le cardinal de Tournon, qui revenait alors de la cour de l'empereur, de vouloir bien relâcher ces deux vaisseaux, parce que les vaisseaux vénitiens ne pouvaient pas être pris pour des vaisseaux ragusiens, ainsi qu'on nous l'objectait. Sa seigneurie répondit que sans doute, si les navires étaient vénitiens, ils seraient relâchés. Il n'avait pas encore parlé au roi, et mon audience fut renvoyée à Saint-Germain. J'allai moi-même informer sa seigneurie révérendissime des raisons qui militaient en notre faveur, et dont j'avais recueilli le plus grand nombre possible. Mes arguments la frappèrent, de manière qu'elle-même défendit ensuite notre cause au conseil contre ceux dont l'opinion ne lui était pas favorable. Je le tiens de son secrétaire. Sur ces entrefaites M. l'amiral, qui venait de licencier l'armée, arriva aussi; je lui soumis mes raisons le mieux que je pus, et j'en obtins de bonnes paroles. Dans les premiers jours de novembre on me reçut en audience : j'étais dans un coin de la salle, et le roi eut d'abord un très-long entretien avec le cardinal de Tournon et monseigneur l'amiral. Après cela je fus présenté : comme sa majesté ne savait rien au juste de l'affaire, je tâchai de débrouiller ses idées, et je la suppliai qu'il lui plût d'ordonner que ces deux vaisseaux, retenus par la

come era successo il fatto, nè essendo informato del principio nè fine di questo caso, pregai sua maestà, essendo state retenute queste due navi dall' armata sua, ad esser contenta di ordinare che fussero licenziate come navi de' suoi amici e confederati; il che tanto più lei doveva fare quanto che vostra serenità aveva sempre osservato verso li navilii de' sudditi suoi in ogni tempo il simile, e massime durando la guerra turchesca, nella quale le navi francesi, e altre assai che si servivano di quel nome, avevano potuto portare a Costantinopoli e recondur per ogni loco quel che gli aveva piaciuto con estremo danno delli nostri, e commodo infinito de' Turchi. E pur vostra serenità con cento galere ch' aveva allora, averia potuto proibire, che anche quasi li vasselli non sariano passati. Se questo non era stato concesso ai suoi sudditi far con Turchi, pregava che manco fusse permesso a noi far assai manco con cristiani, li quali seben erano nemici di sua maestà, non erano però nemici a vostra serenità: allegando molte altre simili ragioni, a tale che lei si degnò laudare l'operazion mie allora, e star di me satisfattissima. La resposta del re cristianissimo fu, che mi remise al suo consiglio privato, ove mi saria fatta giustizia, provando quel che bisognasse; allegando che vostra serenità in simil casi faceva il medesimo. Nè per replica che sapesse fare, dicendo che le cose de' principi non potevano mai ben esser decise da giudizii ordinarii, essendo le leggi e li rispetti suoi molto più alti e d'importanzia, e d'altra natura che alle[1] leggi comuni; e però quel che pareria giustizia in uno, saria ingiustizia nell' altro foro; però, che sua maestà sola poteva esser buon giudice in questa causa; infine si levò confirmando quel che mi aveva detto. Pensando io di quanto danno era la longa dimora, sollecitai l'audienzia del consiglio, e l'ebbi quel giorno istesso. Parlai più diffusamente, e convenni[2] dire il tutto in latino per rispetto del signor cancelliere e dell' avocato fiscale, dal quale mi fu resposto, e fatte alcune opposizioni di niun momento, come è a dire che queste navi portavano viveri alli nemici suoi, il che era segno ostile; però, che si dovevano trattare, come da

[1] Forse *le* o *nelle*

[2] Frase ne' vecchi Toscani frequente.

flotte, fussent relâchés tout de suite comme appartenant à une puissance alliée; d'autant plus que la république avait toujours eu pour la France les mêmes égards, notamment dans la guerre avec le Turc, pendant laquelle les navires français et tous ceux qui en arboraient le pavillon avaient pu transporter à Constantinople ce qui leur convenait, au grand dommage des Vénitiens, et au grand avantage des Turcs. Venise avait alors cent galères, et elle aurait pu empêcher le passage même des vaisseaux. Puisque la république n'avait pas permis à ses sujets d'agir ainsi contre les Turcs, je suppliais que cela fût encore moins autorisé contre des chrétiens qui étaient ennemis du roi mais non pas de la république. J'alléguai plusieurs autres raisons; et votre sérénité daigna dans le temps approuver ma conduite. Sa majesté remit l'affaire à son conseil privé, où justice devait m'être rendue, en prouvant ce que je demandais et en montrant que votre sérénité avait fait de même en pareil cas. Je répliquai en vain que des juges ordinaires ne pouvaient jamais bien apprécier les contestations entre gouvernements; les lois et les rapports politiques étant d'une importance bien plus haute et d'une toute autre nature que les affaires qui tombent sous la loi commune; de sorte que ce qui paraîtrait juste dans un de ces cas serait tout à fait inique dans l'autre. J'en concluais que sa majesté seulement pouvait être juge dans un tel différend. Mais le roi se leva en répétant la même chose.

Voyant bien que rien n'était ici plus préjudiciable que les retards, je sollicitai l'audience du conseil; je l'obtins le jour même. Je parlai plus longuement, toujours en latin, à cause du chancelier et de l'avocat du fisc, qui m'opposa des objections de nulle valeur, en me disant, par exemple, que ces deux vaisseaux apportaient des vivres aux ennemis de la France, que c'était un acte d'hostilité, que dès lors ils devaient être traités comme des navires ennemis. Je répondis de manière que M. le chancelier sentit bien que ces objections étaient entièrement réfutées. Alors il prit lui-même le rôle de partie adverse, et dit qu'on faisait deux objections là-dessus, ainsi

nemici. Al che risposi di sorte, che vedendo il signor cancellieri[1] ch' io aveva sciolto veramente troppo le dette opposizioni, prese lui la persona dell' aversario: disse che le obiezzioni fattene erano due, come pareva nel processo: una, che le navi, inteso che ebbero da un batello inglese la venuta dell' armata francese, cercorno salvarsi nel porto di Chiambra; che se navigavano per quei mari come amici, non dovevano fuggire in Inghilterra. La seconda, che avendo[2] testimonii dei nostri, che dicevano che queste merci erano e andavano a certi Veneziani che già più di quattro anni stavano in Londra, per il che erano fatti inglesi per li ordini di là, e per consequente nemici al re cristianissimo; e che se a queste due cose respondeva bene, over provava il contrario, avria satisfatto al tutto. E con questo mi diedero tempo di mandare alle navi per istruirmi; e mi lasciorno pigliare un sommario del processo che avevan fatto. Fratanto spacciai a vostra serenità, avisandola di quanto era seguito, supplicandogli[3] che mi commettesse come nell' avvenire mi doveva governare, e continuai a menar la cosa tanto a longo, che potesse retornare la resposta. Ma mi fu scritto dal re, e mandato con corriero a posta da San Germano a Parigi, sollecitandomi a provare quel che voleva, perchè bisognava espedire il negozio; il che mi fu mal segno di quel che aveva a venire. Mandai una scrittura dechiarando come si doveva intender li detti delli testimonii, li quali in fatti, seben parevano, non erano però contra di noi. Protestai che non si procedesse a sentenzia finchè non si mandava a tor li libretti del carrico, e il segno delle botti, che erano cose certissime per chiarire se quelli vini erano delli figli e comessi che stavano in Londra, o pure delli lor padri e maestri da Venezia. E dato che fussero stati delli detti figli e fattori, niuna legge del mondo faria mai perdere il suo ad un mercante forastiero per una nova civilità acquistata contra sua voglia, come era in questo caso. Alla qual civiltà, e ordini inglesi, non sapeva che altro respondere, non mi essendo prodotta nè mostrata cosa alcuna; ma sapeva bene che tali

[1] Così tuttavia nel Lucchese.

[2] Il costrutto pende da questo *avendo*, e non ha verbo in cui si posare. —

[3] Dante: « A te supplico. »

que le procès l'indiquait. D'abord, les deux vaisseaux vénitiens, aussitôt qu'ils avaient été avertis par un bateau anglais de l'approche des navires français, avaient tâché de se sauver dans le port de Cambria *. Si vraiment ils naviguaient en amis, pourquoi donc s'enfuir dans un port de l'Angleterre? Ensuite des témoins vénitiens avaient affirmé que les marchandises dont les deux vaisseaux étaient chargés appartenaient à des Vénitiens établis à Londres depuis quatre ans, c'est-à-dire devenus citoyens anglais, d'après les lois du pays, et par conséquent ennemis de la France. Le chancelier ajouta que si je répondais à ces deux objections d'une manière concluante, ou bien si je démontrais que la chose s'était passée autrement, on m'accorderait toute satisfaction. On me donna le temps de recueillir auprès des vaisseaux les renseignements nécessaires, et l'on me laissa même prendre une copie sommaire du procès qu'on avait fait. J'écrivis à votre sérénité pour l'informer de l'affaire et lui demander comment je devais me conduire. Je tâchai de temporiser jusqu'à ce que la réponse arrivât; mais le roi m'envoya de Saint-Germain un courrier exprès et m'écrivit de prouver ce que je demandais parce qu'il fallait expédier cette affaire : cela ne me parut pas d'un fort bon augure. J'envoyai alors un mémoire où j'essayai de démontrer que les dépositions des témoins ne nuisaient en rien à notre cause. Je requis qu'on voulût bien surseoir au jugement jusqu'à ce qu'on se fût procuré la marque des tonneaux et les livrets constatant la cargaison, qui montreraient d'une manière sûre si ces vins étaient aux fils et aux commis demeurant à Londres, ou bien aux pères et aux patrons résidant à Venise. Et quand même la marchandise appartiendrait aux premiers, nulle loi du monde, ajoutai-je, ne pourrait exproprier de son bien le marchand étranger à cause d'un nouveau droit de cité qui le frapperait malgré lui comme dans ce cas-ci. Quant à l'institution anglaise en elle-même, je n'en pouvais rien dire, puisqu'on ne m'en alléguait point de preuves; mais ce que je savais bien, c'était que les droits de citoyen devaient être un privilége, une faveur, et jamais un instru-

* Ancien nom du pays de Galles et du Cornouailles.

privilegii d'incolato si davano per favore, e non a rovina e danno. E sì come li banchieri italiani che tanti anni sono stati in Lione, non erano trattati da nemici in Londra, così non dovevano esser giudicati tali li nostri in Francia. Quanto al ritirarsi delle navi in Cambra era stata cosa ordinaria, perchè navi di mercanzia non possono guadagnar cosa alcuna con legni armati: e però se queste navi potevano andare a Londra per il suo diritto camino, potevano anco retirarsi in Cambra. Fra questo tempo venne a trovarmi un padrone della *Contarina*, e un figlio del Ragazzoni venne d'Inghilterra, e mi portarono il salvocondotto del signor di Montluch; mi narrorno con che fondamento si partirono di Venezia e di Candia, e quello che gli era incontrato per viaggio; come era successa la cattura sua; e m'instruirono, seben tardi di tutte le ragioni ch' avevano. E di poi deliberassimo di far un consulto con un dottor di Parigi per veder di trovare qualche cosa di più a favor nostro, e regolar quel che avevamo trovato, meglio che si poteva. Ne fu mostrato una legge nell' admiraltado, che in individuo faceva a nostro favore: di modo che al peggio che potessero fare, era retenere li vini pagandogli, e liberare le navi. Con le quali istruzioni tornai alla corte, e mostrai chiaramente quanto torto ne era fatto impedendone il viaggio, non vi essendo per le leggi sue istesse luoco nè attacco alcuno da lite nè controversia. Non mi fu resposto cosa alcuna, nè replicata pur parola. Molti circostanti approbavano le ragioni dette per me; di modo che mi pareva esser solo combattente nel steccato senza nemico. *Et tamen* con tutto ciò io persi vergognosissimamente, perchè senz' altra citazione nè di me nè delli interessati, quattro over cinque giorni dopoi, fecero la sentenzia confiscatoria del tutto. Ho detto: *citazione mia o di interessati*, perchè era di dovere, avendo disputato dui giorni, e oltre le altre cose provato il volere e intenzion del signor cancelliere, che in questo negozio v' era più interesse di vostra serenità che di particolari, e che per questo la si poteva chiamar più causa publica che mista, non che privata. Però secondo gli ordini di ragione doveva esser avvertito io e del conchiuder nella causa, e del pronunziare la

ment de ruine. Puisque les banquiers italiens établis à Lyon depuis tant d'années n'étaient pas traités à Londres comme des ennemis, les nôtres ne devaient pas être réputés pour tels en France. Quant à ce qu'on objectait que nos vaisseaux s'étaient sauvés dans un port d'Angleterre, je répondis que c'était une chose fort naturelle, car des navires marchands n'ont rien à gagner en s'approchant des navires de guerre. Ainsi, puisque ces vaisseaux pouvaient aller droit à Londres, je ne vois pas pourquoi ils n'auraient pas pu se retirer à Cambria.

Sur ces entrefaites un patron de la *Contarina* et un des fils du nommé Ragazzoni vinrent d'Angleterre, et m'apportèrent le sauf-conduit de M. de Montluc; ils me racontèrent sur quelles garanties ils étaient partis de Venise et puis de Candie, et tout ce qui leur était arrivé en route. Je fus alors mieux informé des circonstances de la capture, et des raisons qui militaient pour eux et pour nous. Nous consultâmes un docteur de Paris pour trouver de nouvelles raisons et des titres, et pour mieux faire valoir ceux que nous possédions. Une loi de l'amirauté nous fut montrée, qui semblait faite exprès pour nous, et d'après laquelle, en mettant les choses au pis, tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de garder les vins en les payant, et de relâcher les navires. Je retournai à la cour avec ces instructions; je fis voir combien on nous causait de préjudice en empêchant le départ des vaisseaux, puisque les lois ne fournissaient pas même le prétexte de nous intenter ce procès. On ne me répliqua point une seule parole, plusieurs d'entre les assistants approuvaient mes raisons, et j'avais l'air d'un homme qui se promènerait seul dans la lice sans rencontrer un ennemi. Cependant nous perdîmes honteusement notre procès. Quatre à cinq jours après, sans nous citer ni moi ni les intéressés, on prononça la sentence de confiscation totale. Or il est évident qu'après deux jours de discussion il fallait nous citer. Je m'étais appuyé sur les intentions manifestées par M. le chancelier; j'avais démontré que c'était de l'intérêt de votre sérénité qu'il s'agissait principalement dans cette affaire, que la cause était politique plutôt que mixte, et qu'à coup sûr elle n'était pas privée. Ainsi, selon la régle et la raison,

sentenzia : avendosi mo osservato il contrario, e il riverscio di ogni ordine e merito. E conobbi che il tutto procedesse da ragion volontarie, e non ragioni ragionevoli, come possono vedere vostre signorie eccellentissime. Consigliassimo[1] prima se si doveva cercare di far metter la causa in prima instanza, overo in appellazione al parlamento di Parigi, o pur ai dodici dottori, a ciò deputati: e, considerato il tutto, fu opinion d' ognuno, che non si facesse altro sino alla gionta dell' uomo che io aveva mandato a Venezia. E la serenità vostra sia certa che non feci mai cosa dopoi la giunta delli interessati, che non fusse communicata, consultata e deliberata per loro. Ma del remanente non mancai di pigliar ogni fatica, e quella parte che toccava a me, ed anche quella che doveva esser sua. Iddio ne è testimonio e la conscienzia mia, quando altri mancassero (li quali però non doveriano mancare). Recordandosi, che come ambasciator di vostra serenità, non doveva essere sollecitatore nè avocato a far scritture, e studiar processi, e travagliar li danari a cambio, nè far che l'alloggiamento mio fusse comune a chi di loro lo volesse acettare, sicome tutte le soprascritte cose furono da me fatte con ogni carità e diligenzia. In fine la cosa ebbe l'effetto che ho detto di sopra; e furono confiscate le navi, li vini, e li noli senza reservazione alcuna di grazia, così, al mio giudizio, ingiustamente, e così contra ogni ordinaria ragione[2], quanto altra cosa che sia seguita in Francia già cent' anni. Sopragionti poi d'Inghilterra il magnifico messer Giacomo Foscarini, figlio del clarissimo messer Aluisi, al tempo del quale non si fece altro che tentare d'avere qualche remissione, e furono tutte fatiche indarno le nostre, siccome furono le sue: che per via di madama di Tampes li era promesso, facendo certi donativi, che recuperaria il tutto. Da questo vostra serenità conoscerà che vi vuol altra sicurezza che di salvicondotti per quel regno, recordandosi anco, che la povera nave *Zana* fu presa con patente in mano, nè fu possibile recuperarla mai; e chi procurava la liberazione sua, che fu

[1] Per *consigliammo*, è in parecchi dialetti.

[2] Cod. *cagione*.

on devait me prévenir de la conclusion de l'affaire et de la sentence qu'on allait prononcer. On a pris justement le rebours de ce qu'on devait faire; et je me suis bien aperçu que c'était le caprice et non pas la raison qui poussait ces hommes-là, comme vos seigneuries excellentismes pourront bien le voir elles-mêmes. Nous consultâmes s'il ne fallait pas porter la plainte en première instance, ou en appel au parlement de Paris, ou bien aux douze docteurs qui sont désignés pour cela. Tout bien pesé, nous conclûmes qu'il valait mieux attendre l'homme que j'avais envoyé à Venise. Votre seigneurie peut être bien sûre qu'après l'arrivée des parties intéressées je n'ai rien fait qui ne fût su et consenti par elles : je n'ai pris sur moi que les peines, jamais les décisions. J'ai soutenu leur rôle avec autant d'intérêt que le mien. J'en appelle à Dieu et à ma conscience dont le témoignage me suffirait, dans le cas où je n'en aurais pas d'autre; mais ils ne doivent pas manquer. Je vous prie de remarquer qu'en qualité de votre ambassadeur ce n'était pas à moi de me faire solliciteur ou avocat, de rédiger les écritures, d'étudier le procès, de négocier le change de l'argent, de partager mon logement avec ceux d'entre eux qui ont bien voulu l'accepter. J'ai cependant fait tout cela avec humanité, avec diligence. Mais le résultat a été tel que je l'ai dit : les vaisseaux, les vins, le prix des nolis, tout a été confisqué sans exception, par un acte d'injustice tel que la France depuis cent ans peut-être n'en a pas vu de pareil.

Lorsque le magnifique seigneur Jacques Foscarini, fils de l'illustre M. Louis, arriva d'Angleterre, on essaya d'obtenir par son entremise quelque adoucissement; mais ses efforts furent aussi vains que les miens. Cependant on lui avait promis que par l'intercession de madame d'Étampes, et au moyen de certains présents *, l'on pourrait tout recouvrer. Votre sérénité voit donc qu'en France il faut bien autre chose que des sauf-conduits. Je dois même vous rappeler que le pauvre vaisseau *la Zana* fut pris malgré sa patente, qu'il n'y eut pas moyen de le ravoir; et que ce pauvre M. Benoît Zane mourut avant que la cause fût vidée. Ainsi l'évêque de Valence, maintenant évêque

* Le diamant de Charles V avait déjà prouvé que madame n'était pas implacable.

quel povero di messer Benedetto Zane, fu morto trattando la lite. Simile osservanzia di salvocondotto fu fatta all' episcopo di Valenza, e ora di Liege, il qual con la patente del re fu preso in Provenza; e se volse uscire, convenne pagare venticinquemila scudi di taglia. E quasi un simil caso è intervenuto al duca Alfonso di Ferrara, che prestò centomila scudi al re, oltra quatordici mila ch' ha prestati il presente duca : delli quali non ha mai recuperata cosa alcuna, nè è per recuperare. Per li primi centomila scudi gli furono date tre grosse terre in Normandia (dove son stato), con entrata di ottomila scudi all' anno, fin tanto che il capitale gli fusse restituito, come appare per instromento e contratto autentichissimo : *et tamen* tre anni dopo questa obligazione le terre furono levate al duca, e li centomila scudi mai restituiti. Il che si deve osservare generalmente con tutti li principi : perchè, siccome prima bastava aver da loro la parola sua; e poi mancandosi alquanto delle promesse, si venne all' instrumenti e testimonii; così ora si crede che anche questi non vagliono, e non sono osservati, però è forza di venire alla necessità e al negozio : altramente l'uomo si troverà ingannato, e sentirà nuove cause, e scuse, e eccezioni per difesa della inosservanzia d'essi. Questo non dico già per dir male di questa antichissima e nobilissima nazione, tanto benemerita della republica cristiana e di vostra serenità, ma perchè mi pare esser tenuto per l'offizio mio dir la verità, come l'ho provata, a fine che quando lei negoziarà per cose publiche o private con Francesi, la si ricordi di assicurarsi, come fanno tutti gli altri, più con li fatti che con le scritture o promesse, e redurre in termini che il pegno, la necessità, over l'utile facci osservare gli instrumenti. E questo non fan solo con li esterni, ma con li sudditi, impiccandone molti con le lettere del re al collo; trovando, quando vogliono fare una cosa, mille opposizioni, quali essi vogliono che vagliano e siano buone. E non si dica che intendi di metter in odio quella nazione, over laudare che non si negozii mai seco cosa alcuna, tenendola del tutto per disconfidente; perchè io intendo, e son di openione contraria, ed essorto vostra serenità ad intertenersi con ogni

de Liége, malgré les patentes du roi, fut pris en Provence et n'en fut quitte qu'en payant, à titre de rançon, vingt-cinq mille écus. Un malheur semblable est arrivé au duc Alphonse de Ferrare, qui a prêté à la France cent mille écus, outre les quatorze mille donnés par le duc régnant : ils n'en ont jamais eu et n'en auront jamais rien. Pour les premiers cent mille, on a donné en Normandie trois grandes terres que j'ai vues, dont le revenu annuel pouvait être de huit mille écus. Le duc devait les garder jusqu'à ce que le capital lui fût rendu en entier, ainsi qu'il résulte d'un contrat parfaitement authentique; mais trois ans après, les terres lui ont été enlevées, sans qu'on ait songé à lui rendre les cent mille écus. C'est ce qui se passe ordinairement avec tous les princes. Au commencement, on se contentait de leur parole; dès qu'on vit qu'ils manquaient à la foi donnée, on en vint aux actes en présence de témoins : et voilà que cette garantie même est désormais insuffisante. Force est de recourir ou à la contrainte, ou aux négociations : sans quoi on sera toujours trompé et exposé à des excuses et à des chicanes employées pour justifier l'inobservation des traités. Je n'entends pas blesser cette ancienne et noble nation, qui a si bien mérité de la république chrétienne et de votre sérénité; mais je crois de mon devoir de dire la vérité tout entière, telle qu'elle paraît à mes yeux d'après les faits, afin que toutes les fois que vous aurez des affaires publiques ou privées avec la France, vous songiez à vous précautionner, ainsi que le font tous les autres, par des garanties plus puissantes que ne le sont les promesses et les actes. Il faut faire en sorte que ce soient les gages que vous aurez en main, ou bien la nécessité, ou bien leur utilité évidente, qui les forcent à tenir leur parole.

C'est leur manière d'agir à eux, non pas seulement avec les étrangers mais avec leurs sujets mêmes. Ils les pendent tout bonnement, les lettres du roi attachées à leur cou. Et lorsqu'ils n'aiment pas à faire une chose, ils trouvent mille difficultés qu'ils veulent vous forcer d'accepter pour valables. Je ne prétends pas vous inspirer de la haine contre cette nation, ni vous engager à n'avoir jamais rien à faire avec elle; je crois au contraire que votre méfiance ne doit pas

conveniente studio amica al re cristianissimo, perchè a questo modo La sarà da tutti gli altri stimata assai, e da sua maestà respettata molto. All' opposto, essendogli quel regno nemico, è forza ad un certo modo obligarsi e buttarsi nelle braccia altrui. E così da ogni canto si perde la reputazione, ch' è d'estrema importanza alli stati. E questo è tanto vero, che l'imperatore ch' è così gran principe, lo osserva lui : e, se non forzato e necessitato, vuol aver la Francia per nemica; e prima che divenghi alla guerra con lei, tace, sopporta cose tal fiata non degne della potenzia sua. Con tutto ciò ben dico, che non trovandosi alcuno oltramontano che non abbi qualche segnalata opposizione e differenza, intendendo quella de' Francesi da me, e quella de' Spagnoli, di Inglesi, di Alemani, di Turchi e del resto, dagli altri ambasciatori suoi, la serenità vostra debbia nelle negoziazioni che farà seco, aver l'occhio dove bisogna, e correspondergli del pari, non ingannandosi dal buon animo e dalla giustizia sua a quella degli altri. Perchè, signori eccellentissimi, per quel che ho provato io fin qui, l'osservanza delle promesse, e l'amministrazion di ragione che si fa nel stato vostro, non si fa in loco altro del mondo.

Fatta adunque la confiscazion delle navi, alcuni dì poi vennero lettere di vostra serenità e dell' orator Monluch, con nove instanzie e ragioni, le qual furono da me presentate, e accompagnate con quelli officii che maggior' potei. Le lettere non erano lette se non tardi; io era mal udito, e le raggioni peggio admesse; e le operazioni mie erano nulle : di modo che il re e quelli del consiglio in presenzia di tutti mi davano delle ribattute e repulse, vergognosissime non a me che poco le curava, ma a vostra serenità. E so che molti restorno stupefatti di tanti disfavori fattimi così in palese. E però se non sono stato così pronto, nel fine, nell' andare a pigliarne de' simili spesso, non potendo operare se non il contrario di quello che bisognava, debbo essere laudato, non che escusato.

Vennero poi le altre lettere di vostra serenità, con la copia del capitolo di quanto gli scrisse il clarissimo precessor mio aver nego-

être poussée trop loin, et qu'il convient d'entretenir une correspondance amicale avec le roi très-chrétien : c'est le moyen d'obtenir l'estime des autres princes et la considération de sa majesté. Que si la France était votre ennemie, vous seriez obligés de vous jeter dans les bras d'autrui : et ainsi de tout côté se perdrait la réputation, qui est d'une si extrême importance pour les états. Cette maxime est si vraie que l'empereur, qui est un grand prince, l'observe lui-même; il n'y a que la dernière nécessité qui puisse le rendre ennemi de la France; et avant de rompre avec elle, il endure quelquefois des choses bien peu séantes à sa grande puissance. Après tout, il faut dire qu'il n'est aucun des peuples ultramontains à qui l'on ne puisse reprocher quelque défaut particulier, et c'est à votre seigneurie, qui apprend de moi le côté faible du caractère français, et de ses autres ambassadeurs le côté faible des Espagnols, des Allemands, des Turcs et du reste des ultramontains, à avoir l'œil ouvert dans les négociations qu'elle entamera avec eux, à opposer finesse à finesse, et à ne pas mesurer les intentions d'autrui sur les siennes. Car, d'après ce que j'ai vu, je puis dire que nulle part comme chez vous, excellens seigneurs, on n'observe les promesses, et l'on ne rend à chacun ce qui lui est dû.

Quelques jours après la confiscation des vaisseaux, arrivèrent les lettres de votre sérénité et de M. de Montluc, avec de nouvelles raisons et instances que j'ai présentées, en les appuyant aussi puissamment que je le pouvais. Mais mes lettres n'étaient pas lues ou l'étaient tard; on n'écoutait pas mes raisons; j'échouais dans mes démarches, et le roi et ses conseillers me rabrouaient ou me repoussaient honteusement, non pas pour moi qui ne m'en souciais guère, mais pour votre sérénité : et j'en sais plusieurs qui étaient étonnés de ces défaveurs si publiques. Si donc après une telle expérience je n'étais pas pressé d'aller recevoir souvent de pareils traitements, c'est que je sentais bien que ces entrevues ne faisaient qu'empirer nos affaires. Pour cela on ne me doit pas, à ce que je pense, des reproches, mais plutôt des éloges.

Vinrent ensuite les lettres de votre sérénité, renfermant copie de ce que mon illustre prédécesseur vous avait écrit au sujet du traité

ziato con il re circa il libero poter navigare per l'Oceanò. Questa ragione e promessa non valse cosa alcuna più di quel che valessero tutte le altre. Potria essere che se di essa al principio ne fusse[1] stato avvertito, saria stata posta in più considerazione: ma non avendone mai saputo parola, io non allegando nè quella ragione nè quella promessa del re, manco loro la volsero considerare a questo proposito.

Non restarò di dirvi che non saria forse male, poichè li signori savii si mutano così spesso in collegio, e che li secretarii sono perpetui, deputar uno di essi ad ogni legazione *signanter*, cioè uno alle cose di Francia, uno di Spagna, uno di Roma, uno di Costantinopoli, e uno alla Germania, siccome tutti li altri principi maggiori e minori fanno, acciocchè quando accade una cosa, se quelli di collegio per non si aver trovato a quel maneggio non la sanno, li sia recordato dal secretario a ciò deputato. Oltra che, alle lettere, al respondere, al commetter li negozii alli oratori, sarà d'infinito utile e commodo. E mi ho trovato io per questa confusion de' secretarii, mal contento; perchè uno scrive una lettera, e l'altro scrive la seconda, e non sa quello ch'è stato resposto prima; e così confonde il tutto, e replica l'istesso di prima, come che[2] li oratori non avessero avuto orecchie nè cervello. Vostra serenità farà come gli parerà più espediente.

E così resolto che fui, con tante constanti negative datemi, di non poter recuperar nulla; per ordine di vostra serenità, entrai su la recompensa: la quale con buone parole remesse da uno all' altro, e con impedimenti della guerra, fu redotta la resoluzione sua al decimo mese dopo che io la proposi. Contento[3] il re cristianissimo in grazia di vostra serenità, senza limitare, che nè quanto deveno aver li figlioli e parenti delli signori interessati in queste navi per[4] ra-

[1] Per *fussi* è in uso nel verso; e tiene dell'origine sua latina.

[2] Per *come se*. Idiotismo che ha suoi analoghi nel toscano e parlato e scritto.

[3] Manca una qualche parola, ma il senso s'indovina facile.

[4] Forse *per me*.

fait avec le roi pour la libre navigation de l'Océan ; mais l'allégation du traité, ainsi que les nouvelles raisons, n'ont pas eu plus d'effet que les autres. Peut-être si nous avions fait valoir ce titre-là dès le commencement, on en aurait tenu plus de compte ; mais moi qui ne le connaissais pas, je ne pouvais en parler; et certes ce n'est point à eux que l'envie serait venue de le prendre en considération.

Ici je ferai une remarque qui peut-être ne sera pas inutile. Puisque les sages du collége changent si souvent, et que les secrétaires sont à vie, il serait bon d'affecter aux affaires de chaque ambassade un de ces secrétaires, c'est-à-dire un pour la France, un pour l'Espagne, un pour Rome, un pour Constantinople, un pour l'Allemagne, comme font tous les princes grands et petits. Ainsi, quand un incident arrive, si MM. du collége n'étaient pas en place lorsque l'affaire a commencé, le secrétaire délégué pour cela pourrait la leur expliquer. Ce secrétaire serait aussi fort utile pour la correspondance et pour les ordres à donner aux ambassadeurs. Ce changement des secrétaires m'a plusieurs fois embarrassé : l'un d'eux écrit la première lettre, un autre qui ne sait pas ce qu'on a répondu, en écrit une autre ; il ressasse les mêmes choses, comme si l'ambassadeur était dépourvu d'oreilles et de tête. Mais là-dessus votre sérénité fera tout ce qu'elle jugera le plus utile.

Après tant de refus, je vis bien qu'il ne fallait plus espérer de recouvrer les vaisseaux : alors je me bornai à traiter pour l'indemnité. Les empêchements provenus de la guerre, et les délais qu'on trouvait en me renvoyant fort poliment d'un ministre à l'autre, traînèrent si bien la chose en longueur, qu'elle ne fut décidée que dix mois après ma première proposition. Le roi consentit à une indemnité par égard pour votre sérénité, sans pourtant déterminer la somme à donner aux fils et aux parents des gens intéressés dans les deux navires : il promit, d'après beaucoup de recommandations qui lui furent faites, de leur accorder pour indemnité des bénéfices ecclésiastiques. Quant à la demande que je lui fis de Cazzabella, il ne

commandati, promettendo molto volontieri per via di benefizii ecclesiastichi di sollevargli dalli danni avuti; non volendo esaudir la dimanda de Cazzabella, seben io dissi che la era onestissima anche fuor di questo caso, perchè avendo donato lei quel loco liberamente, e solo a petizione del re, all' armiraglio di Boniveto, non era fuor di ragione che sua maestà donasse ora altretanto alli eredi del detto monsignore, e ad instanzia di vostra serenità farli cedere Cazzabella. Pur nulla si fece; ed io in luogo di quella dimandai dodicimila scudi sopra le confiscazioni.

Era alcuni mesi inanzi seguita la preda delle dieci balle di panni che andavano da Londra in Anversa di ragion de' nostri: il negozio delle quali per esser assai fresco e per non attediare vostra serenità non narrerò in particolare altrimenti; ma dirò bene con ogni sincerità, come soglio sempre dire, che siccome nel negozio delle navi non si sentì la maggiore ingiustizia, così in questo, per le leggi di Francia, non avemo che replicargli contra. E se non fusse stata la grazia fatta alli suddetti Cesarei, la quale diede anche a noi amplissimo campo di dimandare, nel merito della cosa in sè non averessimo avuto che dire. Ma caminando per le vestigie d' altri, redussi la cosa in termini ch' ebbi la sentenzia in favore. E seben non si puotero recuperare li panni, come anche, da quattro balle in poi, non puotero li Cesarei; almeno da lor medesmi confessorno che era stato tolto e depredato il nostro indebitamente.

Quanto aspetta mo alla seconda dimanda delli dodicimila scudi, sopra le prime confiscazioni venture, pure in grazia di vostra serenità mi fu anco concessa graziosamente; e le patenti di tal recompensa furono fatte generali sopra tutte le provincie del regno di Francia, affinchè tanto più presto si venisse a sentire il benefizio della grazia fatta, non pregiudicando però all' altre grazie e assegnazion sopra dette *aubene* fatte per avanti da sua maestà cristianissima. E così la serenità vostra ha ottenuto più che mai facesse principe del mondo, over tutti insieme, dal re cristianissimo per la recompensa de' suoi cittadini : la valuta di cinquantadue overo

voulut pas l'entendre. Je tâchai d'en démontrer la convenance : votre sérénité avait donné cette terre spontanément, et sur un désir du roi, à l'amiral de Bonnivet : il était donc juste que sa majesté récompensât d'une autre manière les héritiers de l'amiral, et les engageât à céder Cazzabella. Mais rien n'y fit : alors je demandai une indemnité de douze mille écus.

On avait, quelques mois auparavant, pris dix balles de draps expédiés de Londres à Anvers par des marchands vénitiens. Comme c'est une affaire toute récente, je n'ennuierai pas votre sérénité en lui en faisant un récit détaillé : je dirai seulement, avec ma franchise accoutumée, que si la prise des deux navires était une criante injustice, nous ne pouvions pas nous plaindre dans cette affaire-ci, puisqu'on n'a fait qu'exécuter les lois du pays. Sans la grâce qu'on avait accordée aux impériaux et dont nous sûmes tirer parti, nous n'aurions rien pu prétendre en droit; mais en m'appuyant sur cet antécédent j'obtins un jugement favorable. Nous ne pûmes, il est vrai, recouvrer les draps, les impériaux eux-mêmes n'en ayant eu que quatre balles; mais au moins les Français avouèrent d'eux-mêmes qu'on n'avait pas eu le droit de nous dépouiller de la sorte.

Quant aux douze mille écus à prendre sur les premières confiscations qui se feront, on me les a accordés par égard pour votre sérénité; et les lettres patentes pour ce payement s'étendent à tout le royaume, afin que nous soyons plus promptement remboursés. Notre droit ne doit cependant nuire en rien à d'autres faveurs semblables, assignations et aubaines que sa majesté aurait précédemment accordées. Ainsi votre sérénité a obtenu du roi très-chrétien plus qu'aucun autre prince au monde, plus, peut-être, que toutes les puissances ensemble : une indemnité pour ses sujets, de cinquante-deux à cinquante-quatre mille ducats, en grande partie remboursables dès à

cinquantaquattromila ducati, dei quali buona parte se ne può avere al presente; il resto in pochi giorni, usandosi diligenza, essendo accordata e espedita ogni cosa, si conseguirà pacificamente senza romore di represaglie, anzi con reintegrazione dell' amicizia e benevolenza di quel re, la qual torno a dire che è necessariissima a questo illustrissimo stato.

Questo voglio affermare a vostra serenità, affinchè La sappia quanta speranza La possa nell' avenir aver nella promessa di molti : che in questo negozio da niuno assolutamente si ha avuto aiuti nè favori di sorte del mondo, nè da monsignor delfino, nè dalla regina di Navarra, nè oratori esterni, nè Cesare overo Inglesi, salvo che dal re e dall' armiraglio. E questo è perchè *non audent vel nolunt impedire se in negotiis.* E però non si deve attender ad altri che alli re; e le altre promesse son ciancie.

Tutto l' inverno, venendo li quarantacinque, si stette in gagliarde provisioni di danari e di genti per recuperar in ogni modo Bologna, poichè con Cesare si aveva assicurato le cose benissimo. E si aveva tanta speranza, che si dissegnò passar anche con l' esercito sull' isola, e fare che Scozesi movessero dal canto [1] suo gagliardamente. Però si fece un' armata di ventidue galere, e duecentocinquanta vele quadre con diciottomila paghe sopra : ma non erano in fatti che novemila fanti, per li latrocinii che si fanno dalli ministri in simili casi. Si mandò monsignor di Lorges inanzi in Scozia con duemila e cinquecento uomini, e buona somma di danari; e all' assedio di Bologna si mandorno diecimila uomini. Questi tre assalti, come intese allora la serenità vostra, riuscirono tutti vani. Perchè Scocesi che avevano ventottomila uomini in arme, non sentendo l' armata francese comparire a quelle sue bande, come lor dicevano essergli stato promesso, se rinfreddirono; al che giovò assai li sinistri portamenti di Lorges. Monsignor armiraglio con l' armata non potendo metter gran numero di persone in terra (non avendo in tutto più di novemila uomini, li quali insieme con li ca-

[1] Dopo *canto*, il codice porta *ch' ha avuto tante confederazioni.*

présent, et le reste en peu de temps si l'on use de diligence. Tous les ordres sont donnés, et nous aurons notre indemnité sans le scandale des représailles, sans rompre la bonne amitié qui nous lie au roi très-chrétien, et qui, je le répète, est nécessaire à ce très-illustre état.

Afin que vous puissiez dorénavant apprécier exactement les promesses qu'on vous prodigue, je vous dirai que dans cette affaire nous n'avons eu le secours ni les faveurs de personne, ni de M. le dauphin, ni de la reine de Navarre, ni des autres ambassadeurs, ni de l'empereur, ni des Anglais. Le roi seul et l'amiral nous ont été favorables : c'est que tous ces messieurs *non audent vel nolunt impedire se in negotiis* (n'osent ou ne veulent s'embarrasser dans les affaires). Ainsi, il faut n'avoir affaire qu'au roi : quant aux promesses des autres, ce n'est que du vent.

Pendant tout l'hiver de 1545 on ne fit que ramasser de l'argent et rassembler des soldats pour reprendre Boulogne, parce qu'on était rassuré du côté de l'empereur. Les espérances étaient si grandes que l'on voulait même faire une descente en Angleterre, et pousser les Écossais à y pénétrer de leur côté. L'escadre était de vingt-deux galères et de deux cent cinquante voiles carrées que devaient monter dix-huit mille soldats, réduits à neuf mille par les voleries que font les ministres en pareil cas. On envoya d'abord en Écosse M. de Lorges avec deux mille cinq cents hommes et une forte somme d'argent : dix mille hommes furent employés au siége de Boulogne. Ces trois tentatives, ainsi que je vous l'ai écrit alors, n'aboutirent à rien : les Écossais, qui avaient sous les armes vingt-huit mille hommes, ne voyant pas venir l'armée française, ainsi qu'on en était convenu, se refroidirent, et la conduite un peu louche de M. de Lorges[a] y contribua beaucoup. M. l'amiral ne pouvait employer à la descente un nombre suffisant de soldats, car il n'avait en tout que neuf mille hommes qui, du reste, auraient bien pu être, avec leurs capitaines, un peu plus courageux qu'ils ne l'ont été. Ainsi ledit amiral fut forcé de se retirer peu honorablement à l'île de

[a] Du Bellay, 450.

pitani loro potevano esser più arditi che non si mostrorno), però si retirò con poco onore dall' isola di Vich: e non sapendo ch' altro fare per l' armata nemica, che sempre aveva a fianco, sbarcò a Bologna una parte di gente e tremila guastatori, e dede principio al forte, il quale si mise in difesa in dui mesi sussequenti: che fu cosa rara, e forse mai più intesa, che in faccia de una terra gagliarda, a un certo tiro di cannone, si abbi fabricato una fortezza in campagna rasa. Il qual forte, come ho detto, fu difficilissimo da fare; e fatto, poi non diede quella speranza, che si credeva per quella via d' assediar Bologna. L' armata si disfece, e non stette fuori che trentadue giorni, che fu da' 18 luglio a' 9 d'agosto.

Queste poco onorevol riuscite non furono di molto dispiacere al papa, le offerte e contribuzioni del qual contra Inglesi non furono acettate dal re cristianissimo, come non convenienti nè a sua santità nè a sua maestà. E perchè vostre eccellenze intendino meglio la radice di questo refuto, gli dirò. Siccome esse si debbono raccordare, avendo il papa, nel negozio del reverendissimo di Ferrara dato più presto parole che fatti, perchè gli pareva più difficile e pericolosa cosa dar aiuti al re contra l' imperatore ch' a prometterli; per questo menando la ressoluzione in longo, entrò sul dar in deposito Parma e Piacenza, e non volerla consegnare allora a monsignor d' Orliens per dote della nepote, ancorchè il predetto reverendissimo dica che già il tutto era accordato con sua santità, quando il re scrisse la pace con l' imperatore. E per questo il negozio di esso reverendissimo, come dice lui, fu da ogni banda mal aventurato: perchè, ove non concluse nulla, che fu con vostra serenità, ognuno lo intese; e ove aveva fermate le cose, che fu a Roma, bisognò servare silenzio. Ma come si sia, la trattazione fu longa e intricata, e con poco ardore di fare quel che si prometteva. Il che essendosi *denique* scoperto da' Francesi, sentendosi aprir la strada dell' accordo con l' imperatore, volsero più presto accettar Milano, e una nepote di Cesare, che Parma e Piacenza con una nepote del papa. E così fecero con sua maestà la pace senza saputa

Wight[a]; et comme l'escadre ennemie le poursuivait sans cesse, il débarqua à Boulogne une partie de sa troupe et trois mille sapeurs: il commença le fort, qui dans deux mois fut mis en état de défense. Ce fut une chose rare et presque inouïe qu'un fort bâti en rase campagne, sous le canon d'une ville aussi bien fortifiée que Boulogne. La construction de ce fort fut très-difficile[b]; mais elle ne procura pas les avantages qu'on en espérait pour le siége. L'armée se débanda, après avoir été réunie vingt-deux jours, depuis le 18 juillet jusqu'au 9 août.

Cette issue bien peu honorable ne déplut guère au pape, dont les offres et les secours dans cette guerre avaient été rejetés par le roi très-chrétien, comme peu convenables au saint-siége et à sa majesté. Je dois vous expliquer plus clairement la cause de ce refus de la France.

Le pape, dans l'affaire du révérendissime de Ferrare, n'avait, ainsi que vous pouvez bien vous le rappeler, donné que de vaines paroles, parce qu'il lui semblait plus dangereux et plus difficile d'accorder des secours au roi contre l'empereur, que de les promettre. Ainsi, traînant la résolution en longueur, il proposa de remettre en dépôt Parme et Plaisance; et il refusa de les donner tout de suite à M. d'Orléans, à titre de dot de sa nièce[c]. Le cardinal de Ferrare dit que tout était arrangé avec sa sainteté, lorsque le roi conclut la paix avec l'empereur. Cette affaire rendit le révérendissime bien malheureux de tous les côtés, ainsi qu'il l'a dit lui-même: il n'avait rien conclu avec votre sérénité, et on le comprend fort bien; avec le pape tout était convenu, et force lui était cependant de se taire. Quoi qu'il en soit, les négociations furent longues et embrouillées, et l'on ne pensait guère à exécuter ce qu'on promettait. Les Français s'en aperçurent à la fin, et comme ils jugèrent possible un accord avec l'empereur, ils aimèrent mieux Milan avec une nièce de l'empereur,

[a] Du Bellay, 455.
[b] *Idem*, 454, 455, 461, 462, 463.
[c] Muratori, *Ann.* XX, 64.

d'alcuno, dicono, perchè non gli fusse disturbata. E quando erano dal nunzio dimandati, francamente affirmavano che mai si faria cosa senza intelligenzia della sede apostolica; e *tamen* si concluse il tutto senza communicazione alcuna. Del che il papa restò poco onorato, e in qualche pericolo. Pure il desiderio del maritar la nepote, e del chiarirsi se vi era mal alcuno, più presto che mandare a Cesare a far offizio alcuno, spinse un' altra fiata il Dandino in Francia sotto coperta di allegrarsi della pace, ma in fatti per concludere il matrimonio con monsignor di Vandomo, poichè non aveva potuto con Orliens. E promise, oltra una onesta dote a Vandomo, dare al re cristianissimo contra Inglesi ottomila fanti pagati, decime di clero, ed altri favori assai, come saria di mandare il reverendissimo di Inghilterra con l' essercito su quella isola per dar occasione a' populi di sollevarsi, e aiutare a questo modo quella impresa. Il maneggio del matrimonio non ebbe intenzione [1] alcuna: dal che parse al papa potersi desistere [2], e mancare delli tanti aiuti promessi. E così quando venne il tempo delle facende, si trovarono infinite scuse, e cautele [3], e tanti intrichi, offerendo pagare ottomila fanti, quattromila del danaro della chiesa, e il resto di decime che metteria al clero di Francia. Il che sua maestà non volse sentire, dicendo che il possesso delle decime del suo clero era suo. Però il re resolse lasciar più presto simili favori, che pigliargli, dicendo che Francia non era redotta ancora a termine di vendere la libertà sua per così poco prezzo, vedendo che per quattromila fanti (che più non poteva avere) bisognava che si [4] obligasse a non poter far accordo alcuno con Inglesi, senza saputa e approbazion del pontefice. E così da un canto e dall' altro furono reconfirmati li discontenti [5]. Dal che ne nacque che sua santità, per assicurarsi da quella banda, fu astretta buttarsi in braccio dell' imperatore, e con buona somma di danari acquetarlo, facendolo arbitro, del tutto, delle cose della chiesa romana.

[1] Effetto al quale s'intendeva. Bocc.: « Non avesse la sua intenzione. » — [2] Il ms. *resistere*. — [3] Sutterfugii. Da *caveo*. — [4] Il cod. *gli*. Forse *gli si*. — [5] Sostant.

que la nièce du pape avec Parme et Plaisance. Ainsi, ils firent la paix sans qu'on s'en doutât, afin, dit-on, de n'être traversés par personne; et lorsque le nonce leur en demandait des nouvelles, ils répondaient nettement que rien ne serait conclu sans le consentement du saint-siége. Cependant tout fut fait en cachette; ce qui ne fut ni bien honorable ni sans quelque péril pour le pape. Mais comme il désirait placer sa nièce, et savoir en même temps au juste l'état des choses, plutôt que de s'adresser à l'empereur il envoya de nouveau Dandin en France, en apparence pour féliciter le roi de la paix nouvellement signée, mais en effet pour conclure le mariage avec M. de Vendôme, puisqu'il ne l'avait pas pu avec le duc d'Orléans. Il promit à M. de Vendôme une dot convenable, au roi très-chrétien un secours de huit mille hommes d'infanterie, qu'il solderait contre les Anglais, les décimes du clergé et d'autres choses encore. Il voulait par exemple envoyer le cardinal d'Angleterre avec l'armée, pour exciter le peuple à se soulever et à seconder cette expédition. Le mariage n'eut pas lieu : le pape se crut dispensé des secours qu'il avait promis; et lorsque le moment arriva, il opposa une foule de difficultés et de prétextes. Il offrit de payer les huit mille hommes, moitié avec l'argent de l'église, moitié avec les décimes dont il chargerait le clergé de France. Le roi ne voulut pas en entendre parler : les décimes de son clergé, disait-il, étaient à lui. Il crut de son honneur de rejeter de pareilles offres, et il répondit que la France n'était pas encore réduite à un tel état qu'elle dût vendre sa liberté à un si vil prix. Pour ces quatre mille fantassins (car le pape n'en aurait guère fourni davantage), il n'aurait pu faire aucun traité avec l'Angleterre sans l'approbation du saint-siége. De part et d'autre le mécontentement devint plus amer. Aussi, afin de pourvoir à sa sûreté de ce côté-là, sa sainteté fut-elle à peu près forcée de se jeter dans les bras de l'empereur, de l'apaiser avec une forte somme d'argent, et de le rendre presque l'arbitre des affaires de l'église de Rome.

Mi aveva scordato a dire che nel preparar l'impresa contra Inglesi, venne la dechiarazione circa il matrimonio di monsignor d'Orliens, che fu a' 27 di marzo; e fu prorogata settanta giorni di più del termine: perchè, sapendo Cesare che le scritture e accordi fra principi sono nulle quando le cose non stringono a farle esseguire, però non volse far la detta dichiarazione tanto desiderata in Francia, se prima non era restituito al duca di Savoia, e di Lorena quanto era accordato, così in consegnare le terre, come le scritture e istrumenti fatti per... Giunta *denique* la detta dichiarazione, si ebbe speranza solo di Milano, che lor volevano più presto che tutti li Paesi Bassi, seben era più ricco partito. Ma anco si credeva aver per moglie la figliola dell'imperatore, la quale il re e monsignor d'Orliens desideravano infinitamente più che la nipote. E però si stette ad aspettare il parto della principessa di Spagna, con animo che, quando la facesse un maschio, fusse facile ottener la figliola, essendosi proveduto di uno erede alli regni di Spagna. E però il nascimento di quel figliolo fu sopramodo grato al re e a tutta la corte. Ma avedendosi che Cesare cennava[1], dando la figliola con Milano, voler tanto augumento di appanaggio per il genero, che era ingagliardirlo troppo, e troppo debilitar la corona di Francia; il desiderio di tener unita e grande questa mortificò quello d'aver la figliola: e così non si volse entrar più oltra in maneggio alcuno, contentandosi della nepote, figliola del serenissimo re de' Romani, che fu la prima dechiarazione. Nè puotè monsignor d'Orliens mai far tanto col padre (che l'ama assai più che monsignor delfino), nè con madama di Tampes, nè con alcuno del consiglio, che fusse mandato il bailly de Dijun, che già era stato eletto, all'imperatore per trattar novo apontamento. E a questo modo sua cesarea maestà venne a negoziare questa cosa con guadagno in ogni evento. Perchè se era dato più di centomila franchi d'appanagio al sposo, si minuivano le forze della corona, e si maritava la figliola. Se anco seguiva altramente, monsignor d'Orliens veniva a restar poco obligato a suo padre, e obligatissimo all'imperatore, dal qual non era mancato di procurarsi la grandezza sua

[1] Il cod. *cignava*. Tiro a indovinare, e non parmi d'averci colto.

J'oubliais de dire que, tandis qu'on se préparait à l'expédition contre l'Angleterre, la nouvelle du mariage du duc d'Orléans arriva. Ce fut le 27 mars, mais on différa la déclaration formelle de soixante et dix jours au delà du terme fixé[a]. L'empereur savait bien que les écritures et les accords des princes ne valent rien jusqu'à ce que la force des choses en nécessite l'accomplissement; et il ne voulut pas faire cette publication, qu'on désirait tant en France, avant qu'on eût rendu tout ce qu'on avait promis de restituer aux ducs de Savoie et de Lorraine, en se dessaisissant de leurs états ainsi qu'il avait été stipulé par les traités. Enfin la déclaration arriva : on espérait non-seulement avoir le duché de Milan (que la France convoitait plutôt que les Pays-Bas, possession bien plus riche cependant), mais on comptait aussi obtenir la fille même de l'empereur, à laquelle le roi et le duc d'Orléans visaient plutôt qu'à sa nièce[b]. Dans cet espoir, on attendait l'accouchement de la princesse d'Espagne; car si elle donnait à la couronne un enfant mâle, il aurait été plus facile d'avoir la fille, puisque le royaume d'Espagne aurait déjà son héritier. Ainsi la naissance de cet enfant fit grand plaisir au roi et à toute la cour. Mais voyant que l'empereur, en donnant sa fille avec le duché de Milan, voulait augmenter l'apanage de la maison d'Orléans de manière à affaiblir beaucoup trop la couronne, le désir de la grandeur de la France l'emporta sur l'ambition d'obtenir la fille de l'empereur : il n'en fut plus question; et l'on se contenta du mariage avec sa nièce, fille du roi des Romains, ainsi qu'on l'avait d'abord annoncé. Le duc d'Orléans ne put jamais obtenir de son père, qui l'aime bien plus que M. le dauphin, ni de madame d'Étampes, ni d'aucun autre conseiller, qu'on renouât ce traité, en envoyant à l'empereur le bailli de Dijon, qui avait été déjà nommé ambassadeur pour cela. Ainsi quelle que fût l'issue de la négociation, elle tournait toujours à l'avantage de l'empereur, car dans le cas où l'on aurait donné cent mille francs d'apanage au duc d'Orléans, il affaiblissait par là la couronne de France, et plaçait con-

[a] Muratori, *Ann.* XX, 62. [b] Muratori, *Ann.* XX, 451.

con ogni mezzo. Standosi *denique* su questa, ferma[1], di voler Milano e la nepote, per non entrare in novi intrichi, sua maestà cristianissima, e tutta Francia, teneva per certo che l' imperatore non saria mancato, se non al settembre (che era il tempo determinato), almeno al Natale, consegnare e la moglie e lo stato. Ma la mala sorte della cristianità volse che a' 9 del detto mese di settembre esso d'Orliens in quattro giorni morì; fu detto da peste; ma in fatti fu d' etico[2], e da disordini. Della qual morte ne aveva data caparra certissima quel povero signore assai innanzi, come mi ricordo averlo scritto a vostra serenità tre mesi prima che morisse. Questo caso dolse al re estremamente, perchè amava più quel figliolo per la conformità di natura e di costumi, che alcuno altro che abbia avuto; e perchè vidde che le fatiche[3] che aveva fatte già trent' anni per provedere alla casa d'Orliens, di stato onorevole (in recompensa della renunzia che gli aveva fatta fare di Bretagna, che di ragione gli preveniva per il testamento della duchessa Anna di Bretagna sua ava), ora che con la pace aveva ottenuto il suo disegno, la morte gli levava questa consolazione e[4] contento, oltra che si sentiva il disfavore del remaner interrotto l' accordo con l' imperatore. Nondimeno sua maestà non volse che alcuno di corte portasse corrotto nè facesse segno di mestizia: anzi continuandosi nell' istesso modo di viver di prima, in un tratto fu scordata quella morte.

Si scrisse a Costantinopoli questa nova, ma assai tardo, perchè non seppero presto ressolvere che partito pigliare in questo accidente inopinatissimo; e dettero ordine a monsignor di Monluch che andasse più avvertito, e procedesse con la sicurezza di Francia. E sicome prima il re si mosse, da sdegno dell' esser abandonato dall' armata turchesca a tempo ch' aveva più bisogno di lei, ad obligarsi con l' imperatore di dargli secento lancie, e diecimila fanti pagati

[1] *Ferma* concorda con *sua maestà* che vien poi. *Questa* rimane, sostantivo, da se.

[2] Così diciamo, « Gli si vede il tisico in viso : » e simili.

[3] Queste *fatiche* del re rimangono senza verbo

[4] Il cod. *con*.

venablement sa fille; et si la négociation échouait, le duc d'Orléans devait en savoir mauvais gré à son père, et rester reconnaissant envers l'empereur, qui avait tout fait pour agrandir sa puissance.

Afin donc d'éviter de nouveaux embarras, on se borna au duché de Milan et à la nièce. Le roi et toute la France ne doutaient pas que l'empereur, en septembre ou au plus tard à Noël, ne donnât sa nièce et la dot; mais, pour le malheur de la chrétienté, le duc d'Orléans mourut le 9 septembre après quatre jours de maladie. On a dit qu'il avait été atteint de la peste[a]; mais il était vraiment poitrinaire et usé. On voyait bien qu'il ne pouvait traîner longtemps, et je l'ai écrit à votre sérénité trois mois avant sa mort. Le roi en fut désolé, car il aimait cet enfant plus que tout autre, à cause de la conformité de leur caractère et de leurs manières. Il vit s'évanouir tout le fruit des peines que pendant trente ans il avait prises pour agrandir la maison d'Orléans, en compensation du duché de Bretagne qui lui était dû d'après le testament d'Anne, son aïeule, et auquel il l'avait fait renoncer. Maintenant que la paix couronnait tous ses vœux, la mort le privait de cette grande consolation; elle rompait les négociations entamées avec l'empereur. Cependant il ne voulut pas que la cour prît le deuil : on continua le même train de vie, et la perte du fils fut bientôt oubliée[b].

On différa beaucoup à envoyer cette nouvelle à Constantinople : dans un événement si imprévu on ne savait trop quel parti prendre. On ordonna à M. de Montluc de se conduire avec beaucoup de précaution, et de manière à bien assurer l'intérêt de la France. Le roi d'abord était irrité de ce que l'armée turque l'avait abandonné au moment où il avait le plus besoin de secours; et pour s'en venger il avait promis à l'empereur de lui prêter pour la guerre de Hongrie six

[a] Muratori, *Ann.* XX, 463. « Ce qui ne fut trouvé véritable. » Du Bellay place sa mort au 8 de septembre. (Muratori, *Ann.* XX, 61.)

[b] « A l'imitation de David, prit la fortune comme chose venant de Dieu. » (Du Bellay.)

per la guerra d'Ungheria (parendogli vendicarsi con il gran Signore); così, fatta tal promessa, accortosi quanto importava scoprirsi nemico di un tanto principe, restando quasi del tutto a discrezion di Cesare. Per non venire a questo scoprimento, propose la tregua fra il signor Turco, e sua cesarea maestà, comprendendo con lei tutti gli altri principi cristiani. E l'aria voluto certissimo, perchè la gli portava reputazione, e mitigava il mal nome che aveva acquistato col far venir Barbarossa a combatter Nizza; e insieme assicurava le cose sue da ogni banda, massime con Turchi, li quali dubitava che un giorno non venissero ai danni suoi, siccome la regina di Navarra mi acennò ragionando meco della pace fatta con Cesare, la quale gli aveva fatto il signor Turco nemico, e l'imperatore poco amico. Per questi rispetti, la tregua si procurava di buon core; e il re si dolse meco, che l'imperatore stesse troppo su la reputazione e su i pontigli, dicendo che con Turchi non bisognava star sul ponto d'onore, ma espedir presto li negozii suoi. Ma poichè successe la predetta morte di monsignor d'Orliens, si mutò pensiero; e si volse obligare l'imperatore, se voleva pace con Turchi, a non poter rompere con alcuno altro cristiano. La qual condizione non parendo degna nè conveniente a Cesare, fu ribattuta[1], e le cose reuscirono (come la serenità vostra intese) in nulla. E così il re cristianissimo mostrò buon animo verso il signor Turco, e il medesimo verso la cristianità: e con lo intrico che nacque della morte de monsignor d'Orliens, della consignazione di Milano, e restituzion di Piemonte, si venne a liberar dall'obligo di scoprirsi nemico del predetto signor Turco.

Venuta la fine del quarantacinque, la maestà sua si retrovava in più incerti termini che prima, perchè con Anglia non aveva guadagnato nulla, ma bene speso assai. Si trovava li Scozesi discontentissimi, e Cesare in molta dubbietà, il qual mai si lassò intendere schiettamente che animo avesse. Però si deliberò quanto più presto si puotè, contentar l'animo di quelli dui re ad un tratto, veder quel che si

[1] Forse *ributtata*. Ma sta l'altro pure

cents lances et dix mille hommes de pied ; mais après s'être engagé par une telle promesse, il sentit combien il était dangereux de provoquer l'hostilité d'une puissance aussi formidable que l'était la Turquie, et de se livrer presque à la merci de l'empereur. Pour éviter ce danger il négocia une trêve entre l'empereur et le Turc, en y comprenant tous les princes chrétiens. Il aurait bien voulu y réussir : par ce moyen-là il augmentait son crédit, et il se lavait de la tache ignominieuse[*] d'avoir appelé Barberousse pour attaquer la ville de Nice. En même temps il se mettait en garde contre toute inimitié, notamment contre celle des Turcs, à laquelle il craignait d'être tôt ou tard exposé. C'est ce que me disait un jour la reine de Navarre en parlant de la paix conclue avec l'empereur, laquelle avait rendu les Turcs ennemis des Français, sans rendre l'empereur véritablement leur ami. Ainsi le roi désirait sincèrement la trêve, et il se plaignit avec moi de la fierté chatouilleuse de l'empereur, disant qu'avec les Turcs il ne fallait pas tant raffiner sur le point d'honneur, mais expédier promptement les affaires.

Après la mort de M. d'Orléans, les pensées changèrent : on voulut engager l'empereur, s'il désirait la paix avec le Turc, à ne rompre avec aucun des princes chrétiens ; mais l'empereur rejeta cette condition comme indigne de lui, et toute cette négociation (ainsi que vous le savez) n'aboutit à rien. Par ces démarches le roi très-chrétien montra sa bonne intention envers le Turc aussi bien qu'envers toute la chrétienté ; et l'empêchement qu'apporta la mort de M. d'Orléans à la restitution du Piémont et à la cession de Milan dispensa la France de se déclarer contre le Turc.

A la fin de 1545 la position du roi très-chrétien était moins bonne que jamais. Avec l'Angleterre il n'avait rien gagné, et il avait dépensé beaucoup. Les Écossais étaient mécontents, et les intentions de l'em-

[*] Les invasions des Ottomans en Italie avaient déjà soulevé les malédictions du peuple italien contre le roi de France et contre l'empereur lui-même ; aussi Muratori en fait la remarque. (*Ann.* XX, 55.). Tous les deux en effet étaient également coupables de ces actes barbares. (Du Bellay, VIII, 265.)

potea fare, pensando che peggio che fusse per Francia, era il stare in quella incertezza. Però si cominciò l'accordo con Inglesi per via di protestanti, che già tre mesi avanti si avevano offerto mediatori : e[1] pratticò anco il medesimo per via dell'imperatore; e si mandò l'armiraglio a Bruges per veder di fermar l'amicizia con sua maestà cesarea col mezzo del matrimonio di madama Margherita nel principe di Spagna, essendo morta già quattro mesi la principessa di parto. Si viddero di bellissimi tratti in questi negozii in terzo. L'imperatore voleva esser l'arbitro di quelli dui re, intrattenendogli con il maneggio della composizione, non curandosi molto di ultimar il negozio. Le due maestà regie, accortesi di questo, furono concorde[2] ch'a quel tempo istesso per mezzo de' protestanti si trattasse tra loro il medesimo accordo per non depender del tutto dall'imperatore. Il serenissimo d'Anglia, resentendosi di sua maestà cesarea perchè non si aveva dechiarato nemico di Francia, e non aveva voluto acettare una lega contra lui con vantaggiosi partiti (siccome pretendeva che, per l'accordo fra loro, si dovesse di ragion fare), e per non gli aver conceduto il passo per gli Alemani ch'andavano a'suoi servizii, si lassava intendere a'imperiali, che se si continuava a quel modo, saria forzato esso serenissimo d'Anglia accettar una lega dal re cristianissimo, defensiva e offensiva contra ogn'uno, che li era tuttavia offerta. Però era bene, iusta li trattati suoi, reintegrarsi da' Francesi di quanto si pretendeva, poichè si era renovata l'occasione per la dubbietà del trattato di Crepy. Con Francesi poi dicea che Bologna era sua per esser stata presa di buona guerra, e che era più onorevole assai lasciar a lui quella picciola terra facendo la pace, e tenersi Piemonte e Savoia, che lasciar quelli per aver l'amicizia con l'imperatore, e non esser certo di recuperar Bologna. Il re cristianissimo all'incontro, non potendo credere di non aver pace con Inglesi, si mostrò molto gagliardo con Cesare, non volendo mai assentire alla restituzion di Piemonte, massime vedendo che il negozio della tregua col signor Turco restava in mano sua. Però seben tutte le altre dif-

[1] Forse *e si*.

[2] Per *concordi* : è in Dante.

pereur tout à fait douteuses. On pensa donc à satisfaire de la meilleure manière ces deux princes, car l'incertitude était ce qu'il y avait de plus fatal pour la France. On entama le traité avec les Anglais par la médiation des protestants, qui s'étaient offerts trois mois auparavant, et aussi par celle de l'empereur; on envoya également à Bruges l'amiral afin de rendre plus étroites les bonnes relations avec sa majesté impériale par le mariage de madame Marguerite avec le prince d'Espagne, la femme de celui-ci étant morte de ses couches depuis quatre mois. Dans ces négociations traitées par un tiers on se jouait de bien jolis tours. L'empereur voulait peser de toute son autorité sur les deux autres rois, les amuser par les traités, et ne jamais rien conclure. Les deux rois s'en aperçurent, et ils convinrent de négocier le même accord par le moyen des protestants, afin de ne pas dépendre tout à fait de l'empereur. Le roi d'Angleterre n'était guère content de celui-ci, qui ne s'était pas déclaré l'ennemi de la France, et n'avait pas voulu entrer dans une ligue assez avantageuse, disait-il, qui aurait eu lieu dans ce cas. Il se plaignait aussi de ce que l'empereur n'avait pas accordé le libre passage aux Allemands qui s'avançaient aux gages de l'Angleterre. De plus il laissait entrevoir que si les choses allaient toujours le même train, il se verrait forcé de faire avec le roi très-chrétien une ligue offensive et défensive contre tous et chacun, laquelle ligue lui était en effet proposée. C'était, disait-il, un moyen d'obtenir par de nouveaux traités tout ce que les incertitudes survenues à propos du traité de Crespy avaient mis en question. Il représentait aux Français que Boulogne, étant une prise de bonne guerre, lui appartenait; qu'il était bien plus honorable à la France de faire la paix en laissant à l'Angleterre ce chétif domaine d'une seule ville, et de garder pour elle le Piémont et la Savoie, que de perdre ces deux provinces pour rentrer en paix avec l'empereur, et, après tout, n'être pas assuré de la reprise de Boulogne. Le roi très-chrétien, de son côté, étant bien sûr de la paix avec l'Angleterre, ne fléchit pas devant l'empereur: il refusa net la restitution du Piémont, d'autant plus fermement qu'il sentait bien que la trêve avec le Turc dépendait de lui.

ficultà erano accordate, cioè di restituir Savoia e la Bressa, dar recompensa per il Piemonte, far il matrimonio della principessa di Navarra e di madama Margherita: nondimeno, non essendo accordato l'articolo del Piemonte, il tutto si resolse in nulla. Con Inglesi, mo, per fermar la pace contentava[1] ad ogni partito, eccetto che di lasciargli Bologna, e consentirgli la erede di Scozia per moglie del principe d'Inghilterra, mostrando che star in guerra fra loro era un ingrandir l'imperatore a danno comune. E così bisognava che ogn'uno di quelli tre principi (come mi disse il re cristianissimo) avesse tre faccie, come si dipingeva la Trinità, per avere respetto alli compagni e a se stesso. Si vidde che il negozio fu da ogni canto tanto tirato, che resolse in nulla. Solamente reformò l'imperatore, e confirmò con Anglia la capitulazione sua vecchia da Londra, dichiarando certe ambiguità de' capituli contenuti in essa, lassando Francia da quella banda in guerra certissima, e verso Italia in dubbia pace, con speranza che'l desiderio di maritar la figliola e la nepote forzasse anco un giorno il re cristianissimo a cedere a Savoia qualche cosa di più di quel ch'aveva fatto. Però lasciava aperta sempre la via alla negoziazione. In vero che il serenissimo d'Anglia ha mostrato grandissimo animo e ardire nel fare la guerra, e molta prudenza e magnanimità in trattar la pace; perchè essendo assaltato da tre canti impetuosamente, solo, senza aggiuto[2] d'alcuno, si diffese con galantaria, e conservò il suo antico, e l'acquistato di novo; e in tanti maneggi d'accordo (che sempre ne è stato vivo qualcuno), mai ha voluto assentire ad articolo che non sia onorevole e di reputazione. E sebene è molto minor principe di ciascuno delli dui altri, ha ridotte le cose sue in tal sicurezza e termine, che trattando con qual di lor si voglia, non è forzato per bisogno alcuno condescendere a cosa che non vogli. E questo è quello, a mio giudizio, a che ogni savio principe deve sopra ogn'altra cosa attendere, non lasciandosi mai stringere nè dalla stracchezza del far la guerra, nè dal desiderio del concluder la pace, nè dal mancamento de' danari o di gente, a negoziar accordo.

[1] Neutro assoluto come sopra.

[2] *Aiutare* è in Guittone

Ainsi, quoique tout fût convenu, la restitution de la Savoie et de la Bresse, l'indemnité pour le Piémont, les mariages de la princesse de Navarre et de madame Marguerite, comme il y eut différend sur l'article du Piémont, le reste fut entièrement annulé. La paix avec l'Angleterre convenait de tous points; mais le roi très-chrétien tenait cependant à ne pas perdre Boulogne, et à ne pas permettre que le prince d'Angleterre épousât l'héritière du royaume d'Écosse. Il tâchait de prouver que la guerre entre Français et Anglais n'aboutirait qu'à la ruine des deux puissances, et à l'agrandissement de l'empereur. Il fallait donc que chacun de ces trois princes eût trois figures, ainsi que l'on peint la Trinité et que me le disait le roi très-chrétien, pour veiller à ses intérêts, et en même temps pour avoir les yeux ouverts sur ceux des autres. Chacun poussait de son côté, en sorte qu'on ne fit rien du tout: seulement l'empereur réforma et confirma une vieille capitulation de Londres dont il éclaircit certains articles ambigus; et quant à la France, il lui laissa sur les bras une guerre presque inévitable de ce côté-là, et une paix douteuse en Italie. L'empereur espérait que par envie de marier sa fille et sa nièce le roi très-chrétien céderait relativement à la Savoie quelque chose de plus qu'il n'avait fait. C'est dans ce but qu'il laissait toujours une voie ouverte aux négociations. Certes le roi d'Angleterre a fait preuve d'une grande fermeté dans la guerre, de beaucoup de prudence et d'une générosité extrême dans la conclusion de la paix. Attaqué vigoureusement de trois côtés, étant tout seul et sans secours, il s'est défendu vaillamment; il a conservé ses anciennes et ses nouvelles possessions. Il a toujours eu quelque négociation entamée; et cependant il n'a jamais consenti à une chose qui pût être déshonorante pour lui, quoique sa dignité et sa puissance ne soient pas aussi grandes que celles du roi très-chrétien et de l'empereur. En somme, la nécessité n'a jamais pu le forcer à un traité désavantageux: et voilà ce à quoi il faut que tende tout prince sage, qui ne doit jamais se laisser aller à un accord inégal par la lassitude de la guerre ou par envie de la paix, ou par manque d'hommes et d'argent. Le moyen le plus sûr pour arriver à ce point, c'est de ne

perchè si fan sempre le cose disavantaggiose e poco onorevoli. E gran parte di poter aggiungere a questo segno, è non far mai pace nè guerra con troppo affezione nè impeto, come ha fatto in vero quel prudentissimo re, che al parer mio non poteva proceder nell' occasioni tutte che ha avute nè meglio nè più avvertito. L'anno presente il re cristianissimo deliberò di far fare un porto a Etaples, vicino a Bologna, per le galere, e continuare a lavorar li forti, e continuar l'assedio : ma Inglesi pensorno il contrario, non lo volendo lasciare continuare; e avanti ch' el fusse finito il porto, e che l'esercito di Francia fusse in essere per passare a Marchesa, a dar principio al secondo forte, loro vennero di quà dal mare con diecimila fanti e molti guastatori, sotto il governo del suo armiraglio, il quale con gran reputazione e autorità portò seco la guerra e la pace : e cominciò prima a lavorare a Marchesa con estrema diligenza, di modo ch' in un mese si mise in sicuro, levando del tutto la speranza a' suoi nemici di poter recuperar Bologna per assedio, siccome prima l'aveva levata di averla per assalto. Perchè il novo attacco d'accordo con l'imperatore per mezzo di monsignor di Menagio era resolto in fumo. Però mandò poi il magnifico Bernardo in Francia a vedere come si era desposti alla negoziazione; e trovando le cose più desposte che mai, in dui mesi e mezzo (attendendo però sempre a fortificare e dar qualche stretta a' Francesi per mare e per terra), concluse la più onorevole pace che mai facesse alcuno dei suoi predecessori. Perchè, da due cose in poi [1], non poteva dimandare tanto che non li fusse concesso : e in quelle due nelle quali si erano fermati Francesi, cioè nel riaver Bologna, e nel contender Scozia, nel tratto [2], con una bella invenzione trovò tal sesto, che a punto in quelle venne a ottenere più che nel remanente. Il che fu, che essendosi aboccati ambi gli armiragli, e notandosi [3] della refazione delle spese per la guerra fatta per Inglesi, contentando ch' ella si facesse sotto quel nome che si volesse, dimandò gran somma di danari : la qual, perchè non paresse

[1] Sempre *in poi* per *in fuori*.

[2] Nell' atto del negoziare : in sul punto.

[3] Forse *trattandosi*.

jamais mettre ni dans la paix ni dans la guerre trop d'emportement et de passion. C'est ce qu'a fait ce roi très-prudent, qui vraiment ne pouvait pas se conduire d'une manière plus adroite et plus noble.

Dans cette même année, le roi très-chrétien délibéra de faire construire un port à Étaples, tout près de Boulogne, pour les galères. Il fit poursuivre la construction des forts et le siége de ladite ville: mais les Anglais, qui n'étaient pas du même avis, l'arrêtèrent. Avant que le port fût fini et avant que l'armée française fût prête pour passer à Marquise[a] et pour commencer la construction de l'autre fort, ils débarquèrent dix mille hommes et force sapeurs, conduits par leur amiral, qui avait grande réputation et autorité, et portait avec lui la guerre et la paix. Ensuite ils commencèrent à travailler à Marquise avec tant de diligence, que dans un mois ils ôtèrent tout espoir aux Français d'avoir Boulogne par siége, ainsi qu'ils leur avaient rendu impossible de le prendre d'assaut; car la nouvelle attaque dont on était convenu avec l'empereur, par l'entremise de M. de Ménage, s'en était allée en fumée. Après cela le roi d'Angleterre envoya en France le magnifique Bernardo, pour voir comment on y était disposé pour négocier; et comme les dispositions étaient bonnes, il conclut, en deux mois et demi, la paix la plus honorable qu'aucun de ses prédécesseurs ait jamais faite. Dans cet intervalle il ne cessait pourtant pas de se fortifier et d'attaquer les Français par mer et par terre. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé. Quant aux deux points que les Français lui contestaient le plus, c'est-à-dire la possession de Boulogne et ses prétentions sur l'Écosse, il trouva une très-belle invention qui lui procura plus d'avantage là que sur le reste. Les deux amiraux ayant eu une entrevue dans laquelle ils traitèrent de l'indemnité due aux Anglais pour les frais de la guerre, l'amiral anglais ne se souciait pas de recevoir cette indemnité à tel titre plutôt qu'à tel autre. Il demanda donc une forte somme; et afin qu'on n'alléguât pas l'impossibilité de payer, il accorda un terme fort éloigné, celui de huit ans. Une telle condition était sûre et

[a] Mi-chemin de Boulogne et de Calais. (Du Bellay, 462.)

impossibile a pagarla, addolcì con una commodità di uu longo termine; il che tornava più a suo favore e sicurezza, che a' Francesi, li quali per il desiderio di ressolversi, contentorono pigliare otto anni di tempo, e pagare tutti in un tratto cencinquantamila scudi di pensione scorsi, e secentomila per le fortificazioni fatte per Inglesi in Bologna e lì intorno; e si pagassero le pensioni di questi otto anni che correran, di tempo in tempo che saranno poco manco d' un altro milione de scudi: e lasciarli fra tanto Bologna, e quella parte del contado che è oltra certo fiumetto, ch' è la maggior parte di esso. E sebene il re cristianissimo, accortosi poi, che questa lunghezza di tempo era un veneno alle cose sue, volse redure il tempo a tre anni, nondimeno Inglesi non volsero moversi; e dopo accordato una fiata questo articolo, fu forza mantenerlo. E con questo mezzo quell' armiraglio, overo il re suo, venne a fare che la inclusion de Scocesi nella pace non gli importava nulla; perchè prima che finiscano li otto anni, e che Bologna si restituischi, la cosa del matrimonio con la erede di Scozia sarà ultimata; alla quale, e per il trattato, e per aver Bologna in mano, spera avere il re cristianissimo favorevole, over almeno non contrario. E più non si poteva fare. Attendendo mo con la sua fazione, che ha grandissima in quel povero regno, di fare che le cose passino come lui le desegna. E quanto al render Bologna, mo, questi otto anni lo giova[1] estremamente. Perchè, non facendosi il deposito delli danari appresso d'altri che del re cristianissimo, e essendo tanta[2] grossa somma d'oro, si può credere che mai si debbi del tutto finire, potendo accadere mille occasioni di spese, necessarie a chi spende volontieri. E se pur tutti questi dui milioni si trovaranno in essere allora, e che lui abbia ottenuta la figliola di Scozia, spera che il re cristianissimo non debba ancor comprare mai così cara una terretta, come Bologna. E se pur anche la vorrà recuperare, non so chi averà causa di dolersi più, o Inglesi alienando quel lochetto,

[1] Gli giovano. *Giovare* col quarto caso e nel Petr. Il plurale accordato col singolare ha qualche esempio ne' Toscani ancora.

[2] *Tanta grossa*: come diciamo *un poca d' acqua*. *Troppa d'arte*. Dante

avantageuse pour les Anglais bien plus que pour les Français. Mais ceux-ci brûlaient de se débarrasser de cette affaire; ils acceptèrent le terme de huit ans, en promettant de payer à la fois cent cinquante mille écus des pensions arriérées, puis six cent mille pour les fortifications que les Anglais avaient construites à Boulogne et dans le pays d'alentour*, et en outre les pensions des huit années suivantes qui devaient faire un million d'écus environ. En attendant, les Anglais devaient garder Boulogne ainsi que le territoire placé au delà d'une certaine petite rivière, et qui forme la meilleure et la plus grande partie de la campagne environnante. Le roi très-chrétien ne tarda pas à s'apercevoir qu'un terme si long était ruineux pour ses intérêts, et il tâcha de le réduire à trois ans; mais les Anglais ne voulurent pas en démordre, et il fallut s'en tenir à ce qu'on avait une fois stipulé. Ainsi, peu importait à l'amiral anglais et au roi son maître la partie du traité relative à l'Écosse; car ils pensaient qu'avant le terme des huit années et l'arrivée du moment où il faudrait rendre Boulogne ils auraient déjà conclu le mariage avec l'héritière de la couronne d'Écosse. Ils pensaient aussi que le roi très-chrétien, lié d'abord par le traité, puis par la possession de Boulogne, qui serait encore aux mains des Anglais, serait plutôt favorable que contraire à ce mariage. Ils ne pouvaient pas obtenir des conditions plus avantageuses. En attendant, la faction anglaise, qui est bien forte dans ce pauvre royaume d'Écosse, sert de tout son pouvoir les projets du roi d'Angleterre. Enfin, le terme de huit ans pour la reddition de Boulogne est très-favorable au roi d'Angleterre, par la raison que le dépôt de la somme à payer se faisant entre les mains du roi très-chrétien, il est bien difficile qu'il amasse jamais une si grande quantité d'or, car il se présentera mille occasions de la dépenser avant de la compléter; et les occasions de dépenser semblent des nécessités inévitables lorsqu'on en a l'envie et l'habitude. Et quand même les millions seraient amassés, et le mariage conclu avec l'héritière d'Écosse, les Anglais pensent que la France ne vou-

* P. 469. Muratori évalue le tout à deux millions. (*Ann.* XX, p. 68.)

guadagnando l' azion[1] delle sue pensioni, e tant' oro ad un tratto; o Francesi evacuando le lor borse tanto come faranno reaquistando quel poco che già dieci anni aran perduto, e saran venuti così bene quel tempo senz' esso come facevan prima quando lo possedevano. Però tornarò a dire che questo serenissimo d'Anglia ha negoziato le cose sue di pace e di guerra con un re molto più di lui potente, con la maggior reputazione, utilità e ingegno che mai facesse il re Eduardo terzio nè il famoso re Artus, che furono dei suoi predecessori li più gloriosi e nominati re d'Inghilterra.

Della desterità e valore del magnifico messer Francesco Bernardo in questa negociazione non mi par necessario dirne molto, perchè penso che quello che ho di lui scritto a vostra serenità novamente[2], sia così verde nella memoria sua, che il dirne più saria più presto diminuirne dell' onore e virtù sua, ch' il possergli gionger cosa del mondo. Questo solo basterà a dire, che un uomo di trent' anni, che a Venezia si chiama giovane, non esercitato nelle cose di studio più che tanto, con la felicità e galantaria del suo ingegno, ha cominciata, trattata, e dirò anche finita una pace fra Francesi e Inglesi, negoziatori durissimi, che per tanti altri gran personaggi tante fiate per lo inanti era stata trattata, e non potuta finire. Il che è cesso[3] ad utile e onor suo grandissimo, e cede e cederà anco a servizio di vostra serenità, quando La si prevalerà in simil trattazione dell' opera sua.

Successe la guerra de' protestanti a Cesare: della qual non mi accade parlare perchè è guerra esterna e non attinente alla Francia, che per secondo[4]. E così, finiti li travagli, guerre e carestie e mortalità di Francia con questa pace ultima, avendone goduto io più che

[1] Qui pare stia per *titolo* o *credito*.

[2] Di fresco. In questo senso hanno *novellamente* e Dante e il Petr.

[3] Tornato: latinismo.

[4] Così dicevano *per indiretto*, in luogo d' *indirettamente*.

dra jamais acheter si cher une petite ville telle que Boulogne. Au reste, dans le cas où l'on se résoudrait à le faire, je ne sais de quel côté serait la perte, si elle serait du côté de l'Angleterre qui céderait un si mince territoire en échange d'une si forte somme qu'elle embourserait tout à la fois, ou bien du côté des Français qui videraient leurs bourses pour racheter un petit endroit perdu depuis dix ans, et sans lequel ils vivaient et prospéraient aussi bien qu'auparavant. Ainsi, je repète que le roi d'Angleterre a très-bien et très-honorablement fait ses affaires et de guerre et de paix, en traitant avec un roi bien plus puissant; et qu'il y a déployé un talent plus haut que celui d'Édouard III et du roi Artus qui ont été les plus renommés parmi les rois d'Angleterre.

Il n'est pas besoin de vous parler de l'adresse et de l'habileté que le magnifique François Bernardo a montrés dans cette négociation : j'en ai dit assez dans mes dernières lettres, que vous ne pouvez pas sans doute avoir oubliées; ainsi, insister plus longuement là-dessus, ce serait plutôt lui faire du tort qu'ajouter à son éloge. Je dirai seulement qu'un homme de trente ans, qui à Venise passerait encore pour un tout jeune homme, qui n'était pas très-profondément versé dans les études, a su, par l'heureuse facilité de son talent, entamer, négocier et même conclure entre l'Angleterre et la France, deux nations très-difficiles dans les traités, une paix que plusieurs hauts personnages avaient déjà vainement essayé de mener à terme. Ç'a été pour lui un très-grand honneur et un grand avantage; et votre sérénité pourra aussi en profiter, si elle veut tirer parti de son habileté dans les affaires.

Quant à la guerre entre l'empereur et les protestants, comme elle est étrangère à la France, je n'en dois pas parler : il me suffit de l'avoir indiquée. Ainsi, les malheurs, les guerres, les disettes, les mortalités de la France ont eu un terme avec la paix; et moi, plus que tout autre, j'ai eu ma part de la joie générale. Lorsque la tranquillité et l'abondance ont commencé à renaître, moi enfin, avec la permission de votre sérénité, après une ambassade de trente-quatre

la parte mia, venuta la tranquillità e abondanzia, con buona grazia di vostra serenità, doppo trentaquattro mesi me ne son tornato a repatriare, lasciandogli[1] il clarissimo mio successore, della virtù e liberalità del quale la serenità vostra si può promettere quel servizio che ella potesse desiderare in ogn' altro par suo, anche a tempo di estrema importanzia [*].

La terza[2] è questa di Francia di mesi trentaquattro, la quale non ha ceduto punto alle altre d' incommodità, pericoli e spese, per le guerre continue, e carestie[3] che sono state continue. E non ha sentito quel regno maggior mancamento di viveri già dugenquaranta anni, quanto questi dui ultimi, di modo che il vino mi è stato[4] sem-

[*] Del secretario mio avendo scritto per inanzi molte fiate le fatiche, e sufficienza sua, non mi resta dir ora altro se non che ha continuato poi sempre nel medesimo proposito, e si è mostrato ben degno di esser nepote al magnifico gran cancelliero, e fratello a messer Piero de' Franceschi: che a me non pare di dir poco, dicendo tanto, con ogni verità, come certo dico. E però essendo tanto degno della grazia di vostra serenità, come per prova di trentadue mesi e mezzo l' ho giudicato, gli lo racommando per servizio suo quanto più posso, a fine che lui possa continuare in esser tale, e che li altri si inanimino con virtuose e lodevoli fatiche ascendere ove lui aggiungerà. Ha avuta desgrazia grande in vero, della qual son stato partecipe anch' io: che il pover' uomo è stato più di quattro mesi amalato, e più di quattro altri mesi indisposto. Il che, appresso tanti altri incommodi miei, questo non è stato delli ultimi, convenendo io solo negoziare, scrivere, replicare, e registrar le lettere, e intender nove, sollecitar espedizioni, e far quanto bisognava. E sia certa vostra serenità che per quel tempo le cose sue non patiron nulla quanto alli maneggi, nè quanto all' esser avisata delle trattazion di là.

Tale è stata la legazion mia di Francia, la quale è la terza che abbia avuta da vostra serenità. La prima fu quella di Baviera, di mesi dieci, della quale non mi ricorderò mai, che per rispetto di quelli miseri, pericolosi e afamati tempi non mi atristi fin nel core; e anche, per l' opportuno servizio che feci

[1] Lasciand' ivi

[2] Parla di due legazioni antecedenti, le quali gli costarono molto: e fa per chiederne indennità.

[3] Questo primo *continue* è forse giunto per isbaglio.

[4] *Stato* per costato, ha esempi e italiani e latini.

mois, je suis revenu dans ma patrie, et j'ai laissé à ma place mon illustre successeur, dont la libéralité et les mérites vous serviront très-dignement, même dans les circonstances les plus difficiles.

Cette légation de France, qui a été ma troisième, n'a pas eu moins que les autres ses incommodités, ses dangers et ses dépenses, à cause des guerres et des disettes continuelles qui ont affligé ce royaume. Depuis deux cent quarante ans il n'y avait jamais eu un manque aussi pénible des choses nécessaires à la vie que dans ces deux dernières années. Le vin m'a toujours coûté trente et jusqu'à soixante et dix écus d'or le tonneau; chaque cheval consommait dix-huit à vingt sous de fourrage par jour; tout le reste était à l'avenant. Je

a questa eccellentissima republica in tanto bisogno, non mi consoli e allegri sommamente. Perchè, oltra li molti formenti che mandai per cima delle Alpe con tanta fatica a Venezia, feci offizio di ambasciatore, camerlengo, mercante, quadernieri e fattore; li quali seben a me eran novi e insoliti essercizii, per grazia di Dio, per il gran desiderio che teneva, mi riuscì benissimo ogni cosa. E senza alcuno rispetto tolsi ogni impresa, parendomi onor assai servir vostra signoria eccellentissima, fusse con quel grado o condizion che si volesse. E Le non credino che dove non era quel titolo onorato che si poteva desiderare, vi fusse stato tanto maggior guadagno; perchè ebbi sol cento ducati al mese, di lire sei, soldi quattro per ducato. È vero che mi volsero esser dati centoventi; ma io non volsi che li soli cento, come mi è testimonio il clarissimo messer Giustiniano Contarini, e sarebbe il clarissimo messer Piero Dnodo se vivesse. La seconda fu di mesi vensette al serenissimo re de' Romaoi, ove con infiniti pericoli della vita per la peste grandissima, fui forzato nelli esserciti l' estate, e nelle diete l' inverno, che ci fecero sempre sopportare insopportabili spese. Le quali avendo parimente sostenuto l' episcopo Verallo, nunzio del papa, allora mossero sua santità a donargli mille scudi d' oro per estraordinario, non essendo mai solito far simil donativi. E io da vostra serenità, che non suol mai in simil casi mancare della grazia sua alli ministri che la servono bene e con suo detrimento, come credo aver fatt' io, non ebbi cosa alcuna. Voglio credere che ella si sia reservata a questa più onorevole occasione.

pre da trenta fino a settanta scudi d'oro la botte; e li cavalli per rispetto della biava diciotto e venti soldi al dì; e tutto il resto, a proporzion di questo, carissimo. Non voglio che si consideri ora li pericoli dell'alogiare in luoghi amorbati, fra gente e soldati sbanditi, per paesi abondanti d'ogni calamità e miseria a tempi di guerra; nè manco li fastidiosi negozii che ho avuto, e travagli della mente; il convenir negar[1] la natura propria, e il convenir assettarsi a quella de'oltramontani; il continuo rancore che si conviene avere per intender li successi, e consigli secreti de' principi non solo di Francia, ma quel più delli altri che si possi sapere, come ho voluto far io: che pur sono cose che lasciano poche ore di quiete e di reposo alli uomini*.

Signori, se non lo avete inteso prima, sappiatelo da me; che li nostri oratori sono a tutti li altri de' maggiori e minori principi, di peggior condizion in tutte le cose. Quelli del papa hanno per il più

* Solo desidero che La pensi gli interessi e spese che per casi estraordinarii mi è convenuto fare, pagando tre e quattro scudi quel che, il solito, valeva uno; il che se fin qui con tanto detrimento dei miei figlioli ho sopportato pazientemente senza mai aver data molestia a vostra serenità alcuna (seben credeva chè volendo lei servar la sua integra neutralità e eguale amicizia, sicome soccorse nel campo cesareo al clarissimo orator Navagiero così si saria contentata fare anco nell' essercito francese a me); però mi par ora con ogni confidenzia poter dimandare non per elemosina nè per pietà (perchè a' nostri oratori non si convien mendicare nè qui nè altrove), ma per la liberalità e munificenza che si conviene a tutti voi signori che sete principi, in segno di gratitudine di tre mie dispendiose e travagliose legazioni, donarmi questi mille scudi che il re cristianissimo mi ha dati che vi porti, a fin che me li doniate, siccome è il solito di farsi a tutti li signori del mondo verso li suoi oratori, e lo fa anco vostra serenità finalmente verso quelli che l'hanno servita bene, e che hanno per casi estravaganti patito assai. Che io abbia patito e speso molto, voi signori, recordandovi le guerre passate, e quel che di tempo in tempo per mie lettere ho scritto, e quel che avete usato ad altri vostri oratori che si trovavano nelli stessi luoghi, potete farne fede appresso voi stessi con più certezza

[1] Cavalca: « Negare la propria volontà. »

ne parle pas du danger de loger dans les endroits malsains, au milieu des soldats et des brigands, dans un pays plein de toutes sortes de calamités et de misères, et dévasté par la guerre. Je ne mentionnerai pas non plus les ennuis de ma charge, les soucis continuels, la dure nécessité de se gêner pour accommoder son caractère aux mœurs ultramontaines, la peine qu'on est forcé de prendre pour connaître les événements et les secrets manéges des cours, non-seulement en France, mais partout où il est possible de savoir quelque chose : c'est ce que j'ai voulu faire, c'est ce que j'ai fait; or ces soins-là laissent bien peu de tranquillité et de repos.

Messieurs, si vous ne le savez pas encore, apprenez-le de moi : de tous les envoyés des grandes puissances comme des petites, les am-

che io narrarlo, sebeu potria addurre per buon testimonio la mia borsa e la mia casa, la quale lo sa per viva prova, e saprallo per molti anni più certo, che alcuno altro del mondo. Ch' io abbia mo ben servito vostra serenità, non ardirei da me affermar cosa alcuna, conscio delle mie imperfezioni; ma se voglio credere quel che questo stato molte volte m' ha scritto, e quel che altri dicono di me, potrò ben persuadermi che vostre signorie eccellentissime restino assai satisfatte del servizio e della diligenza mia. Però, per continuare in me quello che ella fa in altri, e per interesse suo publico, per eccitar gli altri a servir bene e far di buon cor il debito suo, vostra serenità deve usare questo segno di recognizione. E non si dica che il tener ben edificati gli ambasciatori sia cosa superflua, perchè è in libertà di questo senato al dispetto nostro farne andare in Spagna, in Francia, in Germania, a Costantinopoli, e dove e per quanto li pare; e seben lassamo la casa, la robba, e fameglia nostra a beneffizio di fortuna a posta vostra : perchè vostre signorie eccellentissime san bene che pessima cosa è aver servizii forzati; e seben per forza si manda il corpo, non si può far violenzia alcuna all' animo degli uomini. E per questo credo che in una giusta e libera republica, dove non si fa torto alli minimi, non stia bene far violenza alli mediocri, e quelli ai quali si commette la somma delle cose di stato a sua discrezione. E per questo pensarià che fusse bene, se tal ora l' occasione stringe mandare uno in qualche legazione, mitigarli l' amaritudine dell' esilio con la dolcezza della recognizione.

dieci scudi al dì; e quelli che non li hanno, essendo legati, conferendo [1], dispensando, e facendo simili officii, guadagnano altro che ciancie, loro, e tutta la sua famiglia. Poi han prima avuti episcopati; e nel ritorno suo son riconosciuti di altro che di titoli, ma d' entrate da due e tremila scudi all' anno : e tutto quello che hanno, lo tengono dal papa. Quelli di Cesare, Francia, Inghilterra, Portogallo, hanno similmente otto e dieci scudi al dì; guadagnano di cose particolari due e tre per cento. E di tal ragione, l'oratore dell' imperatore in Francia ha guadagnato più di tremila scudi. E dalli principi suoi hanno vescovati, abbazie, officii in vita, di quattro fin diecimila scudi di valuta, come vescovo di Tanger, Agiace, Ferrara, monsignor di San Maurizio, e Fiorenza. E noi altri ce ne stamo con cinque ducati al dì, che soleano esser ducati; ora non sono scudi, perchè non ho mai avuto scudi in Francia, che non mi sia costato lire sette soldi dodici l' uno [2] : delli quali bisogna farsi le spese, tener taula [3], remunerar servitori, oltre salarii, e far ogni altra spesa estraordinaria. Di modo, signori, che vi assicuro che è impossibile durarvi. Bastaria che le fatiche sian senza guadagno, e che si tengano tremilia scudi morti in argenti, fodere, vesti, cavalli, e simile, senza intaccar altramente il capitale. E però non è maraviglia se molti vogliono più presto viver privati a Venezia, che andare ambasciatori fuora.

[1] Benefizii.

[2] Pare che intenda : gli altri tutti contano a scudi, e io a ducati, come in Venezia si suole, che son lire otto. E su questi pure, io perdo nel cambio otto soldi. Ma il senso non esce chiaro. — [3] L' ha il Buti ed altri. Da *tavola* e *taula*, i Veneti poi fanno *tola*, come di *parabola*, che nel dugento dicevan *paraula*, esce *parola*.

bassadeurs de Venise sont dans la plus piètre position : ceux du pape ont ordinairement dix écus par jour, et quand ils ne les ont pas, comme ils sont en même temps légats pontificaux, ils les gagnent par les collations et les dispenses ecclésiastiques, et par d'autres ressources semblables : tout cela leur rapporte autre chose que des compliments à eux et à leurs familles. Avant même d'être envoyés en ambassade, ils sont nommés évêques; à leur retour, on les gratifie non pas d'un vain titre, mais d'un revenu de deux à trois mille écus par an. Enfin, tout ce qu'ils ont, ils le tiennent des mains de leur prince, le pape. Les ambassadeurs de l'empereur, ceux de France, d'Angleterre et de Portugal, ont aussi huit à dix écus par jour; puis ils ont, sur les affaires des particuliers, deux à trois pour cent. L'ambassadeur impérial gagna plus de trois mille écus de la sorte. Ensuite leurs princes leur donnent des abbayes, des évêchés, des charges à vie, dont la rente est de quatre à dix mille écus. Tels sont les évêques de Tanger, d'Ajaccio, de Ferrare, Mgr de Saint-Maurice, et l'envoyé de Florence. Tandis que nous autres, nous vivons avec cinq ducats par jour; je dis que ce sont des ducats et non pas des écus, car je n'en ai jamais touché en France qui m'aient rapporté plus de sept livres et douze sous chacun. Avec ce traitement il faut s'entretenir de tout point, avoir table ouverte, rémunérer les serviteurs, payer les salaires, supporter toutes les dépenses extraordinaires : il est impossible d'y tenir. Encore, si l'on ne faisait que travailler sans émoluments, en laissant dormir un capital de trois mille écus en argent, en fourrures, en habits, en chevaux et en autres choses semblables; mais on entame le capital lui-même. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si plusieurs citoyens aiment mieux rester à Venise, et y vivre en simples particuliers, que d'aller en ambassade dans les pays étrangers.

RAPPORT

DE JEAN CAPPELLO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN 1554.

RELAZIONE[1]

DEL CLARISSIMO MESSER

GIOVANNI CAPPELLO[2],

AMBASCIATOR IN FRANCIA NELL' ANNO 1554.

* Dico adunque che sua maestà cristianissima ha nel suo stato cento città, tra le quali Lione, Roano, Orliens e Parigi sono riputate le principali. Da Lione si trae infinita utilità per essere città ricchissima, mercantesca, dove si fanno cambii per tutta cristianità.

Roano è città nobilissima, posta nel sito del mare, molto commodo alla città ed al territorio: e si trae di dazio e di gabelle gran numero di danari.

Orliens è tra 'l fiume Loira ed il fiume Senna, che passa per Parigi; e questa città è assegnata al secondogenito del re, il quale parimente ne ha grandissima entrata.

Parigi poi per la sua grandezza è molto abitata, ancorch' io pensava ch' ella fosse maggior città prima che la vedessi. Vi sono ventimila scolari, la maggior parte poveri de' beni di fortuna, li quali attendono tuttavia ad arricchirsi di quelli dell' animo. Questa rende ogn' anno.....

* Benche, serenissimo principe, illustrissimi padri, le cose che ho veduto ed inteso nel tempo dell' ambasceria in Francia di mesi quaranta mi diano materia lunga ed importante da narrare alla vostra serenità ed alle vostre eccellentissime signorie (massime essendo stata in questo tempo la guerra ardentissima tra il re cristianissimo e l'imperatore, principi così grandi e così potenti come

[1] Cod. della Bibl. regia, e un altro della Bibl. di Gino Capponi, a Firenze.

[2] Nel cod. francese questa relazione va sotto il nome di Gio. Michiel.

RAPPORT

DE

JEAN CAPELLO,

AMBASSADEUR EN FRANCE EN 1554.

Sa majesté très-chrétienne a dans son royaume cent villes, parmi lesquelles Lyon, Rouen, Orléans et Paris sont regardées comme les principales. Lyon est une ville très-marchande et très-riche, par conséquent fort utile à l'état. Le commerce de l'argent monnayé se fait à Lyon avec tous les pays chrétiens. Rouen aussi est une ville très-remarquable, placée dans le voisinage de la mer, qui est fort commode et pour la ville elle-même et pour tout le pays d'alentour. Les droits et les douanes y rapportent beaucoup. Orléans, entre Loire et Seine, est l'apanage du second fils du roi, qui en tire un fort revenu. Paris est une grande ville, et bien peuplée, moins cependant que je ne l'aurais cru d'abord[a]. Il y a vingt mille étudiants, presque tous pauvres, mais qui, en attendant, tâchent d'enrichir leur esprit.

a ciaschedono è notissimo), non dimeno parmi che, avendo rispetto all' altre occupazioni di questo illustrissimo consiglio, debito mio sia di dire e desiderio di vostra serenità d'udire solamente quelle cose della cognizion delle quali bene informata, possa sicuramente della republica consultar e diliberare. E per questa utilità credo io che sia stato invitato che si faccia in questo luogo tal ufficio. Però lasciando da parte quello che per diverse lettere ho scritto, racconterò solamente le cose importanti del stato, della vita, del governo del re, e dell' animo che egli ha verso vostra serenità e verso gli altri principi, il che mi sforzerò di fare con quella brevità ch' in ciò sommamente si richiede.

[a] Un Vénitien avait peut-être le droit de faire cette remarque. Sur ce qu'était la ville de Venise dès le XV[e] siècle, voyez Sanudo, *Chr. Ven.*; Muratori, t. XX, p 949.

Ha la corona d' entrata ordinaria un millione e quattrocentomila scudi l' anno : trae dalle tasse, ovvero decime da trecentocinquantamila scudi per una, e ne pone quattro o più all' anno secondo il bisogno. Trae d' una gabella dei campanili un millione; e trecentomila[1] scudi gli rendono i depositi, otto per cento da ducentocinquantamila[2]. Onde possiamo comprendere che tra l' ordinario e l' estraordinario ha d' entrata cinque millioni d'oro in tempo di pace. Ma s' avviene occasione di guerra, essendo i popoli ubedientissimi, è per la gran riverenza che hanno al suo re, e per l' abondanza e fertilità del regno, volentieri danno quanti danari vuole sua maestà cristianissima. Questa è l' entrata che cava il re del suo stato : diro della spesa.

Ha dunque da sapere vostra serenità, che in tempo di pace è tale che, poi che s' è sodisfatto all' ordinario, avanza un million d' oro e quattrocentomila scudi; ma in tempo di guerra è di mestieri supplire con suffragii, con taglioni, con angarie, nuove gabelle ed usurè. Spende sua maestà per il vestire, per la stalla e per li piatti[3], e per la regina ottocentomila scudi. Spende nelle fantarie, quali sono fanti quarantaduemila, due millioni d' oro. È ben vero che per questa gente d' arme si serve dell' entrate de' benefizii, la maggior parte delli quali dispensa come a lei piace.

Ha eziandio d' interesse ducati trecentocinquantamila : e tanta è la fede di questo re, che sodisfà ogn' uno liberalissimamente, nè mai si ritrovò soldato che fosse ritornato di campo creditore più di due paghe. E di quì avviene che ciascheduno s' obbliga a servirlo per amore.

Egli è veramente principe degno di questo stato, il quale, e per l' armate e per gli eserciti in così lungo tempo di questa guerra, fa conoscere la richezza del danaro, la fertilità del paese, il valore e la bontà degli uomini, che stupisce il mondo.

[1] Altri 700,000.

[2] Temo d' errore.

[3] Cellini : « Quel gran re Francesco, il quale mi dava mille scudi d' oro pel mio piatto. »

Le revenu ordinaire de la couronne est de quatorze cent mille écus par an. En outre chaque décime rapporte trois cent cinquante mille écus : il y en a quatre par an, et plus encore, selon le besoin. Un impôt sur les clochers[a] rend treize cent mille écus, et les dépôts d'argent à huit pour cent, deux cent cinquante mille. Ainsi les revenus extraordinaires joints aux revenus ordinaires s'élèvent, en temps de paix, à cinq millions d'écus d'or. Mais si la guerre survient, comme la nation est très-soumise à son roi et que le pays est riche et fertile, sa majesté très-chrétienne en retire autant d'argent qu'il lui plaît d'en vouloir.

Maintenant je parlerai des dépenses. En temps de paix, tous les frais ordinaires couverts, il reste un million et quatre cent mille écus d'or; mais dès que la guerre éclate, il faut recourir à des présents, à des taillons, à des gabelles, à des impôts forcés, à des usures. Sa majesté dépense en habillements, en pensions pour ses écuries, pour l'entretien de la reine, huit cent mille écus; les quarante-deux mille fantassins lui coûtent deux millions d'or. Mais pour payer les hommes d'armes[b], il se sert plus souvent des revenus des bénéfices ecclésiastiques, de la plus grande partie desquels il dispose suivant son plaisir. Il paye pour l'intérêt des dettes de l'état trois cent cinquante mille ducats. Mais sa majesté est si exacte et si loyale dans ses engagements, qu'il n'est jamais revenu de la guerre aucun soldat au-

[a] En 1551 l'impôt était de vingt-cinq livres pour chaque clocher.

[b] Machiavelli : « L'ordine del re nelle spese straordinarie, così nelle guerre come in altro, è che comanda ai tesaurieri che paghino i soldati, e loro li pagano per mano di coloro che li rassegnano. I pensionari e gentiluomini vanno ai generali, e si fanno dare la discarica, cioè la polizza del pagamento loro, di mese in mese; i gentiluomini e pensionari di tre in tre mesi: e vanno al ricevitore della provincia dove abitano, e sono subito pagati.

« L'ufficio de' generali di Francia è pigliare tanto per fuoco e tanto per taglia, col consenso del re; ed ordinare che le spese, così ordinarie come straordinarie, siano pagate ai tempi, cioè le discariche, come di sopra. »

Ho detto[1], serenissimo principe, eccellentissimi signori, della grandezza del regno di Francia, e del valore di questo re. E per dir della sua vita, egli così virtuosamente la dispensa quanto altro principe, non avendo altro in piacere che l' opere le quali li [2] ponno recare utilità ed onore.

Si leva sua maestà cristianissima d' estate la mattina all' alba, d' inverno con la candela, dicendo prima le sue orazioni devotissimamente; poi entra nel consiglio segreto, che si dice l' *estroit :* nel qual entrano altresì il contestabile monsignor di Guisa, monsignor di Vandomo, il gran maresciallo : e qui si prende consiglio e deliberazione di guerra, di pace, d' arme, d' eserciti, de' provisioni, di danari; ed in somma de tutte le cose più importanti all' amministrazione del regno. Ma de' consultori, maggior conto tiene sua maestà del contestabile che d' alcun altro, come quello ch' è più vecchio, e che ha fatto maggior dimostrazione per la corona e con la vita e con i consigli.

Si parte poi sua maestà dal consiglio, e va alla messa, alla qual è intento con gran devozione, conoscendo che ogni bene vien da Dio, da cui supplicando si ottiene la felice fortuna, e prudente elezione de' buoni consigli. In questo modo col suo esempio infiamma i suoi sudditi alla religione, e fa se stesso degno del nome di [3] cristianissimo. Finita la messa, va a desinare, dove, per lo poco appetito, dimostra esser più pieno di pensieri che avido de cibi.

Dopo desinare si fa un altro consiglio molto più pubblico di quello della mattina; nel quale il re poche volte vi entra, ma sem-

[1] Manca ne' cod *ho detto.*

[2] Cod. *le.*

[3] Manca *di* nel ms.

quel il fût dû plus de deux termes de sa solde. Aussi tout le monde sert le roi volontiers : c'est un prince vraiment digne de posséder un tel état. Une guerre si longue, qui exigeait l'entretien de si nombreuses armées, démontre la fertilité du pays[a], l'abondance de l'or, la valeur et la bonté de ses habitants jusqu'à en étonner le monde[b].

J'ai parlé, sérénissime prince et très-excellents seigneurs, de la grandeur du royaume et des qualités du roi actuel. Quant à l'emploi de son temps, il ne pourrait être plus sage : il ne le remplit que de choses utiles et honorables. En été, il se lève au point du jour; en hiver, avec la lumière; il commence sa journée en faisant dévotement sa prière; puis il va au conseil secret, qu'on appelle *étroit*[c], dans lequel entrent aussi le connétable, Mgr de Guise, M. de Vendôme, le grand maréchal, et où l'on délibère sur la paix, sur la guerre, sur les armements, sur les troupes, sur les approvisionnements, sur tout ce qui tient à l'administration du royaume. Celui des conseillers dont le roi fait le plus de cas, c'est le connétable : comme le plus âgé, et celui dont les avis et les exploits ont le mieux montré le dévouement et le zèle. De là le roi sort pour aller à la messe, et il y assiste avec une grande dévotion, car il sait que tout bien vient de Dieu, et que la prière nous obtient les heureux succès et les sages conseils. Ainsi par son exemple il excite à la piété ses sujets; et il se rend digne du titre de roi très-chrétien. Après la messe il dîne, mais

[a] Machiav. *Ritratti delle cose di Francia:* « L' entrata ordinaria o straordinaria della corona non ho potuto sapere, perchè ne ho domandati molti, e ciascuno mi ha detto essere tanta quanta ne vuole il re. Tuttavia qualcheduno dice, una parte dell' ordinario, cioè quello che è detto presto danaro del re, e si cava di gabelle, come pane, vino, carne e simili, ha scudi un milione e settecentomila; e lo straordinario, cava di taglie quanto lui vuole : e queste si pagano alte o basse, come pare al re. Ma non bastando, si pongono preste, e raro si rendono; e le domandano per lettere regie in questo modo : « Il re nostro signore si raccomanda « a voi; e perchè ha fauta d'argento, vi priega « gli prestiate la somma che contiene la let« tera. » E questa si paga in mano del ricevitore del luogo, ed in ciascuna terra ne è uno che riscuote tutti i proventi, così di gabelle come taglie e preste. »

[b] Brantôme, II, 322 et suiv.

[c] Du Bellay, p. 186.

pre v' intravengono i sopradetti consiglieri; e vi si tratta di legge, di giustizia, e d' altre simili cose.

Parmi degno di memoria un antico costume di questo consiglio, ch' in ogni materia proposta s' ode prima ogn' uno che fa professione in quella, e poi i consiglieri del re deliberano ciò che a loro pare essere a benefizio di sua maestà. Ma il re spende questo tempo in studio di lettere, conoscendo che quelle possono apportar maggior guadagno e ornamento a i principi ch' alcun' altra sorte di beni. Si esercita poi nel cavalcare, sì per dar diletto allo spirito, sì ancora per conservar la sanità del corpo.

Ha piacer della caccia, e massime de' cervi, alla quale va due volte la settimana. Non gode finalmente altra sorte di piaceri che onesti, se per avventura non procedesse sì cauto che a nessuno fosse manifesto.

È sua maestà d' anni trentasei, grande e di buona statura, di bella e grata faccia, e ben proporzionato, alquanto bruno; e costumatissimo; affabile, cortese: onde ogn' uno, quantunque minimo, egli li fa grazia di parlarli. Non meno è lodevole la modestia della serenissima regina, la quale è giovane d' anni trentacinque, ma non molto bella. Ha gli occhi grossi, e le labra alte, e rassembra suo avo, che fu papa Leone. Ama il re suo marito quanto imaginar si possa. Veste abiti gravi e modestissimi : è cattolica, e molto religiosa : e quando il re si retruova in campo, ella si veste di negro e lugubre, altresì tutta la corte sua; ed essorta ciascheduno a fare devotissime orazioni, pregando il nostro signore Dio per la felicità e prosperità del re assente.

Di questa serenissima regina ha sua maestà cristianissima tre figliuoli. È il primo, detto il delfino, d' anni dieci; di bel volto e di corpo ben proporzionato; dimostra onorati costumi : ma di natura è misero e non molto amatore di lettere; il che dispiace assai a sua maestà. Però ha constituiti alla sua creanza [1] precettori eccellentissimi, li quali principalmente l' ammaestrano a non negar

[1] Giamb. « La troppo delicata creanza della sua fanciullezza. »

avec bien peu d'appétit : on le dirait plus occupé de ses pensées que de ses besoins. Après dîner on tient un autre conseil moins secret, auquel le roi n'assiste que bien rarement, mais les susdits conseillers y sont tous ; et là il s'agit de lois, de justice, et d'autres affaires semblables. C'est une ancienne coutume très-louable, que de donner d'abord la parole sur toute matière à ceux qui s'en sont spécialement occupés ; après quoi les conseillers du roi décident ce qu'ils croient le plus utile à sa majesté. Pendant ce temps le roi se livre à l'étude des lettres, car il sait bien que celles-ci peuvent être utiles et honorables aux princes plus que toute autre chose au monde. Ensuite il monte à cheval, aussi bien pour distraire son esprit que pour exercer son corps. Il aime la chasse, surtout le courre du cerf ; et il y va deux fois par semaine. Tous ses amusements sont honnêtes, à moins que pour les plaisirs illicites il ne sache fort bien se cacher.

Sa majesté a trente-six ans : sa taille est haute et bien prise ; sa figure est belle et agréable ; son teint un peu brun ; ses manières sont aimables. Il est affable et courtois, et il daigne parler à tout venant, fût-il de la condition la plus humble.

La reine aussi, âgée de trente-cinq ans, est très-modeste : on ne pourrait pas louer sa beauté. Elle a les yeux gros, la lèvre forte ; elle ressemble à Léon X, son grand-oncle. Son amour pour le roi est aussi grand qu'on peut l'imaginer. Elle s'habille d'une façon toujours grave et simple. Elle est catholique et pieuse. Lorsque le roi est à la guerre, elle prend le deuil avec sa cour, et elle exhorte tout le monde à prier Dieu pour la félicité du roi absent. Ils ont trois enfants : le dauphin, qui a dix ans, beau jeune homme, bien constitué, très-convenablement élevé ; mais il manque de vigueur, il n'aime guère les lettres, ce qui déplait fort à sa majesté. On lui a donné de très-bons précepteurs qui lui apprennent à ne jamais rien refuser de ce qu'on lui demande, afin qu'il puisse acquérir, par une continuelle habitude, tout ce qu'il faut à la libéralité et à la grandeur royales ; et cependant on n'y réussit pas beaucoup. On l'a marié avec la reine d'Écosse, qui avait déjà été en France une autre fois, qui est très-belle, et qui est douée

mai cosa alcuna che gli sia richiesta, a fin che con lungo e maggior uso si avvezzi alla liberalità e maestà reale : ma con tutto ciò pare che malagevolmente l' esseguisca.

Gli fu data per moglie la regina di Scozia, che gia altre fiate fu condotta in Francia, la qual è bellissima, e di maniera tale costumata, che porge maraviglia a chiunque considera le qualità sue. E anco il delfino molto se ne contenta, e prende gran piacere nel ragionare e retrovarsi con esso lei. Per le sue spese gli sono consegnati ducati[1] cinquantamila all' anno.

Il secondo genito poscia, il qual è duca d'Orliens, è gratissimo nel volto, generoso d' animo, amator di lettere, e virtuoso : onde sicuramente si può tanto promettere la nostra età di lui, quanto giammai d' altro signore si può sperare.

Il terzo figliuolo nacque poco avanti ch' io giungessi in Francia, il quale dimostra parimente d' esser bello; ma è alquanto impedito nell' esprimere le parole.

Oltre a questi tre figliuoli maschi, ha sua maestà altrettante femine; sicchè, essendo ancora giovane, ed altresì la serenissima regina, e vedendosi ormai copiosa di prole, dubita di non aver più figliuoli di quello ch' esso vorria, parendogli non poter lasciar a ciascheduno secondo la grandezza dell' animo suo.

Ha la sorella madama Margherita, di anni trentaquattro, costumata e gentilissima, la quale, sendogli dimandato se voleva maritarsi, rispose che quando al re suo fratello parrà di darla ad uomo che sia ragionevole[2], ed onorevole alla sua corona, allora per fargli piacere si mariterà.

Ho detto, serenissimo principe, padri e signori eccellentissimi, dello stato del re cristianissimo, particolarmente dell' entrate, delle spese, delle genti d'armi, della fanteria, della vita, de' suoi costumi e della sua corte. Restami dire il governo di questo principe, e l'animo suo. Il che brevemente ora spedirò, per finire come si conviene;

[1] Ms *dagati*, forse analogo a doge, e dogato

[2] Conveniente Ambra : « Dote più che ragionevole. »

de qualités admirables. Le dauphin l'aime, et prend plaisir à deviser avec elle. Il a cinquante mille écus pour ses dépenses particulières. Le duc d'Orléans, qui est le second fils, est d'une figure agréable, d'un cœur généreux; il aime les lettres; il a du talent : on doit beaucoup attendre de lui, autant peut-être que d'aucun autre prince au monde. Le troisième enfant, né peu de temps avant mon arrivée en France, paraît être assez joli; mais il a quelque défaut qui l'empêche de bien prononcer. Les filles sont aussi au nombre de trois: et comme leurs majestés sont encore jeunes, elles craignent d'avoir plus d'enfants qu'il ne faut; car le roi voudrait laisser à chacun d'eux un héritage qui répondît à la grandeur de son nom et de son caractère.

Madame Marguerite, sœur du roi, très-gentille et très-noblement élevée, est âgée de trente-quatre ans. Ayant été questionnée si elle voulait se marier, elle répondit : « Quand le roi, mon frère, voudra me chercher un époux qui convienne à notre maison, je l'accepterai pour satisfaire à son désir. »

J'ai jusqu'ici parlé des revenus, des dépenses, des troupes, des habitudes du roi et de celles de sa cour; maintenant je passe à sa manière de gouverner, et à ses intentions.

poichè per grazia di vostra serenità e cortesia di vostre signorie eccellentissime, le veggo pronte ed intente ad udirme.

Per dimostrar adunque le maniere di questo re nelle cose avvenute nel tempo della mia ambasceria, devono sapere le signorie vostre, che quando s' intese la conclusione delle nozze della regina d' Inghilterra con il principe di Spagna, ne ebbe sua maestà sommo dolore: e se avesse potuto, averia veramente usato ogni forza acciocchè non avessero avuto effetto; sapendo che alla Francia per tal cagione soprastavano non pochi danni e perturbazioni. Pur egli resta in questa speranza che, sendo quei popoli nemici d'ogni altra straniera nazione, possa nascere qualche nuovo accidente, e massime per la fede, da cui erano tanto lontanate, che a suo modo vivevano, ed ora per forza convengono viver contro a quei costumi che già spontaneamente s'erano persuasi.

Ho compreso che sua maestà ha per regola principale di tener la guerra lontana dalla Francia, non risparmiando[1] a spesa nè ad altra cosa, giudicando ch' ogni minimo danno sia grande avendolo in casa, ed ogni altro sia minore avendolo lontano. E ciò chiaramente per esperienza si conosce, che sua maestà maggior affanno ebbe di cinquecento[2] fanti tagliati a pezzi in Namur nell' anno passato, che di quella rotta che ebbe lo Strozzi in Italia, di cui disse che non gli pareva danno ciò che si potesse ricovrare con danari; sapendo che questa rotta altro non era che danari. Perciò adunque si vede che sua maestà non sparmia[3] alcuna spesa ed in armi ed in eserciti, così potenti in Italia, per rimover le forze dell'imperadore dalla Francia. Preso Metz, ed acquistato essendo il contado di Lucemburg, intese la serenità vostra che 'l re pose in ordine l' esercito suo; e non aspettando nè giudicando che le forze di Cesare fussero tali, ogn' uno si sbandò, sicchè la venuta di Cesare con fanti quarantamila e ventiduemila cavalli mise in tanto spavento la Francia, ch' il

[1] Risparmiare coll' a, ha qualche esempio, tra gli altri un del Lippi; ma non nel senso medesimo per l'appunto.

[2] Altro: 100.

[3] Casa.

Pour vous faire connaître la manière dont le roi s'est conduit dans les événements qui sont survenus pendant mon ambassade, vos seigneuries doivent savoir qu'en apprenant la conclusion du mariage de la reine d'Angleterre avec le prince d'Espagne, sa majesté en fut très-fâchée, et elle l'aurait empêché, si cela lui avait été possible, même par des moyens violents. Le roi voyait bien les dommages et les dangers qui en résulteraient pour la France. Mais sachant d'ailleurs le caractère anglais incompatible avec celui de toute nation étrangère, il compte sur de nouveaux accidents, notamment à cause de la foi catholique dont les Anglais étaient naguère tout à fait éloignés, vivant à leur guise, tandis que maintenant ils sont contraints à suivre les croyances qu'ils avaient rejetées.

Je me suis aperçu que la principale maxime de sa majesté est de tenir la guerre toujours éloignée de la France. Elle n'épargne pour cela ni soin ni dépense; car elle juge que toute perte chez soi est très-considérable; tout grand dommage au loin, faible. On l'a vu par l'expérience : le roi éprouva plus de chagrin pour les cinq cents hommes qui, l'année passée, furent tués à Namur, que pour la défaite de Strozzi en Italie. « Tout dommage, disait-il, qui peut se compenser avec de l'argent, n'est pas grand : or le malheur de la déroute d'Italie n'était qu'une affaire d'argent. » Aussi le roi ne cesse d'envoyer dans ce pays-là, sans rien épargner, ses armes et ses troupes, afin d'éloigner de la France les forces impériales. Après la prise de Metz et l'acquisition du comté de Luxembourg, vous savez que le roi négligea de mettre en mouvement son armée, ignorant que les forces de l'empereur fussent aussi considérables. Il y eut une débandade telle que l'arrivée de l'empereur avec quarante mille hommes d'infanterie et douze mille de cavalerie jeta l'épouvante dans toute la France, à la défense de laquelle le roi n'avait ni le temps ni le moyen de pourvoir. Si l'empereur avait alors saisi l'opportunité du moment, il aurait causé à la France le plus grand

re per strettezza del tempo non sapeva come provvedere a se stesso. E se Cesare avesse conosciuto come la fortuna era pronta nel favorirlo, egli retrovando il re sprovvisto, poteva con la forza del suo esercito dar tal danno alla Francia che forse mai non averia avuto un simile. Ma tosto che 'l re ebbe novella che l'imperatore sotto Metz s'era fermato, la giudicò bonissima, sperando che mentre stesse l'inimico occupato sotto la città, potesse porse [1] all'ordine. E così in poco tempo ridusse il suo esercito al numero di quarantamila fanti e dodicimila[2] cavalli. Nella qual cosa benchè si può comprendere la grandezza di quel stato, e bel ordine e governo suo, e quanto agevolmente ed in che egli sia atto al potersi difendere, non di meno parmi che la fortuna (la qual dispensa li suoi beni a chi e come a lei piace) volse chiaramente dimostrare ch' oltre gli buoni consigli e ben ordinati dissegni, è di mestiero ancor aver la sua aita. E siccome ella fu favorevole al re in ciò che abbagliò di maniera tale l'animo di Cesare, ch'egli non conobbe la felicità sua nel seguir l'incominciata impresa, e penetrar nella Francia; così all' incontro gli fu contraria, e parimente abbagliò sua maestà allora che Cesare era in Brusselles. Perchè s'Ella avesse seguita la vittoria penetrando nella Fiandra, otteneva non pur Brusselles, ma tutto ciò che a lei fosse stato in grado. E già Cesare aveva preparato il cavallo, ed avviate le bagaglie per fuggire. Ma perchè di ciò fu causa il contestabile, avvenne che siccome per innanzi era da ciascuno reputato pusillanimo, così ora in questa impresa fu stimato vilissimo, ch' avesse temuto seguir l'inimico rotto, e quasi posto in fuga. Perciò ebbe di ciò grandissimo scorno, essendo che nelle piazze e nelle corti con versi latini e con sonetti era chiamato vile e di poco animo. E per la perdita di tal occasione, s'ha per commun opinione, che mentre l'esercito del re sarà al governo del detto contestabile, mai si farà giornata generale, sì per la sua timidità, sì perch' anco egli è più inclinato alla pace ch' alla guerra.

Ma poich' ho fatto menzione del contestabile, non voglio tralasciar

[1] Restato a' poeti.

[2] Altri : 22,000.

mal qu'elle eût jamais reçu de mémoire d'homme. Mais aussitôt que l'empereur se fut arrêté sous la ville de Metz, le roi de France espéra pouvoir rassembler ses forces, et se rassura. Il eut bientôt mis sur pied une armée de quarante mille hommes de pied et de douze mille chevaux. On vit ainsi la force de cet état, le bel ordre de son gouvernement, les grandes et promptes ressources qu'il possède pour sa propre défense; mais on vit en même temps que c'est la fortune qui verse ses dons sur qui, comme et quand il lui plaît, et que les sages résolutions ne servent guère sans elle pour mener à but un grand dessein. La fortune protégea la France et aveugla l'empereur, qui ne sut pas profiter du moment et fondre sur le pays ennemi; la fortune protégea l'empereur en aveuglant le roi de France lorsque l'empereur était à Bruxelles; car si sa majesté très-chrétienne avait poursuivi sa victoire, non-seulement elle se serait emparée de Bruxelles, mais de tout le pays qu'elle aurait voulu conquérir. Déjà l'empereur avait fait seller son cheval et préparer les bagages pour s'enfuir. La faute en fut au connétable, qui passait auparavant pour un homme pusillanime, et passe à présent pour un vrai lâche, puisqu'il craignit de poursuivre un ennemi battu et presque en fuite. Il en fut bafoué partout : à la cour, sur les places publiques, on débitait sur lui des sonnets et des vers latins qui l'appelaient un homme lâche et sans cœur. Après une si belle occasion perdue, on tient pour assuré que tant que le connétable sera à la tête de l'armée, il n'y aura jamais une grande bataille donnée; d'abord parce qu'il est timide, puis parce qu'il est plus porté à la paix qu'à la guerre.

Puisque j'ai commencé à parler du connétable, j'ajouterai qu'il voudrait marier son fils avec la fille naturelle du roi. Plusieurs princes

com' egli desidera d'aver per mogliere d'un suo figliuolo la figliuola naturale del re, che da molti signori e principi è desiderata. Pur si giudica ch' egli, per l'amor che gli porta il re, potrà ottenere il suo intento.

Tien sua maestà cristianissima amicizia col principe de' Turchi, non per altro che per abbassare le forze dell' imperatore : e però si serve della sua armata, con la quale tiene in spavento ed in grande spesa buona parte dello stato di Cesare. Ancorchè a' Francesi molto dispiaccia quell' amicizia, non essendo di onore di sua maestà cristianissima il servirsi d' infedeli, massime avendo modo di accrescere l' armata sua, per la comodità de' boschi, di munizioni, di gente, e d'ogni causa necessaria, e spendendo per quella ed in paghe ed in presenti tal tesoro, che in altro tempo basterebbe a farla del suo; nondimeno sua maestà vuole con questo mezzo dimostrare che non è mai per sparmiare spesa nè fatica dell' animo nè del corpo, nè per lasciare a dietro cosa alcuna per abbattere e superare le forze di Cesare, mentre durerà questa guerra. È ben vero che sua maestà cristianissima, e parimente la serenissima regina, ed il contestabile con tutta la corte, brameria la pace ogni fiata che da Cesare avesse partito che quella con onore si potesse conchiudere. Perciocchè sa molto bene sua maestà, che maggior rovina non può venire a i regni, che la lunga guerra; e ch' essendo il fine incerto, una certa pace sempre si deve preporre ad una dubbiosa vittoria, sì come precedentemente hanno osservato e mai sempre osservano la serenità vostra e le signorie vostre eccellentissime. Però sua maestà ragionando spesse fiate con esso me, lodava questa bene instituta repubblica, la quale con tanta prudenza governa quietamente il suo stato, godendo la felicità del riposo; e dimostrava aver maggior invidia di questa quiete, che desiderio di tutte le vittorie che si potessero avere.

Vengo ora, serenissimo principe, all' ultima parte da me proposta, dell' animo di questo re, quantunque malagevole cosa sia poter di ciò affermar il vero; essendo Iddio solo investigator de' nostri cuori, e massime di quelli de' principi. Perchè sì come non è cosa alcuna che abbia più secreti del cuor umano, così più ascosi e profondi

et seigneurs aspirent à cette alliance; mais comme le roi aime le connétable, on pense que son désir sera satisfait.

Sa majesté conserve l'alliance du Turc dans l'unique but d'affaiblir l'empereur. L'armée turque tient toujours en échec et contraint à de grosses dépenses une bonne partie des états de l'empereur. Mais cette alliance déplaît autant aux Français qu'à sa majesté impériale; car c'est une honte pour la France que de se servir d'une armée infidèle, tandis qu'elle a chez elle tous les moyens d'augmenter ses ressources. Ni les forêts, ni les munitions, ni les hommes ne lui manquent, ni rien de ce qui est nécessaire; et ce qu'elle dépense pour entretenir les armées ottomanes aurait bien suffi pour le faire avec ses propres forces. Mais sa majesté veut prouver par là qu'elle n'épargnera jamais ni dépenses, ni fatigues d'esprit et de corps, et qu'elle n'omettra rien pour abattre la puissance impériale tant que durera cette guerre. Il est vrai de dire que sa majesté accepterait, aussi bien que la reine, le connétable et toute la cour, la paix de grand cœur, pourvu que l'empereur offrît des conditions convenables; car le roi sait bien que rien n'est aussi ruineux pour un pays qu'une longue guerre, et qu'il vaut mieux une paix certaine qu'une victoire douteuse. C'est là le sage et ferme avis de votre sérénité et de vos seigneuries. Sa majesté en causant avec moi louait fort votre prudence qui sait avec tant de tranquillité gouverner l'état. Le roi paraissait plutôt envier cette paix honorable que souhaiter les plus grandes victoires.

Je vous dirai maintenant, sérénissime prince, quelque chose des intentions de ce roi. C'est un sujet difficile, car Dieu seul voit le fond de nos cœurs. Et si rien n'est plus secret que le cœur de l'homme, il y a dans le cœur des princes des profondeurs encore plus obscures. Jusqu'ici j'ai parlé des choses par moi vues et entendues; je pouvais

sono nell' animo de' principi, che di qual si voglia uomo. E però questa sola parte sarà molto dall' altre differente, perchè si come le prime che ho dette sono di cose che io ho vedute, e di cui particolarmente mi ho potuto informare, così ancora con verità ho potuto affermarle; ma questa sendo tutta sopra congetture appoggiata, quelle la serenità vostra non udirà, come cose che non possono essere altramente, ma come cose che si possono mutare, come la mente e l' opinione dell' uomo.

Incominciando adunque dall' animo di sua maestà cristianissima verso di sua santità, dico che ella l' onora come capo e padre della religione cristiana; ma come uomo, tien poco conto di lui, per l'incostanza sua. Nè per altro s' intertiene con lui, salvo che per schivar che in qualche parte nocesse.

Verso di Cesare dimostra chiaramente il suo odio; nè si può desiderar tanto grave male a nemico alcuno quanto ella gli desidera. La qual infermità è così naturale, che nessuna medicina la saneria salvo la morte o la rovina del suo nemico.

Ma quanto l' odio di questo re verso Cesare è maggiore, tanto più è da maravigliarsi poi ch' egli dimostra buon volere verso il re de' Romani; il quale se bene è fratello del suo nemico, nondimeno, per le rare virtù e per la buona sua natura, sempre di lui onorevolmente parla.

Il re di Portugallo è stimato poco, anzi nulla, da sua maestà cristianissima. E molte fiate che da' suoi ambasciadori si richiama [1] alla corte per danni datigli da' Francesi, più tosto di parole che di pagamento li sodisfà.

Del principe de' Turchi fa grande stima, per la commodità ed utile del servirsi, com' ho detto, dell' armata e della possa e grandezza sua.

Ma poichè io veggio che ciascheduno desidera saper l'animo suo, cioè di sua maestà cristianissima, verso questo illustrissimo senato,

[1] Cod. *ella è chiamata.* Forse : *pe' suoi... e' si richiama.*

donc les affirmer avec assurance; mais ce que je vais vous dire, entendez-le non pas comme une vérité immuable, mais comme une conjecture plus ou moins approchant du vrai, ou bien comme une vérité qui peut changer d'un moment à l'autre, ainsi qu'il arrive des pensées des hommes.

Je commence par sa sainteté. Le roi l'honore comme père et chef de la religion chrétienne; mais, comme homme, il en fait peu de cas, car le pape est trop inconstant. Ainsi il correspond avec lui uniquement pour qu'il ne lui fasse pas de mal. Quant à l'empereur, le roi très-chrétien le hait et montre hautement sa haine; il lui souhaite tout le mal qu'on peut désirer au plus mortel de ses ennemis. Cette maladie est si profonde, que la mort seule ou la ruine totale de son ennemi pourrait la guérir. Mais autant est vive cette haine, autant est dès lors étonnante la bienveillance que le roi fait paraître envers le roi des Romains, le frère de son ennemi. Il parle toujours avec respect de ses rares vertus et de la bonté de son caractère.

Le roi de Portugal est presque méprisé par le roi très-chrétien. Il envoie souvent des ambassadeurs pour se plaindre des dommages que des Français causent à ses sujets : on répond à toutes ses plaintes plus souvent par de vaines paroles que par des satisfactions.

Le roi a le prince des Turcs en grande estime, pour se servir, ainsi que je le disais tout à l'heure, de ses forces et de sa grande puissance.

Mais je vois bien que vos seigneuries désirent connaître ses intentions envers notre république sérénissime, et je vous les dirai franchement. Il ne vous en veut pas, à ce qu'il semble, mais ce n'est

liberamente dirollo. Ella, per ciò che si puote comprendere, non gli desidera male, ma nè anco gli desidera bene. Onde ci possiamo render certissimi che gli principi non amano nè odiano se non sono mossi da beneficio o danno loro particolare. Il che si deve credere altresì del re. E però questo illustrissimo senato, conservando questa buona opinione di neutralità con ciascheduno principe, non farà alcuno invido, contentandosi del suo, nè odioso[1], dimostrando parzialità; ma conserverà questo stato sicuro.

Gli consiglieri del re hanno fatto ufficii con sua maestà, a fin che persuadesse questa repubblica ad intrar in lega con esso lui; e sua maestà con grande instanza, ed offerendo gran partiti, me n' ha parlato, come di tempo in tempo per mie lettere la serenità vostra e le eccellentissime signorie vostre hanno inteso.

Ma egli ha[2] opinione che questa repubblica non ha voluto entrar in lega con lei, affinchè, se morisse l' imperatore, restando il re di Spagna inferior di forze, la serenità vostra si voglia accostare con lui per tener le cose in eguale stato, acciochè la monarchia non giungesse in sua mano*.

* Queste sono le cose, serenissimo principe, eccellentissimi signori, le quali, ritornando da questa mia ambasceria di Francia, mi sovvengono, dello stato, della vita e del governo del re, e dell' animo ch' egli ha verso vostra serenità, e verso gli altri principi. Restami dir solamente dell' onorato ufficio del segretario Franceschi, il quale, non ostante che altre volte l'aere di Francia gli nocesse, e per tal cagione avesse grandissimo male, nulladimeno a mia richiestà venne volontieri, offerendo la vita ed ogn' altro suo bene per servir la sua patria, poichè si giudicava degno di poterla servire e giovarli. Nè ha risparmiato se stesso in ogni occasione, in far tanto, che giamai dir non si potrà, massime nei disagi, nei pericoli di peste, e negli infiniti incommodi che due fiate in campo abbiamo sofferto non senza grave affanno: e sempre ha dimostrato la qualità della natura, e la bontà dei costumi, e il valor delle sue lettere. Ma

[1] Odioso, chi odia. È nel Cavalc.

[2] Un cod. *essi hanno*; altro, *egli non ha*.

pas qu'il vous aime. Il est bien sûr que les princes n'aiment ou ne haïssent qu'à cause de l'utilité ou bien du dommage qu'ils attendent, et le roi de France ne fait pas exception à la règle. Ainsi, cet excellentissime sénat, en conservant sa sage neutralité, en se contentant de ce qu'il possède, n'excitera ni jalousies, ni attaques, ni ressentiments; et il pourra jouir en toute sûreté de ses droits. Les conseillers du roi l'exhortaient à inviter cette république sérénissime à faire une alliance avec lui : sa majesté m'en fit beaucoup d'instances, et proposa de fort larges conditions, ainsi que de temps à autre j'en ai averti votre sérénité par mes lettres. Mais les Français croient que cette république a refusé leur alliance pour ne pas contribuer à la grandeur de leur roi. Si l'empereur mourait, le roi d'Espagne resterait le plus faible : ils pensent donc que la république se mettrait alors du côté de l'Espagne, pour conserver l'équilibre [a]. et afin que la monarchie universelle ne tombât pas aux mains de la France [b].

dubitando di sminuire i luoghi (forse *lodi*), ch' egli merita, più tosto che di accrescerli, io tacerò.

Di me medesimo, serenissimo principe, illustrissimo senato, dirò poche parole per non parer ingrato in tutto degli onori ricevuti, li quali tutti riconosco dalla serenità vostra, che la sua mercè mi fece degno di questo onorato grado d' ambasciadore, il quale reputo un de' maggiori che si possa dare ad un suo cittadino, perchè rappresentando nella persona sua la serenità vostra, e tutta la repubblica insieme, s' impongono alla fede le cose più importanti e gravi.

[a] Davila nous apprend combien Venise tenait à ce système d'équilibre politique.

[b] La relation finit par les demandes et les compliments ordinaires. Jean Capello parle en passant des incommodités qu'il a souffertes, des dangers auxquels il a été exposé en courant la poste pour suivre deux fois le roi dans les camps. Il ajoute que sa majesté l'a fait chevalier et lui a donné une chaîne d'or et de grandes tasses, peut-être d'or aussi, qu'il dépose aux pieds du sénat, en demandant que le tout lui soit accordé en récompense de tant de dommages et de tant de travaux.

RELATION
DE JEAN MICHIEL,

APRÈS SON AMBASSADE DE 1561

RELAZIONE

DELL' ECCELLENTISSIMO

GIOVANNI MICHIEL,

AMBASSADOR, CHE RITORNÒ DALLA SUA LEGAZIONE L'ANNO 1561.

---

*Quanto a' luochi forti, se ben il regno in se non è talmente forte che possa esser sicuro di non poter esser assaltato, come si è veduto più volte, avendo da ogni parte li vicini potenti che ha; niente di meno in tutte provincie che sono in frontiera, sì come la Picardia, la Campagna, la Borgogna (opposite alla Fiandra e alla Germania, di dove è più temuta la invasione che d' altri luoghi) ha molte terre forti, come ha nelle provincie maritime di Normandia, di Bretagna, opposite all' Inghilterra, e così nella Gascogna e nella Linguadoca, opposite alla Spagna; e in quest' altro mar della Provenza, e nel Delfinato, opposite alla Italia. Se ben non di fortezze interamente fornite, e reali, come si vede in Italia, essendo la maggior parte di terra, e quasi tutte imperfette, però tutte in buoni termini, e tutte talmente

* Saria superfluo in questo ultimo e necessario officio della legazione mia, volendo principalmente attender alla brevità, di rifferir quelle cose che da molti libri e dalle relazioni de molti ambasciatori e altri sono ormai fatte notissime. Però, rimettendomi a quelle, lascierò di parlar di ciò che in universal appartiene alla cognizione del regno così circa il sito, la grandezza, li confini, come la divisione e numero delle provincie, la comodità di quelle per li molti fiumi navigabili dall' una all' altra; e per il mar Oceano e Mediteraneo, che da mezzodì e da ponente ne circondan quasi le due parti; come anco di rifferir il numero delle città e delle terre murate, con la infinità e quasi incredibil quantità d'abbazie, priorati, e altre chiese stimate, che importano molto più della terza parte delle entrate e beni del regno: e così di parlar del principio, e ampliazione

RELATION

DE

JEAN MICHIEL,

APRÈS SON AMBASSADE DE 1561.

Quoique le royaume de France ne soit pas tellement fortifié qu'il n'ait point à craindre les attaques que pourraient lui porter, comme cela s'est vu plusieurs fois, les voisins puissants qui l'environnent, cependant les châteaux forts n'y manquent pas sur les pays de frontière. Il en a en Picardie, en Champagne et en Bourgogne, provinces qui touchent à l'Allemagne et à la Flandre, et par où il aurait le plus à craindre les invasions. Il possède aussi des places fortes dans les provinces maritimes de la Normandie et de la Bretagne,

di esto regno, della successione dei re, e delle prerogative c'anno d'ongersi, consecrarsi e coronarsi; della causa del titolo e del cognome cristianissimo, con la special virtù di segnare e sanar li infermi delle *scroffole;* e finalmente dell' origine di questa casa regale, chiamata di Valoys; rimettendo tutte queste cose, come cose notissime, a quelli, sì come ho detto, che ne hanno scritto e parlato, per venire a quelle che sono più proprie di questo loco, che sarà il rifferir il presente stato e esser del regno nelle cose più importanti, con quelle considerazioni sopra il presente governo, che stimerò più necessarie e più degne della notizia di questo eccellentissimo senato.

Parlando adunque prima circa il stato e esser del regno, considerandosi li regni principalmente dalle forze, sopra queste brevemente e sommariamente, quanto potrò, andrò trascorrendo alcuni capi principali, considerabili egualmente per la propria diffesa come per la offesa d'altri; che saranno l'armi, li denari, li viveri, e luochi forti; acciò la serenità vostra conosca più facilmente così la sicurezza come la debolezza del regno. E per cominciar dalli ultimi, che servono per la diffesa, quanto...

difensibili, che in una improvisa e subita rottura di guerra, non solamente sariano atte a poter far resistenza, e impedir qualunque soprassalto che li potesse esser fatto; ma, a voler offendere, a causa de' soccorsi che da un' ora all' altra sariano loro sumministrati, ricercheria grossi esserciti e batterie reali, simili alle vedute in questi ultimi anni nelli assalti e espugnazioni d'Edino, di Terrouana, di Renti, di Cales, di Glinos, di Teonville, e simili. E s'io non attendessi alla brevità come faccio, potria connumerarli per ciascuna provincia, essendo luoghi celebri e assai nominati; onde la serenità vostra vederia che'l regno da ogni parte è assai munito e ben assicurato. Perchè ultimamente con l'acquisto e fortificazion di Metz ha assicurato tutta quella parte opposita alla Germania, che prima era apertissima; e con la fortificazione di Ghisa, di Messieres e di un altro loco detto Reouij nella selva d'Ardenna, dopo la restituzione di Marianburgh, ha assicurato l'opposito al paese di Lucemburgh, per dove intrandosi in campagna, fu assaltato dall'imperadore Carlo quinto.

E questo è quanto a fortezze: quanto poi a' viveri, che è uno delli altri capi considerabili, principalmente per la diffesa necessario, è notissimo a ciascuno che la Francia per la gran lunghezza e spazio di terreno, e per l'industria delli abitanti, è talmente fertile e abbondante in se di tutte sorte biave, vini, carne, grasse, ogli, e frutti d'ogni sorte, sì come è anco di lini, tele, lane, panni, grane, zaffarani, guadi, e simile, che non solo ne ha a sufficienzia per il suo bisogno, ma larghissimamente ne provede a' forestieri con facilità tanto maggiore de gli altri paesi (massimamente della Spagna e dell' Italia, e particolarmente del stato della serenità vostra), quanto che sebbene per li cattivi anni che vanno, e per le carestie che occorreno, s'alzi il precio[1] de' grani, non ve n'è però mancamento, che sia necessario provederne da forestieri o farne venir d'altri luoghi. Per-

[1] I Veneti dicono *prezio*, analogo a *prezioso*; e *capitanio*, che troveremo più sotto, da *capitaneus*.

qui font face à l'Angleterre; puis en Gascogne et en Languedoc, du côté de l'Espagne, enfin dans la Provence et dans le Dauphiné, du côté des pays italiens. Ce ne sont pourtant pas de très-bonnes places comme celles qu'on voit en Italie : presque toutes les fortifications sont en terre et incomplètes, mais cependant très-bien entretenues et très-utiles, non-seulement pour la défense, mais même pour l'attaque, car il serait facile d'y apporter promptement les secours nécessaires. Une guerre aux frontières exigerait au reste de grosses armées et de grandes batteries, telles qu'on les a vues dans ces derniers temps à l'assaut et au siége de Hesdin, de Térouenne, de Renti, de Calais, de Guines et de Thionville. Si j'avais le temps d'énumérer tous les endroits du royaume qui sont renommés par leur force, votre sérénité reconnaîtrait la puissance de cet état. L'acquisition récente de Metz et ses fortifications ont assuré tout le côté qui regarde l'Allemagne, lequel était jusqu'alors très-exposé : les places fortes de Guise, de Mézières et de Rocroy dans la forêt des Ardennes, après la restitution de Marienbourg, ont assuré la France du côté du Luxembourg, par où Charles V l'attaqua jadis.

Quant aux vivres (ce qui est encore un point très-important dans une guerre, notamment pour la défense), on sait bien que la France, riche en étendue de terrain et en hommes industrieux, abonde de toutes sortes de blés, de vins, de viande, d'huile, de fruits et en général des choses nécessaires à la vie; puis de lin, de toiles, de laines, de draps, de safran, de garance. Elle en a non-seulement pour ses besoins, mais même pour en donner aux pays étrangers; et en cela la France est beaucoup mieux douée que d'autres régions, notamment que l'Espagne et l'Italie, et, plus particulièrement encore, que les états vénitiens; car, quoique les mauvaises années et les disettes haussent le prix des blés, le royaume n'en est jamais privé et n'est jamais réduit à en faire venir du dehors. Ce qui manque à une province, une autre le fournit en toute abondance.

chè quello che manca a una provincia è nel medesimo regno largamente somministrato dall' altra. E questo è quanto a' viveri.

Segueno gli altri dui capi, l' armi e li dennari, communi all' offesa e diffesa. Quanto all' armi, queste si distingueno in capitanii e soldati. De' capitani, vostra serenità sappi che per consenso universale delli più intendenti di questa professione non ha alcun altro regno nè principe, che si sappi, tanto numero di capitanii di qualunque grado si sia, dall' ultimo di generale [1], fino a quello di capitan privati, quanto ha il regno di Francia. Che lasciando star il contestabile (il quale, ancora che sia vecchio, e pare perdesse assai quando fu preso e disfatto, niente di meno quelli che hanno saputo e inteso ben le cose, l' hanno sempre discolpato; e più di tutti il re Enrico, che le sapea meglio : e appresso li Francesi non avea perso niente della sua reputazione, e saria ancora in termine di adoperarsi, come mai); ma lasciando star lui, vi è monsignor di Guisa, per quello che tutti affermano, con pochi pari d' isperienza. È prossimo a lui per il grado e nobiltà il duca di Nivers, della casa di Cleves, e il più ricco principe del regno. Oltre li dui marisciali, Thermes e Brissach, delli più consumati e veterani capitani non solamente del regno ma per avventura di Europa. Lascio anco star il re di Navarra, che, per esser il più prossimo alla corona, ha sempre avuto più nome che effetto; benchè si persuade assai. Tutti questi hanno avuto grado di generale, con aver condotto e comandato esserciti [2]. Vi sono poi dietro a questi monsignor di Umala, il principe di Condè, il duca di Nemours, parlando de' principi; e lasciando star principi, monsignor armiraglio, e Andelot, fratelli, nepoti del contestabile, monsignor d' Anguilla, figliuolo del contestabile[3], monsignor di Monluch, di Senerpon, di Bordiglion, della Brochia, di Sansat, ed infiniti altri, che se non hanno ancora avuto grado di generale nè condotto esserciti, sono però stati generali della fanteria e cavalleria, con governo di provin-

[1] *Ultimo per sommo*, in Dante e nel Segneri.

[2] Così anco ne' cod. toscani.

[3] Un cod. *E tra i più provetti.*

Restent les troupes et l'argent, non moins nécessaires à la défense qu'à l'attaque. Quant aux troupes, je dois d'abord parler des capitaines, puis des soldats. Pour les capitaines, tous les hommes du métier s'accordent à dire que nul autre royaume n'en possède un si grand nombre, depuis le premier grade de général en chef jusqu'aux degrés inférieurs. Je laisse de côté le connétable, qui, quoique fort âgé et fort déchu de son crédit depuis sa défaite, dont il a cependant été justifié par les hommes au courant de la chose, et notamment par le roi, qui l'était mieux que tout autre, n'a rien perdu dans l'opinion des Français, et pourrait rendre encore de très-importants services. Il y a tout d'abord monsieur de Guise, dont l'expérience militaire, selon l'avis commun, est presque sans pareille. Viennent ensuite le duc de Nevers[a], de la maison de Clèves, le prince le plus rapproché des Guise en noblesse et en dignité, et le plus riche seigneur du royaume; les deux maréchaux de Thermes[b] et de Brissac[c], que l'on compte parmi les guerriers les plus expérimentés de l'Europe. Je ne parle pas du roi de Navarre, qui, étant le plus près du trône, a toujours été plus puissant par son nom que par ses œuvres, quoiqu'il ait l'air de se croire un très-grand capitaine. Ceux-là ont tous été généraux, ont tous commandé des armées. Le duc d'Aumale[d], le prince de Condé, le duc de Nemours se présentent ensuite les premiers parmi les princes. Quant aux autres, il faut compter MM. l'amiral et d'Andelot, neveux du connétable, M. d'Anville, fils du même connétable, MM. de Montluc, de Senarpont, de Bourdillon[e], de la Brosse, de Sansac, et beaucoup d'autres, qui n'ont pas encore commandé des armées avec le titre de généraux, mais qui ont cependant commandé des corps d'infanterie et de cavalerie, ont été gou-

[a] Du Bellay, p. 445, 448, 463; Brantôme, II, 101, 111, 342. — [b] *Idem*, III, 20. — [c] *Idem*, III, 67; IV, 74; Du Bellay, IX, 392; X, 445, 462.

[d] Du Bellay, IX, 403, 463, 464.

[e] *Idem*, X, 429, 432; Brantôme, III, 416.

cie; e sarieno anco atti ad essere generali de' capitani inferiori, non occorre più parlarne, che questi si potria dir che fossero tanti di numero quanti sono li gentil' uomini, facendo tutti indifferentemente, quanto più sono ricchi e grandi, professione di soldati, con infamia a chi, non essendo impedito della persona, la facesse d' altra sorte: in tanto che così in questo, come in ogn' altro grado della milizia avanzano li nobili di tutte le altre nazioni. Quauto poi a' soldati, anco questi si distingueno in fanteria e cavalleria. Ed essendo la cavalleria di due sorte, o d' uomini d' arme o di leggieri, quella delli uomini d'arme è tutta in mano de' loro Francesi, come è anco la maggior parte de' leggieri, quando la guerra è in essere; che altrimente il re non vuol[1] intertenerne, si come ordinariamente (così in tempo di pace come di guerra), intertiene ed ha sempre in essere settanta compagnie d'uomini d'arme; che, quando è tempo di guerra, e che le compagnie sono piene, fanno il numero di tremila e d' avvantaggio: ma in tempo di pace, come è al presente, non arrivano alli doi[2] terzi, perchè le compagnie, di cento sono ridotte a sessanta, e sono in nome di cento, sotto la carica de' maggiori signori e ministri del regno, compresi in quelli, dui principi esterni, li duchi di Lorena, e Savoia. Tutte l' altre compagnie sono in nome di cinquanta, con provigione di quattrocento franchi per uomo d'arme (importa uno franco tre lire delle nostre), e di più trentasei franchi (come fa vostra serenità) per le tasse, in luoco delli alloggiamenti, lume, fuochi, e altre commodità che furono loro levate; che saria poco manco di ducento scudi d'oro, quasi il doppio della paga di vostra serenità: con obbligo di mostrar due cavalli solamente, dove quelli di vostra serenità ne monstrano tre. Hanno gli uomini d' arme tra due e[3] tre arcieri, di modo che ogni compagnia di cinquanta uomini d' arme ha settantacinque arcieri con la metà de la provigione, che sono ducento franchi, con obbligo per consequenza di uno cavallo solamente. Questi serveno ordinariamente quasi per cavalli leggieri, ancora che siano ar-

[1] Altro cod. *non sia*.

[2] Tosc. ant. *duoi*.

[3] Nel cod. manca l'*e*

verneurs de provinces, et qui pourraient bien soutenir le commandement général. Quant aux capitaines inférieurs, il n'est pas nécessaire de les énumérer : il y en a presque autant que de gentilshommes[a]. Plus ceux-ci sont riches et grands, plus ils s'adonnent aux armes ; et c'est une honte que de ne pas le faire, à moins que quelque infirmité ne s'y oppose[b]. C'est pourquoi tous les nobles des autres nations doivent, comme militaires, céder à ceux de France[c].

Pour ce qui est des soldats, ils se divisent en cavaliers et en fantassins ; la cavalerie elle-même est de deux sortes, elle se compose de gens d'armes[d] et de chevau-légers. Les gendarmes sont presque tous Français, notamment en état de guerre, et les chevau-légers également. Il y a toujours soixante et dix compagnies de gens d'armes, qui, en temps de guerre, forment trois mille hommes et plus; mais en temps de paix, comme à présent, ils ne montent pas aux deux tiers. Les compagnies de cent hommes sont réduites à soixante, enrôlées par les soins des principaux seigneurs et ministres du royaume, y compris deux princes étrangers, le duc de Lorraine et le duc de Savoie. Les autres compagnies doivent être de cinquante. Chaque homme d'armes a quatre cents francs (le franc répond à trois livres de Venise), plus trente-six francs, qui (selon l'usage de votre sérénité) sont donnés en compensation du logement, de la lumière, du feu et d'autres commodités qui leur ont été enlevées : ce qui fait, tout ensemble, deux cents écus d'or ou un peu moins, c'est-à-dire le double de la paye que donne l'état de Venise. En France l'obligation est d'avoir deux chevaux seulement ; dans l'état de votre sérénité il faut en avoir trois. Pour deux hommes d'armes il y a trois archers ; ainsi une com pagnie de cinquante hommes d'armes a soixante et quinze archers, qui ont deux cents francs, moitié de la paye, et qui entretiennent par

[a] « Non combattendo per altro premio che per solo fine d'onore. » (Davila, II, p. 129 et p. 163.)

[b] Du Bellay, X, 429, 432 ; Brantôme, III, 416.

[c] « Corpo quasi invincibile di nobiltà francese. » (Brantôme, II, 406.)

[d] « Les gens d'armes surpassent toutes les autres troupes du monde. » (Brantôme, II, 92.)

mati di tutti pezzi, come gli uomini d' arme. Ma oltre questo grosso numero d' uomini d' arme, se ben vi sia un più grosso numero de' cavalli della banda, come essi chiamano, e dell' arrierbanda delli gentiluomini e feudatarii del regno, obligati di servir in persona, e alle spese loro sempre che'l re lo comanda, ed esser in persona alla guerra, sia dentro o fuor del regno, essenti per questa causa dall'imposizioni e dalle taglie; nientedimeno perchè questi non sono estimati per altro che per far mostra e numero, però, sempre che occorre far forza[1] della cavalleria da combattere, e non da mostra (essendo adesso ridotta, dove il paese è largo, come in Francia, quasi tutta la guerra e la forza delli esserciti nella cavalleria), convien il re valersi della forestiera e mercenaria; perchè seben vi fossero gli uomini, mancheriano li cavalli, non ne producendo il regno d' alcuna sorte da guerra. Però si vale dell' Alemana, delli raitri o ferraruoli, come si chiamano, come vostra serenità ha veduto in quest' ultima guerra, con universal perturbazione de tutto il regno, per la gran quantità che n' era stata introdutta, a discrezione[2] della quale era esposto non solo tutto il regno ma la propria persona del re e de' figliuoli. E questo è quanto a cavalleria.

Quanto poi a fanteria, ancora che il regno in se sia numerosissimo d' uomini, quanto altro d' Europa, essendo abitatissimo; nientedimeno fa per l'ordinario molto pochi soldati; e le fanterie francese sono sempre state tenute in poco o nessun conto, eccetto le Guascone, che, per esser al confine della Spagna, e assuefatte all' armi, e state adoperate in tutte queste guerre dentro o fuori del regno, sono atimate al pari delle Spagnuole e delle Italiane. Benchè per la longa continuazione della guerra, anco quelli di Piccardia, di Campagna e Borgogna, del numero delli cinquantamila legionarii, che ha il re (ad uso delle cernede[3] che ha la serenità vostra), quelli di questi

[1] Più comune in questo senso, è fare sforzo.

[2] Il ms. *descrizione*. E così dice il volgo.

[3] Cernede, cernite, cerne. *Cernere* e *cernire* per isceg liere, dicono tuttora in qualche dialetto veneto. *Cerne* agli antichi Toscani erano i pedoni scelti in contado; ed è nelle storie Pistolesi ed altrove. In Tos-

conséquent un seul cheval. Les archers, quoique armés de tout point comme les gens d'armes, tiennent lieu cependant de cavalerie légère. Il y a encore un grand nombre de chevaux du ban et de l'arrière-ban, comme on les appelle, formés par la convocation des gentilshommes et feudataires du royaume, qui sont obligés de servir en personne et à leurs dépens toutes les fois que le roi le commande, et de faire la guerre soit en France, soit au dehors. C'est pour cela qu'ils sont exemptés des impôts et des tailles. Mais comme ceux-là ne servent qu'à faire nombre, lorsqu'il s'agit de combattre vigoureusement avec de la cavalerie, ce qui est plus nécessaire en France qu'ailleurs parce que c'est un pays de plaines, où la force de l'armée doit consister principalement dans la cavalerie, il faut alors recourir à la cavalerie étrangère et soldée, car s'il y a des hommes en France, les chevaux de bataille y manquent ; aussi se sert-on des cavaliers allemands connus sous le nom de *reîtres* * ou *ferraruoli*. C'est ce qu'on a vu dans la dernière guerre, et c'est ce qui a tant troublé et endommagé ce royaume. Ces étrangers étaient en si grande quantité que non-seulement la nation, mais la vie du roi lui-même et celle de ses enfants étaient entre leurs mains.

Quant à l'infanterie, quoique le royaume de France soit le plus peuplé de l'Europe, il donne cependant bien peu de soldats ; et l'infanterie française a toujours eu peu de renom, excepté l'infanterie gasconne. Les Gascons, confinant à l'Espagne, sont habitués aux armes, ont toujours été exercés dans ce dernier temps à la guerre intérieure et extérieure, et passent pour être aussi braves que les Italiens et les Espagnols. Les habitants de la Picardie, de la Champagne et de la Bourgogne, placés sur les frontières, et devenus belliqueux et braves pendant la longue durée de la guerre, donnent au roi une grande partie des cinquante mille légionnaires qu'il a levés (à l'instar des troupes choisies de votre sérénité). Malgré cela, lorsqu'il faut un

cana, al tempo del Davanzati, era già divenuto titolo dispregiativo : a Venezia non pare.

* Mot allemand qui veut dire cavalier (Davila, I, 146.)

paesi[1], come posti nelli confini dove sempre è stata la guerra, si sono agguerriti molto, e hanno fatto onesta prova. Però, sempre che occorre metterne insieme quantità per far corpo d'essercito, e per uscir in campagna, non arrischiando[2] i Guasconi a fare un ultimo sforzo a più che un tanto numero, e sopra li leggionarii[3] non facendosi fondamento, conviene il re valersi o de' Sguizzari o de' Tedeschi. E a questo effetto, oltra l'intertenimento delli ducentomila franchi che dà ordinariamente a tutti li cantoni (compreso li Grisoni confederati loro), intertiene anco con particolar pensione molti capitani e colonnelli; e de' Tedeschi, molti principali signori, non ad altro fine che per valersi delle loro nazioni nelli bisogni che occorreno.

È cosa dunque verissima, per terminare questo capo, che quanto manca quel regno di bontà e numero di soldati, tanto abbonda all' incontro di numero e perfezione di capitani così esterni come del regno. E piacesse a Dio che quello che abonda là non mancasse a vostra serenità! Che, per dirle liberamente, ella ha nome d'esser non solo poco provvista, ma del tutto spogliata; il che li leva assai della reputazione. Parlo de' capitani di qualità, che sieno d'esperienza e stati alla guerra, che di quantità ella ne ha pur troppo; che saria forse di più suo servizio d'intertenirne[4] manco, ma fossero di qualità; e liberarsi dagli inutili al meglio La potesse. E se mai fu tempo di provedersene e di rimetterli, saria al presente, che con la pace la maggior parte de' buoni si trovano disobbligati, e più volontieri accetteriano questo servizio, e con manco trattenimento[5] che quello d'altro principe.

Ho detto delli tre capi pertinenti alle forze che assicurano il regno dalla parte terrestre. Ma perchè vi è anco la maritima, che in tempo di guerra o di sospetto ha similmente bisogno di assicurazione.

[1] Altro cod. *quelle di dui di questi*. Forse *di questi dui*, cioe Sciampagna e Borgogna.

[2] Un altro : *arrivando*. E se si legge arrisicando, spieghiamo : il re non vuole arrisicare un più gran numero di Guasconi, ch' è il fiore dell' esercito suo, perchè una leva forzata esaurirebbe il paese. Se si legge *arrivando*, s'intenda che veramente

gros corps d'armée pour entrer en campagne, comme on ne veut pas faire une levée trop forcée de Gascons, et comme on ne peut pas compter sur les légionnaires, le roi est obligé d'avoir recours aux Suisses et aux Allemands. Dans ce but, il paye un subside annuel de deux cent mille francs aux cantons suisses, y compris les trois cantons des Grisons, confédérés des Suisses[4]; en outre, il pensionne plusieurs capitaines et colonels, et beaucoup de seigneurs allemands, pour se servir au besoin des hommes de leur pays. Ainsi, autant les capitaines nationaux et étrangers abondent en France, autant les bons soldats y manquent. Je voudrais bien que votre sérénité ne fût pas dénuée de ce que les Français ont avec profusion; car, à vrai dire, l'opinion générale est que la république est tout à fait pauvre en capitaines expérimentés, ce qui diminue de beaucoup son crédit. Je parle des capitaines de mérite, car quant aux autres elle n'en a que trop; et il vaudrait mieux en entretenir un peu moins, mais choisir les bons et se débarrasser des inutiles. Ce serait précisément le moment de le faire, car dans la paix les meilleurs des chefs restant sans emploi sont mieux disposés à accepter des conditions raisonnables, et avec votre sérénité ils seraient plus accommodants qu'avec tout autre.

J'ai parlé des forces de terre : les pays maritimes ont aussi besoin d'être défendus en temps de guerre. La France, du côté de la Méditerranée, a ses citadelles, puis ses galères, dont le nombre

i Guasconi anco a forzare il numero, arrivano a poco più che tanto.

[1] Da *legio*, *leggione*, come da *regia*, *reggia*.

[2] Così il dialetto. Come da *pentere*, *pentire*.

[3] Per *paga*, non è nella Cr.

[4] Brantôme, I, 452.

Questa, dalla parte del mar Mediteraneo, chiamato da loro di Levante, oltre li presidii che si tengono nelle fortezze, è di più assicurata dalle galere ordinariamente trattenute, le quali, durante la guerra, sono state trentatre di numero, ridotte dopo la pace a venti; e ora che manca ogni dì più il sospetto, intendo a dieci. Tutte de forzati, come quelle del re di Spagna, e parte di particolari capitani intertenuti dal re, parte del re medemo, con provisioni di quattrocento scudi al mese per galera, e con obligo di portar sessanta scapoli[1] per galera, computati gli officiali. Oltra li quali, quando vanno in qualche fazione, cessa il re[2] di pagar altri quaranta, in modo che ciascuna galera viene ad aver cento uomini da combattere. L'altra parte maritima di ponente nella costa della Ghienna, Bertagna, di Normandia e di Picardia, esposte all' invasione de gl' Inglesi e Fiamenghi, quando sono nemici, oltre che similmente siano guardate con buoni presidii che si tengono nelle fortezze dietro tutta la costa, è assicurata, di più, dalle aggressioni di grand' armate per il mancamento di porti principali, essendo quelli che vi sono, piccioli, e restando asciutti nelle maree, e la spiaggia pericolosissima. E quando fa bisogno di assicurarsi anco meglio con metter insieme armata, si vale il re di navilii de' particolari, de' quali per la costa ve n' è sempre gran numero, con pagarli e armarli di Bertoni e di Normandi, stimati e tenuti animosi e valentissimi in mare.

Vengo ora all' ultimo capo del denaro, riputato il nervo, come vostra serenità sa, della conservazione de' regni. Questo, serenissimo principe, non si considera in Francia[3]; nè consiste tanto nelle grosse entrate ordenarie e estraordinarie della corona, quanto nelli molti modi c' hanno li re in tempo di guerra, e altri loro bisogni, di valersene come vogliano; non solo perchè sieno signori e patroni assoluti de' loro sudditi e vassalli, ma per averli amorevoli ed obbedienti quanto più si può desiderare, con esser non pure amati, ma, come

[1] Può valere due cose: o marinai non forzati, o soldati liberi del servigio maritimo, e pronti a combattere. E si può intendere questo e quello insieme.
[2] V' è sbaglio.
[3] *Non si considera* forse è intruso.

pendant la guerre était de trente-trois, et depuis la paix a été réduit à vingt. Maintenant que toute crainte a cessé, il n'y en a même plus que dix[a], à ce qu'on dit. Les marins sont tous des forçats, ainsi qu'en Espagne. Une partie des bâtiments est à des particuliers qui sont payés par le roi; une partie est au roi lui-même, qui les entretient à raison de quatre cents écus par mois. Il y a soixsnte soldats et officiers par galère; en cas d'entreprise, le nombre est porté à cent, et le surplus est toujours payé par le roi. Les côtes de la Guienne, de la Bretagne, de la Normandie, de la Picardie, exposées aux invasions des Anglais et des Flamands, sont défendues par de bonnes forteresses; elles sont aussi garanties de l'agression d'une grosse armée par les brisants qui les environnent, et par le manque de ports vastes et sûrs, n'y en ayant que de petits et qui restent à sec à marée basse. Mais en outre, lorsqu'une armée navale devient nécessaire, le roi se sert de navires privés, dont le nombre est toujours grand, et il solde les Bretons et les Normands, qui ont une belle réputation de valeur sur mer.

Je passe maintenant à l'argent[b], qui est, comme votre sérénité le sait bien, le nerf de la politique. La principale richesse de la couronne ne consiste pas dans les revenus ordinaires et extraordinaires, mais dans les moyens qu'ont les rois, en cas de guerre ou d'autres

[a] Du Bellay porte la flotte française, en 1540 et 1546, à cent cinquante gros vaisseaux, vingt-cinq galères et soixante autres navires.

[b] Voici, d'après Garnier (t. XXVI, p. 69), l'état des finances en 1552. Ce tableau est bon a comparer avec ceux que l'on trouve dans les rapports que nous publions :

RECETTE ORDINAIRE

1° Tailles, 3,889,000 liv.; 2° domaines, aides et gabelles, 2,259,000 liv. Total de la recette ordinaire, 6,148,000 liv.

RECETTE EXTRAORDINAIRE.

1° Crue des tailles, 1,200,000 liv.; 2° coupes de bois, 200,000 liv.; 3° dé

se fossero Dei, riveriti e adorati; tanto che senza alcun pericolo d'alienazione o sollevazione di quelli, possono sicuramente valersi, insieme con la vita, dell'industria, della roba, e di tutto quello che hanno, non altrimente che se fussero tutti lor schiavi (tale è la devozione e riverenza che loro portano); quel che ricerca esser considerato per cosa non solo estraordinaria ma singolare, non veduta in altro re nè prencipe cristiano, e stimata per una (oltra l'altre) qualità, che accresca grandemente la potenzia sua[1].

Però, quanto alle entrate, e modi onde[2] ordinariamente il re si vale de' denari, dipendono queste cose, come la vostra serenità averà più volte inteso, e derivano da molti capi. Delli quali non essendo qui luogo, per non entrar in longhezza, di darne conto particolare, essendone molte volte stato dato a sufficienzia da altri; basterà solamente che io dichi[3] in universale, che in tempo del re Enrico, quasi fino nell'ultimo della guerra, hanno importato circa sedici

cimes sur le clergé, 600,000 liv.; 4° parties casuelles, 100,000 liv.; 5° traites foraines, 300,000 liv. Total de la recette extraordinaire, 2,400,000 liv.

DÉPENSE ORDINAIRE.

1° Gendarmerie, deux mille quatre cents hommes d'armes, 1,000,000 liv.; mortes-payes, commis à la garde des places, 100,000 liv.; artillerie, 39,000 liv.; salpêtre, 30,000 liv.; fourniture des places de guerre, 35,000; 2° dix galères et une frégate sur l'Océan, 124,000 liv.; vingt galères et deux frégates sur la Méditerranée, 230,000 liv.; 3° ambassadeurs, 300,000 liv.; pensions des cantons suisses, 175,000 liv.; 4° gages de la maison militaire du roi, comprenant deux cents gentilshommes, quatre cent cinquante archers, la prévôté et les cent-Suisses, 253,000 liv.; gages de la maison civile du roi, 300,000 l.; chambre aux deniers du roi, 72,000 liv.; écuries, 131,000 liv.; vénerie et fauconnerie, 58,000 liv.; argenterie, 24,000 liv.; musique, 14,000 liv.; menues affaires de la chambre, 6,000 liv.; offrandes et aumônes, 7,000 liv.; dons et menus plaisirs, 100,000 l.; maison du dauphin, 100,000 l.; maison de Madame, 80,000 liv.; 5° gages des grands officiers, des gouverneurs des provinces et des places, des capitaines étrangers, des conseillers d'état et officiers des cours souveraines, des professeurs royaux et artistes, 800,000 liv.; postes et courriers, 71,000 liv.; 6° gages du grand conseil, 21,000 liv.; du parlement de Paris, 88,000 liv.; de la chambre des comptes, 29,000 liv.; de la cour des aides, 11,000 l.; des généraux des monnaies, 3,000 liv.; du parlement de Rouen, 41,000 liv.; de la

besoins, de se servir, comme bon leur semble, de la richesse de leurs sujets, dont ils sont les maîtres absolus. Ceux-là professent non-seulement une grande obéissance et une grande affection pour leur prince, mais ils le révèrent, ils l'adorent. Ainsi l'on peut mettre à contribution leurs biens, leur travail, leurs vies, tout ce qu'ils ont, sans crainte de les révolter : c'est comme s'ils étaient des esclaves. Ce dévouement vaut la peine d'être remarqué comme une chose unique dans tout le monde chrétien, comme un des grands fondements de la puissance de ces rois.

Les revenus proviennent de plusieurs sources, ainsi que votre sérénité l'aura plusieurs fois entendu. Pour ne pas entrer dans des détails qui ont été donnés autrefois, je dirai en général qu'au temps du roi Henri, jusqu'à la fin de la guerre, les revenus montaient à treize millions de francs, c'est-à-dire à six millions et demi à peu près d'écus d'or, en évaluant, ainsi qu'on le fait à présent, l'écu d'or à deux francs

cour des aides, 4,000 liv.; du parlement et chambre des comptes de Bourgogne, 30,000 liv.; du parlement de Toulouse, 40,000 liv.; du parlement de Bordeaux, 35,000 liv.; 7° œuvres, payes, services, etc. 5,000 liv. Total de la dépense ordinaire, 4,356,000 liv.

DÉPENSE EXTRAORDINAIRE.

1° Troupes surnuméraires, chevau-légers, Suisses, lansquenets, aventuriers français, 2.500,000 liv.; 2° artillerie, fontes, 600,000 liv.; 3° intérêts de la dette publique, 388.000 liv.; 4° bâtiments, 35,000 liv.; 5° argenterie et meubles, 250,000 liv.; 6° fêtes, 200,000 liv.; 7° frais de perception, 300,000 liv. Total de la dépense extraordinaire, 4,273,000 liv.

RÉSULTAT.

La recette ordinaire et extraordinaire, 8,548,000 liv.; la dépense ordinaire et extraordinaire, 8,629,000 liv. Déficit, 81,000 liv.

Garnier augmente le déficit de 858,000 l. sans rapporter les articles de dépense qui devaient contribuer à le former. Ce déficit s'accrut encore du surhaussement de paye accordé alors aux hommes d'armes, qui jusqu'à ce temps avaient continué à recevoir la solde fixée par Charles VII. La dépense sur cet article fut dès lors ainsi qu'il suit : deux mille cent hommes d'armes à 430 liv., 1,032,000 liv.; trois mille six cents archers attachés aux compagnies, à 218 liv., 784.800 liv.; état-major de cinquante compagnies à 6,000 liv., 300,000 l. Total, 2,116,800 liv. (D'Anq.)

[1] Vuol dire : stimata una delle cause (fra l' altre) che accrescono la potenza sua.

[2] Il cod. d' *onde*. Ma e forse errore del copista.

[3] Dante : *che tu diche*

millioni di franchi, sei millioni e mezzo, poco meno, di scudi d'oro, contandosi al presente doi franchi e mezzo per scudo. E questa, vostra serenità abbi per la vera quantità, sì come potrei mostrar per una nota ch' io ho molto distinta e particolare di tutti li ricevitori delle provincie, che sono quelli che riscuotono tutti li danari del re, che necessariamente convengono cascar nelle loro ricette: che, al giudizio mio, è il più giusto e fedel incontro di quanti si possono avere. E nella somma che ho detto, s' intendono anco le gravezze dependenti da occasione di guerra, in essempio, il soldo delli cinquantamila fanti, che pagano le terre murate, quello delle aydes, cioè li agiuti che pagano le aperte; l' accrescimento nuovo delle taglie, e simili, che cessano cessando la guerra. Talmente che in tempo di pace tanto manco vien ad esser l' entrata, allo incontro della quale, se bene a proporzione vi sia anco una grossa spesa (che con una parola potrei similmente dire che pareggia seco[1], o poco meno, la entrata, essendo poche volte quei re soliti di avanzare, come quei che sanno che la grandezza, la ricchezza, e li tesori loro consistono nella larga distribuzion del suo a' suoi, con verificarsi interamente quel motto che è fatto proverbio in Francia, *Il re paga tutto, il re prende tutto*); nientedimeno dirò pur questo solamente, che se si parla della spesa ordinaria (intendendo per ordinaria, oltra la spesa publica del regno, quella della persona e della casa del re e aderenti suoi, come la regina, suoi figliuoli, e simili, con tutto ciò che dipende da' loro piacer' e comodità), questa non arriva nè arrivava a tempo del re Enrico alli due terzi dell intrata (sì come potrei mostrar similmente a partita, a chi ne fosse curioso, per una diligentissima nota che mi trovo), non ostante che, quanto alla casa e persona del re, e alle commodità sue, non sia mai stato re, di quanti s' ha memoria, che spendesse nè tenisse maggior casa del re Enrico, non bastandoli per questo conto dui millioni e mezzo di franchi (un milion di scudi), somma, per dir il vero, così grande e notabile, che non credo, anzi son certo, che vi arrivi quella di niun altro re, forse a metterne più insieme. Però,

[1] Il cod. *pareggiassero*.

et demi. C'est là la vraie somme, ainsi que je pourrais le démontrer par une note très-détaillée de tous les receveurs des provinces. Comme tout l'argent du roi passe par leurs mains, il n'y a pas, je pense, de meilleur moyen pour connaître la vérité. Sont compris dans cette somme même les impôts de la guerre, par exemple, la solde de cinquante mille hommes de pied, payée par les pays murés; la solde des aides, donnée par les terres ouvertes; les augmentations des tailles, qui cessent à la fin de la guerre. En temps de paix les revenus sont de beaucoup moins forts.

La dépense est également considérable : on pourrait dire, en un seul mot, qu'elle absorbe tout le revenu, ou à peu près. Les rois de France ne sont pas habitués aux épargnes, parce qu'ils savent bien que leur grandeur, leur puissance, leurs trésors, consistent dans la libéralité exercée envers leurs amis et leurs serviteurs. Ainsi se vérifie ce proverbe vulgaire en France : « Le roi paye tout, le roi prend tout. » Les dépenses ordinaires (y compris celles du roi et de sa maison, de ses enfants et de la reine, et enfin tout ce qui regarde leurs commodités et leurs plaisirs) ne prennent pas les deux tiers du revenu et ne les prenaient pas non plus au temps de Henri II; je le pourrais démontrer par des notes détaillées, d'après des indications très-exactes que j'en possède, et cependant on ne se souvient pas d'un roi qui dépensât autant pour ses commodités et ses plaisirs, et qui tînt une plus riche cour. Deux millions et demi de francs ne lui suffisaient pas pour cela, somme énorme et telle qu'aucun autre roi ne l'atteint, pas même peut-être plusieurs rois ensemble. Après la mort de Henri II, la dépense de la cour de François, son successeur, a été réduite de cinq cent mille francs; ensuite on est descendu à la moitié de la somme ci-dessus indiquée.

Le dernier tiers des revenus, qui surpassait les besoins de la dépense annuelle, n'entrait pas au trésor. Cela arrive à tout gouvernement, à celui même de votre sérénité, mais au gouvernement français plus qu'à un autre, soit faute de recouvrement, soit par la négligence calculée des ministres, qui par ruse s'en attribuaient une

morto lui, per rimediare a quest' eccesso, nella riordinazion della casa del re Francesco che successe, fu calata la spesa immediate a più di cinquecentomila franchi, o poco manco[1]. Da questo re è poi stata ridotta poco manco che alla mità[2]. Dalli doi terzi in su, dunque, delle entrate che bastano per le spese, il resto (come incontra alla serenità vostra e a tutti li altri prencipi, ma in Francia più che in niun altro loco), o per diffetto, ovvero per[3] negligenza de' ministri, non si riscoteva, anzi pur per malizia essi se ne accomodavano, e si lasciavano andar in resto[4]. Poichè gratificando il re, come è solito ogni dì questo e quello particolare; di questi resti essi poi componevano[5] con quelli a chi erano donati, e venivano a restar ricchi, con gran maleficio[6] del re. O non si riscoteva adunque, e se pur si riscoteva, quando non era guerra, tutto veniva consumato dalli appetiti del re in fabbriche, viaggi, presenti, gioje[7], argenti, mobeli, e simili estraordinarii, che mangiano le grandi somme; talchè poche volte o mai non ne avvanzava[8]. Ma in tempo di guerra non solo si spendeva tutto quello che si riscuoteva, con restringersi anco quel più che si poteva, delle spese correnti e necessarie, ma subito si ricorreva a gravezze e aiuti estraordinarii, e ad impegnare e alienar senza rispetto le entrate, e quello più che si poteva. Quello[9] che si è fatto in tutta questa guerra con tanto disordine e con tanta ruina, che non ostante che, per relazione delli medesimi Francesi, sia stato gravato il regno in questi ultimi nove anni, ciascuno anno a proporzione per quatro di quello[10] che fossero nè dal re Ludovico nè dal re Francesco (che furno però gravatissimi), e che non si sia lasciato nè luoco nè persona nè modo di potere venir in danari, che non vi sia stata posta mano; però all' ultimo vi è rimasto un tale debito, che alla morte del re Enrico si trovava che ascendeva a trentasei o trentotto million di franchi, che sono quatordici e più million di scudi. E questo è il debito publico.

[1] Il ms. *ma manco.*

[2] Per *metà* : vive tuttora in Venezia.

[3] Il cod. *Ovvero per difetto o negligenzia* O meglio *ovvero per difetto e negligenzia* : omesso l'altro *ovvero per*, e sostituitovi l'*anzi*.

[4] Credo errore. Forse : *e si lasciavano andar il resto*. Cioè lasciarono andare il resto per se, per utile loro

partie et laissaient périmer le surplus. Car, comme le roi donnait libéralement tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ils acquéraient les droits des donataires, les exploitaient à leur profit, et s'enrichissaient de la sorte au grand préjudice du roi.

Ainsi une partie du revenu n'était pas encaissée, ou bien, si elle l'était, elle ne servait en temps de paix qu'à satisfaire les caprices du roi. Elle était dépensée en bâtiments, en voyages, en présents, en joyaux, en argenterie, en meubles et autres frais extraordinaires qui dévorent l'argent; et de cette manière on n'avait presque jamais des avances. Mais en temps de guerre, non-seulement la recette était dépensée tout entière, non-seulement on se gênait pour les frais ordinaires et indispensables, mais on avait recours aussitôt à des impôts et à des subsides extraordinaires; on engageait, on vendait autant de biens qu'on pouvait. C'est ce qu'on a fait dans le cours de cette guerre, avec des pertes ruineuses. Les Français eux-mêmes reconnaissent que dans ces neuf dernières années le royaume a été grevé, chaque année, d'une somme quatre fois plus forte que du temps des rois Louis et François. Or, pendant ces deux règnes-là, les charges avaient été plus accablantes que sous aucun des autres. Tout endroit, toute personne, tout expédient dont on pouvait tirer de l'argent, a été savamment exploité[a], et cependant la dette publique, à la mort du roi Henri, s'élevait à trente-six ou trente-huit millions de francs, c'est-à-dire à plus de quatorze millions d'écus d'or. Voilà la cause du désordre et même de la ruine actuelle.

Les richesses des particuliers ne sont pas moins épuisées, notamment celles des nobles et des paysans. Les nobles ont été obligés de suivre le roi plusieurs années de suite en France et au dehors dans une guerre désastreuse; puis grand nombre d'entre eux, qui ont

[5] *Comporre* per *pattuire*. Bocc. *Con lui compose, che la seguente notte v' andasse.*

[6] *Maleficio* per *danno* ha esempi toscani

[7] Il cod. *gioglie*. I Veneti d' adesso *zoggie*.

[8] *Avvanzare* sull' analogia d'*avvantaggio*.

[9] Forse: *Questo è quello che*, o *questo si è fatto*.

[10] Cod. *quelli*.

[a] Davila, l. I, p. 293.

E in questo è al presente, come vostra serenità intende, il disordine, o per dir più propriamente, la ruina; non essendo però manco essausto e consumato il privato di quello che sia il publico: li nobili specialmente, e paesani. Li nobili, per l'obligo d'aver seguitato per tanti anni di longo[1] il re, alle spese loro, alla guerra, dentro e fuori del regno. Ma questo saria poco, ancorchè sia molto rispetto alle grosse, anzi eccessive taglie che hanno convenuto pagar un gran numero di quelli che sono stati prigioni; non dico nè di dumila nè di quattromila nè di sei (che di questi, sino a dieci, non se ne tien quasi conto); ma da questi in su, dieci, venti, trenta, quaranta, cinquanta, sessanta, centomille, come il duca Giovane di Longavilla, e di dugentomila, se si mette il contestabile; ancor che non ne pagasse altro che la metà, chè l'altra gli fu donata. Che a metterle tutte insieme, averia quasi fatto la spesa di esta guerra per un anno. Li paesani, poi, per le angarie e imposizioni così continuate e eccessive, che in alcune provincie, e delle più principali, siccome la Normandia e gran parte di Piccardia, sono stati forzati ad abbandonar li paesi; a tal necessità erano ridotti. E questo è al presente uno dei maggiori pensieri, tra gli altri, che siano per aver quelli del governo; per la necessità che vegono, non manco di sollevar il regno, che certo non può più, che di cavar il re di povertà e di miseria; cose però che pareno contrarie tra se, ed incompatibili l'una con l'altra. Pur il tempo darà rimedio a tutto. Perchè, si come con la guerra è venuto tutto il disordine, così non è dubbio che con la pace s'anderà riordinando; e la picciol'età del re portarà commodità di parecchi anni. E di più, aggiunti li agiuti e provigioni trovate ultimamente, e che si trovano ogni dì, non tanto della parsimonia (ancorchè questa sia la più sicura, essendosi restrette[2] quasi sino all'estremo, come vostra serenità ha inteso, tutte le sorte di spese). Quanto alla risoluzione fatta di vender li beni temporali delle chiese, de' quali è grandissima copia, che troveranno largamente compratori,

[1] Per una serie continova d'anni. Questo vale *di longo* nel veneto. *A di lungo.*

[2] Il cod. *gestretti*. O correggasi *restrette*, o dicasi *ristretti*... *in tutte*

été faits prisonniers, ont payé des rançons excessives, non pas de deux, de quatre, ou de six, mais de dix, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, cent mille francs, comme le duc de Longueville; et même de deux cent mille francs, comme le connétable, qui cependant n'en paya que la moitié, car le reste lui fut remis. En les réunissant toutes ensemble, elles auraient suffi pour soutenir la guerre pendant une année. Les paysans, accablés de corvées et chargés d'impôts continuels dans plusieurs des principales provinces, telles que la Normandie et la Picardie presque tout entière, furent forcés de quitter leur pays, tant ils se trouvaient misérables.

L'un des soucis les plus sérieux du gouvernement est de soulager le peuple, qui n'en peut plus, et de tirer le roi de son état de pauvreté et de misère. Ce sont deux choses en apparence inconciliables, mais le temps y apportera son remède. Comme la guerre a causé tous les désordres, la paix les fera sans doute disparaître : la jeunesse du roi donnera lieu, pendant plusieurs années, à des mesures momentanées, et l'on trouvera ensuite des subsides nouveaux. D'abord le plus grand des subsides c'est l'extrême économie que la cour s'est imposée en toutes choses[a]. Quant à la vente des biens de l'église, qui sont très-considérables, les acheteurs ne manqueront pas, et l'allégement sera grand : on se servira aussi des revenus ecclésiastiques autant que possible. Le cardinal de Tournon a déjà offert la moitié de ses revenus annuels; de leur côté les créanciers[b], notamment les négociants, donnent toutes sortes de facilités. Dans les arrangements pris à l'égard de la grande dette, qui s'élève, comme votre seigneurie doit le savoir, à plus de quatre millions d'écus d'or, et dont les conditions serviront de règle pour toutes les autres transactions de ce genre, les marchands italiens, qui sont les plus forts créanciers[c], s'étaient résignés, quoique à regret et à cause du désespoir où ils

[a] « Il se fit sur leurs maisons et mangeailles tant de retranchements. » (Brantôme, II, 213.)

[b] « Henri endetta le royaume de plus de quarante millions. » (Mézeray.)

[c] « Non-seulement les particuliers, mais les gouvernements italiens aussi prêtaient souvent à la France. » (Davila.)

e sarà cosa di grande agiuto e sollevamento. Oltre di valersi di quel più che si potrà, delle entrate ecclesiastice[1], già avendo il cardinal di Tornon offerto la metà delle sue; e dall'altra parte discendendo i creditori, massimamente li mercanti, ad ogni sorte di commodità. Perchè, parlando del debito del gran partito, che importa, come vostra serenità deve aver inteso, meglio di quattro million d'oro, e' sarà quello che darà la norma e regularà tutti gli altri. In questo li mercanti italiani, che sono creditori per la maggior parte, s'erano ridotti, ancorchè duramente, per la disperazione in che erano stati messi, a contentarsi d'esser pagati della metà in cinque anni, a un tanto per anno, e dell'altra metà li fosse ancora assignato un utile di cinque per cento, fino che fossero pagati; in arbitrio del re, dopo pagata la prima metà, pagar anco l'altra con la medesima commodità, cessando allora l'utile. Però, ogni poco più che siano avvantaggiati, o con restringerli il tempo, o con accrescerli l'utile, o con farli buono l'interesse di due fiere di più, che le restano fino alla morte del re Enrico, che non poterno ottenere, s'acquetaranno. Per tutte queste vie adunque, e altre che si offeriranno, si può credere che, continuando la pace (come è da sperare, almanco fino che il re venghi ad età matura), il debito si andarà pagando in spacio conveniente; e, pagato che sia, o almanco ridotto a buon termine, vostra serenità, e questi illustrissimi signori sanno poi molto bene (aggiunti li denari, che allora non mancheranno, all'altre cose c'ho detto, considerabili nella forza di quel regno), se non solo sarà abile di poter diffendere e guardar le cose proprie contra chi volesse offenderle, ma se più che mai sarà formidabile da invader le aliene. E questo è quanto m'occorse dir di questo ultimo capo del danaro.

Resta che, per terminar del tutto questa parte, si dia anco conto d'un altro capo, principalmente necessario nell'amministrazione de' regni, che sarà della religione considerata a' questi tempi, massime in quel regno, sopra tutte le altre cose, come quella che non solo conserva ma aumenta li regni, quando è ben amministrata, si

[1] Lascio così: come in Dante *fince* per *finche*.

étaient réduits, à recevoir en cinq ans la moitié de la somme qui leur était due, et, pour l'autre moitié, à attendre le bon plaisir du roi, en exigeant l'intérêt de cinq pour cent, qui cependant cesserait aussitôt que la première moitié de la dette serait remboursée. Mais pour peu qu'ils soient avantagés, soit qu'on rapproche le terme du payement, soit qu'on augmente l'intérêt, ou enfin si on leur conserve les deux foires auxquelles ils avaient droit avant la mort du roi Henri, et dont ils n'ont pas pu profiter, ils s'en accommoderont de bon gré.

Pourvu que la paix dure (et il faut espérer qu'elle durera au moins jusqu'à la majorité du roi), il est possible au moyen des expédients dont je parle et d'autres qui se présenteront, de payer les dettes en temps convenable. Et lorsqu'on les aura payées ou bien réduites de beaucoup, vous savez que toutes les autres forces du royaume de France, appuyées et mues par l'argent, qui ne manquera pas alors, mettront ce royaume en état de se défendre contre toute attaque, et même de porter au dehors une guerre formidable. Voilà pour ce qui regarde l'argent.

J'aborderai maintenant un sujet qui est de la plus haute gravité dans l'administration des états, je veux dire la religion. La religion bien dirigée conserve et agrandit les royaumes; détournée de son but, elle les affaiblit et les ruine : c'est un sujet important de nos jours, et en France surtout. Or vous devez savoir que, si Dieu n'y apporte remède, les choses sont ici aux plus tristes termes, car

come per contrario, quando è mal amministrata, non pur gl' indebolisce ma li distrugge del tutto. Quanto dunque alla religione, vostra serenità sappi che, se Dio non vi provede e vi mette la mano, le cose sono ridotte in malissimo termine; perchè non è provincia che non sia contaminata, anzi ve ne sono alcune (come la Normandia, e quasi tutta la Bertagna, la Torrena, il Poitù, la Guascogna, e gran parte di Linguadoca, del Delfinato e di Provenza, e[1] così di Campagna, che vuol dir quasi li tre quarti nel regno) in molti luoghi de'[2] quali si fanno le congregazioni e ragunanze, che sono chiamate l'*assamblee*, ove si legge, si predica, e si vive con tutti li riti e modi di Ginevra, senza alcun riguardo de' ministri del re, nè de' comandamenti suoi. E tanto è penetrata innanzi questa contagione, che ha abbracciato ogni sorte di persone, e (quello che parrà da strano[3]) *etiam* le ecclesiastiche, non dico solamente preti, frati e monachie (che intrinsicamente pochi monasterii sono che non siano corotti), ma li vescovi, e molti delli principali prelati. Ancorchè esteriormente non si vegga fin' ora faccia di mutazione, e fin qui, per causa delle rigorose essecuzioni, non si sian mostrati altri che gente populare, che, dalla vita in poi[4], hanno avuto poco altro che perdere, (dove gli altri di maggior condizione, per paura della perdita de' beni insieme con la vita, sono andati un poco più risservati); ma intrinsicamente vostra serenità sappi che (dalla plebe e populo minuto in poi, che è quello che si vide certo con gran fervenzia e devozione frequentar le chiese, e continuar li riti cattolici) tutti gli altri han nome d'esser contaminatissimi, e li nobili più che gli altri, specialmente quelli che sono da quaranta anni o basso[5]; che se bene molti di loro non restano d'andar alla messa e di far esteriormente quelle cose che fanno li cattolici, tutto è per apparenza o per paura. Però, quando sanno o pensano di non esser considerati, si ritirano, e fuggono la messa sopra tutto, e le chiese più che possono; e tanto più liberamente

[1] Nel cod. manca l'*e*.
[2] Forse *delle*.
[3] Idiotismo vivente nel ven.
[4] Per *in fuori* l'ha il Davanz.
[5] A *basso* per *in giù*, è del dialetto; ma non nel traslato, com' è qui.

il n'y a pas de province qui ne soit infectée, et il y en a où la contagion est répandue même dans les campagnes, comme la Normandie, la Bretagne presque entière, la Touraine, le Poitou, la Guienne, la Gascogne, une grande partie du Languedoc, du Dauphiné, de la Provence et de la Champagne[a], ce qui fait presque les trois quarts du royaume. En maint endroit les hérétiques tiennent leurs réunions qu'ils appellent *assemblées*, où on lit, on prêche, on vit à la manière de Genève, sans aucun égard pour les ministres du roi ni pour ses ordres. La contagion s'étend à toutes les classes[b], et (chose étrange!) même aux ecclésiastiques, aux prêtres, aux moines, aux religieuses, aux couvents presque entiers, dont peu sont purs de cette peste; aux évêques, et à beaucoup des principaux prélats. Tout le mal ne paraît pas encore au dehors : les rigueurs exercées y ont mis ordre, et il n'a éclaté jusqu'ici que parmi les personnes du peuple, qui n'ont presque rien à perdre, hors la vie. Ceux qui craignent de perdre en même temps et les biens et la vie vont moins vite; mais votre sérénité peut bien croire que si l'on excepte la dernière classe du peuple, qui fréquente les églises avec une piété très-fervente et reste attachée à la religion catholique, toutes les autres passent pour être bien profondément infectées. Les nobles sont surtout contaminés, et notamment ceux dont l'âge ne dépasse pas quarante ans. Plusieurs d'entre eux vont toujours à la messe, et observent les cérémonies catholiques, mais ce n'est que par peur; et lorsqu'ils croient pouvoir le faire sans qu'on le sache, ils renoncent à la messe par-dessus tout, et ils évitent les églises autant qu'ils le peuvent. Dès qu'on s'est aperçu que les emprisonnements, les châtiments et le feu ne faisaient qu'empirer les choses[c], on a arrêté de ne plus sévir que contre ceux qui allaient

[a] « Cependant le plus grand nombre de catholiques était en Provence, en Dauphiné, en Normandie. » (Davila, I, 295.)

[b] « Il y avait, au dire de l'amiral, plus de deux millions de réformés prêts à combattre. » (*Vie de Coligny*, III.) Le parti exagérait sans doute ses forces, ainsi qu'il arrive à toute faction qui ne s'est pas encore essayée.

[c] « In sacræ antiquitatis vetustis omnibus monumentis nullum supplicii de sectariis sumpti ac probati exemplum exstare

adesso, quanto che, dopo che fu conosciuto che col metter in prigioni e col castigare e col bruggiare, non solo non si rimediava, ma si disordinava più, fu deliberato che non si procedesse più contra alcuno, eccetto che contra quelli che andavano predicando, seducendo, e facendo pubblicamente le congregazione e le assamblee; gli altri si lasciassero vivere. Onde ne furono liberati e cavati di prigione, di Pariggi e di tutte le altre terre del regno, un grandissimo numero, che rimasero poi nel regno, predicando e parlando liberamente con ogn'uno; e gloriandosi che avevano guadagnato la lite contra li papisti (così chiamavano e chiamano li loro avversarii). In modo che, restando ciascuno d'allora in dietro assicurato dalla paura che avea per innanzi, di poter esser inquisito, questo si può dir che fosse uno tacito *interim :* perchè, dove innanzi a questo, come prima sapeano esser tenuti sospetti, se ne uscivano fuori, e si retiravano chi in Germania, chi in Inghilterra, però la maggior parte in Ginevra; d'allora in dietro, non solo non se n'andavano più, ma una gran parte di quelli che erano fuori, se ne sono ritornati : essendomi stato affirmato nel passar ch'io ho fatto adesso da Genevra tornandomene in Italia, che dopo la morte di questo re erano ritornati in Franza [1] oltre un gran numero di gentil'uomini che s'erano ridotti là dopo la sollevazione di Ambuosa, e in particolare quel monsignor di Montbrun, autor delle sollevazione ultime della Provenza e Delfinato, che in tempo mio è stato abbruggiato alla corte in effigie. Oltre questi, più d'altri cinquanta che si chiamano ministri, ricercati e chiamati da diverse bande di Francia, per andar a insegnare e predicar la parola, che così chiamano l'Evangelio e la dottrina loro. Nè potria vostra serenità creder l'intelligenza e le pratiche grandi che ha nel regno il principal ministro di Gene-

fateri necesse est, ecclesiamque priscam a cruore fundendo semper abhorruisse.» (De Thou, I, 4.) Brantôme n'était pas, lui, du même avis. (I, 380.) «A un révolté, comme je le tiens d'un grand, il le faut prendre tout chaud et lui donner sur les doigts, et l'empêcher surtout qu'il ne gaigne du temps.» — «Così pestilente umore, era bene non raddolcirlo con semplici lenitivi; ma, già digesto, purgarlo con rimedii resolutivi.» (Davila, II, 38.)

[1] *Lanza* e simili, anco ne' vecchi Tosc.

prêchant, séduisant la multitude, et faisant publiquement des assemblées, mais de laisser vivre les autres. Les prisons de Paris et des autres villes du royaume ont été vidées ; il en est sorti un grand nombre de personnes qui sont restées dans le royaume, qui prêchent en public, qui parlent hardiment, qui se glorifient d'avoir abattu les papistes, nom qu'ils donnent à leurs adversaires. Ainsi toute crainte d'inquisition a cessé ; c'est une espèce d'intérim [a] tacitement accordé. Auparavant, dès qu'un soupçon tombait sur eux, ils s'enfuyaient en Allemagne ou en Angleterre, la plupart à Genève. Depuis lors, non-seulement ils ont cessé de s'en aller, mais ceux qui étaient dehors sont rentrés. A mon retour en Italie, j'ai passé par Genève, où l'on m'a dit qu'après la mort du roi il était retourné en France un grand nombre de gentilshommes qui s'y étaient retirés après le mouvement d'Amboise [b], entre autres le sieur de Montbrun, auteur des derniers troubles de Provence et du Dauphiné, qui du temps de mon séjour à la cour y fut brûlé en effigie. Puis on a vu rentrer cinquante autres de ceux qu'ils nomment ministres, appelés de plusieurs points de la France pour prêcher la parole (c'est ainsi qu'ils désignent l'Évangile enseigné suivant leur doctrine). Vous ne sauriez croire la correspondance active qu'entretient dans tout le royaume le ministre principal de Genève, nommé Calvin, Français et Picard; homme qui s'est acquis une autorité extraordinaire auprès de cette secte, par sa vie, par son savoir et par ses écrits. La quantité d'argent qu'on lui envoie secrètement de France, pour secourir les Français qui sont à Genève, est incalculable. La ville est pleine de réfugiés, et leur nombre, à ce qu'on m'a dit, s'élève à dix mille. Enfin, si Dieu n'y met la main, il est fort à craindre que l'on n'accorde l'intérim, ainsi qu'ils le veulent et le réclament publiquement, afin d'avoir des églises où ils puissent prêcher, lire et exercer leurs rites en toute sûreté. Ils en firent même ouvertement la demande au congrès que le roi défunt tint à Fontaine-

[a] Muratori, *Ann.* XX, 83.

[b] Le Laboureur, de Serres, I, 252 *Mémoires de Condé* 352.

vra che chiamano il Calvino, Francese e Picardo di nazione, uomo di estraordinaria autorità per la vita, per la dottrina, e per i scritti appresso tutti quelli di questa setta. Nè potria similmente creder la gran quantità di dennari che occultamente li vien mandata di Francia, per intertenir questo e quello Francese che capitano là, delli quali ormai la città è così piena, che, secondo che dicevano, arrivano a diecimila. Basta che, se Dio, come ho detto, non vi ripara, il pericolo è grande, e molto propinquo, che non segua in quel regno una delle due, ovvero che si conceda l'*interim* (che desiderano e dimandano publicamente, non ad altro fine che per aver delle chiese da poter predicare, leggere, ed essercitar i riti della lor dottrina senza biasmo e pericolo: le qual chiese domandarno senza alcun rispetto al mondo fino l'anno passato nella congregazione de' prencipi, che fece il re morto a Fontanabello nel fin del mese d'agosto, con una supplica che con molto ordine fu presentata al re dall'armiraglio, rinovata anco adesso, secondo intendo, in questa congregazion de' stati), o che si conceda, dico, l'*interim;* ovvero, se si vorrà mantenir l'obbedienza del[1] papa e de' riti cattolici, che si ricorra alla forza[2] con metter senza rispetto la mano nel sangue nobile, dandosi per questa via occasione ad una manifestissima e certissima divisione del regno, e consequentemente ad una guerra civile, aperta, che sia poi causa....[3] del regno insieme con la religione; essendo cosa ordinaria, confirmata con tanti essempi (come vostra serenità sa), che con la mutazione della religione, va in necessaria conseguenza la mutazion de' stati.

Terminando dunque del tutto questa parte pertinente alla considerazion del regno delle cose più importante[4], veniró all'altra del governo, per ispedirmi anco di quella, senza tedio di vostra serenità, più brevemente che potrò. Saria qui il suo luogo, serenissimo prencipe, che dovendo parlar del governo, io parlassi prima de la natura e qualità de' due re alli quali ho servito in questa mia legazione, che

[1] Altro cod. *al.* Ma *obediente* col *di* è negli amm. ant. — [2] Il ms. *alle forze.*

[3] Manca *della destruzione* o simile.

[4] Forse è da posporre *del regno.*

bleau vers la fin du mois d'août. Cette pétition, qui fut très-régulièrement présentée par l'amiral au roi, fut encore renouvelée, à ce que j'apprends, dans l'assemblée des états. Ainsi, ou leur désir sera satisfait, ou bien, si l'on tient à se maintenir dans l'obéissance du pape et à observer les rites catholiques, il faudra recourir à la force, verser sans égard le sang des nobles, diviser le royaume en deux partis, en venir à une guerre civile, qui ruinera en même temps et le pays et la foi. C'est une chose constante et confirmée par beaucoup trop d'exemples (et votre sérénité le sait bien), que les changements religieux amènent toujours des changements politiques.

Après avoir parlé des choses les plus importantes qui regardent le royaume en général, j'en viens au gouvernement; et je tâcherai d'être court et précis. Ce serait ici le lieu de dire quelque chose du caractère des deux rois auxquels j'ai eu affaire pendant mon ambassade, Henri II et François II. Mais puisqu'il a plu à Dieu de les appeler à sa gloire, il n'est pas nécessaire de s'occuper d'eux, car le souvenir de leurs qualités exerce peu ou n'exerce plus d'influence sur l'état présent des affaires. Je dirai seulement qu'autant la mort

sono stati Enrico e Francesco, l'uno e l'altro di nome secondo. Ma poichè è piacciuto a Dio di averli chiamati a se, non occorrerà ch' io ne dica altro, poco o niente servendo la memoria delle qualità loro al stato delle cose presenti. Solamente dirò che quanto fu dannosa a tutto il regno di Francia la morte del re Enrico, e un certo presagio de' travaglii (per non dir calamità), che soprastavano a quel regno; tanto per contrario fu stimato commoda ed opportuna quella del re Francesco. Potrei anco dir, gratissima, da quella commiserazione in poi, che ogn' uno ebbe del suo caso, vedendolo morir così miseramente e in così tenera età, non avendo ancor finito diecisette anni. Potrei, dico, dire gratissima, non tanto perchè quel re fosse tenuto principe, ancorchè di buona mente, però di poco valore; quanto per il desiderio che ciascuno avea di veder altra forma e modo di governo, per l' odio portato alla casa di Guisa. Lasciando dunque di parlar de' due re morti, di questo presente per nome Carlo IX°, essendo così putto come è, a fatica[1] entrato in undici anni, non se ne può parlar se non per discorso e per congiettura. La quale però difficilmente crederò che in lui possi esser fallace, consentendo quelli che l' hanno conosciuto, che sia per esser di gran riuscita, per la mirabile indole che si vede essere in lui, con[2] la quale promette tutto quello che si può aspettar da gran principe e gran re, di prontezza d'ingenio, di vivacità di spirito, d' umanità, liberalità, e di ardire. Bello d' aspetto, e sopra tutto di bellissimi occhi, come aveva anco il padre; e nel motto e in tutte le altre azioni, tanto grazioso e amabile quanto si possa vedere in alcun altro della sua età. È vero che è di poco spirito e di poca complessione; il che si conosce, oltre l' altre cose, anco nel mangiar, che mangia e beve pochissimo. E bisognarà che li sia avuto gran rispetto nelli essercizii del corpo, alli quali però inclina grandemente, come al gioco della palla, al maneggiar cavalli, al giocar d'armi; che sono essercizii, ancor che da prencipi, però, per il più, troppo violenti. E il re,

[1] Per *a pena* ha un esempio del Firenz.; ma è modo strano, laddove non trattisi d' indicare *fatica*. — [2] Forse il *con* è soverchio.

du roi Henri fut fatale au royaume, et présagea de grands malheurs, autant l'on a trouvé fort commode et fort opportune celle de François : je pourrais même ajouter qu'on en a été fort aise, sauf pourtant la pitié qu'inspirait une fin si prématurée et si déplorable. Il n'avait pas encore dix-sept ans accomplis; on n'accusait pas son defaut d'intelligence, mais son peu d'énergie; et chacun voulait des innovations dans le gouvernement, et détestait les Guises.

Laissons donc de côté les deux rois morts. Quant au roi présent, nommé Charles IX, qui n'a que onze ans, il n'est permis d'en parler que par conjectures. Je crois cependant que les conjectures ici ne sont pas fausses, puisque tous ceux qui le connaissent s'accordent à croire qu'il réussira extrêmement. C'est un enfant admirable; et tout ce qu'un roi peut faire espérer en talent, en esprit, en affabilité, en libéralité, en courage, on peut l'attendre de lui. Sa figure est belle, il a surtout de très-beaux yeux, comme les avait son père. Ses mouvements et ses manières respirent l'aisance et la grâce. Mais il n'est pas trop robuste; il mange et boit fort peu, et il sera nécessaire de le ménager avec soin dans les exercices du corps. Il aime cependant le jeu de paume, le manége, les armes, tous exercices dignes sans doute d'un prince, mais trop violents; et pour peu qu'il se fatigue, il lui faut un long repos, car il est faible et il a la respiration très-courte. L'étude ne l'amuse guère; il s'y résigne cependant pour obéir à sa mère; mais, comme il ne s'y livre pas de bon cœur, il fera peu de progrès. Ce qu'il paraît aimer le plus ardemment, c'est la guerre : aussi c'est le sujet de conversation qui lui plaît le plus; les capitaines et les soldats sont traités par lui avec distinction. Lorsqu'il n'était que duc d'Orléans et qu'on lui parlait de l'état de Milan comme lui appartenant (je ne sais pas si c'était pour le flatter ou dans tout autre but), il s'en réjouissait grandement; il appelait quelques-uns de ses capitaines qui étaient le plus près de lui, et il leur faisait promettre de le suivre dans sa future expédition. Après être parvenu au trône, un jour que l'un de ses principaux ministres, qui était Milanais, venait prendre congé, celui qui l'introduisait pré-

ogni poco che si affatica, ha bisogno di gran riposo, come di poca lena, e come quello che ha la respirazione assai difficile. Non li piaceno le lettere, ancorchè le impari per voler della madre; ma le impara mal volontieri; nè vi farà frutto. Sopra tutto dà indizio di inclinar a cose di guerra, perchè di niuna cosa sente parlar più volentieri, nè fa più carezze ad altra sorte d' uomini quanto a capitani e soldati. E quando era duca d'Orliens, se sentiva parlar del stato de Milano (del quale ogn' uno li parlava, come di cosa che gli appartenesse, o fosse per adulazione o per altro), se n' allegrava grandemente, e tirava spesso qualche capitano da parte, delli più domestici, e si faceva dar la fede che lo seguitariano quando andasse per ricuperarlo. E so che, dapoi che è re, andando a licenziarsi da lui uno de' suoi gran ministri, Milanese di nazione; ed essendo detto da chi l'aveva introdotto, che lo vedesse volentieri, perchè era una persona per poterli far gran servizio nel stato di Milano, con grandissima prontezza rispose, che lo sapea, ma che adesso ch' era re, non bisognava parlarne più in publico. E se niente vi mancava per confirmarlo in questi pensieri, il governatore che ha[1] chiamato monsignor di Scipiero, tenuto uno delli più bravi gentil' uomini e soldati del regno, non attende ad altro che a parlargli ed imprimergli nell' animo cose di gran imprese di guerra, d' acquisti, di novità, come cose degne e convenienti a gran re: in modo che, quando per natura non avesse quella inclinazione, conveniria esser tale per educazione. In questo, finalmente, fino dal primo di della morte del padre, erano volti tutti gli occhi e le speranze di quel regno, come desiderato re sopra tutti gli altri fratelli. Però, se Dio gli dà vita, è di gran espettazione.

Ha doi fratelli, e una sorella, per finir di parlar di loro : l' uno che è il maggiore, che prima era Angolem, ha adesso titolo d'Orliens, datogli dal re subito[2] che lo lasciò, non per obligo, chè, avendo avuto dal padre per sua parte il ducato di Angolem, come terzo in ordine di fratelli, conveniva star con quello, ma per cortesia e amo-

[1] Forse è, ovvero *chiamato* con virgola dopo. [2] Ch' egli, il re, lasciò detto titolo.

vint le jeune roi que cet homme-là pourrait lui être utile; qu'il fallait lui faire des avances. L'enfant répondit alors avec vivacité : « Je le sais bien, mais à présent que je suis roi je ne dois plus en parler publiquement. » Et afin que rien ne lui manque pour le confirmer dans ses pensées, son gouverneur, M. de Sipierre, l'un des plus braves gentilshommes et soldats du royaume, ne lui parle d'autre chose que d'expéditions, de conquêtes, de grandes innovations, comme d'autant de choses dignes d'un roi. Ainsi, quand même sa nature ne l'y pousserait pas, l'éducation le dresserait à la guerre. C'est vers lui que tous les yeux étaient tournés aussitôt après la mort d'Henri II; c'est lui plus que tous ses autres frères que la France voulait pour son roi. Il inspire une grande attente, si Dieu pourtant lui donne assez de temps pour la remplir.

Il a deux frères et une sœur. Le frère aîné s'appelait le duc d'Angoulême*, mais le roi lui donne le titre de duc d'Orléans. Ce titre-là ne lui revenait pas de droit puisqu'il était le troisième fils et qu'il avait reçu de son père le duché d'Angoulême; mais la libéralité du roi, qui a été élevé avec lui, qui l'aime tendrement et désire

* Brantôme, I, 488. — Ce prince régna depuis sous le nom de Henri III.

revolezza, amandolo grandemente, come allevati insieme, e per aggrandirlo più, si come, per onorarlo anco più, nella medesima ora che gli fu dato l'ordine, come capo di quello, levandoselo dal collo, lo diede ancor a lui. Orliens si chiama adunque Eduardo, avendo avuto il nome del re d'Inghilterra Eduardo, che lo batteggiò[1]. Questo è di età di nove anni, un anno manco del re; di bellissima indole ancor lui, ma d'un proceder[2] molto più grave e riposato; e di maggior robustezza anco, che non è il re, per quello che si vede dalla carne e dal colore, che è sempre colorito e fresco come una rosa. È vero che il povero prencipe ha una gran disgrazia, d'una fistola tra il naso e l'occhio destro, che fino qui, per rimedii che gli siano stati usati, non se gli è potuto sanare. Però andava minuendo ogni dì più, con speranza de' medici, che fosse per risolversi del tutto. L'altro fratello si chiama Ercole, batteggiato dal duca morto di Ferrara, rimasto col suo titolo ordinario d'Angiù, come quarto in ordine de' fratelli: d'età di cinque anni, e molto ben formato, per quello che si vedea; con segno di dover essere molto più robusto e di miglior complessione del re e del fratello; tanto ben veniva crescendo. Però, intendo che'l povero prencipe stava in pericolo della perdita d'un occhio: che mi fa sovvenir di un pronostico che va attorno per quel regno sotto nome di quel famoso astrologo indovino, nominato Nostradamus, che minaccia tutti quelli fratelli con dirli che la regina sia per vederli tutti re.

La sorella si chiama Margherita, col nome della duchessa che è ora di Savoia, batteggiata da lei; putta di sette anni. La qual se andarà mantenendosi in quella grazia e bellezza e vivacità di spirito, che io la lasciai, sarà senza dubbio al suo tempo bellissima e rara principessa, e di gran lunga superiore alle altre due sorelle, Isabella regina di Spagna, e Claudia duchessa di Loreno. Questa, fino in vita del padre, era destinata in parole per moglie del prencipe di Navarra, che è dell'istessa età, riconfirmata anco adesso (secondo in-

[1] E ne' Grad. S. Gir., nel Buti, e in altri.

[2] Il cod. *procieder*, come *ciera* da *cera*, *cielo* da *celo*.

agrandir sa puissance, le lui a accordé. Pour l'honorer en même temps il l'a fait chevalier de l'ordre dont il est le grand maître; il s'est dépouillé des insignes de cet ordre pour les donner à son frère. Le nom du duc d'Orléans est Édouard, que porte son parrain, le roi d'Angleterre. Il est âgé de neuf ans, a un très-bon naturel, mais il est plus grave et beaucoup plus robuste que le roi; son teint est très-frais: on y voit bien la fleur de la santé et de la vie; mais par malheur une fistule entre l'œil droit et le nez le tourmente, et on n'y a pas encore trouvé de remède. Cependant elle va toujours en décroissant : les médecins espèrent qu'elle disparaîtra tout à fait.

L'autre frère s'appelle Hercule. Il a été tenu sur les fonts baptismaux par le feu duc de Ferrare, est le quatrième frère et conserve le titre de duc d'Anjou. Il a cinq ans; il est très-bien fait, d'après ce qu'on voit, et il a l'air beaucoup plus fort que le roi et que son frère Édouard. Maintenant ce pauvre prince risque, à ce qu'on dit, de perdre un œil, ce qui me rappelle à la mémoire le pronostic, très-populaire en France, du fameux astrologue appelé Nostradamus, qui menace la vie de tous les princes, en annonçant que la reine doit les voir tous sur le trône.

La sœur s'appelle Marguerite, du nom de sa marraine la duchesse de Savoie. Elle a sept ans, et, si elle conserve cette grâce, cette beauté, cet esprit que je lui ai vus, il n'y a pas de doute qu'elle ne devienne une très-belle et rare princesse, et supérieure de beaucoup à ses deux sœurs Isabelle, reine d'Espagne, et Claude, duchesse de Lorraine. Elle a été, du vivant même de son père, fiancée au roi de Navarre, qui est de son âge. On dit que l'engagement a été de nouveau confirmé; mais, d'ici au mariage, Dieu sait les changements et les révolutions qui pourront arriver. Voilà ce que j'avais à dire du roi et de ses frères.

tendo): ma fino a quel tempo dello accompagnarsi, Dio sa quello che sarà. Tante mutazioni e revoluzioni possono succedere! E questo è quanto al re e fratelli.

Dirò ora del governo del regno, nel qual consiste tutta l'amministrazione durante il tempo della tutela, che Francesi chiamano la minorità del re; che sarà finito ch' egli abbi li quattordici anni. Questo si restringe, come vostra serenità ha inteso, nella regina, nel re di Navarra, e altri dieci appresso, dei più principali del regno, approbati tutti dal consenso ed autorità delli tre ordini del regno, clero, nobili, e populari, che in Francia chiamano li stati, convocati a questo effetto, ancor che fossero stati chiamati in vita del re passato per altra occasione. Essendo dunque prima in ordine la regina per dignità e autorità, di questa saria superfluo commemorar a vostra serenità, d'onde, e di chi ella fosse, essendo notissimo a ciascuno, che è Fiorentina, e di casa de' Medici, per nome Caterina, donna di quarantatre anni, e stimata sempre di bontà e umanità, e di gran modestia, e d' ottimo ingegno, capace di qualunque maneggio, massime di stato, cosa osservata come propria e naturale nelli ingegni di quella casa. Questa, oltra che, come madre, abbia il governo della persona del re, non appartenendosi di ragion ad alcun altro (e per questo non permetta che altri che lei dorma in camera sua, non se li discostando mai); ha de più ottenuto (benchè con qualche contrasto, però con grandissimo e quasi insolito favore) il titolo e nome di reggente, per il destro modo di procedere che ha saputo tener con tutti, in particolar con la nobiltà, dalla quale sempre è stata amata e reverita. Ho detto per favore, rispetto all' esser non solamente forastiera, e conseguentemente invidiata (come lei medesima non ha rispetto di dirlo), ma per non esser uscita di eccellente nobiltà, di gran principe o di re, avendo avuto per padre un privato gentil uomo, che fu Lorenzo de' Medici, ancor che nepote di papa Leone, e con nome di duca di Urbino. Come regente dunque, e capo del governo[1], con piena e assoluta potestà, come

[1] Manca un è forse.

Je parlerai maintenant du gouvernement du royaume. La tutelle du roi, que les Français appellent minorité, ne finira qu'à sa quatorzième année. En attendant, ses affaires sont entre les mains de la reine, du roi de Navarre, et de dix des principaux seigneurs, approuvés par les trois états du royaume, le clergé, la noblesse et le peuple. Les états ont été rassemblés dans ce but, quoique le roi défunt les eût, de son vivant, convoqués pour tout autre chose.

La reine est la première aussi bien par l'autorité que par la dignité. Il serait superflu de vous raconter son histoire. Tout le monde sait qu'elle est de Florence, de la maison des Médicis, qu'elle est âgée de quarante-trois ans, estimée pour son caractère bon, affable et modeste; femme d'une rare intelligence, rompue aux affaires, notamment à celles de l'état, ce qui est un mérite héréditaire dans sa famille. En sa qualité de mère elle tient le roi sous sa main; elle ne permet qu'aucun autre qu'elle couche dans sa chambre; elle ne le quitte jamais. Elle a obtenu avec quelque difficulté, et comme une faveur grande et inusitée, le titre de régente. L'adresse dont elle a usé envers tout le monde, et principalement envers la noblesse qui l'honore et qui l'aime, lui a fait acquérir ce titre. C'est en effet une rare faveur, car d'abord elle est étrangère, et par conséquent enviée, ainsi qu'elle-même le reconnaît franchement; ensuite elle n'est pas issue du sang des grands princes et des rois, puisque son père Laurent de Médicis n'était qu'un noble citoyen de Florence, bien qu'il fût neveu de Léon X et qu'il eût le titre de duc d'Urbin. En qualité de régente, elle gouverne avec un plein et absolu pouvoir, et comme si elle était roi. Elle nomme aux charges et aux bénéfices; elle accorde les grâces, elle garde le sceau dont se sert le roi et qui s'appelle *cachet;* elle donne la dernière son avis dans le conseil pour résumer l'opinion des autres; elle répond ensuite conformément aux délibérations du conseil, ou bien aux siennes; elle ouvre les lettres des ambassa-

s'essa fosse il re, di provveder li officii, beneficii, di far grazie; lei tien il sigillo che stampa la mano del re, che chiama il *cachet;* lei nel consiglio[1] conclude il parer delli altri, e risponde poi a chi bisogna o secondo quello che se risolve nel conseglio, o di quello che può risolver da se. Ed è quella che apre tutti li plichi di lettere indrizzate al re dalli ambasciatori, e da tutti li altri ministri. Estimata essa regina per donna che, se bene sin-quì (per aver voluto così), sia stata tenuta timida, non avendo intrapreso cosa alcuna d'importanza, però, che naturalmente sia di gran core e grande ardire : come ben l'ha dimostrato in questo ultimo alla morte del re, che non ostante che l'amasse singolarissimamente; essendo ancor lei amata, e stimata da lui straordinariamente, però immantinente che lo vidde fuor di speranza, senza dar loco al dolore, scordandoselo del tutto, uscì il giorno seguente con animo intrepido a mangiar in publico, e dar audienzia a qualunque veniva a lei, assumendosi subito tutta l'autorità ed il governo. E con grandissimo giudizio se messe subito di mezzo tra il re di Navarra e li signori di Ghisa, raccomodandoli almeno in apparenza, per impedir che con la loro inimicizia e aperta divisione non succedesse qualche sorte di novità, con perturbazion del regno; e del re suo figliuolo che succedeva pupillo; effetti[2] (come vostra serenità vede) non da donna ma da coraggiosissimo uomo, e consumato nel governo de' regni. Questo anco so di lei per relazione di quelli che di longo tempo la conoscono molto domesticamente, che ha pensieri grandi, e che non si lascia intendere così facilmente; e, secondo l'uso di papa Leone, e degli altri suoi de' Medici, sa molto ben fingere e dissimulare. E questo anco ben si vidde nella retenzion del prencipe di Condé, che non solo non si lasciò intendere d'aver mal animo contra di lui, ma per il contrario ingannò il prencipe Roca Surion, il cardinal di Borbon, e altri che parlavano per lui, con darli le miglior parole del mondo, e dirgli che sempre che fosse venuto, saria stato ben veduto, e meglio trattato; e poi li fece l'atto che vostra serenità intese, trattandolo senza rispetto dal minimo

[1] Altro cod. *arengo.*

[2] Per *azioni*, modo antico.

deurs et des autres ministres. Comme d'abord elle n'osait rien d'important, on la croyait une femme timide; mais son courage est grand au contraire, et elle l'a bien montré à la mort du roi son mari. Sa tendresse envers lui répondait au grand amour et au respect qu'il avait pour elle. Cependant, lorsqu'elle vit que le mal n'avait pas de remède, oubliant sa douleur, elle sortit le lendemain pour manger en public, elle donna audience à tout venant, et s'empara sur-le-champ de l'autorité et des affaires. Ce fut avec une grande adresse qu'elle s'interposa entre les Guises et le roi de Navarre[a], et les raccommoda, du moins en apparence, pour empêcher des discordes très-funestes au royaume et au nouveau roi. Elle se conduisit, comme l'a su votre sérénité, non pas en femme, mais en homme très-courageux et très-versé dans le gouvernement des états. Au surplus, je tiens des personnes qui depuis longtemps la connaissent parfaitement, que ses desseins sont très-profonds, et qu'elle ne se laisse pas pénétrer facilement; car, ainsi que Léon X et tous ceux de sa maison, elle possède bien l'art de la dissimulation. Cela s'est vu principalement dans la détention du prince de Condé. Non-seulement elle ne montra aucune mauvaise disposition contre lui, mais elle trompa le prince de la Roche-sur-Yon, le cardinal de Bourbon, et d'autres qui lui parlaient en faveur de Condé. Elle leur donna les meilleures paroles du monde, et leur dit que s'il venait, il serait bien vu et encore mieux traité; et puis elle en agit ainsi que votre sérénité le sait bien : elle le traita comme on ne traiterait pas non-seulement un prince du sang, mais le plus chétif gentilhomme de ses sujets.

[a] Brantôme, II, 282.

gentiluomo suddito che fusse stato in quel regno, non che da prencipe, e da prencipe del sangue. È donna di sua commodità[1], e molto disordinata nel vivere, che mangia e beve assai. Però a questo ella pensa di rimediare col gran essercizio che fa di caminare, di cavalcare, e di star sempre in moto, e, quello che parerà strano, d'andar alla caccia: che l'anno passato non lasciò mai il re, che non lo seguitasse correndo in sua compagnia il cervo, e, quello che parerà incredibile, per il più folto del bosco, o spessa foresta, come dicono li Francesi, cosa di gran pericolo, per li tronchi e per li rami, a chi non è ben pratico e ben forte a cavallo. Però con tutto l'essercizio, dal color livido e olivastro che ha, con esser pienissima di carne, li medici non fanno buon giudizio della vita sua. È larghissima nel spendere (che non tien conto de' danari), più presto che liberale; ma da un tempo in quà è stata sempre in debito e in disordine. Però, da poi che remase vedova, li fu assignato per suo douario trecentomila franchi all'anno; il doppio di quello fosse mai assegnato ad alcuna regina vedova, onde viene ad aver modo non solo di cavarsi di debito ma di spender più largamente che mai.

Di queste qualità è la regina. Delli altri del governo si può dir che tutti si restringono in due fazioni, nella casa di Ghisa, e quella di Borbon. È la casa[2] del sangue regio, della quale è capo il re di Navarra, con li fratelli, come più propinqui alla successione della corona. Il re di Navarra, prima che fusse re, si chiamava della casa di Vandomo, come successor nelli stati e eredità della madre, che fu di quella casa, e maritata con patto che l'erede pigliasse il nome di quella. La qual casa quest' anno con la morte del vidam di Cartres è estinta del tutto.

È uomo il re di quarantaquatro[3] in quarantacinque anni, che comincia a far grisa[4] la barba, d'assai buona presenza, e molto miglior assai de' fratelli, che sono piccioli e mal fatti, dove lui è

[1] Ch'ama le sue comodità: similmente i Toscani dicono: *tutto di se*, per dire, che ama se solo.

[2] Manca *di Borbon* o simile.

[3] I Lat. *quattuor* e *quatuor*.

[4] È nella V. S. Margh.

La reine-mère aime fort les commodités de la vie; elle est désordonnée dans sa manière de vivre et elle mange beaucoup; mais, après cela, elle cherche des remèdes dans les grands exercices corporels. Elle marche, elle monte à cheval, elle ne reste jamais en place. Ce qui est le plus étrange, c'est qu'elle va même à la chasse. L'année dernière elle n'a jamais quitté le roi; elle courait le cerf avec lui, allant, chose incroyable, dans le fourré le plus épais, esquivant les taillis et les rameaux des arbres, ce qui exige beaucoup d'adresse et un grand art du manége. Malgré tous ces exercices son teint est toujours blême ou olivâtre, son embonpoint énorme; et les médecins ne trouvent pas que son état soit très-rassurant. Sa largesse va jusqu'à la prodigalité; aussi depuis quelque temps elle est fort endettée, et ses affaires sont en désordre. Maintenant son douaire est de trois cent mille francs par an, c'est-à-dire double de celui des autres reines douairières: par ce moyen elle a non-seulement de quoi payer ses dettes, mais de quoi dépenser richement. Voilà pour ce qui concerne la reine.

Quant aux autres personnages qui prennent part au gouvernement, ils se partagent en deux factions : d'un côté les Guises, de l'autre les Bourbons. Ceux-ci sont du sang royal. Le roi de Navarre est avec ses frères, qui sont les plus proches héritiers de la couronne de France, chef de cette faction. Le roi de Navarre[a], avant d'acquérir le titre de roi, tirait son nom de la maison de Vendôme, comme succédant aux états et aux biens de sa mère, qui s'était mariée sous la condition que son héritier prendrait le nom de la maison de Vendôme, d'où elle sortait. Cette famille s'est éteinte dans le vidame de Chartres, qui est mort cette année[b].

Le roi de Navarre est âgé de quarante-quatre à quarante-cinq ans; il a la barbe déjà grisonnante et l'aspect beaucoup plus avantageux

[a] *Mémoires de Condé*, I; Le Laboureur, I, 880; de Serres, I, 682.

[b] François de Vendôme, amant, dit-on, de la reine. Voyez sur sa mort les Mémoires de Condé.

di statura più che comune, ma[1] disposto[2], e gagliardissimo, riputato sempre per l'ardire e per il core che mostrava sulla[3] guerra, molto miglior soldato che capitano, massime per esser generale, non ostante che si tenga fra li principali capitani del regno, e che non cedesse ponto[4] nè al contestabile nè a monsignor di Guisa. È umanissimo prencipe indifferentemente con ogn'uno, senza niente di fumo; con un proceder libero e aperto, alla francese. È liberalissimo, rispetto a quello che ha, e talmente largo che non ha mai niente, anzi è sempre in debito. Con le qual due parti, dell'umanità e liberalità, si è acquistato infinita grazia con ogni uno, massime con li nobili, dalli quali è amato in estremo. Ed è riputato di buon ingegno, e d'assai buon discorso[5] quanto alle parole; però quanto alle azioni è riputato vano, inconsiderato e incostante; con poco fondamento d' intraprender grande imprese, e di esseguir[6] li spiriti alti che ha. Fin qui è stato tenuto non solo per sospetto ma per alienato nella religione, come quello che s'era lasciato indurre a lasciar la messa, e accettar tutti li riti di Ginevra. Però ogn'un s'accorda a dir che lo facesse più per rispetto d'introdurre una divisione nel regno, ed esser capo lui da quella parte, che per cognizione o zelo che abbi della religione, essendo dalli protestanti medesimi tenuto per grandissimo ipocrito e simulatore, che s'accommodi a tutte le vie secondo li torna bene. Perchè s'è lasciato persuader di tornar a viver cattolicamente e a mandar a Roma a render in publico l'obedienza al papa, non con altro fine che per non esser dissimile in questo dalli re di Francia e di Spagna.

Li fratelli del re sono, come vostra serenità sa, il cardinal di Borbone, così chiamato dalla casa, e il prencipe di Condé, contrariissimi l'uno all'altro nella religione. Il cardinal è tenuto per uno de' migliori cattolici che siano in quel regno; il prencipe di Condé, al

[1] Il *ma* par non occorra.
[2] Segneri: « Sì disposto della persona, sì vivace, sì vegeto. »
[3] Forse *alla* o *nella*.
[4] Così nel Senese.
[5] Per raziocinio, è in Dante.
[6] Quasi seguirli con l'atto.

que ses frères, dont la taille est petite et mal faite. Lui est grand, bien fait, dispos, robuste, et renommé pour son courage à la guerre; il est plutôt bon soldat que bon capitaine. Cependant on le compte parmi les princes du royaume capables de commander une armée; et en cela même il ne cède ni à M. de Guise ni au connétable. Il est affable envers tout le monde, sans pompe et sans faste: ses manières sont ouvertes et vraiment françaises; sa libéralité est telle qu'il est toujours endetté. Par ces deux mérites de facilité et de largesse, il a gagné tout le monde, les nobles principalement, qui l'aiment et qui l'honorent beaucoup. Il discourt fort bien, mais il est vain, imprudent, inconstsnt dans ses œuvres; il aborde volontiers les grsndes entreprises, mais on craint qu'il n'ait pas des forces proportionnées à ses hauts desseins. On soupçonnait son indifférence en fait de choses religieuses, et son impiété même, parce qu'il avait renoncé à la messe et qu'il suivait toutes les pratiques des réformés de Genève; mais on croit généralement que c'était plutôt par envie de se constituer chef de parti que par zèle pour le culte uouveau. Les protestants eux-mêmes l'appellent hypocrite, et le croient prêt à tout feindre et à tout faire pourvu qu'il s'agisse de ses avantages. Il s'est déjà laissé ramener à la religion catholique et il a consenti à reconnaître l'autorité du pape, uniquement pour ne pas faire autrement que les rois de France et d'Espagne.

Les frères de ce roi sont le cardinal de Bourbon et le prince de Condé qui, en matière de religion, sont tout à fait divisés. Le cardinal passe pour un des catholiques les plus zélés de France; le prince de Condé est très-infecté de la contagion protestante; il appuie tous ceux qui partsgent ses opinions, et il le fait, lui aussi, dans le but de se créer un parti contre les Guises, dont il est l'ennemi déclaré, et qui l'ont exclu des affaires. C'est pour les tuer qu'il se mit à la tête des émeutes, dont la religion était le prétexte. Mais si le feu roi

contrario, è tenuto per contaminatissimo; e intrinsecamente fomenta quanto può tutti quelli che ne sono guasti, con disegno, ancora lui, di farsi seguito da poter contrastar con li signori di Ghisa delli quali fa professione d'inimico aperto, per tenersi escluso dal governo per colpa loro. Però fu autor delle sollevazioni e congiure, sotto pretesto della religione, ma con fine d'ammazzarli. Ma senza dubbio, se non moriva il re, faceva molto male li fatti suoi; e la faceva far anco peggio a molti altri, e capitar male tutta la casa del contestabile, con metter in pericolo anco la propria persona sua. Perchè, per relazion di quelli che lo sanno, non aveva mai fatto nè pensato cosa in tutto quel maneggio, che'l contestabile non solo non l'avesse saputo ma non l'avesse consigliata lui. Ma la morte del re, quasi per miracolo, ha rimediato a tutto. È, ritornando al governo, (dopo la regina e il re) il primo per dignità e autorità, quasi con la medesima proporzione come se lei fosse il re, e lui tenesse il loco che in tempo del re Enrico teneva il contestabile, e del re Francesco il cardinal di Loreno; perchè, da poi[1] la regina, tutti s'indricciano[2] con lui.

E della fazion sua (oltra il cardinal suo fratello, che è similmente del governo) sono li altri doi prencipi del sangue, il duca di Monpensier, e il prencipe della Roca Surion fratelli, nipoti di quel duca di Borbon che passò al servizio dell'imperatore in tempo del re Francesco, e morì nell'espugnazione di Roma. Il duca è tenuto buona persona, e che non s'intromette molto ne' negozii; ma quel che non fa lui, tanto più fa la moglie, qual è governante e prima[3] d'onor della regina, e in grandissima grazia e domestichezza appresso di lei; e fa ciò che ella vuole. L'altro fratello del prencipe è persona di più spirito, e molto più accorto, e che s'intromette più del duca. Però

[1] Per *dopo*. M. Vill. «Dappoi a pochi dì»

[2] La zeta abonda nel dialetto veneto, e tien luogo del *ci*. Onde il copista credendo idiotismo *indrizzare*, fece *indricciare*. Ma ne' Toscani ancora le due lettere scambiansi; e innumerabili ne sono gli esempi. *Dolze* e *dolce*, *lancia* e *lanza*, e simili.

[3] Manca forse *dama*

avait vécu, ses desseins auraient sans doute eu une fin plus malheureuse, et il aurait entraîné dans sa perte toute la maison du connétable, qui aurait couru lui-même un grand danger, puisque tout ce que le prince de Condé avait fait et pensé dans cette conspiration avait été fait et pensé au su et d'après les conseils du connétable. Mais la mort du roi fit évanouir d'une manière presque miraculeuse tous ces dangers, et le prince de Condé est, après la reine et le roi de Navarre, le premier en dignité et en autorité dans le royaume. Il occupe auprès de la reine la place que le connétable occupait auprès de Henri II, et le cardinal de Lorraine auprès de François II. C'est à lui le premier que tout le monde s'adresse après la reine.

De la faction de ce prince sont (outre le cardinal de Bourbon, qui a aussi sa part au gouvernement), le duc de Montpensier et le prince de la Roche-sur-Yon, neveux de ce duc de Bourbon qui servit l'empereur du temps de François Ier, et qui mourut au siége de Rome. Le duc de Montpensier a une réputation de bonté ; il ne se mêle pas des affaires, mais en revanche sa femme le fait bien pour lui. Elle est gouvernante et première dame d'honneur de la reine, très-familière avec elle, et elle en obtient tout ce qu'elle veut. Le prince de la Roche-sur-Yon est plus ardent, plus vif, et plus au fait des choses politiques ; mais tous les deux dépendent entièrement du roi de Navarre, et ils ne voudront jamais que ce qu'il voudra.

tutti doi dipendono assolutamente dal re di Navarra; nè fariano altrimente di[1] quello che volesse lui. Oltra questi, della medesima fazione è monsignor contestabile, non già di longo tempo; ma dipoi la morte del re Enrico, che li signori di Ghisa se li mostrarono nemici; che per innanzi tra lui e il re di Navarra era poco buona intelligenza. Ma l'essersi tutti doi trovati offesi in un medesimo tempo da questi signori di Ghisa, gli ha congionti[2] insieme, e fatti amicissimi. È monsignor contestabile nella maggior prosperità[3] che fusse mai, non ostante sia vecchio, e di settanta anni e più, in modo che si può credere non abbi meno[4] conservato il vigor dell'animo, ch'abbi fatto quello del corpo. Ma quanto al procedere e alla natura sua, è il medesimo, e non punto mutato. Nel governo va ogni dì guadagnando maggior autorità: che fa credere che sia reconciliato con la regina, dalla qual fino all'ora era non solo poco amato, ma intrinsecamente odiato; e la causa si diceva non solo perchè il contestabile in vita del re Enrico si fosse unito con la duchessa di Valentinois (tanto amata da esso re, e tanto odiata dalla regina, a causa di tener lei tanto più bassa e suffocata); ma perchè il contestabile in alcuni dispareri che avea avuto con essa regina, ne aveva parlato con poco rispetto, chiamandola figliuola d'un mercante; ed essa l'aveva saputo.

Solevano esser della medesima fazione del contestabile il marescial di Sant'Andrea, e quello di Brissach, che tutti sono del governo. Però Sant'Andrea, per assenza[5] della corte del contestabile fu guadagnato interamente dalli signori di Ghisa, ed ha sempre tenuto con loro. Brissach, ancora lui, si alienò dal contestabile, oltre gli altri rispetti, per il sdegno ch'ebbe che dopo la pace il contestabile volesse levarlo di Piamonte per mettervi d'Anvilla suo figliuolo, e lasciar lui

[1] *Di* per *da*. Apologia di Lorenzino. « Far altro di quello che ho fatto. »

[2] È in Fr. da Barb.

[3] Per *robustezza* è nel Sacch.

[4] Manca ne' cod. *meno*.

[5] Non muto *della* in *dalla*, sebbene faccia un po' equivoco col *di* che segue: perchè troppi sono gli esempi dello scambio di queste due particelle.

Parmi les partisans des Bourbons il faut compter le connétable, qui l'est devenu après la mort de Henri II, lorsque les Guises se sont déclarés ses ennemis. Auparavant, lui et le roi de Navarre n'étaient pas d'accord; mais comme tous les deux ont été en même temps offensés par les Guises, le ressentiment commun les a rapprochés et liés très-étroitement. Le connétable, quoique âgé de plus de soixante et dix ans, est cependant très-robuste, et l'on peut croire que son esprit est sain et aussi bien conservé que son corps. Pour ce qui est de sa conduite et de son caractère, il est toujours le même. Il acquiert tous les jours plus d'influence dans le gouvernement : il s'est déjà réconcilié avec la reine, qui jusqu'ici le haïssait grandement. Cette haine venait de ce que le connétable s'était, du vivant de Henri, lié avec la duchesse de Valentinois*, si aimée par le roi et si détestée par la reine; et cela afin de tenir celle-ci de plus en plus abaissée. En outre, le connétable avait parlé de la reine sans respect l'appelant *fille de marchand*, ce que la reine avait su.

Au parti du connétable étaient attachés les maréchaux de Saint-André et de Brissac, tous les deux ayant part aux affaires. Mais Saint-André, pendant que le connétable était absent de la cour, fut gagné par les Guises, et depuis il est resté toujours avec eux. Brissac aussi se sépara du connétable par plusieurs motifs, entre autres parce que le connétable, après la paix, voulait lui ôter le gouvernement du Piémont, pour mettre à sa place d'Anville son fils, et le laisser sans charge. Ainsi lui-même se rapprocha des Guises. Mais à présent ils sont tout à fait à la reine, c'est-à-dire au roi de Navarre, car ces deux-là ne font qu'un. C'est ce qui fâche les Guises, qui ne croyaient

* « Diane et le roi lui écrivaient souvent pendant sa captivité, et ils se signaient : *Vos anciens et meilleurs amis*, DIANE et HENRI. » (Garnier, XXVI.)

senza governo. E s'accostò ancora lui alli signori di Ghisa. Però adesso intieramente l'uno e l'altro dipendono dal voler della regina, e conseguentemente da quella del re di Navarra, per la stretta union che è tra l'uno e l'altro, con doppio dispiacere e offesa di quelli di Ghisa, che non si credevano mai che la regina desviasse[1] da loro. Con la qual regina è similmente unitissimo il cardinal di Tornone, come chiamato da lei e fatto venir in corte prima che morisse il re, per non chiamar allora il contestabile. In modo che, dependendo tutti o dalla regina o dal re di Navarra (che vuol dir tutt' uno), della fazion di Guisa non vengono a restar altri che loro doi fratelli e il cancelliero ch' è creatura loro. Però il cancelliere, qual è persona di spirito e molto accorto e intendente e destro nell' officio suo, convien per necessità, come uomo da novo[2], far quanto vuol la regina, e conseguentemente il re di Navarra.

Quanto alli signori di Ghisa, restano nel governo soli e da per loro. Di questi signori di Guisa dovendo dar relazione, como[3] di quelli con li quali ho trattato dal principio al fine della mia legazione, non essendone, credo, mai più stato parlato; lasciarò di dar conto della nobiltà della casa loro, che è la medesma con quella di Loreno, essendo questi fratelli nati per padre, d'un fratello carnale dell' avo del duca di Loreno presente, che vien ad esser loro nepote, e per madre, d'una sorella del padre del re di Navarra della casa di Borbone, che ancora vive, è[4] fresca donna, onde vengono ad esser cugini germani del re di Navarra e dei fratelli, e stretti parenti del re e di tutti i prencipi del sangue. Lasciarò anco di parlar della ricchezza di questi fratelli, che tra tutti sei, tra beni di chiesa e patrimoniali, con provigioni e trattenimenti ch' hanno dal re, possono spender meglio di secentomila franchi l'anno, avendone il cardinale solo più di trecentomila di chiesa. La qual ricchezza, aggiunta alla nobiltà, alla santità, alla bellezza del corpo, all' unione e amor che è tra loro, oltre esser in man loro tutti i principal governi e carichi del regno,

[1] Nel Petr. ed in altri.
[2] *Homo novus* de' Lat.
[3] È nella prosa e nel verso ant.
[4] Cod. *e fresca*.

jamais être abandonnés par la reine. Le cardinal de Tournon est aussi très-bien avec elle; c'est elle qui l'appela à la cour, avant la mort du roi; car elle ne voulait pas alors du connétable. Ainsi, presque tous les susnommés dépendent ou de la reine ou bien du roi de Navarre, ce qui est la même chose; et du côté des Guises, reste le chancelier, qui est leur créature. Mais le chancelier, qui est un homme très-adroit et fort versé dans les affaires de sa charge, doit, comme un nouveau venu qu'il est, de toute nécessité obéir à la reine, et par conséquent au roi de Navarre.

Ainsi les Guises restent isolés dans le gouvernement. Comme c'est à eux que j'ai toujours eu affaire depuis le commencement jusqu'à la fin de mon ambassade, et comme on n'en a pas parlé jusqu'ici d'une manière assez développée, il faut bien que je vous en entretienne. Je laisserai de côté la noblesse de leur maison, qui est la même que celle de Lorraine, leur père étant frère de l'aïeul du duc de Lorraine. Ainsi celui-ci est leur neveu. Leur mère est la sœur du père du roi de Navarre, de la maison des Bourbons; elle vit, et jouit encore d'une bonne santé. Les Guises sont par là les cousins germains du roi de Navarre et de ses frères, et parents du roi et de tous les princes du sang. Je ne parlerai pas même de la richesse de ces six frères, dont les revenus, pris ensemble, en comptant les biens patrimoniaux, les biens de l'église, les pensions et les traitements qu'ils reçoivent du roi, s'élèvent à six cent mille francs. Le cardinal seul a, de ses biens ecclésiastiques, trois cent mille francs. Cette richesse, jointe à la splendeur de leur maison, à leur piété, à leur beauté, à la concorde qui règne entre eux, les place au-dessus de tous les autres seigneurs du royaume. Au surplus, les gouvernements et les charges principales sont dans leurs mains. Mais tous ces avantages, ils en jouissent en commun. Examinons chacun d'eux à part.

li rende veramente invidiabili sopra tutti. Lasciando, dico, tutte queste cose che sono communi tra loro tutti, venendo in particolare alla persona del cardinale, riputato il capo della casa; questo, di consenso universale, se non fossero le imperfezioni delle quali è notato, come ora dirò, saria reputato uno de' più notabili e maggiori instromenti che si posson trovar nel governo d'un regno; non pochi, e forse nessun altro, simile a lui della sua età; che non ha ancor finiti li trentasette anni. Perchè, oltre che sia d'un ingegno maraviglioso, e d'uno spirito tanto vivo che non s'apre a fatica la bocca per parlargli, che ha subito inteso dove si vuol arrivare; e ch'abbi ancora felicissima memoria, e sia accompagnato d'una molto grave e grata presenza, è oltra queste parti dotato d'un grandissimo e raro dono della lingua e del parlare, che lo fa singolarmente bene a qualunque proposito, massime di negozii di stato. È dotato di lettere; e oltre la cognizione delle lingue, della greca, della latina, e della nostra italiana (la qual parla con stupor delli Italiani medesimi), è versato nelle scienze, massime nella teologia. Di vita, quanto all'esteriore, molto onesta, e conveniente al grado ch'ha, al contrario di quello si vede negli altri cardinali e prelati di quel regno, licenziosissimi per natura. Tra le imperfezioni poi è tassato non solo d'avarizia (cosa naturale e propria di quella nazione), ma d'una ingordigia inestimabile, con nome di valersi anco di vie poco oneste. Lo dirò liberamente di presente, ma resti in questo loco, come tutte l'altre cose. Oltre questo, d'una gran dupplicità[1], a quella che va insieme, di dir poche volte il vero, accommodandosi anco in questo all'uso degl'altri Francesi. Ma, quello che più importa, è tenuto per persona prontissima all'offendere, come vendicativa; e, come invidiosa, tarda al beneficare. E da questo nacque principalmente l'odio universale conceputo contra lui per li molti effetti di offesa che mostrò verso ogn'uno, mentre nel governo ebbe l'autorità (che per esser longhe cose da riferire, lascio di venir alli particolari), intanto che,

[1] Nol credo error di copista : se da *duplex* abbiam fatto *doppio*.

Le cardinal, qui est l'homme principal de la maison, sans les défauts dont je parlerai ci-après serait, de l'aveu commun, la plus grande puissance politique de ce royaume; personne ne lui est comparable. Il n'a pas encore achevé sa trente-septième année; il est doué d'un esprit merveilleux qui saisit à demi-mot l'intention de tous ceux qui lui parlent; il a une mémoire étonnante, une belle et noble figure, une rare éloquence qui se déploie largement sur tout sujet, mais surtout dans les matières politiques. Il est très-lettré; il sait le grec, le latin, l'italien; il parle cette dernière langue avec une facilité à nous étonner nous-mêmes Italiens. Il est fort versé dans les sciences, principalement dans la théologie. L'extérieur de sa vie est très-honnête et très-convenable à sa dignité, ce qu'on ne pourrait pas dire des autres cardinaux et prélats, dont les habitudes sont trop scandaleusement déréglées. Mais son grand défaut est une avarice[a] au delà de celle qui distingue naturellement la nation française; c'est une cupidité honteuse, qui emploierait même pour ses fins des moyens criminels. Je dirai toute chose ouvertement, car tout ce que je dis ne doit pas sortir de cette enceinte; parmi les défauts de cet homme il faut compter une grande duplicité, d'où lui vient l'habitude de ne dire presque jamais ce qui est[b]. Au reste c'est le vice général des Français. Mais il y a pis encore. Il passe pour être très-prompt aux offenses, vindicatif, envieux, trop lent à bien faire. Il excita la haine universelle en blessant tout le monde, tant qu'il en eut le pouvoir[c]. Il serait trop long d'en exposer les détails; mais sa violence était telle que dans tout le royaume on ne désirait que sa mort.

[a] « Affamée famille » *Bref discours de la bataille de Saint-Gilles*, 1562, t. V, 1re série des Archives curieuses de MM. Cimber et Danjou.

[b] « Il était fort religieux, et pour ce, fort hai des huguenots; mais pourtant le tenait-on fort caché et hypocrite dans sa religion, de laquelle il s'aidait pour sa grandeur; car je l'ai vu souvent discourir de la confession d'Augsbourg et l'approuver à demi, voire la prêcher, plus pour plaire à aucuns MM. les Allemands que pour autre chose. » Ailleurs : « ..... n'avait pas l'âme si pure, mais fort barbouillée... fort timide et poltron. » (Brantôme, III, 256.)

[c] « En sa prospérité il était fort insolent et aveugle, ne regardant guère les personnes et n'en faisant cas. (*Le même.*)

per li modi strani e violenti che usava, non credo fosse in quel regno desiderata alcuna cosa più che la sua morte.

Sopra poi monsignor di Guisa, il qual è primo de' fratelli, non cascano altre considerazioni che quelle che cascariano in un capitano, e semplice uomo da guerra, con nome che non sia in quel regno alcun altro che si sia trovato a più guerre, nè stato in più pericoli, di lui. E per la verità, è grandemente laudato per comune testimonio, quando è su la guerra[1], per animoso, vigilante, e faticoso[2], e più tosto flemmatico; che parerà ammirabile in un Francese; ch'è ponto[3] colerico[4], senza[5] persuadersi o riputarsi niente. Di cattivo poi ancor lui ha l'esser strettissimo con li soldati, e con ciascuno gran promettitor di parole; e con una longhezza, quando pur vuol servire, che non vien mai a fine.

Consistendo[6] dunque tutta la grandezza e fondamento di questa casa sopra questi due, non occorre dar relazione degl' altri fratelli, come quelli che convengono assolutamente dipendere dalla fortuna di questi.

Ora avendo fin qui parlato di quello ch'ho giudicato più degno d'esser inteso così dell' esser del regno come della qualità dal governo, resta che per finire parliamo di quella parte ch' appartiene all' intelligenzia de' prencipi. Col papa adunque, che per dignità è il primo in ordine[7] sopra questo, come prencipe temporale, per il stato che possede, non accasca considerazione nè di bene nè di male, si perchè li Francesi han per adesso volte le spalle alle cose d'Italia, si perchè tengono il papa per prencipe da non poter, per forza che ha,

[1] Non muto, perchè *su* e *in su* posto in luogo del semplice *in* ha usi frequenti.

[2] Per *faticante*; l'ha il Casa ed il Bembo.

[3] Senza la particella negativa: come *alcuno* per *nessuno*, e come il *miga* de' Milanesi.

[4] Così lascio perchè l'etimologia mel permette.

[5] Altro cod. *in persuadersi*. E l'uno e l'altro modo s'intende; ma son cattivi ambidue.

[6] *Consistere* non chiede di necessità l'*in*. Ne' *frutti di lingua* si legge col *da*, ch'è modo più strano.

[7] Il periodo rimane a mezzo: la intelligenza del serenissimo doge poteva supplire.

Quant à monseigneur de Guise, qui est l'aîné des six frères, on ne peut parler de lui que comme d'un homme de guerre, d'un bon capitaine[a]. Personne en France n'a livré plus de batailles que lui, personne n'a affronté de plus grands dangers. Tout le monde loue son courage, sa vigilance, sa constance à la guerre, son sang-froid, qualité admirablement rare dans un Français. Il ne s'emporte pas, il n'a pas son une trop haute opinion de lui-même. Ses défauts à lui sont d'abord avarice à l'égard des soldats[b], puis il promet beaucoup, et lors même qu'il se propose de tenir sa promesse, il y met une lenteur infinie. Comme ces deux frères sont le fondement de la grandeur de leur maison[c], il n'est pas nécessaire de s'arrêter sur les autres, qui dépendent tout à fait d'eux.

Après avoir parlé de l'état du royaume et de son gouvernement, je dirai quelque chose de ses relations avec les princes étrangers, dont le pape est le premier en dignité. Considéré comme prince temporel, je n'ai rien à dire de lui ni en bien ni en mal. D'abord les Français ne songent pas dans ce moment aux affaires d'Italie; puis ils n'ont rien à espérer et rien à craindre de la puissance temporelle du pape, qui leur a trop évidemment révélé sa faiblesse et celle de ses successeurs. Mais, comme chef de l'église, son autorité, que votre seigneurie le croie, va toujours en baissant. Un schisme pourrait même la ruiner tout à fait. Non-seulement le nombre des réformés y est très-grand, mais le nombre de ceux qui le sont de cœur et qui n'en font pas semblant, est plus grand encore. Dans ce nombre il faut compter

[a] « Un si grand capitaine et le plus grand de la France. » (Brantôme, IV, 2.)

[b] Accuser d'avarice le vainqueur de Calais!

[c] « Il n'y avait rien qui ne branlât et tremblât sous le nom de Guise. » (*Bataille de Saint-Gilles*, t. V, 1re série des Archives curieuses de M. Cimber.)

nè temer di lui, nè molto manco sperare[1], avendo il papa passato molto ben mostrato a loro Francesi la debolezza sua e delli successori. Ma come prencipe spirituale, e capo della chiesa, vostra serenità creda che non solo va ogni dì mancando d' autorità e di rispetto, ma sta in gran pericolo, con uno scisma, di perderla del tutto. Non dico tanto per l'alienazion di quelli della nuova dottrina, de' quali è un grandissimo numero, quanto per la volontà che n'hanno molt' altri che non sono tenuti tali; e[2] di quelli del governo, alli quali dà fastidio, oltre l' altre cose, il veder uscir ogni dì tanti danari dal regno (così dicono) infruttuosamente nelle ispedizioni delle bolle. E non ha avuto rispetto in questo proposito di dir publicamente l'arcivescovo di Vienna, uno de' primi del conseglio (in una gran congregazione di prencipi e molti signori, che si faceva innanzi il re passato), che si maravegliava e doleva che tali imposizioni fossero tollerate, come se non valesse tanto, disse, la cera e il piombo del re, che non costava niente, come quello di Roma, che costava tanto. E non solo non fu ripreso, ma con grande applauso fu seguitato dal consenso de tutti gl' altri. In particolare poi dalla persona di questo papa sono mal edificati, avendolo per debile, e per persona di poca autorità, con poca isperienza nelli maneggi e cose publiche. E poi con la parzialità che pareva loro che usasse più verso il re Filippo che il suo re, causava[3], che ne facessero anco tanto manco stima. Però, quanto a levarli l' obedienza, non è da credere che la regina (avendo presso di se nel governo, come ha, li cardinali Tornone, Borbone e Lorena), patisse che 'l re non continuasse nel stile delli altri re suoi precessori (come primogenito, e difensor di santa chiesa, e cristianissimo) in prestargli l' obedienza.

Con l'imperatore se si guarda all' estrinseco, par che vi sia bona intelligenza, per li molti officii mandati a far in Francia da sua maestà in diverse occasioni, nelle quali è stato similmente corrisposto

[1] Cod. *da sperare.*
[2] Sottintendi *e per la volontà di.....*
[3] *Causava* sta qui a modo impersonale: chè grammaticalmente converrebbe dire: la *parzialità... causava.*

pour les premiers ceux qui mènent l'état. Ils voient avec peine une si grande somme d'argent sortir chaque année du royaume, sans aucun profit, disent-ils, pour l'expédition des bulles. L'archevêque de Vienne, l'un des principaux conseillers, annonça publiquement dans une assemblée de princes et de grands seigneurs qui se tenait sous le dernier roi, qu'il ne pouvait pas voir sans étonnement et sans douleur la patience avec laquelle on souffrait ces impôts « comme si, disait-il, la cire et le plomb du roi, qui ne coûtent rien, ne valaient pas autant que le plomb et la cire de Rome, qui coûtent si cher. » Ces paroles ne causèrent point de scandale ; au contraire, elles furent applaudies par tout le conseil. Le pape régnant surtout les met en défiance, comme un homme faible, sans autorité, sans expérience des affaires publiques. Puis, comme il semble plus porté pour le roi Philippe que pour le roi de France, il en est d'autant moins estimé. Cependant une révolte ouverte contre son autorité spirituelle ne paraît point à craindre, car il n'est pas croyable que la reine, ayant près d'elle dans les conseils les cardinaux de Tournon *, de Bourbon, de Lorraine, puisse cesser de vouloir que le roi soit, ainsi que ses prédécesseurs, le fils aîné, le défenseur de l'église, le roi très-chrétien.

Entre la France et l'empereur il y a tous les dehors d'une bonne intelligence. Sa majesté impériale a témoigné plusieurs fois de ses intentions bienveillantes ; et le roi actuel, ainsi que son prédécesseur, y ont parfaitement répondu de leur côté. Mais au fond l'occupation des villes impériales de Metz, de Toul et de Verdun par le roi de France

* Ambassadeur à Venise en 1552.

dall' uno e l' altro re. Niente di meno, se si guarda poi intrinsicamente, occupando il re, come fa, Metz, Tul e Verdun, città imperiali, l' occasione è pronta d' esser non solo poco amici ma inimici. Però il re, e quelli che 'l governano, tanto manco si curano del mal animo che potesse aver per questo l' imperatore, quanto che sono certi che 'l medesimo imperator conosce che questa è offesa che tocca più all' universal della Germania che al particolare suo; e con la sua povertà non è atto a intrar in guerra col regno di Franza, per prender una tal querela; confidando li Francesi dall' altra parte nella division della Germania, agiutata da loro con le pratiche che hanno non solo nelle città maritime, le quali godeno in Francia infiniti privilegii, ma delle grosse pensioni che pagano occultamente a molti principali signori, si come il conte Palatino, il duca di Vitembergh, il lantgravio di Hessia, li duchi di Sassonia fratelli, figliuoli del Gio. Federico, il marchese di Bada, li figliuoli della contessa di Frisia orientale, e altri, oltre quelli che publicamente sono in Francia al servizio del re.

Perciò pensano che l' imperatore abbi del tutto messo l' animo in pace, e sia per attendere d' or innanzi a restringersi in maggior amicizia, con procurar il far matrimonio col re o d' una figliuola sua o d' una del re di Boemia delle più corrispondenti e conformi di età. E col re di Spagna, doveria ragionevolmente esser cessata ogni causa non solo d' inimicizia, come è stata fin qui, ma de qualunque sospetto e diffidenza dopo la conclusione della pace, e effettuazion di matrimonio. Ed essendo questi due re così strettamente legati come sono, nientedimeno, o sia che la reconciliazione non ha ancor preso fondamento, nè fatto ferma radice, o (quello che è più da credere) che se ben si sono reconciliati i prencipi, non si sono reconciliati li ministri, che son quelli che assolutamente governano l' uno e l' altro (tra liquali ministri si vede più che mai una aperta emulazione e concorrenza, che più presto tende alla via dell' odio ed inimicizia); o pur sia che non posson unirsi insieme mai perfettamente doi contrarii (essendo queste due nazioni per diametro contrarie l' una

présente toujours une occasion d'inimitié. Cependant le roi et le gouvernement ne se soucient pas du courroux de l'empereur, parce qu'ils voient que le redressement de ce tort appartiendrait plutôt à l'Allemagne tout entière qu'à l'empereur lui-même, que sa pauvreté empêche d'ailleurs de déclarer la guerre à la France. Puis le gouvernement français espère dans les divisions de l'Allemagne, qui sont entretenues par les grands privilèges dont les villes maritimes jouissent en France, par les grosses pensions que reçoivent secrètement de la France ses principaux seigneurs, comme, par exemple, le comte Palatin, le duc de Vittemberg, le landgrave de Hesse, les ducs de Saxe, fils de Jean-Frédéric, le marquis de Bade, les fils de la comtesse de la Frise orientale, et d'autres, sans compter ceux qui sont en France entretenus publiquement au service du roi.

Ainsi l'on pense que l'empereur, mettant de côté tout autre dessein, ne songera qu'à resserrer l'amitié avec la France, en donnant au roi pour femme l'une de ses filles ou bien l'une des filles du roi de Bohême dont l'âge se rapprocherait le plus de celui du jeune roi. Entre le roi d'Espagne et la maison de France, non-seulement il ne devrait plus exister aucune cause raisonnable de l'inimitié qui s'est prolongée jusqu'à présent, mais la conclusion de la paix et le mariage qui en a été la suite devraient même dissiper toute défiance. Cependant, malgré les liens étroits qui sont établis entre les deux rois, soit que la réconciliation n'ait pas encore eu le temps de s'affermir et de jeter de profondes racines, soit que l'accord des princes n'ait pas rapproché les ministres aux mains desquels est le gouvernement véritable, et dont la jalousie et la haine même sont toujours évidentes; soit enfin que ces deux nations, si diamétralement opposées, ne puissent jamais s'unir bien fortement, il est à craindre qu'à tout instant les inimitiés, ou du moins les dissensions, ne se renouvellent, si le mariage

dell'altra)[1], basta che, se il fatto del matrimonio con li figliuoli che potriano nascere, non va meglio confirmando e stabilendo questa reconciliazione (successa, come s'è visto, da pura necessità, e non da volontà) è possibile che con ogni mediocre occasione[2] ritornino se non in aperta inimicizia, almeno in poco buona volontà occultamente; chè in aperta guerra non è d'aspettarlo, se non di longo tempo, essendo ciascun di loro rimasto consumato della sorte che si sa. E per molto che sino adesso mostrino l'uno verso l'altro ottima disposizione d'animo, con gl'officii e le offerte che nelli disturbi del regno, per le sollevazion e congiure, ha usato il re di Spagna, ed usa tuttavia, e con la confidenza che per converso[3] usano quelli del re in mandarli a conferire, e dar parte d'ogni lor negozio; però sono tutte apparenzie e cose accidentali da non ci far fondamento più che tanto, perchè non stringono gli animi, massime de' Francesi, dal canto de' quali tanto più è da temere quanto che (oltre la naturale mobiltà[4] e incostanza loro) li semi e le cause della guerra, per le pretensioni antiche di Napoli e di Milano, ed altre, non solo non sono cessate per l'ultima capitulazione della pace, e per l'esclusion da essa del re di Navarra (che non fu nominato), ma restano più che mai vive, da poter esser rinovate ad ogni arbitrio loro. Se aggiunge di più la infamia che par a tutto il regno che abbia lasciato il re Enrico con la pace, e col danno, che importa più, della restituzione d'un tanto paese; che non è dubbio che fino da questo giorno non siano d'acutissimo stimolo negli animi di ciascuno, di desiderar nova rottura. La qual però tanto s'andrà prolongando, quanto tardarà il regno ad esser sollevato, e la persona del re ad esser in età da poter deliberare da se. Ma non possendosi di questo parlar altramente che per discorsi e congietture, il tempo e la varietà delli accidenti che possono occorrere, atti da un'ora all'altra a far mutar la faccia al mondo, saranno giudici dell'evento.

[1] Cod. *dall'*

[2] Un altro ms. *ad ogni intervallo di tempo, e con ogni manco che mediocre occasione...*

[3] In questo senso l'ha Gio. Fiorentino

[4] Analogo a *nobiltà*, *viltà*, e simili.

qui s'est accompli et les enfants qui peuvent en naître ne raffermissent point une concorde née de la nécessité et non de l'affection. Pour une guerre ouverte, elle ne serait pas à craindre de longtemps, vu l'affaiblissement de leurs forces. Toutes ces protestations, ces bons offices, ces offres que le roi d'Espagne faisait et fait à la France à l'occasion des troubles qui l'agitent; toute cette confiance que le gouvernement français paraît avoir dans l'Espagne, en lui communiquant chaque nouvelle tant soit peu importante, ce sont des démonstrations dont on ne doit faire aucun cas. Les esprits ne se rapprocheront pas de sitôt, surtout du côté des Français. Il y a d'abord leur inconstance naturelle qui s'y oppose; puis les anciennes prétentions sur Milan et sur Naples sont une continuelle occasion de discorde. Ajoutez la capitulation de la paix dernière, dont a été exclu le roi de Navarre, qui n'y est pas même nommé. Ainsi la discorde peut à chaque instant éclater. En outre la nation tout entière, trouvant honteuse une paix qui exige la restitution d'un si grand territoire, cherche déjà une nouvelle occasion de rompre; elle sera saisie aussitôt que de nouveaux troubles commenceront en France, et que le roi parviendra à l'âge où il pourra gouverner par lui-même. Mais on ne saurait raisonner là-dessus que par conjectures, et l'issue dépendra de beaucoup de circonstances qui peuvent se développer d'un moment à l'autre, et changer entièrement les affaires.

Col regno d' Inghilterra estrinsecamente continua la pace conclusa con lo intervento delli ministri del re di Spagna; ma intrinsecamente chi guarda a gli animi de l' uno e gli altri[1], essendo questi due regni per natura nemici, non crederò che mai possi esser tra loro buona intelligenzia, come, per dir il vero, ella non vi è, nè sarà mai. Perchè agl' Inglesi è grandemente a cuore la ricuperazione di Calès, perduto in questa guerra; e a' Francesi la vendetta delle offese ricepute[2] dalli Inglesi nel regno di Scozia, che causorno poco manco che l' alienazion di quel regno, insieme con uno accordo che fu d' una tanta vergogna alla corona di Francia, che il re di felice memoria non lo volse confirmare. Ma, non essendo per adesso nè Francesi nò Inglesi in termine di entrare in guerra aperta, vanno per necessità scorrendo[3], e godendo il beneficio del tempo; e tanto più gl' Inglesi, quanto che al presente, per la separazion del matrimonio della regina di Scozia, e conseguentemente per la intiera anullazione de' titoli e delle azioni che per rispetto della moglie pretendeva il re morto sopra quel regno, non hanno più da temer, come prima, d' un' aperta invasion di Francesi. E perciò con più riposato animo attenderanno ad aspettare il termine delli sette anni assignato per la pace alla restituzion di Calès, alternativamente, o di quello, o di centomila scudi. E secondo il termine nel qual si troveranno all' ora l' uno e gl' altri, cosi potranno rompere, o tenir fermo l' accordo.

Con li re di Polonia, Portogallo, Dacia, Suecia, e così col re Stefano di Transilvania, non passando tra loro e il re di Francia altri officii che di amorevolezze e di complimenti, secondo l' occasioni che occorreno, non può esser altro che amicizia e buona intelligenzia.

Avendo detto delli altri, saria qui il luoco di vostra serenità, ma lo riservarò in ultimo: non scordandomi, prima ch' io parli de' prencipi d' Italia, di dir che col duca di Loreno, che pur è prencipe libero, e dipendente da se (non considerato che il duca presente sia co-

[1] Cod. *l'uni e l'...*

[2] È anco ne' vecchi Tosc.

[3] Par voglia dire : *lasciando scorrere il tempo, o passando sopra alla difficultà.*

La paix conclue avec l'Angleterre, par la médiation des ministres d'Espagne, continue toujours en apparence; mais au fond elle ne présente rien de stable. Les deux nations sont naturellement ennemies; et il n'y aura jamais entre elles d'amitié véritable. Les Anglais voudraient à tout prix reprendre Calais, qu'ils ont perdu dans la dernière guerre; les Français voudraient se venger des outrages qu'ils ont essuyés en Écosse, qui ont presque causé la perte de ce royaume, et ont abouti à un accord si honteux pour la couronne de France, que le roi défunt ne voulut pas y souscrire. Mais comme ni les uns ni les autres ne sont en état de faire la guerre, ils attendent, et jouissent du bénéfice du temps. D'ailleurs, depuis que la reine d'Écosse est séparée de la France par la mort de son mari, et que les titres en vertu desquels celui-ci prétendait au royaume d'Écosse par sa femme sont annulés, les Anglais n'ont plus à craindre une invasion de la France. Ainsi ils laissent arriver tranquillement les sept ans après lesquels ou l'on devra leur rendre Calais, ou bien leur payer cent mille écus. Suivant l'état de leurs affaires, ils pourront alors ou rompre ou garder leur accord.

Entre les royaumes de Pologne, de Portugal, de Danemarck, de Suède, Étienne roi de Transylvanie, et la France, il n'y a eu jusqu'ici que de bons offices de courtoisie, selon les occasions qui se sont présentées; et ces bons offices ne font que disposer les esprits à une sincère bienveillance et à une véritable amitié.

Je pourrais ici parler de votre sérénité, mais je réserve ce sujet pour le dernier. Avant de parcourir les autres états d'Italie, je ferai remarquer en passant que le duc de Lorraine est un prince indépendant; que le duc actuel est en outre beau-frère du roi, dont il a épousé la sœur; qu'il a été élevé en France, qu'il est pensionné par sa majesté, qu'il en reçoit, pour lui et sa compagnie de gens

gnato del re, avendo sposata la sorella, e sia allevato in Francia, e sia pensionario del re, godendo cinquantamila franchi l'anno, con la compagnia d'uomini d'arme) non considerata, dico, niuna di queste cose, è sempre stata antica e natural amicizia tra tutti li duchi passati col regno di Francia, ed hanno sempre corso la fortuna di quel regno, se bene, per maggior servizio che ne ricevon li re, si contentano che nelle guerre siano neutri.

Ora quanto alli prencipi d'Italia, essendo prima il duca di Savoia fatto prencipe considerabile per la restituzion del suo stato (che dalla parte di Francia arriva poco più d'un miglio italiano alla città di Lione); questo di suo natural sarebbe tenuto poco confidente, non solo per l'offesa fattali dell' occupazione del suo per così longo tempo, ma per esser allevato tra li nemici del re, con animo, maniere ed usi differentissimi de' Francesi, nelli quali va tutta via continuando. Però il rispetto di madama sua moglie fa che sia tenuto nell' estrinseco per amico. La qual madama non si può dir quanto sia amata e stimata dalla regina e da tutti li principi del regno, e per rispetto loro quanto sia riverita anco da tutti gli altri ministri, come savia e virtuosissima principessa. Per causa di madama adunque continua il duca di aver la pension di cinquantamila franchi l'anno, oltre la compagnia di cento uomini d'arme, che ha in essere, e pagata, come l'altre del regno; ed oltre l'esserli state donate quatro galere con tutta l'artigliaria. E quanto viverà madama, vostra serenità credi che il duca senza dubbio sarà rispettato. Ma se per buona sorte venisse ad aver figliuoli, sarebbe accarezzato e aggrandito, col renderli senza difficoltà le piazze, e col dargli ogni altro commodo e onore, per restringerlo, e interessarlo tanto più nella corona di Francia. Ma tutto ciò che potesse per questa via conseguire, per cosa grande che fosse, senza dubbio riputaria poco, rispetto a quello che si prometteva dover ottenir col mezzo del contestabile, se fosse vivuto il re Enrico. Perchè non solamente aspettava senza dilazion la restituzione di tutte le cinque piazze, ma dal contestabile gli era data ferma intenzione di farli ottenir dal re il succeder nel loco suo

d'armes, cinquante mille francs par an; que les ducs de cette maison ont tous été en très-bonne relation d'amitié avec les rois de France, et ont toujours partagé les destinées politiques de ce royaume. Cependant ces rois se contentent de leur neutralité, tant il leur semble utile de rester d'accord avec cette maison, de quelque façon que ce soit.

Je reviens aux princes d'Italie. Le duc de Savoie est le plus considérable d'entre eux depuis qu'on lui a rendu son état, dont le territoire arrive jusqu'à un mille de Lyon. Ce duc doit être tenu pour peu sûr, d'abord parce que les Français lui ont gardé ses domaines pendant si longtemps; puis parce qu'il a été élevé au milieu des ennemis du roi, et dressé à des manières, à des habitudes et à des intentions tout à fait contraires à celles des Français, et dans lesquelles il persiste toujours. Mais, par égard pour sa femme, on conserve avec lui des relations d'amitié. Cette dame est grandement aimée et respectée de la reine et de tous les princes; par conséquent tous les ministres l'honorent comme une femme très-vertueuse et très-sage. C'est en sa considération qu'on paye toujours au duc sa pension annuelle de cinquante mille francs, sans compter la compagnie des cent hommes d'armes qu'il a chez lui, et qui est soldée comme les autres du royaume de France. Puis on lui a donné quatre galères avec les pièces d'artillerie nécessaires. Tant que sa femme vivra, le duc sera respecté sans nul doute. Que si, par bonheur, il lui naissait un héritier, ce serait pour lui une cause d'agrandissement, parce qu'on lui rendrait promptement toutes les places* qu'on ne lui a pas restituées, et on lui accorderait toute sorte d'avantages pour éteindre en lui tout ressentiment et pour l'attacher à la France. Mais ce qu'il pourrait obtenir par ce moyen-là est, à mon avis, peu de chose en comparaison de ce qu'il espérait obtenir par l'influence du connétable si le roi Henri avait vécu. Non-seulement il s'attendait à la restitution des cinq places, mais le connétable lui assurait l'héritage de ses propres fonc-

* Mur. *Ann.* XX, 197.

nell' officio di contestabile, come cognato del re, e come quel gran capitano che si tiene; volendo il contestabile opponerlo alla casa di Guisa, e assicurar la sua con la grandezza del duca. Col qual grado di contestabile stabilito esso duca nel governo di Francia, e fatto de' più prossimi presso la persona del re, non era disegno così grande (siccome fa professione d'averne d'altissimi) che non pensasse d'esseguire, così della ricuperazion della città di Ginevra, e di quello pretende gli sia occupato da' Bernesi, più potenti di tutti gli altri Sguizzari, come per la ricuperazione di Monferrato contra il duca di Mantova, e contra li Genovesi d'alcuni porti vicini a Nizza, e, per quello dicevano li suoi, anco contra vostra serenità per il regno di Cipri. Ma la morte del re Enrico (della quale, per dir il vero, nissun altro mostrò maggior dolore di lui) troncò ogni suo disegno. Adesso con li Francesi è ridotto a termine che, o sia colpa sua o del poco giudizio de' suoi (che per la verità, intendo, non ha appresso di se uomo che vaglia), andavano alla via di metterlo (per quanto mi rifferì monsignor di Bordiglion, governatore del re in Piemonte) non solo in diffidenza ma in nemicizia col re. E già le cose erano tanto innanzi che si facevano molto maggior guardie in Turino e in Chivas, per dove son passato, che non si faceva in tempo di guerre aperte, con una estrema gelosia dal canto dei Francesi, nata da molti effetti seguìti dalla parte del duca, che saria longo rifferire. Questo posso ben affirmare a vostra serenità per cosa certissima, che 'l duca dopo la morte di questo re ha messo innanzi un partito a' Francesi, per riaver Turino e Chivas, offerendo all' incontro la terra di Savigliano, la qual fortificava con molta diligenzia; e oltre quella, di donare e cedere in perpetuo la terra di Pinarolo, una delle cinque piazze tenute da' Francesi, per esser vicina e commodissima al marchesato di Saluzzo, che è del re. E quando la cosa fu proposta nel conseglio, non solo non fu trovata bona, ma vi fu uno de' maggior prencipi che disse, che Dio lo guardasse che mai, mentre lui era al governo, si vedesse nè consenso nè sua scrittura nella restituzione o alterazione d'alcuna di quelle piazze. E so ancora di più,

tions, comme étant le beau-frère du roi. Ce connétable voulait opposer un grand capitaine tel que le duc de Savoie à la maison de Guise; il voulait assurer en même temps la fortune du duc et la sienne. Si le duc fût devenu connétable, touchant de si près le roi, admis dans toutes les affaires du gouvernement, tout grand dessein lui devenait facile à accomplir, et il en a de bien élevés. Il vise à recouvrer Genève; il conserve des prétentions sur le territoire que lui a pris Berne, le canton le plus puissant de la Suisse; il voudrait reprendre le Montferrat sur le duc de Mantoue, et certains ports près de Nice sur les Gênois. Il a même, à ce qu'on dit, des prétentions contre votre sérénité au sujet du royaume de Chypre; mais tous ses desseins ont été renversés par la mort du roi Henri, qu'il a regretté plus amèrement que tout autre. Avec le roi actuel il n'est pas bien, et je ne saurais dire si c'est sa faute ou celle de ses ministres, dont, à la vérité, pas un seul ne vaut quelque chose. Ceux-ci le poussent non-seulement à la défiance, mais à une inimitié déclarée, ainsi que me le disait M. Bourdillon, gouverneur du roi de France en Piémont. Les choses étaient déjà, lors de mon passage, poussées à tel point, qu'à Turin et à Chivas on se gardait avec plus de soin qu'en temps de guerre, les Français ayant conçu de graves soupçons contre le duc, par suite de faits qu'il serait trop long d'exposer en détail. Ce que je puis donner pour certain, c'est qu'après la mort d'Henri le duc proposa en échange de Turin et de Chivas la terre de Savillan, qu'il fortifiait avec soin; puis il donnait à perpétuité Pignerol, l'une des cinq places occupées par les Français, comme étant la plus rapprochée du marquisat de Saluces, qui appartient à la France. Mais lorsqu'on discuta cette proposition en conseil, non-seulement on ne la trouva point acceptable, mais un des plus grands princes dit que jamais il ne donnerait ni de vive voix ni par écrit son assentiment à un échange quelconque, ou bien à une cession de ces places. Du vivant même du roi Henri (je le sais de bonne part) le pape ayant fait proposer au cardinal de Lorraine de rendre ces places avant le terme convenu de trois ans, le cardinal en parut fort

che in vita dell' altro re, essendo fatto officio a nome del papa col cardinal di Loreno sopra la restituzione di queste piazze, essortandolo che era bene, senza aspettar il termine di tre anni, di gratificar il duca; il cardinale con viso turbatissimo rispose, che non si parlasse di questo, e mostrò di averlo molto a male. Le qual cose puonno assicurar la vostra serenità dell' animo de' Francesi verso il duca.

Segue dopo Savoia, Firenze. Con questi in apparenza par che ora sia buona intelligenzia, continuando il duca quella riverenza e rispetto verso la corona di Francia, che se gli appartiene, con farvi resiedere[1] ordinariamente un ambasciatore, e con non mancar, a tutte l'occasioni, d'offizii necessarii, avendo, nelli disturbi passati del regno, fatto offerir più volte, oltre le sue forze, la persona sua; officio, per dir il vero, che fu tenuto caro. Però vostra serenità sappi che in secreto la regina non può addolcir l'animo verso di lui, ancorchè sia della medesima casa, e lo vedi accrescere e farsi ogni di più grande; che non solo la grandezza sua non gli piace, ma per contrario ogn'ora gli è più molesta; e la causa non si sa se sia o per qualche ingiuria privata ricevuta dal duca (oltra la publica d'aver accordato col re dopo la presa di Siena col mezzo del cardinal di Tornone, e poi senza occasione rotto la capitulazione esserseli dechiarato nemico), o sia per instigazion de molti fuorusciti fiorentini che sono in Francia, e accendono a tutte l'ore essa regina all'odio del duca, e alla restituzione della libertà, della quale in publico e in secreto (o finga o sia da vero) ella ne mostra grandissimo desiderio. E so dir a vostra serenità per relazione di persona atta benissimo a saperlo, che subito che la seppe che vi era principio di diffidenza tra il re di Spagna e il duca, diede in commissione con una scrittura di sua mano alla regina sua figliuola nel mandarla a marito, di far per parte sua quel peggior officio che potesse contra esso duca. E tra le altre cose[2] perchè desiderasse vedersi col re Filippo, era per confirmar meglio quel re a averlo in disgrazia, ed essortarlo alla ruina

[1] V. S. Girol. *resedente*. [2] Forse *cause*.

offensé et fort courroucé, et il dit ne vouloir pas entendre parler de cela. Ces faits pourront apprendre à votre sérénité quelles sont, à ce sujet, les dispositions de la France.

Après la Savoie vient la Toscane. Il existe là une apparence de pleine concorde. Le duc a pour la France tous les égards qui lui sont dus; il entretient auprès du roi un ambassadeur résident; il lui montre en toute occasion son bon vouloir, et dans les troubles passés il offrit souvent non-seulement ses forces, mais son aide personnelle; et ses offres furent bien accueillies. Votre sérénité doit cependant savoir que la reine-mère lui garde en secret rancune, quoiqu'elle soit elle-même de la maison des Médicis. Elle n'aime pas à le voir grandir[a]. On ne peut deviner d'où lui vient cette humeur; si c'est pour quelque offense privée, si c'est pour avoir rompu la capitulation faite avec le roi, après la prise de Sienne, par la médiation du cardinal de Tournon, ou si ce sont les exilés de Florence qui à toute heure excitent la reine contre le duc, et pour le rétablissement de la liberté florentine. Elle en parle et publiquement et en secret; elle en montre un très-vif désir; mais j'ignore si ce désir est sincère. Je sais pourtant de bonne source que dès qu'elle s'aperçut de la défiance qui commençait à naître entre le roi d'Espagne et le duc de Florence, elle écrivit de sa propre main à sa fille qui allait se marier, et la chargea de faire toutes les démarches possibles contre le duc son parent. Elle désirait même une entrevue avec le roi catholique pour l'exciter contre le duc de Florence; et lorsqu'on apprit de plusieurs côtés que l'empereur, avec l'autorisation du roi Philippe, voulait exiger du duc l'état de Sienne, plusieurs gentilhommes florentins s'adressèrent à la reine-mère et lui dirent qu'ils iraient eux-mêmes se recommander à l'empereur, et lui conseiller les expédients qui pourraient le

[a] Mur. *Ann.* XX, 124, 128, 131.

sua [1]. E per confirmazion di questo, so che quando da più vie si divulgò in Francia che l'imperatore, con permission del re Filippo, era per dimandar la restituzion di Siena al duca, che, andati alcuni gentiluomini fiorentini alla regina, per dirle che aveano deliberato, se così le paresse bene, d'andar un di loro in Ispagna per raccommandare con questa occasione a quel re le cose loro, e metterli innanzi molte sorte di partiti per offesa del duca; la regina non solo li laudò, ma gli disse che gli daria efficacissime lettere di sua mano. Ed essendoli poi detto dalli medesimi, che temevano di non dover esser scoperti e impediti dal duca, perchè, intendendolo, i signori di Guisa l'averiano fatto saper al duca di Ferrara, e lui a Fiorenza, per il parentato e unione che è tra loro: « No no (disse la regina), a questo io rimediarò benissimo; ch'e' Guisi non lo sapranno; e se lo sapranno, si guardaranno benissimo di non offendermi. » Consideri ora vostra serenità se con questo mal animo della regina, e con l'autorità che ha, se venisse occasion d'offenderlo, se restasse di farlo.

Ferrara, nella confidenza, non si distingue da' Francesi naturali non solo perchè sia nato (come vostra serenità sa) di madre francese, e allevato in Francia, e per li molti onori e gran dimostrazioni avute in quel regno, ma per li molti interessi che ha, essendo pensionario del re come è di cinquantamila franchi all'anno, oltre le terre che possiede in Normandia, per danari prestati più tempo fa dal duca Alfonso suo avo al re Francesco; ma (quello che più importa) per essere creditore con la corona di più di un million e centomila scudi, de' quali ne sono più di secentomila de' danari contati [2], prestati al passar di monsignore di Guisa. S'aggionge [3] di più l'interesse della casa sua, che senza l'appoggio e protezion di Francia, per li grandi utili che ne cava, resteria povera: intendo, così per la persona del cardinale (che de' beni di chiesa gode più di cencinquantamila franchi l'anno, quali ha da sperare che passino per la maggior parte in don Luigi suo nipote), come per li inter-

[1] *Averlo*, riguarda il duca; *esortarlo* il re. — [2] *Contati* è forse sopraggiunto: o leggi *contanti*. — [3] *Gionto* è in Fr. da Barber.

plus nuire au duc. La reine loua leur résolution, et leur promit des lettres qui appuieraient efficacement leur demande. Et comme ces gentilshommes craignaient que les Guises ne découvrissent leurs démarches, qu'ils en fissent part au duc de Ferrare, lequel en donnerait avis à Florence, comme ami et comme parent, la reine répondit : « J'aviserai à cela ; les Guises n'en sauront rien ; et quand même ils le sauraient, ils se garderaient bien de me nuire. » Vous voyez qu'une femme si irritée et si puissante, aussitôt qu'elle pourra faire du mal au duc, le fera de grand cœur.

Le duc de Ferrare est presque Français. Né de mère française, élevé en France, comblé d'amitiés et d'honneurs, il est de plus pensionné par le roi, qui lui donne cinquante mille francs par an. Tous ses intérêts sont en France. Il possède en Normandie des terres qu'on lui a données pour l'argent qu'Alphonse, son aïeul, prêta jadis à François Ier. Il est créancier de la couronne pour plus d'un million et cent mille écus, dont au moins six cent mille prêtés à l'occasion des affaires des Guises. Puis la maison de Ferrare, sans les avantages qu'elle tire de la France, resterait pauvre et nulle. Le cardinal a un revenu annuel de cent cinquante mille francs en biens ecclésiastiques, dont la plus grande partie passera, à ce qu'il espère, à don Louis, son neveu. En outre, les frères don François et don Alphonse, oncles du duc, chevaliers de l'ordre, sont très-bien entretenus par le roi. Ainsi, quand même le duc ne serait pas Français de cœur, il devrait l'être par obligation ; et les Français le regardent comme nécessairement des leurs.

tenimenti che hanno dal re li signori don Francesco e don Alfonso fratelli, suoi zii, e cavalieri dell'ordine. In modo che, quando il duca non fusse Francese per elezione, gli conviene esser tale per obligo : e per obligato lo stimano e tengono li Francesi.

Con Mantova continua l'amicizia e la solita intelligenzia, non mancando la memoria de' servizii e commodità ricevute dal cardinale nel tempo che governava nelle guerre di Parma e della Mirandola. Il contracambio delle quali gli è stato reso molto bene con la commissione che fu data alli cardinali francesi di favorirlo al papato, per la buona opinione che s'ha di lui in Francia. E ora verso il duca presente sono anco di miglior animo, per rispetto del signor Lodovico suo fratello, allevato in Francia, giovane di gran aspettazione, e carissimo a' Francesi, e fin' ora[1] cavalier dell'ordine, con la compagnia d'uomini d'arme. Oltra che la duchessa madre del duca sia cugina germana del re di Navarra, nati di due sorelle; che fa, al presente che quel re governa, si[2] restringe anco più l'affezione.

Degli altri prencipi d'Italia, come Urbino, Parma, Genova, e Lucca, non occorre dir altro, che non sono considerati in Francia. Ora, avendo fin qui parlato de tutti i prencipi cristiani, prima che io parli di vostra serenità, non lascierò anco di dir del Turco, col qual di longo tempo ha tenuto il regno di Francia amicizia strettissima, come vostra serenità sa. Con questo, dopo la morte del re Enrico, l'amicizia si è andata allargando [3], per conseglio e parer del cardinale di Loreno, si perché, successa la pace, erano mancate in tutto le occasioni de' suoi aiuti, si per occorrer all' infamia (per quanto diceva esso cardinale), insieme con li danni, che sapeva ne riceveva il re dalla detta amicizia, tenendola (come ha detto a me più volte) non solo per infruttuosa ma dispendiosa, considerate le gravi spese che si facevano nel far venir le armate. Però se monsignor della Vigna non moriva, ch'aveva nome d'ambasciatore,

[1] Per *sin d'ora* è in Dante.

[2] Manca un *che*. Omissione anco ne' Toscani frequente.

[3] Per *allentare*, è in Dante e nel Petrarca.

L'amitié et la bonne intelligence accoutumées continuent entre le duc de Mantoue et la France. On se rappelle les bons offices du cardinal lorsqu'il gouvernait pendant les guerres de Parme et de la Mirandole. On le lui a bien rendu, en engageant les cardinaux français à le pousser au pontificat, car il jouit d'une belle réputation à la cour. On est encore mieux disposé envers le duc actuel, par égard pour don Louis, son frère, jeune homme de grande espérance, élevé au milieu des Français, et fort chéri d'eux tous. Il est déjà chevalier de l'ordre; il a une compagnie d'hommes d'armes. Outre cela, la duchesse sa mère est cousine germaine du roi de Navarre, puisqu'elle et lui sont nés de deux sœurs; ce qui resserre encore davantage les liens de l'affection avec cette maison de Ferrare, aujourd'hui que le roi de Navarre gouverne l'état.

Je ne dirai rien des autres gouvernements d'Italie, des duchés d'Urbin et de Parme, des républiques de Gênes et de Lucques; car ce ne sont pas des états dont on fasse beaucoup de cas à la cour de France. Après avoir parlé de tous les princes chrétiens, avant d'en venir à votre sérénité, je vous entretiendrai encore du Turc, l'ancien ami des Français. Depuis la mort du roi Henri, les liens de cette amitié se sont un peu relâchés, d'après les conseils du cardinal de Lorraine. D'abord la paix rendait les secours des Turcs inutiles; puis le cardinal pensait qu'il était temps d'en finir avec une alliance si honteuse* et si désavantageuse. Elle était (à ce que le cardinal m'a dit plusieurs fois) non-seulement infructueuse, mais encore onéreuse, à cause des dépenses que coûtait le transport des troupes turques. Si M. de la Vigne, l'ambassadeur de France auprès du Grand Seigneur, n'était pas mort, on comptait le rappeler et envoyer un agent; et encore il était difficile d'en trouver un, car personne ne voulait se

* Mur. *Ann.* XX, 97, 116, 125.

quando non se ne fosse venuto da se, avevano ordinato di rivocarlo, e mandarne un altro, come hanno fatto, con nome di agente; trovato anche con difficultà, che nissun voleva anco[1] più andare, essendo costui che vi è, bassissimo di sangue. E non averiano anco mandato questo se non fusse che non stimano bene il romperla del tutto, oltra gli altri rispetti, per non impedir il traffico di Marsiglia con Alessandria, che è frequentissimo, e per assicurar le loro marine di Levante, per la costa di Provenza e di Linguadoc, piene per l'ordinario di navilii di corsari o Turchi o dipendenti dalla protezion de' Turchi, rispettati da loro per causa dell' amicizia col Signore. Che fa anco, che tacitamente permettino molte[2] commodità a detti navilii che capitano nella costa, d'estrazione di remi, d'arme e di metalli.

Resta adesso che, per concludere e per venir al fine, io dica anco dell' animo verso vostra serenità. E in questo non occorrerà che mi estenda molto; perchè (per quanto ho potuto conoscere dalle dimostrazioni usatemi, e dalle parole replicatemi più volte in molte sorte di officii per proposta e per risposta, così dalli due re passati come dalla regina e da tutti li principali ministri) non posso render testimonio, se non che mostrano d' amarla e stimarla, non avendo pretermessa, non dico verso di me come representante suo, nissuna sorte d' onore, ma verso gli altri suoi ministri che sono capitati là; in particolare li eccellentissimi Ponte e Navagero, che furon ricevuti ed onorati come mai abbi visto ricever in quel regno ambasciatori delli maggior re[*].

Li signori di Guisa tennero tanto più opportuna la legazione, quanto che si valsero di quella, che, per esser uomini principali,

[*] Sì come le lor signorie n'averanno fatto relazion a questo eccellentissimo senato, e come non debbo mancar di farla io della molta soddisfazione ricevuta da sua maestà, sì come molto ben informata del grado che teni-

[1] Il secondo *anco* è forse intruso per isbaglio.

[2] Altro cod. *qualche*.

charger de ce rôle. Celui qui y est maintenant est d'une très-obscure naissance; et on ne l'aurait pas même envoyé, si l'on n'avait pas cru mauvais de rompre tout à fait avec le Turc, de peur de se priver du commerce, qui est très-considérable entre Marseille et Alexandrie, et de livrer à des hostilités dangereuses la marine française dans le Levant et sur les côtes de Provence et de Languedoc, qui sont presque toujours infestées par les pirates turcs, ou bien par des vaisseaux placés sous la protection des Turcs. Les Français respectent ces forbans à cause de cette même alliance. Ils leur donnent même une espèce d'hospitalité; ils leur permettent de se pourvoir de rames, d'armes, et des métaux dont ils ont besoin.

Je dois parler maintenant de votre sérénité, et ici il ne faut pas un très-long discours pour vous dire que je n'ai recueilli en France que des démonstrations de respect et d'amour pour elle. Tous les propos des deux rois, de la reine, des principaux ministres, ne m'ont prouvé que cela. Ils n'ont rien omis de ce qui pouvait faire honneur à votre représentant ordinaire, et même à ceux qui ont été extraordinairement envoyés en France, comme M. Ponte et M. Navagero. Ceux-ci ont reçu les mêmes marques d'honneur qui sont données aux ambassadeurs des plus grands rois de l'Europe.

Au temps de François II votre légation fut très-secourable aux Guises, qui profitèrent des offres extraordinaires faites par la république à l'occasion des troubles d'Amboise et des mouvements de l'Écosse, alors toute bouleversée. Au temps du roi Henri on avait

vano in questa eccellentissima repubblica oltre all' opinione che lasciaron allora del molto merito e valor loro : il che sia ditto a gloria ed onor publico, e a laude loro particolar, per non defraudar le loro signorie di quel testimonio che giustamente gli e dovuto senza punto d'adulazione.

erano stati mandati al re, per farli offerta estraordinaria per occasion delli rumori d'Ambuosa, e quelli di Scozia, essendo allora le cose di Scozia in grandissimo disordine. Questo fu in tempo del re Francesco. In tempo poi del re Enrico si tennero grandemente soddisfatti della resoluzione fatta da vostra serenità di dar il luoco al suo ambasciatore, essendo l'ardor della guerra col re Filippo; ancora che il povero re Enrico non potesse averne nuova in peggior occasione, che fu nell'ora medesima che intese la rotta di monsignor di Termes, che, per la consequenza della qual era, fu ricevuta con equale, per non dir maggior dispiacere, dell'altra dell'anno innanzi della rotta del contestabile. Onde non puotè mostrarne quel segno d'allegrezza che per altro averia fatto. Ma so che ne fecero e ne fanno tanta stima, come d'una sentenzia data dal più grave tribunal del mondo; così chiamano questo senato. E se ne sono valsi e vagliono a loro favore per tutto dove duri la competenzia. Ma non è da fidarsi nè di dimostrazioni nè di parole che sappino usar li prencipi, molto manco li Francesi; che non avendo essi per fine in tutte le loro azioni altro che l'utile e l'interesse, secondo questi misurano l'amicizia; e da una ad un'altra ora diventano amici e nemici. Perchè, sempre che l'amicizia di vostra serenità rompesse qualche disegno del re, non saria avuto riguardo nè all'antichità di essa, nè a qualsivoglia altro rispetto per romperla*.

* Di me poi, serenissimo prencipe, vostra serenità non aspetti che io dica altro, nè delle azion mie; se non che, ancora che io abbi avuto una legazion di quaranta e più mesi, che più presto si potria chiamar relegazione: legazion travagliosissima, come ella può pensar, per le guerre, avendomi convenuto seguitar il re dietro gli esserciti; poi per li moti civili così gravi e importanti, successi dopo la guerra, insieme con tante altre occasioni di spese, le maggiori che potessero avvenir in quel regno; per tanti matrimoni de' figliuoli e figliuole e sorelle del re, conclusion e giuramento di pace, morte e essequie di re, sacri e coronazion de nuovi re, con tanto concorso de principi e signori e ambasciatori de tutte le parti, oltre li gentilnomini forestieri, che ben la casa mia l'ha saputo. Però se in tante occasioni io non l'avesse servita ed onorata nel modo che appartiene alla grandezza e meriti suoi, con averci messo, insieme col spi-

été grandement satisfait de voir que la république accueillait l'ambassadeur français au plus fort de la guerre avec le roi catholique. Le roi Henri ne pouvait pas recevoir cette nouvelle dans un moment plus mauvais, puisqu'il apprit en même temps la défaite du sieur de Thermes, qui, à cause de ses suites, ne lui fit pas éprouver un moindre chagrin que celle du connétable essuyée dans l'année précédente. Aussi la cour ne put accueillir la nouvelle qui lui venait de Venise avec une joie aussi vive qu'en tout autre moment. Mais la sentence par vous donnée n'en a pas moins été regardée en France comme l'arrêt du plus respectable tribunal du monde[a], car c'est ainsi qu'ils appellent votre sénat; et tirant parti de votre approbation, ils la citent à tout instant.

Mais il ne faut pas se fier aux démonstrations et aux paroles des princes; à celles des Français moins encore qu'à celles de tous autres. Le but de tout ce qu'ils font, c'est leur intérêt[b]. Mesurant leurs affections d'après cette règle, d'un moment à l'autre ils deviennent amis ou ennemis. Si jamais l'alliance de votre sérénité faisait obstacle à un dessein quelconque de la France, on n'aurait égard ni à l'ancienneté de cette alliance, ni à rien : on romprait tout d'un coup.

rito, tutto quel poco che ho potuto del mio, e de' miei fratelli (che reputo però sia stato molto, rispetto al stato nostro, non essendomi mai stato dato da Lei, nel corso di sette anni che L' ho servita in tre legazioni, aiuto di sorte alcuna, come è stato ad altri), sia contenta, di riguardar non all'effetto, che è stato debolissimo, ma alla volontà e buona intenzion mia, nella qual l'assicuro che, quando fosse pareggiato, non potrà mai esser superato da alcuno. Venne per successor mio il clarissimo M. Michel Suriano con grande e onoratissima fami-

[a] « Il più saggio consesso politico che possa mostrarsi. » (Davila, II, 93.) « Cette amitié vint toujours se consolidant dans le courant de ce siècle. Peu de temps avant l'avénement d'Henri IV, c'était *un' amicizia reciproca e confidente*. » (*Idem*, IX, 629.)

[b] Mais un Vénitien n'avait, ce semble, guère le droit de reprocher aux autres potentats une politique douteuse et changeante. « Barcheggiavano sempre que' saggi signori, » dit en parlant de la république le bon Muratori, avec une naïveté qui ne fait pas trop d'honneur ni à sa haute probité ni à sa rare intelligence. (*Ann.* XIX, 246.)

glia, tale che non so se basteranno le facoltà sue senza l'aiuto di vostra serenità, a poterla sustentar; e fu presentato da me al re, alla regina, e a tutti gli altri prencipi, da' quali fu ricevuto, come apparteneva al grado che rappresentava; e tanto meglio quanto che già erano informati delle qualità sue: e già s'era messo in tal opinione che mi trovai presente quando il cardinal di Tornone gli fece questo onor di dirgli che spesso ricorreria al consiglio (così disse) e parer suo, come a senator di quella isperienza e prudenza che lo teneva, per valersene in molte cose pertinenti all'administrazione di quel regno, e particolarmente nella religione. E son certo che non solo averia sostentato ma con molta laude accresciuto questa opinione.

Piacque, serenissimo prencipe, al re di felice memoria onorarmi, secondo il solito de' prencipi, nella mia partita di mille e duecento scudi di dono, mandatimi in una coppa d'argento dorata ordinaria, per non mandarmeli, credo, in una borsa, accompagnando il dono con molte parole che contenevano così la soddisfazion che sua maestà diceva aver ricevuta di me, come quella che attestava che aveva ricevuta la felice memoria di suo padre per duoi anni ch'io l'aveva servito. Le quali parole non negherò che, per rispetto di vostra serenità, non me fussero grate quanto altre ch'io potessi intender, per altro, molto ben conscio della imperfezion mia. Il dono, come cosa della serenità vostra, è alli piedi suoi, per esserne usata da lei, se le parerà che io ne sia degno, quella sorte di liberalità che è solita e natural di questo eccellentissimo senato; la qual, quando segua, riceverò per confirmazion che l'opera e servizio mio non gli sia stato ingrato, sì come già l'ho ricevuta dall'altre sue dimostrazioni, in particolar dal grado che mi trovo al presente, molto sopra il mio merito e sopra le mie forze. Le quali dimostrazioni, sì come non possono stringer più l'obligo mio, così piaccia alla maestà di Dio darmi grazia che con qualche effetto che fosse di suo servizio possa mostrarmene grato.

COMMENTAIRES
SUR LE ROYAUME DE FRANCE,

PAR

MICHEL SURIANO,

AMBASSADEUR VÉNITIEN EN 1561.

AVVERTIMENTO.

Questi comentarii si trovano stampati nel primo volume del già citato *Tesoro politico*, eol semplice titolo : *Relazione di Francia*. Manca il nome dell' autore; e invece dei quattordici mesi che il Suriano dice essere dimorato in Francia, nella stampa si legge : *tre anni continovi.* Mancano le sei ultime faeee, le quali contengono notizie importanti. Dubito che i codici stessi (e son parecchi) da me eonfrontati, non eontengano intero il lavoro del Suriano, ma non mi venne fatto finora di saperne oltre. Quello che mi eonforta a tradurre e ristampare eosa pubblica già, si è non tanto la rarità del libro e la importanza dei commentarii, e l' utilità di dare eompiuta la serie delle relazioni venete riguardanti la Franeia, a me note, quanto la incredibile scorrezione di quella edizion di Colonia. Di che mi sia lecito offrire poche prove tratte dai primi periodi.

Ed. *inferiore.*

Ms. « in fiore. »

Ed. *ora, se si deve dire la verità, non solamente no è in termine da poter sostentare altri.*

Ms. « Ora se si dee dire la verità, essendo così gran macchina appoggiata in debolissime spalle, non... » Manca nelle stampe il periodo : « E benchè non penso... a leggerla e considerarla. »

Ed. *Non ha mai riconosciuto la chiesa, come fece già l' Inghilterra.* »

Ms « Non ha mai conoseiuto niuna superiorità da altri ehe da Dio. La qual cosa benchè sia comune a molti altri regni, non è però a tutti, perchè altri ha reconosciuto la chiesa... »

Ed. 400 *o poco più anni avanti.*

Ms. « dopo. »

Ed. *si sottrasse dall' obedienza.*

Ms. « per propria virtù si sottrasse... »

Ed. *di quà in Italia ha certi residui del Delfinato.*

Ms. « di qua dov' è l' Italia. » Manca nella stampa il periodo : « Ha oltre di questo le cinque piazze... a, in un giorno. »

Ed. *con poco interesse.*

Ms. « con poca spesa. »

E cio basti per saggio. Della punteggiatura, spesso sbagliata e avviluppata inestricabilmente non parlo. L' altra edizione dell' Aubery [1], benchè meno scorretta, non va pero netta d' errori.

[1] De la prééminence de nos rois, éd. 1649.

COMENTARII
DEL REGNO DI FRANCIA,

DEL CLARISSIMO SIGNOR

MICHELE SURIANO,

AMBASCIATORE VENETO DEL 1561 [1].

Occorre nelle signorie e nei regni quello che occorre anco negli uomini, che il vigore e la prosperità non dura sempre in uno stato, ma ora è in fiore, ora s' invecchia, ora manca del tutto. E universalmente tutte le cose del mondo, e grandi e piccole, sono fatte da Dio con questa instabilità e incertezza, perchè ogni uomo s' umilii, e riconosca ogni suo bene da lui; e chi ha da governar altri, impari a non fidarsi mai tanto nelle prosperità che abbandoni l' uso della prudenzia, la quale sola ha questa virtù di conservare le cose grandi e di fare grandi le basse. Di questa varietà di fortuna se ne è visto diversi esempii in ogni tempo: che molti antichissimi regni e molte ricchissime republiche che alcuna volta hanno governato il mondo, sono estinte di modo che non resta di loro altro che la memoria delle istorie; e molti potentati che al presente sono grandi, già poco tempo non erano nè in reputazione nè in nome. Ma con qual maggiore e più vivo esempio si può mostrare questa instabilità della grandezza umana, che con quello del regno di Francia, il quale per

[1] Bibl. reale S. Germain, 790. S. Germain, 1439. Armoire grillée, A 1. Ovvero, Supplément, 1961. « Questi commentarii parebbero forse meglio collocati tra il 1564 e il 1568, poichè 'l Suriano successe nella legazione al Barbaro, escitone nel 1562; e poichè del 1560 abbiamo la relazione del Michiel: se pure non vogliasi credere questa del Suriano una straordinaria ambasciata distinta da quella che lo fece successore del Barbaro.

COMMENTAIRES
SUR LE ROYAUME DE FRANCE,

PAR

MICHEL SURIANO,

AMBASSADEUR VÉNITIEN EN 1561.

Il en est des états comme des hommes, leur bien-être et leur force ne durent pas toujours; ils grandissent, ils vieillissent, ils tombent. Toutes les choses de ce monde, les grandes comme les petites, ont été faites par Dieu avec cette instabilité et cette incertitude, afin que tout homme s'humilie et reconnaisse que son bonheur lui vient d'en haut; afin que ceux qui gouvernent les autres ne se fient jamais trop aux sucrès du moment, et qu'ils n'abandonnent point les conseils de la prudence, qui seule peut conserver les grandes choses et relever les petites. On a toujours eu des exemples de ces changements de fortune; plusieurs anciens royaumes, plusieurs républiques très-puissantes, qui avaient subjugué le monde, se sont éteints, et il ne reste que leur souvenir dans l'histoire. Plusieurs des nouvelles puissances, qui maintenant sont si grandes, étaient naguère ignorées.

Mais l'exemple le plus frappant de l'instabilité des grandeurs humaines, nous l'avons dans la France. La fortune et la force de ce royaume faisaient, il y a peu de temps, l'espoir de ses amis, la terreur de ses adversaires; et à présent qu'un si vaste édifice est soutenu par une si faible main, non-seulement la France ne peut appuyer les autres, mais elle se trouve elle-même dans un si grand danger, qu'elle chancelle au moindre choc. Comme je dois vous

ieri per la grandezza e fortuna sua soleva esser ferma speranza degli amici e grandissimo spavento de' nemici; e ora, se si dee dire la verità, essendo così gran machina appoggiata in debolissime spalle, non solamente non è in termine di poter sostentare altrui, ma per se stesso è in tanto pericolo che, per ogni piccolo strepito che si sente d'appresso, trema e si commove tutto. Dovendo io dunque al presente descrivere lo stato della Francia, e quello che ho potuto vedere e intendere in quatordici mesi continui che mi son trovato a quella corte, mi sforzarò rappresentare quanto più si possa dal vivo la vera imagine dell' una e l'altra fortuna di quel regno, trattando particolarmente, non in forma d'istoria ma di semplicissimi comentarii e di brevissimo discorso, le cause della sua grandezza, e quelli accidenti che l' hanno fatto cascare nuovamente nelli pericoli in che si trova. E benchè non penso dilettar chi legge nè con la vaghezza della materia, che è in gran parte lacrimabile, nè col splendore e ornamento delle parole (che non ho molto studio posto in questo); tuttavolta essendo quello che ho da scrivere, di tanto momento, e di così grand' essempio a chi ha da governar populi e regni, non credo che sarà tanto inutile questa fatiga[1], nè che sarà reputato mal speso quel poco tempo che altri metteranno in leggerla e considerarla.

Principiando adunque da questa parte, dico che il regno di Francia per universal consenso del mondo fu reputato il primo regno di cristianità per dignità e per potenzia, e per autorità del re che lo governa. Perchè, quanto alla dignità, fu sempre libero fin dal suo principio, e non ha mai conosciuto niuna superiorità da altri che da Dio. La qual cosa, benchè sia commune a molti altri regni, non è però a tutti, perchè altri ha reconosciuto la chiesa, come fu già l' Inghilterra, e ora il regno di Napoli; altri l'imperatori, come fu già la Boemia e la Pollonia. Oltre di questo, è regno più antico d' ogn' altro che sia in essere al presente, perchè quattrocento anni o poco più dopo la natività di nostro signor Gesu Cristo ebbe principio; e

[1] E in Guido, P. Crescenzio, B. S. Concordio, Fr. di Barberino.

décrire l'état de ce pays d'après ce que j'en ai pu voir et apprendre dans les quatorze mois de ma légation, je tâcherai de peindre le plus au vif que je pourrai sa bonne et sa mauvaise fortune; je traiterai, non pas sous forme d'histoire suivie, mais de simple commentaire et de court abrégé, des causes de la grandeur de ce peuple, et des accidents qui l'ont fait récemment tomber dans les dangers où il se trouve. Je n'espère pas pouvoir amuser le lecteur ni par l'agrément du sujet, qui est fort triste, ni par l'élégance et par l'éclat du style, car je n'y ai pas mis trop de soin; mais comme les choses que j'ai à dire sont d'une très-grande importance, et comme ceux qui gouvernent les états peuvent en tirer des leçons précieuses, je crois que mon travail ne sera pas inutile.

Le royaume de France, d'après l'opinion universelle, était le premier de la chrétienté par sa dignité, par sa force et par l'autorité de ses rois. Pour ce qui est de sa dignité, il fut toujours indépendant dès son origine, et ne releva que de Dieu. Cette indépendance n'est pas commune à tous les royaumes; car il y en a qui relevaient de l'église, comme l'Angleterre jadis, et Naples maintenant; il y en a qui reconnaissaient au-dessus d'eux l'empire, tels que la Bohême et la Pologne. En outre, la France est le royaume le plus ancien parmi tous ceux qui existent aujourd'hui, puisqu'il se forma quatre cents ans environ après la nativité de Jésus-Christ, qu'il fut le premier à secouer par sa valeur la sujétion de l'empire romain; et que par la prudence et le mérite de Pharamond, son premier roi, il se gou-

prima che tutti per propria virtù si sottrasse dall' obedienzia e servitù dell' imperio di Roma, al quale soleva esser soggetto; e per consiglio e per opera del primo re Faramondo cominciò a farsi le leggi, e governarsi e difendersi da se medesimo. Fu anco il primo ad accettare la fede cristiana in tempo del re Clodoveo qualche ottant' anni dopo Faramondo : donde meritamente ha nome di *figlio primogenito della santa chiesa*, perchè (dopo il papa che è universale capo della religione, e la signoria di Venezia che, come è nata, s' è conservata sempre cristiana), non è niun principe nè niun potentato nè niun regno al presente, che possa avantarsi[1] di aver conosciuto la fede cattolica prima del regno di Francia.

A questa prerogativa, che nessuna è più nobile nè più illustre, si aggiunge innoltre, che crescendo sempre quel regno di forza e di fortuna, fu il primo che per li meriti del re Carlo, il quale per la grandezza delle cose fatte si chiamò *Magno*, fu onorato del grado e della dignità dell' imperio, il quale durò nella posterità sua longo tempo, e del nome e titolo di *Cristianissimo*, che dura nelli re di Francia fin ora *.

Per tutti questi rispetti il re di Francia ha avuto sempre sino a questi tempi il primo loco di dignità fra tutti gli altri re cristiani senza contrasto ; e sebene il re di Spagna pensa di aver adesso raggione di contendere la precedenzia, però non è niuno delli suoi regni, che nè per splendore di nobiltà, nè per fama di antichità, nè per gloria di titoli si possa comparare al regno di Francia.

Della potenzia non è da dubitare, perchè è regno amplissimo, pieno di populo, di armi, e di ricchezze più d' ogn' altro regno d' Europa; e comprende undici gran provincie, come undici mem-

* Nè mi pare di lasciare di dir un' altra cosa che è messa in considerazione da molti; che il costume che è di ungere li re, è quello che fu ordinato da Dio nel tempo dei re Ebrei, e che si usa da tre o quattro re cristiani e non più, ed è segno d' una gran preeminenzia, ebbe principio in Francia più di mille anni

[1] È in Guittone. Meglio *avvantarsi* : ma lascio la lezione del codice, poichè ha l' analogá in un ms. toscano. Così nell' uso comune *avanzare* e *avvantaggio*.

verna, se défendit et se donna des lois à lui-même. La France aussi fut le premier des royaumes à accepter la foi chrétienne, ce qui advint sous Clovis, quatre-vingts ans environ après Pharamond. C'est donc de droit que les rois de France ont le titre de *fils aînés de l'église*; car après le pape, qui en est le chef, et après la seigneurie de Venise, qui est née au sein du christianisme et s'y est toujours conservée, il n'est royaume ni état au monde qui puisse se vanter d'avoir reçu avant la France la foi chrétienne.

A cette prérogative, qui est sans contredit la plus noble et la plus illustre, il faut en ajouter une autre assez remarquable : c'est que les vertus du roi Charles, qui par ses hauts faits eut le surnom de *Grand*, acquirent au royaume de France la dignité impériale, laquelle dignité passa aux successeurs de Charles pendant un assez long temps, et mérita à son roi le titre de *très-chrétien* qu'il conserve encore. Voilà pourquoi les rois de France ont jusqu'ici tenu dans la chrétienté la première place. Il est bien vrai que le roi d'Espagne leur conteste aujourd'hui la préséance; mais aucun de ses états ne saurait se vanter d'une origine assez ancienne et d'une gloire assez grande pour lui permettre de comparer ses possessions au royaume de France.

Quant à la puissance de celui-ci, il n'y a pas à la mettre en doute, vu l'étendue du pays, le nombre de ses habitants, la force de ses armes et sa richesse, qui dépasse celle de tous les autres pays de l'Europe. Ses onze provinces sont autant de membres vigoureux d'un même corps, qui, joints ensemble, se communiquent mutuellement la force et la vie.

sono. E si conserva in Reims la sacra ampolla, sino al dì d' oggi tenuta da ogn' uno per cosa miracolosa, della quale si unge ogni re di tempo in tempo.

bri, che congiunti ed uniti insieme, somministrano forze e virtù l'uno all'altro*.

Tutto questo ha la corona di Francia di là dai monti; ma di quà dove è l'Italia, ha certi residui del Delfinato e del contado di Provenza, e il marchesato di Saluzzo, quasi tutto acquistato con quelli modi che si suole usare da principi grandi, desiderosi di dominare, che ogni occasione gli par giusta pretensione d'occupare quello d'altri. Ha oltre di questo le cinque piazze del Piemonte, tre di quà dal Po, Turino, Chivas e Pinarolo; e due di là, Chieri e Villanova: che sono tenute in deposito per restituirle al duca di Savoia, secondo l'obligo dell'ultima pace; e non si restituendo, possono essere mezzo di occupar tutto il Piemonte in un giorno.

Ha ancora nelle Nove Indie verso il Brasil alcune cose: ma perchè sono incerte e di poco momento, non è da metterle in considerazione per altro che per mantenere quella navigazione viva, la quale però al presente si usa così poco che quasi è estinta del tutto.

Sta il regno di Francia come centro nella cristianità, commodo e opportuno più d'ogni altro ad unire e dividere a sua volontà le forze delli più gran principi e de' populi più bellicosi; perchè ha davanti l'Italia, e l'Inghilterra alle spalle; a man destra è la Spagna, a sinistra la Germania; di quà Svizzeri, di là Fiamenghi; e oltre di questo, è fra dui mari, il Mediterraneo da una parte, l'Oceano dall'altra; onde e per mare e per terra può facilmente favorire e disturbare tutte l'imprese e tutti gli dissegni[1] di ciascun principe e potentato del mondo. E quanto a se, è sicurissimo da ogni banda e per natura e per arte, perchè dalla Spagna e dall'Italia è difeso da' monti;

* Nel mezzo, come nel cuore, è la provincia di Francia, che dà il nome a tutto il regno. È cinta d'intorno dalle altre diece come da una corona; due delle quali, Normandia e Bretagna, son cinte dal mare Oceano; due altre sono alli Pirenei, Ghienna e Linguadoca; al mare Mediterraneo, Provenza; alli confini di Savoia, il Delfinato; a quei della Bressa, Lione e Avergna; a quei de'

[1] Lascio *dissegno*, del Bocc. e altri.

La France possède du côté de l'Italie quelques restes du Dauphiné et du comté de Provence, puis le marquisat de Saluces. Elle a acquis ces provinces par les moyens qui sont familiers aux princes puissants et désireux d'agrandir leurs états, et pour lesquels toute occasion de s'emparer du bien d'autrui est bonne. Elle a en outre en deçà du Pô les trois places du Piémont, Turin, Chivas, Pignerol; au delà, celles de Quiers et de Villeneuve, qui sont gardées en dépôt pour être rendues au duc de Savoie, selon les engagements de la paix dernièrement conclue. Mais si le roi ne les rendait pas, elles lui fourniraient les moyens d'occuper le Piémont tout entier en un jour.

Le roi possède encore quelque chose aux Nouvelles-Indes, du côté du Brésil; mais ce n'est pas une possession bien grande ni bien sûre; elle ne sert que pour entretenir la navigation et le commerce, qui dans ce moment-ci est réduit presque à rien.

Le royaume de France, placé à peu près au centre de la chrétienté, est dans une position fort commode pour unir et pour diviser à plaisir les forces des plus puissants princes et des peuples les plus belliqueux. Il a l'Italie devant lui, l'Angleterre derrière, l'Espagne à sa droite, l'Allemagne à sa gauche; d'un côté les Suisses, de l'autre les Flamands; il est entre deux mers, la Méditerranée et l'Océan. Ainsi, par mer autant que par terre, il peut appuyer ou empêcher toute entreprise qui serait tentée par les autres états. Quant à la France, la nature et l'art la défendent de tous côtés : les monts la séparent de l'Italie et de l'Espagne; elle a la mer à opposer à

Svizzeri e de' Tedeschi, Borgonia; alla Lorena e Paesi Bassi, Champagna e Picardia, con quel poco di lingua dove è Bologna e Cales, che guarda alla Inghilterra. Ciascuna delle quali provinzie soleva avere già il suo proprio signore a parte, che però reconosceva per superiore il re di Francia; ma ora sono incorporate nella corona, che per successione, e che per acquisto : il che ha augumentato di tempo in tempo la grandezza e autorità sua.

dall' Inghilterra e da' regni più lontani è difeso dal mare; dalla Fiandra e dalla Germania ha fiumi; e in tutti li passi più importanti nei confini ha torri[1] forti e grandissima copia d' arme, d' artiglieria, e d' ogni altra cosa necessaria per uso della guerra, per tutto il regno; e uomini valentissimi nell' ordinarla e nell' intenderla[2] e nel maneggiarla.

Nelle fortezze ho notato questo, che si dilettano di farle quel più che si può di terra e di legname, non solamente perchè è manco spesa che non è il fabricare di muro, e si fa più presto, e serve meglio contro l'artegliaria; e seben si guasta, si racconcia facilmente con poca spesa; ma ancora perchè trovando sempre l'industria degli uomini nuovi modi d'offendere, e bisognando opponersi a quelli con nuova forma di diffesa, è più facil cosa aggiungere e mutare quel che bisogna in un fianco fatto di terra, che in uno che sia tutto di muro, del quale non si può rappezzare nessuna parte senza disvantaggio di distruggere il tutto : e molte volte per non venire a questo, si lasciano le cose inutili ed imperfette.

Quanto all' artegliaria, di molte cose che potrei dire, dirò questa sola che mi par degna di considerazione grande. S' ha atteso in Francia a redurre tutti li pezzi ad una forma comune, non troppo grande, per rispetto degli impedimenti; nè troppo piccola, perchè non fa effetto, ma mediocre; e tutto ad una mesura[3], per servirsi in tutti d' una medesima forma di palle e d' una medesima quantità di polvere, e delli medesimi instrumenti in movergli, in condurgli e usargli. Il che si trova molto utile, e così nelle terre come nelli eserciti; perchè quando ogni palla è buona per ogni pezzo, si leva la confusione che nasce nell' apparecchiarle e nel servirle; e quando è guasto un pezzo, non si perde l'uso della sua palla : e nei fornimenti quello che serve ad un pezzo, serve a tutti, perchè sono tutti uguali

[1] Altro cod. *terre*.

[2] Ordinare può voler dire la strategia; intendere, la scienza tecnica; maneggiare, la pratica attività. — [3] Così nel ven. E tien più di *mensura*.

l'Angleterre et aux états plus éloignés; contre l'Allemagne elle a de profondes rivières : à tous les passages les plus importants, les forteresses, les munitions et les armes ne lui manquent pas, ni sur les frontières, ni au dedans du royaume, non plus que les hommes capables de les utiliser et d'exécuter savamment tout ce qui tient à l'art de la guerre.

A propos des citadelles, j'ai remarqué que dans la construction les Français emploient le plus possible de la terre et du bois; d'abord les frais sont moins forts, et la confection est plus prompte que celle d'une bâtisse; l'artillerie n'y fait pas autant de brèches, et les dégâts sont plus tôt réparés et avec bien moins de dépense. Puis, comme tous les jours on découvre de nouveaux moyens d'attaque, auxquels il faut opposer tout de suite de nouvelles inventions qui rendent la défense non moins sûre, les changements nécessaires sont plus tôt exécutés sur une fortification faite en terre que sur une muraille épaisse, dont on ne peut pas réparer une partie sans abattre le reste. Souvent, pour ne pas en venir à cette extrémité, on laisse les fortifications incomplètes et presque inutiles.

Pour l'artillerie je pourrais dire beaucoup de choses; mais je n'en ferai remarquer qu'une seule, qui me semble tout à fait digne d'attention[1]. On a pris soin en France de réduire les pièces d'artillerie à une forme commune, pas trop grande pour ne pas en rendre le transport impossible, pas trop mince, parce que l'on n'en obtiendrait aucun effet. La forme est égale pour toutes les pièces, afin qu'on puisse y employer toujours les mêmes boulets, la même quantité de poudre et les mêmes instruments pour les mettre en mouvement et pour s'en servir. Ce procédé est également utile dans les forteresses et sur le champ de bataille : dès que tout boulet peut aller à toute pièce, aussitôt cessent la difficulté de distinguer les canons et l'embarras de les charger. Si quelqu'un d'eux est hors de service, les

[1] L'artillerie doit beaucoup aux Italiens. Brantôme, en parlant d'un nommé Aymart, en dit pour tout éloge : « Qui, pour avoir demeuré dix ans en Italie, n'avait son pareil. » (IV, 87.)

di peso, o poco differenti; e dove può andare uno, si può far andare tutti; e l'effetto che può fare uno, si può far fare a tutti.

Un'altra cosa di momento è stata trovata dall' industria de' Francesi nel fatto dell' artegliaria : che nel luogo dove si dà fuoco al pezzo, si mette un dado di ferro, perchè non patisce del fuoco come fa il bronzo, che si consuma facilmente e in pochi tiri. E come[1] il focone è largo, il foco sventa, e il tiro non ha forza, restando il pezzo inutile. E non si riputa buono un pezzo se non serve per cento o almeno ottanta tiri il giorno. È vero che il dado di ferro non saria al proposito nei pezzi che si hanno d' adoprare in mare, perchè roderia e ruginiria[2] presto dal salso; ma in terra è provato utilissimo, perchè con pochi pezzi si possono far molte faccende, servendo ogni pezzo per molti tiri. E tutte queste cose aggionte alla fortezza naturale del sito, fanno quel regno potente e sicuro nella difesa di se, e nell' offesa d' altri.

E quanto all' offesa, ne ha lasciato segni in molti luoghi vicini e lontani; perchè non è niuna parte del mondo che non abbia provato l' arme di Francia. E per non parlare delle cose più antiche (quando quella nazione, invitata dall' appetito del vino, corse popularmente l' Italia, e messe in pericolo la grandezza de' Romani, e fece tanti altri gran fatti in altre bande), nei tempi più nuovi fu Carlo Magno tanto potente per la forza di quel regno, che vinse la Germania, la Sassonia e la Baviera; combattè la Spagna contra Saracini, destrusse il regno de' Longobardi, acquistò la maggiore e la miglior parte d' Italia, e lasciò divisa nella sua posterità quasi mezza l'Europa.

Fu memorabile l' impresa di Hierusalem e di Terra Santa, deliberata in Francia nel concilio di Chiaramont, e esseguita da que' popoli a spesa privata con una union di volontà così ardente, e con una costanza e virtù così grande, che ha superato la gloria di quant' altre imprese sin ora son celebrate dall' istorie. Provò ancora la Grecia e

[1] In senso di *perchè*, non ha esempi italiani, ch' io soppia.

[2] *Rugo* per *ruggine* ha il libr. don. *Ruginire* tien più dell' *aerugo*.

boulets faits pour celui-là ne sont pas perdus; ainsi l'attirail qui sert pour l'un des canons sert pour tous, parce que tous sont d'un poids égal, ou bien s'il y a quelque différence elle est minime.

On a trouvé, en fait d'artillerie, une autre amélioration remarquable. A la lumière de la pièce on incruste un dé de fer; car le fer n'est pas endommagé par le feu comme le bronze, qui en peu de décharges se consume, ce qui élargit le conduit, évente le feu et fait perdre au coup de sa force. Or une pièce n'est pas bonne si elle ne peut tirer cent ou tout au moins quatre-vingts coups dans un jour. Le dé de fer ne conviendrait pas dans l'artillerie de marine, parce qu'il serait rongé par la rouille; mais dans l'artillerie de terre son utilité est constatée. Avec peu de canons on fait un grand nombre de décharges, ce qui est fort commode.

Ces avantages, joints à la position du pays, rendent la France très-propre à l'offensive aussi bien qu'à la défensive. Quant à la première espèce de guerre, elle en a laissé bien des traces dans les pays voisins et même dans les plus éloignés : nulle contrée au monde n'a été sans éprouver la valeur de ses armes. Je ne parlerai pas des temps bien anciens, lorsque les Gaulois, alléchés par les vins d'Italie, descendirent en foule, mirent en un danger imminent la grandeur des Romains et firent ailleurs tant d'exploits mémorables. Dans l'ère moderne ce pays a fait la grandeur de Charlemagne, qui dompta l'Allemagne, la Saxe, la Bavière, battit les Sarrasins en Espagne, détruisit le royaume lombard, vainquit la plus grande et la plus belle partie de l'Italie, et partagea entre ses héritiers presque la moitié de l'Europe. On connaît la grande expédition des croisades qui fut arrêtée en France au concile de Clermont, et exécutée par les peuples à leurs propres frais, avec une ardeur si unanime, avec une si rare constance, que l'histoire ancienne n'a rien à nous montrer de plus grand. La Grèce même et l'Asie éprouvèrent la puissance des armes

provò l'Asia l'arme di Francia nell' acquisto dell' imperio di Costantinopoli, nel quale (la signoria di Venezia essendo compagna) guadagnò tanta gloria e tanto stato.

Le provò la Barbaria e l'Egitto in tempo del re Lodovico il Santo, il quale benchè fosse preso nel conflitto, fu però accordato il re di Tunisi a pagare ogn' anno quaranta mila ducati di tributo. E nelli medesimi tempi il re Carlo d'Angiou acquistò la Sicilia e il regno di Napoli, con tutta quella parte d'Italia che non era mai più stata in potere de' Francesi; e la succession sua passò in Ungaria, e regnò in quella provincia molti anni. E nel tempo dei nostri padri, Carlo ottavo con un terribil corso di fortuna occupò di quà dai monti in piccolo momento di tempo gran spazio di paesi, che fu un principio ad invitar di nuovo i re suoi successori all' acquisto d'Italia, la quale fu poi nobilitata[1] dal re Aluigi, dal re Francesco, e dal re Enrico con tante vittorie e tante rotte.

Ma quanto alla propria difesa, non si trova mai che il regno di Francia, dopo che è regno libero, sia stato vinto da nessun altro che da' Inglesi, i quali in una lunga e pericolosissima continua guerra fatta nelle viscere del regno, ne occuparono una gran parte. Ma durò questa lor vittoria poco tempo, perchè non solamente furono spoliati di quella parte del regno che tenevano presa per forza, ma ancora della Normandia e della Ghienna, patrimonio antico dei re d'Inghilterra, donde ebbe origine l'odio mortale fra quelle due nazioni, che non finirà mai. Fu poi tentata dall' imperatore Carlo in questi prossimi tempi l'impresa di Francia due volte, e dal re cattolico ultimamente, e con miglior fortuna del padre. Ma sempre è occorso che, allora che pareva che quel regno fosse mezzo vinto, dopo rotte d'esserciti, perdite de terre, e prese di principali signori e capitani, e dei re proprii; ha però resorto[2] sempre più gagliardo, non solamente potendo difendersi dalla ruina, ma ancora spaventare

[1] Forse la *fortuna*, perchè quanto all' Italia non credo che messer Mich. Suriano intenda che le invasioni e le sconfitte francesi l'abbiano nobilitata. — [2] Idiotismo simile al *non ha potuto venire*, che i Toscani dicono *non è potuto*.

françaises, lors de la conquête de l'empire byzantin; expédition dans laquelle Venise, qui était l'alliée de la France, acquit, elle aussi, tant de pays et de gloire.

Les pays barbaresques et l'Égypte le prouvèrent bien du temps du roi saint Louis. Quoique ce roi eût perdu la vie sur la côte d'Afrique, le roi de Tunis n'en fut pas moins forcé de payer un tribut annuel de quarante mille ducats. Vers le même temps Charles d'Anjou conquit la Sicile et Naples, avec toute cette partie de l'Italie qui n'avait jamais été sous la domination de la France; puis ses héritiers obtinrent le royaume de Hongrie et le gardèrent assez longtemps. Du vivant de nos pères, Charles VIII, par un rapide mouvement de la fortune, occupa en peu de temps une grande étendue du territoire italien, et son exemple invita ses successeurs Louis XII, François I^er^, Henri II, à la conquête de l'Italie, qu'ils signalèrent par tant de victoires et par tant de défaites.

Quant à la guerre de défense, cette nation n'eut, depuis qu'elle forme un royaume indépendant, d'autres vainqueurs que les Anglais. Ceux-ci portèrent une guerre longue et très-dangereuse dans le sein même du royaume, et en prirent la plus grande partie. Mais leurs succès ne durèrent pas longtemps; ils perdirent enfin, non-seulement les pays qu'ils avaient conquis, mais la Normandie et la Guienne, qui étaient l'ancien domaine des rois d'Angleterre. De là vint la haine mortelle et peut-être irréconciliable des deux nations. Une invasion fut tentée deux fois en ces derniers temps, par l'empereur Charles V, et une encore plus récente et plus heureuse le fut par le roi catholique Philippe II. Mais il arriva toujours que lorsque le royaume paraissait à moitié vaincu, après de grandes défaites, des territoires perdus, après la captivité des principaux seigneurs et capitaines, et même des parents du roi, la France se redressa plus forte que jamais; elle repoussa les attaques, elle fit trembler ses vainqueurs. Telle est la force, telle est la fortune de ce royaume, qu'il se crée lui-même d'autant plus de ressources que la nécessité est plus urgente.

quelli da chi era per esser oppresso. Tanta è la virtù e fortuna di quel regno, che sumministra[1] sempre nuove forze dove è maggiore il bisogno.

Ma perchè il fondamento principale della grandezza e[2] della potenzia dei regni sta negli uomini, il valore e industria delli quali opera più nelle offese e nelle diffese[3] che non fa nè artegliaria[4], nè armi, nè fortezze, tratterò brevemente delle genti di Francia, del numero e della qualità loro, dell' uso in che il re se ne serve, e delle condizioni per le quali quella nazione è stata in tanta estimazione del mondo.

Il numero delli populi di Francia è grandissimo, perchè quel regno ha più di cenquaranta città che hanno vescovo, e altre terre, castelli e villaggi infiniti; e ogni luogo pieno, quanto può essere. E in Parigi solamente si crede che siano da quattrocentomila in cinquecentomila anime. Le condizioni e qualità delle persone sono tre, d' onde ha origine il numero delli tre stati del regno. L' uno è quello del clero, e l' altro dei nobili; il terzo non ha nome particolare, ma perchè è composto di diverse qualità e professioni di persone, si può chiamare con un nome generale lo stato del populo.

Il clero sebben comprende molti del terzo stato, e molti forastieri, che, o per servizii fatti alla corona o per particolare favore del re, sono ammessi alli beneficii del regno; però il terzo[5] è dei nobili, perchè li secondi e terzi geniti dei principi e signori avendo poca parte nella facultà della casa, che per il più è de' primogeniti, si fanno di chiesa per acquistar le ricchezze e la reputazione tutte ad un tratto. Li nobili s' intendono quelli che sono liberi, e non pagano al re niuna sorta di gravezza, ma solamente hanno obbligo di servire

[1] E nel Firenz. e nel Segni.

[2] Manca nel cod. l' *e*.

[3] Il ms. sempre *diffesa*. Siccome da *definire*, *diffinire*, così da *difendere* poteva escire *diffendere*. L'idiotismo ha sua scusa nell' esempio di quella che dicono lingua illustre.

[4] Come nel Cecchi *arteficio*.

[5] Altri ms. *lo sforzo*.

Mais comme le principal fondement de la grandeur et de la puissance des états gît dans les hommes, dont l'intelligence et le courage valent mieux pour l'attaque et pour la défense que toutes les artilleries, les armées et les citadelles, je traiterai brièvement des habitants de la France, de leur nombre, de leur caractère, du service qu'ils font au roi et des qualités qui les rendent si renommés dans la guerre.

La France est très-peuplée ; elle a cent quarante villes avec évêchés, puis un nombre infini de châteaux et de villages. Tout lieu y est habité autant qu'il peut l'être. Paris à lui seul compte, à ce qu'on dit, de quatre à cinq cent mille habitants*. La nation est partagée en trois ordres, d'où viennent les trois états du royaume : le premier est le clergé; le second la noblesse ; le troisième n'a pas de nom spécial, et comme il se compose de tant de conditions différentes, on peut le désigner sous le nom général de peuple.

Le clergé comprend beaucoup de personnes du tiers état et beaucoup d'étrangers, à qui les services rendus, ou bien la faveur du roi ont acquis des bénéfices ecclésiastiques; mais la noblesse en forme la partie la plus remarquable. Les puînés des grandes maisons, ayant peu de part dans l'héritage paternel, qui est presque tout dévolu aux aînés, embrassent l'état ecclésiastique pour obtenir la richesse et le crédit à la fois.

Sous la dénomination de nobles, on comprend ceux qui sont exempts de tout impôt, et qui doivent seulement prêter leur service personnel en cas de guerre. Parmi eux il faut compter les princes et les barons. Entre les princes, ceux du sang, comme héritiers de la couronne, sont les plus marquants; mais il y en a que

* Davila en porte plus tard le nombre à huit cent mille.

in persona alla guerra. Fra questi sono i principi e baroni. E tra' principi quelli del sangue, che per aver parte della corona, sono di più considerazione degli altri, sebbene alcuni di loro per la povertà non vivono con quello splendore che si conviene a tanta grandezza. Questi principi del sangue da ottanta anni in là solevano esser molti, perchè tra la casa d' Orliens, d' Angolem, d' Angiù, di Borgogna, d' Alanzon e di Borbone (che comprende quella de Vandomo, di Mompensier e della Rocca Surion), tutte l' altre o sono pervenute alla corona, o mancate, e resta solo al presente la casa di Borbona, che era già l'ultima, e ora per sua buona fortuna è fatta la prima, e più prossima alla successione, dopo monsignor d'Orliens e monsignor d'Angiou, fratelli del re; onde è augumentata in maggior grandezza che mai. Di questa casa è capo al presente il re di Navarra, e ha un figliolo d' età d' anni otto. Segue poi il principe di Condé suo fratello, perchè il cardinal non si mette in conto, essendo di chiesa. Il duca di Mompensier, e quello della Rocca Surion suo fratello, questo non ha figli, e quello n' ha un solo. Ma se si tenesse conto di donne, saria prima di tutte la duchessa di Ferrara, perchè è più prossima alla corona che non era il re Francesco primo, che fu figliola del re Aluigi duodecimo, e ha un bello stato vicino a Parigi due giornate, e pretende ragioni nel contado di Asti, come beni proprii di suo padre, e in parte della Bretagna che fu dote di sua madre.

D' altri principi che non sono del sangue, e dei baroni, saria cosa lunga e tediosa dir di tutti, perchè sono infiniti. Ma fra i principi il primo per autorità e per ricchezze, è il duca di Guisa, e fra li baroni monsignor contestabile.

Lo stato del populo comprende gli uomini di lettere, che si sogliono chiamare di robba[1] lunga, mercanti, artegiani, plebei, e gente da villa. Fra gli uomini di robba lunga ogn' uno che ha grado di presidente o conseglioro o altro simile, s'intende nobile e privilegiato, e vien trattato come nobile in vita sua.

Li mercanti, per essere a questi tempi patroni dei danari, sono fa-

[1] Così nel Lucchese. E *robbare* ha il Buonarroti.

la pauvreté empêche de conserver le lustre qui conviendrait à leur rang. Les princes du sang étaient en grand nombre il y a quatre-vingts ans, parce que les maisons d'Angoulême, d'Orléans, d'Anjou, de Bourgogne, d'Alençon, de Bourbon, qui comprend aussi celles de Vendôme, de Montpensier et de la Roche-sur-Yon, sont éteintes ou sont parvenues à la couronne, excepté celle de Bourbon. Celle-ci, qui était la dernière, est maintenant la première et la plus voisine du trône, après MM. d'Angoulême et d'Anjou, frères du roi; aussi sa puissance est plus grande qu'elle ne fut jamais : le roi de Navarre en est le chef; il a un fils de huit ans. Vient ensuite le prince de Condé, frère du roi de Navarre. On ne compte pas le cardinal, parce qu'il est prêtre. Le duc de Montpensier, qui n'a pas d'enfants, et le prince de la Roche-sur-Yon, qui n'en a qu'un, appartiennent aussi à cette maison. Si l'on devait compter les femmes, la première serait la duchesse de Ferrare, fille de Louis XII, qui était encore plus près du trône que ne l'était François Ier; elle possède un beau domaine à deux journées de Paris, et elle a des prétentions sur le comté d'Asti, comme bien de son père, et sur une partie de la Bretagne, comme héritage de sa mère.

Quant aux autres princes du sang et quant aux barons, il serait trop long et trop ennuyeux de parler de tous : ils sont innombrables. Parmi les princes, le premier par la puissance et par la richesse, c'est le duc de Guise; parmi les barons, c'est le connétable.

Le tiers état comprend les lettrés, qu'on appelle hommes de robe longue, les marchands, les artisans, le peuple et les paysans. Celui des hommes de robe qui est président ou conseiller, ou décoré de quelque fonction semblable, est anobli par sa charge, et on le traite comme un noble pendant toute sa vie. Les marchands aujourd'hui, étant les maîtres de l'argent, sont choyés et caressés; mais ils n'ont aucune prééminence ni dignité, car toute espèce de trafic est regardée

voriti e accarezzati, ma non hanno niuna preeminenza di dignità, perchè ogni esercizio di guadagno si ha in quel regno per prejudiziale alla nobilità. Però anco questo ordine d'uomini va col resto del populo minuto e della plebe, e paga la sua gravezza come fanno gli ignobili e li villani, lo stato delli quali è più oppresso d'ogn'altro, così dal re, come dai franchi. E soleva dire Massimiliano imperatore che il re di Francia è re d'asini, perchè il suo popolo supporta ogni sorte di peso, senza rechiamo mai.

Tutti questi tre stati sono adoperati in varii usi a beneficio del regno. E per dir prima del terzo stato del populo, questo ha sempre nelle mani quattro importantissimi officii, o sia per legge, o per antica consuetudine, o perchè alli nobili non par onorevole esercitarsi in questa sorte di carichi[1]. Il primo è l'offizio di gran cancelliero; che va in tutti li consigli, che tiene il gran sigillo, e senza il parere del quale non si delibera nessuna cosa d'importanza; e se si delibera, non s'esseguisce. L'altro è quello delli secretarii, alli quali, ciascuno secondo il suo particolare carico, è deputata la cura de l'espedizione delli negozii, e custodia delle scritture e delli secreti più importanti. Il terzo è degli presidenti, consiglieri, giudici, avocati, e altri, che hanno la cura delle cose della giustizia così in criminale come in civile per tutto il regno. Il quarto è delli tresorieri, esattori e recevitori generali, e particolari, per le mani delli quali passa tutta l'amministrazion delli danari, dell'entrate, e spese della corona. Onde restando in mano del populo tutti questi offizii con che si acquista reputazione e ricchezze, e toccandone sempre due agli uomini di lettere o di robba longa, quel di gran cancelliero, e il maneggio della giustizia (che è amplissimo e ha luoghi[2] infiniti), ogni padre cerca di metter qualcuno dei suoi figli allo studio per questo effetto (che di quà nasce tanto numero di scolari in Francia, che non ne sono altro tanti[3] in alcun altro regno di Cristiani): e Parigi solo

[1] Qui e altrove il cod. ha *carrichi*. Forse più etimologico.

[2] Per *posto* è nella st. Barl.

[3] Come altrottale, nell'Alamanni e nel Bembo; e come, ambodue.

comme indigne de la noblesse. Ainsi ils sont rangés dans le tiers état; ils payent leurs impôts tout comme les non-nobles et les paysans, dont la classe est la plus durement traitée tant par le roi que par les privilégiés. L'empereur Maximilien disait du roi de France qu'il était le roi des ânes*, parce que son peuple portait en paix toutes sortes de poids sans se plaindre.

Tous les trois états servent à leur manière le royaume. Celui du peuple a dans ses mains quatre offices importants; et je ne sais pas si cela lui vient d'une loi ou d'une ancienne coutume, ou bien de ce que les nobles ne daignent pas y toucher. La première charge est celle de grand chancelier, qui entre dans tous les conseils, garde le sceau royal, et sans l'assentiment duquel rien ne peut se délibérer, ou rien de décidé ne pourrait se mettre à exécution. Le second office est celui des secrétaires d'état, lesquels, chacun dans leur sphère, expédient les affaires, gardent les papiers, sont les dépositaires des secrets les plus graves. Le troisième office est celui des présidents, des conseillers, des juges, des avocats et de tous ceux à qui la justice criminelle et civile est confiée dans le royaume entier. Le quatrième est celui des trésoriers, des percepteurs, des receveurs généraux, des receveurs en détail, qui administrent tous les revenus et toutes les dépenses de la couronne. Il s'ensuit que le peuple possédant tous ces importants offices par lesquels s'acquièrent la réputation et la richesse; que la dignité de grand chancelier et toutes les innombrables charges judiciaires se donnant aux hommes lettrés et aux hommes de robe, tout le monde veut envoyer

* « Quo die rex urbem ingressus est.... pistor puerum filium..... ad pompam sic instruit : asinum molendinarium supparo uxoris insternit, eique puerum imponit oculis fascia obvolutis cum galea lignea, cui avicula capite rubro psittaci instar insidebat, et crebris mordicationibus cristam ejus retro depascebatur : tum duo juvenes Æthiopum cultu asinum prensis hinc inde habenis deducebant. Hoc spectaculo regni statum oculis subjici interpretabantur omnes, quod a puero rege, ætate et ministrorum arte cæco, teneretur, et ab hominibus externis administraretur. » (De Thou.)

n' ha più di quindicimila. E da certo tempo in quà li principi ancora mandano i suoi figli allo studio, e massime li secondi e terzo geniti, non già perchè li mettano a questi esercizii, ma per farli di chiesa; perchè si è pur cominciato ad aver qualche riguardo di non dare li vescovati a persone ignoranti. Il che Dio volesse che fusse stato considerato molto prima per bene della cristianità!

Il governo dello stato è tutto in mano de' nobili e de' prelati. Servono li prelati del consiglio ma non dell' opera; e li nobili, dell' uno e dell' altro : anzi si sono contentati molte volte di lasciare tutto l' onore delle deliberazioni alli prelati, sapendo che l' essecuzione ha da toccar loro. E questo torna comodo a tutti. Perchè li nobili, che non son per l'ordinario molto ricchi, stando alla corte dove è sempre carestia d' ogni cosa, si rovinano per la gran spesa dei servitori, de' cavalli, del mangiare e del vestire, sè e la casa; ma stando alli suoi castelli privatamente e senza splendore, ogni cosa li basta. Non si ricerca livree, non vestire sontuoso, non cavalli di prezzo, non banchetti, nè tal altra cosa necessaria a chi segue la corte. E per questo è introdotto, che il servizio del re si fa per[1] quartieri; e chi serve non è obligato per più di tre mesi dell' anno, perchè il resto del tempo ogn' uno può stare a casa sua, e restringersi tanto nella spesa, che possa supplire allo splendore che si ricerca in quei tre mesi che serve.

Ma dalli prelati non si considera questo rispetto della spesa, perchè quanto alla famiglia e al vestire, han[2] la medesima spesa in ogni luogo; e sebbene il vivere è più caro alla corte, però la speranza d' acquistar sempre più ricchezze maggiori e reputazione stando sempre appresso del re, non li lascia tener conto di quel danno; e molti anco, sebben volessero andar a stare alla sua residenzia (come sono stati obligati per gli ultimi decreti), non sariano lasciati

[1] Manca ne' cod. il *per* o l' *a*. [2] Cod. *ha*.

aux études quelqu'un de sa famille; et voilà pourquoi le nombre des étudiants est plus grand en France que partout ailleurs. Paris à lui seul en renferme plus de quinze mille *. Depuis quelque temps les princes eux-mêmes envoient leurs enfants à l'étude, notamment les puînés, non pas pour les destiner à ces emplois, mais pour les faire entrer dans l'église, parce qu'à présent on ne donne plus avec autant de facilité les siéges épiscopaux à des ignorants. Plût à Dieu que pour le bien de la chrétienté on eût pris ce soin-là plus tôt!

Le gouvernement est entre les mains des nobles et des prélats. Les prélats conseillent mais n'agissent pas; les nobles servent au conseil et à l'œuvre; mais souvent ceux-ci se sont accordés à laisser tout l'honneur et le soin des délibérations aux prélats, sachant bien que l'exécution ne pouvait pas leur échapper, ce qui accommode parfaitement tout le monde. Les nobles, dont la plupart ne sont pas riches, venant à la cour, où tout est cher, se ruinent par les frais excessifs des serviteurs, des chevaux, de l'habillement et de la nourriture. Au contraire, leur vie simple et privée dans les châteaux n'exige ni grands frais, ni livrées, ni riches habillements, ni chevaux de grand prix, ni banquets, ni les autres magnificences requises de ceux qui sont à la cour. C'est pour cela qu'on a introduit la coutume de servir par quartiers : chacun fait son tour pendant ses trois mois, et tout le reste du temps il peut se restreindre et compenser par de sages économies les dépenses auxquelles l'obligeait son service. Mais les prélats ont partout les mêmes dépenses à faire pour leur habillement et pour les gens de leur suite. Les vivres, il est vrai, coûtent plus cher à la cour; mais dans l'espoir de s'enrichir et de s'agrandir toujours plus en vivant à côté du roi, les prélats se soumettent à ce sacrifice. Il y en a d'autres qui, lors même qu'ils voudraient demeurer dans leurs résidences, ainsi que les derniers décrets le leur ordonnent, ne le pourraient pas, car la cour ne les laisserait pas tranquilles et exigerait

* C'est à cette année 1562 qu'il faut rapporter le projet de Ramus pour la réforme de l'université de Paris. (*Archives de MM. Cimber et Danjou*, t. V, 1re série.)

stare longamente lontani dalla corte, per il servizio che si ha da loro; e massimamente quelli che hanno servito per ambasciatori appresso qualche principe, come monsignor d' Orliens ed altri. Ma questa causa cessarà nell' avvenire, perchè è fatto un ordine per il conseglio [1], ch' i vescovi non possano esser mandati più ambasciadori, e massimamente a Roma.

Il proprio esercizio dei nobili, e quello da che risulta maggiore grandezza al re e al populo, è la milizia; la quale è di due sorti, da mare e da terra. Di quella da mare non si può dire gran cose, perchè il non avere gran numero di legni nè d' armiggi [2], nè d' uomini da remo nè de commando, non ha lasciato mai mettere insieme tante forze che bastasse a fare impresa segnalata per offesa d'altri. E però è stato introdotto dal tempo del re Francesco primo in quà il valersi dell' armata del Turco in guerre. È vero che per difendere i regni non è mai stato bisogno d'aiuti forastieri, perchè nel mar Oceano s' ha potuto avere in un corpo sino a duecento legni di vela, che si chiamano navi, se bene il maggiore non passa trecento [3]. . . . di portata; e nel mare di Provenza s' hanno armato sino a quaranta galere, che al presente sono redotte in otto. Le qual galere hanno servito alcune volte ancora nel mar Oceano; ma più per passar gente in Scozia e per metter gelosia a qualch' altro principe [4], che per altro effetto.

Ma il nervo principale della milizia di Francia è nelle genti di terra, e più nei cavalli che nei fanti, perchè la commodità che s' ha de' Tedeschi e de' Svizzeri, e il non veder volontieri l' arme in mano della plebe e dei villani del regno, ha messo in maggior reputazione la cavallaria, che è tutta dei nobili, e però è di [5] gran cuore e di gran virtù, e non come quella d'altri paesi, che è mista d' ogni

[1] Come da *vigilia*, *veglia*.

[2] Ora nel ven. *armizzo*. Vale gli attrezzi tutti d'una nave.

[3] Manca qui la parola.

[4] L' ed. del Tesoro : « Più per passar... *che* per mettere... o per... »

[5] L'ed. del Tesoro : « La quale siccome già era tutta di nobili, così era di gran nome e di gran virtù : ma ora è mista d' ogni condizione di persone, parte pagata e parte d' obligo. »

d'eux leur service ordinaire, notamment de la part de ceux qui ont été ambassadeurs auprès des cours étrangères, tels que l'évêque d'Orléans et autres; mais cette circonstance n'aura plus lieu désormais, parce que le conseil a dernièrement défendu aux évêques le rôle d'ambassadeurs, surtout auprès du saint-père.

Le vrai métier de la noblesse, celui qui est le plus utile au peuple et au roi, c'est le métier de la guerre. Il faut distinguer la milice de terre et la milice de mer : quant à la seconde, il n'y a pas grand'chose à dire, car le nombre des bâtiments, avec leur armement convenable, aussi bien que celui des marins et des patrons, est très-faible et ne suffirait pas pour opérer une attaque de quelque importance. C'est pourquoi, du temps de François I^er^, on prit le parti de se servir des escadres du Turc. Quant à la défense du pays, on n'a jamais besoin des secours étrangers. Sur l'Océan on a quelquefois armé jusqu'à deux cents bâtiments voiliers appelés navires, dont le plus fort ne dépassait pas, à la vérité, trois cents tonneaux. Sur la mer de Provence on a armé jusqu'à quarante galères, qui sont à présent réduites à huit seulement. Elles ont plusieurs fois servi même sur l'Océan, mais uniquement pour imposer à quelque puissance, ou bien pour transporter des soldats en Écosse.

Mais la force de la France consiste dans la milice de terre, et plutôt dans la cavalerie que dans l'infanterie, parce que la facilité d'avoir des Allemands[*] et des Suisses et le peu d'envie de voir le menu peuple et les paysans armés ont donné à la cavalerie d'autant plus de réputation, qu'elle ne se compose que de nobles, c'est-à-dire de gens d'âme et de cœur, et non, comme dans d'autres pays, de personnes de toutes conditions. Cette cavalerie est en partie soldée, en partie obligatoire. Celle-ci s'appelle l'arrière-ban et forme les compagnies des nobles, qui sont tenus de prêter leur service personnel avec un nombre déterminé de chevaux, selon la qualité de leurs fiefs. Comme les nobles

[*] Davila, t. II, p. 208.

condizion di persone. E questa cavallaria è di due sorte: parte pagata, e parte d'obligo [1]. Si chiama communemente *ariere bande*, che sono le bande dei nobili obligati a servire il re in persona con tanti cavalli, secondo la qualità delli loro feudi. E perchè li nobili sono molti, questa gente è in gran numero: ma è numero solamente, parte per l'avidità e negligenzia de' feudatarii (perchè basta loro mostrar tanti cavalli, o buoni o cattivi), parte perchè li megliori sono messi fra le compagnie ordinarie pagate, e passano con quelle e non con l'ariere bande. Per questo quando si comandano l'ariere bande, se bene è segno di gran bisogno del regno, non è però segno di gran forza. Ma negli uomini d'arme e arcieri pagati è la forza, perchè suol essere tutta buona gente, e bene armata, e bene a cavallo, perchè sebbene il regno non ha razza di cavalli da guerra, non si perdona alla spesa purchè ne abbia di quelli d'altri paesi. Gli uomini d'arme mostrano dui cavalli e non più, e un d'essi bardato; e sebbene nella guerra non n'hanno mai manco di quattro, uno per cavalcare, e l'altro per il foraggio (perchè altrimenti sariano furfanti, e moririano di fame), però non hanno obligo di mostrarne altro che dui, che si adoprano nelle fazioni [2], li quali non si bollano come si fa da noi, ma chi è accusato che l'abbia imprestato, perde irremissibilmente, e vaca subbito la sua piazza; e li cavalli, siano di chi si voglia, sono perduti; e resta egli infame.

Sono le compagnie d'uomini d'arme, chi di cinquanta, chi di cento. Quelle di cento, non hanno altri che il re, il contestabile, li quattro marescialli [3], e qualche gran principe. Tutte hanno, oltre il capitano, quattro offiziali, il luocotenente, l'insegna, e il guidone, e il forriero, e marescalco di logis, li quali tutti, oltre la sua piazza da uomo d'arme (che solevano esser quattrocento e trentasei franchi all'anno, e ora è redotta a quattrocento), hanno la sua provisione a parte. Il luogotenente ottocento franchi, l'insegna secento, il guidone quattrocento, li capitani e conduttieri hanno più e meno;

[1] Manca, pare, il principio del periodo: « La cavalleria d'obligo si chiama... »

[2] Per *fatti d'arme* è nel Firenz. e nel Berni.

[3] Il cod. *mareschalli*.

sont très-nombreux, cette troupe est considérable; mais elle n'est là que pour faire nombre, soit à cause de l'avidité et de la négligence des seigneurs de fiefs auxquels il suffit de montrer la quantité voulue de chevaux, bons ou mauvais; soit ensuite parce que les meilleurs des chevaux et des cavaliers sont enrôlés et soldés dans les compagnies ordinaires, et par conséquent ne sont pas compris dans l'arrière-ban. Ainsi, ce dernier appel indique les nécessités de l'état plutôt que sa force.

Le nerf de la cavalerie consiste dans les hommes d'armes et dans les archers soldés, qui sont ordinairement de braves gens bien armés et bien équipés. Car, si la France ne donne pas une bonne race de chevaux de guerre, on n'épargne rien pour s'en procurer du dehors. Les hommes d'armes doivent montrer aux revues deux chevaux, dont l'un caparaçonné; mais à la guerre ils n'en ont pas moins de quatre : un pour monter, un autre pour les fourrages, sans quoi ils mourraient de faim, ou bien ils seraient forcés de piller. Ils ne sont pas obligés de montrer à la revue les deux autres chevaux, qui servent pour les manœuvres militaires, et qui ne sont pas marqués comme chez nous. Mais, quelque distingué qu'il soit, quiconque est accusé d'avoir prêté son cheval perd irrémissiblement sa place, ses chevaux et son honneur : c'est un infâme.

Les compagnies d'hommes d'armes se composent de cinquante ou bien de cent hommes. Celles de cent sont au roi, au connétable, aux quatre maréchaux ou à quelque grand prince. Chaque compagnie a un capitaine, quatre officiers, un lieutenant, l'enseigne, le guidon, le fourrier, le maréchal des logis, qui ont tous, outre leur solde d'hommes d'armes, leur provision à part : or, la solde, qui était de quatre cent trente-six francs par an, est réduite à quatre cents. Le lieutenant a huit cents francs, l'enseigne six cents; le capitaine et le *condottiere* ont plus ou moins, mais le moins c'est deux cents francs en sus des quatre cents de leur traitement ordinaire.

ma nessuno manco di duecento franchi, oltre li quattrocento della sua piazza[1].

Con le compagnie degli uomini d'arme sono i cavalli leggieri o pure arcieri, che armano alla leggiera[2], e con un archibugetto all' arcione, per ordine instituto dal re Francesco primo; ma è più d'impedimento che di frutto. Questi in tempo di guerra sono sempre il terzo più degli uomini d'arme, hanno la metà del stipendio, mostrano un cavallo solo; e il guidone degli uomini d'arme ha la metà dello stipendio ch' hanno gli arcieri. Il numero degli uomini d'arme a' nostri tempi non fu mai più di tremila, e gli arcieri quattromila e cinquecento, benchè adesso è manco numero per rispetto delle spese. E non è in Francia altra sorta di cavallaria che questa che ho detto, eccetto gentiluomini della casa del re che va con la sua cornetta, e può essere da mille[3] cavalli: e sebene nelle guerre s'è avuto ferraruoli e cavalli leggeri, è però tutta gente forastiera, li ferraroli tedeschi, e li leggieri albanesi e italiani; e qualcuno francese, ma non fa numero.

Quanto alla fantaria, sebbene i Guasconi sono reputati megliori di tutti, come più cauti, e più atti a sopportar la fatica e incomodità della guerra, e che hanno molto dello spagnolo (e di questi se ne può avere da sei in settemilia)[4]; tuttavia s'averia ancora gran quantità di fanti nelle altre parti del regno, che saria tutta buona gente se fosse bene esercitata, e massime quella delli confini che è già usa e atta alla guerra[5]. Ed il re Luigi XI° ordinò le leggioni e cernede; e dopo lui il re Francesco I°, il quale disegnava far una milizia di quaranta fino a cinquantamila fanti per non star sempre tributario de' Svizzeri. Ma ogni cosa fu poi ritrattata per deliberazione delli

[1] *Piazza* per *luogo* è nel Petr. E luogo abbiam visto usato per posto. Questo qui dunque non è francesismo: sebbene ora non sia da ripetere. Piazza morta dicevasi in italiano la paga che tira il capitano per un soldato ch' e' non ha.

[2] Il ms. *legiera*. Forse in sul primo da *levis* si sarà fatto *legiero* anzichè leggiero.

[3] L'ed. del Tesoro: 500.

[4] Altro ms. *sette* o *otto*. L'ed. *otto* o *nove*.

[5] L'ed. del Tesoro: « Sarebbe buona gente, come questa che da trent' anni in quà, è quasi sempre stata travagliata. »

Avec les gens d'armes viennent les chevau-légers * ou les archers, qui sont armés à la légère et portent une arquebuse à l'arçon. Ils ont été institués par François Ier; mais ils causent plus d'embarras qu'ils ne font de bien. En temps de guerre leur nombre dépasse du tiers celui des hommes d'armes; ils ont la moitié de la solde; ils ne passent la revue qu'avec un seul cheval. Le guidon des hommes d'armes a la moitié de la solde qu'on donne aux archers.

Ces hommes d'armes n'ont jamais, de notre temps, dépassé le nombre de trois mille, ni les archers celui de quatre mille cinq cents. Ce nombre est même diminué à présent, à cause des frais. C'est là toute la cavalerie de la France. Ajoutez-y les gentilshommes de la maison du roi, qui vont sous son enseigne, et qui font mille chevaux à peu près. On a eu, à la vérité, en temps de guerre, des *reitres* allemands et des chevau-légers italiens et albanais, mêlés à une certaine quantité de Français; mais leur nombre n'était pas grand.

Quant à l'infanterie, les Gascons sont estimés les meilleurs, les plus éveillés des soldats, les plus propres à endurer les fatigues de la guerre, et ceux qui approchent le plus de la valeur espagnole. On peut en avoir six ou sept mille en tout. Les habitants des autres provinces, et notamment ceux des frontières, qui sont déjà accoutumés à la guerre, fourniraient aussi une belle et nombreuse infanterie s'ils étaient exercés. Louis XII institua les légions et les corps des paysans. François Ier agrandit cette institution; il en voulait faire une armée de quarante à cinquante mille hommes, pour que la France ne fût pas toujours tributaire des Suisses. Mais ces arrangements ont été abolis par des délibérations des états, d'après lesquelles l'exercice des armes est resté un privilége de la noblesse. Ceci a plusieurs raisons, entre autres la crainte d'armer les plébéiens, qui, aussitôt qu'ils seraient armés, se soulèveraient contre les nobles et les

* « Les plus grands, pour leurs commencements de guerre, se jetaient touts à la cavalerie légère. » (Brantôme, liv. III, p. 4.)

tre stati; e non è permesso ad altri che alli nobili esercitarsi nell' armi. E le cause sono molte: ma questa fu tra le altre, che quando la plebe fosse armata, si solleveria contra li nobili e grandi, così per invidia come per vendetta dell' oppressioni che patisce: non potria esser tenuta in freno da' magistrati; lassaria le sue arti e il lavorar della terra, con prejudizio universale de tutti; attendaria a latrocinii, e brevemente mettaria in confusione e in disordine il regno. E vedesi per esperienza che, come uno di questi tali è fatto soldato, diventa insolente, e vuol comandare in casa al padre e ai fratelli, ed esser padrone d' ogni cosa.

Ma questa deliberazione de' stati e questi rispetti non hanno luogo e non sono messi in alcuna considerazione quando un re voglia fare a suo modo.

Quanto ai capitani s' è trovato sempre nel regno di Francia gran copia d' uomini eccellentissimi per virtù, per esperienza e per fortuna. E benchè il re di Francia da molti anni in quà ha sempre intrattenuto capitani italiani e tedeschi, e ancora qualche Inglese e Spagnolo foruscito, tuttavia ha sempre voluto che il principal capitano dei suoi eserciti sia francese. E di quei che al presente vivono, i primi per autorità sono il re di Navarra, come luogotenente generale del re, e monsignor contestabile, che per il suo offizio commanda[1] a tutte le genti del regno. Ma nè l' uno nè l'altro è pari a monsignor de Guisa, nè di valore nè di consiglio nè di prattica di guerra. È quel signore non solamente valorosissimo sopra tutti i famosi che sono in essere al presente, ma sopra anco molti de' passati. E de' più famosi appresso lui è monsignor d'Umena duca, suo fratello, valentissimo soldato, cauto, di grande ingegno; e monsignor di Nivers; che tutti dui hanno condotto eserciti. Monsignor ammiraglio, valentissimo soldato, e di elevato intelletto, cauto, di grand' ingegno; monsignor di Brissac, uno dei quattro marescalli di Francia, uomo accorto e animoso, e, per Francese, molto destro, prudente, e famoso per li successi del Piemonte.

[1] Da *commendo*. Come da *commodum*, *commodò* e *comodo*.

grands, par jalousie et par vengeance des oppressions qu'ils endurent. Ils ne pourraient plus être contenus par les magistrats; ils ne voudraient plus s'adonner à leurs métiers ni à la culture des champs, au grand préjudice de tout le monde; les pillages leur paraîtraient plus commodes, et ils jetteraient tout le royaume dans le désordre et la confusion. On voit en effet par expérience qu'aussitôt qu'un homme du peuple est soldat, il devient insolent; il veut commander dans la maison à son père et à ses frères, et se rendre le maître de tout[a]. Mais ces raisons et les projets des états ne comptent point lorsqu'un roi veut faire à sa guise.

Quant aux capitaines, il s'est toujours trouvé dans le royaume de France un grand nombre d'hommes excellents par leur expérience, leur valeur et leur fortune. Quoique le roi ait depuis longtemps entretenu des capitaines italiens ou allemands, ou même quelques Anglais et quelques Espagnols exilés, il a néanmoins toujours voulu que le général en chef fût Français. Parmi les capitaines qui vivent maintenant, les premiers par l'autorité sont : le roi de Navarre, comme lieutenant général de sa majesté, et monseigneur le connétable [b], qui, en vertu de sa charge, commande tous les hommes armés du royaume. Mais ni l'un ni l'autre ne sauraient être comparés

[a] « Il ne la put prendre (Brest) avec toutes ses communes de Bretagne et levées, qui ne lui servirent de rien, sinon à faire tous les maux du monde, cruautés et massacres : ainsi que telles personnes débordées y sont adonnées, qui mériteraient, quand elles s'élèvent ainsi, de les assommer jusqu'aux petits enfants, comme j'ai ouï dire à des grands, et n'en avoir ni compassion ni miséricorde, non plus qu'elles ont de nous autres..... Il faudrait même assommer ceux qui les font élever, comme faisant vilainement contre toutes lois, droits, raison et ordre de nature, de permettre et donner les armes à ceux qui ne leur appartiennent... et, qui pis est, les débaucher de leur labour et travail duquel ils vivent et font vivre les autres : dont il serait bien employé à tous élévateurs de peuple et vilenaille, qu'ils allassent faire les vignes, labourer la terre; et les peysans se mettre en leurs places, et tenir leur chaire et leur haut-bout. » (Brantôme.)

[b] Le même, II.

Degli altri[1], che sono monsignor di Sant'Andrea, monsignor di Momoransi figliolo del contestabile, e monsignor de Termes, il quale è il meglio di tutti, ma poco fortunato.

Vi sono poi molt'altri di minor nome, che saria longo a numerargli tutti. Con questa sorte di gente da guerra, li re di Francia passati non solamente hanno potuto acquistar tanto stato, e difenderlo dalle forze di tutti li principi vicini e lontani, ma ancora farsi sentir nell'Asia e nell'Africa, combatter la Germania, l'Ungaria e la Spagna, vincere l'Italia, e far tremar tutto il mondo. Perochè i Francesi sono per natura fieri e superbi; e nel tentare l'imprese sono animosi, nelle prosperità insopportabili, nel suo utile assidui, in quello degli altri negligenti, e spesse volte infedeli[2]. Perchè questa è commune opinione tra loro, che dove è il commodo, sia ancora l'onore e la grandezza. E si suol dire per proverbio, che è scritto in tutti i libri dell'istoria : « Abbi il Francese per amico, ma non per vicino, se è possibile. » E nell'azioni della guerra, sebbene si trova vero quello che fu scritto di loro dagli antichi, che nel principio sono più che uomini, e nel fine manco che femine[3], però è ancora vero che il principio dell'imprese è di tanto momento che molte volte importa il tutto; e ogni perdita che si fa nel principio tira seco gran coda sempre, e cattiva[4]. Onde s'e' Francesi sono reputati

[1] Manca un verbo.

[2] L'ed. del Tesoro : « E spesse volte osservano poco la fede in materia di guerra. »

[3] È pur ne' Tosc.

[4] Il cod. aggiunge : *perchè perde*, ch'è coda vera e cattiva.

au duc de Guise, ni pour la valeur, ni pour le conseil, ni même pour la pratique de la guerre. M. de Guise est non-seulement plus valeureux que tous les Français vivants, mais même que beaucoup des temps passés. Viennent après lui : M. le duc d'Aumale, son frère, vaillant guerrier, prudent, très-ingénieux, et M. de Nevers (tous les deux ont commandé des armées); puis l'amiral, soldat de cœur, prévoyant, et d'une très-haute intelligence; M. de Brissac, l'un des quatre maréchaux de France, homme preux, adroit, très-prudent pour un Français, et à qui les succès du Piémont ont déjà donné du renom. Il faut ajouter M. de Saint-André [a], M. de Moutmorency, fils du connétable, et M. de Thermes, qui les surpasse tous, mais qui n'est pas heureux. Il y en a plusieurs autres moins remarquables qu'il serait trop long de citer.

Avec une nation si guerrière, les rois de France ont non-seulement conquis ce grand état, et l'ont défendu contre les princes voisins et éloignés, mais ils se sont fait connaître en Asie et en Afrique; ils ont combattu contre l'Allemagne, la Hongrie, l'Espagne; ils ont vaincu l'Italie; ils ont fait trembler tout le monde. Les Français sont naturellement fiers et hautains, et très-hardis à tenter les grandes entreprises; insupportables dans les succès, infatigables lorsqu'il s'agit de leurs avantages, insouciants lorsqu'il est question de ceux des autres, souvent peu fidèles à leurs promesses. Car c'est une opinion générale en France, que là où est l'intérêt, là même sont l'honneur et la force. C'est un proverbe écrit désormais dans toutes les histoires : « Tâche d'avoir le Français pour ami, mais non pour voisin. » Quant à la valeur guerrière, bien qu'il soit vrai, comme l'ont écrit d'eux les anciens, qu'au commencement ils sont plus que des hommes, et à la fin moins que des femmes, il n'en est pas moins certain aussi que dans toutes les affaires c'est le commencement qui importe le plus, et qui souvent fait tout : chaque perte au début entraîne des suites ruineuses. Ainsi, puisqu'on reconnaît que les Français sont si forts et si terribles qu'il est dangereux de les atta-

[a] Brantôme, III, 382.

tanto fieri e terribili che è cosa molto pericolosa l'assaltargli, bisogna anco che sia molto difficile l'intrattenere, e temporeggiare quel primo furore e quell'impeto che gli fa superbi e audaci.

Questo è quanto mi occorre di dire del numero e della qualità delle genti di Francia, e del servizio che sente la corona di tutti tre li stati. Li quali mentre sono stati uniti, facendo ogn'uno il suo officio senza invidiare l'altro, e soccorrendo ciascheduno per la sua parte al commodo publico, e aiutando il re chi col consiglio, chi con la facultà, chi con la vita, hanno fatto quel regno invitto e formidabile al mondo. Ma come questa maledizione delle nuove sette ha cominciato a mettere in dissensione il clero con li nobili, e li nobili fra loro, e il populo con tutti; ogni cosa si mise in disordine, con pregiudizio universale di tutti, e del particolare [1], come dirò poi al luogo suo.

Detto della qualità del regno di Francia, e della condizion dei populi, resta a parlar dei viveri e dei danari, senza le quali due cose non si può mantenere [2] nella guerra, nè governarsi nella pace.

Fu sempre reputata la Francia ricchissima e piena d'ogni commodità, e abondantissima di tutte le cose necessarie alla vita umana; perchè, essendo quasi nel mezzo della più nobil parte di tutto il mondo che è l'Europa, ha il cielo molto temperato e benigno, libero da quei freddi grandi di Germania, e dagli eccessivi caldi di Spagna. L'aere, benchè sia alquanto ventoso, è però salubre, e non ha del grosso nè del paludoso, come ha la Fiandra vicina. Il paese è ameno, piacevole, pieno di fiumi, e tutti navigabili; non ha monti asperi, salvo nell' estremità ai confini; ma nel mezzo per tutto sono pianure, colline, tutte fertili e lavorate. E fa tanta copia di biade e vini, di lini e di canape, di guadi, e altre cose che non so nominare, che non solamente basta per uso del regno, ma serve ancora per mandarne in Spagna, in Portugallo, in Fiandra, e in Inghilterra, in Scozia, in Danimarca, e in altri paesi ancora più lontani. E però sebbene non ha

[1] Altro ms. *e del re.*

[2] Un de' due *si* è omesso, come suole il Bocc. ed altri.

quer, il faut en conclure que temporiser avec eux et contenir cette fougue qui les rend audacieux et superbes, c'est chose très-difficile*.

Voilà ce que j'avais à dire du nombre et du caractère des populations en France, et des services que la couronne retire des trois états. Chacun de ces trois états faisant son devoir sans envier les autres, en contribuant pour sa part au bien du pays, en aidant le roi l'un par le conseil, l'autre par l'argent, l'autre en lui consacrant sa vie, ils ont rendu la France invincible et formidable à tous les peuples du monde. Mais aussitôt que cette malédiction des nouvelles sectes religieuses a commencé à se répandre et à diviser le clergé d'avec la noblesse, les nobles entre eux et le peuple d'avec tous les autres ordres, tout a été bouleversé, au grand dommage de la nation entière, et du roi en particulier, ainsi que je le montrerai bientôt.

Après avoir parlé des ressources du royaume de France et de la condition de ses habitants, il faut dire quelque chose des vivres et de la richesse sans lesquels il est impossible de se soutenir dans la guerre et de se bien gouverner dans la paix. La France a toujours eu une grande réputation de richesse. Toutes les nécessités, toutes les commodités de la vie y abondent, parce que, étant placée presque au milieu de l'Europe, qui est la partie la plus noble de la terre, elle a un climat doux et tempéré, et n'est exposée ni aux grands froids de l'Allemagne, ni aux grandes chaleurs de l'Espagne. L'air est souvent troublé par les vents, mais il est sain, et n'est ni épais ni marécageux comme celui des Pays-Bas. Le pays est beau, riche en rivières, qui sont toutes navigables; il n'a de montagnes escarpées qu'aux frontières. Dans son intérieur il n'y a guère que des collines et des plaines fertiles et cultivées; le blé, le vin, le lin, le chanvre, la garance, et d'autres productions, y sont en telle abondance, qu'elles suffisent non-seulement à tous les besoins du royaume, mais qu'on en transporte en Espagne, en Portugal, en Flandre, en Angleterre, en Écosse,

* « Le naturel du vrai Français porte qu'il soit prompt, gaillard, actif, et toujours en cervelle. » (Brantôme.)

minere[1] d'oro e argento, come la Germania e la Spagna, tuttavia non mancano mai danari in Francia, portati da diverse bande, che si servono delle cose di quel paese. Perchè Portugallo è sempre stato aperto; e quel regno solo mette in Francia oro e argento in gran quantità. Ne mette ancora la Spagna, benchè le proibizioni siano strettissime; perchè l'utile che se ne cava è quindici o venti per cento per il manco. E mi ricordo che sebbene[2] era la guerra col re cattolico, non cessava però il traffico con Fiamenghi, con Inglesi, e con Spagnuoli, per la necessità ch' hanno di valersi del vivere e mercanzie della Francia. E però non è maraviglia se in tempo di guerra non solamente fuora in Italia ma anco dentro nel regno le genti erano pagate tutte a scudi spagnoli e reali d'argento.

Per questa abondanzia universale di tutte le cose che è nel regno di Francia, si stima che quello che si cava de' frutti della terra, importa, l'uno anno per l'altro, quindici milioni d'oro, delli quali sei sono delle chiese, uno e mezzo del dominio particolare del re, e il resto de' principi, baroni, e altri che hanno possessioni e entrate; in modo che il clero viene ad avere li dui quinti dell' entrate del regno. Ma il re, oltre il dominio suo, che è l'entrata ordinaria della corona (che adesso è venduta o impegnata in gran parte), ha entrate di dazii e di taglie, che sono fatte ordinarie già molto tempo, e le decime del clero, che se ne mette almanco due l'anno; quattro milioni e mezzo d'oro. In modo che ha in tutto sei milioni per l'ordinario; e averia ancora molto più se fosse solito affittare li dazii come si fa in Italia: ma non s'usa, perchè quei del regno non attendono a questo; e li forastieri non hanno ardire, perchè sariano in pericolo d'esser tagliati a pezzi dalli populi. Così tutto si rescuote per conto del re; onde oltre la spesa di tanti tesorieri, essattori e altri ministri che sono necessarii, ogn' uno rubba, così come chi rescote come chi non paga. Ed è comune opinione che il re sia ingannato d'una gran parte delle sue entrate. Il resto tutto va in spese della casa, in servizio, e altri bisogni del re, dei consiglieri, governatori, officiali ed altri ministri

[1] Come *ricera* in Dante, e altri simili. [2] Il cod. sempre *se bene*.

en Danemarck, et dans d'autres pays encore plus éloignés. Aussi, bien que la France n'ait point de mines d'or et d'argent semblables à celles de l'Allemagne et de l'Espagne, néanmoins l'argent monnayé n'y manque jamais, parce qu'il y est apporté du dehors. Le Portugal a toujours été ouvert au commerce de France, et il donne, à lui seul, une grande quantité d'or et d'argent. L'Espagne aussi en fournit sa part, quoique les prohibitions commerciales de ce côté-là soient très-rigoureuses. On y gagne quinze ou vingt pour cent, tout au moins. Je me souviens que pendant la guerre des Français avec le roi catholique; le commerce avec les Anglais, les Flamands et les Espagnols, allait cependant son train, par le besoin que ceux-ci ont des vivres et des marchandises françaises. Ainsi il n'était pas étonnant que les gens, en temps de guerre, non-seulement en Italie, mais en France même, fussent tous payés en réaux d'argent et en écus espagnols. L'abondance des fruits de la terre y est telle que le revenu de chaque année en est évalué, l'une portant l'autre, à quinze millions d'écus d'or. Ces quinze millions sont partagés ainsi qu'il suit : six au clergé, un et demi au domaine particulier du roi; le reste aux princes, aux barons et aux autres propriétaires; en sorte que le clergé, à lui seul, possède les deux cinquièmes de tous les revenus du royaume. Mais, outre son domaine, qui est le revenu ordinaire de la couronne, dont une grande partie est aliénée ou engagée, le roi a les impôts et les tailles, qui sont désormais elles-mêmes un impôt ordinaire; il a les décimes sur le clergé, lesquelles sont exigées deux fois par an : tout ce revenu peut s'évaluer à quatre millions et demi d'or; ce qui en fait six en tout. Il en tirerait davantage s'il affermait les droits, ainsi qu'on le fait en Italie; mais les Français ne pensent pas à cette spéculation, et les étrangers n'osent pas la proposer, de crainte d'être massacrés par le peuple. Ainsi tout se retire pour le compte du roi; les frais des trésoriers, exacteurs et autres employés, sont très-considérables. Aussi chacun vole, ou en dérobant ou en ne payant pas; et l'opinion commune est que le roi est frustré d'une grande partie de son revenu. Le reste est absorbé par les frais de la cour, par le

della giustizia e del governo, degli uomini d'arme, arcieri, fortezze, munizioni, galere e legni armati per custodia del regno, che sono tutte spese ordinarie; e altre infinite straordinarie, ma continue: in modo che dal re Francesco primo in quà, che lasciò alla sua morte quasi un milion d'oro in contanti, non si è mai potuto accumulare niente. Ma nei bisogni estraordinarii di guerra o d'altro, non ha mancato mai il modo di provedere, o con augumento di taglie o con multiplicazione di decime del clero, o con impronti che pagano le terre murate in tempo di bisogno (che nel resto sono libere), o per vie d'interessi; in tanto che la corona è indebitata da quindici milioni d'oro, compreso quello che è impegato del proprio dominio. Il che ha causato che adesso si va restringendo più che si può la spesa, e accumulando danari per liberarsi da questo peso, come si pensa di poter fare in pochi anni, durando la pace. E questo basti quanto alla dignità e potenza del regno di Francia.

Ma quanto all' autorità di chi governa (che fu la terza condizione da me proposta nel principio del mio discorso), dico che questo amplissimo e potentissimo regno è pieno di gente, e abondantissimo di commodità e di ricchezze; che dipende tutto dal supremo arbitrio del re, che è natural principe, amato e obedito dal popolo, e d'autorità assoluta. È il re di Francia principe per natura, perchè è antico e non nuovo; e da mille e più anni in quà non fu mai conosciuta niun' altra sorte di governo in quel regno. Succede alla corona non per elezione de' populi; e però non ha da ambire il favor loro; nè per forza, e però non ha da esser crudele nè tiranno, ma per ordine di natura, da padre a figliolo primogenito, e a quello che è più congionto, esclusi sempre i bastardi e le donne. Succede il primogenito: o, mancando quello, il più prossimo del sangue, perchè il regno non patisce divisione, ma va sempre in un solo. E questo è costume ordinario in Francia non solamente alla corona

autres besoins du roi; par les payements des conseillers, des gouverneurs, des officiers, des juges, des administrateurs, des hommes d'armes, des archers; par les forteresses, les munitions, les galères, les bâtiments armés pour la défense des côtes, qui forment les dépenses ordinaires, sans compter les dépenses extraordinaires qui se succèdent continuellement. Depuis François Ier, qui à sa mort laissa dans la caisse un million d'écus d'or, on n'a rien pu amasser jusqu'à présent. Mais, dans les nécessités de la guerre et dans les autres besoins imprévus, on a toujours su trouver de l'argent, par des tailles nouvelles, par l'augmentation des décimes sur le clergé, par des emprunts[a] imposés aux pays murés (qui jouissent au reste de franchises dans les temps ordinaires), ou par de l'argent pris à intérêt[b]; ce qui a endetté la couronne de quinze millions d'or, y compris les domaines engagés. Aussi cherche-t-on à présent à diminuer les dépenses autant qu'il est possible, à ramasser de l'argent pour se soulager du poids de la dette, et l'on espère y parvenir en peu d'années, si la paix dure. En voilà assez sur ce qui concerne la puissance et la dignité du royaume de France.

Quant à l'autorité de celui qui gouverne (ce qui est le troisième point dont je dois m'occuper), je vous dirai que ce royaume si grand, si peuplé, si abondant en commodités et en richesses, dépend uniquement de la volonté suprême du roi, qui est aimé et servi par son peuple et qui possède une autorité absolue. Le roi de France est prince par droit naturel, puisque cette forme de gouvernement dure dans ce pays depuis plus de mille ans. Il ne succède pas à la couronne par l'élection des peuples, aussi n'est-il pas forcé de briguer leur faveur; il n'y arrive pas non plus par la force, ce qui le dispense d'être cruel et tyran. La succession royale est dévolue selon les lois de la nature du père au fils aîné, ou bien au plus proche parent, à l'exclusion des enfants naturels ainsi que des femmes. Le royaume ne se divise pas et appartient à un seul. C'est en France la coutume

[a] Davila, VI, 404; VII, 452.
[b] Brantôme, I, 98. « Larcin, ou plutôt emprunt. »

ma in tutte le case grandi, che il primogenito eredita ogni cosa, e gli altri hanno solamente tanto che gli basti per vivere secondo la qualità sua, il che conserva la grandezza e ricchezza delle case e degli stati; che dividendosi per testa, come s'usa in Germania veniriano presto in niente. Per questo disse ben S. Bernardo, che de' tre stati che comprendono tutti gli uomini della vita attiva, li principi e signori doveriano succeder tutti per primogenitura; li cittadini e quelli che vivono d'entrata, dividere per testa; e la plebe e gente di villa aver in commune[1] ogni cosa.

Li bastardi in Francia non sono amessi mai alla successione del padre, salvo qualche volta per grazia. Ma è proibito per legge il tener conto di bastardi de' re, parlo de' maschi: nè se ne ha tenuto mai, dopo mançata la linea di Carlo Magno, se non al presente d'un figliolo del re Enrico nato d'una Scozzese, che può essere di età di dieci anni, e si chiama il bastardo d'Angolem, e l'ha in custodia monsignor Morellio: e pare che si dissegni farlo di chiesa. Ma s'è cominciato da una mala via, avendolo dato in governo ad un publico eretico.

Le donne sono escluse per legge salica, come vien detto, o per una lunga consuetudine che ha vigore di legge. E però sempre il re di Francia è francese; e non può esser mai d'altra nazione. Per questo non occorre in quel regno quello che suole occorrere in altri; che passando in donne, è incerto chi ha da esser re; e spesso vien fatto re uno d'una nazione odiosa e inimica, come seguì già di Spagna, che cascò in poter de' Fiamenghi, e Napoli e Sicilia de' Spagnoli. Donde nasce che non è niuno regno al mondo, nel quale ogni principe non trovi qualche ragione di pretendere; e pretendendo[2] pretenzioni contra pretenzioni, ciascuno cerca di sostenere la sua con l'armi, col favor delle parti; in modo che li regni dividendosi in se stessi, diventano preda di questo e di quello. Il che è stato causa di metter

[1] Altro ms. *dividere in comune;* altro *in commercio.* — [2] *Pretendere una pretenzione* non è modo improprio. Più sotto il cod. dice *delle parti*, che ora molti dicon *partiti*.

générale, non-seulement pour la famille royale, mais pour toutes les grandes maisons, que l'aîné ait l'hérédité tout entière et que les autres n'obtiennent que le nécessaire pour se soutenir convenablement dans leur condition. Cette institution sert à conserver la grandeur et la richesse des maisons particulières et des états, tandis que la division des héritages par tête, telle qu'on la pratique en Allemagne, les réduit bientôt à rien. C'est ce qui faisait dire fort sagement à saint Bernard, que les princes et les seigneurs devraient toujours succéder par droit d'aînesse; que les citadins et ceux qui vivent de leurs revenus devraient partager leurs biens par tête; et que le menu peuple et les paysans devraient tout posséder en commun.

Les bâtards ne sont pas admis en France à la succession de leur père, excepté quelquefois par grâce. Mais la loi défend de tenir compte des enfants illégitimes des rois, et cette loi a toujours été en vigueur depuis Charlemagne; on y a dérogé seulement en faveur d'un bâtard du roi Henri II, né d'une femme écossaise; il peut être âgé de dix ans, et on l'appelle le bâtard d'Angoulême. Il a été commis à la garde de M. l'amiral et l'on veut en faire un prêtre; mais on a fort mal commencé, en le confiant à un hérétique reconnu.

La loi salique, ou bien une longue coutume ayant force de loi, exclut les femmes du trône; de cette manière le roi de France est toujours un Français. Par là il ne peut jamais survenir ce qui arrive en d'autres états, où l'on ne sait jamais avec certitude qui sera l'héritier de la couronne, et où souvent le roi vient d'une nation odieuse ou ennemie. Ainsi l'Espagne tomba au pouvoir des Flamands, ainsi Naples et la Sicile tombèrent au pouvoir de l'Espagne. Il suit de là qu'il n'y a aucun pays au monde sur lequel plusieurs princes n'aient des prétentions, que chacun d'eux soutient par les armes ou par les partis qu'il soulève, ce qui divise les peuples et les rend la proie tantôt de tel usurpateur, tantôt de tel autre. C'est ce qui a introduit en Italie tant d'armées et tant de mœurs étrangères. La France n'a pas à craindre de tels malheurs: l'exclusion des femmes écarte à jamais toute prétention d'un prince étranger.

tante armi e tanti costumi forastieri in Italia. Ma la Francia è libera di questa calamità, perchè con la esclusione delle donne, è esclusa ogni ragione che potesse pretendere un forastiero in quel regno.

Tutti questi rispetti sono il fondamento e radici [1] dell' amore e obedienzia di quei populi, perchè, essendo usi già tanto tempo ad esser governati da re, non hanno invidia a nessun' altra sorte di governo; e conoscendosi nati in tal fortuna che hanno da servire e obedire ad un re, servono volontieri a quello che è nato per dominargli, e che per ascendere a tanta dignità non ha usato nè fraude nè forza, nè ha da cercare d'offendere li sudditi per suspetto che abbia di loro, ma conservargli sempre per maggiore sua gloria e maggiore grandezza. Di quì nasce che il re di Francia è tanto domestico con li suoi sudditi che gli ha tutti per compagni; e non è mai escluso nessuno dalla sua presenzia : intanto che ancora i lacchè, gente vilissima, hanno ardimento di voler penetrare nell' intima camera del re, e vedere tutto quello che si fa, e sentire tutto quello che si ragiona. E chi ha da trattare cosa d'importanza, bisogna avere questa pazienzia [2] di trattarla ove non sia tanta gente, e parlare più basso che si può per non esser sentito. E questa tanta domestichezza, sebbene fa la nazione insolente e presontuosa, la fa però più amorevole, devota, e fedele verso il suo principe.

Ma quello che più d'ogn' altra cosa conserva e augumenta questa affezion delli populi, è il proprio interesse, per la speranza dell' utile; perchè avendo il re di Francia da distribuir tanti gradi, tanti offizii e magistrati [3], tanti beni di chiese, tante provisioni, pensioni, e tanti presenti, e tanti altri comodi e onori, che sono infiniti in quel regno, comparte ogni cosa fra i proprii Francesi. E non occorre in Francia quello che occorre in altri regni, e massimamente in quello di Napoli, che i populi sono tutti malcontenti e disperati perchè gli onori e offizii che doveriano essere distribuiti fra quelli del regno sono tutti

[1] Può correre la sintassi : però non muto.

[2] Altri : *avvertenzia e pazienzia*.

[3] Per quel ch'ora dicono *magistratura*, è nel Bocc.

Tout cela sert de fondement à l'amour et à l'obéissance des Français pour leurs rois. Habitués depuis si longtemps à être gouvernés par eux, ils ne désirent pas d'autre gouvernement; ils savent que leur condition est d'obéir et de servir leur roi, et ils servent volontiers celui qui est né exprès pour les commander, celui qui pour parvenir au trône n'a dû user ni de ruse ni de violence et qui ne suspectant pas les intentions de ses sujets, n'a garde de leur nuire, mais les conserve au contraire comme un instrument de grandeur et de gloire. De là dérive même la familiarité qui règne entre le monarque et ses sujets[a], qu'il traite tous en compagnons. Personne n'est exclu de sa présence; les laquais eux-mêmes et les gens de la plus basse condition osent pénétrer dans le cabinet secret du roi, pour voir tout ce qui s'y passe, pour entendre tout ce dont on parle. Aussi, lorsqu'on veut traiter de quelque chose importante, il faut avoir la patience de chercher un endroit où il n'y ait pas beaucoup de monde, et puis en parler à voix basse pour ne pas être entendu. Cette grande familiarité rend, il est vrai, les sujets insolents[b], mais elle les rend en même temps fidèles et dévoués à leur roi.

Ce qui augmente leur dévouement, c'est leur utilité personnelle. Le roi est le distributeur d'un nombre infini de places, de dignités, de charges, de biens ecclésiastiques, d'appointements, de présents et d'autres émoluments et honneurs dont ce pays-là abonde plus que tout autre. En France, d'ailleurs, il n'arrive pas ce qu'on voit en d'autres pays, notamment dans le royaume de Naples, où la nation est mécontente et malheureuse de ce que les dignités et les charges sont toutes aux mains de gens étrangers. Le roi de France protége,

[a] Davila, t. II, p. 64.

[b] «Il volgo de' cortigiani i quali sogliono in ogni luogo, ma particolarmente nella Francia, discorrere con gran libertà delle più ardue deliberazioni de' padroni.» (Davila, t. VII, p. 442.) Bentivoglio atteste aussi la même chose dans ses lettres

de' forastieri. E sebbene il re di Francia favorisce qualche Italiano o d'altra nazione, però sono pochi; e il favore tutto depende dai meriti acquistati nel servizio della corona.

Per questa causa non si è mai sentito in Francia che li populi si siano rebellati dal suo re per volersi dar ad altri. Le sollevazioni sono state rarissime : di congiure non si sa d'altra che di quell' ultima d'Ambuosa: pochi Francesi sono forusciti perchè servano ad altri principi; ma ognuno ama, anzi adora il suo re; ogn' uno spende prontamente la robba, avventura la vita in suo servizio, ogn' uno pospone le sue commodità alle fatiche, li piaceri alli pericoli, e il riposo al travaglio; chi per dar essempio di se, chi per speranza di premii. Onde, come il re è amato, obedito e servito da tutti, così ha suprema autorità e assoluta nel regno, perchè dalla sua volontà depende ogni deliberazione di pace e di guerra; l'imposizioni di gravezze e de' tributi, le concessioni delle grazie e delli benefizii, dei governi e dei magistrati per tutto il regno : e brevemente, il re è conosciuto per vero monarca e solo signore d'ogni cosa. E non è niuno consiglio nè magistrato di tanta autorità che possa moderare l'azioni sue, nè niuno principe o signore nel regno è di tanta audacia che ardisca di opponersi alla sua volontà, come suole occorrere in altri regni. Perchè li principi del sangue ed altri grandi sono tanto poveri e di tanta poca autorità a comparazione del re, che movendosi contro di quello, non averiano seguito. Sono poveri, perchè tutti li stati, tutte le ricchezze di importanza delle maggiori case del regno, fatte in varii tempi della corona o per mancamento di maschi, come fu lo stato di Provenza, d'Angiou, di Berri, de Alencon, di Ghienna, di Bretagna; e altri per succession nel regno, come fu la casa d'Orliens e d'Angolemo, e prima quella di Valois; o per confiscazione, come fu lo stato di Borbone in tempo del re Luigi undecimo, e del re Francesco primo. Hanno poca autorità, perchè non è niun principe nel regno che abbia iurisdizione nei populi, eccetto il re solo; e sebene si nomina un fratello del re duca d'Orliens, e un altro duca d'Angiou, tuttavia non hanno altro che il titolo e l'entrata : perchè il re comanda, e non loro.

quelques Italiens ou étrangers, mais leur nombre est bien restreint; et ce qui donne la faveur c'est toujours le mérite et les services rendus au roi. C'est pourquoi il n'y a jamais eu en France de révolte pour appeler un autre prince au trône : les insurrections sont très-rares; quant aux conjurations, on n'en connaît d'autre que celle d'Amboise. Bien peu de Français s'expatrient pour servir un prince étranger. Chacun aime et adore son roi légitime, chacun donne son bien et sa vie pour le servir; tous préfèrent le travail au repos, le danger aux plaisirs, les uns pour donner un noble exemple de leur zèle, les autres dans l'espoir des récompenses. Le roi étant aimé et servi de la sorte, il a sur tout son royaume une entière et suprême autorité : tout dépend de lui seul, la paix et la guerre, les impôts et les tributs, les faveurs, les bénéfices, les charges, le gouvernement et l'administration de tout le royaume. Bref, le roi est le maître absolu : nul conseil, nul magistrat ne peut limiter son pouvoir; nul prince, nul seigneur n'oserait lui résister, ainsi qu'il arrive en d'autres pays. Les princes du sang et les grands de la cour sont pauvres en comparaison du roi; et quand même ils voudraient faire un mouvement, ils n'entraîneraient personne à leur suite. Ils sont pauvres, dis-je, car la fortune des plus grandes maisons, par suite de divers accidents, a été en différents temps réunie à la couronne; tantôt par manque de descendants mâles, ce qui eut lieu pour les états de Provence, d'Anjou, du Berri, d'Alençon, de Guienne et de Bretagne; tantôt parce que quelqu'une de ces grandes maisons succédait au trône de France, comme celle d'Orléans, celle d'Angoulême, et auparavant celle de Valois; tantôt par confiscation, comme les états des Bourbons sous Louis XI et sous François I^er^. Les princes du sang n'ont d'ailleurs guère d'autorité, puisque nul d'entre eux n'a de juridiction réelle sur le peuple. L'un des frères du roi a le titre de duc d'Orléans, l'autre de duc d'Anjou; mais ils n'ont de leur duché que le titre et les revenus : l'autorité en est toute au roi.

Quanto ai consiglieri e magistrati, basta dir questo, che il re gli ordina e gli elegge tutti a suo arbitrio: e il consiglio degli affari, nel quale si suol trattare le materie di stato, è di poche teste, e de' più intimi e più cari al re, e qualche volta d'un solo, come fu il contestabile al tempo del re Enrico, e del re Francesco, il cardinale di Lorena. Questo consiglio è nuovo, e introdotto dal re Francesco primo, che aveva in odio il consiglio di molti. E fu il primo dei re di Francia che facesse le deliberazioni grandi di sua testa: e si chiama degli affari, perchè intanto che quel re si levava del letto, e intanto che stava alle sue commodità, che con onesto vocabolo si suol dire degli affari, aveva appresso di se quelli di chi più si confidava; e quel luogo dove trattava tutte le cose più importanti, ha dato il nome al consiglio, e s'è conservato ancora da poi in tempo de' successori, sebbene è variato il modo. Perchè ha fatto consiglio ordinario, nel quale si suol sempre introdure persone principalissime e confidentissime. E al consiglio privato, nel quale si soleva trattare le materie grandi, che adesso sono redotte in quello degli affari, si remette solamente quelle cose che hanno ad esser regolate secondo la costituzion del regno, overo quelle di che il re si discarica per fugir il fastidio. Così il consiglio degli affari è quello dove il re usa la potestà assoluta; e il privato è quello dove usa l'ordinaria. E per questo occorre qualche volta che li parlamenti che hanno suprema autorità nella giustizia e nelle leggi, e massimamente quel di Parigi, modera, interpreta, o reproba[1] anco del tutto le deliberazioni del consiglio privato; ma in quello degli affari non è niuno che ardisca di metter le mani.

Ma se alcuna autorità in Francia può moderare l'autorità assoluta del re, è quella dell' assamblea delli tre stati, che rappresenta tutto il corpo del regno, come è in Inghilterra e Scozia il parlamento generale, e in Germania la dieta. E si soleva congregare già quasi ogn' anno, e sempre che s'aveva da trattar qualche materia d'importanzia *.

* In ogni provincia, in ogni baliaggio, e, come diressimo noi in ogni podestaria, s'eleggeva un certo numero di deputati per tutti tre gli ordini del regno,

[1] È in Fr. Jacop.

Quant aux conseillers et aux magistrats, il suffira de dire que c'est le roi qui les nomme selon son plaisir. Le conseil des affaires, où se délibère ce qui touche l'état en général, est composé de bien peu de personnes, qui sont dans l'intimité du roi. Quelquefois c'est un seul homme qui est tout le conseil, comme le connétable du temps du roi Henri, et le cardinal de Lorraine, du temps du roi François. Ce conseil est nouveau; il a été fondé par François I^er^, qui n'aimait pas à avoir beaucoup de conseillers, et qui fut le premier à prendre sur les affaires de l'état de grandes résolutions de son chef. Il s'appelle le conseil des affaires, car le roi le tenait avec ses plus intimes à l'heure de son lever, et en satisfaisant même à ses nécessités corporelles, ce qui s'appelle en français *les affaires*. Ce nom lui est resté, quoique le mode en soit varié de beaucoup. Maintenant c'est une espèce de conseil ordinaire, et l'on y admet les personnages principaux et les plus avant dans la confiance du roi. C'était dans le conseil privé qu'on discutait auparavant les points les plus importants du gouvernement de l'état : maintenant ce conseil ne connaît que des choses ordinaires qui doivent être réglées par les constitutions du royaume, ou bien de celles dont le roi n'aime pas à s'occuper. Ainsi, dans le conseil des affaires, le roi exerce son pouvoir absolu; dans le conseil privé, il exerce son pouvoir ordinaire. Les parlements, qui jouissent d'une autorité suprême en tout ce qui concerne l'administration de la justice et les lois, notamment le parlement de Paris, modifient quelquefois, ou interprètent, ou cassent les délibérations du conseil privé; mais il n'y a personne qui puisse porter la main sur l'autre. Le seul pouvoir qui serait en mesure de tempérer le pouvoir royal serait l'assemblée des états, qui représentent le royaume, comme l'Angleterre et l'Écosse sont représentées par leur parlement, et comme l'Allemagne l'est par sa diète. On les convoquait jadis tous les ans, ou bien toutes les fois qu'on avait à délibérer sur quelque chose d'une grande importance[a].

chi per il clero, chi per li nobili, e chi per il populo; li quali convenivano tutti insieme alla presenzia del re, dove, come in una audienzia publica e libera,

[a] Davila, l. II p. 59.

E questo si chiamava il far li stati, la qual cosa si sopportava facilmente dalli re antichi quando il mondo non era ancora sommerso nelle ambizioni e nella superbia, e che si stimava più atto da re governar li populi con modestia e con equità, che non è adesso l'ampliare li regni con la forza. Ma poichè mancò quella vera virtù nei re, e che ciascuno si messe a volere più di quello che doveva avere, s'andò dismettendo l'uso di far li stati, per levarsi a poco a poco quel giogo dal collo. E in tempo del re Luigi XI° s'aveva per ribelle chi ragionava di convocarli; e soleva dir quel re, che era uscito de paggio e de pupillo, e che non era più sotto tutela. E da quel tempo in quà non s'è mai più fatto li stati a quel modo, se non due volte: una del 1483, quando il re Carlo ottavo successe alla corona; che per esser minore, bisognò dar ordine al governo del regno; l'altra l'anno passato del 1560, che furono chiamati[1] dal re Francesco secondo per consiglio del cardinal di Lorena, per le cause che io dirò poi. E morto quel re, e successo il presente re Carlo nono in età tenera, fu continuato a fargli. E perchè ne è seguito tanto disordine quanto soleva esser già l'ordine e la regola che con tal mezzo era messa nel regno, però è da credere che si desmetterà[2] finalmente del tutto il far gli stati, e che l'autorità del re si farà sempre più grande.

Questi sono i fondamenti, queste le colonne con che si è sostentata sin qui la gran machina del regno di Francia; perchè la grandezza dello stato, il numero delle città e delle provincie, la fortezza del sito e dei confini, la moltitudine, l'unione[3] e l'obedienzia del populo e gente di guerra, l'autorità suprema del re, e il governo ressoluto sono principalissime cause per le quali quella corona ha regnato tanto tempo, ha fatto con tanta gloria tante guerre, ha ac-

in un supremo consiglio s'ascoltavano gli gravami del populo, le controversie dei principi, e i bisogni del regno; e si deliberava secondo l'occasione, di provedere di danari o di gente da guerra, d'accrescere o di minuire li carrichi o gravezze, di regolar gli abusi della milizia, reformare la giustizia e li costumi,

[1] Il cod. *chiamati in vita*; forse *invitati*.

[2] Come *desnore*, *desnaturato*, *despetto*, che son ne' Toscani. — [3] Altro l' *amore*.

Cela s'appelait tenir les états. Les anciens rois souffraient leur autorité au temps où l'orgueil et l'ambition n'inondaient pas le monde, et où l'on trouvait que gouverner avec modération et équité était une chose bien plus digne d'un roi que d'agrandir ses états et son pouvoir par la force. Mais lorsque ces vertus ont disparu, et que les rois ont commencé à vouloir toujours plus qu'il ne leur était dû, la convocation des états est tombée peu à peu en désuétude, et l'on a essayé de se délivrer de ce joug. Du temps de Louis XI, celui qui proposait de les assembler était traité de rebelle. Ce roi avait coutume de dire qu'il « était sorti de page et de minorité, et qu'il n'était plus en tutelle. » Depuis ce temps-là on n'a convoqué les états qu'en 1483, lorsque Charles VIII succéda à la couronne. Comme le prince était mineur, il fallait régler tout ce qui tenait au gouvernement du royaume. François II les a convoqués l'année dernière, en 1560, d'après le conseil du cardinal de Lorraine, dans le but que j'exposerai tout à l'heure. Après la mort de François, comme Charles IX était encore en bas âge, on continua à les tenir assemblés. Mais autant les états servaient jadis à régler les affaires, autant en dernier lieu ils contribuaient à les déranger. Aussi est-il à croire que cette coutume tombera tout à fait et que le pouvoir du roi s'en accroîtra davantage encore.

Voilà les fondements et les colonnes sur lesquels reposait jusqu'ici le grand édifice du royaume de France. L'étendue du pays, le nombre des villes et des provinces, l'avantage de la position et la fortification des frontières, le nombre, l'union et l'obéissance du peuple et des gens de guerre, la suprême autorité du roi et son gouvernement libre de toute entrave : voilà les causes qui ont si longtemps maintenu le royaume, qui lui ont permis de soutenir tant de guerres avec tant de gloire ; d'acquérir tant de réputation et d'agrandissement, de con-

assignare le parti alli figlioli o fratelli del re, correggere li defetti del regno e governo, e deputare il nuovo quando il re è minore; e brevemente, di tutte le cose necessarie alla conservazione e quiete del regno. E quanto si ressolvea in quel convento, aveva vigore di legge, e obligava non solamente il populo ma il re medesimo.

quistato tanta reputazione e tanto imperio, ha conservati gli amici, impauriti gli nemici, ed è stata reputata in questi ultimi tempi unico refugio degli oppressi. E potria fare ancora di questi ed altri maggiori effetti se non fussero seguiti quelli accidenti e quei disordini delli quali ho da parlare; li quali hanno indebolita questa virtù nella quale era fondato e stabilito ogni dissegno della gloria e grandezza di questo regno.

Ho da trattare dei difetti e disordini del regno di Francia, grandissimi certo, e importantissimi; perchè, se è vero quello che ne mostra la ragione e l'esperienzia, che ogni mutazione o alterazione nelle signorie e ne' regni è sempre pericolosa, quale stato fu mai in maggior pericolo di quello dove in un medesimo tempo, e quasi in un medesimo momento s'è visto alterazione nel capo e nei membri principali e in tutto il corpo? Nel capo, essendo morto il re Francesco che aveva autorità di re, e successo il presente re Carlo, che non ha di re altro che il nome. Nei membri, essendo cascato il governo d'un tanto regno in mano di donne, e uomini inesperti, e mal d'accordo fra loro. In tutto il corpo, essendo introdotta questa maledizione di nuove sette, che ha confusa la religione per tutto, che è quel solo mezzo che tiene i[1] populi uniti e obedienti al suo principe. E perchè penso d'esser aspettato a questo passo della religione, parlerò prima di questo; e non disputarò dell' opinioni e de' dogmi (che questo non è luogo), ma considerarò solamente donde ha avuto l'origine così gran moto, come ha fatto tanto progresso, e li mali effetti che partorisce.

Il principio d'ogni gran male è sempre debole, e misto con qualche apparenza di bene che inganna gli uomini, così come il veleno nei cibi delicati inganna il gusto. E per questo è verissimo quel detto, che bisogna aprir bene gli occhi da principio, perchè quando il male è debole, non si considera il pericolo; e quando è fatto grande, non si trova remedio. Quanto fosse debole il principio di questo male, non

[1] Altri *quei*.

server ses amis, d'effrayer ses adversaires, et d'être, dans ces derniers temps, le refuge des opprimés; voilà ce qui pourrait à l'avenir faire autant et plus encore, si les accidents et les désordres dont j'ai parlé n'avaient pas affaibli cette vertu sur laquelle était fondé tout moyen de gloire et de grandeur pour le royaume.

Je dois parler maintenant des désordres de la France, qui sont certes très-grands et de la plus haute gravité. S'il est vrai, comme la raison et l'expérience nous l'apprennent, que tout changement dans les états soit dangereux, quel état fut jamais plus en péril que celui qui a éprouvé presque au même instant un grand changement dans son chef, dans ses membres principaux et dans toute son existence? Pour ce qui est du chef, François II, qui usait vraiment de l'autorité royale, est mort, et a été remplacé par Charles IX, qui n'a de roi que le nom. Pour ce qui est des membres principaux, le gouvernement est tombé aux mains des femmes, ou d'hommes sans expérience, et qui ne sont pas même d'accord entre eux. Quant au corps de l'état, il est infecté par ces sectes nouvelles qui ébranlent la religion, c'est-à-dire le seul moyen de maintenir les peuples obéissants à leur prince.

Puisque c'est là le sujet qui excite le plus la curiosité, je parlerai d'abord de la religion, non pas quant au fond des doctrines (ce n'est pas ici le lieu d'entamer une discussion pareille), mais par rapport à l'origine de ces désordres, à leurs progrès, à leurs effets désastreux.

Tout grand mal est léger à son début, et se trouve mêlé avec quelque apparence de bien; il trompe les hommes comme les poisons placés dans un mets délicat trompent le goût. Ainsi rien de plus vrai que ce dicton populaire qu'il faut prendre garde aux commencements; car, lorsque le mal est faible encore, on ne fait pas attention au danger, et lorsqu'il est déjà grave, on n'y trouve plus de remède. Il ne me serait pas difficile de montrer combien le mal

credo che mi bisogni far gran fatica per mostrarlo, perchè ogn' un sache il primo che resuscitò le eresie vecchie, e fu origine delle nuove sette dei nostri tempi, fu un uomo solo, e di privatissima fortuna; e pure ha infettate tante parti del mondo in pochi anni, che non solamente ha fatto cambiare la religione in Germania, dove fu la sua prima origine, ma in Danimarch, in Svezia, in Prussia, in Pollonia, e in tutti li paesi settentrionali; ha guasta l'Inghilterra e la Scozia, corrotta la Francia e la Fiandra, messo confusione in Italia e Spagna, e passa[1] fino nell' Indie; in modo che non è parte alcuna della cristianità che sia libera da questa peste. E benchè di tre rami che ha prodotto questa mala radice, uno de' luterani, uno de' sacramentarii, e uno de' anabatisti, nondimeno si contano trenta e più sette, e tutte diverse l'una dall' altra, le quali[2] tutte hanno avuto però origine da colui solo.

Quanto sia all' apparenza, e a quello che serve per maschera alla falsità, e dà occasione di indebolire la verità antica, il tutto sta in dui punti, di che fanno professione tutti gli autori di nuove dottrine. Uno è d'insegnare la verità dell'Evangelio, volendo ogn' uno interpretarlo; l'altro, di predicare la libertà cristiana. Col pretesto della purità dell'Evangelio, volendo ogn' uno interpretarlo a suo modo, si guasta il vero senso della Scrittura, si leva l'autorità alla dottrina de' santi Padri, e si distruggono i decreti dei sommi pontefici e dei concilii, che, secondo coloro, non hanno autorità espressa nelle Scritture. E col nome della libertà, che è nome populare, e grato alle orecchie, si allarga la mano all' appetito e al senso, e s'introduce facilmente un viver licenzioso che corrompe i costumi e ordini antichi delle città e delle provincie, indebolisce l'autorità delle leggi e l'obedienza dei magistrati, prima degli ecclesiastici, e consequentemente delli civili. E con questo variare d'opinioni nella fede, ogn' uno si vole fabricare la sua a suo modo, e così si viene ad intro-

[1] C'è forse errore, o *passa* riguarda il contagio, mentre il periodo comincia dall' uomo che lo diffuse.

[2] Acciocchè il periodo non rimanesse sospeso, dovrebbe dir *quelle tutte*.

était faible dans son origine. Chacun sait que ce fut un seul homme, et d'une condition très-ordinaire, qui réveilla les vieilles hérésies, enfanta les nouvelles sectes de notre temps, et qui à lui seul infecta en peu d'années une si grande partie du monde, qui changea la religion non-seulement en Allemagne, où il était né, mais en Danemarck, en Suède, en Prusse, en Pologne et dans tout le nord de l'Europe; qui séduisit l'Angleterre et l'Écosse, corrompit la France et la Flandre, troubla l'Italie et l'Espagne, d'où le mal passa jusqu'aux Indes. La chrétienté presque entière est atteinte de ce fléau. Les trois souches principales produites par cette racine infecte, c'est-à-dire les luthériens, les sacramentaires et les anabaptistes ont engendré plus de trente sectes religieuses, toutes ennemies l'une de l'autre, mais toutes cependant originairement nées du fait d'un seul homme.

L'apparence qui masque l'erreur et affaiblit la vérité ancienne se réduit à deux points sur lesquels raisonnent sans cesse les auteurs des nouveautés religieuses. Le premier, c'est d'enseigner l'Évangile dans sa pureté primitive, en l'entendant chacun à sa manière; le second, c'est de prêcher la liberté chrétienne*. Ils se fondent pour cela sur l'Évangile mal interprété, ce qui n'est que gâter le sens des écritures saintes, fausser ou infirmer la doctrine des Pères, attaquer les décrets des pontifes et des conciles généraux, qui, selon eux, n'ont pas l'autorité nécessaire pour éclaircir le sens des livres sacrés. Ce nom de liberté, qui est très-populaire et très-doux à entendre, lâche la bride à tous les appétits déréglés, introduit la licence, corrompt les mœurs et les anciennes institutions des états, infirme la force des lois, ruine l'obéissance aux ecclésiastiques d'abord, et ensuite aux magistrats civils; les opinions sur la foi varient à tout moment; chacun veut s'en forger à sa guise, tout devient instable et douteux, les esprits flottent dans une incertitude douloureuse; on ne sait plus laquelle des deux est la religion véritable, et, dans cette perplexité, on finit par ne rien croire du tout. Voilà ce que c'est que l'Évangile

* « Embabouinés par quelques prêcheurs séducteurs. » (Brantôme, I, 35.)

durre un' ambiguità e irresoluzione nelle menti degli uomini; e essendo incerto qual sia la religione vera, e non piacendo nè questa nè quella, non si crede a veruna. E questa è la purità dell' Evangelio, la libertà cristiana, che si vanno avantando di predicare e insegnare al mondo.

Fu introdotta questa peste in Francia nel principio, già vent' anni o poco più, per modo di burla, con certa carta che si chiama *placard*, attaccata per li cantoni in forma di proclami, o più presto di scommuniche fatte contro la messa. E si sparse la cosa per questo modo di derisione in molte parti del regno. Ma quello che fece maggiore e più viva impressione in questo fatto fu la prattica della nazion francese con la forestiera, e massime con Tedeschi e Svizzeri condotti l'anno del 1536 [1] dal re Francesco primo per diffesa del regno contra l' imperatore Carlo Quinto che l'assaltava. Li quali (per la libertà che vogliono avere così di vivere e parlare come credere a suo modo) contaminorno con la persuasione dei ragionamenti e con l'essempio della vita quasi tutta la Provenzia e tutto il paese d'intorno; e non solamente i soldati e gente da guerra, ma i populi, e le città intiere. In modo che quel re vedendo in disordine li suoi populi, fu costretto a provedere con gravissimi decreti, e con essecuzioni severissime far morire molti; e molti che non puotè avere nelle mani, privò dei beni; e distrusse fino dai fondamenti alcune terre, mandando gli abitatori ramenghi [2] per il mondo. Stette con questa paura il regno fino al tempo del re Enrico, il quale essendo occupato in una guerra, e oltre di questo, di [3] poco spirito, e dedito alli piaceri più di quello che si conveniva ad un tanto re, neglesse la cosa, e non messe quella cura e diligenzia che aveva messo il padre in tener purgato il regno da questo morbo. Da che ne seguì che serpendo il veneno occultamente, entrò ancora nella corte, e infettò molti grandi; intanto che quando si scoprì, aveva già fatta così alta radice che era molto difficile l'estirparla. Onde conoscendo

[1] L'ed. del Tesoro: 1533. — [2] *Giovene* e *giovine* negli ant. Tosc. e altri simili. — [3] Cod. *da*

et la liberté chrétienne qu'ils se vantent de prêcher et d'enseigner au monde.

Il y a vingt ans ou un peu plus que cette contagion fut semée en France. C'était d'abord comme une plaisanterie; on attacha des papiers, qu'on appela *placards*, au coin des rues, en forme de proclamations ou plutôt d'excommunications contre le sacrifice de la messe. La plaisanterie prit, et se répéta dans plusieurs parties du royaume. Mais ce qui détermina surtout les progrès du mal, ce fut le rapprochement des Français avec les autres peuples, notamment avec les Allemands et les Suisses que François Ier introduisit en 1536 dans le royaume pour le défendre contre l'invasion de Charles-Quint. La liberté que ces gens affectaient dans leur manière de vivre, de croire et de parler comme il leur plaisait, infecta ce royaume; leurs persuasions et leur exemple gagnèrent presque toute la Provence et les pays d'alentour; non-seulement les soldats et les gens de guerre, mais les peuples, mais les villes entières y mordirent. Le roi voyant le mal, tâcha d'y pourvoir par des décrets menaçants et des exécutions sévères; plusieurs furent condamnés à la mort; d'autres, qu'on ne put pas prendre, eurent leurs biens confisqués; des pays même furent détruits de fond en comble, et leurs habitants chassés errèrent par le monde. La terreur maintint les peuples tranquilles jusqu'au temps de Henri II. Celui-ci, occupé dans une guerre, et d'ailleurs homme de peu d'esprit, étant adonné à ses plaisirs plus qu'il ne convenait à un si grand roi, négligea le mal, et ne mit pas le même soin que son père à en purger son royaume. Le poison se répandit secrètement; il gagna même la cour et plusieurs des grands du royaume. Si bien que lorsqu'on le découvrit, il avait fait des ravages irréparables, qui rendaient le remède de plus en plus difficile. Le roi aperçut le danger, bien que tard, et voyant que ce peuple qui était habitué

quel re il suo pericolo, benchè tardi; e che quel populo che soleva già esser obedientissimo, era venuto a tanta insolenzia che non solamente non osservava i suoi decreti nè temeva le sue minaccie, ma quasi in suo dispetto si predicava per tutto, e si facevano le assemblee e li ridotti con gran concorso d'ogni qualità di persone d'ogni età e d'ogni sesso; fu costretto, per non perder del tutto l'autorità e l'obedienzia, far la pace col re Filippo, ancorachè con gravissime condizioni, per metter tutto il suo pensiere ad estinguere questo fuoco grande che ardeva da ogni banda. Ma nel principio dell' essecuzione morì.

Successe il re Francesco secondo, il quale essendo prima disprezzato per la poca età e poco spirito, e poi odiato per aver messo il governo di se stesso e di tutto il regno in mano della casa di Guisa, esclusi tutti gli altri grandi, diede grand' occasione a questo umore di crescer sino al sommo : perchè fu favoreggiato dalli maggiori del regno, chi per sdegno, chi per leggerezza, e molti ancora per premio. E universalmente, ogni malcontento s'accostò a quella parte, sperando, con questo pretesto della religione, d'aver sèguito e favore, per poter fare a suo modo nel governo e nel regno. Di quà nacque la congiura d'Ambuosa, li moti d'Orleans, di Lione e di Provenza, e quelli di Normandia, di Ghienna e Potiers, e di altre parti del regno. E li sollevati erano già fatti tutti [1] arroganti per il favore che avevano, che dimandavano liberamente tempii e luoghi publici dove potessero far le loro assemblee; e minacciando di prendersene per forza se non gli erano dati. E non avevano rispetto di dire che il re non aveva autorità d'impedire che ogn' uno non segua quella fede o quella religione che gli piace, nè è signore delle loro conscienzie, come che [2] il re per appetito d'ogn' uno fosse obligato alterar le leggi e gli ordini del suo regno.

Da queste tante insolenzie mosso quel re, che era sdegnoso [3] e severo per natura, fu forzato pur risentirsi; e col consiglio di chi

[1] Forse *tanto*.

[2] Per *come se*, l'ha il Borgh.

[3] Ms. *sdegnuto*.

à tant d'obéissance en était venu à un tel point d'insolence, que non-seulement on n'observait pas ses édits et l'on ne craignait pas ses menaces, mais qu'on prêchait publiquement, qu'on tenait des assemblées[a], où accouraient en grand nombre des gens de toute qualité, de tout sexe et de tout âge, Henri II, pour ne pas perdre tout à fait son autorité et l'obéissance de ses sujets, fut forcé de conclure la paix avec le roi catholique à des conditions fort désavantageuses, afin de pouvoir éteindre au dedans cet affreux incendie qui brûlait de toutes parts. Mais au commencement de son œuvre il mourut.

François II vint après lui. On le méprisa d'abord comme trop jeune et de peu d'esprit, puis on le détesta pour s'être placé et pour avoir mis le gouvernement du royaume entre les mains de la maison de Guise et avoir exclu des affaires tous les autres grands. Cela augmenta immensément la maladie religieuse; les principaux du royaume s'y laissèrent aller, les uns par dépit, les autres par légèreté naturelle; d'autres enfin dans la vue de leur propre intérêt. Tous les mécontents se rangèrent de ce côté-là, espérant, sous le prétexte de la religion, trouver des partisans dévoués et pouvoir agir à leur guise dans le royaume[b]. De là prirent naissance la conjuration d'Amboise, les mouvements d'Orléans, de Lyon, de la Provence, de la Normandie, de la Guienne, de Poitiers, et d'autres endroits du royaume.

Les insurgés, enhardis par la faveur qu'ils obtenaient, demandaient des temples et des lieux publics pour y tenir leurs assemblées; ils menaçaient de les prendre d'assaut si on ne les leur cédait pas de bon gré. Ils soutenaient que tout homme doit pouvoir suivre la religion qui lui plaît; que personne n'est le maître de la conscience d'autrui; comme si le roi était obligé, pour servir les caprices de

[a] Davila, I, 89.

[b] Le même, VI, 359, 386. L'Hôpital, dans son testament, se plaint du même fait dans des paroles touchantes, et qui resteront immortelles. (V. *Mem. de Condé*, I.) « Il y eut plus de mécontentement que de huguenoterie. » (De Thou, l. XXV.)

governava, fece tal deliberazione che, s'aveva tempo di metterla in effetto, purgava quel regno d'una sorte, ch'averia dato memorabile essempio di se al mondo per sempre. Perchè si resolse[1] di voltarsi tutto contra gli capi principali degli tumulti, e castigargli senza rispetto; che è quel solo remedio che smorza tutto il fuoco ad un tratto. Ma trovava in questo due difficoltà. L'una, che quei capi erano persone di gran rispetto e di gran consequenza, così per esser delli maggiori del regno e principi del sangue, come per aver gran sèguito di genti in molte parti. L'altra, che sua maestà non aveva forze in essere di[2] poter combattere, nè danari per provederne; nè sapeva di chi fidarsi, avendo suspetti[3] molti delli suoi più intimi, e molti del consiglio, come l'armiraglio, il cardinale Sciattiglione, Margat arcivescovo di Vienna che morì, e Monluc vescovo di Valenza, e du Mortier padre dell'ambasciatore ch'era in Roma, e altri. Però pensò che bisognava tenere quella deliberazione secreta fino che si provedeva di genti, e che si trovava modo di divertire le forze e il sèguito degli avversarii per potergli metter più facilmente in disordine. E perchè l'umore che era mosso aveva dui fini principali, l'uno di mutar la religione (che era il più comune e il più universale), l'altro di scacciare la casa di Guisa (che era il più secreto), per questo, avendo risguardo a tutti dui, furono concluse due cose, forse non tanto per volontà che s'avesse d'esseguirle quanto per adormentare gli risvegliati, e guadagnar[4], come si fece. L'una fu di far ridurre l'assemblea delli tre stati del regno di là ad un mese; l'altra, di là ad un altro mese, di far un concilio nazionale nel regno. Con la deliberazion del concilio (che fu trattata senza comunicarla col papa, e fu ressoluta contra la volontà di sua santità e del re di Spagna, che fece quanto fu possibile di fare per sturbarla, perchè nè l'uno nè l'altro sapeva il secreto), si venne a dar pasto a chi

[1] *Resolutamente* il Galileo, *resolazione* il Martelli.

[2] Per *da*. Ha esempi Tosc. e antichi e recenti.

[3] Il cod. *suspetto*. *Suspetto* poi è in Fr. da Barb.

[4] Manca forse *tempo*.

tout venant, de changer à chaque instant les lois et les institutions de son royaume[a].

Ces insolences irritèrent le jeune roi, naturellement roide et sévère. D'après même le conseil de ceux qui gouvernaient, il prit une résolution qui aurait bien purgé le royaume, s'il avait eu le temps de l'exécuter, et qui aurait laissé de son nom une mémoire éternelle. Il voulait fondre sur les chefs, les punir sans rémission, et éteindre ainsi l'incendie. Mais il rencontra deux obstacles. Le premier, c'est que les chefs étaient des gens de renom et de grande importance, des princes du sang, des personnages principaux du royaume, entourés d'un grand nombre de partisans. Le second, c'est qu'il manquait de force pour les combattre et d'argent pour se procurer cette force; qu'il ne savait à qui se fier; qu'il soupçonnait ses favoris les plus intimes, plusieurs même de ses conseillers, tels que l'amiral, le cardinal Châtillon, Marillac, archevêque de Vienne, qui est mort, Montluc, évêque de Valence[b], du Mortier, père de l'ambassadeur qui était à Rome, et d'autres[c]. Je pense qu'il comptait garder son projet secret jusqu'à ce qu'il eût réuni ses forces et qu'il eût trouvé le moyen de diviser celles de ses ennemis pour mieux les mettre en désordre.

Le parti qui s'était formé avait deux buts : l'un, et c'était le plus général, de changer la religion; l'autre, plus secret, de chasser la maison de Guise. Pour faire face à ces deux dangers, on forma une double résolution, non pas qu'on eût l'intention de tenir les engagements qu'on avait l'air de prendre, mais pour endormir ceux qui étaient trop en éveil, et pour gagner du temps. La première, c'était de convoquer les états généraux dans un mois; la seconde, d'assembler dans un autre mois un concile national. On traita l'affaire du concile

[a] « Mancava l' ubbidienza de' sudditi, appresso de' quali, costantemente interessati nelle proprie fazioni, era già fatta sprezzabile e favolosa la maestà e la venerazione reale » (Davila, I, 360.)

[b] C'était le confident de la reine, et c'était lui, dit-on, qui écrivait les apologies des sectaires.

[c] Brantôme y ajoute les évêques de Bayonne, d'Uzès, de Nevers

cercava di far mutazion nella fede : e con quella di far li stati, si venne a dare intenzione di metter nuovo ordine nel governo; perchè, come ho detto, in quella assemblea e convento degli tre stati ogn' uno può avere autorità di proponere li suoi gravami, e procurar[1] li rimedii, li quali sono deliberati con consenso universale per li voti della maggior parte. La speranza adunque delli tre stati, e quella del concilio, fecero tre grandissimi effetti : perchè acquetorono in un momento ogni cosa, e fecero deponer l'armi a tutti quelli che erano sollevati così per la causa della religione come per quella del governo; e servirono mirabilmente al disegno del re e di chi lo consigliava; tanto più che per dar maggior colore alla cosa, fu pregato il contestabile (per causa del quale pareva che tutto quel rumore fosse mosso) a restar in corte, e entrare in tutti i consigli, come se avesse voluto restituirlo nell' istessa grandezza di prima. E tutto questo era per opera del cardinal di Lorena, che per saper dissimulare non ha pari al mondo. Ma questo favore del contestabile durò poco, perchè intanto che si trattavano queste cose, il re fece metter insieme le genti d'arme del regno. Mandò a far quatromila lanzichinecchi, e altrettanti Svizzeri, commandò alla città di Parigi un imprestito di cinquecentomila franchi per pagarli. Ebbe promessa d'aiuto da Spagna, di Fiandra, e di Lorena, benchè non se ne servisse : e come si trovò potente sull' armi, e li suoi avversarii[2] divisi e disarmati tanto che non aveva più da temere, si resolse di scoprirsi; e tutt' ad un tempo publicò la guerra contro li ribelli, senza però nominar alcuno espressamente. Mandò monsignore di Termes con un corpo di esercito verso Ghienna per la suspezione che aveva da quella banda. Fece ritenere il vidame di Chiartres, principalissimo per sangue, e il bailo d'Orleans, uomo di grand' autorità, e capo della novità in quella terra. Fece decapitar in effigie Maligni, uno dei capi della congiura d'Ambuosa, e Mombrun, capo di quella di Provenza.

[1] Col consiglio. La cura può essere tutta mentale.

[2] Cod. *aversarii*. E piu sopra *adormentare*, e altri simili quà e là.

sans consulter le pape, et elle fut conclue contre sa volonté et contre celle du roi d'Espagne, qui fit tout son possible pour l'en détourner. Mais à Rome pas plus qu'à Madrid on ne savait le mot de l'énigme. Le concile était un leurre pour ceux qui voulaient des changements dans la foi; les états en étaient un autre pour ceux qui voulaient des changements dans le gouvernement du pays. Dans les états, comme je l'ai dit plus haut, chacun peut se plaindre du mal et proposer le remède[a]; puis on délibère à la majorité des voix. L'espoir des états[b] et l'espoir du concile produisirent de grands effets, ils calmèrent les troubles, firent poser les armes aux insurgés religieux et politiques, et servirent très-bien le dessein du roi et de ses conseillers. Pour rendre la chose plus croyable, on pria le connétable de rester à la cour, lui qui semblait l'occasion de tout ce mouvement; on l'invita à assister à tous les conseils, comme si on voulait le rétablir dans sa première grandeur. Tout cela se faisait d'après les inspirations du cardinal de Lorraine, homme qui pour la dissimulation n'a pas son pareil[c]. Mais cette faveur du connétable ne fut pas de longue durée : au milieu des pourparlers, le roi rassembla ses forces dans le royaume, fit venir quatre mille lansquenets et autant de Suisses, frappa sur Paris un impôt de cinq cent mille francs pour les payer, reçut les promesses de secours de l'Espagne, de la Flandre, de la Lorraine, qu'au reste il n'eut pas besoin d'employer. Aussitôt qu'il se vit bien armé, qu'il vit ses adversaires divisés et désarmés au point qu'il n'avait rien à craindre

[a] « Ch' è come una conferenza tra il principe e li sudditi, per venire insieme al conto della debita ubbidienza da una parte e della debita conservazione dall' altra. » (Davila, VII, 452.)

[b] « Questa convocazione degli stati suole sempre essere aborrita da tutti i re, parendo che, mentre stanno congregati con suprema potestà quelli che rappresentano l' università di tutta la nazione, l' autorità regia ne resti quasi offesa. » Plus bas : « Parendo che non solamente le deliberazioni del principe restino convalidate e dal comune consentimento stabilite, ma anco che il termine d' un reggimento legittimo e veramente reale richieda che alla comunanza della nazione si comunichino le cose principali. » (Le même, II, 49.)

[c] « Car il était timide : *natura timidus*. » (De Thou, XXV, c. II.) « Sive metu, sive astu, cardinalis se placatiorem... exhibuit. » (C. III.)

Mandò a citare il re di Navarra e il principe di Condè suo fratello, primi principi del sangue, a giustificarsi alla sua presenzia delle cose che gli erano opposte. E subbito comparsi, fece prendere il principe; e al re commandò che non si partisse. Questa ressoluzione spaventò in modo tutti, che in quei pochi dì prima che il re morisse, quel regno che poco inanzi era in tanto conquasso, si redusse in una tranquillità mirabile. Non si sentivano più sollevazioni nè tumulti; nè più ugonotti (che così si chiamava questa setta d'eretici che nega il santissimo sacramento), nè più predicatori nè ministri: che di infiniti che erano in Francia, poco avanti venuti di Ginevra (che è la minera di questa sorte di metallo), non fu niuno d'animo tanto sicuro che non cercasse di salvarsi fuora delli confini del regno. Il re di Navarra che era reputato, insieme col principe suo fratello, precipuo fautore di quella setta, frequentava la messa; e per mostrar d'essere veramente cattolico, mandò a Roma a prestar obedienzia a sua santità, e fece diversi effetti [1] a questo fine. E finalmente tutti li uomini, tutte le donne, tutti li populi, e più d'ogn'altro quelli che erano stati più sospetti, facevano nell'estrinseco ogni dimostrazione d'esser alieni da queste nuove opinioni. Tanto importa appresso quei populi il rispetto del re! Il quale, se vivea un poco più, non solamente averia ripresso [2], ma estinto del tutto quell'incendio che ora consuma il regno. Perchè si vede che è di questa natura, che si fa maggiore e minore, quanto ha più o meno fomento da' principi e da' grandi. Onde se non avessimo tant'altre certezze che questa cosa è vanità, e che non è da Dio, bastaria questo solo segno per farlo conoscere; perchè non può esser da Dio quello che col favore degli uomini cresce, e senza quello va mancando.

[1] Borg: « Quel che possono negli effetti umani le animosità ... »

[2] Dante: *ripreme*.

d'eux, il jeta le masque et déclara la guerre aux rebelles, sans en désigner aucun par son nom. Il envoya M. de Thermes avec une armée en Guienne, où il avait des craintes sur les dispositions du pays; il fit arrêter le vidame de Chartres, personnage très-considérable par sa naissance; et le bailli d'Orléans, homme d'une grande autorité, qui dirigeait les innovations dans cette contrée; il fit décapiter en effigie Maligni, l'un des chefs de la conjuration d'Amboise, et Montbrun, qui était à la tête du mouvement de Provence. Il cita le roi de Navarre et le prince de Condé, son frère, premiers princes du sang, pour qu'ils vinssent se justifier en sa présence des choses qui leur étaient imputées; et aussitôt qu'ils arrivèrent, il fit arrêter le prince, et défendit au roi de partir.

Ces mesures effrayèrent tellement tout le monde que depuis ce moment jusqu'à la mort du roi, la France, si agitée auparavant, devint fort tranquille. Il n'y eut plus d'émeutes, plus de huguenots (tel est le nom de la secte qui nie l'eucharistie), et l'on ne vit plus un seul de ces innombrables prédicateurs et ministres venus naguère de Genève, qui est la mine de cette espèce de métal. Aucun d'eux n'eut un courage assez confiant pour ne pas chercher à se sauver en sortant du royaume. Le roi de Navarre, qui était, avec le prince son frère, le fauteur principal de cette secte, allait à la messe; pour mieux tromper sur sa conversion, il envoya à Rome faire sa soumission au pape, et il fit d'autres démarches dans le même but. Enfin les hommes, les femmes, les populations entières, et plus que les autres ceux qui s'étaient rendus plus suspects, faisaient des démonstrations extérieures d'éloignement pour ces nouvelles opinions: tel est le respect que ce peuple a pour son roi. S'il avait encore vécu quelque temps, il aurait non-seulement arrêté mais éteint l'incendie qui dévore la France. On voit par là que cet incendie est de nature à ce que ses ravages s'accroissent ou diminuent selon qu'il est fomenté ou non par les princes et les grands[a]. Si l'on n'avait pas d'autres preuves

[a] Davila, VII, 453. « Conosceva, per la natura insita della nazione, aver poco fondamento quel movimento che non avesse capo a qualche principe del sangue. »

E questo è quanto si può dire della origine di così gran male. Ma il progresso che ha fatto dopo la morte del re Francesco è grandissimo: perchè quei remedii che non aveva fatto il re Enrico per negligenza, e non aveva finito lui per la brevità della vita, non ha potuto tentare il presente re Carlo nono, che, per esser di tenera età, convien governarsi per il voler d'altrui. Donde è seguito maggior disordine e maggior confusione che mai; perchè, intanto che si stava a disputare chi avesse da esser capo nel governo, l'umore ch'era già mosso, retornò nel suo primo vigore, non avendo chi lo reprimesse. E poichè fu[1] dichiarato il re di Navarra, prese tanto di forza che in pochi mesi è asceso sino al colmo; perchè quel re, per certi suoi dissegni che dirò poi, e per sua natural leggerezza (chè bisogna pur dirlo) favorisce tutte le novità[2]. E la regina madre del re, per paura di se stessa, non ha ardire di contendere; e il cancelliero che è scoperto nemico della religione cattolica, sumministra col suo ingegno tutti quei mezzi che possono esser atti a rovinarla. E gli altri grandi del regno non hanno tanta autorità tutti insieme quanta il re di Navarra solo. Di quà sono nati diversi errori, che, come per gradi, hanno condotto il regno nei mali termini che si retrova.

E per il primo, fu un decreto pubblico, per il quale si perdonò generalmente a tutti gli imputati per conto di religione: il che non si doveva far mai, perchè, oltra che fu fatto da laici (che non hanno autorità nelle cose ecclesiastiche, di quella natura) non era bene retrattare in un subbito tutte le cose fatte dalli re passati, nè fare con questo scudo d'impunità gli uomini licenziosi, e dar campo ad

Et p. 293: « Opprimere i capi della fazione, oppressi i quali non si dubitava che dovesse per sè medesima cadere e ridursi a perfetta ubbidienza quella plebe che non si moveva se non quanto era sollecitata da loro. »

[1] Manca forse qualcosa.

[2] Cod. *tutta la*.

de la vanité de ces innovations, ce fait-là suffirait pour nous démontrer qu'elles ne viennent pas de Dieu, puisque c'est la seule force des hommes qui les fait décroître ou grandir. Voilà pour l'origine du mal.

Ses progrès après la mort de François II furent très-grands. Ce que Henri II n'avait pas fait par négligence, ni François II parce que le temps lui avait manqué, le roi Charles IX n'a pu le faire, étant trop jeune, et ayant besoin de gouverner par la volonté d'autrui. Le désordre et la confusion se sont accrus, car tandis que l'on se disputait à qui appartiendrait le gouvernement de l'état, le mal, n'étant plus contenu, a repris sa fougue première. Le roi de Navarre s'étant déclaré, dans peu de mois le mal est arrivé à son comble; ledit roi de Navarre était poussé par sa légèreté naturelle qui l'entraînait vers toutes sortes de nouveautés, puis par ses intérêts secrets, dont je parlerai plus bas. La reine-mère, se défiant d'elle-même, n'ose pas faire face hardiment au danger. Le chancelier, qui est suspect d'être l'ennemi de la foi catholique, fait son possible pour la ruiner. Les autres grands du royaume n'ont pas tous ensemble l'autorité qu'a le roi de Navarre à lui seul. De là les fautes qui ont conduit par degrés le royaume au déplorable état où il se trouve.

On a publié d'abord un édit par lequel on pardonnait à tous les inculpés en matière de religion : et c'est ce que l'on ne devait jamais faire. Premièrement des laïques n'avaient pas l'autorité de promulguer un tel édit; puis il ne convenait pas d'infirmer tous les actes des rois précédents, d'enhardir par l'impunité la licence des novateurs, de les inviter presque à bouleverser le royaume. On a pris cette résolution afin de rappeler les Français exilés. Mais pour un Français exilé, il en entrait dix; et, comme si les Français ne suffisaient pas pour corrompre le royaume, il en venait d'Angleterre, de Flandre, de Suisse, d'Écosse; il venait d'Italie des Lucquois en bon nombre,

ogn' uno di metter in disordine il regno, come si fece. Perchè questa deliberazione fu causa [1] di far retornare a casa tutti li foruseiti : e per uno che era fuggito, ne retornavano dieci : e come non bastassero quei del paese a eorrompere il regno, ne passò d' Inghilterra, di Fiandra, di Svizzeri; e d' Italia molti Lucchesi e Fiorentini, e ancora qualche suddito della signoria di Venezia; e ogn' uno si mise a predicare chi quà chi là per il regno. E benchè la più parte fossero ignoranti, e predicasse mille pazzie, però ogn' uno aveva il suo sèguito.

Un altro errore fu tollerare che si parlasse liberamente contro la religione cattolica nei studii [2] e nei conventi pubblici, e in presenzia del re e del consiglio. Peggio fu consentire di minuire l'autorità della chiesa : e molto peggio, acettar scritture scandalose [3], e trattar di dar luogo agli eretici dove potessero far le loro prediche, e le sue assemblee [4] a suo modo; e darli licenzia di disputar l' opinioni sue nelli conventi dei vescovi, come se con autorità publica si dovesse nutrire la divisione nel regno. E sebene pare qualche volta che metta conto alli principi serrar gli occhi in alcune cose, e non mostrar rigore e severità a certi tempi; però non si può fare mai maggior errore che sopportar che si parli, e che si metta in negozio [5] quelle cose donde possan nascere novità di pericolo. E si provò molto presto, quanto questo errore fosse grave, perchè diede animo a molti di dechiararsi [6] di quella setta : che prima non avevano ardire di scoprirsi. E così quello che si ragionava liberamente in corte e in presenzia del re, s' esseguiva poi con manco rispetto in altri luoghi. Onde in ogni parte del regno, in ogni città, in ogni villaggio si cominciò a gettare per terra l' imagine di nostro signor Gesù Cristo e delli Santi, a spogliar le chiese, a violare li sacerdoti e li prelati, a sforzare le prigioni publiche, e fare affronti alli ministri, e luoghitenenti [7] regii, e finalmente anco alla regina. E di molti ne

[1] Altro ms. *fu fatta per causa.*
[2] Altr. *stati.*
[3] Altr. *scrittori.*
[4] Ms. *assamblee.*
[5] In trattato.
[6] *Declarare.* Giucciardini.
[7] Come *capilavori.*

des Florentins, des sujets même de la seigneurie de Venise. Tous se mirent à prêcher par-ci par-là; et quoique ce fussent des ignorants pour la plupart, et qu'ils prêchassent mille sottises, ils avaient tous néanmoins du monde à leur suite.

Une autre faute a été de souffrir qu'on parlât publiquement contre la foi catholique dans les écoles, dans les assemblées, en présence du roi et du conseil. On a fait pis encore en consentant à ce que l'autorité de l'église fût affaiblie; mais on a agi beaucoup plus mal en tolérant des écrivains scandaleux, en accordant aux hérétiques des lieux où ils pussent prêcher leurs doctrines et tenir leurs assemblées; en leur laissant soutenir leurs opinions dans les réunions des évêques, comme si le gouvernement devait alimenter les divisions du royaume. Quelquefois, à la vérité, il est utile que les princes ferment les yeux et ne montrent pas une rigueur excessive; mais à présent on ne peut pas tomber dans une plus grande erreur que de permettre les discussions sur les choses qui peuvent causer des innovations dangereuses. On s'en est bientôt aperçu, car ces discussions donnèrent le courage de se déclarer ouvertement, comme appartenant à la secte, à plusieurs qui ne l'auraient pas osé sans cela. Ce dont on causait librement à la cour en présence du roi même, on croyait pouvoir le faire ailleurs avec moins de respect encore. Dans toutes les parties du royaume, dans toutes les villes, dans tous les bourgs, on commença à jeter à terre les images de notre seigneur Jésus-Christ et des saints, à piller les églises, à outrager les prêtres et les prélats, à forcer les prisons, à insulter les agents et les lieutenants du roi, à insulter la reine-mère. Je ne citerai, entre mille, qu'un seul fait arrivé, il y a peu de mois à Saint-Germain, en présence d'un grand nombre de personnes.

dirò un solo che occorse a San Germano in cospetto di molte genti, alcuni mesi sono.

Dovendosi mandar un editto per publicarlo a Roano in materia di queste cose della religione, andò uno degli capi ugonotti alla regina a persuaderla a non mandarlo. E perchè sua maestà non si mutava d'opinione per le sue parole, venne in tanta arroganzia che mettendo la mano su la spada, disse : « Madama, se si vorrà publicare l'editto, questa spada con molte altre l'impediranno. » E sebene chi mette la mano sulla spada in faccia de' principi, si suol far morire immediate, però non solamente colui non ebbe pena, ma l'editto non fu publicato, e la regina restossi con quell' affronto.

S'aggiunge a questi errori, che vedendosi nel regno la division manifesta, e bisognando remediare alli disordini che occorrevano ogni giorno, si fecero di tempo in tempo diversi editti : ma, o fosse per imprudenzia o per malignità, per il più erano ambigui o irresoluti, e contrarii l'uno all'altro; il che fu causa di dar più animo alle sedizioni, e far li magistrati più freddi e negligenti in castigargli. E multiplicando ogni giorno nuovi editti, e non se n'esseguendo nessuno, si perdeva la obedienzia, e cresceva la confusione per il regno. E non mancava altro alla rovina d'ogni cosa, che fosse concesso il predicare publicamente[1] dentro delle città, come fu molte volte proposto : e si saria ottenuto sino dal principio, se non era il respetto del re cattolico e della signoria di Venezia : e forse più questo che quello, per il modo diverso di far gli offizii. Perchè quelli del re cattolico erano fatti con bravaria e con minaccie; e quelli della signoria con persuasioni e con preghi. E quanto quel modo era più odioso, tanto questo era più grato. E questo è verissimo, che la regina non poteva tollerare l'asprezza e senestrezza[2] del

[1] Cod. *publicamente predicando*.

[2] Fr. *gaucherie*. Ma qui è più. *Sinistro* per *cattivo* è nel Machiavelli : « Sinistri portamenti de' Todeschi. » Sinistro per incomodo, sinistrare per mal fare, sinistramente per tortamente, duramente, hanno esempi. Senestro per sinistro è poi nel Petrarca.

On allait envoyer, à propos des dissensions religieuses, un édit qui devait être publié à Rouen; un des chefs huguenots alla chez la reine pour l'en dissuader. Et comme la reine ne se laissait pas persuader par ses paroles, il en vint à ce point d'insolence qu'il mit la main sur son épée et lui dit: « Madame, si l'on veut publier l'édit, cette épée et plusieurs autres sauront bien l'empêcher. » Celui qui en présence d'un prince met la main sur son épée est aussitôt condamné à mort; au contraire celui-là non-seulement ne fut pas puni, mais l'édit ne fut pas publié, et force fut à la reine de dévorer cet affront.

Autre faute. Comme la division était manifeste dans le royaume, et qu'il était nécessaire de remédier aux désordres qui éclataient chaque jour, on porta de temps en temps divers édits; mais ces édits, soit par imprudence, soit par malice, étaient tous conçus dans des termes équivoques, ou trop génériques, ou contradictoires; ce qui donna encore plus d'encouragement aux séditions et rendit les magistrats plus froids ou plus négligents à les châtier. En multipliant les édits, et en n'en exécutant aucun, on détruisit l'obéissance et l'on rendit la confusion plus grande dans le royaume. Il ne manquait qu'une chose à la ruine totale, c'est que l'on accordât l'autorisation de prêcher dans les villes, ainsi qu'on l'avait plusieurs fois proposé. On en serait venu là dès le commencement, sans la considération du roi catholique et de la seigneurie de Venise. Celle-ci peut-être exerça en cette occasion plus d'influence à cause de la manière dont elle s'y prit pour parvenir à son but. Le roi catholique parlait en bravant, en menaçant, ce qui était fort odieux, tandis que Venise procédait par des persuasions et des prières[a], ce qui était bien plus agréable. La reine ne pouvait pas souffrir la dureté et la maladresse de l'évêque de Viterbe, nonce

[a] « Même par la suite, les Vénitiens ne cessèrent jamais de donner des conseils de tolérance aux rois français. » (De Thou, l. X.)

vescovo di Viterbo, nunzio del pontefice: ma all'incontro laudava publicamente gli offizii dell'ambasciator di Venezia, e mostrava di stimarli, e tener ferma la deliberazione di non lasciar predicare publicamente dentro delle terre. E quel regno ha da reconoscere dalla signoria di Venezia questo beneficio, che con l'autorità sua si è pure intrattenuto quel corso che lo tirava precipitosamente alla rovina.

Ma sebene per questo successo pare che nostro signore Iddio voglia dar qualche speranza d'aiuto a quel regno, però le cose sono ancora in cattivo termine, perchè quest'umore ha troppo gran fomento, e troppa poca resistenza; e chi potria, non vol[1] reprimerlo; e chi vorria, non può o non sa farlo. E questa è la causa che ha fatto tanto progresso in poco tempo, ed ha partorito quei peggiori effetti che si siano mai provati in altro regno. Delli quali parlerò adesso; non già di tutti, che saria cosa lunga e fastidiosa, ma di tre principali e più importanti.

Il primo è che leva il rispetto del timor di Dio, il qual deve esser sempre preposto a tutti gli altri rispetti; perchè in quello consiste la regola della vita, la concordia degli uomini, e la conservazion dello stato, e d'ogni grandezza. E come può esser timor di Dio dove non è osservanza delle leggi divine? dove non obedienza delli magistrati nè ecclesiastici nè civili? e dove ogn'uno ha ardire di fingersi un Dio a suo modo, interpretando la Scrittura santa non secondo la dottrina antica della chiesa e de'santi Padri, ma secondo il proprio senso di ciascuno, come se chi ha la vista longa una spanna, volesse misurar le cose lontane mille miglia? L'altro mal effetto che fa questa alterazion della religione, è che distrugge la polizia e l'ordine del governo; perchè da quella nasce la mutazion dei costumi e del modo consueto di vivere, da quella il dispreggio delle leggi e dell'autorità delli magistrati, e finalmente anco del principe. E di già in alcune parte di Francia sono stati cacciati li jurisdicenti fuora delle terre, e messi de' nuovi ad arbitrio dei sediziosi. In altre non si è voluto las-

[1] Petrarca e altri.

du pape; elle se louait au contraire en public des bons offices de l'ambassadeur de Venise ; elle faisait cas de ses paroles; elle déclarait ne vouloir jamais permettre qu'on prêchât publiquement dans les villes. Ainsi c'est aux insinuations de Venise que la France doit de n'être pas tombée dans l'abîme.

Bien qu'il paraisse par ce succès que Dieu veuille donner quelque espérance de son aide à ce royaume, cependant les choses sont dans un très-mauvais état, car cette humeur a trop de force et rencontre trop peu de résistance. Qui pourrait la réprimer ne le veut pas, qui le voudrait ne peut ou ne sait le faire. Voilà pourquoi le mal a fait tant de progrès en peu de temps, et a produit des effets pires que ceux éprouvés dans d'autres états. Je parlerai ici, non pas de tous, ce qui serait long et ennuyeux, mais des trois principaux.

D'abord la crainte de Dieu est diminuée; et cette considération doit toujours passer avant toutes les autres, car c'est sur elle que reposent la règle de la vie, la concorde entre les hommes, le maintien des états et le fondement de toute grandeur. Eh! comment peut-on craindre Dieu, où nulle loi divine n'est plus observée? où ni l'autorité ecclésiastique ni l'autorité civile ne sont plus reconnues? où tout homme peut se forger un Dieu à sa guise, en interprétant l'Écriture non pas selon la tradition de l'église et des Pères, mais d'après son propre sens, comme si celui dont la vue ne s'étend pas au delà d'une palme voulait mesurer les choses éloignées de mille milles.

Ensuite ces innovations détruisent l'ordre politique, parce qu'elles changent les mœurs et les habitudes de la vie. On commence par mépriser les lois, puis les magistrats qui les exécutent, et on finit par mépriser le prince lui-même. Déjà dans plusieurs endroits de la France on a chassé les juges du pays, et les séditieux y en ont substitué de nouveaux, à leur fantaisie. Dans d'autres on n'a pas voulu laisser publier les édits royaux; dans d'autres encore on a commencé à

sare publicare editti regii; in altre si è incominciato a disseminare per il vulgo, che il re ha autorità dai populi, e che il suddito non è obligato obedire al principe quando non commanda cosa che non sia espressa su l'Evangelio. E così si va alla via di redurre quella provincia a stato populare, come Svizzeri; e distruggere la monarchia e il regno.

A questi dui disordini s'aggiunge il terzo, che è la division dei populi, le sedizioni e le guerre intestine, le quali sono solite sempre nascere della confusion della fede. E molti possono recordarsi della sollevazion dei villani in Germania contra li nobili, nella quale furono messi a filo di spada più di cinquantamila persone. Ogn'un sa il tumulto degli anabattisti, la guerra degli protestanti, e tante altre calamità di quella provincia, che sono cose più fresche. Ogn'uno sa come sta l'Inghilterra, e quanto sangue è stato sparso per conto della religione in quel regno. E in Scozia ultimamente la regina ha avuto grandissima difficultà ad ottenere dalli suoi sudditi a poter vivere secondo il rito cattolico: tanto è fatta grande l'insolenzia di questi sediziosi, che confonde ancora la natura; che, dove il capo sole dar regola ai membri, vole che i membri la diano al capo.

E seben non si sono ancora visti effetti così grandi in Francia, si sente però ogni giorno ferite e morti, e altre violenze di questa natura. In ogni parte del regno si vede questa setta unita, e che ha corrispondenza in Fiandra, e in Inghilterra, in Scozia, in Svizzeri e in altri paesi. Si sa che apende assai, e che intertiene non solamente i suoi predicatori e ministri, ma ancora molti principi e altri grandi che la favoriscono. E così cresce ogni giorno più l'insolenzia, e si fa più difficile in reprimerla. E poichè il moto è tutto di plebe, che, per esser invidiosa e povera, aspira[1] alla facoltà e grandezza dei ricchi, ogn'uno sta con suspetto; cessa il traffico, manca la fede dei contratti, e non è niun mercante in Parigi nè in Lione, nè in altra parte del regno, che si tenga sicuro a questi tempi in casa sua. E se fin adesso, che (per quello che si vede nelle descrizioni fatte)

[1] Cod. *spira*. Più giù *descrezzione*.

répandre parmi le peuple que le roi n'a pas d'autorité sur ses sujets, et que ceux-ci ne doivent pas obéir à leur prince lorsqu'il leur commande quelque chose qui n'est pas dans les saints évangiles. C'est par là que l'on marche vers un gouvernement semblable à celui de la Suisse*, et vers la ruine de la constitution monarchique et du royaume.

Le troisième désordre, c'est la discorde, les séditions et les guerres intestines qu'enfantent toujours les innovations dans la foi. Plusieurs d'entre vous peuvent se souvenir de la révolte des paysans contre les nobles, en Allemagne, révolte dans laquelle plus de cinquante mille personnes furent passées au fil de l'épée; chacun connaît les tumultes des anabaptistes, les guerres des protestants, et d'autres calamités plus récentes qui ont fondu sur le même pays; personne n'ignore l'état de l'Angleterre et combien de sang a été répandu à cause de la religion, dans ce royaume. En Écosse, la reine a obtenu avec grande difficulté de ses sujets la liberté de vivre selon la foi catholique, et l'insolence de ces novateurs est si grande, que l'ordre de la nature en est bouleversé, et qu'au lieu de voir le chef diriger les membres, ici ce sont les membres qui conduisent le chef. La France n'a pas encore subi d'aussi grands malheurs; mais néanmoins on y entend tous les jours parler de blessures, de morts et d'autres actes de violence. Dans toutes les parties du royaume cette secte se tient étroitement unie et a des correspondances avec la Flandre, l'Angleterre, l'Écosse, la Suisse, l'Allemagne et d'autres pays. Elle dépense beaucoup; elle entretient non-seulement ses prédicateurs et ses ministres, mais des princes même et des grands seigneurs, qui en revanche la favorisent. Ainsi son insolence s'accroît chaque jour et devient de plus en plus difficile à réprimer. Comme le mouvement part en premier lieu du bas peuple, qui est envieux et pauvre, et qui convoite la richesse et les honneurs, tout le monde est dans un

* «Qui primam, quam Deo debebant, fidem irritam fecissent; qua semel violata, minime dubitaverint regem ipsum petere, quò regnum everterent, et confusis ordinibus, in reipublicæ formam, Helvetiorum exemplo, redigerent.» (De Thou, XXV.)

non è corrotta la decima parte del regno, ogni cosa è in tanto conquasso, si può considerar quello che saria se continuasse a corrompersi quello che resta. Così questo gravissimo accidente nato da deboli principii, e augumentato dalla negligenza e poca virtù di chi ha governato quel regno, ha prodotto tutti questi mali effetti; l'offesa della maestà di Dio, il detrimento dell' autorità del re, la divisione dei populi, e il disturbo della quiete di tutti.

Fin quì ho trattato il disordine della religione, che ha messo in disordine e confusione tutto il corpo di quel regno. Parlerò ora d' altri dui effetti di manco importanza, occorsi tutti in un medesimo tempo : l' uno è nel capo che è il re, l' altro nei membri principali che sono quei che hanno superiorità nel governo : come se tutti i mali donde suol nascere la distruzion dei regni avessero congiurato insieme alla rovina di Francia.

Quanto al primo, ogn' un sa che la mutazion del re suol sempre produrre alterazione nei regni, perchè rare volte occorre che un re nuovo abbia li medesimi pensieri che aveva il vecchio; e in Francia s' è visto che il figliolo non seguita lo stile del padre, e non ha sangue verso quelli che hanno servito il padre; donde ne nasce confusion nel publico, e malacontentezza nel privato. Perchè, quanto al publico, quello che è fatto si disfà, e quello che è principiato non si finisce; e quello che è moderato in un modo, s' esseguisce in un altro[1]. Ma quanto al privato, questo si essalta, e quell' altro s' abbassa; questo si premia, e quello si perseguita; questo perde le sue speranze, e quell' altro n' acquista di nuovo; e universalmente, chi spera, attende al suo utile; e chi teme, cerca assicurarsi; il che suole spesso partorire sedizioni e tumulti. E quanto manco virtù

[1] L' ed. del Tesoro : « Quello ch' è deliberato in un momento s' eseguisce in un anno. »

soupçon continuel, le trafic cesse, on ne garde plus la foi des contrats. Il n'est marchand à Paris, à Lyon ou ailleurs, qui se croie maintenant en sûreté chez lui. Et cependant pas même la dixième partie de la France (d'après les calculs qu'on a faits) n'est encore infectée de cette contagion: que si tout est déjà dans un tel ébranlement, pensez donc ce qui en sera si la corruption continue à gagner le reste.

Ainsi le mal, très-faible au commencement, puis augmenté par la négligence et la timidité de ceux qui ont gouverné ce royaume, a produit tous ces déplorables effets: le mépris de la majesté de Dieu, l'affaiblissement de l'autorité royale, la division des peuples et la ruine du repos de tous.

Après avoir parlé des désordres religieux qui ont mis tout le royaume en confusion, je parlerai de deux autres malheurs qui sont survenus en même temps. Le premier tient au roi, l'autre à ceux qui gouvernent avec lui. On dirait que tous les fléaux qui peuvent contribuer à la décadence d'un pays se soient réunis pour la destruction de la France.

Quant au premier malheur, il est connu que le changement du roi apporte toujours un peu d'altération dans l'état, parce qu'il est rare que le successeur ait justement les mêmes principes qu'avait le prédécesseur. En France surtout, on a vu que le fils ne suit pas la route, et n'aime pas les ministres de son père. Voilà une cause de désordre dans les affaires et de mécontentement dans les hommes. On défait ce qui était fait, on n'achève pas ce qui avait été commencé; ce qui devait être exécuté d'une manière, on l'exécute d'une autre. Quant aux hommes, les uns s'élèvent, les autres tombent; les uns sont récompensés, les autres persécutés; celui-là est débouté de ses espérances, cet autre en acquiert de nouvelles; ceux qui espèrent poussent à leur intérêt, ceux qui craignent tâchent de s'assurer de leur mieux. De là les séditions, les tumultes: moins le nouveau roi a d'autorité et de cœur, plus la confusion est grande. Ce que le peu de prudence du monarque a fait ailleurs, le jeune

e autorità ha il re nuovo, tanto l' alterazione è maggiore. E quello che occorre negli altri re per poca prudenza è occorso al presente re Carlo per la tenera età, e perchè come un agnello innocente conviene stare alla discrezione di chi lo governa. E se fu sempre reputata calamità d' ogni regno l' aver il re putto (e lo prova quel detto: *Væ tibi terra cujus rex puer est!* che è detto di Chi non può mai mentire), molto più s' ha da reputare miserabile in un regno pieno di disordini, di divisioni e di competenzie, oppresso da debbiti [1] e da povertà, e stanco d' una longhissima e dispendiosissima guerra, e dove è successo un putto ad un altro putto [2], e niuno di loro (per la brevità della vita del padre) ha potuto imparare dalla sua instituzione e dal suo essempio, il modo di governarsi. Perchè il re Francesco quando successe nel regno non aveva a pena quindici anni; e il presente re Carlo ne aveva dieci, e ora ne ha undeci e mezzo. È ben vero che è di bello e nobile spirito, mostra nell' azioni sue gravità e modestia, nelle parole dolcezza e umanità, nel volto grazia e giocondità, e non li manca alcuna parte di re. E si può avere grande speranza di sua maestà, se vive, e se non si muta, e se sarà in essere [3] tanto a tempo che non trovi le cose sue distrutte e rovinate in modo che sia sforzato d' accomodarsi a quello che fusse messo in uso dalla negligenzia o malignità d' altri. Ho detto: «se vive, e se non si muta;» perchè si teme dell' una cosa e dell' altra. E quanto al vivere, è opinione di molti che non sia per viver lungo tempo, sì perchè è di complession debole e delicata, sì ancora perchè non è notrito [4] con quella regola che bisognaria. Ma quello che non dà manco suspetto, è che Nostradamus astrologo, il quale da molti anni in quà ha sempre predetto la verità di molte calamità occorse alla Francia (con che si ha acquistato fede appresso molti), ha detto alla regina che essa vederà re tutti li suoi figli. Dui de' quali ha gia visto, Francesco e Carlo. Restano due, Alessandro, duca d'Orleans, e Ercole, duca d'Angiou: l' uno di dieci anni, e l' altro di sette [5]; quali

[1] Come *debbe* e *subbito*.
[2] E nel Giambull. e nel Cecchi.
[3] *In essere* forse è soverchio.
[4] In Guittone. — [5] Ms. *due*.

âge de Charles IX l'a fait en France : il doit, comme un pauvre innocent agneau, rester à la discrétion de qui le gouverne. On a toujours compté parmi les malheurs d'un pays l'enfance de celui qui règne. *Væ tibi terra cujus rex puer est !* est une sentence infaillible. Ajoutez à l'enfance du roi le misérable état d'un pays plein de troubles, d'ambitions, de partis, endetté, pauvre, épuisé par une guerre longue et coûteuse, dans lequel un enfant succède à un autre enfant, et où nul d'eux n'a pu se former à l'école du père et apprendre à gouverner à cause de la brièveté même de sa vie. François II n'avait, lorsqu'il succéda au trône, que quinze ans; Charles IX n'en avait que dix; il en a maintenant onze et demi. Il montre, il est vrai, dans toutes ses actions, beaucoup de noblesse, d'esprit, de gravité, de modestie; sa parole est douce, sa conversation facile, sa figure agréable et gaie : rien ne lui manque de ce qui convient à un roi. On peut beaucoup espérer de lui, s'il vit, pourvu qu'il ne se gâte pas, et qu'en attendant, tous ses intérêts ne soient pas ruinés par la négligence et la malice des autres, en sorte qu'il ne lui reste rien à faire qu'à courber la tête et à se soumettre à la dure nécessité. J'ai dit « s'il vit et s'il ne se gâte pas, » parce qu'il est à craindre que l'une ou l'autre de ces conditions ne se maintienne pas. Quant à la première, il y a des gens qui pensent que Charles ne vivra pas longtemps : d'abord sa complexion est délicate et faible; puis il n'est pas élevé avec le soin que son tempérament paraît exiger. Ce qui augmente les soupçons, c'est que l'astrologue Nostradamus, qui depuis un grand nombre d'années a toujours prédit au juste les calamités de la France, ce qui lui a valu beaucoup de confiance auprès de plusieurs, a dit à la reine qu'elle verrait tous ses enfants sur le trône. Elle en a déjà vu deux, François et Charles : restent Alexandre, duc d'Orléans, et Hercule, duc d'Anjou; l'un âgé de dix ans, et l'autre de sept. Si donc leur mère doit les voir tous deux sur le trône, il faut que la mort de Charles soit bien prochaine, ce qui causerait la destruction totale du royaume. En allant toujours ainsi d'enfant en enfant, les autres gouverneraient le royaume, et l'on attendrait beaucoup trop à avoir un roi

se ella ha da vedere re di Francia, bisogna che questo mora presto; che saria la total destruzion del regno. Perchè continuando per tanto tempo in putti (che sino all' età perfetta bisogna che siano governati da tutori), tardaria troppo ad avere un re con autorità suprema, che fosse temuto da' sudditi, respettato da' vicini, e stimato da tutti, e che con qualche azione signalata rendesse la reputazione e la grandezza a quella corona.

Quanto al mutarsi, fu tentato già di disputare al governo di sua maestà cristianissima monsignor armiraglio, che è principal fautore d' eretici; e perchè la regina non vi volse consentire, non ne seguì altro. Ma se una volta succedesse una cosa di questa sorte, saria gran pericolo che con una nuova instituzione cambiasse sua maestà volere in pochi giorni. Questa imperfezione del[1] re, sebene è di tanto pregiudizio alla salute del regno, merita però scusa, perchè non è per sua colpa. Ma non avviene così nei diffetti di chi governa, perchè sono diffetti volontarii, e causati dal proprio interesse. Ma prima che io venga a narrargli, è necessario di far un poco di discorso del costume di Francia, e dire fino a che età il re s' intenda minore, e come si governa il regno in quel caso.

Quanto al primo, è diciso[2] per legge, che il re ha da star sempre sotto tutori sin che non entra in quindici anni. Quanto al secondo, si trovano tre casi di minorità di re, dopoi che regna la descendenzia di Ugo Chiappetta[3]; e questo del presente re è il quarto. Il primo fu del re Aluigi santo, che, o per non aver parenti del sangue in Francia, o per esser così ordinato dal re suo padre, restò sotto il governo della regina sua madre sino all' età legittima. Il secondo fu Carlo sesto, che stette sotto la tutela dei zii, fratelli di suo padre; e perchè erano tre, il titolo di reggente fu dato al duca d'Angiù, che era il più vecchio, e il governo al duca di Borgogna, che era il più

[1] Cod. *di*.

[2] Così *riciso*, *dichinare* e simili.

[3] Dante: *Ciapetta*.

avec le pouvoir suprême, honoré par ses sujets, respecté par ses voisins, craint par tous; et qui, par quelque action signalée, rétablît la grandeur et la gloire de la monarchie.

Pour opérer des changements dans l'esprit du jeune roi, on a déjà tenté de lui donner comme gouverneur M. l'amiral, qui est le principal fauteur des hérétiques. Mais la reine n'y a pas voulu consentir: ainsi il n'en a rien été. Toutefois, si jamais les hérétiques prenaient le dessus, sa majesté pourrait en peu de temps, par l'effet d'une éducation contraire, changer tout à fait.

Cette incertitude relative au roi est sans doute très-préjudiciable au bien du royaume; mais enfin, quant à lui, il en est innocent: ce qui ne l'est pas, c'est la conduite des gens qui gouvernent. Leurs fautes sont toujours volontaires, ils les commettent en vue de leur propre intérêt. Avant d'en parler, il est nécessaire que je vous entretienne des institutions de ce pays, et que je vous dise jusqu'à quel âge dure la minorité du roi, et dans quelles mains est le gouvernement pendant ce temps-là.

Le roi reste légalement en tutelle jusqu'à la quatorzième année. C'est le quatrième cas de minorité qui se présente en France depuis que la race de Hugues Capet est sur le trône. Le premier cas s'offrit sous saint Louis, lequel, soit parce qu'il n'y avait pas de princes du sang, soit que ce fût la dernière volonté du roi son père, resta sous la tutelle de la reine-mère jusqu'au temps établi pour régner. Le second cas fut celui de Charles VI, qui eut pour tuteurs trois frères de son père défunt. On donna le titre de régent au duc d'Anjou, qui était l'aîné; le gouvernement au duc de Bourgogne, qui était le plus jeune : on ne dit rien du troisième frère, le duc de Berry. Le troisième cas fut celui de Charles VIII : il avait bien des parents, mais les états cependant remirent aux mains de douze personnages prin-

giovane; e il duca di Berri, che era il terzo fratello, non se ne parla. Il terzo caso fu di Carlo ottavo, il quale seben aveva parenti del sangue, il governo però fu messo in mano di dodici principi col consenso delli stati. E benchè in tutti questi casi vi sia diversità, però la comune openione [1], fondata sopra le dispute di uomini eccellentissimi, è che il governo del regno tocca a' principi del sangue, e *signanter* alli più prossimi alla corona, e il governo della persona del re tocca alla madre. E quello che seguì nel caso di sant' Aluigi, e di Carlo ottavo, vien detto che seguì per testamento del padre, al quale s' ha da stare in ogni caso. Ma la regina presente, che non aveva testamento del padre, e malagevolmente stava senza autorità, cercò d' interrompere quell' ordine; e per guadagnarsi il favore dei grandi, admesse [2] nel governo tutti i principi del regno, favorì la liberazione del principe di Condè, si mostrò amica del contestabile, e non manco unita col re di Navarra che con la casa di Guisa. E sebene s' aveva reservato [3] in [4] se il primo luogo, l' aveva però fatto con consenso di tutti: onde ogni cosa poteva passare quietamente se ogn' uno si fosse contentato della sua parte senza cercare d' occupare quel d' altri. Ma perchè l' ambizione degli uomini non ha termine, e chi aveva già cercato di levare l'autorità alla casa di Guisa non era contento se non la privava del tutto, e privarla non si poteva se non si abbassava la regina, fu determinato negli stati, che il governo del regno che doverebbe essere del primo principe del sangue, non stava bene in mano di donne; e furon fatti grandissimi moti sopra questo. Onde la regina s' invilì d' animo, e si lasciò persuadere di mettersi tutta nelle mani del re di Navarra; e non solamente consentì di farlo luogotenente generale del regno, ma ancora d' obligarsi a non trattare nè deliberare alcuna cosa senza sua saputa e consenso. E seben pareva che questo non fosse altro che ammetterlo in parte dell' autorità, però s' accorge ogni giorno più, d' aver ceduto il tutto, e di stare alla discrezione sua in ogni cosa. E questa tanta autorità

[1] Varchi
[2] Bembo.
[3] Villani.
[4] Per *a* può stare. Però non muto.

cipaux le gouvernement du royaume. Bien que dans tous ces cas il y ait eu des mesures différentes, l'opinion générale, appuyée sur celle d'hommes très-excellents, pose en principe que le gouvernement du royaume appartient, pendant les minorités royales, aux princes du sang, et plus proprement aux plus proches héritiers du trône; et que l'éducation du roi appartient à la mère. Quant à Louis IX et à Charles VIII, on dit qu'il en fut autrement décidé par le testament de leur père, auquel on doit toujours s'en tenir. Mais la reine actuelle, qui n'avait pas en sa faveur un testament du roi défunt, et qui ne voulait pas rester sans autorité, tâcha d'infirmer cette constitution; et, pour gagner ceux qui pouvaient contrarier son dessein, elle admit au gouvernement tous les principaux du royaume. Elle appuya la délivrance du prince de Condé, elle se rapprocha du connétable et du roi de Navarre autant que des Guises. Elle gardait, il est vrai, la première place, mais c'était du consentement général. Tout pouvait se passer tranquillement, si chacun se fût contenté de son rôle et de sa part, sans vouloir empiéter sur les autres; mais l'ambition de l'homme est sans bornes. Ceux qui avaient tâché d'enlever le pouvoir des mains des Guises ne pouvaient pas être tranquilles tant qu'il leur en restait quelque partie, et l'on ne pouvait abattre les Guises sans rabaisser l'autorité de la reine. On commença donc par décider dans les états que le gouvernement du royaume appartenait au premier prince du sang, et qu'il n'était pas convenable de le laisser aux mains d'une femme. On criait fort là-dessus : la reine effrayée s'abandonna au roi de Navarre. Elle consentit, d'après des persuasions fatales, non-seulement à le nommer lieutenant général du royaume, mais elle promit de ne rien faire ni délibérer sans qu'il le sût et sans qu'il l'approuvât. C'était en apparence l'appeler à la participation de son propre pouvoir, mais en effet c'était le lui céder en entier, et elle-même s'en aperçoit tous les jours. Elle sent bien qu'elle est en tout à sa discrétion ; et le pouvoir du roi de Navarre a exclu peu à peu tous les autres du gouvernement. Le duc de Guise s'est retiré chez lui avec ses frères. Il

in quel re ha escluso a poco a poco dal governo tutti gli altri. E già il duca di Guisa s'è retirato a casa con li fratelli, non già perchè non potesse star alla corte (perchè è molto respettato[1] per l'autorità che ha, e per il valore, e per il sèguito), ma perchè vedeva che il suo starvi era con indignità. E ha detto ad alcuni (che me l'hanno poi riferito), che molte cose che si deliberavano nel consiglio ad un modo, erano esseguite e fatte publicare[2] ad un altro, per l'autorità del re di Navarra; e che però ha voluto assentarsi per non parere d'acconsentire a così fatti errori.

Li dui marechalli, Brissac e Sant'Andrea, hanno fatto il medesimo; quello, per esser indisposto, e questo, perchè non era ben visto dal re di Navarra. Il cardinale di Tornone sebene stà alla corte, è però senza sèguito. Il contestabile che si vede in bassezza, seben non ha più contraria la casa di Guisa, e vede che per l'autorità che vi ha il re di Navarra, il regno va in rovina, si trova malcontento e disperato. E così la discordia fra principi ha messo in gran pericolo la salute di quel regno.

Ma per venire alli difetti particolari di chi ha il principal carrico, che è la regina e il re di Navarra, dirò prima della regina. Della quale basteria a dire che ella è donna: ma soggiungerò appresso, che ella è forastiera; e dirò anche più, che è Fiorentina, e nata in fortuna privata, e molto dispari alla grandezza d'un regno di Francia. Per questo non ha quel credito nè quella autorità che averia forse se fusse nata nel regno, o di sangue più illustre. Non si può già negare che non sia donna di gran valore e di gran spirito; e s'avesse maggiore esperienzia di cose di stato, e che fosse un poco più sicura[3] di quello che è, saria atta a fare grandissimi effetti. Ma in tempo del re Enrico, suo marito, fu tenuta bassa; e sebene, dopoi che successe il re Francesco, pareva che avesse autorità suprema, però tutto era in apparenza, perchè il cardinale Lorena faceva ogni cosa lui solo. Per questo sua maestà ha bisogno di chi la consigli: e

[1] *Respetto* in Fr. da Barb.
[2] Altro ms. *al contrario*.
[3] Per *animosa*, in Dafte.

pourrait bien rester à la cour, où il est grandement considéré pour son autorité, sa valeur et son parti, mais il voit bien qu'il n'y pourrait rester avec honneur. Il a dit à quelqu'un, qui me l'a depuis répété, que plusieurs choses décidées dans le conseil d'une manière étaient ensuite exécutées d'une autre par l'autorité du roi de Navarre ; que c'était pour cela qu'il s'absentait, afin de ne pas avoir l'air de consentir à de tels changements[a]. Les maréchaux de Brissac et de Saint-André ont fait de même[b] ; l'un en alléguant l'excuse de sa santé, l'autre parce que le roi de Navarre ne l'aimait guère. Le cardinal de Tournon demeure à la cour, mais il n'a pas de parti. Le connétable, qui se voit abaissé, quoique la maison de Guise ne lui soit plus contraire, et qui s'aperçoit que l'autorité du roi de Navarre est la ruine du pays, se trouve aussi mécontent et désespéré. Voilà comment la discorde des princes augmente les dangers de la France.

Venons maintenant aux défauts particuliers de ceux qui gouvernent : je parle de la reine et du roi de Navarre. Quant à la reine, il suffit de dire que c'est une femme, une étrangère, Florentine par-dessus le marché, née d'une maisen privée et ne correspondant point à la grandenr du royaume de France. A cause de tout cela, elle manque de l'autorité qu'elle aurait peut-être si elle était née Française[c], et d'nne maison plus illnstre. On ne saurait cependant nier qu'elle ne soit femme d'un grand mérite et d'un grand esprit[d] ; et si elle avait un peu plus d'expérience des affaires d'état, et si elle était un peu plus ferme, on en pourrait attendre de grandes choses. Mais du temps du roi son mari, on l'a tenue éloignée de

[a] Pasquier, l. IV.

[b] Brantôme, II, 373.

[c] « Oppugnata dal fasto francese come italiana. » (Davila, I, 642.)

[d] « Ingegno elegante, magnificenza regia, umanità popolare, maniera di favellare potente ed efficace. » (Davila, I.) « Très-sage et très-universelle en tout. » (Brantôme, III, 249.)

avendo suspetti tutti per questo disparere della religione, e per la discordia delli principali, non ha di chi fidarsi. Ha bene in grandissima stima il cardinale di Tornone, che è pieno di bontà ed esperienza; ma nelle cose della religione l'ha per troppo affezionato al papa. Crede assai al gran cancelliero, che è uomo di spirito, e suo servitore vecchio, e forse quello che l'ha fatta ressolvere di mettersi in mano del re di Navarra, col suo essempio; che, come amico di fortuna, sebene fu creatura della casa di Guisa, però l'ha abbandonata per accostarsi a quel re. Si tiene obligata all'armiraglio ed al cardinale Sciattigliono, perchè sono stati grandi instrumenti per far acquetare gli stati, e consentir che[1] ella avesse parte nel governo; seben si crede da molti, che loro siano stati autori di esse dissensioni di quel regno. Al duca de Ghisa porta gran rispetto, e per quello che egli merita, e per isperienza fatta del valore di quel signore: al quale (siccome il medesimo ha detto), ella dà conto d'ogni cosa per lettere scritte di sua mano quando egli è absente[2] dalla corte; e vuole avere il suo parere d'ogni cosa: benchè quel duca, come savio, crede che il tutto sia fatto ad arte per intertenerlo, per il suspetto che s'ha di lui dopo che s'assentò dalla corte. Dell'animo che sua maestà abbia intorno alle cose della religione si parla diversamente. Li dà qualche nota la grande autorità, che seco aveva il mareschal Strozzi, il quale faceva professione di non aver nè fede nè religione veruna. Si sa ancora, che alcune donne con chi ella ha maggior domestichezza, sono suspette d'eresia e di mala vita. Si sa ancora, che il cancelliero a chi ella crede molto, è nemico del papa e della chiesa romana: e però si vede che non si è dimostrata tanto calda quanto bisognav. in favor dei cattolici. Ma io, sebene non so quello che sua maestà abbia nell'animo quanto alla religione, posso però affermare, per certissimi segni che ho visto, che ella non sente volontieri questi tumulti nel regno; e che se non si è mostrata così calda in reprimergli come si desiderava, è stato per la paura che, dovendosi usar forza, bisognasse venir all'armi nelle viscere del

[1] Fargli consentire. [2] Ariosto.

toute influence. Sous François II, son pouvoir suprême n'était que de pure apparence, le cardinal de Lorraine conduisant tout à lui seul[a]. Elle aurait besoin maintenant de bons conseillers et elle ne sait pas à qui croire[b]; les dissensions religieuses et les discordes des grands lui rendent tout le monde suspect[c]. Elle a bien une très-grande estime pour le cardinal de Tournon, homme de vertu et d'expérience; mais elle le regarde comme trop attaché au pape dans tout ce qui regarde la religion. Elle a beaucoup de confiance dans le chancelier, homme de talent, et son vieux serviteur. C'est lui peut-être qui, par son exemple, l'a engagée à s'abandonner au roi de Navarre; car, en ami de fortune, lui, qui était la créature de la maison de Guise, l'a abandonnée pour se lier à ce roi. La reine se tient pour obligée à l'amiral et au cardinal de Châtillon qui ont vaincu l'opposition des états, et les ont fait consentir à ce qu'elle prît part au gouvernement; quoique beaucoup d'autres pensent que les dissensions du royaume soient leur œuvre. Elle professe un très-grand respect pour le duc de Guise; et il le mérite par ses rares qualités qu'elle a souvent éprouvées. Lorsqu'il n'est pas à la cour, la reine lui écrit de sa main pour lui rendre compte des affaires, ainsi que lui-même l'a dit; et elle veut toujours avoir son avis. Mais le duc est assez adroit pour voir que tout cela n'est qu'un artifice afin de l'adoucir, par suite des craintes qu'il inspire depuis son éloignement de la cour.

Quant aux intentions de la reine par rapport aux affaires religieuses, les opinions sont encore partagées[d]: on l'accuse d'avoir accordé trop d'autorité au maréchal Strozzi, qui fait profession de n'avoir ni foi ni religion; on sait encore que quelques-unes des femmes le plus avant dans l'intimité de la reine sont suspectes d'hérésie et de

[a] «Une bonne et sincère âme, qui est une marchandise fort rare parmi les gens de cour, disait le roi.» (Brantôme, II, 293.)

[b] «Eas Guisianorum artes aversata Catharina, sibi cautius in posterum cum iis agendum existimavit; et, sive violentiæ illorum pertæsa, sive ut protestantium arcana rimaretur...» (De Thou, XXV, c. VI.)

[c] Davila, t. I, p. 284.

[d] *Idem*, p. 92.

regno. So anche questo, che ha avuto sempre cari gli offizii che sono stati fatti in questo proposito, e specialmente quelli che faceva la signoria di Venezia, e gli ha messi in tal construtto[1] che non sono stati infrottuosi[2]; e so che cerca di conservare tutti gli figliuoli nella fede cattolica e nei costumi cristiani, e ne parla di questo con molti con parole piene d'efficacia. E però credo che si possa più presto pensare bene di sua maestà, che altrimente; e se non si vede con effetto tutto quello che si vorria, la causa è forse perchè ella non ha tutta quella autorità nè quella esperienza che bisogna. E questo è quanto posso dire della regina.

Ma il re di Navarra (per ragionar liberamente) è suggetto debolissimo, perchè sebene è gentil prencipe, grazioso, e di bell'animo; però non ha quella esperienza nè quel giudizio che si ricerca al peso d'un tanto governo. Quanto all'esperienzia, si sa che non ha mai avuto carrico di stato, salvo che ora; ma ha atteso sempre alle delizie e alli piaceri. Quanto al giudizio, non starò a dire che porti anelli alle dita o pendenti all'orecchie come le donne, seben ha la barba canuta e molti anni addosso; e che nelle cose grandi creda al consiglio degli adulatori e d'uomini vani (che ne ha attorno mille); nè che si lasci governare dalla autorità della moglie che può con lui ogni cosa. Ma dirò bene, che si è mostrato in queste cose della religione poco saldo, e manco savio, saltando ora da una parte ora dall' altra, favoreggiando ora cattolici per star bene col papa, ora ugonotti per aver sèguito nel regno, ora luterani per mantenersi amica l'A-

[1] *Costrutto* per *utile* ha molti esempi. E perche cosa utile pare importante, però qui *mettere in costrutto*, vale conoscere l'importanza, tener di conto. — [2] Lo scambio dell'*u* con l'*o* è una delle differenze più ovvie tra l'italiano e il latino.

mauvaise conduite; on sait enfin que le chancelier, dans lequel elle a une grande confiance, est ennemi de l'église romaine et du pape; et l'on a vu la tiédeur qu'elle a mise à protéger le parti catholique. Je ne connais pas les opinions véritables de sa majesté là-dessus[a]; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle n'aime pas ces tumultes dans le pays; et que si elle ne s'est pas montrée aussi ardente à les réprimer qu'elle l'aurait désiré, ce n'a été que dans la crainte de voir la France déchirée par les armes. Il est aussi à ma connaissance qu'elle a toujours tenu compte des conseils qui lui ont été donnés, notamment par la seigneurie de Venise[b]: elle en a profité. Je sais qu'elle tâche d'élever tous ses enfants dans la foi catholique et dans les mœurs chrétiennes. Elle en parle ouvertement, avec beaucoup de chaleur. On doit donc plutôt bien penser de sa majesté qu'autrement; et si elle ne manifeste pas par ses actes tout ce qu'elle désirerait, la faute en est à son peu d'autorité et à son manque d'expérience, non pas à sa foi. Voilà pour la reine.

Le roi de Navarre[c], pour parler franchement, est un homme très-faible; quoiqu'il soit très-brave, de fort gracieuses et agréables manières, il est dépourvu de l'expérience et du sens qu'il lui faudrait pour supporter un gouvernement d'une telle importance. L'expérience doit nécessairement lui manquer, parce qu'il ne s'est jamais occupé auparavant des affaires de l'état, mais plutôt de ses commodités et de ses plaisirs. Pour ce qui est de son jugement, je ne lui reprocherai pas de porter des bagues et des boucles d'oreilles, à la manière des femmes, ayant la barbe déjà blanche et un bon fardeau d'années sur le dos. Je ne lui reprocherai même pas de se livrer, dans les affaires les plus graves, aux flatteurs, aux hommes de rien qui l'entourent[d], et à sa femme, qui peut tout sur lui. Je dirai seu-

[a] « Donna di cupo animo. » (Davila, t. I, liv. I.)

[b] « Il senato di Venezia, principe indipendente da tutti fuori che da sè stesso; ma per suo antico instituto, sempre mediatore di pace fra' principi cristiani. » (*Idem*, II, 160.)

[c] Brantôme, III, 332.

[d] « Inanibus promissis inescari facilem. » (De Thou, XXV.)

lemagna. E sebene questa varietà non è senza dissegno, però mostra animo debole e irresoluto : e il seder sopra tanti scanni non giova mai.

Li dissegni che ha quel re sono dui : uno di esser reintegrato di quella parte del regno di Navarra che possiede il re cattolico; l'altro, di farsi elegger re de' Romani. E qualcheduno vuole che abbia ancora il terzo, che è occupar il regno di Francia, e che dia favore a quella setta d'eretici per acquistar amici. Ma questo più tosto è una imaginazione che vero giudizio, perchè non si può comprendere a[1] nessuno di questi segni, che quel re abbia tal volontà; e non è di natura di poter pensar ad un tanto tradimento. Delli altri dui dissegni non è da dubitare, perchè il primo è cosa publica, e si cominciò a trattare con autorità del pontefice, come si sa; e per facilitarlo, s'è cercato l'intercessione anco d'altri principi.

Ma, quello che si crede da chi intende le cose, e che si può vedere dalle trattazioni fatte sin ora, non pare che il re cattolico sia per venire a nessuna sorte d'accordo nè per via di restituzione nè di recompensa, che è questo che si tratta. E ora si discorre che, dando a questo re la Sardegna, faria al suo beneficio, perchè non perderia niente, e si libereria dalla spesa di diffenderla da invasioni e movimenti de' Turchi, e potria ancora sperar col tempo d'unire le forze del regno di Francia con le sue per assicurare tutti quei mari. Ma in effetto il re cattolico non ha sangue verso il re di Navarra; e sebene ultimamente ha pur cominciato a dare un poco di miglior parole, e' non si può credere che sia per seguirne effetto se prima non si vede nel regno di Navarra qualche segno d'una ressoluzione stabile e ferma, come desidera il re cattolico : il che non credo che si vederà mai.

[1] Manca l' *a*.

lement que dans les matières religieuses il n'a montré ni fermeté ni sagesse ; il est passé tantôt à droite, tantôt à gauche; tantôt favorisant les catholiques par égard pour le pape, tantôt les huguenots pour se faire un parti en France, tantôt les luthériens pour s'attacher l'Allemagne. Cette inconstance a son but, mais elle décèle une âme faible et irrésolue. Vouloir occuper plusieurs chaises à la fois, c'est ne jamais être à son aise.

Ce roi veut d'abord être réintégré dans cette partie de la Navarre qui est possédée par le roi catholique; puis il aspire à être élu roi des Romains. Quelques-uns lui attribuent une troisième ambition, c'est de devenir roi de France : ils pensent que c'est pour se faire un parti qu'il appuie la secte hérétique. Mais ce n'est qu'un soupçon imaginaire, dénué de tout fondement. Il n'est pas homme à concevoir une trahison si noire. Quant à ses deux autres intentions, il ne faut pas en douter. La première est déjà bien connue; on a même négocié là-dessus, comme on sait, par la médiation du pape et d'autres princes. Mais si nous devons juger d'après les traités entamés et d'après l'avis des gens entendus, le roi catholique n'a pas l'air de consentir à aucun arrangement : il ne veut ni rendre tout simplement, ni recevoir d'indemnité, et c'est sur ce dernier point qu'on traite à présent. On pense maintenant que si le roi catholique donnait au roi de Navarre la Sardaigne en échange, il n'y perdrait rien, et se soulagerait de la dépense qu'exige la défense de cette île, notamment en cas de guerre avec le Turc. Il pourrait un jour réunir ses forces avec celles de la France pour purger toutes ces mers des forbans. Mais le fait est que ce roi n'aime pas le roi de Navarre; il a bien commencé dernièrement à lui donner de meilleures paroles, mais il n'est pas à croire qu'elles soient suivies d'effet, à moins qu'on ne voie dans le royaume de Navarre quelque signe d'une conduite vigoureuse et ferme; et c'est ce qui, selon moi, ne se verra jamais.

L'altro dissegno che ha quel re di esser fatto re de' Romani, ha il suo fondamento nell' amicizie del conte palatino, e d'alcuni altri di quelli principi. Ma ho inteso da molti che ogn' uno di loro è mal satisfatto del re, perchè seben[1] prometteva di favorir la setta luterana, però hanno avuto notizia che nelle lettere[2] ha scritto al papa, s'obliga solamente[3] di esser sempre cattolico, e devoto della chiesa romana. Onde, parendo anco a loro che sia inconstante, e che gli voglia ingannare, non l'hanno in troppo buon conto. E così accade sempre, che chi pensa con questi modi di satisfare in ciò a tutti, perde il credito con tutti.

Del consiglio che ha quel re appresso, non si può dir gran cose, perchè non ha niuno di conto, oltre l'armiraglio e il cancelliero: benchè anco del cancelliero s'ha da fidar poco, raccordandosi[4] che fu già avversario suo, e principal ministro della persecuzione del principe di Condè suo fratello. Soleva già avere il contestabile, che fu auttore d' essaltarlo a tanta grandezza per odio della casa de' Guisa; ma non è più fra loro quella buona intelligenza che soleva esser già, perchè il contestabile, oltra che è di natura che non vuol superiore, non può patire di veder sustentare questa division della religione con tanto danno e rovina del regno. Quanto ai parenti, il cardinale di Borbone suo fratello, sebene è di ottima mente, e[5] religioso, però è di poco spirito. Il principe di Condè è molto vivo, e mal atto al governo e a trattar cose grandi; e ostinatissimo in quella[6], forse non tanto per rispetto della religione, quanto per la promessa che ha dagli ugonotti di centomila franchi all' anno.

Il duca di Monpensier è ben cattolico; e il principe della Roccasurion è suspetto: ma nè questo nè quello è di gran conto, e non è in reputazione per altro che per esser principe del sangue.

[1] Ms. *si prometterle* forse *ei.*

[2] Omesso il *che*, come in Dino ed in molti. Ma qui è forse error di copista.

[3] Forse *sodamente*, o sim.

[4] Boccaccio.

[5] Manca l' *e*.

[6] O è sottinteso qualcosa dall' autore od omesso dal copista.

L'espoir que ce prince nourrit de devenir roi des Romains se fonde sur l'amitié du comte palatin et de quelques autres princes : mais j'ai entendu dire à plusieurs personnes que ces princes-là sont fort mécontents du roi de Navarre, parce qu'après leur avoir promis de favoriser la secte luthérienne, il promettait, dans ses lettres au pape, d'être toujours catholique, toujours fidèle à l'église de Rome. Ainsi, s'étant aperçus eux-mêmes qu'il était inconstant et qu'il voulait les tromper, ils ne font pas grand cas de lui. Vouloir contenter tout le monde, c'est n'être estimé par personne.

Dans le conseil que ce roi a auprès de lui il n'y a personne de bien remarquable, excepté l'amiral et le grand chancelier. Et même il ne peut guère se fier au chancelier, en se rappelant qu'il a été déjà son ennemi et le principal persécuteur du prince de Condé, son frère. Le connétable était autrefois des siens : c'est lui qui a poussé si haut le roi de Navarre, en haine des Guises. Mais à présent ils ne sont pas bien ensemble : le connétable n'aime pas à voir quelqu'un au-dessus de lui, puis il déteste ces dissensions religieuses qui ruinent la France.

Parmi ses parents, son frère, le cardinal de Bourbon, est un homme pieux et de fort bonnes intentions, mais sans esprit. Le prince de Condé est très-vif, peu propre aux affaires politiques et aux grandes entreprises, très-obstiné dans son hérésie, à laquelle il tient moins en considération de la croyance qu'à cause de la promesse que les huguenots lui ont faite de lui donner cent mille écus par an.

Le duc de Montpensier est sincèrement catholique. Le prince de la Roche-sur-Yon[a] est suspect ; mais ni l'un ni l'autre ne comptent pour beaucoup, et leur principal titre de considération, c'est d'être princes du sang.

[a] Brantôme, III, 278.

Così il consiglio di quel regno[1] si restringe tutto in servitori domestici: e sanno adularlo, e persuaderlo che il regno di Francia l'adora, e il re di Spagna lo teme, e che la Germania lo riverisce, e che ogni altro principe lo stima e l'osserva; dandogli a intendere che sarà imperatore, e che governerà tutto il mondo a suo modo; e simil' altre parole che dilettano a sentirle, e mettono gli uomini sui salti.

Questo è adunque il stato in che si trova al presente la Francia. Il re giovanetto, senza esperienzia e senza autorità; il consiglio pieno di desordini; la suprema autorità in mano della regina, che è donna; e sehen savia, però timida e irresoluta; e il re di Navarra, principe certo nobile e grazioso, ma poco costante e poco esercitato nel governo; il populo in disordine e in divisione manifesta, e pieno di sediziosi e insolenti, che sotto pretesto di religione, hanno disturbata la quiete universale, corrotto e costumi e ordini consueti di vivere, guasta la disciplina, oppressa la giustizia, violato i magistrati, e finalmente messo in dubbio l'autorità del re e la salute di tutti. E chi vuol comparar lo stato presente del regno a quello dei tempi passati (che soleva essere tanto formidabile ai maggiori re e imperatori del mondo) lo trova tanto debole e tanto infermo che non ha niuna parte in se che sia sana. Ma poichè si è intesa l'imperfezione e difetti di dentro, così in chi ha autorità di commandare come in chi ha obligo di obedire, è ben che s'intenda anco in che termine si trova quel regno con altri principi di fuora. E parlarò prima dei più interessati: che, per la propinquità, è il re di Spagna; e, per diverse pretensioni, il papa, l'imperatore, la regina d'Inghilterra, e il duca di Savoja.

Il papa è interessato, perchè per questa novità di sette vien fatto prejudizio alla sua autorità, e alle convenzioni che ha con quel regno; l'imperatore per causa di Metz, la regina d'Inghilterra per Cales, e il duca di Savoja per le piazze del Piemonte.

Il re di Spagna è principe potentissimo e arbitro del mondo; e

[1] Meglio *re*

Tout le conseil du roi de Navarre se réduit à ses favoris, qui savent fort bien le flatter : ils l'assurent qu'il est adoré par la France, redouté par l'Espagne, que l'Allemagne l'honore, que tous les princes le respectent ; ils lui promettent le titre d'empereur, le gouvernement de l'Europe, et autres choses semblables qui chatouillent l'ambition et qui exaltent la joie des hommes.

Tel est donc l'état actuel de la France : un roi très-jeune, sans expérience, sans autorité ; un conseil plein de discordes, le pouvoir aux mains de la reine, femme sage, mais timide, irrésolue et toujours femme ; le roi de Navarre, prince très-noble et très-courtois, mais inconstant et peu exercé aux affaires, le peuple divisé par des factions, en proie à des agitateurs insolents qui, sous prétexte de zèle religieux, ont troublé le repos public, corrompu les mœurs, gâté les anciennes coutumes et la discipline, étouffé la justice, outragé les magistrats, et finalement mis en danger le pouvoir royal et la sûreté du pays. Ce royaume, autrefois si formidable aux plus grandes puissances du monde, est maintenant si faible, si infirme et si malade, que pas une seule partie de ce grand corps ne s'est conservée saine.

Après avoir vu les imperfections intérieures et les défauts de ceux qui ont l'autorité pour commander et de ceux qui devraient obéir, voyons maintenant les relations de ce royaume avec les autres princes. Commençons par ceux qui y sont le plus intéressés : le roi d'Espagne, à cause de son voisinage, le pape, l'empereur, la reine d'Angleterre et le duc de Savoie, à cause de leurs diverses prétentions. Le pape y est intéressé par les nouveautés religieuses qui entament son autorité, et par les traités qui le lient à la France ; l'empereur, par la ville de Metz ; l'Angleterre, par celle de Calais ; et la Savoie, par les places du Piémont.

Le roi d'Espagne est le prince le plus puissant et l'arbitre du monde ; il touche à la France par tant de points, qu'il l'entoure

confina con quel regno da tante bande che si può dir che lo circonda tutto: e s'avesse quello spirito che aveva il padre, o il padre avesse avuto la presente fortuna, la Francia non saria più Francia. Perchè quanto quel re è avuto sospetto da chi governa, tanto è desiderato da chi ha in odio lo stato presente, e massime da'[1] prelati e dal resto dei cattolici, che non sanno aspettare la sua salute da altra banda. Onde se quel re rompesse la guerra, averia tanto favor nel regno, che forse non troveria altrettanto contrasto. E s'ha opinione che anco monsignor di Guisa con tutti li suoi amici e dependenti favorisca quella parte: che saria cosa di gran consequenza; perchè, oltre che quel duca è di molta autorità e di molto valore, si tira dietro una gran banda della miglior gente del regno: e li favori grandi che sua maestà cattolica da certo tempo in quà ha fatto a quel duca, l'ha[2] messo in suspetto alla corte, e si notano tutti li suoi andamenti: ma non è però niuno che abbia ardire di farli opposizion manifesta. E quando ultimamente si sparse voce che il re di Spagna moveva l'arme contra il regno da molte bande, s'è inteso ancora che il duca aveva tentato di farsi capo dei cattolici del regno per far la guerra agli ugonotti. E la regina mandò un gentiluomo da lui, che era nelli suoi stati, per intendere s'era vero; e le rispose che era ben vero che era stato richiesto, ma che non aveva voluto accettare. Onde può essere che questo l'abbia fatto più sospetto. Così si teme molto il re cattolico, e per la propria potenzia, e perchè si crede che abbia la propria parte dentro nel regno. Per questo rispetto si pensava questi ultimi mesi di far un deposito di danaro per avergli pronti in ogni bisogno; ma fu avvertito che questo consiglio averia potuto partorire effetto contrario al bisogno, e dar occasione ad alcuno del regno di dar delle mani su quei danari, e servirsene a favorire quelli contro li quali fossero stati apparecchiati. E così si lasciò di far il deposito per non sapere dove salvarlo[3], che fusse sicuro. Onde seben si nutrisce la differenzia con sua maestà cattolica,

[1] Cod. *de... del.*
[2] Forse *han.* Ma fors' anco è scorrezion dell' autore. — [3] *Salvarlo* per *riporlo.* Così *salvadanaio.*

presque; en sorte que si Philippe II avait l'esprit de son père, ou bien si Charles-Quint avait eu la fortune actuelle de son fils, certes la France ne serait plus la France. Autant ceux qui gouvernent ce royaume le craignent, autant les catholiques, et les prélats notamment, le désirent; ils n'attendent leur salut que de lui. Ainsi, dans le cas où le roi catholique déclarerait la guerre, il y trouverait peut-être plus d'appui que de résistance. On croit que M. de Guise, avec tous ses amis et ses partisans, penche de ce côté-là : ce qui serait une chose de grande conséquence, car le duc de Guise est homme d'autorité et de courage, et il entraînerait avec lui la fleur du royaume. Les avances qui depuis quelque temps lui ont été faites par le roi catholique ont éveillé les soupçons de la cour. Tous ses pas sont comptés, mais personne n'ose encore l'attaquer ouvertement. Lorsqu'on répandait dernièrement le bruit que le roi d'Espagne voulait prendre les armes contre la France sur plusieurs points, on disait en même temps que le duc de Guise avait cherché à se faire le chef des catholiques, pour combattre les huguenots; de telle sorte que la reine lui envoya un de ses gentilshommes pour savoir si cela était. Le duc répondit qu'il en avait été réellement requis, mais qu'il n'avait pas accepté. Cette circonstance peut avoir aggravé les soupçons. Aussi l'on craint extrêmement le roi catholique, non-seulement pour sa grande puissance, mais encore parce qu'il a dans le pays son parti tout fait. Dans cette vue, on comptait même, ces derniers mois, faire un dépôt d'argent, afin de l'avoir prêt au besoin; mais on réfléchit que ce projet pourrait produire des effets contraires à ceux qu'on se proposait, et pousser quelqu'un du royaume à y mettre la main et à s'en servir à l'avantage de la faction ennemie. Ne sachant où mettre en sûreté cet argent, on ne le plaça nulle part. Le mécontentement du roi catholique ne peut donc pas cesser, puisque l'hérésie qu'il déteste tant n'est pas étouffée, ainsi qu'il l'a demandé si souvent, d'abord par la persuasion, ensuite par les menaces. Et cependant on ne songe pas à se préparer à la guerre. Seulement j'ai appris que les hérétiques ont

lasciando perseverare l'[1] eresia (ch' ella abborrisce tanto, e di che ha fatto fare officio tante volte, prima con persuasioni, e poi ancora con minacce); però non s'è visto sin quà nessuna preparazione di momento da valersene in un bisogno. Solamente ho inteso che gli eretici hanno promesso che se il re di Spagna farà moto, faranno revoltar[2] tutta la Fiandra in un giorno, e che hanno modo di farlo facilmente, perchè è piena di gente della loro setta. E questo è quanto m' occorre di dire in proposito del re di Spagna.

Il papa, in quanto alle forze, non è in considerazione in Francia, perchè fu provata la debolezza della Chiesa nell' ultima guerra; e perchè tutta quella reputazione che soleva avere appresso quella nazione (la quale altre volte credeva di poter occupare tutta l' Italia avendo un papa francese), è scemata per la guerra del pontefice passato, riuscita vana in quel modo che si sa. È ancora declinata assai l' autorità di sua Santità per causa delle nuove sette, le quali seben sono di tante sorti e tutte contrarie l' una all' altra, però s'accordano tutte insieme in cercar d' abbassarla. S' aggiunge a questo, che sua Santità non è principe per sangue, e però non ha autorità per natura. E molti de' cattolici hanno questo nome della casa de' Medici per fatale alla cristianità; perchè in tempo di papa Leone si perdè la Germania, in tempo di Clemente l' Inghilterra, e in tempo di questo Pio quarto la Francia è in quel pericolo che si vede. Onde, essendo tanto declinata l' autorità di sua Santità, non s' ha avuto rispetto, per satisfare agli eretici, di deliberare nei stati di sospendere le provenzioni e l' annate, e annullare la pragmatica accordata già molti anni sono[3].

[1] Cod. *in*.

[2] *Revoluzione*. Dante.

[3] Alcuni cod. conchiudono con le parole corrispondenti a quelle della trad., altri no: ma non pare che quì finisse il discorso. I molti cod. da me consultati, però, non dann' altro.

assure que, si jamais le roi d'Espagne déclarait la guerre, ils feraient révolter toute la Flandre en un jour : ils en ont, disent-ils, le moyen, parce que ce pays-là est plein de gens de leur secte. Voilà ce que j'avais à dire sur le roi catholique.

La force politique du pape n'est comptée pour rien en France, après l'essai qu'on en a fait dans la dernière guerre. Toute la réputation dont il jouissait auprès de ce peuple, qui croyait pouvoir occuper l'Italie entière, avec un pape dévoué aux intérêts de la France, s'est évanouie par les efforts inutiles de sa sainteté pendant cette guerre. La puissance du saint-siége a été affaiblie par ces sectes nouvelles, qui, bien qu'opposées les unes aux autres, s'entendent toutes pour abaisser son autorité. Ajoutez que le pape n'est pas né prince, qu'il n'a donc pas comme d'autres une autorité naturelle. Il y a beaucoup de catholiques qui regardent la maison des Médicis comme fatale au monde chrétien, parce qu'au temps de Léon X on perdit l'Allemagne; au temps de Clément VIII, l'Angleterre; et parce qu'au temps du pape actuel Pie IV, la France est dans un danger évident. Aussi, comme l'autorité du pape est dans une si grande décroissance, n'a-t-on pas craint, pour satisfaire les hérétiques, de délibérer dans les états si l'on ne devrait pas suspendre les contributions et les annates, et annuler la pragmatique accordée il y a bien des années.

Ici je m'arrête : je sens qu'il est temps de terminer mon discours.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.